



**HAL**  
open science

# Les mouvements pour le panjabi à Lahore entre 1947 et 1960

Julien Columeau

► **To cite this version:**

Julien Columeau. Les mouvements pour le panjabi à Lahore entre 1947 et 1960. Histoire. École des Hautes Études en Sciences Sociales - Paris, 2019. Français. NNT: . tel-02496210

**HAL Id: tel-02496210**

**<https://theses.hal.science/tel-02496210>**

Submitted on 3 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'EHESS  
Discipline : Histoire et civilisations  
École doctorale 286

**JULIEN COLUMEAU**

**Les mouvements pour le panjabi à  
Lahore entre 1947 et 1960**

**Thèse dirigée par:** Michel BOIVIN (CNRS-CEIAS)

**Date de soutenance : le lundi 21 octobre 2019**

Rapporteurs 1 Denis MATRINGE, CNRS CEIAS  
2 Jean-François COUROUAU, Université de Toulouse II, Jean Jaurès

Jury 1 Michel BOIVIN, CNRS CEIAS  
2 Jean-François COUROUAU, Université de Toulouse II, Jean Jaurès  
3 Denis MATRINGE, CNRS CEIAS  
4 Anne MURPHY, University of British Columbia  
5 Gisèle SAPIRO, CNRS EHESS  
6 Delphine ORTIS, Chargée de cours, INALCO



## Table des matières

<b>Note sur la transcription</b>	<b>7</b>
<b>Illustration 1 : Le Pakistan en 1947</b>	<b>8</b>
<b>Illustration 2 : Les provinces du Pakistan occidental</b>	<b>9</b>
<b>Illustration 3 : Carte administrative et linguistique du Panjab pakistanais</b>	<b>10</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>11</b>
<b>PREMIERE PARTIE : LE PAYSAGE LINGUISTIQUE CHANGEANT DU PAKISTAN ET DU PANJAB</b>	<b>19</b>
<b>Chapitre I : Le paysage linguistique du Pakistan : ourdouisation et mouvements linguistiques</b>	<b>20</b>
<u>1.1 L'adoption de l'ourdou</u>	20
1.1.1 L'ourdou langue officielle et langue de la nation	20
1.1.2 L'ourdou langue d'instruction	22
1.1.3 Le rôle de l' <i>Anjuman-e taraqqī-e urdu</i>	24
1.1.4 Le rôle des <i>mohajirs</i> dans la diffusion de l'ourdou	25
<u>1.2 Les mouvements linguistiques</u>	26
1.2.1 Le mouvement bengali	27
1.2.2 Le mouvement sindhi	29
1.2.3 Le mouvement pachto	31
1.2.4 Le mouvement baloutchi	34
1.2.5 Typologie des mouvements linguistiques	36
<b>Chapitre II La situation linguistique au Panjab</b>	<b>38</b>
<u>2.1 La situation linguistique au Panjab pendant la période coloniale</u>	38
2.1.1 L'ourdouisation du panjabi	38
2.1.2 Le statut du panjabi	40
2.1.2.1 Les adversaires du panjabi	41
2.1.2.1.1 Les fonctionnaires anglais	41
2.1.2.1.2 La classe musulmane éduquée	41
2.1.2.2. Les mouvements en faveur du panjabi	43
2.1.2.2.1 Les sikhs et leur mouvement	43
2.1.2.2.2 Les musulmans et chrétiens	45
Le Manifeste de Miran Bakhsh Minhas	47
2.1.2.2.3 Le champ de la recherche	49
<u>2.2 La situation linguistique au Panjab après 1947</u>	51
2.2.1 Le Panjab, nouveau bastion de l'ourdou	51
2.2.1.1 L'ourdouisation officielle du Panjab après 1947	51
2.2.1.2 Le mouvement en faveur de l'ourdou au Panjab	53
2.2.1.2.1 La conférence de mars 1948 et les débuts du mouvement en faveur de l'ourdou	53
2.2.1.2.2 Maulana Salahuddin Ahmad, un défenseur de l'ourdou radical	55
2.2.1.3 Lahore, centre d'ourdou	59
2.2.2 Le panjabi et son status	61
2.2.2.1 La place du panjabi dans la vie publique après 1947	61
2.2.2.2 Le schéma triglossique	65
2.2.2.3 Une perception négative du panjabi	68
<b>DEUXIEME PARTIE : LES MOUVEMENTS EN FAVEUR DU PANJABI</b>	<b>71</b>

<b>Chapitre III Le champ intellectuel Lahori</b>	<b>72</b>
3.1 Le pôle marxiste	72
3.2 Le pôle conservateur	75
3.3 Un groupe non-aligné : les modernistes	77
Conclusion : Un mouvement panjabi unifié ?	77
<b>Chapitre IV Les activités des marxistes (1947-1959)</b>	<b>79</b>
<u>4.1 Les activités du pôle marxiste en faveur du panjabi entre 1947 et 1955</u>	79
4.1.1 Activités du groupe progressiste	79
4.1.1.1 La première conférence des progressistes (1947)	79
4.1.1.2 La deuxième conférence des progressistes (1949)	81
4.1.1.3 Les activités littéraires du groupe progressiste (Les réunions des progressistes et la revue <i>Saverā</i> ) (1950-51)	86
4.1.1.4 L'intervention d'Ahmad Rahi au 'séminaire Varis Shah' (1953)	89
4.1.1.5 La publication de <i>Dil daryā</i> (1955)	90
4.1.2 Les initiatives des communistes	91
4.1.2.1 Le programme d'Abid Hassan Minto (1951)	91
4.1.2.2 Le programme de Firozuddin Mansūr et Sibte Hassan (1953)	92
4.1.2.3 Les activités éditoriales du PPH (1953)	94
4.1.3 Mian Iftikharuddin et <i>Imroz</i>	96
4.1.3.1. Mian Iftikharuddin	96
4.1.3.2 Profil du <i>Daily Imroz</i> et position sur la question linguistique	97
4.1.3.3 La présence du panjabi dans <i>Imroz</i>	101
4.1.3.4 La colonne panjabe <i>Gall bāt</i>	102
4.1.3.5 Les essais en ourdou sur la langue et littérature panjabe publiés dans <i>Imroz</i>	108
<u>4.2 <i>Imroz</i>, fer de lance du mouvement panjabi marxiste entre 1955 et 1959</u>	111
4.2.1 La page panjabe	111
4.2.1.1 Un essai sur la langue : Le programme de Shaukat Ali	113
4.2.1.2 Un essai littéraire : <i>ṣūfyām dī ṣā'irī</i> « La poésie des soufis » de Sharif Kunjahi	116
4.2.2 Les essais en ourdou sur la langue et littérature panjabe dans <i>Imroz</i>	118
4.2.2.1 Sayed Ali Shah et l'affirmation du siraiki	120
4.2.2.2 Asif Khan : Le panjabi, langue dravidienne ?	121
4.2.3 Fin d'une époque et contribution d' <i>Imroz</i>	121
<u>4.3 Les membres du groupe pro-panjabi marxiste et le sous-champ littéraire panjabi marxiste</u>	122
4.3.1 Les écrivains du pôle dominant du groupe marxiste	123
4.3.1.1 Ahmad Rahi	123
4.3.1.2 Sharif Kunjahi	125
4.3.1.3 Abdul Majid Bhatti	126
4.3.1.4 Afzal Parvez	127
4.3.2 Le pôle dominé	129
4.3.3 Les écrivains ourdou et le panjabi : Les attitudes divergentes de Faiz Ahmad Faiz et de Sa'adat Hassan Manto	130
<u>4.4 La production littéraire du groupe marxiste</u>	132
4.4.1 La production poétique	132
4.4.1.1 Les cycles poétiques : <i>Tirinjan</i> et <i>Dil daryā</i>	132
4.4.1.2 Les poèmes publiés dans <i>Saverā</i>	132
4.4.1.3 Les poèmes publiés dans <i>Imroz</i>	136
4.4.2 La production fictionnelle	138
Conclusion	139

<b>Chapitre V Le mouvement conservateur (1950-60)</b>	<b>141</b>
<u>5.1 Activités, programmes et idéologie des conservateurs entre 1950 et 1960</u>	141
5.1.1 Le début des activités et la réunion de 1950	141
5.1.2 Les fondateurs du mouvement conservateur	144
5.1.2.1 Faqir Mohammad Faqir	144
5.1.2.2 Abdul Majid Salik	145
5.1.2.3 Mohammad Baqir	147
5.1.3 La publication de la revue <i>Panjābī</i> et son succès (1951)	148
5.1.4 L'expansion du groupe :1951-1953	150
5.1.5 Un discours nouveau et un premier programme (1951-1953)	152
5.1.5.1 Un discours de défense du panjabi	152
5.1.5.2 Une réponse à Maulana Salahuddin Ahmad	154
5.1.5.3 Un programme	156
5.1.5.3.1 Le domaine littéraire	156
5.1.5.3.2 Le domaine éducatif	157
5.1.5.3.3 L'aménagement du corpus	158
5.1.6 La <i>Punjabi Cultural Society</i> (1954)	159
5.1.6.1. Le lancement controversé de la <i>Punjabi Cultural Society</i>	159
5.1.6.2 Les activités de la <i>Punjabi Cultural Society</i>	162
5.1.7 La première conférence panjabie de Lyallpur (1956)	165
5.1.8 La création de l'académie panjabie (1957) et la fin du mouvement conservateur (1960)	168
<u>5.2 La revue <i>Panjābī</i> (1951-1960)</u>	171
5.2.1 Profil et objectifs de <i>Panjābī</i>	171
5.2.2 <i>Panjābī</i> , une revue conservatrice	174
5.2.2.1 Les éditoriaux de Faqir Mohammad Faqir	174
5.2.2.2 Les essais patriotiques et islamiques	177
5.2.3 Défense et illustration de la langue panjabie	178
5.2.3.1 L'apologie de Sardar Khan	181
5.2.3.2 L'apologie de Dr Aziz-ul Hassan Abbasi	182
5.2.3.3 L'apologie d'Abdul Majid Salik	185
5.2.4 Une valorisation de la littérature panjabie	186
5.2.5 Naissance d'un normativisme : la contribution de Sardar Khan	188
5.2.5.1 La question de l'alphabet	189
5.2.5.2 Le choix du dialecte standard	191
5.2.5.3 La question des néologismes	192
5.2.5.4 Nécessité d'un dictionnaire et tentatives lexicographiques	194
<u>5.3 Les acteurs du mouvement panjabi conservateur et le sous-champ littéraire conservateur panjabi</u>	195
5.3.1 Le sous-champ littéraire panjabi conservateur	195
5.3.2 Deux trajectoires de 'dominés'	198
5.3.2.1 Ghulam Yaqub Anvar	198
5.3.2.2 Sajjad Haider	199
<u>5.4 La production littéraire du groupe conservateur</u>	200
5.4.1 Production poétique	201
5.4.1.1 <i>Muwāte</i> et la poésie de Faqir Mohammad Faqir	201
5.4.1.2 Poèmes publiés dans <i>Panjābī</i>	203
5.4.2 Production fictionnelle	206
5.4.2.1. Nouvelles rurales	206
5.4.2.2 Nouvelles urbaines	207
5.4.2.3 Nouvelles de l'après-partition	208
5.4.3 Production dramatique (les pièces radiophoniques)	209
5.4.4 Production autobiographique	210
Conclusion	212

<b>Chapitre VI Le mouvement moderniste du <i>Panjābī Majlis</i> (1957-1959)</b>	<b>214</b>
<u>6.1 Activités, programme et positions linguistiques des modernistes entre 1957 et 1959</u>	214
6.1.1 La première période : De décembre 1957 à octobre 1958	214
6.1.1.1 Les débuts du <i>Panjābī Majlis</i>	214
6.1.1.2 Le lancement de la revue <i>Panj daryā</i>	216
6.1.1.3 La parution de <i>Panjāb rang</i>	217
6.1.1.4 Les positions linguistiques des modernistes	218
6.1.1.5 Un mouvement concurrent du mouvement conservateur	220
6.1.2 La deuxième période : D'octobre 1958 à avril 1959	223
6.1.2.1 Le premier anniversaire de la création du <i>Panjābī Majlis</i> et les premières revendications	223
6.1.2.2 La parution de <i>Sajre phull</i>	224
6.1.2.3 L'interdiction du <i>Panjābī Majlis</i>	226
<u>6.2 Les acteurs du mouvement panjabi moderniste et le sous-champ littéraire moderniste panjabi</u>	227
6.2.1 Deux trajectoires : Safdar Mir et Anis Nagi	229
6.2.1.1 Safdar Mir	229
6.2.1.2 Anis Nagi	231
<u>6.3 La production littéraire du groupe moderniste</u>	232
6.3.1 Production poétique	232
6.3.2 Production fictionnelle	234
6.3.3 Production dramatique	235
Conclusion	235
<b>CONCLUSION</b>	<b>237</b>
<b>Annexe 1 : Page en panjabi <i>Gall bāt</i> incluse dans <i>Imroz</i> (13 mars 1955)</b>	<b>245</b>
<b>Annexe 2 : Couverture et dernière page du numéro de mai- juin 1959 de <i>Panjābī</i></b>	<b>246</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>247</b>

### Note sur la transcription

Les textes en panjabi et ourdou cités dans les pages qui suivent ont été écrits dans le script arabo-persan *nasta'liq*, et les mots ont été transcrits d'après leur prononciation en ourdou et panjabi contemporain standard, mais les consonnes ont été strictement translittérées, de manière à différencier, par exemple, les 4 lettres arabes ذ, ز, ض et ظ auxquelles correspondent uniquement le son /z/ en panjabi/ourdou.

ا	a-, u-, i-
آ	ā -
ب	b
بھ	bh
پ	p
پھ	ph
ت	t
تھ	th
ٹ	ṭ
ٹھ	ṭh
س	s
ج	j
جھ	jh
چ	c
چھ	ch
خ	ḫ
د	d
دھ	dh
ڈ	ḍ
ڈھ	ḍh
ذ	ẓ
ر	r
رھ	rḥ
ز	z
س	s
سھ	ś
سھ	ṣ
ز	ẓ
ٹ	ṭ
ظ	ẓ
گ	ḡ
ف	f
ق	q
ک	k
گ	g
ل	l
م	m
ن	n
نھ	nḥ
نھ	ṇ
و	v, o, au, ū
ہ	h
آ	ī
اے	e, ai



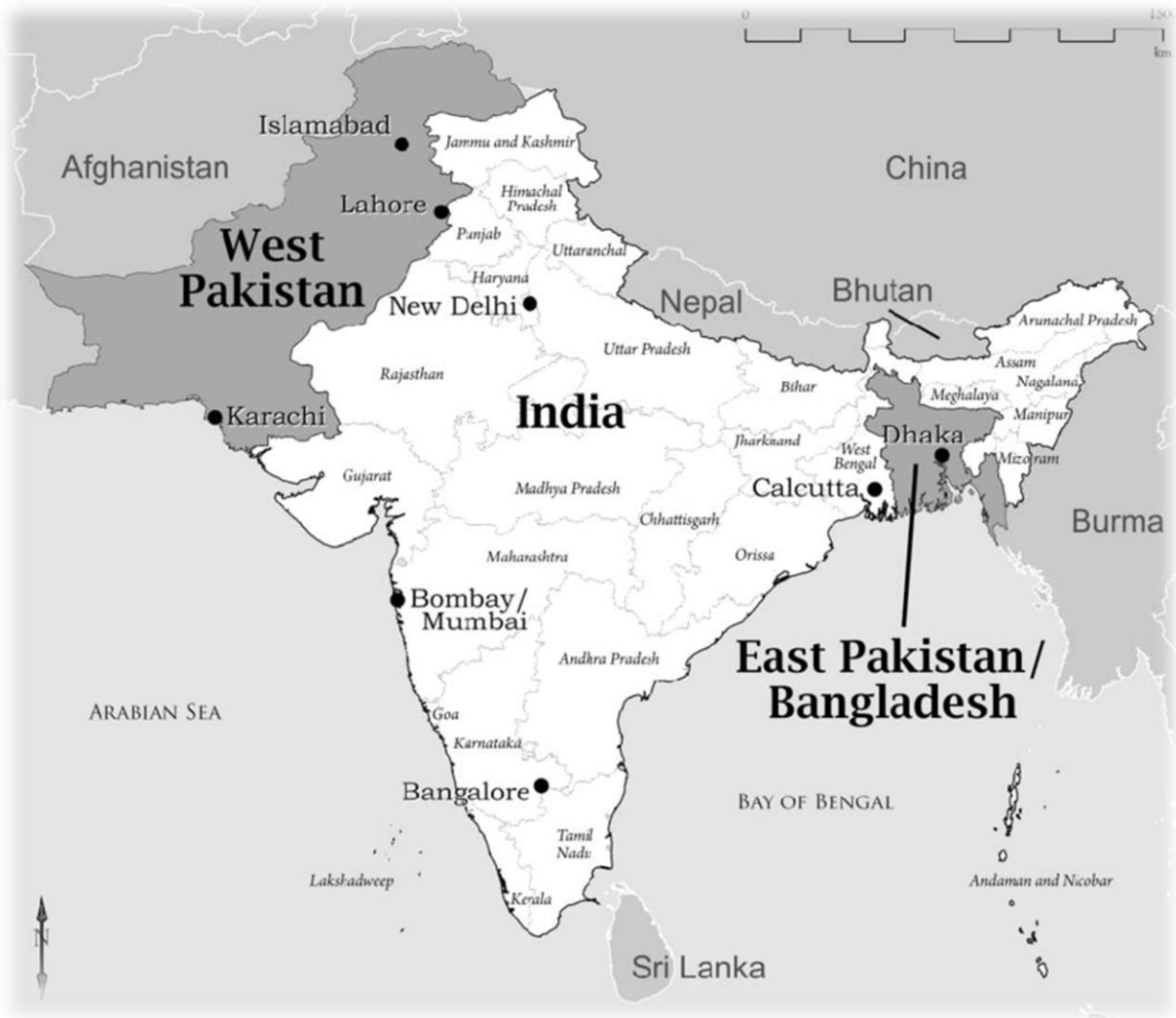


Illustration 1 : Le Pakistan en 1947



Illustration 2 : Les provinces du Pakistan occidental

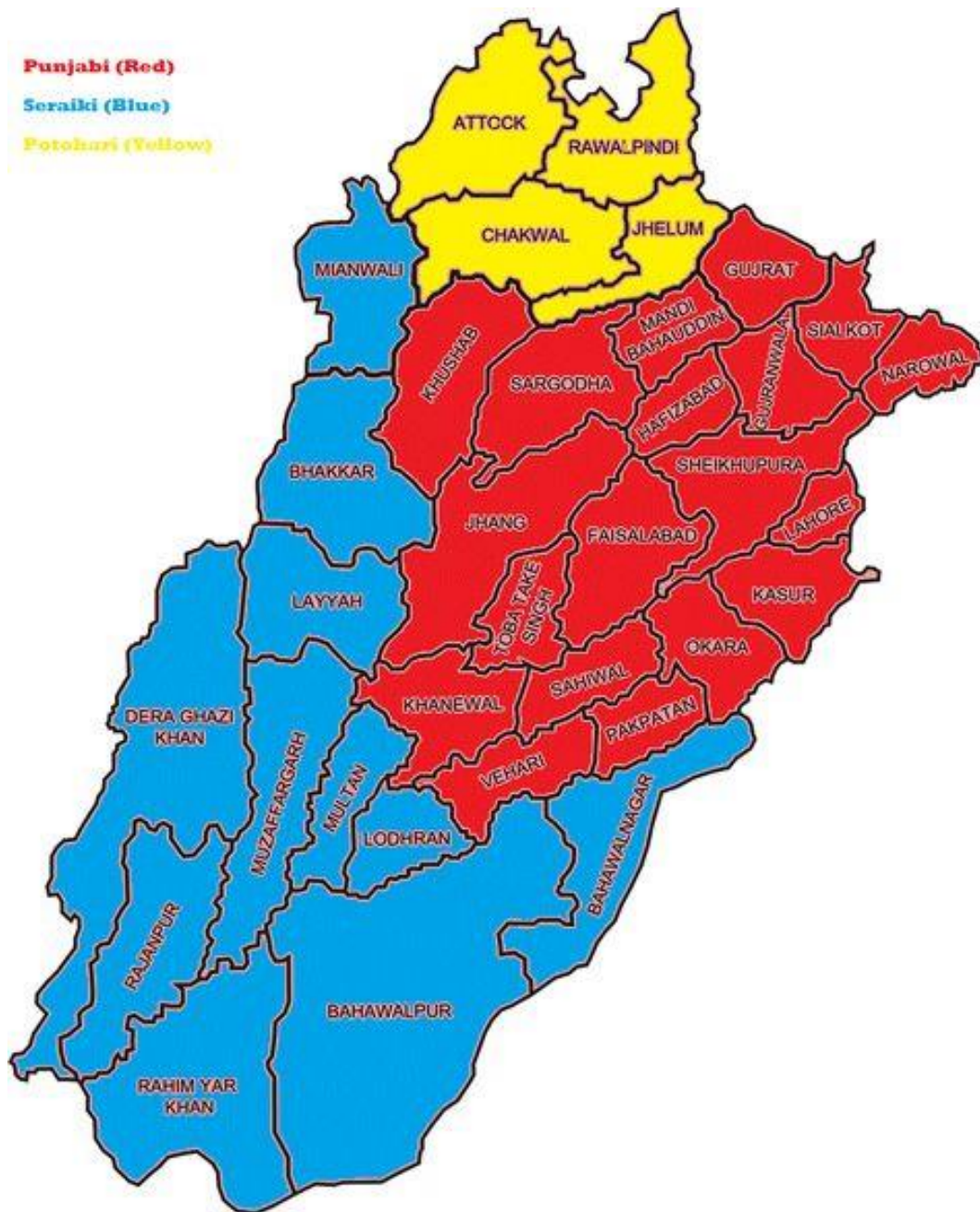


Illustration 3 : Carte administrative et linguistique du Panjab pakistanais

## INTRODUCTION

A l'origine de ce travail il y a eu un séjour de plusieurs années au Pakistan (entre 2003 et 2014) pendant lequel j'ai vécu à Islamabad et Lahore, parcouru le Panjab rural, et au cours duquel j'ai pu me familiariser avec le panjabi et ses parlers limitrophes (siraiki, pothohari, hindko). A Lahore j'ai été pendant un certain temps en contact avec des auteurs écrivant en ourdou (Intezar Hussain, Mohammad Salim-ur Rehman, Zahid Dar, Ikramullah, Abdullah Hussain) ainsi que des auteurs écrivant en panjabi (Mushtaq Sufi, Zubair Ahmad, Manzur Aijaz, Shuja- ul Haq, Mazhar Tirmizi, Said Bhutta, Iqbal Qaisar, Maqsd Saqib, Ahmad Salim), et ai noté qu'un fossé séparait ces deux groupes d'écrivains. Les cercles et organisations auxquels ils appartenaient étaient différents. Les maisons d'éditions et revues qui les publiaient étaient elles aussi différentes. Les auteurs ourdou se réunissaient pendant les séances du *Halqa-e arbāb-e žauq* « Cercle des amis du goût », leurs textes étaient publiés dans des revues comme *Saverā* et *Adab-e latīf* et leurs livres par les maisons d'édition *Sang-e meel*, *Nigarishat* ou *Fiction house*. Les écrivains panjabis, eux, se réunissaient pendant les séances du *Sangat* (nom familier donné au *Panjābī adabī sangat* « Association littéraire panjabe ») qui se tenaient au domicile de Najam Hossain Sayed, leurs textes étaient publiés dans *Pancham* et *Ravail*, et leurs livres par Suchet ou Sanjh.

Les idéologies linguistiques<sup>1</sup> des deux groupes étaient également différentes, pour ne pas dire antagonistes : Si les auteurs ourdou considéraient la langue panjabe avec une certaine condescendance, voire un certain mépris, les auteurs du panjabi voyaient dans l'ourdou une langue étrangère, imposée par 'l'intelligentsia' pour spolier le peuple de sa voix et de son héritage, et dont il fallait vite se débarrasser. Il y avait également entre les deux groupes de notables différences sur le plan politique : si les écrivains de l'ourdou avaient une vision souvent conservatrice, ou affichaient un certain 'apolitisme', les écrivains du panjabi étaient souvent marxistes (et un bon nombre avait par le passé milité dans des organisations de gauche ou d'extrême gauche). Enfin, il y avait chez les auteurs panjabis le sentiment d'être impliqués dans un mouvement linguistique qui luttait pour rendre ses droits au panjabi (pour rappeler leur engagement ils manifestaient tous les 21 février devant le Press club de Lahore pour demander la reconnaissance du panjabi comme langue officielle de la province du Panjab). Il n'y avait pour ainsi dire aucun contact entre ces deux groupes d'écrivains : même si quelques écrivains bilingues (Zahid Hassan, Ghulam Hussain Sajid) tentaient d'établir un lien entre les deux bords, les deux groupes évitaient en règle générale d'utiliser la langue de l'autre, et évoluaient pour ainsi dire, dans deux univers différents, qui étaient pourtant géographiquement mitoyens. La maison d'Intezar Hussain, doyen des écrivains ourdou, dans laquelle se réunissaient chaque soir des vétérans de l'ourdou, et celle de Najam Hossain Sayed, chef de file des écrivains panjabis, où se déroulaient les séances du *Sangat*, n'étaient séparées que par une route (Jail road), mais cette route paraissait être un continent.

Il me semble à présent que Jail road séparait physiquement non deux groupes partisans de deux langues mais véritablement deux champs littéraires différents dont le salon littéraire d'Intezar Hussain et celui de Najm Hossain Sayed étaient l'émanation. Tracer les origines et la généalogie du champ littéraire auquel se rattachait Intezar Hussain – le champ littéraire ourdou lahori – était chose facile. Un certain nombre d'articles et de livres y avaient été consacrés<sup>2</sup>. L'ourdou avait été imposé à Lahore dès le rattachement du

---

<sup>1</sup> Sur la notion d'idéologie linguistique voir Schieffelin 1998. La définition suivante de l'idéologie linguistique (*Linguistic ideology*) y est présentée : *Self-evident ideas and objectives a group holds concerning roles of language in the social experience of members as they contribute to the expression of the group* (Schieffelin 1998 : 4).

<sup>2</sup> Sadid 1996, Malik, Fateh Mohammad (éd.) 2004, Mir Farina 2010.

Panjab à l'Inde anglaise en 1849, où il était venu remplacer le persan, et c'est à partir de 1860-1870 qu'un champ littéraire ourdou s'était véritablement constitué à Lahore, grâce au patronage de Gottlieb Wilhelm Leitner (premier principal du Government College) ainsi qu'avec l'arrivée d'hommes de lettre tels Mohammad Hussain Azad et Altaf Hussain Hali, avec la création d'une maison d'édition (*Government book depot*) et d'une organisation (*Anjuman-e Panjāb* « Association du Panjab »), puis avec la création de journaux (*Paisā axbār*) et de revues (*Maxzan*). Tous les éléments propres à constituer et structurer un champ littéraire ourdou s'était mis en place en l'espace de deux décennies, et ce champ s'était bientôt affirmé face aux champs littéraires qui existaient déjà dans des villes comme Delhi, Lucknow et Hyderabad. La filiation du *Halqa-e arbāb-e žauq* (fondé en 1939), de la maison d'édition Sang-e meel (fondée dans les années 50), des revues *Saverā* (fondée en 1946) ou *Adab-e laṭīf* (fondée en 1939) avec les structures nées au XIX<sup>ème</sup> siècle était parfaitement discernable. Ils étaient les continuateurs du *Anjuman-e Panjāb*, du *Government book depot* et de *Maxzan*. Quand aux auteurs écrivant en ourdou – dont Intezar Hussain était le doyen, leur filiation avec les écrivains ourdou de Lahore actifs au XIX<sup>ème</sup> siècle n'était pas à prouver, et faisait leur orgueil et fierté. Le champ littéraire panjabi paraissait en comparaison avec celui de l'ourdou relativement neuf : le *Sangat*, qui y jouait un rôle clé avait été fondé en 1963. Les habitués du *Sangat* que je rencontrais ici et là avaient commencé à le fréquenter au début des années 70. Quant aux maisons d'éditions et revues qui soutenaient l'édifice du champ littéraire panjabi, elles étaient nées à la fin des années 80. La question qui me revenait souvent à l'esprit était : quelles organisations, revues, et personnalités les avaient précédées ?

Des documents existaient sur le champ littéraire panjabi à Lahore avant la partition, champ multiconfessionnel qui était dominé par des écrivains sikhs et hindous tels Amrita Pritam, Dr Mohan Singh, Kartar Singh Duggal, I.C.Nanda, Balvant Gargi, Gurbakhsh Singh Pritlari, mais dans lequel étaient actifs également quelques chrétiens tels Joshua Fazal Din et Bholanath Varis, et une poignée de musulmans tels Qazi Fazl-e Haq, Ustad Hamdam, Ustad Daman et Ustad Ishq Lehr. On y trouvait également la trace d'un certain nombre d'organisations (telle la *Lahore Singh sabhā* « Société des lions de Lahore » ou la *Punjabi society* du Government College de Lahore) et de revues (*Prītam*, *Prītlarī*, *Hītkārī*), mais il est certain que la partition avait bouleversé ce champ, forçant les écrivains sikhs et hindous à émigrer, et démantelant le réseau d'organisations et de revues. Qu'était t'il été arrivé à ce champ littéraire panjabi entre 1947 et la fondation du *Sangat* en 1963 ? Les documents et témoignages étaient rares sur cette époque, et lorsque j'interrogeais les écrivains panjabis contemporains sur cette période, je m'entendais souvent dire qu'elle avait été une période 'pauvre'. Les mieux informés parmi eux mentionnaient une ou deux personnalités, et un ou deux livres : Ahmad Rahi et son recueil poétique panjabi *Tirinjan* « L'assemblée des femmes » (paru en 1953)<sup>3</sup>, Abdul Majid Bhatti et son roman panjabi *Theḍḍā* « Le coup » (paru en 1960)<sup>4</sup>.

Etait t'il possible que pendant cette période de 16 ans qui séparait la disparition du champ littéraire multiconfessionnel de l'avant-partition et la création du *Sangat* la production en panjabi à Lahore se soit limitée à deux livres, et à deux auteurs ? J'en doutais. Je doutais également que le *Sangat* ait été la première organisation à avoir lancé un mouvement en faveur du panjabi à Lahore après la partition. Une littérature –même limitée – avait été certainement produite avant sa création – dont *Tirinjan* et *Theḍḍā* étaient les seuls ouvrages dont les écrivains contemporains voulaient se souvenir. Et un mouvement en faveur du panjabi – même modeste – avait certainement précédé la création du *Sangat*. Qui avaient été les hommes de plume impliqués dans la production de cette littérature ? Quelles étaient ses caractéristiques ? Quels avaient été le programme et la stratégie du

<sup>3</sup> Rahi 1953.

<sup>4</sup> Bhatti 1960.

mouvement ? A quel bord politique ou idéologie était t'il rattaché ? Quel type de personnes y avaient participé ? Et avait t'il eu des liens avec les autres mouvements linguistiques contemporains (Bengali, sindhi) ? Telles étaient les questions que j'avais commencé à me poser, et auxquelles j'ai tenté de répondre dans ce travail.

Ce travail m'est apparu nécessaire car la période qui s'étend entre 1947 et la création du *Sangat* a été généralement négligée par les historiens du mouvement panjabi. Les activités du *Sangat* (soit ultérieures à 1963) ont été abondamment documentées : le premier texte portant sur ses activités est l'essai de Christopher Shackle *Punjabi in Lahore*<sup>5</sup>, résultat d'un séjour entre 1967 et 1968 pendant lequel l'auteur de cet essai avait observé les activités du *Panjābī adabī sangat*. Alyssa Ayres dans son livre *Speaking like a state* s'est concentrée sur le discours de la « Panjabité » ou *Punjabiyyat* chez Najam Hussain Sayed, Shafqat Tanvir Mirza, Hanif Ramay, Fakhr Zaman, et a étudié l'évolution de ce discours entre la fin des années 1960 et les années 1990. Alyssa Ayres considère que le *Majlis-e Šāh Hussain*<sup>6</sup> (organisation soeur du *Panjābī adabī sangat*, fondée en 1964) a joué un rôle important dans le développement et la propagation de ce discours. L'essai de Virinder Kalra et Waqas Butt 'In one hand a pen in the other a gun'<sup>7</sup> se concentre sur le personnage de Major Ishaq, et étudie le rôle que son parti, le *Mazdoor kisan party* a joué dans le mouvement panjabi au début des années 1970. Sara Kazmi<sup>8</sup> s'est intéressée à peu près aux mêmes personnalités qu'Alyssa Ayres et Virinder Kalra et Waqas Butt – soit Major Ishaq et Najam Hussain Sayed – et a étudié elle aussi leur rôle dans le mouvement panjabi des années 1970, ainsi que leur production dramatique. Un point commun de ces textes est qu'ils ne parlent pas du tout du mouvement panjabi avant les années 60/70, et donnent le sentiment que la cause du panjabi était avant tout une cause soutenue par des intellectuels de gauche.

Quatre textes analysent le mouvement panjabi dans les années qui précèdent la fondation du *Sangat* : il s'agit des essais de Tariq Rehman *The Punjabi movement*<sup>9</sup> et *Punjabi*<sup>10</sup>, de l'essai de Kanval Mushtaq publié en 1997-1998 en feuilleton dans la revue panjabie *Savair*<sup>11</sup>, et de l'interview de Shafqat Tanvir Mirza incluse dans le livre de Maqsud Saqib *Puchām dasām* « Questions-réponses »<sup>12</sup>. Tariq Rehman consacre dans ses deux essais quelques pages aux activités des supporters du panjabi dans les années 50, mais décrit essentiellement les activités de Faqir Ahmad Faqir et de son groupe, et ne mentionne pas les activités – pourtant elles aussi importantes - des autres groupes (marxistes et modernistes). L'essai de Kanval Mushtaq contient des informations à peu près similaires à celles incluses dans les deux essais de Tariq Rehman. Comme sa parution est antérieure à ceux de Tariq Rehman, il semblerait que ce dernier s'en soit librement inspiré. Néanmoins, Kanval Muhstaq a eu le mérite de mettre en avant le rôle de deux organisations fondées après la partition : la *Punjabi Cultural Society* et le *Panjābī Majlis* « Société panjabie ».

L'interview de Shafqat Tanvir Mirza<sup>13</sup> (inclue dans un recueil d'entretiens avec des activistes et écrivains panjabis - Mohammad Baqir, Sajjad Haider, Sibtul Hassan Zaigham, Ajit Kaur etc<sup>14</sup>) est sans doute le document le plus important sur les activités en faveur du panjabi à Lahore dans les années qui ont suivi la partition. Shafqat Tanvir Mirza s'y livre

---

<sup>5</sup> Shackle 1970.

<sup>6</sup> Ayres 2009 : 64-104.

<sup>7</sup> Kalra 2013.

<sup>8</sup> Kazmi 2017.

<sup>9</sup> Rahman 1996 : 191-209.

<sup>10</sup> Rahman 2008 : 221-246.

<sup>11</sup> Mushtaq 1997a, 1997b, 1997c, 1997d, 1998a, 1998b.

<sup>12</sup> Saqib 2013.

<sup>13</sup> Mirza, Shafqat Tanvir 2013.

<sup>14</sup> Saqib 2013.

à une analyse détaillée du champ littéraire panjabi de l'après partition, et divise les écrivains du panjabi actifs dans ces années là en trois groupes : les traditionnalistes (Faqr Mohammad Faqr, Joshua Fazal Din, Maula Bakhsh Kushta), soutenus par des personnalités nationalistes telles Hamid Nizami et Shorish Kashmiri<sup>15</sup>, les progressistes (Ahmad Rahi, Sharif Kunjahi), soutenus par des personnalités du bord marxiste telles Faiz Ahmad Faiz et Ahmad Nadim Qasmi<sup>16</sup>, et le groupe du *Panjābī Majlis*, dirigé par Safdar Mir, un groupe composite composé de vétérans (Ghulam Mustafa Sufi Tabassum) et de jeunes écrivains (Anis Nagi, Salim-ur Rehman)<sup>17</sup>. Même s'il est loin d'être détaillé, ce témoignage est capital. Il laisse entrevoir que le champ littéraire panjabi de l'après-partition qui s'ouvre à Lahore est une véritable excroissance du champ intellectuel Lahori, et en reflète la structure. Comme lui, il est divisé en groupes constitués sur des bases politiques, et qu'opposent des luttes de concurrence.

Le fait que les premières années du mouvement panjabi au Pakistan aient été soit complètement ignorées par les auteurs soit traitées de façon partielle rendait leur étude nécessaire. Et il nous a semblé que cette étude devrait retracer avant tout les activités des trois groupes mentionnés par Shafqat Tanvir Mirza. Il nous a semblé également que, pour être complète, cette étude devrait rendre compte de la situation de ces groupes dans le champ intellectuel Lahori, de leur discours, des origines sociales de leurs membres et de leur production littéraire. Notre modèle a été, dans un premier temps l'étude de Khizr Humayun Ansari consacrée aux progressistes indiens (*The Emergence of Socialist Thought Among North Indian Muslims, 1917 – 1947*<sup>18</sup>) qui consacre des chapitres spécifiques aux activités des progressistes, à leurs affiliations politiques, à leur origine sociale et à leur production littéraire.

Mais nous allons nous heurter à quelques difficultés. La première était qu'au contraire d'une organisation ourdou comme le *Halqa-e arbāb-e žauq*, dont toutes les activités et débats ont été systématiquement consignés par ses membres, les activités des groupes panjabis n'ont pas été recensées par leurs membres. C'était donc en 'croisant' les documents disponibles sur l'époque (périodiques, mémoires, thèses) que l'on devait parvenir à écrire cette histoire. La deuxième est que la plupart des textes en panjabi publiés pendant les années 50 ont parus très rarement sous forme de livres, mais surtout en journaux (*Imroz*) et dans des revues quelque peu obscures (*Panj daryā, Panjābī*) et donc difficiles à trouver<sup>19</sup>. La troisième est que peu d'acteurs ou témoins de ce mouvement étaient encore en vie. Des témoins importants tels Munnu Bhai, Afzal Randhava, Shafqat Tanvir Mirza, Shahzad Ahmad, Shafi Aqil et Salim Kashir sont décédés ces dernières années, dont les témoignages auraient pu être déterminants. Et aucun d'entre eux n'a écrit ses mémoires. Nous nous sommes finalement appuyés sur les documents suivants :

1 Des périodiques : numéros de la revue *Panjabi* (première revue en panjabi publiée après la partition), de la revue *Saverā* (qui avait publié des textes en panjabi entre 1950 et 1951),

---

<sup>15</sup> Mirza, Shafqat Tanvir 2013 : 189-193. La présence de nationalistes parmi les premiers supporters du panjabi remet en question l'idée commune selon laquelle le pôle nationaliste a toujours défendu l'ourdou, garant de l'unité de la nation, idée que défend par exemple Tariq Rahman : *In Pakistan, on the other hand, identity-conscious Punjabis and their left-leaning sympathizers supported Punjabi much as the Sikhs and Hindus had done earlier, while establishment and right-wing people supported Urdu* (Rahman 2008 : 230).

<sup>16</sup> Mirza, Shafqat Tanvir 2013 : 192-194.

<sup>17</sup> Mirza, Shafqat Tanvir 2013 : 193, 195-197.

<sup>18</sup> Ansari 2015.

<sup>19</sup> Les textes des écrivains et activistes n'ont donc pas été facilement accessibles aux historiens et critiques. C'est sans doute la raison pour laquelle les historiens pakistanais de la littérature panjanie moderne (Pal 1997, Malik Shahin 1985, Javed 2004) ont mentionné à peine ces textes. Leur analyse est fondée uniquement sur les livres parus en panjabi, et non les journaux et revues.

et du quotidien *Imroz* (dans lequel apparaissait une rubrique hebdomadaire en panjabi entre 1951 et 1959 ainsi que des articles en ourdou concernant la langue panjabi).

2 Quelques livres et pamphlets : pamphlets communistes<sup>20</sup>, recueils de poésie<sup>21</sup>, recueil de pièces radiophoniques<sup>22</sup>, ainsi que des anthologies<sup>23</sup>.

3 Des thèses de PHD et MA consacrés à des personnalités littéraires de l'époque (Joshua Fazal Din, Talib Jalandhari, Sehrai Gurdaspuri etc)<sup>24</sup>.

4 Des mémoires et écrits autobiographiques : les mémoires de Raja Risalu<sup>25</sup>, d'Anis Nagi<sup>26</sup>, d'Intezar Hussain<sup>27</sup>, les souvenirs d'Ahmad Rahi<sup>28</sup>, de Shorish Kashmiri<sup>29</sup>, d'A.N.Qasmi<sup>30</sup>, de K.K.Azeez<sup>31</sup>, d'Akmal Alimi<sup>32</sup> et d'Hamid Akhtar<sup>33</sup>.

5 Des entretiens. Nous avons tenté de rencontrer autant de survivants possibles de cette époque. Nous avons essuyé un refus de la part de Najam Hossain Sayed, Zafar Iqbal et Shahbaz Malik, mais avons pu réaliser des entretiens avec Rauf Malik<sup>34</sup>, Abid Hassan Minto<sup>35</sup>, Anver Sajjad<sup>36</sup>, Zahid Dar<sup>37</sup>, Kanval Firoz<sup>38</sup>, Raza Kazim<sup>39</sup>, Ahmad Salim<sup>40</sup> ainsi qu'avec Junaid Akram<sup>41</sup>, petit fils de l'activiste Faqir Mohammad Faqir et gardien de sa mémoire<sup>42</sup>.

L'étude de cette documentation nous a amené à quelques hypothèses préliminaires :

1 Le mouvement en faveur du panjabi est apparu de façon générale en réaction à l'hégémonie linguistique de l'ourdou au Pakistan après sa fondation, et plus particulièrement en réaction à un mouvement très influent pour l'ourdou qui avait débuté pendant la première conférence de l'ourdou à Lahore en mars 1948, et niait l'importance du panjabi.

2 Ce mouvement n'a eu à aucun moment un caractère identitaire ou politique. Il se distingue en cela de mouvements contemporains présentant des revendications linguistiques (bengali, sindhi, pachto, baloutchi). Et les revendications des activistes

---

20 Malik Abdullah 1950, Mansur & Sibte Hassan 1953.

21 Rahi 1953, Faqir 1956a, Bhatti 1955.

22 Haider 1957, Mir Safdar 1957.

23 Faqir (éd.) 1953, Khammi (éd.) 1958, Nagi (éd.) 1959.

24 Zahid 2001, Haq Anvarul 1974, Hussain Lyaqat 1983, Ahmad Shahzad 1988, Zafar 1988, Qazi 1988, Mughal 1989, Ehsan 1999, Kausar 2002, Zaidi 2008, Muhibullah 2010.

25 Risalu 2008

26 Nagi 2008.

27 Hussain, Intezar 2012.

28 Salim 2005.

29 Kashmiri, Shorish 1966, 1967, 1974.

30 Qasmi 2007.

31 Azeez KK 2007.

32 Alimi 2014

33 Akhtar, Hamid 1999 et 2011, et Salim 2010.

34 Lahore, le 16 mars, 27 juillet, 3 août et 16 octobre 2018.

35 Lahore, le 14 mars 2018.

36 Lahore, le 1<sup>er</sup> août 2018.

37 Lahore, le 6 octobre 2018.

38 Lahore, le 11 octobre 2017.

39 Lahore, le 31 mars 2019.

40 Islamabad, le 23 février 2016.

41 Lahore, le 26 et 29 juillet 2018.

42 Il a occupé la 'Dr Faqir research chair' du département de Panjabi du Oriental College de Lahore entre 2013 et 2018.



panjabis, si on les compare à celles des activistes des autres langues, sont restées minimalistes. Leur discours n'a pas remis en question le statut de l'ourdou.

3 Il n'y a pas eu avant la fondation du *Sangat* de mouvement unifié pour le panjabi (comme l'indiquait déjà Shafqat Tanvir Mirza<sup>43</sup>), mais des faisceaux d'initiatives et d'activités menés par des groupes d'intellectuels et écrivains issus de pôles différents du champ intellectuel Lahori. Les trois groupes mentionnés par Shafqat Tanvir Mirza (marxiste, traditionaliste et 'composites') - chacun issu d'un pôle différent - ont été les trois piliers de ce mouvement.

4 Le profil intellectuel et social des individus impliqués dans le mouvement panjabi a varié en fonction des pôles auxquels ils étaient liés : membres de la bohème littéraire parmi les marxistes, vétérans et bourgeois parmi les traditionalistes, jeunes modernistes parmi le groupe 'composite'. Certains seraient venus vers le panjabi par conviction, d'autres par opportunisme.

5 Chaque groupe a ouvert un sous-champ dans le champ littéraire panjabi qui se recréait au Pakistan après la partition, et produit un type de littérature spécifique. Les années précédant la fondation du *Sangat* n'auraient donc pas été des années pauvres pour le panjabi mais au contraire extrêmement riche : des centaines de poèmes, de nouvelles et d'essais auraient été publiés en périodiques, et des centaines d'écrivains auraient écrit en panjabi.

Les chapitres qui suivent présentent en détail notre recherche. Cette recherche se structurera de la façon suivante :

1 Dans la première partie de ce travail nous retracerons le contexte dans lequel le mouvement panjabi est né à partir de deux axes : un axe national et un axe régional. Une étude de l'axe national nous a amené à étudier la politique linguistique favorable à l'ourdou du Pakistan, ainsi que les différents mouvements linguistiques nés en réaction à cette politique (bengali, sindhi, pachto, baloutchi). Nous espérons montrer ainsi que le mouvement panjabi – qui n'est ni politique ni ethno-nationaliste - utilise néanmoins certaines de leurs stratégies (création ou consolidation d'une littérature vernaculaire, création de revues et d'organisations, conférences et établissement d'une académie). Une étude de l'axe régional nous amènera à analyser la politique linguistique adoptée dans la province du Panjab, ainsi que la place du panjabi dans la société panjabie. Nous allons mener tout d'abord cette analyse d'un point de vue diachronique en examinant les étapes de l'adoption de l'ourdou au Panjab pendant l'ère coloniale, ainsi que les mouvements de défense et de diffusion du panjabi qui se sont développés pendant cette période. Puis nous entamerons une analyse synchronique, et analyserons la politique linguistique de la province du Panjab à la création du Pakistan, la place du panjabi dans la nouvelle société de l'après partition 1947, sa sphère d'utilisation et sa perception.

2 Dans notre deuxième partie nous présenterons une étude détaillée des activités des trois différents groupes pro-panjabi qui s'étaient constitués à Lahore à partir de 1947. Tout d'abord, nous brosserons un portrait du champ intellectuel lahori, dont il sont issus, champ constitué de pôles distincts auxquels ces groupes se rattachent. Puis nous tenterons de reconstruire l'histoire de ces trois groupes, présentant chronologiquement leurs initiatives et activités, et analysant leur discours et leurs demandes (et tenterons de montrer dans quelle mesure l'orientation idéologique des écrivains influençait leur discours). Enfin nous analyserons la production littéraire de chacun des groupes, leur structure et le profil de leurs membres : qui étaient-ils ? De quel milieu étaient-ils issus et quelles étaient leurs motivations ? A lire les publications de l'époque en panjabi on s'aperçoit que les grands

---

<sup>43</sup> Mirza, Shafqat Tanvir 2013 : 189-197.

noms de la littérature pakistanaise de l'époque tels Manto et Faiz Ahmad Faiz en sont absents. Pourquoi ces grands écrivains (au demeurant parfaitement panjabiphones) n'ont-ils pas contribué à la littérature panjabe dans cette période d'essor ? Nous tenterons de répondre à ces questions. Enfin, nous tenterons de dresser un bilan des activités de chaque groupe, de ses acquis, de ses faiblesses et de son impact.

Nous utiliserons dans certaines parties de notre étude une approche spécifiquement française. Nous utiliserons le concept de 'Marché linguistique' développé par Pierre Bourdieu<sup>44</sup> dans notre analyse de la situation linguistique à Lahore dans les années qui ont suivies la partition, et utiliserons dans notre étude du champ intellectuel lahori et du champ littéraire panjabi l'approche adoptée par Pierre Bourdieu, Niilo Kauppi et Gisèle Sapiro dans leur analyse du champ littéraire français<sup>45</sup> ainsi que celle adoptée par Pierre Bourdieu dans son analyse du champ de la critique<sup>46</sup>. Nous tenterons ainsi de mettre en évidence la hiérarchie présente dans le champ littéraire panjabi (pôle dominant/dominé), et d'analyser certaines trajectoires afin de mieux comprendre jusqu'à quel point l'affiliation politique ou les propriétés sociales avaient conditionné l'engagement de certains écrivains auprès du panjabi ainsi que le type de littérature qu'ils ont produit. Les analyses de Gisèle Sapiro portant sur la politisation et polarisation du champ littéraire français<sup>47</sup> nous seront également utiles. Nous inspirant de cette approche, nous tenterons de mettre en valeur les dynamiques engendrées par la politisation et la polarisation du champ intellectuel lahori et du champ littéraire panjabi dont il est issu. Les analyses de Jean-François Courouau sur le discours pro-français et pro-occitan à la renaissance<sup>48</sup> nous ont paru elles aussi applicables à notre domaine, et nous nous en inspirerons pour analyser certains discours pro-panjabis. Mais nous n'allons pas seulement utiliser au cours de notre étude les travaux d'auteurs français. Un regain d'intérêt pour le rôle des marxistes dans l'histoire politique et culturelle des premières années du Pakistan a généré un certain nombre de travaux effectués entre autres par Kamran Asdar Ali<sup>49</sup>, Sadia Toor<sup>50</sup> et Irfan Wahid Usmani<sup>51</sup>. Nous situons notre étude dans la continuité de ces travaux, et considérons que nous avons ici tenté de mettre en évidence (de 'réhabiliter' en quelque sorte) le rôle des marxistes dans la création d'un champ panjabi au Pakistan après la partition.

Nous nous sommes fixé dans notre recherche un certain nombre de limites, que nous voudrions présenter ici :

1 Nous avons centré notre recherche sur la ville de Lahore. Notre projet initial était d'étudier les activités en faveur du panjabi dans tout le Pakistan, puisque des organisations en faveur du panjabi existaient aussi à Sahiwal<sup>52</sup>, Faisalabad<sup>53</sup> ou Karachi<sup>54</sup>. Mais nous avons dû renoncer à ce projet : les activités de ces organisations étaient extrêmement limitées et n'ont pas été consignées par leurs membres. En outre, elles n'ont

---

<sup>44</sup> Bourdieu 1982 : 14-15.

<sup>45</sup> Bourdieu 1991, 1992, Kauppi 1990, Sapiro 1999, 2016.

<sup>46</sup> Bourdieu 2013 : 440-472.

<sup>47</sup> Sapiro 1999, 2001, 2003, 2009.

<sup>48</sup> Courouau 2003, 2004.

<sup>49</sup> Ali, Kamran Asdar 2015.

<sup>50</sup> Toor 2011.

<sup>51</sup> Usmani 2016.

<sup>52</sup> Zafar Iqbal y avait fondé une organisation en 1958, avec le concours du professeur Anvar Shabnam (Revue *Panjdayā* aout 1959 p.4).

<sup>53</sup> Une organisation panjabe nommée *Bazm-e adab* « Société littéraire » y officiait depuis la partition, sous l'égide d'Ulfat Varsi. En 1958, Talib Jalandhri, Chaudhry Ali Mohammad Mahi et Chaudhry Ali Mohammad Khadim y ont fondé une deuxième organisation (Revue *Panjdayā* aout 1959 p.4).

<sup>54</sup> Une organisation appelée le 'Punjabi cultural circle' a été fondée en 1959 à Karachi par Shafi Aqil et Nur Kashmiri (Revue *Panjdayā* aout 1959 p.4).

créé aucune publication de livres ou de revues au niveau local. Les écrivains préféraient envoyer leurs contributions aux journaux et revues qui paraissaient à Lahore (*Imroz*, *Panjābī*, *Panj daryā*). Nous nous sommes donc contentés d'examiner les activités des groupes basés à Lahore. Mais nous devons tout de même préciser que Lahore était reconnue, dès la partition, comme un centre important pour la littérature et la langue panjabies, et que les activités qui y prenaient place et la littérature qui y était produite avaient un impact sur tout le Panjab pakistanais (et jusqu'à Karachi et au Panjab indien).

2 Notre recherche a été axée avant tout sur la langue panjabe proprement dite. Dès la création du Pakistan des initiatives ont été lancées en faveur des parlers limitrophes du panjabi que sont le pothohari, siraiki et hindko (création d'un programme pothohari à radio pakistan, d'une revue siraiki à Karachi et d'une organisation en faveur du hindko à peshawar) mais nous nous sommes tenu à une définition spécifique et restrictive du panjabi, considérant le pothohari, siraiki et hindko comme des parlers distincts. Toutefois, nous n'avons pas ignoré ces parlers, et avons repertorié les références à ces parlers que nous avons rencontré dans des textes en panjabi.

3 Nous avons étudié les activités des groupes entre 1947 et 1960. Pourquoi nous sommes nous arrêtés en 1960 et non 1963 (date de fondation du *Panjābī adabī sangat*) ?. Il nous est apparu que 1960 représentait, plus encore que 1963, une date charnière dans l'histoire du mouvement panjabi au Pakistan. C'est entre 1959 et 1960 que les trois groupes, dont nous allons étudier les activités, disparaissent, et c'est en 1960 qu'entrent en scène les nouveaux acteurs (Shafqat Tanvir Mirza et N.H. Sayed), qui marqueront le champ panjabi pendant les décennies à venir et qui fonderont le *Panjābī adabī sangat*. Une page a été tournée en 1960, et un nouveau chapitre de l'histoire du panjabi au Pakistan commence que nous espérons écrire un jour.

**PREMIERE PARTIE**  
**LE PAYSAGE LINGUISTIQUE CHANGEANT DU PAKISTAN ET DU**  
**PANJAB**

## Chapitre I : Le paysage linguistique du Pakistan : Ourdouisation et mouvements linguistiques

A sa création le Pakistan - dont la population était estimée à 75 636 100 habitants lors de son premier recensement en 1951 - était un véritable puzzle linguistique. Il était composé de deux parties : le Pakistan oriental (ou Bengale oriental), dont la population était de 41 932 000 habitants, soit 55,4% de la population du Pakistan, dont l'écrasante majorité (98%) avait le bengali et ses différents dialectes comme langue maternelle, et le Pakistan occidental, dont la population était de 33 704 000 habitants. Le panjabi et ses différents dialectes (pothohari, hindko et siraiki) étaient parlés par 28 % de la population du Pakistan, le pachto par 6.6 %, le sindhi par 5.3 % et l'ourdou (parlé essentiellement par les migrants en provenance du nord de l'Inde, les *mohajirs* 3.3 %) <sup>55</sup>. Le baloutchi, brahoui, shina etc composaient le reste. Si le panjabi était la seconde langue du Pakistan par le nombre de ses locuteurs, elle était la langue majoritaire du Pakistan occidental, ses locuteurs formant 62.84 % de sa population.

Ces langues avaient des aires d'utilisation différentes, résultant de la politique linguistique coloniale des anglais, qui était loin d'être uniforme : alors que le bengali et le sindhi étaient utilisés depuis des décennies comme langues administratives et langues d'instruction, le panjabi, le pachto le baloutchi ne l'étaient pas dans les provinces où ils étaient majoritairement parlés. Ce rôle était dévolu à l'ourdou depuis l'installation des anglais.

Le problème de la langue officielle/nationale s'était posé dès la création du Pakistan. Le gouvernement ne souhaitait pas que l'anglais soit utilisé comme langue officielle, et désirait le remplacer par une langue vernaculaire. L'ourdou allait être choisi pour remplir ce rôle, langue pourtant minoritaire, et ce choix sera officialisé dans les divers projets de constitution qui verront le jour. Néanmoins, il faudra attendre la constitution de 1956 pour que –au terme d'une agitation sur laquelle nous reviendrons- le bengali soit adopté comme langue officielle aux côtés de l'ourdou.

L'adoption de l'ourdou et du bengali affecte à peine le statut de l'anglais : celui-ci continue d'être utilisé par les élites civiles et militaires, et dans les écoles qui les produisent. L'anglais demeure la langue de la haute administration, des hauts tribunaux et de l'enseignement supérieur et scientifique. La promulgation de l'ourdou et du bengali comme langues officielles se fait tout d'abord en anglais. Et c'est en anglais que le débat concernant l'adoption de ces langues a eu lieu...

Comment le Pakistan, à sa création, en est-il venu à adopter la langue minoritaire que représentait l'ourdou comme langue officielle, quelle idéologie a accompagné cette adoption ? Quel traitement a été réservé aux autres langues (bengali, panjabi, pachto, sindhi etc) ? Comment les locuteurs de ces langues (hormis le panjabi, que nous traiterons séparément) ont-ils réagi ? Nous le présenterons dans les pages qui suivent.

### 1.1. L'adoption de l'ourdou

#### 1.1.1 L'ourdou langue officielle et langue de la nation

Les premières déclarations en faveur de l'ourdou comme langue officielle ont été faites pendant la première session de l'assemblée constituante, à Karachi, le 23 février 1948. Il avait été proposé que les membres s'expriment en ourdou ou en anglais. Dharendra Datta, membre du Parti du Congrès du Pakistan oriental, avait alors présenté une résolution d'amendement visant à inclure le bengali parmi les langues de l'Assemblée constituante, aux côtés de l'ourdou et de l'anglais. Mais le premier ministre ourdouophone Liaquat Ali Khan s'y était opposé, déclarant que *Pakistan has been created by the demand of 100 million muslims of the sub-continent and their language is Urdu and therefore, it is wrong to move*

---

<sup>55</sup> Chiffres cités dans Ayres 2009 : 32.

*this amendment*. Cette déclaration avait été soutenue par Khwaja Nazimuddin, premier ministre du Bengale oriental (et lui aussi ourdouphone) au nom du peuple qu'il représentait<sup>56</sup>.

Ce sera ensuite le père de la nation et gouverneur général, Mohammed Ali Jinnah, qui s'exprimera sur la question de la langue officielle pendant l'unique visite qu'il fera au Pakistan oriental après l'indépendance. Son discours au *Race Course Maidan*, fait le 21 mars 1948 fera date :

*Let me make it very clear to you that the State Language of Pakistan is going to be Urdu and no other language. Any one who tries to mislead you is really the enemy of Pakistan. Without one State Language, no Nation can remain tied up solidly together and function. Look at the history of other countries. Therefore, so far as the State Language is concerned, Pakistan's language shall be Urdu*<sup>57</sup>

Jinnah précisera sa pensée à l'université de Dhaka le 24 mars 1948 :

*The State language, therefore, must obviously be Urdu, a language that has been nurtured by a hundred million Muslims of this sub-continent, a language understood throughout the length and breadth of Pakistan and above all, a language which, more than any other provincial language, embodies the best that is in Islamic culture and Muslim tradition and is nearest to the language used in other Islamic countries*<sup>58</sup>.

L'ourdou revêtait une valeur quasi sacrée. Plus que langue officielle, ou langue nationale, elle était *Qaumī zubān* - langue de la nation pakistanaise- terme que les défenseurs de l'ourdou ont préféré aux termes plus techniques de *sarkārī/daftārī* « Administratif » ou *ryāsātī* « Officiel ». Ce n'est nullement un hasard si, juste après la visite de Mohammed Ali Jinnah à Dhaka se tenait entre le 26 et le 28 Mars 1948 à l'université du Panjab à Lahore une 'Urdu conference'. De nombreuses personnalités politiques et des intellectuels influents de l'époque (Maulvi Abdul Haq, Abdul Rabb Nishtar qui allait être nommé gouverneur du Panjab, Sir Abdul Qadir, Ghazanfar Ali Khan, Begum Shahnava, Begum Tasadduq Hussain, Maulana Zafar Ali Khan, M.D.Taseer) ont fustigé le mouvement bengali, rappelé l'importance de l'ourdou et renouvelé leur détermination d'en faire la *Qaumī zubān* du pays<sup>59</sup>. Le Maulvi Abdul Haq, proche de Liaqat Ali Khan et qui allait être un des principaux conseillers et alliés du gouvernement en matière d'ourdouisation, définissait ainsi la *Qaumī zubān* :

*Maqāmī bolī šif ek maqām kī hai. Qaumī zubān sārī qaum kī hai. Qaumī zubān ke zar'e qaum kā har fard apnī āvāz sārī qaum tak pahunčā saktā hai... Qaumī zubān pūrī qaum ke xašā'is aur uskī rivāyāt ki ā'inedār hotī hai. Qaumī zubān qaum ke šīrāze ko mazbūt kartī aur use muntašir hone se bacātī hai.*

« Une langue locale est seulement la langue d'un lieu. Une langue nationale (*Qaumī zubān*) est la langue de toute une nation (*qaum*). Elle donne la possibilité à chaque individu de se faire entendre par la nation. Elle reflète les particularités et les traditions de cette nation. Une langue nationale est ce qui maintient la nation ensemble et l'empêche de se désagréger »<sup>60</sup>.

Et il ajoute

*Āj urdu kī himāyat qaum kī himāyat, urdu kī taraqqī qaum kī taraqqī aur urdu kī zindagī qaum kī zindagī hai.*

<sup>56</sup> Rahman 1996 : 86.

<sup>57</sup> Cité par Ayres 2009 : 42.

<sup>58</sup> Cité par Ayres 2009 : 43.

<sup>59</sup> *Urdu conference*, Imroz 29 Mars 1948.

<sup>60</sup> *Urdu conference*, Imroz 29 Mars 1948.

« A l'heure actuelle soutenir l'ourdou c'est soutenir la nation, le progrès de l'ourdou est celui de la nation, et l'existence de l'ourdou est celle de la nation »<sup>61</sup>.

L'ourdou est placé au centre d'un discours assimilant langue et nation. S'en prendre à l'ourdou, c'est s'en prendre à la nation.

Les partisans de l'ourdou sont également convaincus que cette langue a des qualités intrinsèques dont sont privées les autres. Il en découle que ces autres langues devront s'effacer face à lui. Maulvi Abdul Haq établit ainsi une nomenclature dans laquelle l'ourdou occupe une place supérieure et les langues locales une place inférieure :

*Şübā'ī aur maqāmī zubānoṃ ko urdu zubān jaisī maqbūlyat aur vus'at naşīb nahīm hai, isliye agar şübā'ī aur maqāmī zubānoṃ ko urdu par tarjī dī jā'e to log is şā'istagī, rauşan-xiyālī aur qaumī ş'oūr se meḥrūm ho jā'eṃge jo urdu bolne vāle ṭabqe ki lāzimī xuşūşyat haiṃ. Urdu ne apnī gunāgūṃ şalāḥyatoṃ ki vāja se ḥairat-angez taraqqī kī hai. Ismeṃ mażhab, tārix adab aur dīgar 'ulūm-o funūn kī kitābon kī jo bahutāt hai vo hamārī kist şübā'ī zubān meṃ nahīm. Isliye lāzim hai ki şübā'ī zubānoṃ par urdu kī bartarī ke ḥaq ko kāmil ṭaur par taslīm kar lī jā'e.*

« Les langues provinciales et locales n'ont ni la popularité ni l'ampleur d'une langue comme l'ourdou, et si l'on en venait à favoriser les langues provinciales et locales au détriment de l'ourdou les gens seraient privés de cette sophistication, de l'ouverture d'esprit et de la conscience nationale qui sont l'apanage des locuteurs d'ourdou. Grâce à ses qualités variées, l'ourdou a fait d'étonnants progrès. On ne trouve dans aucune langue locale une telle abondance de livres sur la religion, l'histoire, la littérature et d'autres sciences et arts. Pour cette raison on devrait accepter complètement la supériorité de l'ourdou sur les langues provinciales »<sup>62</sup>.

Guidée par cette idéologie, l'assemblée constituante a entamé un processus d'officialisation de l'ourdou. Son 'comité des principes de base' formé le 12 mars 1949, a présenté le 28 septembre 1950 un rapport initial à l'assemblée constituante. Le rapport demandait que l'Etat du Pakistan soit une fédération dont l'ourdou serait la langue officielle. Le mouvement en faveur du bengali (dont nous allons parler plus loin) qui avait débuté en 1948, s'est intensifié au moment où ce rapport est devenu officiel, et a culminé lors des événements sanglants du 21 février 1952<sup>63</sup>. La pression sur le gouvernement avait été telle qu'un nouveau chapitre a été ajouté au nouveau rapport du Comité des Principes de base de l'Assemblée constituante (finalisé en 1954) déclarant que l'ourdou et le bengali seraient les langues officielles du Pakistan. En conséquence, la Constitution de 1956 proclame à la fois le bengali et l'ourdou comme langues d'Etat<sup>64</sup>.

### 1.1.2 L'ourdou langue d'instruction

La politique du gouvernement en matière de medium d'instruction est le prolongement de sa politique en matière de langue officielle. Il y avait une forte volonté de se débarrasser de l'anglais dans les établissements d'enseignement – en particulier dans le supérieur où il était systématiquement utilisé - et de le remplacer par l'ourdou.

Pour décider de la politique officielle en ce qui concerne l'éducation, une première conférence éducative s'était tenue à Karachi du 27 novembre au 1er décembre 1947, et avait recommandé de faire de l'ourdou la première langue véhiculaire (ou lingua franca) du Pakistan et de l'enseigner comme une langue obligatoire<sup>65</sup>. Un conseil consultatif de l'éducation s'est réuni entre le 7-9 juin 1948 et a convenu que la langue maternelle devait

<sup>61</sup> Urdu conference, Imroz 29 Mars 1948.

<sup>62</sup> Urdu conference, Imroz 29 Mars 1948.

<sup>63</sup> Rahman 1996 : 90-91.

<sup>64</sup> Rahman 1996 : 95.

<sup>65</sup> Rahman 1996 : 85.

être le medium d'instruction dans le primaire, mais a aussi annoncé son intention de voir l'ourdou remplacer l'anglais comme langue d'enseignement au niveau universitaire<sup>66</sup>. Il a donc constitué un comité pour le développement de l'ourdou sous la présidence d'Abdul Haq, secrétaire général du *Anjuman-e taraqqī-e urdu* « Organisation pour le progrès de l'ourdou », et expert en matière d'utilisation de l'ourdou dans la sphère éducative ; il avait travaillé à l'Osmania University de Hyderabad, dont le medium d'instruction était l'ourdou. En 1950, le même comité décide que l'ourdou doit être un medium d'instruction dans les écoles du Panjab, en NWFP, ainsi que dans les régions de Karachi et du Balouchistan. A partir de 1952, l'ourdou est devenu medium d'instruction facultatif au niveau intermédiaire (12 ans d'éducation) dans les *colleges* affiliés aux universités du Panjab, de Peshawar et de Karachi, remplaçant l'anglais<sup>67</sup>.

Une politique d'ourdouisation est aussi menée au Sindh et Bengale oriental, régions jusqu'alors récalcitrantes : au Sindh, l'ourdou devient obligatoire de la classe IV à la classe XII<sup>68</sup>, et le sindhi disparaît de l'université de Karachi en 1957, qui choisit l'ourdou comme medium d'instruction<sup>69</sup>. Quant au Bengale oriental, l'ourdou y est introduit en tant que matière obligatoire supplémentaire à partir de la classe V en 1950- 51. En 1953-54 l'ourdou est ajouté à partir de la classe IV comme matière obligatoire dans certaines régions du Bengale oriental et comme matière optionnelle dans d'autres<sup>70</sup>.

Ces mesures ne touchent bien sûr que les établissements d'enseignement dépendant de l'état. Les écoles élitistes comme Burnhall à Abbotabad, Lawrence College à Murrie et Aitchison College Lahore ne sont pas concernées par ces décisions, et continuent à enseigner l'anglais aux élèves et à produire des élites parlant anglais<sup>71</sup>.

Afin de former des enseignants capables d'enseigner l'ourdou, et d'enseigner en ourdou, des départements d'ourdou sont fondés dans les universités du pays. Le premier département à voir le jour, est symboliquement celui de l'université de Dhaka, qui ouvre en avril 1948. C'est là que pour la première fois un MA en ourdou est institué<sup>72</sup>. L'université du Panjab de Lahore en octobre 1948<sup>73</sup>, l'université de Peshawar en 1953<sup>74</sup> et celle de Quetta en 1963<sup>75</sup> feront de même. Le département d'ourdou de l'université du Sindh de Hyderabad est ouvert en 1953, le programme de MA y commence en 1954 et celui de PHD en 1956<sup>76</sup>. L'université de Karachi, fondée en 1951, incorpore le *Urdu College* créé en 1949 sous l'égide de Maulvi Abdul Haq, sur le modèle de la Osmania university d'Hyderabad, qui dispensait son enseignement en ourdou<sup>77</sup>.

Le Field Marshall Ayub Khan, qui s'est saisi du pouvoir le 8 octobre 1958 en imposant la loi martiale, a continué cette politique d'ourdouisation. Il nomme une Commission de l'éducation nationale le 30 décembre 1958 (Connue sous le nom de *Sharif commission*) qui remet son rapport le 26 août 1959, et va dans le sens de sa politique centralisatrice, proposant de renforcer la position des langues nationales - que sont maintenant le bengali et l'ourdou<sup>78</sup>. La commission avait donc décidé que L'ourdou et le bengali seraient les langues d'enseignement à partir de la classe 6 dans les écoles non élitistes. Néanmoins,

---

<sup>66</sup> Rahman 1996 : 231.

<sup>67</sup> Rahman 2008 : 157

<sup>68</sup> Rahman 2008 : 198.

<sup>69</sup> Rahman 2008 : 197.

<sup>70</sup> Rahman 2008 :158.

<sup>71</sup> Voir à ce sujet Rahman 1997.

<sup>72</sup> Sehsarami 1966 : 81.

<sup>73</sup> Zulfikar 1966 : 556.

<sup>74</sup> Nomani 1966 : 113.

<sup>75</sup> Qureishi, Akbar Hussain 1966 : 94.

<sup>76</sup> Islahi 1966 : 561.

<sup>77</sup> Fazil 1966 : 591.

<sup>78</sup> Commission on national education (*Sharif commission*). 1959 : 292



l'abolition pure et simple de l'anglais n'est pas recommandée par la même commission, qui déclare *While we feel that English must yield to the national languages the paramount position that it has occupied in our educational system so far, we are at the same time convinced that English should have a permanent place in that system*<sup>79</sup>.

### 1.1.3 Le rôle de l'*Anjuman-e taraqqī-e urdu*

Pour populariser l'ourdou, le gouvernement s'attache les services de l'*Anjuman-e taraqqī-e urdu*, la plus grande association de promotion d'ourdou en Asie du Sud. Initialement fondée en 1903 à Aligarh, pour contrer les défenseurs de l'hindi et faire pression pour que l'ourdou soit adopté comme langue officielle et enseigné dans les écoles comme à l'université, l'*Anjuman* s'est d'abord déplacé d'Aligarh à Aurangabad en 1913, avec l'aide de l'état princier de Hyderabad, puis à Delhi en 1938, et enfin à Karachi en 1948 à la suite de la partition<sup>80</sup>. Le Maulvi Abdul Haq (1870-1961), un important lexicographe et historien ourdou, souvent appelé *Bābā-e urdu* « Le père de l'ourdou », en avait été le secrétaire entre 1913 et 1961. Il était essentiellement financé par le *Nizam* de Hyderabad. L'*Anjuman* a ouvert sa première branche pakistanaise à Karachi fin 1948. Maulvi Abdul Haq a tout d'abord obtenu l'aide du gouvernement pour trouver un bâtiment afin d'y installer un bureau et déménager son impressionnante bibliothèque. Puis le Maulvi Abdul Haq, privé de la subvention du *Nizam* de Hyderabad (il reçoit sa dernière subvention en 1948) obtient des subventions locales. A ses débuts, le gouvernement pakistanais lui donne 20000 roupies, puis la municipalité de Karachi lui donne 2000 roupies par an (cette subvention sera augmentée et montera à 5000 roupies). En 1951 la principauté de Khairpur lui fait don de 5000 roupies, et lui en versera par la suite 2400 par an. En 1952-1953, le gouvernement du Panjab lui verse 50000 roupies<sup>81</sup>. Grâce à cet argent, l'*Anjuman* met en place un *Urdu College* et publie livres et revues.

Les gouvernements et municipalités désirent subventionner cette organisation, car elle détient une expertise dans trois domaines importants :

1 L'éducation. Le Maulvi Abdul Haq avait fait partie de l'équipe fondatrice de la Osmania university d'Hyderabad et du College d'Aurangabad (tous les deux ourdou medium). Le Urdu College est la preuve et le résultat de cette expertise de l'*Anjuman* en matière d'enseignement. Il est fondé le 25 Juin 1949 à Karachi, et s'impose comme un établissement d'enseignement important. En 1949-50 il compte 269 étudiants (et 10 professeurs), et en 1950-51 800 (et 40 professeurs). Des matières telles que l'économie, les sciences politiques, l'histoire, les mathématiques, la géographie, la philosophie, la psychologie, la logique, le commerce et le droit y sont enseignées en ourdou. En 1951, le *Urdu College* est rattaché à l'université de Karachi<sup>82</sup>.

2 La création de terminologie . L'*Anjuman* détient une expertise en néologismes et nouvelles terminologies, indispensables au développement de l'ourdou comme langue administrative et éducative dans des domaines où régnait l'anglais. L'*Anjuman* travaillait depuis des années dans ce domaine. Une revue mensuelle avait été créée en 1928 à Aurangabad nommée *Science*, vulgarisant les nouvelles découvertes scientifiques en ourdou, et une autre nommée *M'aāšyāt* « Economie » créée en 1946, qui publiait des articles de sociologie et d'économie en ourdou. Le Maulvi Abdul Haq republie ces deux revues après avoir déménagé au Pakistan. En 1951, Abdul Haq publie un manifeste intitulé *Urdu ba- ḥaišyat-e zarī'a-e t'alīm-e science* « L'ourdou comme moyen d'éducation

<sup>79</sup> Commission on national education (*Sharif commission*). 1959 : 288.

<sup>80</sup> Amstutz 2013 : 1.

<sup>81</sup> Azim 1966 : 515.

<sup>82</sup> Fazil 1966 : 597.

scientifique », dans lequel il stigmatise ceux qui doutent de la possibilité de faire de l'ourdou un médium scientifique et annonce une campagne à long terme visant à faire de l'ourdou la langue éducative de l'Asie du Sud. Il donne en exemple le turc et l'hébreu, langues non occidentales, qui sont devenues des médiums scientifiques<sup>83</sup>. L'*Anjuman* comporte un *Š'oba-e tašnīf-o tālīf* « Département de rédaction de texte », fondé en 1952, qui publie des manuels spécifiques en science, commerce, économie, droit, études islamiques, sciences politiques, histoire et géographie. Parallèlement, des spécialistes écrivent en ourdou des ouvrages scientifiques<sup>84</sup>.

3 La propagation. L'*Anjuman* ouvre des branches dans toutes les agglomérations d'importance et entretient un réseau d'intellectuels activistes (hommes de lettres, fonctionnaires et enseignants) qui va, avec un zèle de missionnaires, s'efforcer d'étendre le champ d'utilisation de l'ourdou. C'est un allié important du gouvernement qui joue un rôle de missionnaire (ou de défricheur), en diffusant le message de l'ourdou dans des zones où il n'est pas utilisé. Une des stratégies est de s'implanter dans des lieux reculés où l'ourdou est pratiquement inconnu : en 1941, l'*Anjuman* avait ouvert une école au Chota Nagpur<sup>85</sup>, enseignant l'ourdou à 2000 enfants tribaux<sup>86</sup>. Dans les années qui suivent son déménagement au Pakistan, fidèle à sa politique, il s'implante dans des régions reculées, où l'ourdou n'est pas encore très populaire : des branches sont créées à Sylhet en 1949, puis à Chitagong, Sayyedpur, Komila et Dacca<sup>87</sup>. Parallèlement, il ouvre aussi des branches au Pakistan occidental : en NWFP (North West Frontier Province) à Peshawar, Kohat et Mardan<sup>88</sup>, au Baloutchistan à Quetta (1950)<sup>89</sup>.

#### 1.1.4 Le rôle des *mohajirs* dans la diffusion de l'ourdou

Un quatrième facteur accélère la propagation de l'ourdou : l'arrivée des *mohajirs*, de langue maternelle ourdou<sup>90</sup>. L'arrivée de *mohajirs* au Panjab est massive : un recensement de 1948 fait dans les camps de Lahore montre que 1111800 réfugiés viennent d'Haryana, Karnal, Hisar, Ambala, Gurgaon, Rohtak et Jind, 235181 d'Alwar et Bharatpur et 119548 de Delhi et de l'Uttar Pradesh<sup>91</sup>. Un grand nombre de ces réfugiés vont plus tard se diriger vers Karachi et les agglomérations du Sindh où leurs communautés seront présentes en grand nombre : le recensement de 1951 montre que 1491244 *mohajirs* vivent dans les agglomérations du Sindh (Karachi, Hyderabad, Sukkur, Mirpurkhas, Nawab Shah, Larkana)<sup>92</sup>. Un certain nombre de *mohajirs* demeurent néanmoins à Lahore, ou va s'installer dans d'autres agglomérations du Panjab telles Rawalpindi et Multan. La province de NWFP reçoit 51100 réfugiés et le Baloutchistan 28000. Il y a parmi eux une majorité écrasante de *mohajirs* ourdouphones puisque les réfugiés panjabiphones du Panjab oriental ont été relogés au Panjab occidental.

Cette arrivée massive s'est traduite par l'augmentation d'écoles en ourdou. A Karachi, le 23 Aout 1948, lorsque la ville a été séparée du Sindh, le nombre d'écoles en sindhi était

---

<sup>83</sup> Amstutz 2013 : 5-6.

<sup>84</sup> Azim 1966 : 517.

<sup>85</sup> Le Chota Nagpur est une région de plateaux de l'Inde orientale qui couvre la majeure de l'actuel état de Jharkhand, ainsi que des parties de l'Orissa, du Bihar et du Chattisgarh.

<sup>86</sup> Bausani 1955b : 539

<sup>87</sup> Sehsarami 1966 : 84.

<sup>88</sup> Nomani 1966 : 118.

<sup>89</sup> Qureishi, Akbar.Husseini 1966 : 98.

<sup>90</sup> Les Mohajirs sont les musulmans majoritairement originaires de la vallée du Gange (actuel Uttar Pradesh), de Delhi, de l'actuel Madhya Pradesh, du Rajasthan, de Hyderabad dans le Deccan et du Bihar qui se sont installés au Pakistan pendant et dans les années qui suivent la partition.

<sup>91</sup> Chattha 2009 : 111.

<sup>92</sup> Rahman 1996 : 111.

de 57 (ou étudiaient 6965 étudiants) contre 69 en Ourdou (18440 étudiants)<sup>93</sup>. En 1954 le nombre d'écoles en ourdou était de 187 et en sindhi de 76. 11 écoles en sindhi avaient été transformées en écoles en ourdou parce qu'elles n'avaient pas assez d'élèves<sup>94</sup>. Autre conséquence de cette arrivée massive : l'augmentation de périodiques en ourdou qui se multiplient, dépassant en nombre ceux en sindhi. Dans tout le Sindh (incluant Karachi) en 1955 on compte un total de 156 journaux et revues en ourdou (11 quotidiens, 1 bihebdomadaire, 44 hebdomadaires, 7 bimensuels, 86 mensuels, 7 trimestriels), devançant de loin les périodiques en sindhi (qui forment un total de 52, avec 2 quotidiens, 46 hebdomadaires et 4 mensuels)<sup>95</sup>.

Une autre conséquence de l'installation de *mohajirs* est le développement d'une vie littéraire concentrée sur l'ourdou, vie littéraire qui repose sur des associations et des *Mušā'iras* « Symposiums littéraires ». Un exemple intéressant, celui du Baloutchistan : dans son essai *Balocistān mem urdu* « L'ourdou au Baloutchistan »<sup>96</sup> Akbar Hussain Qureishi mentionne l'arrivée à Quetta d'un grand nombre d'hommes de lettres *mohajirs* (Jiddat Meruthi, Akhgar et Shafaq Saharanpuri, Jauhar Dibaivi, Nazim Ali Daryabadi, Hakim Nasimuddin Panipati, Arshad Amrohi, Razi Bihari, Kamil-ul Qadri etc) qui révolutionne la vie littéraire de la ville : ainsi Quetta, qui n'avait avant la partition que deux organisations littéraires, le *Bazm-e Iqbāl* « Cercle d'Iqbal » (fondé en 1943) et le *Bazm-e suxan* « Cercle poétique » voit la fondation en 1948 du *Anjuman-e bahār-e adab* « Organisation pour le renouveau de la littérature », en 1950 la création d'une branche du *Anjuman-e taraqqī-e urdu*, en 1952 celle d'une branche du *Anjuman-e taraqqī-pasand muşannifin* « Association des écrivains progressistes » (dirigée par Kamil-ul Qadri, correspondant du journal *Imroz* au Baloutchistan), la création en 1953 du *Markaz-e adab* « Centre de littérature », en 1955 du *Bazm-e aḥbāb* « Cercle des amis », et en 1956 d'une branche du *Ḥalqa-e arbāb-e žauq* « Cercle des amis du goût »<sup>97</sup>. Ces organisations tiennent des réunions hebdomadaires et organisent des *muşā'iras*. Pour répondre à l'intérêt croissant pour la littérature ourdoue, la municipalité de Quetta organise pendant 3 ans des *muşā'iras*, auxquelles participent des poètes connus venus de tout le Pakistan : en 1954 Ehsan Danish, Sufi Tabassum et Saqib Zirvi y participent, en 1955 Tabish Dehlvi, Jamiluddin Ali, Sahab Qizilbash, Yussuf Zafar, Habib Jalib, Mukhtar Siddiqui, Zamir Jafri y prennent part, en 1957 Jigar muradabadi et Mahir-ul Qadri y participent<sup>98</sup>. L'ourdou et sa littérature se propagent ainsi dans cette région reculée avec l'arrivée des *mohajirs*.

Au Bengale oriental, néanmoins, le nombre de réfugiés *mohajirs* est trop limité pour avoir un impact sur la propagation de l'ourdou. Et le Bengale oriental est la seule province dans laquelle les revues et journaux en ourdou sont dépassés en nombre par ceux en langue locale (bengali) et en anglais : en 1955 on y publie 17 journaux et revues en anglais (2 quotidiens, 2 bihebdomadaires, 7 hebdomadaires, 1 bimensuel, 3 mensuels) et 81 en bengali (7 quotidiens, 1 bihebdomadaire, 53 hebdomadaires, 6 bimensuels, 14 mensuels) contre 8 en ourdou (4 quotidiens, 2 hebdomadaires, 1 bimensuel, 1 mensuel)<sup>99</sup>.

## 1.2 Les mouvements linguistiques

Comme les provinces font face à une politique d'ourdouisation agressive, les élites locales se mobilisent pour promouvoir ou défendre leur langue, donnant naissance à des

<sup>93</sup> Rahman 1996 : 117.

<sup>94</sup> Rahman 1996 : 117.

<sup>95</sup> Nizami, Majid. 1958 : 70-71.

<sup>96</sup> Qureishi, Akbar.Hussein. 1966.

<sup>97</sup> Qureishi, Akbar.Hussein 1966 : 98-99.

<sup>98</sup> Qureishi, Akbar.Hussein. 1966 p.99-100.

<sup>99</sup> Nizami, Majid 1958 : 71.

mouvements. Ces mouvements sont souvent la continuation de mouvements pré-existants, (sindhi et pachto), ou de nouveaux mouvements, stimulés par les nouvelles circonstances (bengali, baloutchi) qui vont réussir à mobiliser les masses avec plus ou moins de succès. Initialement, ils étaient politisés (émanant des activités de personnalités politiques comme Abdul Ghaffar Khan en NWFP ou G.M. Sayed au Sindh), ou le sont devenus progressivement (au Bengale et au Baloutchistan). Leurs demandes variaient du maximal : une reconnaissance comme langue officielle pour le bengali et pour le sindhi et une garantie d'utilisation dans tous les domaines, au minimal : une reconnaissance au niveau local pour le pachto et le baloutchi.

Passer en revue ces initiatives nous aidera sans aucun doute à mieux évaluer celles des activistes du mouvement panjabi.

### 1.2.1 Le mouvement bengali

L'écrasante majorité des habitants du Bengale oriental ont le bengali comme langue maternelle. L'ourdou était la langue maternelle d'une petite élite (les *Ašrāf*, communauté dont faisait parti le premier ministre Khwaja Nazimuddin<sup>100</sup>), ainsi que d'une petite communauté de *mohajirs* émigrés du Bihar et de UP dont le total se situe entre 250000 pour Ian Talbot (soit un tiers des 700000 réfugiés qu'accueille le Bengale oriental)<sup>101</sup> et 115148 pour Paiya Ghosh (soit 14.50 % des réfugiés)<sup>102</sup>.

Le mouvement bengali naît d'une mesure prise pendant la première Conférence éducative du Pakistan, qui s'est tenue à Karachi en novembre 1947. La conférence décide que le bengali ne figurera pas dans le matériel imprimé par le gouvernement : timbres, formulaires, enveloppes, cartes postales etc... Il est en outre décidé que le bengali sera exclu de la liste des sujets d'examen de la commission de la fonction publique. Cette décision est immédiatement contestée par les membres du Pakistan oriental qui participaient à la conférence, puis à Dhaka par des professeurs et des étudiants de l'Université réunis dans une organisation, le *Tamaddun Majlis* « Organisation pour la culture ». Le *Tamuddun Majlis* publie une brochure le 15 septembre 1947 dans laquelle est demandé que le bengali soit le medium d'instruction, la langue du tribunal et la langue officielle du Pakistan oriental, et que l'ourdou et le bengali soient toutes les deux langues officielles du gouvernement central du Pakistan<sup>103</sup>.

En décembre 1947 un *Raštrabhāšā Sangram Parišad* « Comité d'action linguistique » est créé à Dhaka, qui lance un mouvement auquel se sont ralliés nombre d'étudiants et enseignants de l'Université de Dhaka et d'autres établissements d'enseignement. Lors de sa première réunion, Farid Ahmed, vice-président de l'Union des étudiants de l'Université de Dhaka, propose l'adoption du bengali comme langue officielle du Pakistan ; cette résolution est approuvée à l'unanimité par tous les participants<sup>104</sup>. Le mouvement s'intensifie et une grève générale est observée le 11 mars 1948, accompagnée de manifestations. Une cinquantaine de manifestants est blessée dans une charge de police et un grand nombre d'étudiants et de dirigeants politiques sont arrêtés. La situation s'aggrave dans les jours suivants, avec des grèves du 12 au 15 mars. Cette situation s'envenime à tel point que l'on doit demander à Mohammed Ali Jinnah de se rendre au Bengale oriental pour apaiser les protestataires. Mais les déclarations faites par Jinnah au *Race Course Maidan* le 21 mars 1948 et à l'Université de Dhaka, le 24 mars 1948 (citées plus haut) ne calment pas les esprits. Des manifestations éclatent immédiatement après la visite d'une semaine de Jinnah. Et, de fait, le mouvement linguistique reçoit un

---

<sup>100</sup> Rahman 1996 : 2 et 79.

<sup>101</sup> Talbot 1998 : 101.

<sup>102</sup> Ghosh 2001 : 58.

<sup>103</sup> Jabeen, Chandio, Qasim 2010 :104-105.

<sup>104</sup> Jabeen, Chandio, Qasim 2010 :105-106

soutien plus large encore au Pakistan oriental, après les déclarations catégoriques de Jinnah en faveur de l'imposition de l'ourdou comme seule langue officielle du Pakistan<sup>105</sup>.

Deux ans plus tard, la recommandation de faire de l'ourdou la seule langue officielle, édictée par le Comité des Principes de Base de l'Assemblée de la Constitution du Pakistan déclenche une nouvelle vague de colère au Pakistan oriental. Les représentants de diverses organisations politiques et culturelles tiennent une réunion le 31 janvier, présidée par Maulana Bhashani chef de la *Awami League*, un parti nouvellement formé, et décident de déclencher une grève et d'organiser des manifestations le 21 février dans tout le Pakistan oriental. Alors que les préparatifs des manifestations sont en cours, le gouvernement impose la section 144 dans la ville de Dhaka, interdisant rassemblements et manifestations. Violant cet article, les étudiants se rassemblent par milliers, tiennent une réunion le 21 février sur le campus de l'université de Dhaka et brandissent des slogans. Puis ils marchent sur l'assemblée législative et un groupe d'étudiants tente de prendre d'assaut le bâtiment. La police ouvre le feu et trois étudiants et deux autres personnes sont tués. Pour protester contre ces assassinats une grève générale commence. Le lendemain, le 22 février, une fois de plus, la foule manifeste. La police et l'armée ripostent avec, pour conséquence plusieurs morts, des blessés et des arrestations. Le 23 février, un mémorial est érigé à l'endroit où les étudiants ont été tués, qui deviendra en 1963 un mémorial officiel : le *Šahīd Minār* « Mémorial des martyrs »<sup>106</sup>.

Le mouvement entre alors dans une phase politique : des élections provinciales ont lieu en 1954, remportées par une coalition de partis d'opposition (*Awami League* de Bhashani, *Krišak Sramik Party* de Fazlul Haq; et le *Nizam-i-Islam*). Le programme de ce front commun comprend 21 points dont 5 points relatifs à la langue : 1. Le bengali sera l'une des langues officielles du Pakistan. 2. L'éducation sera donnée en langue maternelle. 3. Burdwan House, la résidence du Premier ministre, sera convertie en un centre de recherche pour la langue et la littérature bengali (l'Académie Bengalie ou *Bangla Akademi*). 4. Une colonne sera érigée à la mémoire des personnes tuées le 21 février. 5. Le 21 février, jour des martyrs sera un jour férié décrété par le gouvernement. L'élite dirigeante doit alors faire des concessions, et le processus de reconnaissance officielle du bengali commence, qui va mener à la promulgation le 29 février 1956 de l'article 214 (1) de la constitution du Pakistan qui mentionne que la langue officielle du Pakistan sera l'ourdou et le bengali<sup>107</sup>.

Un autre acquis de ce mouvement sera l'Académie Bengalie, fondée à Burdwan House le 3 décembre 1955. Ses objectifs sont les suivants :

*Translate into bengali important books of such oriental languages as arabic, persian, ourdou, sanskrit, pali and important books of such western languages as english, french, german etc, to start a committee to be known as paribhasha committee for gleaning and coining bengali technical and scientific words and legal and official terms to ensure uniformity in the use of such terms in the books of science, art, law etc in government offices, to translate books of intrinsic merit into ourdou, english or arabic (...), to prepare text books in Bengali for higher education with a view to facilitate an easy change over from English to Bengali as the medium of instruction*<sup>108</sup>.

Le mouvement bengali a été un exemple remarquable de mobilisation : comme l'écrit Tariq Rahman :

*The challengers were the vernacular proto-elites: the modern, educated, Bengali-speaking class, and the largely middle-class professionals, and students who aspired to*

---

<sup>105</sup> Jabeen, Chandio, Qasim 2010 :107-108

<sup>106</sup> Jabeen, Chandio, Qasim 2010 :109-110

<sup>107</sup> Rahman 1996 : 94-95.

<sup>108</sup> Choudhry. 1970 : 8-9.

*join the middle class. The subaltern social forces supported the movement from time to time*<sup>109</sup>.

### 1.2.2 Le mouvement sindhi

Adoptée comme langue de l'administration par les anglais en 1851, peu après la conquête du Sindh, et écrite dans un alphabet dérivé de l'arabe, le sindhi s'était imposé au Sindh comme langue d'instruction, de l'administration et de la littérature ; il avait vu sa position s'affirmer après le détachement du Sindh de la province de Bombay en 1936, et l'obtention d'un statut autonome. Le sindhi était devenu ainsi la langue dominante des écoles, et même les écoles dont le medium d'instruction était le goujrati, le marathi et l'ourdou avaient dû l'enseigner après 1942. La presse sindhie était également florissante, 87 journaux en sindhi paraissaient dans la province en 1937<sup>110</sup>.

La partition change tout cela, et vient menacer ce statut spécial du sindhi. Elle entraîne des changements démographiques rapides et dramatiques au Sindh. Les villes du Sindh voient le départ des hindous et un énorme afflux de *mohajirs* du nord de l'Inde. Les *mohajirs* sont majoritaires dans les 5 plus grandes agglomérations ; à Karachi, les *mohajirs* représentaient 57,55% de la ville en 1951; à Hyderabad, 66,08%; à Sukkur, 54,08%, à Mirpurkhas 68,42 % et à Nawabshah 54,79 % de la population<sup>111</sup>.

La séparation de Karachi du reste du Sindh a déclenché des tensions naissantes entre le sindhi et l'ourdou. Le 23 juillet 1948 le gouvernement provincial du Sindh avait offert Karachi comme nouvelle capitale du Pakistan au gouvernement fédéral. Karachi devient un territoire fédéral, et quand Karachi disparaît de l'orbite administrative du Sindh l'Université du Sindh - qui vient d'être créée en 1946 - est contrainte de déménager à Hyderabad, la deuxième plus grande ville du Sindh. L'université de Karachi, créée au début des années 50, prend la place de l'université du Sindh, déclare l'ourdou langue d'enseignement, et en 1957 interdit aux étudiants de répondre aux questions d'examen en sindhi<sup>112</sup>. A Karachi le nombre d'écoles en sindhi diminue dramatiquement ; des panneaux sur les bâtiments officiels du gouvernement remplacent le sindhi par l'ourdou<sup>113</sup>; l'*Anjuman-e taraqqī-e urdu*, établi à Karachi, milite pour l'emploi de l'ourdou dans tous les domaines. Tariq Rehman écrit que, en 'obtenant" Karachi *The Mohajirs, who already felt that their urban Mughal culture was superior to the indigenous culture of Sindh, now got a physical locale in which that culture could take root and flourish. As Urdu was an important aspect of the aesthetic sensibility of Lucknow and Delhi, the two centres of UP culture, it assumed the role of an evocative cultural symbol in urban Sindh too*<sup>114</sup>.

En 1954 la création de *One unit* (les provinces du Pakistan occidental fusionnent pour former une unité administrative) affaiblit le sindhi. En effet, à la suite de *One Unit*, le sindhi perd son statut de langue provinciale puisque la province juridiquement reconstituée est maintenant une grande unité. Le sindhi n'est plus qu'une langue régionale et cela va avoir un effet sur le choix de la langue d'enseignement. A partir de 1955, l'ourdou devient matière obligatoire de la classe IV à la classe XII (tandis que les étudiants ourdouphones n'ont pas à étudier le sindhi). Dans tous les examens de fin d'études et les examens

---

<sup>109</sup> Rahman 1996 : 79.

<sup>110</sup> Rahman 1996 : 104-109.

<sup>111</sup> Rahman 1996 : 111.

<sup>112</sup> Rahman 1996 : 114.

<sup>113</sup> Rahman 1996 : 117.

<sup>114</sup> Rahman 1996 : 112.

d'entrée pour les études professionnelles, les étudiants sindhi doivent passer un test en langue ourdoue<sup>115</sup>.

Un mouvement en faveur du sindhi prend alors son essor ; son champion incontesté est G.M. Sayed. Celui-ci s'était efforcé de mettre en valeur le sindhi des 1940, lorsque, ministre de l'Education du gouvernement du Sindh, il avait mis en place un conseil consultatif central pour la littérature sindhi (qui allait devenir plus tard le *Sindhī Adabī Board*), et ordonné que le sindhi devienne une langue obligatoire dans toutes les écoles de la province<sup>116</sup>. Sayed, en 1953, unit quatre partis sous le nom de *Sindh 'Avāmī Mahāz* « Front du peuple du Sindh » pour les élections provinciales. Son parti remporte 7 sièges aux élections de 1953, et il est élu au siège du sous-district de Sehwan. G.M. Sayed, élu leader parlementaire du groupe à l'Assemblée du Sindh, soumet un mémorandum au Gouverneur. Il propose une liste de 8 droits auxquels les sindhis peuvent prétendre : le droit numéro 5 est celui d'utiliser la langue sindhie dans toutes les institutions de la province, y compris dans les institutions administratives, législatives, judiciaires et éducatives ; le droit 6 demande pour la langue sindhie un statut égal aux autres langues du Pakistan<sup>117</sup>. G.M. Sayed, à l'assemblée, pose régulièrement des questions au gouvernement du Sindh sur la protection et la promotion de la langue sindhie<sup>118</sup>.

Dans le sillage de G.M. Sayed, des intellectuels sindhis se mobilisent pour défendre leur langue. Ils se livrent à trois types d'initiatives :

1 Création d'organisations culturelles, telles le *Sindhī adabī sangat* « Société littéraire sindhie » et le *Sindhī Adabī Board* « Comité littéraire sindhi ».

Le *Sindhī adabī sangat* a été fondé en 1944-45 à Karachi par Subho Gyanchandani, Gobind Mali, Jamal Din Bukhari, Ram Nijvani. Après la partition de jeunes écrivains tels Sheikh Ayyaz, Narayan Shyam, Sheikh Razzaq et Sundari Uttam Chandani viennent lui apporter un deuxième souffle. D'abord limité à des activités littéraires à Karachi il a établi des branches à Hyderabad et Shikarpur. Subho Gyanchandani l'identifie comme une organisation proche de celle des progressistes<sup>119</sup>.

Le *Sindhī Adabī Board*, fondé en 1951 est un des fers de lance du mouvement : il publie la revue *Mehrān* (qui contient des articles défendant la langue sindhie et ses droits) ainsi que des traductions en sindhi de vieux récits historiques tels le *Tārīx-e māsūmī* et le *Chachnāma* (1953) et le *Toḥfat-ul karam* (1957), de recueils de poètes classiques (*Kulyāt-e Hammal Leḡārī* 1953, *Kulyāt-e Ḥasan Baxš* 1957), l'histoire de la langue sindhie de Bherumal Mahirchand Advani (*Sindhī bolī jī tārix* 1956) etc<sup>120</sup>. Comme le note Julien Levesque : « En partant de ces travaux les intellectuels sindhis vont s'approprier le passé pour construire un récit historique centré sur le Sindh, pensé comme une entité sociale, politique et géographique qui évolue et se maintient à travers les âges. Les travaux de recherche des historiens fournissent le matériau d'une histoire nationaliste qui insiste sur la continuité du peuple sindhi depuis la civilisation de l'Indus et exalte, quitte à mêler légende et histoire, le rôle de héros de la résistance comme Raja Dahar, Dodo Sumro et Hosh Muhammad Shidi. Les travaux des institutions culturelles (...) s'opposent à l'historiographie promue par l'État du Pakistan, qui imagine un récit du Pakistan à travers les âges pour créer l'unité de la population pakistanaise. Le *Sindhī Adabī Board* contribue ainsi au discours nationaliste sindhi par la production d'une historiographie spécifique au

---

<sup>115</sup> Sayed 1974 : 86

<sup>116</sup> Soomro 2004 : 51-52.

<sup>117</sup> Soomro 2004 : 174-175 et Levesque 2016 : 116-117.

<sup>118</sup> Levesque 2016 : 286.

<sup>119</sup> Gyanchandani 1986 : 216-17.

<sup>120</sup> Levesque 2016 : 286 et Schimmel 1961 : 226-234

Sind<sup>121</sup> ». Le board publie également en 1952, le *Paigām-e Latīf* « Le message de Shah Abdul Latif Bhitai » de G.M. Sayed (qui est également un des membres du *Sindhī Adabī Board*) qui propose une lecture nationaliste du grand poète sindhi<sup>122</sup>.

Le *Sindhī Adabī Board* initie aussi en 1957, sous l'égide de Nabi Bakhsh Baloch, un programme de recherche folklorique, qui débute par une longue phase de collectes sur le terrain avant la publication d'un premier volume en 1959<sup>123</sup>.

## 2 Pétition

En 1956 quelques semaines avant que la première constitution du pays entre en vigueur, les unités locales du *Sindhī adabī Sangat* diffusent une pétition demandant que le sindhi soit reconnu comme une des langues officielles du Pakistan et ils reçoivent un soutien populaire très important. Un article de l'hebdomadaire sindhi 'Avām rapporte que dans les grandes villes comme dans les petits villages du Sindh, les jeunes font preuve d'un tel enthousiasme que certains vont jusqu'à signer la pétition de leur sang<sup>124</sup>.

## 3 Conférences

Pour mobiliser les intellectuels, des conférences sont organisées, comme celle de Mirpur Bathoro en janvier 1956 (pendant laquelle G.M. Sayed fait un discours remarqué)<sup>125</sup> et Larkana en 1956. Pendant la conférence de Larkana en 1956 l'intellectuel I.I.Qazi alerte les participants sur le risque de la disparition de leur culture si la langue sindhie tombait en désuétude<sup>126</sup>.

Ayub Khan, arrivé au pouvoir le 8 octobre 1958, continue la politique de ses prédécesseurs. La commission de l'éducation nationale nommée par lui (*Sharif commission*) réduit dans son rapport l'importance du sindhi. Elle conclut que *Urdu should be introduced as the medium of instruction from class vi from 1963 and should continue progressively in the higher classes. It is necessary to give Urdu the same position in Sind as in the rest of West Pakistan*<sup>127</sup>.

### 1.2.3 Le mouvement pachtö

La province du NWFP était loin de représenter un ensemble linguistique homogène : on parlait siraiki au Sud, hindko à Peshawar, à Kohat et dans la région de Hazara, khowar, kalami, torwali, shina, kohistani, au Nord. Les locuteurs de pachtö dominaient quand même numériquement et cette langue était la deuxième langue du Pakistan occidental en terme de nombre de locuteurs, devant le sindhi. Les anglais avaient fait le choix de l'ourdou comme langue administrative et éducative quelques années seulement après l'annexion du NWFP en 1849, pour hâter l'unification de la provinces au reste de l'Inde. Comme le note Tariq Rehman : *The idea that the Pashto-speaking people of the Frontier should look towards India, where Urdu was predominant, and not towards Afghanistan, certainly influenced the choice of the vernacular in this Region*<sup>128</sup>.

---

<sup>121</sup> Levesque 2016 : 306.

<sup>122</sup> Levesque 2016 : 243-249.

<sup>123</sup> Levesque 2016 : 209-210 et Schimmel 1961 : 225

<sup>124</sup> Levesque 2016 : 128

<sup>125</sup> Levesque 2016 : 288-289

<sup>126</sup> Rahman 1996 : 115.

<sup>127</sup> Commission on national education (*Sharif commission*) 1959 : 284.

<sup>128</sup> Rahman 1996 : 137.



Le politicien Abdul Ghaffar Khan - fondateur du mouvement anti-britannique et pro-Congrès des *Xudā'ī Xidmatgār* « Les serviteurs de Dieu » et plus tard avocat du *Paxtunistan*<sup>129</sup> a lancé dans les années 20 un mouvement en faveur du pachto<sup>130</sup>. Il était influencé par l'Afghanistan, pays dans lequel le pachto s'imposait peu à peu (Le Pachto a été promu par le roi Amanullah qui a fondé le *Pašto Tolane* « Académie pachto » au milieu des années 1920, la Constitution de 1923 a également été écrite en pachto et le pachto a été déclaré langue nationale de l'Afghanistan en remplacement du persan par un décret royal de 1936)<sup>131</sup>. Ghaffar Khan lance deux initiatives en faveur du pachto : tout d'abord l'établissement d'une série d'écoles progressistes, les *Azad Schools* à partir de 1921 dont le médium d'instruction est le pachto. La première verra le jour à Utmanzai en 1921, 57 seront créées autour de Peshawar entre 1921 et 23, leur nombre atteindra 134 dans les années 30<sup>132</sup>.

D'autre part Ghaffar Khan publie un magazine appelé *Paxtūn* en 1928. Des auteurs de l'époque y apportent leur contribution, et la revue est importante pour le développement de la prose et de la poésie nationaliste pachtoune. Le magazine *Paxtūn* soulève la question de l'aménagement linguistique du pachto. Il met aussi l'accent sur le pachto en tant que marqueur de l'identité des pachtoune et exhorte le peuple et les autorités à l'utiliser dans tous les domaines. Dans les numéros d'août et septembre 1929, par exemple, Ghaffar Khan écrit que le système scolaire britannique n'a d'autre but que de perpétuer la domination britannique, ce qui aliène le peuple. En conséquence, il demande que le pachto devienne la langue d'instruction en primaire<sup>133</sup>. Ghaffar Khan encourage le théâtre en pachto, et fait représenter des pièces par les étudiants. Certaines de ces œuvres ont un message jugé subversif par les britanniques ; c'est le cas de la pièce *Dard* « La souffrance », écrite par Amir Navaz Khan Jalya et représentée à Prang Charsadda le 25 Mars 1931. 10000 personnes assistent à la représentation, 168 y prennent part, tous sont arrêtés le lendemain sur ordre du district commissioner anglais de Charsadda<sup>134</sup>.

La partition crée une nouvelle situation, avec l'arrivée des *mohajirs* d'Inde et l'adoption d'une politique pro-ourdou par le gouvernement de Khan Abdul Qayyum Khan<sup>135</sup> : peu de temps après la naissance du Pakistan, l'Assemblée législative de NWFP, dominée par la Ligue musulmane de Khan Abdul Qayyum Khan, avait approuvé une loi stipulant que l'ourdou serait la langue des tribunaux, plutôt que l'anglais ou le pachto<sup>136</sup>. Parallèlement l'ourdou remplissait un rôle de plus en plus grand dans le système éducatif. Au final, la situation est décrite ainsi par le professeur Sharar Nomani dans son article *Ilāqa Sarhad meṃ urdu* « L'ourdou au NWFP »<sup>137</sup> – description dans laquelle le pachto est absent :

*Schooloṃ aur collegeoṃ meṃ urdu kī t'ālīm pehle bhī rā'ij thī lekin taqsīm ke b'ad uspar xāṣ tavaṃju dī ga'ī. Maḡrībī Pākistān ke dūsre 'ilāqoṃ kī tarah sābiq Šubā Sarhad meṃ bhī urdu bārvām jamā'at tak lāzīmī maẓmūn kī ḡaiṣyat rakhtī hai (...) Sarhad kī zīlā'ī 'adālatoṃ meṃ taqsīm se pehle bhī bahut sā kām urdu meṃ hotā thā. Lekin ab ye 'ālam hai ki 'adālatī faiṣloṃ ke 'alāva taqrībān tamām kām urdu hī meṃ anjām pāte haiṃ.*

<sup>129</sup> Etat des pachtoune résultant de l'unification de l'Afghanistan et de la province de NWFP.

<sup>130</sup> Rahman 1996 : 137.

<sup>131</sup> Rahman 1996 : 142.

<sup>132</sup> Sohail, Ahmad, Inamullah 2014 : 161.

<sup>133</sup> Rahman 1996 : 138-139.

<sup>134</sup> Sohail, Ahmad, Inamullah 2014 : 161-162.

<sup>135</sup> Abdul Qayyum Khan (1901-1981) a été ministre en chef de l'état du NWFP entre 1947 et 1953.

<sup>136</sup> Rahman 1996 : 148.

<sup>137</sup> Nomani 1966

« L'ourdou était déjà enseigné dans les écoles et *colleges*, mais après la partition cet enseignement a bénéficié d'une attention accrue. Comme c'est le cas dans les autres régions du Pakistan occidental l'ourdou est devenu une matière obligatoire au NWFP jusqu'à la 12<sup>ème</sup> classe. Dans les tribunaux des districts l'ourdou était déjà utilisé avant la partition, mais maintenant la situation est telle que tout se fait en ourdou, sauf le verdict »<sup>138</sup>.

On assiste comme au Sindh à une grande mobilisation des écrivains et intellectuels en faveur du pachto. Ceux-ci se regroupent, après la partition, dans un certain nombre d'organisations littéraires, telles que l'*Olsī adabī Jirgā* « Association pour la littérature populaire » (fondée en 1950) et l'*Abasin Arts Council* (fondé en 1955)<sup>139</sup>. Elles organisent des réunions et symposiums poétiques (*mušā'iras*) pour faire sentir la présence du pachto. L'*Olsī adabī jirgā*, présidé par Sanobar Hussain Kakaji et Hamza Shinwari s'impose comme une des organisations les plus importantes. Cette organisation célèbre l'*Urs*<sup>140</sup> annuel de Rahman Baba avec une grande dévotion, et devient un symbole de la lutte pour le pachto. L'*Olsī adabī jirgā* a également accordé une grande attention à la promotion de la prose pachto<sup>141</sup>.

Sur la base de l'analyse du professeur Marwat<sup>142</sup> on pourrait diviser les intellectuels et politiciens du mouvement en 3 tendances : 1 les nationalistes actifs réunis autour d'Abdul Ghafar Khan : son fils Ghani Khan, Ajmal Khattak, Abdul Akbar Khan Akbar et Nasrullah Khan Nasr 2 Les Nationalistes 'passifs' (sympathisants actifs seulement sur le front littéraire), parmi lesquels, Sayed Rahat Zakheli<sup>143</sup>, et Hamza Shinwari 3 les Marxistes comme Sanobar Hussein Kakaji<sup>144</sup>. Sous l'impulsion de ces groupes, les revues se multiplient telles *Lar* « Le Chemin », *Rahbar* « Le guide », *Nangiālai* « Le brave ». Ces revues contiennent, d'après le docteur Marwat des arguments hautement subversifs en faveur de la désintégration du Pakistan occidental et de la création du *Pakhtunistan*<sup>145</sup>. Alors qu'une seule revue paraissait en pachto jusque là (le *Paxtūn* d'Abdul Ghaffar Khan – interdite après la partition), on compte désormais en 1955 pas moins de 7 revues<sup>146</sup>.

Pour contrer cet essor du nationalisme dans la littérature, le gouvernement crée la *Pashto academy* en 1955 et confie sa direction au Maulana Abdul Qadir, un nationaliste pakistanais qui avait été ambassadeur du Pakistan à Kaboul au début des années 50. Le but affiché était de 'Développer la langue pachto dans le domaine de la littérature, des connaissances techniques et pédagogiques et de la mettre au même niveau que les autres langues modernes du monde'<sup>147</sup>. La liste des publications de la parle d'elle-même : *Muntaxibāt-e Xūshāl Xān Xaṭṭak* « Ecrits choisis de Khushal Khan Khattak » (texte original avec traduction en ourdou par S.Anvar-ul Haq), *Urdu mem pašto kā ḥiṣṣa* « La contribution du pachto à l'ourdou » (Alama Imtyaz Ali Arshi), *Musaddas-e Ḥālī* (traduit par Mohammad Khan Popalzai), *M'ojzāt aur dalā'il* « Miracles et preuves » (Extraits de *Sīrat-*

<sup>138</sup> Nomani 1966 : 114.

<sup>139</sup> Khan Afridi 1998 : 44 et Rahman 1996 : 151

<sup>140</sup> Rituel qui correspond à la fête de la mort d'un maître soufi.

<sup>141</sup> Khan Afridi 1998 :43-44.

<sup>142</sup> Marwat 2002 : 2.

<sup>143</sup> Pionnier de la prose moderne en pachto qui avait écrit la première nouvelle moderne en pachto en 1917 et le premier roman en 1912 (Hamdani 1961 : 8).

<sup>144</sup> Principal représentant du mouvement progressiste à Peshawar, lié à Sajjad Zahir, qui mentionne son rôle dans *Rūšnā'ī* (Zahir 1956 : 310).

<sup>145</sup> Marwat 2002 : 3-4.

<sup>146</sup> Nizami, Majid 1958 : 71.

<sup>147</sup> Ghaznavi 1966a : 553.

*un nabī* « Vie du prophète » de Shibli Nomani traduits par Mohammad Israil)<sup>148</sup>. Il s'agissait de faire du pachto un vecteur de l'islam et d'une idéologie pan-islamique et de construire un pont entre le pachto et l'ourdou.

C'est sous l'égide de cette académie qu'est organisée la première conférence Pachto en mars 1957, à laquelle des experts afghans avaient été invités. L'aménagement linguistique du corpus est un des sujets de discussion, et notamment la modernisation du vocabulaire, qui divise les participants : certains - partisans d'une identité islamique ou pakistanaise - veulent que les nouveaux termes soient forgés à partir de morphèmes perso-arabes. Et d'autres, influencés par les afghans, prônent l'utilisation de racines indigènes et souhaitent purger le pachto de son contenu irano-arabe, donnant ainsi la primauté à l'identité pachtoune plutôt qu'à l'identité islamique<sup>149</sup>.

#### 1.2.4 Le mouvement baloutchi

Le Balouchistan pakistanais, au moment de l'indépendance était composé de deux entités : le Baloutchistan proprement dit, jusque là administré par les anglais, et la principauté indépendante de Kalat. Le Balouchistan était un état multilingue, où l'on parlait le baloutchi, le brahoui et le pachto ainsi que le siraiki et le sindhi et dans lequel l'ourdou jouait le rôle de lingua franca. Comme le Baloutchistan avait été placé sous le gouvernement du Panjab, où la langue officielle était l'ourdou, l'ourdou avait été utilisé dès son annexion dans les écoles et les échelons inférieurs de l'administration et de la justice.

Des deux langues vernaculaires majoritairement parlées au Balouchistan, le baloutchi et le brahoui, c'est le baloutchi qui intéresse le plus les écrivains. Une nouvelle conscience nationale émerge chez les baloutches dans les années 1930, poussant des écrivains et activistes à œuvrer dans et pour leur langue maternelle. L'un de ces écrivains, Hussain Anqa crée *Bolān*, un journal hebdomadaire en baloutchi, publié à Quetta pendant les années 1930<sup>150</sup>. Parallèlement, l'*Anjuman-e Itteḥād-e Balocān* « Organisation pour l'unité des Baloutches », créée à Mastung en 1927, publie au début des années 30 à Karachi, *Al-Baluch*, un hebdomadaire en ourdou et baloutchi, qui revendique un Etat indépendant comprenant la principauté de Kalat, le Baloutchistan britannique, Dera Ghazi Khan, des parties du Sindh et le Baloutchistan iranien<sup>151</sup>.

Après la partition, les activités en faveur du baloutchi se développent sur deux plans : un plan politique et un plan littéraire, souvent entremêlés car un certain nombre d'écrivains baloutches comme Gul Nasir Khan et Hussain Anqa étaient aussi des figures politiques.

Sur le plan politique, les revendications politiques baloutches, émanent tout d'abord de l'état de Kalat. Le Khan de Kalat déclare l'indépendance de son état le 15 Août 1947 ; et cet état restera indépendant jusqu'au 27 Mars 1948. Le parlement de Kalat avait, lors de sa réunion du 14 Décembre 1947, reconnu le baloutchi comme langue nationale et officielle de l'état. Plus tard, en 1955, le Prince Abdul Karim, frère du Khan de Kalat et le poète Hussain Anqa fondent les bases du *Ustaman Gall* « Parti des peuples », dont le

---

<sup>148</sup> Ghaznavi 1966a : 553-554.

<sup>149</sup> Rahman 1996 : 152.

<sup>150</sup> Spooner 2012 : 9.

<sup>151</sup> Breseeg 2004 : 229.

manifeste déclare qu'il établira une « province baloutche sur le plan linguistique et culturel » avec le baloutchi comme langue officielle<sup>152</sup>.

Après la partition, les activités littéraires en faveur du baloutchi sont regroupées à Karachi (en raison de sa forte concentration en locuteurs de baloutchi) et Quetta.

A Karachi est fondé, en 1951, le premier mensuel en baloutchi, appelé *Oman*, par Khair Mohammad Baloch Nadvi (qui publiera aussi la première grammaire de la langue baloutche en 1951)<sup>153</sup>. Ce journal relayait les aspirations nationalistes, et servait de tribune aux nationalistes baloutches de la région<sup>154</sup>. C'est aussi de Karachi qu'est retransmis le premier programme de radio en baloutchi (programme quotidien de 45 minutes)<sup>155</sup>. Le même Khair Mohammad Baloch Nadvi est en charge des programmes en baloutchi entre 1949 et 1956, c'est pendant ce programme que sera retransmis *Hall Šāh Murīd* de Muhammad Ishaq Shamim, la première pièce radiophonique en baloutchi<sup>156</sup>. A partir de 1956 les programmes en baloutchi sont retransmis depuis Quetta.

A Quetta des activités se développent sous l'influence du *Anjuman-e taraqqī-pasand mušannifin* « Association des écrivains progressistes » marxiste, dont l'idéologie se propage dès 1950, et qui a ouvert une branche à Quetta en 1952. Un groupe de progressistes se forme autour d'Abdullah Jan Jamaldini et Azat Jamaldini, et comprend notamment le poète Gul Nasir Khan : c'est le groupe *Laṭṭāna* (qui était directement sous l'influence du chef de file des progressistes, Sajjad Zahir, alors incarcéré à Mach, qui était présenté régulièrement au tribunal de Quetta<sup>157</sup>). Ces progressistes forment en 1951 le *Balōcī zubānē dīvān* « Groupe linguistique baluchi »<sup>158</sup>, qui publie des recueils de poèmes en baloutchi (*Gulbāng*, recueil de poèmes du poète Gul Nasir Khan en 1952 et *Mastīn tavar* d'Azat Jamaldini en 1953). Puis en 1956, Azat Jamaldini lance *Balocī*, un magazine mensuel publiant des textes dans toutes sortes de genres littéraires (poésie, fiction, pièces de théâtre, essais), et promouvant une littérature fortement influencée par celle des progressistes de l'époque ; il cessera sa publication en 1958<sup>159</sup>.

En aout 1958 a lieu une première conférence baloutche à Mastung. Un grand nombre d'écrivains, de poètes, de chefs politiques et de chefs de tribus s'y rassemblent, leur objectif principal étant de rechercher un soutien pratique, financier, politique et moral à une *Balochi Academy*. Le premier projet de charte de la *Balochi Academy* est présenté lors de cette réunion. Mais le gouvernement de l'époque s'oppose à ce projet. Les poètes et écrivains Gul Nasir Khan, Hussain Anqa et Azat Jamaldini sont mis en prison après la déclaration de l'état d'urgence en 1958. Cette *Balochi Academy* ne sera fondée à Quetta qu'en 1961<sup>160</sup>..

---

<sup>152</sup> Breseeg 2004 : 277-278.

<sup>153</sup> Bausani 1974 : 45

<sup>154</sup> Breseeg 2004 : 98.

<sup>155</sup> Spooner 2012 : 9.

<sup>156</sup> Bausani 1974 : 46

<sup>157</sup> Buzdar 2006 : 398-399.

<sup>158</sup> Jahani 1989 : 27.

<sup>159</sup> Jamaldini 1986 : 234-237.

<sup>160</sup> Website de la Balochi academy, Quetta consulté le 05.05.2019 à l'adresse <http://academy.balochiacademy.org/index.php/overview/introduction>

### 1.2.5 Typologie des mouvements linguistiques

On peut classer ces mouvements en deux groupes :

Le premier groupe est formé par les mouvements bengali et sindhi ; ils ont pour but de rendre à ces langues utilisées jusque là dans le domaine de la littérature, de la presse, de l'administration et de l'éducation l'espace qui leur avait été dévolu avant l'indépendance et qui était à présent mis en danger par l'ourdou. Ils jouissent d'un soutien populaire.

Le deuxième groupe (pachto, baloutchi et - on le verra – le panjabi) représente des mouvements qui luttent pour créer un espace pour des langues dont l'utilisation a été limitée ou inexistante, dans le domaine de la littérature, de la presse, de l'administration et de l'éducation (l'ourdou y est au contraire utilisé – menant à une diglossie ourdou/langue vernaculaire). Ces mouvements ne jouissent pas d'un grand soutien populaire ; il s'agit avant tout de mouvements d'intellectuels. L'accent est mis par eux sur la production d'une littérature moderne (suivant l'idée en vogue que le progrès de la langue est conditionné par le progrès de sa littérature), et des revues sont créées pour la véhiculer. Le pachto et baloutchi avaient en effet une vieille tradition poétique, mais étaient délaissés par les écrivains modernes. Les intellectuels s'efforcent de créer des champs littéraires pour le pachto et le baloutchi, mais ce seront des champs à 'production restreinte' car elles ne s'inscrivent dans aucun marché pré-existant et ont un lectorat extrêmement limité. Ces champs s'apparentent à ce que Pierre Bourdieu nomme le 'sous-champ des producteurs pour producteurs' car les lecteurs sont avant tout des hommes de lettres<sup>161</sup>.

On peut noter des constantes dans ces deux groupes : les mouvements sont politisés, liés à des nationalismes et soutenus par de grandes figures nationalistes comme Ghaffar Khan et G.M. Sayed et des partis politiques : le *Ustaman gall* baloutche ou le *Awami party* bengali.

L'une des mesures marquant la reconnaissance des langues au niveau étatique est la création d'académies (ou de 'board' dans le cas du sindhi), patronnée par l'Etat pakistanais, qui donne une légitimité officielle à la langue. Ces institutions sont des gains symboliques pour les mouvements mais aussi des gains pour l'Etat : elles sont souvent gérées par des éléments proches de l'Etat qui s'efforcent de faire en sorte que leurs activités et publications soient dans la droite ligne de l'idéologie de l'Etat ou la promeuvent. Dans certains cas, ces académies s'efforcent de créer un pont entre les langues régionales et l'ourdou (en présentant des traductions ou dictionnaires langue vernaculaire/ourdou). Les tâches de ces académies sont différentes en fonction des langues et provinces. Au Bengale et au Sindh, il s'agit de documenter ou de consolider l'héritage littéraire, culturel et historique en place, au NWFP il s'agit de le rendre simplement visible.

Aucun mouvement n'est monolithique ; on peut noter dans ces mouvements des factions, des clivages. On compte, parmi les activistes, des nationalistes anti-gouvernement, des éléments pro-gouvernement (nationalistes pakistanais tels le maulana Abdul Qadir en NWFP) mais aussi des progressistes/marxistes. En effet, de tous les partis et organisations présents sur le plan national, seul le All Pakistan Progressive writers association (APPWA) – pour des raisons idéologiques – a encouragé dès sa conférence de 1949 les langues régionales (car elles sont les langues du peuple) et la production

---

<sup>161</sup> Bourdieu 1977 : 10

d'une littérature dans ces langues<sup>162</sup>. Nous reviendrons plus tard sur son rôle. On peut donc remarquer parmi les membres de ces mouvements des progressistes : dans le domaine du sindhi c'est Subho Gyanchandani, dans le domaine du pachto Sanobar Hussain Kakaji et dans le domaine du baloutchi les frères Jamaldini et Gul Nasir Khan. Pourtant si les progressistes sont finalement peu nombreux dans ces mouvements (les nationalistes sont en bien plus grand nombre) leur littérature a une indéniable influence pendant cette période.

Le mouvement panjabi s'inscrit dans le second groupe. Car le Panjabi n'était pas utilisé au Panjab sur le plan administratif, éducatif, et peu dans la presse et en littérature. (l'ourdou était favorisé dans ces domaines). Les activistes panjabis vont donc avant tout s'attacher à développer leur littérature et à créer un champ littéraire. Ils vont publier des revues à cette fin, et créer une académie. Mais une grande différence subsiste : comme nous le verrons, ils ne se politiseront pas, et n'exprimeront aucune revendication nationaliste.

---

<sup>162</sup> Malik, Abdullah 1950 : 82-83.

## **Chapitre II La situation linguistique au Panjab**

Nous venons de brosser un portrait succinct de la situation linguistique au Pakistan pendant la période qui nous intéresse, mettant l'accent sur la politique officielle d'ourdouisation et les mouvements nés en réaction de ce processus chez les intellectuels et hommes politiques bengalis, sindhis, pachtounes et baloutches. Nous allons maintenant analyser spécifiquement le paysage linguistique au Panjab. L'ourdouisation est certainement le phénomène qui a affecté le plus radicalement la situation linguistique du Panjab. D'abord menée par les anglais après leur annexion du Panjab (en 1849) elle a été poursuivie par les autorités pakistanaises après 1947. Nous nous proposons d'en étudier les étapes, les modalités, et de brosser un portrait de la ville de Lahore comme centre de l'ourdou. Nous étudierons en parallèle la situation du panjabi avant 1947, en analysant les approches et perceptions qui ont vu le jour à partir de 1849 concernant le panjabi, mais aussi les quelques mouvements lancés pour défendre cette langue et lui donner une légitimité. Enfin nous étudierons la situation du panjabi après la partition, sa sphère d'utilisation, sa place dans le schéma linguistique dominant ainsi que la perception dominante de cette langue.

Nous estimons que cette étude est nécessaire avant d'entrer dans le cœur du sujet, car le mouvement panjabi (auquel nous allons consacrer la deuxième partie de notre travail), est une réponse à ce processus prolongé d'ourdouisation ; il est aussi la conséquence de la marginalisation progressive du panjabi, et s'inscrit dans une certaine mesure dans la continuation des initiatives en faveur de cette langue, menées dans les décennies précédant la partition.

### **2.1 La situation linguistique au Panjab pendant la période coloniale**

#### **2.1.1 L'ourdouisation du Panjab**

Le panjabi, à aucun moment de l'histoire du Panjab n'a été utilisé comme langue officielle.

Les premiers textes de panjabi littéraire datent du XIII<sup>ème</sup> siècle, et sont l'oeuvre du saint soufi Shaikh Farid (1173-1265). C'était le début d'une longue tradition poétique baignée dans le soufisme dont les représentants sont Shah Hussain (1538-1599) Sultan Bahu (1630-1691), Baba Bulleh Shah (1680-1757), Varis Shah (1722-1798), Hashim Shah (1735-1843). Mian Mohammad Bakhsh (1830-1907) et Khwaja Ghulam Farid (1845-1901). Parallèlement, le panjabi est devenu au XV<sup>ème</sup> siècle, après l'arrivée de Guru Nanak (1469-1539) la langue liturgique des sikhs.

En même temps, depuis le XI<sup>ème</sup> siècle le persan était la langue officielle de la cour et donc la langue de l'administration. Le persan avait été introduit comme langue de cour par les Ghaznavides lorsqu'ils ils avaient pris le contrôle du Panjab pendant le règne de Mahmud (997-1030), et avait conservé ce statut sous les différentes dynasties et gouvernements qui s'étaient succédé jusqu'à l'annexion du Panjab par les anglais en 1849. Les élites panjabies avaient donc été éduquées en persan, et le persan avait été largement adopté comme le langage des lettres<sup>163</sup>. Son utilisation dans le domaine littéraire a continué même après l'arrivée des britanniques, comme en témoigne la production en persan d'Allama Iqbal (1877-1938), le plus important poète ourdou de son temps considéré comme le père spirituel de la nation pakistanaise<sup>164</sup>.

---

<sup>163</sup>Mir, Farina 2010 : 35-36.

<sup>164</sup> On trouvera une liste des oeuvres d'Iqbal en persan dans Matringe 2011 : 2-3.

Dès qu'ils annexèrent le Panjab en 1849, les britanniques établirent une commission, qui, décida après consultation avec des officiers et des administrateurs basés au Panjab, d'utiliser l'ourdou comme langue officielle de la province.

Pourquoi les autorités Britanniques n'ont-elles pas reconnu le panjabi comme la langue vernaculaire du Panjab et choisi l'ourdou à sa place ? Tariq Rahman mentionne trois raisons :

1 Les administrateurs britanniques utilisaient déjà l'ourdou depuis 1837 (date à laquelle l'ourdou avait remplacé le persan en tant que langue administrative dans l'Inde du Nord et *they found it more convenient to carry on administration with their existing skills*<sup>165</sup> .

2 Les préjugés de la majorité des britanniques à l'égard du Panjabi : *Letter after letter reveals that most British officers assumed that Panjabi was a rural patois of which Urdu was the refined form*<sup>166</sup> (nous examinerons certains de ces préjugés plus loin).

3 Les fonctionnaires britanniques associaient le panjabi (dans l'alphabet *gurumukhi*) aux sikhs qui leur avaient donné du fil à retordre<sup>167</sup> ; ils trouvaient donc dangereux de le promouvoir. Dans une lettre du 16 juin 1862 le commissioner britannique de Delhi écrivait au gouvernement du Panjab : *Any measure which would revive the Goormukhee which is the written Punjabee tongue, would be a political error*<sup>168</sup> .

L'ourdou est donc utilisé, dès les années qui suivent l'annexion du Panjab, aux niveaux inférieurs de l'administration et de l'appareil judiciaire. Mais il est aussi devenu le principal medium des écoles gouvernementales, ou *Vernacular Schools*<sup>169</sup> .

Des écoles traditionnelles (ou 'indigènes') continuent à fonctionner parallèlement aux écoles gouvernementales, comme avant l'annexion par les britanniques : *maktabs* et *madarsas* des musulmans dans lesquelles sont enseignés le persan et l'arabe, *pathshala* des hindous en sanskrit, écoles *gurumukhis* qui enseignent les écritures sacrées des gourous en écriture *gurumukhi*<sup>170</sup> . Leur nombre est supérieur à celui des écoles gouvernementales dans les années qui suivent l'annexion<sup>171</sup> , mais les écoles gouvernementales sont plus nombreuses après deux décennies : en 1860, 33 368 élèves recevaient un enseignement quotidien dans des écoles gouvernementales, et leur nombre atteignait 132 993 en 1884–85<sup>172</sup> . Et le marché de l'emploi qui se crée peu à peu sous le régime colonial britannique favorise les étudiants éduqués dans les écoles gouvernementales ; seuls les étudiants connaissant l'ourdou sont recrutés pour devenir employés de la fonction publique.

L'élève qui se distingue dans l'école gouvernementale de son village la quitte pour étudier dans l'école gouvernementale du *tehsil*<sup>173</sup> , puis dans celle du district, et enfin, s'il a franchi toutes ces étapes, peut rentrer dans un des *colleges* situés à Lahore : le *Government*

---

<sup>165</sup>Rahman 1996 : 193.

<sup>166</sup>Rahman 1996 : 193.

<sup>167</sup> C'est au terme de deux guerres contre l'empire sikh (1845-46 et 1848-49) que les anglais étaient parvenus à annexer le Panjab.

<sup>168</sup>Rahman 1996 : 194.

<sup>169</sup>Mir, Farina 2010 : 55.

<sup>170</sup>Leitner 1882 : 10.

<sup>171</sup>Leitner 1882 : 5.

<sup>172</sup>Mir, Farina 2010 : 55.

<sup>173</sup> Subdivision d'un district, comprenant un centre administratif (municipalité) et une poignée de villages, et administré par un *tehsildar*.



*College*, établi en 1864 (ou le medium d'instruction était l'anglais) ou l'*Oriental College* (créé en 1876)<sup>174</sup>.

La demande en livres et périodiques ourdou a augmenté de façon fulgurante à l'apparition d'une classe sociale alphabétisée en ourdou : en 1867-68 65 % des 183 livres et brochures imprimés au Panjab le sont en ourdou (18 % en hindi et 17 % en panjabi *gurumukhi*) mais en 1911-12 91 % le sont en ourdou<sup>175</sup>. L'ourdou est en outre devenu très vite la langue prédominante de la presse : en 1883, l'ourdou est la langue de onze des treize journaux en langue vernaculaire publiés à Lahore et en 1901, sur 186 journaux et périodiques en langue vernaculaire publiés dans la province du panjab 137 sont en ourdou<sup>176</sup>. Et certains comme le *Paisā Axbār*, créé en 1887 et publié à Lahore ont une diffusion très importante compte tenu du faible taux d'alphabétisation : en 1903, l'édition hebdomadaire de *Paisā Axbār* atteignait 13 500 exemplaires, chiffre étonnant pour l'époque, étant donné que le recensement de 1901 avait recensé le taux d'alphabétisation du district de Lahore (avec une population d'environ 1,62 million d'habitants) à 4,4% seulement<sup>177</sup>.

L'utilisation systématique de l'ourdou à l'école, dans la presse et dans l'administration ainsi que sa valorisation sur le marché de l'emploi fait qu'un grand nombre de sikhs et d'hindous sont plus à l'aise avec l'ourdou qu'avec l'hindi ou le panjabi écrit en *gurumukhi*. Des journaux s'adressant à la communauté sikhe et hindoue paraissaient donc en ourdou. Le journaliste Shorish Kashmiri en cite certains publiés avant la partition : 'journaux hindous' comme *Pratāp* de Mahasha Krishan, *Milāp* de Khushhal Chand Khorshand, *Bānde Mātaram* de Lala Lajpat Ray, *Vīr Pratāp* de Mela Ram Vafa<sup>178</sup> (Shorish Kashmiri ajoute ironiquement que ce sont ces mêmes journaux en ourdou qui militent pour l'hindi). Le journaliste Majid Nizami dans son rapport mentionne deux 'journaux sikhs' en ourdou : *Ajit* et *Ranjit*<sup>179</sup>.

Autre résultat de cette propagation de l'ourdou : les hindous et sikhs produisent de la littérature en ourdou. On peut citer parmi les écrivains hindous en ourdou du XXème siècle Upendranath Ashk, Krishan Chander, Fikr Tonsvi, Kanhaiya Lal Kapoor, Satyander Vidhyarthi, et parmi les sikhs Rajinder Singh Bedi et Balvant Singh.

Quant à l'anglais, il est devenu la langue de l'appareil judiciaire supérieur et de la haute administration. Il est aussi partie intégrante du système éducatif que fréquentent les enfants des classes supérieures (ces derniers fréquentent des écoles privées anglophones comme Aitchison College ou Kinnaird College à Lahore) ainsi que du système universitaire : toutes les études supérieures dans les collèges et les universités sont en anglais. Le système britannique aura donc remplacé en quelques années dans la province du panjab le schéma diglossique persan (langue haute)/panjabi (langue basse) en vogue jusqu'à l'annexion, par le schéma triglossique anglais/ourdou/panjabi qui continue jusqu'à nos jours

### 2.1.2 Le statut du panjabi

Le statut du panjabi était très controversé pendant la période britannique ; il a eu un grand nombre d'adversaires et quelques défenseurs. Ces défenseurs se sont progressivement

---

<sup>174</sup>Mir, Farina 2010 : 55.

<sup>175</sup>Rahman 2011 : 343-344.

<sup>176</sup>Mir, Farina 2010 : 33.

<sup>177</sup>Mir, Farina 2010 : 33.

<sup>178</sup>Kashmiri, Shorish 1967 : 72.

<sup>179</sup>Nizami, Majid 1958 : 5.

organisés et ont lancé des initiatives en faveur du panjabi, qui n'ont pas eu vraiment d'impact sur le système mis en place par les britanniques. Nous allons donc nous intéresser aux positions des adversaires du panjabi ainsi qu'aux initiatives prises par ses défenseurs.

## 2.1.2.1 Les adversaires du panjabi

### 2.1.2.1.1 Les fonctionnaires anglais

Dès 1849 les fonctionnaires anglais en poste au Panjab se sont en grande majorité opposés à l'utilisation du panjabi comme langue administrative et langue d'instruction. Cette opposition avait une origine politique (le panjabi en *gurumukhi* symbolisait l'identité sikhe), mais était aussi nourrie de préjugés linguistiques.

Ces préjugés apparaissent dans la correspondance officielle entre les fonctionnaires et leurs supérieurs : Ayesha Jalal nous en présente des exemples très parlants dans *Self and sovereignty*<sup>180</sup>. Ainsi, en 1862 un fonctionnaire déclare que le Panjabi est *merely a dialect of Urdu with 'no literature of its own'*<sup>181</sup>. Un autre qualifie les différents dialectes du panjabi de *barbarian mixtures of Hindi and Persian of which Oordoo... is the pure type*<sup>182</sup>. Pour un troisième le Panjabi est *inflexible and barren et wholly incapable of expressing nice shades of meaning, and exact logical ideas so necessary for legal proceedings*<sup>183</sup>. Le même fonctionnaire, pour illustrer sa position, écrit que donner au panjabi le statut de langue des tribunaux à la place de l'ourdou serait comme établir *the broad Scotch in the Courts north of the Tweed, or the barbarous patois of Summersetshire in the Courts*<sup>184</sup>. Cette comparaison est riche de sens : on voit ici un fonctionnaire anglais reporter sur le panjabi les préjugés qui ont cours à cette époque dans les classes éduquées anglaises par rapport aux différentes langues et parlers vernaculaires d'Angleterre. Il voit dans l'ourdou l'équivalent de l'anglais – pur et sophistiqué – et dans le panjabi l'équivalent d'une de ces langues vernaculaires, et donc un simple patois.

Ces préjugés pousseront certains fonctionnaires à se déclarer favorables à son extinction et à son remplacement pur et simple par l'ourdou. Le magistrat A.W. Stogdon, en poste à Jalandhar déclarera ainsi dans un courrier du 3 août 1895 : *As for the encouragement of Panjabi. I am of the opinion that it is an uncouth dialect, not fit to be a permanent language, and the sooner it is driven out by Urdu the better*<sup>185</sup>.

Il serait néanmoins exagéré de dire que tous les fonctionnaires anglais étaient opposés au panjabi. Ayesha Jalal mentionne par exemple J. Wilson, deputy-commissionar de Shahpur, qui en 1894, avait écrit une note à ses supérieurs proposant que le panjabi soit utilisé comme moyen d'instruction dans l'enseignement primaire au Panjab, arguant que l'écolier panjabi recevant l'instruction en ourdou *is not taught to read the language he speaks, but a language many of the words in which he does not understand until they are translated for him into his own Panjabi*<sup>186</sup>. Mais cette proposition est ignorée. Le consensus en faveur de l'ourdou chez les fonctionnaires anglais est écrasant.

### 2 1.2.1.2 La classe musulmane éduquée

---

<sup>180</sup> Jalal 2001.

<sup>181</sup> Jalal 2001 : 110.

<sup>182</sup> Jalal 2001 : 110.

<sup>183</sup> Jalal 2001 : 110.

<sup>184</sup> Jalal 2001 : 55.

<sup>185</sup> Cité dans Rahman 1996 : 196.

<sup>186</sup> Jalal 2001 : 122.

Un deuxième groupe d'adversaires est constitué par la classe musulmane éduquée, qui avait au fil du temps assimilé les préjugés des anglais et cherchait, en cette période de polarisation grandissante des communautés, à distinguer la communauté musulmane de celle des sikhs dont le panjabi était la langue sacrée.

C'est en 1908 que l'opposition de l'élite musulmane au panjabi éclate au grand jour : lorsque le Dr P. C. Chatterjee dans son discours de convocation à l'université du Panjab en 1908 propose de remplacer l'ourdou par le panjabi comme medium d'instruction dans la province, les musulmans s'y opposent avec véhémence<sup>187</sup>. Le *Paisā axbār* - qui s'était peu à peu imposé comme la voix de la classe dirigeante musulmane panjabie, se lance dans une véritable campagne d'opposition, publiant articles et éditoriaux<sup>188</sup>. Les déclarations des auteurs de ces éditoriaux et articles font étrangement écho à celles des fonctionnaires anglais que l'on vient de lire. Pour eux, le panjabi ne mérite pas d'être utilisé comme moyen d'instruction, même au niveau primaire. Il n'est qu'un vulgaire patois dont l'ourdou est une forme raffinée :

*Urdu panjābī ek hī sarcaśme se nikle haiṃ aur unke a'azā taqrīban yaksām hain. Inmeṃ se ek taraqqī karke tehẓīb-o šā'istaḡī ke darje par pahūṃc gaī hai aur dūsrī meḡz bolī hai*

« L'ourdou et le panjabi proviennent de la même source leurs éléments constitutifs sont à peu près les mêmes, mais l'un a progressé et est devenu une langue sophistiquée et civilisée alors que l'autre est resté un patois »<sup>189</sup>.

Certaines attaques dépassent en virulence celles des anglais opposés au panjabi. Un éditorialiste, après avoir énuméré les faiblesses et les limites du panjabi, va jusqu'à le comparer au babillage des enfants en bas âge et aux « grognements » des sourds-muets :

*Panjābī jo bāvjud ājkal kī 'ilmī raušnī, press o tehẓīb o šā'istaḡī kī taraqqī ke cand manzūm 'išqya qīṣṣom ke sivā bavaja-e be-bizā'atī dīgar aqsām kī tālīf kā koī sarmāya nahīṃ rakhtī aur na 'ilmī mazāmīn is meṃ likhe yā tarjuma kiye jā sakte haiṃ. Us vaqt ismeṃ cand manzūm 'išqya afsāne bhī maujūd na the. Aur ab kī tarah meḡz ẓarūryāt ke izhār kā ek āla thī. Jis tarah ek baccā yā gūngā išāre kināye yā ūṃ āṃ se apnā maḡlab samjhā detā hai usī tarah panjābī bhī ibtidā se meḡz ek bolī aur izhār-e ẓarūryāt kā vasīla rahī hai.*

« Le panjabi, à l'époque où les lumières de la connaissance se répandent, et l'imprimerie, la culture et la sophistication progressent, ne possède - du fait de ses limites - en matière de littérature que quelques histoires d'amour en vers et rien d'autre. Et aucun essai savant ne peut être écrit ou même traduit dans cette langue. Auparavant le panjabi n'avait même pas ces quelques histoires d'amour, et il était déjà – il l'est encore maintenant - un outil pour exprimer des besoins de base. Le panjabi est depuis ses débuts simplement un parler, à l'instar de celui des enfants ou des muets qui communiquent leur message par geste ou en émettant des grognements, et un moyen de communication de base »<sup>190</sup>.

Autre argument contre le Panjabi : il était formé de dialectes qui changeaient tous les quelques kilomètres et qui n'étaient pas mutuellement intelligibles.

*Zāhir hai ki panjābī ek aisī bolī jo ẓil'e ẓil'e meṃ judā aur be-bizā'atī o tehī-dastī kī vāja se 'ilmī maḡālib adā karne ke meḡz nāqābil ho vo kis tarah madāris meṃ išā'at-e t'ālīm kā ẓarī'a qarār pā saktī hai ? Phir har ẓil'e kī panjābī meṃ is qadar ixtilāf hai ki ek jaga kā bāšinda dūstre maqām kī panjābī ko nahīṃ samajh saktā.*

<sup>187</sup>Rahman 1996 : 197.

<sup>188</sup>Rahman 2008 : 230.

<sup>189</sup>Editorial du *Paisā axbār*, 7 mars 1909 p.6.

<sup>190</sup> Editorial du *Paisā axbār* 17 mars 1909 p.2.

« Ce panjabi - un parler qui varie dans chaque district et qui, du fait de sa pauvreté est incapable d'exprimer des idées savantes comment pourra t'il devenir medium d'instruction dans des écoles ? Et puis, il y a de telles variantes d'un district à l'autre qu'un habitant d'un certain district ne peut même pas comprendre un habitant d'un autre »<sup>191</sup>.

Cette controverse avait également une dimension politique. Comme le rapporte Tariq Rehman un grand nombre de ces auteurs estime que *the promotion of Punjabi was a conspiracy to weaken Urdu and, by implication, Muslims*<sup>192</sup>. 'Ourdou', 'musulmans', et 'islam' sont déjà, pour beaucoup de membres de l'élite de la communauté musulmane, des mots synonymes.

## 2.1.2.2 Les mouvements en faveur du panjabi

### 2.1.2.2.1 Les sikhs et leur mouvement

Rejetée par les élites musulmanes, la langue panjabi pourrait se retrouver avec des défenseurs potentiels dans deux communautés : la communauté hindoue et la communauté sikhe. Mais la communauté hindoue ignore le panjabi et se concentre depuis 1882 sur la promotion de l'hindi, et son introduction dans le système éducatif du Panjab, et aura gain de cause : en 1917 l'hindi sera inclus dans le programme du primaire<sup>193</sup>. La défense du panjabi va donc échoir à la communauté sikhe, qui la promeut par le biais d'une organisation réformatrice nouvellement fondée, la *Singh sabhā* « Société des lions », dont deux branches sont fondées l'une à Amritsar en 1873 et l'autre à Lahore en 1879<sup>194</sup>.

La branche de Lahore du *Singh sabhā* va demander le 28 avril 1882 à sir Charles Aitchinson, gouverneur du Panjab, de faire du panjabi en *gurumukhi* le medium d'instruction dans les écoles primaires pour les enfants sikhs<sup>195</sup>; cette requête est rejetée. Le panjabi en caractères *gurumukhi* ne sera enseigné que dans quelques écoles privées administrées par des sikhs ainsi que dans quelques départements spécialisés de *colleges* (Oriental College de Lahore et Khalsa College d'Amritsar).

Mais la *singh sabhā* ne s'arrête pas là. L'organisation secondée par la *Khalsa tract society* dotée d'une imprimerie, donne un essor au journalisme et à la littérature panjabi en caractères *gurumukhi*<sup>196</sup>. Les journaux en caractères *gurumukhi* se multiplient dès la fin du 19<sup>ème</sup> siècle : à Lahore le *Xalsā axbār* et le *Xalsā gazette* sont publiés, et à Amritsar le *Singh sabhā gazette* et le *Xalsā samācār*<sup>197</sup>.

Cette première vague est suivie deux décennies plus tard par l'apparition de revues littéraires, publiées indépendamment du *Singh sabhā* : il s'agit de *Prītam* « L'aimé » de Sardar Gurbakhsh Singh, et de *Phulvārī* « Le jardin » publié par Gyani Hira Singh Dard, à partir de 1925, de *Maujī* « Le plaisantin » publié à partir de 1926 par Charan Singh Shahid, et enfin de *Prītlarī* « Le lien d'amour » de Gurbakhsh Singh à partir de 1933<sup>198</sup>. Ces revues produiront une nouvelle génération d'écrivains sikhs. Le mouvement initié par le *Singh sabhā* donne naissance à un nouveau journalisme mais aussi à une nouvelle littérature. C'est en effet dans le *Xalsā samācār*, que Bhai Vir Singh,

---

<sup>191</sup>Editorial du *Paisā axbār* 12 avril 1909 p.6.

<sup>192</sup>Rahman 2008 : 230.

<sup>193</sup>Jalal 2001 : 114 et 121.

<sup>194</sup>Matringe 1985 : 427.

<sup>195</sup>Rahman 1996 : 195.

<sup>196</sup>Matringe 1985 : 428.

<sup>197</sup>Kushta 1960 : 14.

<sup>198</sup>Kushta 1960 : 14-15.

qui sera le premier écrivain panjabi moderne, fait ses premières armes. Celui-ci publie coup sur coup trois romans historiques : *Sundarī* (1898), *Bijai Singh* (1899) et *Satvant Kaur* (1900)<sup>199</sup>.

Quelques années plus tard, une nouvelle génération d'écrivains apparaît : sous l'influence d'auteurs indiens modernes (Premchand et les réalistes bengalis), ainsi que d'écrivains russes (Tchekhov, Gorki) et anglais, ils produisent un nouveau type de fiction, non plus historique, mais réaliste, ancrée dans l'univers contemporain. Appartiennent à cette génération le romancier Nanak Singh (dont le roman *Cittā lahū* « Le sang blanc » est publié en 1932)<sup>200</sup>, ainsi que les nouvellistes Charan Singh Shahid (dont le recueil *Hāsde hānjhū* « Larmes de rire » est publié en 1933)<sup>201</sup> et Sant Singh Sekhon (dont le recueil *Samācār* « Les nouvelles » paraît en 1943)<sup>202</sup>. Cette inclination vers le réalisme s'ajoute à un agenda socio-politique dans les années 30, avec la formation du *All india progressive writers association*, dont les idées marxistes influencent un certain nombre d'écrivains dont Kartar Singh Duggal et Mohan Singh<sup>203</sup>.

On assiste aussi à un renouveau dans le domaine de la poésie : Bhai Vir Singh (dont le recueil *Bijlyām de hār* « Les colliers d'éclair » paraît en 1927) et Puran Singh (qui publie *Khule maidān* « Les paturages en plein air » en 1923) créent le poème moderne en panjabi<sup>204</sup>, et ouvrent la voie à une nouvelle génération de poètes dont Mohan Singh et Amrita Pritam (dont les recueils *Sāve pattar* « Les feuilles vertes » et *Amrit lehrām* « Les vagues de nectar » sont publiés tous les deux en 1936), sont les deux plus importants représentants de cette génération<sup>205</sup>.

Une tradition de poésie politique existe parallèlement, qui glorifie le combat contre les anglais : Darshan Singh Avara (dont le livre *Bijlī dī karāk* « Le coup de tonnerre » paru en 1923 sera jugé séditionnel et sera saisi par les britanniques)<sup>206</sup>.

Le théâtre panjabi se développe lui aussi dans ces années là. I.C.Nanda écrit *Dulhan* « L'épouse » en 1913 (qui n'est pas représentée avant 1920), et Gurbakhsh Singh la pièce *Rāj Kumārī Latikā* en 1923<sup>207</sup>, et ces deux oeuvres basées sur des thèmes sociaux marquent le début d'un théâtre moderne panjabi.

Le mouvement des sikhs, né d'un mouvement réformiste, emprunte par la suite une voie plutôt littéraire. Les intellectuels sikhs réalisent sans doute que la place du panjabi dans le très rigide système administratif et éducatif colonial allait rester limitée ; aussi décident-ils de se concentrer sur un domaine dans lequel le pouvoir colonial n'allait pas pouvoir interférer, c'est-à-dire le champ littéraire. Ils élargissent et modernisent donc le champ littéraire panjabi, qui était jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle avant tout dominé par la tradition et le didactisme. Ils s'efforcent de promouvoir la langue panjabi et de lui donner une légitimité en la dotant d'une littérature conséquente.

---

<sup>199</sup>Matringe 1985 : 429.

<sup>200</sup>Serebryakov 1968 : 93-94.

<sup>201</sup>Serebryakov 1968 : 74-76.

<sup>202</sup>Serebryakov 1968 : 95 et Matringe 1985 : 431, 434 et 435-436.

<sup>203</sup>Serebryakov 1968 : 81. Dans *Rūšnāī* Sajjad Zahir relate des meetings à Lahore à l'association des écrivains progressistes avant la partition, auxquels les écrivains panjabis Kartar Singh Duggal et Mohan Singh avaient participé, et pendant lesquels ils y avaient lu leurs textes en panjabi (Zahir 1956 : 304-305)

<sup>204</sup>Serebryakov 1968 : 66-69.

<sup>205</sup>Serebryakov 1968 : 105-108.

<sup>206</sup>Zahid 2001 : 278.

<sup>207</sup>Serebryakov 1968 : 90 et 99.

### 2.1.2.2 Les musulmans et chrétiens

A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et au début du XX<sup>ème</sup> une génération d'écrivains musulmans panjabis s'impose, et utilise l'ourdou comme langue d'expression : Allama Iqbal ouvre le chemin, et sera suivi par toute une génération d'auteurs de langue maternelle panjabi qui écriront primordialement en ourdou : Akhtar Shirani, N.M. Rashid, Faiz Ahmad Faiz, Ahmad Nadim Qasmi, Hafiz Jalandhari, Miraji, Yussuf Zafar, Mukhtar Siddiqui, Qayum Nazar, Majid Amjad etc.

L'utilisation de l'ourdou paraît inévitable, mais néanmoins, pendant la deuxième décennie du siècle, des auteurs musulmans et chrétiens tenteront de résister à ce mouvement vers l'ourdou et choisiront de s'exprimer en panjabi, qu'ils écrivent en caractère ourdou. Leur stratégie, proche de celle des intellectuels sikhs, consistera à doter le panjabi écrit en caractère persan, d'une littérature moderne. Un sous-champ littéraire se développe peu à peu, indépendant (et peut être jusqu'à un certain point concurrent) de celui développé par les sikhs. Et les auteurs impliqués dans ce sous-champ se divisent en 3 catégories : les poètes, les auteurs de fiction, et les rédacteurs de revues.

Le groupe des poètes est dominé par les figures tutélaires que sont Maula Bakhsh Kushta (1876-1955) et Sir Shahabuddin (1865-1949). Ces derniers avaient commencé à écrire au début du siècle (le *divān* – recueil de *ġazals* - de Kushta paraît en 1903 à Amritsar<sup>208</sup> et Sir Shahabuddin écrit son premier poème *Ābādkārām de hāre* « Les supplications des nouveaux cultivateurs » en 1907<sup>209</sup>). A cette époque Mian Mohammed Bakhsh (1830-1907) et Khwaja Ghulam Farid (1845-1901) étaient les derniers grands représentants de la tradition de la poésie soufie commencée par Baba Farid. Mais Maula Bakhsh Kushta et Sir Shahabuddin avaient choisi de se couper de cette tradition, s'étaient détournés des formes et contenus qui la caractérisaient, et avaient, à la place, adopté des formes telles que le *ġazal* et le *nazm* (long poème sur des thèmes patriotiques, sociaux ou pan-islamiques popularisé par Allama Iqbal), qui étaient en vogue dans la littérature ourdoue de leur époque. Ils avaient lié la poésie panjabi à la poésie ourdou contemporaine, et sans doute tenté de donner une légitimité littéraire au panjabi, en le rapprochant de la langue de prestige, l'ourdou.

Ce modernisme poétique introduit en panjabi par Kushta et Sir Shahabuddin trouve des successeurs chez les poètes Faqir Mohammad Faqir (1900-1974) et de Pir Fazal Gujrati (1897-1972) : Pir Fazal Gujrati perpétue la tradition de *ġazal* panjabi initiée par Kushta (Il commence à écrire des *ġazals* panjabi au début des années 20<sup>210</sup>), et Faqir compose des poèmes dans la veine de ceux de Sir Shahabuddin (Il publiera son premier recueil *Ṣadā-e faqīr* « La voix du Faqir » en 1924, et le recueil *Sangī* « Le compagnon » en 1939)<sup>211</sup>.

Sharif Kunjahi (1915-2007) viendra rejoindre les rangs des poètes musulmans du panjabi en 1938, en écrivant 15 poèmes panjabis entre 1938 et 1945<sup>212</sup>. Mais son style poétique, fortement influencé par celui de Mohan Singh, le distingue de ses prédécesseurs. Parallèlement, on voit se former à Lahore un groupe de poètes populaires (ceux que Safir Rammah nomme les *baītbāz* ou improvisateurs<sup>213</sup>). Ces poètes sont Firozuddin Sharf (1901-1955), Ustad Hamdam (1877-1954), Ustad Ishq Lehr (1869-1948) et Ustad Daman (1907-1984). Ces poètes sont issus de milieux populaires et très peu éduqués (Ustad Ishq

---

<sup>208</sup>Kushta 1960 : *Apnī kathā* « Mon histoire » (Préface de *Taḏkīra panjābī śā'irām dā*), non numéroté.

<sup>209</sup>Kushta 1960 : 307.

<sup>210</sup>Salich 2012 : 30-31.

<sup>211</sup>Kushta 1960 : 459-460.

<sup>212</sup>Kunjahi 1965 : 25-62.

<sup>213</sup>Rammah 2006 : 218-219.

Lehr était même illettré<sup>214</sup>), ils vivent de petits métiers (cheminots, tailleurs). Ils se réunissent dans les parcs de la ville et se livrent à des concours d'improvisation<sup>215</sup>. Leur poésie est avant tout orale, et ne fait pas l'objet de publication.

Deux écrivains s'illustrent dans le domaine de la fiction : Miran Bakhsh Minhas (1884-1957) et Joshua Fazal Din (1903-1976).

Miran Bakhsh Minhas produit dans les années 20 et 30 une série de 11 brefs romans parmi lesquels *Jaṭṭ dī kartūt* « Les agissements du paysan ». Ce roman paru en 1929 en caractères ourdou est souvent considéré comme le premier récit moderne écrit en panjabi par un auteur musulman. Son message réformateur est assez clair : il met en garde les lecteurs contre les dépenses extravagantes occasionnées par les mariages, les fausses coutumes, le prêt avec intérêt par des usuriers hindous, et le besoin d'emprunter pour les rembourser etc<sup>216</sup>.

L'auteur chrétien Joshua Fazal Din s'inscrit dans la lignée de Minhas et produit lui aussi une fiction réformatrice en panjabi : il publie deux recueils de nouvelles en 1933 *Adabī afsāne* « Nouvelles littéraires » et en 1935 *Axlāqī kahānyām* « Nouvelles morales », ainsi que deux courts romans *Munde dā mull* « Le prix du garçon » paru en 1938), et *Prabhā* (1945)<sup>217</sup>.

Joshua Fazal Din et Bholanath Varis (1867-1936) – tous deux hommes de plume chrétiens - publient chacun une revue panjabi en caractère ourdou.

Joshua Fazal Din publiera *Panjābī darbār* « La cour panjabe » et Bholanath Varis *Sārang* « Multicolore ». Ce sont les premières revues littéraires du panjabi en caractère ourdou, publiant poèmes, fiction, théâtre et essais.

*Panjābī darbār* paraît entre 1928 et 1935. La revue se veut apolitique et intercommunautaire. Ses contributeurs sont musulmans (Sir Shahabuddin, Qazi Fazl-e Haq, Miran Bakhsh Manhas, Kuhsta, Firoz Din Sharf), sikhs (Teja Singh, Bhai Sher Singh, Bava Budh Singh, Mohan Singh Divana) hindous (IC Nanda, Dhani Ram Chatrik, Banarsi Das Jain) et enfin chrétiens (Bholanath Varis, Rehmat Masih et Joshua Fazal Din lui-même)<sup>218</sup>. Ces noms illustres suffisent à attirer un lectorat panjabi, mais Joshua Fazal Din, pour séduire encore davantage de lecteurs, publie en septembre 1930 un *Editor number* réunissant des essais rédigés par des rédacteurs en chef de 30 journaux en anglais, ourdou et hindi édités au Panjab. On trouve ainsi dans ce numéro un essai *Panjābī zubān dā ṣaḥīḥ m'eyār* « Une bonne norme de la langue panjabe » rédigé par Abdul Majid Salik, rédacteur en chef du quotidien *Inqilāb*<sup>219</sup>. Cet essai est la première étape de l'engagement d'Abdul Majid Salik en faveur du panjabi, cet engagement s'intensifiera après 1950 et durera jusqu'à sa mort en 1959.

L'éventail des sujets traités par les essais publiés dans *Panjābī darbār* (science de la logique, médecine, pédagogie, histoire etc) témoigne de l'ambition d'enrichir le panjabi et d'en faire une langue scientifique<sup>220</sup>. Mais les articles scientifiques et historiques sont dépassés en nombre par ceux qui tentent de valoriser la langue en mettant en avant la richesse de son vocabulaire et de sa littérature et son ancienneté etc.

---

<sup>214</sup>Zahid 2001 : 229.

<sup>215</sup>Daman 1974, Häider 2013 : 231.

<sup>216</sup>Kushta 1960 : 388-389 et Zahid 2001 :240-242.

<sup>217</sup>Zahid 2001 : 345-349.

<sup>218</sup>Zahid 2001 : 393 et 399-402.

<sup>219</sup>Zahid 2001 : 397-398.

<sup>220</sup>Zahid 2001 : 402-403.

Qazi Fazl-e Haq (1889-1939) – professeur renommé de l'Oriental College de Lahore- est le plus grand contributeur en essais de ce genre. Il publie des essais consacrés à l'histoire du panjabi ainsi qu'à ses proverbes, et dans *Panjābī darbār* pas moins de 46 essais biographiques et critiques consacrés à des auteurs classiques tels que Maulvi Ghulam Rasul, Hafiz Barkhurdar, Pilu etc<sup>221</sup>. Parmi les 46 articles biographiques cités par son fils un seul essai traite d'un auteur sikh (Bava Budh Singh). Qazi Fazal-e Haq avait sans doute l'intention de présenter avant tout la contribution des musulmans au panjabi<sup>222</sup>.

La revue *Sārang* de Bholanath Varis est publiée entre 1930 et 1936. Elle opère avec les mêmes collaborateurs que *Panjābī darbār* (notamment Qazi Fazal-e Haq y publie régulièrement des articles), et présente un contenu qui lui est tout à fait similaire<sup>223</sup>.

Dans ces deux revues apparaissent de façon sporadique des manifestes, ou un ensemble de propositions concernant l'aménagement linguistique du panjabi, que ce soit l'aménagement de son corpus (normativisation) ou de son statut (reconnaissance par l'état). L'un des manifestes les plus complets – qui touche aux deux aspects de l'aménagement linguistique - est celui de Miran Bakhsh Minhas intitulé *Panjābī nūṃ vādhā kiveṃ hove ?* « Comment améliorer le sort du panjabi ? », qui paraît dans la revue *Panjābī darbār* en Novembre 1928, (p9-17). Il sera utile de s'y attarder, car on voit pour la première fois un auteur musulman faire des propositions concrètes en vue de la normativisation et de la reconnaissance du panjabi. Nombre de positions adoptées par Miran Bakhsh Minhas préfigurent celles qu'adopteront des activistes tels que Faqir Mohammad Faqir, Sardar Khan et Vaqar Ambalvi, au sein du mouvement panjabi conservateur qui existera après la partition

### Le manifeste de Miran Bakhsh Minhas

Dans les premiers paragraphes de *Panjābī nūṃ vādhā kiveṃ hove* l'auteur met d'abord l'accent sur la nécessité de choisir un parler standard afin d'éviter que le panjabi ne reste divisé en variantes géographiques et religieuses :

*Panjāb vic Poṭhohār, dhanī gūjar, dogar, jaṭā'ir, Thall (...) Mālve, Doābe dī bolī vakhovakh ai. Phīr ais tom vadhke šehrām dī bolī pinḍām nāl na'īm raldī. Musulmānām dyām gharām vic hor te sikhām dyām gharām vic hor panjābī bolī jāndī ai. Huṅ panjābī dyām itnyām qismām vicom sānūṃ o bolī cunnī cāhidī ai jīṛ sabb dī sāmjhī hove.*

« Au Panjab les parlers du Pothohar, de Dhani, des gujjars, des dogars, des jatts, des habitants du désert, de Malwa et de Doaba sont différents et la langue des villes est différente de celle des villages. D'autre part, le panjabi parlé dans les maisons des sikhs et celui parlé dans celles des musulmans différent. A présent il nous faudra donc choisir dans tous ces types de panjabi, un parler qui servira de langue commune »<sup>224</sup>.

Ce parler standard, sur quelle variante géographique devra t'il être fondé ? Miran Bakhsh Minhas suggère la variante utilisée entre Lahore et Gujrat parce que cette région est le

<sup>221</sup>Mehmoud 2003 : 55-56 et Zahid : 242-245.

<sup>222</sup>L'engagement de Qazi Fazl-e Haq pour le panjabi se manifeste dans ses activités à l' 'Oriental College' : pendant la 'Oriental conference' qui s'y tient en 1927 il organise une session sur le panjabi. puis il autorise les candidats aux examens de panjabi à utiliser les caractères ourdou et non *gurmukhī* à l'écrit. Enfin, dans la prestigieuse revue *Rāvī* du Government College il ouvre une section de panjabi en caractère ourdou intitulée *Rāvī dyām challām* « Les vagues de la rivière Ravi » (Mehmoud 2003 : 56-57).

<sup>223</sup>Qaisar. 1997

<sup>224</sup>Minhas 1928 : 9.



cœur géographique et culturel du Panjab (c'est dans cette région que sont nés les plus grands poètes du Panjab comme Varis Shah). Et sur quelle autre variante ? Sur la variante musulmane (truffée de mots arabes et persans et écrite en alphabet ourdou), car les musulmans représentent la majorité de la population du Panjab. Miran Bakhsh Minhas propose ainsi que :

*Sānūm Lāhor toṃ leke Gujrāt te Sialkoṭ toṃ leke Lyallpur tīkar de 'ilāqe dyām parhyām hoyām te dānyām pardhānyām yām xāṣkar musulmānām dī bolī nūm namūna samajhṇā cāhīdā.*

« Nous devons considérer comme norme la langue parlée entre Lahore et Gujrat, et Sialkot et Lyallpur par les gens éduqués et lettrés, en tenant compte avant tout de celle que parlent les musulmans »<sup>225</sup>.

L'auteur présente ensuite 21 propositions en vue de l'amélioration du panjabi, dans l'avenir. Nous choisirons seulement ici les propositions qui ont trait à l'aménagement linguistique (Plus de la moitié des propositions ne sont pas de nature linguistique mais ont trait à un projet de réforme sociale) :

La proposition numéro 2 concerne l'aménagement du corpus, et en particulier l'adoption du script ourdou :

*Panjābī dā likhṇā paṛhṇā fārsī akharām vic hove. Tāmjai urdu fārsī 'arabī dā paṛhṇā likhṇā vī lagde hath ā jā'e. Te ikk panth do kāj vālā svād hove. Is nāl ikk te musulmān na tarhāmge. Dūjā fārsī urdu dyām xazānyām vicom cange cange motī le le naulakhā hār banā sakoge. Ai koī dil lagdā bahāna na'īm jai panjābī urdu ḥarfām vic likhī na'īm jā sakdī. Musulmānām dyām hazārām kitābām te hor qiṣṣe kahānyām jinām de haṭ bhare pa'e ne te lok leke faṛ faṛ paṛhde ne fārsī ḥarfām vic likhyām hoyām ne.*

« Nous proposons que le panjabi soit lu et écrit en caractères persans afin qu'il soit plus facile pour l'écolier d'apprendre l'ourdou, le persan et l'arabe. Nous ferons ainsi d'une pierre deux coups : en conséquence les musulmans ne se détourneront pas du panjabi. D'autre part, on pourra bénéficier des bijoux qu'offrent l'ourdou et le persan et en faire de précieux colliers. Il est fantaisiste de dire que le panjabi ne peut pas s'écrire en alphabet ourdou alors que ces milliers de livres écrits par des musulmans, qui remplissent les magasins, et ces histoires (épopées) que les gens lisent avec tant d'aisance sont écrits en alphabet persan »<sup>226</sup>.

Les propositions qui suivent concernent l'aménagement du statut du panjabi. La proposition 9 concerne l'utilisation du panjabi à l'école :

*Kuṛyām dī paṛhā'ī panjābī vic hove, te jaikar mundyām nūm vī pehloṃ tinn cār sāl panjābī paṛhā'ī jā'e te cangī ai.*

« Les filles devraient recevoir leur instruction en panjabi. et ce serait appréciable que les garçons la reçoivent aussi dans cette langue les trois premières années de l'école »<sup>227</sup>.

La proposition 16 concerne la reconnaissance du panjabi dans les colleges :

*Collegeām vic panjābī dā oho darja hove jirā hornām bolyām dā ai.*

« Le panjabi enseigné dans les colleges doit avoir une place comparable à celle des autres langues »<sup>228</sup>.

<sup>225</sup>Minhas 1928 : 10.

<sup>226</sup>Minhas 1928 : 15.

<sup>227</sup>Minhas 1928 : 16.

<sup>228</sup>Minhas 1928 : 16.

La proposition 20 a trait à l'utilisation du panjabi dans le domaine administratif :

*Sarkār de panjābī bolī te fārsī akharām vic likhyām hoyām arzyām leṅ dā parbandh kītā jā'e.*

« Il faut que le gouvernement se prépare à recevoir des courriers écrits en panjabi en caractères persans »<sup>229</sup>.

Les revendications de Miran Bakhsh Minhas en matière d'aménagement du statut sont minimales, mais les revendications en matière d'aménagement du corpus sont maximales : il s'agit ni plus ni moins d'imposer l'alphabet ourdou ainsi que la variante musulmane parlée au nord du Panjab à l'ensemble des communautés, quelle que soit leur religion ou leur position géographique. En fin de compte, ces propositions visent moins à améliorer le sort du panjabi qu'à reconnecter la communauté musulmane avec cette langue, négligée par elle au profit de l'ourdou, en lui donnant une place privilégiée dans le marché linguistique, une place adaptée au profil, aux besoins et à l'identité de cette communauté.

Il va sans dire que ces propositions ont été aussitôt oubliées, mais néanmoins, certaines, telles l'adoption du parler de Lahore-Gujrat comme variante standard et de l'alphabet ourdou, l'enseignement du panjabi pendant les premières années d'école, et l'amélioration du statut du panjabi à l'université vont réapparaître avec régularité dans les écrits de Faqir Mohammad Faqir et Sardar Khan des années 50.

Ce manifeste était en quelque sorte en avance sur son temps : le projet d'aménagement du corpus qu'il proposait, ne pouvait réussir que dans une province vidée de ses sikhs et hindous et où ne vivraient plus que des musulmans.

### 2.1.2.3 Le champ de la recherche

Bien avant que les sikhs et certains musulmans et chrétiens se lancent dans des initiatives en faveur du panjabi, des anglais avaient commencé à faire des travaux de recherche et d'érudition sur la langue et la littérature panjabi. Ces travaux inspirent d'ailleurs des lettrés panjabis à entreprendre une recherche similaire, en partant des axes identifiés par les anglais, et en utilisant leur méthode scientifique. Ainsi un groupe composite d'érudits consolide un champ de recherche créé des décennies plus tôt.

Il ne serait pas inutile de faire un bref survol de ce champ, car certaines des approches (telle l'approche folklorisante) qui y ont été adoptées ou certaines des théories linguistiques qu'il a générées (celle de Grierson concernant la répartition du panjabi en deux dialectes ou celle de Shirani concernant l'origine du panjabi), ont eu un fort impact chez les intellectuels panjabis impliqués dans le mouvement que nous allons étudier.

On peut répartir les chercheurs appartenant à ce champ en trois catégories : missionnaires, folkloristes et philologues.

#### 1 Les missionnaires.

Les missionnaires, dès le début du XIXe siècle identifient le panjabi et non l'ourdou ou le persan, comme langue parlée au Panjab et, tout au long de la fin du XIXe et au début du XXe siècle, y consacrent leurs travaux. Le premier missionnaire à s'intéresser au panjabi est William Carey (1761-1834), un missionnaire établi à Serampore (Bengale occidentale) à partir de 1800. Il a publié des traductions partielles de la bible entre 1811 et 1826<sup>230</sup>.

---

<sup>229</sup>Minhas 1928 : 17.

<sup>230</sup>Rana, Nasir 2004 : 14

Carey décède en 1834, mais son travail est poursuivi par un nouveau groupe de missionnaires, l'American Presbyterian Mission, qui établit en 1836 un centre à Ludhiana, où a été imprimé un grand nombre de traductions en panjabi d'ouvrages bibliques en caractères *gurumukhi* ou persans ; les missionnaires ont aussi rédigé des grammaires et des dictionnaires, afin d'enseigner le panjabi aux nouveaux venus, fonctionnaires ou missionnaires. William Carey avait publié une grammaire du panjabi en 1812. En 1849, S.C. Starkey, avec l'aide de Basava Singh, compile un dictionnaire et une grammaire du panjabi. En 1851 John Newton écrit une grammaire de la langue panjabi, et en 1854 un dictionnaire. Ce travail, qui avait débuté au XIXe siècle est poursuivi au XXe siècle par le révérend Graham Bailey, qui publie en 1904 *A brief grammar of Panjabi as spoken in the Wazirabad district*. Plus tard en 1912, en collaboration avec Thomas Commings, il écrit un 'Panjabi manual and grammar'.<sup>231</sup>

Il faut noter que ,dans les écoles qu'ils administrent, les missionnaires offrent une place importante au panjabi, dans lequel ils enseignent certaines matières (c'est le cas par exemple de la Mission School de wazirabad où enseignait G.Bailey<sup>232</sup>).

## 2 Les folkloristes.

Au Panjab, un certain nombre de fonctionnaires coloniaux sont de fervents collectionneurs de textes folkloriques. Richard Carnac Temple (1850-1931) est probablement la figure la plus importante d'un groupe de folkloristes anglais qui comprend Flora Annie Steel, J.C. Oman, H.A. Rose, C.F. Osborne et Charles Swynnerton<sup>233</sup>.

Temple publie entre 1884 et 1900 *Legends of the Punjab* en trois volumes. Au total, 59 histoires ont été rassemblées et publiées dans ces trois volumes. Temple a engagé des bardes (*mirāṣī*) pour chanter ces histoires, a transcrit leurs textes, puis les a traduits. Autre personnage important, Flora Annie Steel (1847-1929), qui fait paraître, en 1894, un recueil de contes panjabis, sous le titre de *Tales of the Punjab*<sup>234</sup>.

Ces travaux incitent des lettrés panjabis à se livrer à de nouvelles collectes de folklore, et à présenter les résultats de leurs recherches en panjabi ou ourdou. L'un d'eux est Bava Budh Singh (1878-1931), qui entre 1914 et 1923 publie trois recueils de chants folkloriques en panjabi *gurumukhi*<sup>235</sup>. Cette tradition se poursuit avec Devendra Satyarthi (1908-2003), qui publie entre 1936 et 1946 trois recueils de chants folkloriques : le premier recueil *Giddhā* est en panjabi *gurumukhi* et les deux autres *Maim̃ hūm̃ xāna-ba doš* « Je suis un nomade » (1941) et *Gā'e jā Hindūstān* « Inde, continue de chanter ! » (1946) en ourdou<sup>236</sup>.

## 3 Les philologues.

Deux philologue, G Grierson (1851-1941) et Hafiz Mehmoud Shirani (1880-1946) vont marquer leur temps avec deux travaux décisifs.

G Grierson publie les 11 volumes du *Linguistic Survey of India* entre 1898 et 1928. Les huitième et neuvième volumes du livre analysent la situation linguistique des régions panjabiphones<sup>237</sup>. Grierson a réorganisé le Panjab en deux zones linguistiques: L'est et l'ouest. La zone qui s'étend à l'est est identifiée comme la zone du panjabi proprement dit, alors que la zone qui s'étend à l'ouest est la zone du *Lahnda*, divisée en *Lahnda* du nord

<sup>231</sup>Rana, Nasir 2004 : 14-15.

<sup>232</sup>Baqir 2013 : 213.

<sup>233</sup>Mir, Farina 2010 : 101

<sup>234</sup>Mir, Farina 2010 : 102-103.

<sup>235</sup>Chandan 2003.

<sup>236</sup>Chandan 2003 et Saqib (éd.). 2003 : 9-11.

<sup>237</sup>Grierson 1916 et 1919.

(qui comprend le hindko et le pothohari) et *Lahnda* du sud (qui comprend le saraiki). Grierson soutient que le *Lahnda* est distinct du panjabi, mais si cette affirmation est critiquée par nombre de linguistes<sup>238</sup>, elle reste néanmoins importante en tant que référence.

Un deuxième travail décisif apparaît dans ces années là, le livre en ourdou de Hafiz Mehmud Shirani (professeur au Oriental College de Lahore) *Panjāb meṃ urdu* « L'ourdou au Panjab » (1928)<sup>239</sup>. La thèse centrale de ce livre est que l'ourdou a pris naissance au Panjab et que les musulmans l'ont emmené à Delhi lorsqu'ils ont émigré de l'ouest de l'Inde vers l'est. Shirani remarque que les deux langues partagent une grande partie de leur vocabulaire de base et souligne, entre autres, la présence de mots panjabi dans le vieil ourdou, en *Dakhini*<sup>240</sup>, ainsi que dans des expressions de l'ourdou moderne. À partir de ces exemples, Shirani conclut que l'ourdou est une forme développée du panjabi.

Cette théorie, comme on le verra plus tard, est devenue une théorie de référence, reprise par les défenseurs de l'ourdou (qui cherchent à montrer que l'ourdou n'est pas une langue étrangère au Panjab), tout comme ceux du panjabi, qui l'utiliseront pour faire valoir l'antériorité et donc la supériorité du panjabi par rapport à l'ourdou. Dès sa parution, ce livre sera abondamment commenté dans les milieux panjabi (notamment dans la revue *Panjabi darbār*<sup>241</sup>).

## 2.2 La situation linguistique au Panjab après 1947

### 2.2.1 Le Panjab, nouveau bastion de l'ourdou

#### 2.2.1.1 L'ourdouisation officielle du Panjab après 1947

L'ourdou était déjà bien implanté au Panjab. Mais, après la partition, son implantation se développe à tel point que Lahore devient un centre de l'ourdou, dépassant Karachi par le nombre d'institutions, de publications et d'organisations liées à l'ourdou<sup>242</sup>. Sur le plan officiel, le gouvernement du Panjab, devançant tous les autres gouvernements, prend mesure sur mesure en faveur de l'utilisation de l'ourdou : la plus haute instance de la province – l'assemblée législative régionale – prend symboliquement la décision d'utiliser l'ourdou comme langue des débats dès sa session inaugurale du 5 janvier 1948 (les députés intervenants n'auront le droit de s'exprimer en anglais que par dérogation spéciale) et au cours de la même session le ministre de l'éducation Sheikh Karamat Ali déclare :

*Tamām t'ālīmī idārom aur collegeom meṃ zarī'a-e t'ālīm urdu hogā. Yahām tak ki governmentṅ košīš karegī ki sarkārī idārom meṃ bhī daftarī zubān urdu ho.*

« Le medium d'instruction dans tous les établissements d'enseignement public et les *colleges* sera l'ourdou. Et le gouvernement tentera même de faire en sorte que l'ourdou devienne la langue des administrations »<sup>243</sup>.

<sup>238</sup>Voir résumé succinct de ces positions dans Matringe 1989 : 530.

<sup>239</sup>Shirani, Hafiz Mehmoud 1928.

<sup>240</sup> Forme d'ourdou parlé dans la plaine du Deccan, qui retient certains traits de l'ourdou parlé du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle et est fortement influencé par les langues limitrophes (Telougou, Kannada etc).

<sup>241</sup>voir p395-396 Ismatullah Zahid

<sup>242</sup> Daudi 1966 : 635, Ghaznawi 1966a : 539.

<sup>243</sup>Cité dans Ovaisi 2004 : 364.

Ce remplacement de l'anglais par l'ourdou est dans l'esprit d'un grand nombre de députés le premier pas vers un processus général de décolonisation. Comme le déclare pendant la session du 6 janvier 1948 le député Raja Sayed Akbar:

*Maujūdā t'alīm kā nizām hamem angrezī nizām-e hukūmat ne dyā thā, aur sab hazrāt ko m'alūm hogā ki Lord Macaulay ne angrezī nizām-e t'alīm rā'ij karte vaqt ye kahā thā ki uskā maqṣad ye hai ki kuch 'arṣe ke b'ad ye ḡulām qaum ṣakal-o ṣūrat ke a'itbār se hindūstānī rahe magar xiyālāt-o ufkār mem pūrī tarah angrez ho jā'e.*

« Notre système éducatif est un legs des autorités britanniques, et comme vous le savez Lord Macaulay avait déclaré, au moment d'imposer ici le système éducatif anglais que son but était de faire en sorte que ce peuple esclave soit indien de visage mais totalement anglais du point de vue des idées ». <sup>244</sup>

En conséquence, en vue de rendre possible le remplacement de l'anglais par l'ourdou, le gouvernement du Panjab prend les mesures suivantes :

1 La fondation d'un département d'ourdou à la Punjab University, chargé de former un corps enseignant capable d'enseigner et de diffuser l'ourdou, et de former des experts en traduction et en terminologie. Le département est ouvert en octobre 1948 (y enseignent Dr Sayed Abdullah, Dr Ibadat Barelvi, Vaqar Azim). Le diplôme de MA Ourdou est créé la même année<sup>245</sup>.

2 Un *Majlis-e tarjuma* « Comité de traduction » est fondé en mai 1950, avec un budget de 100000 roupies, son but est de traduire en ourdou des livres scientifiques qui doivent circuler dans les écoles et universités<sup>246</sup>

3 Un *Majlis-e zubān-e daftarī* « Comité de langue des administrations » est créé le 2 décembre 1949. Cette organisation est mise en place pour inventer une terminologie en ourdou qui pourra remplacer la terminologie anglaise utilisée jusqu'alors dans les hautes administrations. Ce *Majlis* s'attaque à la tâche herculéenne de traduire tous les termes et tous les formulaires utilisés par les administrations : en 1951 il traduit déjà 2000 formulaires et en 1955 a déjà traduit 19165 termes. Ces termes sont regroupés en livres, et les livres sont ensuite distribués à toutes les administrations (Le comité traduira en tout 35000 termes entre 1950 et 1976<sup>247</sup>).

Une fois cette terminologie produite, il reste au gouvernement à d'ordonner, par décrets, l'utilisation de l'ourdou à la place de l'anglais. La décision est communiquée le 10 août 1950 par une circulaire gouvernementale stipulant que tous les bureaux gouvernementaux des districts utilisent désormais l'ourdou dans leurs rapports ; en février 1951 l'ordre est donné d'utiliser l'ourdou dans tous les imprimés et toutes les correspondances officielles. Le 14 juillet 1951 l'ordre est donné d'utiliser les formulaires traduits par le *Majlis-e zubān-e daftarī* dans toutes les institutions et le 29 février 1952 le

---

<sup>244</sup> Cité dans Ovaisi 2004 : 363. Thomas Babington Macaulay (1800-1859) était un homme politique et historien britannique qui avait joué un rôle important dans l'introduction de l'anglais et des sciences/disciplines occidentales dans le curriculum éducatif en Inde. Il avait résumé ses vues dans son *Minute on Indian education* (1835) dans lequel il avait prôné la création d'une classe d'indien anglophones qui deviendraient *Interpreters between us and the millions whom we govern, a class of persons Indians in blood and colour but English in taste, in opinions, in morals and in intellect* (Cité dans Kaur 2011 : 914).

<sup>245</sup>Zulfiqar 1966 : 556

<sup>246</sup>Jan 2004 : 390.

<sup>247</sup>Jan 2004 : 390-391.

ministre de l'éducation Mian Mumtaz Daultana annonce à l'assemblée que l'ourdou vient d'être déclaré langue de tous les tribunaux (y compris la cour suprême)<sup>248</sup>.

L'ourdouisation ne s'étend pourtant pas partout. Les plus hauts fonctionnaires de la province – réunis au *Secretariat* – ignorent toutes les directives et continuent à utiliser l'anglais dans leurs rapports et leur correspondance. Cette attitude peut être attribuée au refus d'une élite étatique formée en anglais et qui l'utilisait couramment, de l'abandonner au profit de l'ourdou, comme l'expliquait en novembre 1951 Hamid Nizami :

*Ajkal sarkārī daftarāṃ vic urdu nūṃ rivāj deṅ dā savāl uṭhyā hoyā ai. Sarkār faiṣla kar cukī ai pa'ī daftarāṃ dī zubān urdu hovegī. Par ais faiṣle nūṃ sire na'īm charhā sakī. Aidī vaja ai ve ki vaḍḍe afsarāṃ nūṃ urdu likhṇā āndā ī na'īm. Jinnāṃ cir onāṃ dā vas calegā o angrezī nūṃ ī camre rehenge.*

« Ces derniers temps il est question d'utiliser l'ourdou dans les administrations. Le gouvernement a décidé que l'ourdou sera la langue des administrations. Mais cette décision n'est pas suivie, parce que les hauts fonctionnaires ne savent pas du tout écrire l'ourdou. Tant qu'ils le pourront ils resteront cramponnés à l'anglais »<sup>249</sup>.

## 2.2.1.2 Le mouvement en faveur de l'ourdou au Panjab

### 2.2.1.2.1 La conférence de mars 1948 et les débuts du mouvement en faveur de l'ourdou

Il ne faudrait pas penser que l'ourdou est purement imposé par l'état. L'ourdou jouit du soutien de la majorité de la classe intellectuelle de Lahore, et ce soutien sera exprimé avant même que l'assemblée du Panjab ne se penche sur la question de l'ourdou. En effet, les 5 et 6 décembre 1947 un grand rassemblement d'intellectuels s'était tenu dans le hall du YMCA de Lahore sous l'égide des progressistes. Y avaient assisté des intellectuels de tous bords, comme les nationalistes Hafiz Jalandhari, M.D.Taseer, Shorish Kashmiri et Maulana Salahuddin, les marxistes Faiz Ahmad Faiz, Bari Alaig, Zahir Kashmiri, Abdul Majid Bhatti etc et tous avaient unanimement mis l'accent sur la nécessité de faire de l'ourdou le medium d'instruction au Pakistan<sup>250</sup>.

Mais c'est la conférence qui se tient à l'université du Panjab entre le 26 et le 28 Mars 1948 qui donne le coup d'envoi d'un nouveau mouvement pour l'ourdou.

Des experts en éducation (comme le dr Tasir) ainsi que des activistes (tels Sir Abdul Qadir et Maulvi Abdul Haq y étaient conviés et le Dr Umar Hayat leur avait présenté la requête suivante :

*Āp ḥazrāt ko jo urdu zubān aur urdu adab ke māhir haiṃ is bāt kā maṣvara dene ke liye yakjā kiyā hai ki university ko ab kaun se vasā'il ixtiyār karnā cāhiye jinse urdu na ṣīrf t'alīm kā zarī'a ban sake balki uske andar 'ulūm-o funūn ke jumla ḡaxīre jam'a kiye jā sakem aur usko har liḡāz se bain al-aqvāmī zubān banāyā jā sake.*

« Vous êtes tous des experts de la langue et de la littérature ourdoue, et nous vous avons réunis parce que notre université voudrait savoir quels moyens nous devons mettre en oeuvre pour faire de l'ourdou un medium d'instruction, pour transférer dans cette langue

---

<sup>248</sup>Jan 2004 : 391.

<sup>249</sup>Nizami, Hamid 1951 : 11.

<sup>250</sup>Salim 2010 : 115-116.

tous les trésors des sciences et des arts, et pour en faire également une langue véritablement internationale »<sup>251</sup>.

Mais, même si des intervenants avaient fait des propositions concrètes, la majorité s'était contenté d'utiliser cette plate-forme pour exprimer des idées nationalistes : fustiger les activistes bengalis, dont le mouvement avait contraint Mohammed Ali Jinnah à se rendre à Dhaka. Sir Abdul Rabb Nishtar rappelle les récentes déclarations de Mohammed Ali Jinnah à Dhaka et déclare :

*Mašriqī Bangāl meṃ jo log bangālī ko qaumī zubān qarār dene par zor de rahe haiṃ vo Pākistān meṃ nifāq kā bīj bokar uskī jaṛoṃ ko khokhlā karnā cāhte haiṃ.*

« Les gens du Bengale oriental qui insistent pour que le bengali soit déclaré langue nationale veulent seulement semer les graines de la discorde au Pakistan et arracher ses racines »<sup>252</sup>.

M.D.Taseer explique que l'ourdou et non le bengali peut prétendre devenir langue nationale car il est 100 % islamique :

*Dunyā meṃ faqaṭ urdu hī islām ki vāja se paidā huī. 'Arabī bhī qabal-az islām rā'ij thī. Magar urdu 'ehd-e islām meṃ phalī phūlī. Islīye use islāmī zubān kehnā nāravā nahīṃ.*

« De toutes les langues du monde il n'y a que l'ourdou qui soit née de l'islam. Car l'arabe existait avant l'arrivée de l'islam. L'ourdou s'est épanoui pendant la période islamique ; C'est pour cette raison qu'il serait pas incorrect d'affirmer que c'est une langue islamique »<sup>253</sup>.

Mais cette conférence marque aussi l'émergence d'un niveau discours : le Panjab est désigné comme terre d'accueil pour l'ourdou, langue menacée en Inde après l'exode des musulmans et l'adoption de l'hindi. Cette idée est d'abord brièvement exposée par Dr Umar Hayāt pendant sa présentation du 26 mars 1948 :

*Hamēṃ is bāt ko bhūlnā na cāhiye ki urdu ne apnī zindagī kā sabse lambā 'arṣā Panjāb hī meṃ basar kiyā aur ab jabki Hindūstān ke dūsre ḥiṣṣoṃ meṃ uskā vujūd saxt xaṭre meṃ hai uskī ā'inda zindagī kī ummīdeṃ Panjāb hī ke sāth vābasta nazār ātī haiṃ.*

« Nous ne devons pas oublier que l'ourdou a passé la plupart de sa vie au Panjab<sup>254</sup>, et en ces temps où l'existence de l'ourdou est menacée dans les autres parties de l'Inde il nous semble qu'il n'aura l'espoir d'un avenir qu'au Panjab »<sup>255</sup>.

Maulvi Abdul Haq – lui-même récemment émigré de Delhi – ira dans son discours jusqu'à demander l'hospitalité pour la langue ourdoue, langue qu'il compare à un réfugié chassé de son pays. Et son plaidoyer face à un auditoire majoritairement panjabi a tout d'un chantage affectif :

*Ḥazrāt ! Āpke mulk meṃ lākhom kī t'adād meṃ panāhguzīṃ ā'e haiṃ. Ismeṃ har ṭabqe, har ḥaiṣyat aur har san-o sāl ke aṣṣāṣ haiṃ. Āpne unheṃ hāthom hāth liyā, unke ānsū poṃche, unse hammadī kī, unkī diljūtī kī, begharom ko ghar aur bhūkhom ko khānā diyā. Un muṣibat ke mārom ke sāth ek aur panāhguzīṃ bhī āyā hai jo bahut qābil-e qadar aur lā'iq-e eḥtirām hai. Ye hamārī qaumī zubān hai. vo bhī panāhguzīnoṃ ki ṭarah mazlūm hai. Use bhī dūsrom kī ṭarah des-nikālā milā hai. Ab usne āpke sāya-e 'aṭfat meṃ panāh lī hai (...) Iskī qadar kijye. Ye āpke bahut kām āegī. Āpkī bahut xidmat karegī. Ye firqavārī aur ṣūbevārī rašk-o ḥasd ko miṭāegī, nifāq-o iftirāq kī āg ko bujhāegī. Dilom ko milāegī aur Pākistān kī r'iyā ko yakdil o yakjān kar degī.*

<sup>251</sup>Cité dans Zulfiqar (éd.) 1986 : 169.

<sup>252</sup>Imroz 28 mars 1948, Compte rendu de la séance du 26 mars 1948

<sup>253</sup>Cité dans Zulfiqar (éd.) 1986 : 195.

<sup>254</sup>Il s'agit ici d'une référence aux thèses de Hafiz Shirani selon lesquelles l'ourdou est né au Panjab (voir Shirani, Hafiz Mehmoud. 1928).

<sup>255</sup>Cité dans Zulfiqar (éd.). 1986 : 167.

« Messieurs ! Des réfugiés sont venus dans votre pays par centaine de milliers. Des gens de toutes les classes, de tous les rangs et de tous les âges. Vous les avez chaleureusement accueillis, vous avez séché leurs larmes, vous leur avez montré de la sympathie, vous avez donné des maisons à ceux qui n'en avaient pas et de la nourriture à ceux qui étaient affamés. Un autre réfugié, très honorable et respectable s'est joint à ces malheureux, c'est notre langue nationale. Elle est aussi malheureuse que ces réfugiés, elle a été comme eux exilée de son pays. Et maintenant elle est venue chercher refuge chez vous. Respectez et appréciez là ! Elle fera bien des choses pour vous, elle vous rendra bien des services. Elle détruira les sectarismes, régionalismes et les jalousies, elle éteindra le feu de la discorde, rapprochera les cœurs et fera du peuple du Pakistan une seule entité, avec un seul cœur et un seul corps »<sup>256</sup>.

Clairement, de toutes les régions du Pakistan, c'est le Panjab qui semble être le plus apte à devenir le nouveau sanctuaire de l'ourdou.

*Panjāb kā ṣūba hameṣā urdu zubān kī taraqqī-o tarvīj meṃ peṣ peṣ rahā hai aur mujhe ummīd hai ki jis tarah lākhom mohājīrom ko ābād kiyā jā cukā hai usī tarah is mohājīr zubān ko bhī uskā jā'iz ḥaq diyā jā'egā.*

« La province du Panjab a toujours été en pointe en matière de propagation et popularisation de l'ourdou et j'espère qu' à l'instar des centaine de milliers de réfugiés qui ont eu l'occasion de s'installer dans cette province, cette langue réfugiée y recevra le sort qui lui est dû »<sup>257</sup>.

A long terme, l'installation de l'ourdou au Panjab entraînera le remplacement du panjabi par l'ourdou. A ceux qui voudraient faire objection à cela, Abdul Haq répond :

*Kehne vāle kā ye kehnā ki ehl-e Panjāb kī aṣal zubān urdu nahīm ḡalaṭ nahīm hai. Lekin maim unse ye pūchtā hūm : kyā 'arabom kī āmad se qabal ehl-e miṣr kī zubān 'arabī thī, kyā 'Irāq-o Šām aur Marrākeṣ aur šumālī Afrīqā ke dūsre 'ilāqom ke bāšinde 'arabī bolte the ? Lekin āj un tamām mamālik ke bāšindom kī mādrī zubān 'arabī hai. Usī tarah ek din āne vālā hai jab ehl-e Panjāb kī zubān urdu hogī aur ye hoke rahegā. Mujhe aur āp meṃ se bahut soṃ ko ye din dekhnā naṣīb na hogā. Lekin mere is qaul kī taṣdīq āpkī ā'inda naṣlīm apne 'amal se kareṃgī.*

« Ceux qui disent que la langue des gens du Punjab n'est pas l'ourdou n'ont pas tout à fait tort. Mais je voudrais leur demander : est-ce qu' avant l'arrivée des arabes la langue des habitants d'Egypte était l'arabe ? Est-ce que les habitants d'Irak, de Syrie, du Maroc et d'Afrique du Nord parlaient arabe avant cela ? A présent la langue maternelle des habitants de tous ces pays est l'arabe. De la même façon, un jour viendra où la langue des habitants du Panjab sera l'ourdou, oui, ce sera vraiment le cas ! Moi-même ainsi que beaucoup d'entre nous ne serons pas là pour voir ce jour. Mais les générations qui nous suivrons prouveront par leurs actes que j'avais raison ! »<sup>258</sup>.

Le remplacement du panjabi par l'ourdou est dans l'ordre des choses. Il est inévitable, et s'inscrit dans un processus similaire à celui de la langue arabe remplaçant les langues vernaculaires dans les régions que les arabes ont conquises.

### 2.2.1.2.2 Maulana Salahuddin Ahmad, un défenseur de l'ourdou radical

Le remplacement du panjabi par l'ourdou, auquel le Maulvi Abdul Haq a fait allusion, et qu'il décrit comme le résultat d'un lent processus dont les personnes de sa génération ne verront sans doute pas l'aboutissement, un activiste lahori de l'ourdou - Maulana Salahuddin Ahmad – souhaite le voir se produire à court terme. Et il insiste pour qu'il soit effectué par les locuteurs de panjabi eux-mêmes, de façon consciente.

<sup>256</sup>Cité dans Zulfiqar (éd.). 1986 : 187-188.

<sup>257</sup>Imroz 28 mars 1948, Compte rendu de la séance du 26 mars 1948.

<sup>258</sup>Cité dans Zulfiqar (éd.). 1986 : 179.



Il présentera son analyse particulière de la situation de l'ourdou quelques mois après la conférence dans un essai intitulé *Taqsim-e mulk kā asar urdu zubān aur adab par* « L'impact de la partition sur la langue et littérature ourdoue », qui prolonge et développe les idées présentées par Maulvi Abdul Haq. Il lira cet essai au meeting annuel du *Halqa-e arbāb-e žauq* « Cercle des amis du bon goût » et le publiera en décembre 1948 dans sa revue *Adabī dunyā* « Le monde littéraire ».

Avant d'analyser cet essai fondamental, qui poursuit le mouvement entamé par Maulvi Abdul Haq, il ne serait pas inutile de retracer le parcours de Maulana Salahuddin Ahmad.

Maulana Salahuddin Ahmad (1902-1964) est né dans une famille de lettrés de la vieille ville de Lahore. Il se fait un nom dans le monde de la publicité, et publie à Lahore, à partir de 1933 une revue littéraire - *Adabī dunyā* – qu'il a rachetée à son fondateur Tajvar Najibabadi (la revue avait été fondée en 1929)<sup>259</sup>. Nationaliste, sympathisant des théories d'Allama Iqbal (auquel il consacra un livre) et pilier de l'association littéraire *Halqa-e arbāb-e žauq*<sup>260</sup>, il avait lancé dès 1946 un mouvement, le *Urdu bolo tehrīk* « Mouvement 'Parle ourdou !' » en réaction aux activités d'organisations pro-hindi et pour faire opposition à l'usage grandissant de l'anglais<sup>261</sup>. Et c'est dans sa revue *Adabī dunyā* qu'il s'adresse aux lecteurs dans des éditoriaux enflammés, les incitant à utiliser l'ourdou comme langue de communication entre eux (au lieu de leur langue vernaculaire) afin de donner une vraie visibilité à cette langue. Il insiste également pour que les parents parlent ourdou aux enfants sur la base d'un argument 'pédagogique' : les rendre ourdouphones dès le plus jeune âge faciliterait leur acquisition de l'instruction (et par conséquent augmenterait leur valeur sur le plan scolaire). Car le medium d'instruction dans la majorité des écoles est l'ourdou :

*Baccā jo zubān boltā hai agar usī meṃ t'alīm ḥāšil kartā hai to uskī 'amlī taraqqī un baccoṃ kī ba-nisbat tez hotī hai jo apne bolne kī zubān meṃ apnā sabaq nahīm parhte.*

« Si la langue d'instruction d'un enfant est aussi celle dans laquelle il s'exprime quotidiennement, alors il progressera bien plus vite que l'enfant qui reçoit de l'instruction dans une autre langue que la sienne »<sup>262</sup>.

Maulana Salahuddin concentre ses efforts sur le Panjab, et d'après ses propos, il y rencontrerait un certain succès : c'est au Panjab que l'on rencontre le plus grand nombre de personnes prêtes à abandonner leur langue vernaculaire:

*'Urdu bolo' tehrīk (...) un maqāmāt par phal phūl rahī hai jahām uskī kāmyābī kā kabhī tašavvur bhī nahīm kyā jā saktā thā. Miāmvālī aur Šāhpūr ke dūr-uftāda dehāt aur Multān aur Rāvalpindī ke pasmānda qašbāt kī fižā'eṃ āj urdu ke mīthe bolom se yaksām gūnj rahī haiṃ.*

« Le mouvement 'parle ourdou' s'est épanoui dans des lieux l'on ne pouvait même pas imaginer qu'il rencontrerait un quelconque succès. Les doux mots de l'ourdou résonnent dans l'atmosphère des zones rurales éloignées de Mianwali et de Shahpour comme dans celle des petites villes sous-développées (arriérées) des régions de Rawalpindi et de Multan<sup>263</sup> ».

La création du Pakistan en 1947 et la politique d'ourdouisation adoptée par l'état dans les mois qui suivent la création du pays lui semblent conduire directement à la concrétisation

---

<sup>259</sup>Hashmi. 2015 : 9-34.

<sup>260</sup>Sadid 1996 : 543.

<sup>261</sup>Hashmi 2015 : 103-109 et Sadid 2004 : 200-214.

<sup>262</sup>Editorial de *Adabī dunyā* décembre 1948, p.3.

<sup>263</sup>Cité dans Sadid 2004 : 203.

de son rêve. Mais la situation a quelque peu changé : les adversaires de l'ourdou ne sont plus l'anglais et l'hindi mais les langues vernaculaires. Et il fustige ceux qui les défendent :

*Jyom hī kisī mauq'e par hamārī qaumī zubān angrezī kī jaga lene kī košīś kartī hai, vohī ham mem̄ sūbā'ī aur qabā'īlī t'aṣṣubāt bedār ho jāte haiṃ aur ham apnī maqāmī bolyom̄ ko qaumī zubān se do do hāth karne ke liye akhāre mem̄ utār dete haiṃ. Hamem̄ gair kī gūlāmī manzūr hai lekin xweś kī rehbarī bhī gavārā nahīm....*

« Dès que notre langue nationale tente de remplacer l'ourdou nos vieux sentiments régionalistes et tribaux se réveillent et nous faisons descendre nos langues locales dans l'arène pour lutter contre la langue nationale. Nous consentons à être réduits en esclavage par les étrangers mais pas à être guidés par les nôtres »<sup>264</sup>.

Au lendemain de la conférence de Lahore, Salahuddin Ahmad écrit son essai *Taqsim-e mulk kā aṣar urdu zubān aur adab par*<sup>265</sup> pour développer deux points cruciaux abordés par le Maulvi Abdul Haq : le premier point concerne le choix du Panjab comme nouvelle terre d'accueil de l'ourdou, et le deuxième concerne le remplacement du panjabi par l'ourdou : quelles seront ses modalités, et en quoi est-ce inévitable (et même souhaitable).

Cet essai commence par le constat amer que l'ourdou n'a pas d'avenir en Inde, où l'hindi s'est imposé. Et cette introduction se conclut par un chantage affectif similaire à celui auquel s'était livré Abdul Haq dans son plaidoyer en faveur de l'ourdou quelques mois plus tôt.

*Urdu ke liye ab Hindūstān mem̄ koī gunjā'īś nahīm. Delhī xatm ho ga'ī. Lakhnau tabdīl ho rahā hai. Haydarābād cand dīn kā mehmān hai. Ab urdu ko ḡhūmḡhe se sar chupāne kī jaga bhī nahīm milegī. Vo Panjāb mem̄ paidā huī, Dehlī mem̄ parvān charhī, Lakhnau mem̄ javān bhī huī aur bevāh bhī aur ab vo vāpas apne maike mem̄ ā rahī hai. Iskā suhāg luṭ cukā hai ? Iskā dil śikasta hai ? Dekhye maike vāle ab isse kyā sulūk karte. Unkī rivāyāt to kuch aisī burī nahīm. Bare mehmān-navāz maś'hūr haiṃ. Zinda-dil kehlāte haiṃ magar dekhiye gānzada beṭī ko kis ṭarah apnāte haiṃ !*

« Il n'y a plus de place en Inde pour l'ourdou. La ville de Delhi est finie, Lucknow change, Hyderabad n'a plus que quelques jours à vivre. Maintenant la langue ourdoue ne trouvera plus –même après d'intenses recherches- d'endroit où se réfugier. Elle est née au Panjab<sup>266</sup> a grandi à Delhi, a passé sa jeunesse à Lucknow, est devenue veuve là-bas et maintenant est revenue à la maison de ses parents. Elle a perdu son conjoint ? Elle a le cœur brisé ? Voyons comment les habitants de sa maison parentale la traiteront. Leurs traditions ne sont pas si mauvaises que ça. Ils sont connus pour leur hospitalité. On dit qu'ils ont le cœur sur la main<sup>267</sup>, voyons donc comment ils accepteront cette fille malheureuse »<sup>268</sup>.

Puis Maulana Salahuddin Ahmad en vient à énumérer les raisons pour lesquelles le Panjab constitue la meilleure terre d'accueil de l'ourdou : les sikhs et le gouvernement anglais l'empêchaient jusque là de prospérer, à cause de la place qu'ils donnaient dans le système éducatif au panjabi. Leur départ laisse la voie libre à l'ourdou. Une langue qui n'a plus d'avenir en Inde peut maintenant s'épanouir là où régnait une langue qui n'a plus d'avenir au Pakistan depuis le départ des sikhs et anglais.

*Magrībī Panjāb mem̄ urdu kā mustaqbil kuch aisā burā nahīm. Panjābī zubān kā qiṣṣa jahām tak t'alīm kā t'alluḡ hai sikhom̄ ke cale jāne se xatam ho gayā. (...) Panjābī kā gyānī aur urdu kā fāzil sarkār ke nazdīk ek hī martaba rakhte the aur vo zubān jiskā sārā adab*

<sup>264</sup>Cité dans Sadid 2004 : 204.

<sup>265</sup>Ahmad, Maulana Salahuddin. 1949.

<sup>266</sup>Il s'agit encore une fois d'une référence aux thèses de Hafiz Shirani selon lesquelles l'ourdou est né au Panjab (voir Shirani, Hafiz Mehmoud. 1928).

<sup>267</sup>Référence à l'expression proverbiale *zinda-dilān-e Lahore* « Les lahoris au cœur ouvert ».

<sup>268</sup>Ahmad, Maulana Salahuddin. 1949 : 88.

*ek almārī meṃ samā jā'e urdu ke muṃh ātī aur xāṣī kāmyāb rehtī thī. Hamāre arbāb-e iqtidār kī bexabrī aur beḥis us vaqt bhī kārfarmā thī aur ṣāyad ab bhī rahe. Inqilāb ne xūd ba xūd ek masla ḥal kar diyā hai aur ham uske mamnūṃ haiṃ.*

« L'avenir de l'ourdou au Panjab occidental n'est pas si mauvais. Le panjabi a cessé d'être enseigné après le départ des sikhs (...) Le gouvernement considérait auparavant, le diplôme de *gyānī* de panjabi<sup>269</sup> et le diplôme de *fāzil* d'ourdou<sup>270</sup> comme équivalents, et le panjabi, cette langue dont toute la littérature remplirait seulement une armoire, s'opposait à l'ourdou et remportait pas mal de succès. L'ignorance et l'indifférence de nos gouvernants y étaient pour beaucoup et auraient continué à encourager cette situation. Mais notre indépendance a réglé ce problème et nous lui en sommes reconnaissants »<sup>271</sup>.

Une autre raison pour laquelle le Panjab constitue un lieu d'accueil idéal est que, contrairement aux autres régions, l'ourdou n'affronte ici aucun nationalisme linguistique.

*Merī nāqīṣ rā'ī meṃ sarḥadī ṣūba hamāre kisī aise t'ālīmī programme kī ham-qadmi nahīṃ karegā jo ham urdu ke rivāj-o furūḡ ke lye vaṣ'e kareṃge. Us ṣūbe kī maqāmī aur naslī 'aṣbiyyat use paṣto kī jaga urdu ko dene se bāz rakhegī, aur kam-o beṣ yehī kaifiyat Sindh kī hogī. Bābā-e Urdu cāhe kuch kahēṃ Sindh kī reṭīlī aur Sarḥad kī sanglāx sarzamīn meṃ naxl-e urdu kā bār-āvar honā qarīb qarīb moḥālāt meṃ se hai. Kaṣmīrī aur balocī ko agarce kō t'ālīmī ḥaiṣyat ḥāṣil nahīṃ aur na hamārī universīty unheṃ taslīm kartī hai. Magar suntā hūṃ kī kuch 'arṣe se Pākistān radio kaṣmīrī zubān meṃ broadcast kar rahā hai. Hamārī radio ko bhī ye barvaqt sūjhī. Ab kaṣmīrī ke b'ad ḡāliban brahṣī kī bār ā'egī. Allah urdu ke ḥarīfoṃ ko zyāda kare ! Unhīṃ ke dam se to hamārī bazm kī raunaq qā'im hai.*

« A mon humble connaissance, NWFP ne pourra pas concevoir l'équivalent des programmes que nous mettrons en place pour promouvoir la langue ourdoue. Les préjugés locaux et raciaux de cette province l'empêcheront de donner à l'ourdou la place du pachto, et ce sera plus ou moins la même histoire au Sindh. Quoi qu'en dise Maulvi Abdul Haq, il est à peu près impossible que l'arbre de l'ourdou puisse donner des fruits une fois planté dans les sables du Sindh ou le sol aride de NWFP. Même si le cachemiri et le baloutchi n'ont aucun statut en tant que langues d'instruction j'ai entendu dire que depuis quelques temps radio Pakistan retransmettait des programmes en cachemiri. Notre radio a eu cette idée au bon moment. Maintenant après le cachemiri ce sera le tour du brahoui. Qu'Allah augmente le nombre des opposants à l'ourdou ! C'est bien eux qui égayent nos soirées !<sup>272</sup> »

Enfin, l'arrivée des *mohajirs* locuteurs d'ourdou, va faciliter l'adoption de l'ourdou au Panjab. L'ourdou va devenir langue locale, et les enfants panjabis, qui n'entendaient parler l'ourdou qu'à l'école, l'entendront dans leurs villages grâce à la présence de locuteurs natifs et l'adopteront :

*Merī in guzārīṣāt se āp ne ye andāza kar liyā hogā kī merī nāqīṣ rā'ī meṃ urdu kā ā'inda vaṭan maḡrībī Panjāb hogā aur Lahor uskā markaz. Hindūstān kī teḥrīk-e hijrat hamāre liye har roz hazāroṃ urdu bolne vāle farāham kar rahī hai aur vo ṣūbe ke goṣe goṣe meṃ phail rahe haiṃ. Do sāl hue jab maiṃ ne 'adabī duniyā' meṃ 'urdu bolo teḥrīk' kā ijrā kyā*

<sup>269</sup> Examen optionnel en panjabi de l'université du Panjab, avec une épreuve écrite de panjabi en caractères *gurumukhī*. Qazī Fazl-e Haq avait donné aux étudiants la possibilité d'écrire leurs réponses à l'épreuve écrite de panjabi en caractères ourdou (Mehmood 2003 : 56).

<sup>270</sup> Examen optionnel en ourdou de l'université.

<sup>271</sup> Ahmad, Maulana Salahuddin. 1949 : 90.

<sup>272</sup> Ahmad, Maulana Salahuddin. 1949 : 90-91. Cette assimilation des sympathisants des langues régionales à des ennemis de l'ourdou donnera naissance à un nouveau terme, celui d'*urdu-duṣmanī* (littéralement 'anti-ourdouisme'), qui perdurera. Et ces mêmes sympathisants n'auront de cesse de se défendre contre cette accusation (et de prouver leur sympathie pour l'ourdou – nous le verrons).

*thā. To mujhe Panjāb ke dūr-uftāda dehāt se urdu bolne ke ḥalafnāme mauṣūl hone par be-intihā ḥairat huī thī aur maiṃ soctā thā ki zarūr ismeṃ koī ḡaibī ṭāqat kārfarmā hai. Āj vo xayāl ek ḥaqīqat bankar sāmne ā gayā hai. Allah tehrīk-e hijrat ko salāmāt rakhe, koī din kī bāt hai Derā Ḡāzī Xān ke dehāt meṃ bhī xāliṣ kārxāndārī zubān sunāṭ dene lagegī. Bacce madarse meṃ urdu parḥkar āte the magar ghar āte hī sab kuch bhūl jāte the aur vohī apnī panjābī bolne lagte the aur zāhir hai ki vo lākh parḥ likh jā'eṃ urdu unki rag-o pai meṃ kabhī sirāyat nahīṃ kar saktī thī aur vo use ṣaḥīḥ m'anoṃ meṃ apnī zubān nahīṃ banā sakte the. Ab ḥālāt ne ek inqilāb-afrīṃ karvaṭ lī hai. Maḡrībī Panjāb ke saulā azl'a meṃ Karnāl tak ke musulmān sirāyat kar cuke haiṃ. Delhī ke pāṃc lākh unke 'alāva haiṃ (aur UP se har hafte pāṃc che hazār kī ek tāza khep ā jāti hai). Panjāb meṃ rizq kī fārāvānī rahe na rahe urdu kī fārāvānī zarūr ho jā'egī. Lahore kī markaziyat-e 'ilm musallam hai. Ab vo markaz-e zubān bhī banne vālā hai. Magar ye jabhī mumkin hai ki ham apnī zimmedārī kā eḥsās kareṃ.*

« Vous avez deviné, en écoutant mes déclarations qu'à mon humble avis la patrie future de l'ourdou sera le Panjab occidental et que Lahore sera son centre. L'exode des musulmans qui se poursuit depuis l'Inde nous fournit tous les jours des milliers de locuteurs d'ourdou qui se répandent dans tous les coins de la province. Il y a maintenant deux ans que j'ai lancé le mouvement 'ourdou bolo'. J'ai été extrêmement surpris lorsque j'ai reçu des déclarations d'allégeance à l'ourdou venant de lointaines zones rurales du Panjab et j'ai pensé qu'il y avait certainement eu là quelque intervention divine.

Maintenant cette idée est devenue réalité : si Allah continue à soutenir cet exode, alors dans quelques jours seulement on commencera à entendre du pur *Karxandar*<sup>273</sup> dans les campagnes de Dera Ghazi Khan .

Les enfants étudiaient l'ourdou à l'école, mais dès qu'ils revenaient à la maison ils oubliaient tout et recommençaient à parler leur panjabi et il est clair qu'en dépit du temps considérable qu'ils passaient à écrire et lire l'ourdou , celui-ci ne pénétrait pas dans leurs veines et ils ne se l'approprièrent pas dans le vrai sens du terme. Mais la situation vient de prendre un tournant révolutionnaire. Les musulmans de Karnal viennent de pénétrer dans les 16 districts du Panjab occidental , et à part eux il y a aussi 500000 musulmans de Delhi (et chaque semaine un nouveau groupe de 5000 ou 6000 personnes arrive de la province de UP). Il n'est pas sûr que la nourriture subsiste en grande quantité au Panjab mais l'ourdou subsistera, lui.

Pour ce qui est de Lahore, sa place centrale dans le champ de la connaissance est une réalité. Maintenant elle va devenir un centre linguistique (centre d'ourdou). Mais ce sera possible seulement si nous nous montrons conscients de nos responsabilités <sup>274</sup>».

Adopter et diffuser l'ourdou est pour Salahuddin Ahmed une sorte de devoir civique du citoyen pakistanais. Avec cet essai, maulana Salahuddin Ahmad s'imposera comme le continuateur du mouvement de Maulvi Abdul Haq au Panjab, et comme son plus fervent supporter.

En effet il ne souhaite pas seulement que l'ourdou remplace l'anglais dans tous les domaines de l'administration et de l'éducation, mais il veut aussi qu'il remplace le panjabi. Pour l'historien K.K. Azeez, qui cite des extraits de ce texte dans *The coffee houses of Lahore A memoir 1942-1957*<sup>275</sup>, l'adhésion inconditionnelle de maulana Salahuddin à l'ourdou illustre *how cowardly and calmly the panjabi literati and intelligentsia submitted to the strictures of the Urdas*<sup>276</sup> *against the panjabi language*<sup>277</sup>.

### 2.2.1.3 Lahore, centre d'ourdou

<sup>273</sup>Langue de la vieille ville de Delhi.

<sup>274</sup>Ahmad, Maulana Salahuddin. 1949 : 91.

<sup>275</sup>Azeez, K.K. 2007 : 267.

<sup>276</sup>Terme péjoratif utilisé par K.K. Azeez pour désigner les locuteur d'ourdou de UP ou Delhi.

<sup>277</sup>Azeez, K.K. 2007 : 267.

L'ambition de Salahuddin Ahmad, exposée dans *Taqsim-e mulk kā asar urdu zubān aur adab par* se réalise partiellement dans les années qui suivent : les zones rurales du Punjab ne vont pas adopter l'ourdou, mais Lahore, comme il l'avait prédit, va devenir un centre d'ourdou, à l'instar de Delhi, Lucknow ou Hyderabad. Les intellectuels réfugiés affluent dans la ville, après la partition, et créent une vie culturelle intense dont le moyen d'expression est l'ourdou. Un certain nombre de facteurs les attirent et les retiennent à Lahore, la ville regorge de structures qui ont besoin de lettrés et d'écrivains : *colleges*, université et écoles, administrations, stations de radio, industrie du cinéma, maisons d'éditions, journaux et revues.

Les intellectuels réfugiés se divisent en deux catégories :

1 Les intellectuels panjabiphones (originaires du panjab oriental). Ils viennent des régions d'Amritsar (Sa'adat Hassan Manto, Ahmad Rahi, Zahir Kashmiri, Bari Aleg, Muzaffar Ali Sayed, Shahzad Ahmad, Saifuddin Saif, Saghar Siddiqui, Arif Abdul Matin), Ludhyana (Hamid Akhtar, Sahir Ludhianvi), Jalandhar (Ibn-e Insha, Hafiz Jalandhari) Gurdaspur (Mumtaz Mufti, Munir Niazi) et de Ferozpur (Ashfaq Ahmad). Une grande partie d'entre eux est marxiste et proche du mouvement progressiste.

2 Les intellectuels ourdouphones de UP et de Delhi : il s'agit de jeunes intellectuels conservateurs tels Intezar Hussain, Hassan Askari, Ibarat Bareilvi, Sajjad Rizvi, Nasir Kazmi, Vaqar Azim, de représentants de la vieille *ašrafyā* (aristocratie) comme Mian Aslam, Ashraf Subuhi et Shahid Dehlvi, et d'intellectuels marxistes comme Hajra Masrur et Khadija Mastur, Sajjad Zahir, Sibte Hassan et Mirza Ashfaq Baig. On compte aussi parmi eux des artistes comme Shakir Ali et Sadiqain, poètes et écrivains à leurs heures. Même si certains d'entre eux se dirigeront plus tard vers Karachi, Lahore deviendra une étape obligée sur leur itinéraire, et ils élisent domicile dans des quartiers comme Sanatnagar et Krishannagar<sup>278</sup>.

Tous ces intellectuels sont destinés à jouer un rôle dans la vie littéraire et culturelle de la ville. Les emplois qu'ils occupent – aux salaires souvent modestes<sup>279</sup> – permettent néanmoins à toute une bohème littéraire, qui se constitue dans ces années là, de survivre, bohème dont les cafés et salons de thé bon marché tels Arab hotel, coffee house, Pak Tea House sont les refuges<sup>280</sup>. Ce groupe compte de très nombreux membres : K.K. Azeez cite dans *The coffee houses of Lahore. A memoir 1942-1957* 206 noms d'habitues du Coffee house<sup>281</sup>. Les intellectuels se livrent à de véritables joutes oratoires dans des sessions organisées par les deux principaux cercles littéraires de la ville : le *Halqa-e arbāb-e žauq* « Cercle des amis du bon goût » et le *Anjuman-e taraqqī-pasand mušannifin* « Organisation des écrivains progressistes ».

L'arrivée en masse d'intellectuels, ainsi que l'attente des réfugiés déplacés de UP, Delhi et du Panjab oriental, souvent lettrés, entraînent un véritable boum des imprimés. Lahore comptait déjà avant la partition un certain nombre de journaux prestigieux tels que *Navā-e vaqt* « La voix du temps », *Zamīndār* « Le propriétaire terrien », *Ehsān* « La faveur », *Inqilāb* « La révolution »<sup>282</sup>, ainsi que de revues (*Saverā* « Le petit matin », *Adab-e latīf*

---

<sup>278</sup>Hussain, Intezar 2012 : 23.

<sup>279</sup>Azeez, K.K. 2007 : 277-279.

<sup>280</sup>Les mémoires de KKAzeez (Azeez, K.K. 2007), Intezar Hussain (Hussain, Intezar. 2012) et de Shorish Kashmiri (Kashmiri, Shorish. 1967)

<sup>281</sup>Azeez, K.K. 2007 : 23-29.

<sup>282</sup>Nizami, Majid 1958 : 3-7.

« La délicate littérature », *Humāyūm*, *Adabī dunyā* « Le monde littéraire »<sup>283</sup>). Mais en 1948-49 une pléthore de nouveaux quotidiens apparaît : *Imroz* « Aujourd'hui », *Agāz* « Le début », *Tāqat* « La force », *Safīnā* « La barque », *Afāq* « Le monde », *Mağrībī Pākistān* « Le pakistan occidental », *Tasnīm*, *Navā-e Pakistan* « La voix du Pakistan », *Jadīd Nizām* « Le nouveau régime », ainsi que les hebdomadaires *Caṭṭān* « Le roc », *Iqdām* « Initiatives », *Qandīl* « La chandelle »<sup>284</sup>. Les revues littéraires naissent les unes après les autres : *Nizām* « Le régime » et *Saḥar* « Le matin » apparaissent en 1947, *Nuqūš* « Les empreintes », *Nargis* « Le narcisse » *Istiqlāl* « La détermination », *Māh-e nau* « La nouvelle lune » *Jāved* « L'immortel », sont créées en 1948, *Urdu adab* « Littérature ourdoue » en 1949 *Kitāb* « Le livre » et *Nigāriš* « L'écrit » en 1950, *Sāt rang* « Les sept couleurs » en 1953 *Na ī tehrīrem* « Nouveaux écrits » en 1954 *Ṣaḥīfa* « Le traité » et *Lail-o nahār* « Les jours et les nuits » en 1957<sup>285</sup>.

Au final, Lahore, en 1957, compte en ourdou 21 quotidiens, un bihebdomadaire, 66 hebdomadaires, 19 bimensuels, 153 mensuels, 6 trimestriels<sup>286</sup>. Avec un total de 266 imprimés Lahore s'impose comme le plus gros producteur et consommateur de journaux en ourdou (devançant Karachi qui en 1955 en compte 145).

## 2.2.2 Le panjabi et son statut

### 2.2.2.1 La place du panjabi dans la vie publique après 1947

La partition entraîne un changement radical dans la population de Lahore, réduisant à néant les populations hindoues et sikhs qui constituaient en 1931 respectivement 30% et 5 % de la population totale de la ville (429747 habitants<sup>287</sup>). L'importance économique des communautés sikhs et hindoues a été soulignée par un certain nombre d'auteurs<sup>288</sup>; ces populations, bien que minoritaires, étaient plus éduquées que la population musulmane. Parmi les étudiants du prestigieux Forman Christian College en 1946-47 les hindous constituaient 56 % de l'ensemble, les sikhs 24 % et les musulmans 17 % (le reste étant chrétiens et parsis)<sup>289</sup>.

Le panjabi en *gurumukhi* était enseigné dans les écoles et les *colleges* gérés par les sikhs, comme le Sardar Bahadur Bhagat Singh Khalsa High School et le Sikh National College (fondé en 1938), ainsi qu'à l'Oriental College depuis 1877. Avec le départ des sikhs le Sardar Bahadur Bhagat Singh Khalsa High School devient Islamia High School et le Sikh National College devient Maclagan Engineering College (maintenant UET). Et le département de panjabi de l'Oriental College est fermé.

Lahore était aussi le siège de plusieurs revues littéraires qui paraissaient en panjabi *gurumukhi*, telles *Panj daryā* « Les cinq fleuves » de Mohan Singh Mahir ou *Pritam* « L'aimé » de Pritam Singh Safir. Le *gurumukhi* était aussi présent dans les pages spéciales de la prestigieuse revue *Rāvī* du government college Lahore. Le *gurumukhi* (tout comme l'hindi) disparaît du jour au lendemain, et l'ourdou (et dans une moindre mesure l'anglais) se réserve donc l'exclusivité du domaine de l'écrit.

<sup>283</sup>Qureishi, Mohammad.Arif. 1966 : 463-466.

<sup>284</sup>Nizami, Majid 1958 : 7-9.

<sup>285</sup>Qureishi, Mohammad Arif. 1966 : 467-485.

<sup>286</sup>Nizami, Majid 1958 : 10.

<sup>287</sup>Chattha 2012 : 197.

<sup>288</sup>Chattha 2012 et Talbot 2007

<sup>289</sup>Chattha 2012 : 200.

Un autre facteur a définitivement affecté la visibilité du *gurumukhi* : pendant les pillages, les ouvrages disparaissent des maisons et des bibliothèques, vendus à des chiffonniers (pour être recyclés/réutilisés), jetés à la rue ou brûlés :

*Pākistān banāṅ tom b'ad sārā 'ilm risālyām, axbārām te kitābām de rūp vic fūṭpathām te ā gayā sī. Lahore chaḍke jāṅ vāle hindūām sikhām de gharām nūṅ ehl-e žauq sajnām pharolyā te jo kamm dī šai hath āṭ o le ga'e (...) Jai kise ghar vic kitābām yām risāle pa'e san o raddī de bhā vecke paise vaṭ liye te risāle te kitāb fūṭpathām te ā gayām. Hindūām te sikhām dyām schoolām collegeām dyām libraryām nūṅ vī annhe vāh luṭyā gayā te kitābām fūṭpathām te ā gayām...Sanātan Dharam High School dī library nūṅ pharolyā gayā, jide vicom kujh kitābām ṭakar utte rakhke raddī vic vech dittyām gayām te bahutyām kitābām nūṅ sarak utte rakh ke agg lā ditti gaṭ...*

« Après la création du Pakistan tout le savoir qui était contenu dans les revues, journaux et livres s'est répandu sur les trottoirs. Les personnes de goût ont passé au crible les maisons des hindous et sikhs qui avaient quitté Lahore et pris tout ce qui leur était utile (...) S' ils trouvaient dans une maison des livres ou revues, ils les vendaient aux chiffonniers au prix du papier et ainsi les livres et revues se sont retrouvés sur les trottoirs. Les bibliothèques des écoles et *colleges* des sikhs et hindous ont été aveuglément pillées et les livres se sont aussi retrouvés sur les trottoirs. La bibliothèque de la 'Sanathan dharam School' a été vidée, et une montagne de livres a été vendue aux chiffonniers, et beaucoup d'entre eux ont été jetés dans la rue et brûlés<sup>290</sup> ».

Avant la partition, la vie littéraire autour du panjabi à Lahore réunissait des poètes de toutes confessions : des « symposiums » poétiques en panjabi (ou *Kavī darbār*) étaient régulièrement organisés, réunissant poètes musulmans, hindous et sikhs. Ces symposiums avaient lieu à l'occasion de fêtes populaires, dans des foires ou des mausolées, et surtout dans des parcs (comme *Mochi Bag*)<sup>291</sup>. La partition met un terme à cette vie littéraire multi-confessionnelle. Une migration massive de sikhs et d'hindous a lieu depuis Lahore. Maula Bakhsh Kushta dans sa *Taḍkira panjābī šā'irām dā* « Encyclopédie des poètes panjabis » cite 14 poètes qui ont dû fuir cette ville et s'installer en Inde (parmi lesquels les plus connus sont Amrita Pritam, Dr Mohan Singh Divana, Pritam Singh Safir, Prabhjot Kaur, Devinder Satyarthi, Mohan Singh Mahir (professeur au Sikh National college)<sup>292</sup>. On peut ajouter à cette liste le romancier Kartar Singh Duggal, les dramaturges I.C.Nanda, Balvant Gargi et G.S.Khosla, le journaliste Khushwant Singh, les linguistes Banarasi Das Jain (professeur à l'Oriental College) et Lajwanti Ram Krishna. Résultat de tous ces déplacements : il ne reste plus aucune trace du milieu littéraire sikh/hindou de Lahore.

Absent des écoles, des universités, des bibliothèques, des revues et des scènes de théâtre, que reste t-il du panjabi dans l'espace public ? Il survit bien entendu dans le domaine oral (marqué par un fort schéma triglossique, nous allons l'étudier plus loin) et dans certains domaines de l'espace public : littéraire, éducatif, politique, radiophonique et cinématographique.

La vie littéraire en panjabi devient embryonnaire à Lahore après la partition. Le sous-champ littéraire sikh avait disparu et le sous-champ littéraire musulman-chrétien s'était rétréci considérablement, après la fin de la publication de *Panjābī darbār* en 1935 et de *Sārang* en 1936. Ce sous-champ avait en outre été affecté par le départ de Miran Bakhsh

---

<sup>290</sup>Risalu 2008 :127.

<sup>291</sup>Kushta 1960 : 17.

<sup>292</sup>Kushta 1960.

Minhas à Karachi en 1938<sup>293</sup> (il décédera pratiquement oublié à Karachi en 1957) ainsi que par le décès du très actif Qazi Fazl-e Haq en 1939. On ne trouvait donc plus à Lahore immédiatement après la partition ni revue littéraire en panjabi, ni organisation en faveur du panjabi. Le peu d'activités littéraires qui subsistait se regroupe autour de poètes populaires connus sous le nom de *baïtbāz* dont nous avons parlé plus haut ; Karam Amritsari et Kushta, émigrés d'Amritsar après la partition se joignent à eux. Ceux-ci continuent à participer ici et là à des symposiums poétiques où la langue utilisée n'est plus spécifiquement le panjabi, où l'ourdou domine, et qui se déroulent maintenant dans des lieux clos (Dyal Singh college, YMCA).

Maula Bakhsh Kushta tentera en 1950 de relancer des activités littéraires en faveur du panjabi. Il fondera une organisation nommée *Panjābī darbār*, et organisera sous son égide quelques sessions poétiques auxquelles Ustād Hamdam et Firoz Din Sharf participeront, mais cette organisation s'éteindra après quelques réunions, incapable de mobiliser les écrivains panjabis<sup>294</sup>.

Dans le domaine de l'éducation, on note que le *Panjābī fāzil* (Examen optionnel en panjabi de l'université, avec une épreuve écrite de panjabi en caractères ourdou), qui avait été institué par Qazi Fazl-e Haq au début des années 30, s'est maintenu, malgré la fermeture du département de panjabi de l'Oriental College. Les candidats ont toujours la possibilité de passer l'examen de *Fāzil*, même s'ils ne peuvent plus le préparer au sein de l'université et doivent le faire de façon privée. Le poète Maula Bakhsh Kushta ouvre en 1951 un petit institut - le *Anglo panjabi college* - au 4 temple road de Lahore, où l'on dispense des cours pour préparer les candidats au *Fāzil*. Son fils, Mohammad Afzal Khan, prend la direction de cet institut à sa mort en 1955<sup>295</sup>. Cet examen est ouvert à des étudiants qui n'avaient pas pu continuer leur cursus au-delà de leur examen de matriculation, et était très prisé. Les candidats au *Panjābī fāzil* n'étaient pas des passionnés de panjabi ; pour la majorité d'entre eux il s'agissait d'une simple formalité, d'un examen facile à passer qui donnait un diplôme supplémentaire, et de meilleures chances sur le marché de l'emploi. Comme l'explique Shafqat Tanvir Mirza :

*Panjābī nāl onām dī commitment koī nahīm sī. Panjābī onām dā ikk rasta sī ki thīk ai jī aide zarī'e asīm job nūm behtar kar sakde ām, kujh taraqqiyām kar sakde ām, officer vī ho sakde ām.*

« Les candidats ne s'engageaient pas en faveur du panjabi. C'était juste un moyen pour eux de trouver un meilleur emploi, de progresser, et même de devenir fonctionnaires »<sup>296</sup>.

On ne connaît pas le nombre de candidats qui se présentent au *Panjābī fāzil* dans les années qui suivent la partition. Mais, à titre indicatif, nous pouvons avancer les chiffres donnés par Mohammad Afzal pour 1955 et 1956 : en 1955 190 candidats s'y présentent (et 49 le réussissent), en 1956 185 s'y présentent (et 58 le réussissent)<sup>297</sup>. Des écrivains comme Raja Risalu, Asif Khan et Rauf Malik le passeront.

Le panjabi continue d'être utilisé dans les réunions politiques ; il l'avait déjà été dans des réunions publiques, avant la partition par les leaders musulmans, comme le rappelle Safdar Mir à partir de ses propres observations<sup>298</sup>. Des élections parlementaires vont se dérouler en 1951 au Panjab ; le leader de la Muslim League Mumtaz Daultana, Mian

---

<sup>293</sup>Kushta 1960 : 388.

<sup>294</sup>Khan, Mohammad Afzal. 1960 : 52.

<sup>295</sup>Khan, Mohammad Afzal. 1960 : 52.

<sup>296</sup>Mirza Shafqat Tanvir 2013 : 195.

<sup>297</sup>Khan, Mohammad Afzal. 1960 : 52-53.

<sup>298</sup>Mir, Safdar 1963b : 3-4.



Iftikhar ud Din, leader du parti indépendant d'inspiration marxiste qu'il avait formé (le *Azad Pakistan Party* « Parti libre du Pakistan ») la *Jamā'at-e islamī* et le parti communiste vont y participer<sup>299</sup>. Comme l'un des candidats communistes, le syndicaliste Mirza Ibrahim, était en prison, ce sont Abid Hassan Minto (étudiant en droit et militant du parti communiste) et Mazhar Ali Khan (rédacteur en chef du journal *Pakistan Times*) qui font campagne à sa place. Abid Hassan Manto se souvient :

*Maiṃ ne Mirzā Ibrāhīm kī intixābī muhim meṃ xūd ḥiṣṣa liyā, jo us waqt jail meṃ the. Unkī constituency bahut baṛī thī. Vo border se y'anī Kusūr se āge Narowāl tak phailī huī thī. Ham gāoṃ gāoṃ kā chakkar lagāte aur panjābī meṃ taqrīreṃ karte the. Ye ek uṣūl thā jo hamne ixtiyār kiyā thā. 'Avām se usī kī zubān meṃ bāt karnā. Mujhe nahīṃ pata ki bāqī partyoṃ meṃ bhī ye uṣūl thā. Ba-har-hāl, Mazhar 'Alī Xān, jo angrezī ke saḥāfī the aur urdu kam jānte the, panjābī ke zabardast muqarrir šābit hue.*

« J'ai pris part à la campagne du camarade Mirza Ibrahim, qui était en prison, la circonscription dans laquelle il se présentait était grande, elle s'étendait de la frontière (Kusoor) jusqu'à Narowal, nous allions de village en village et faisons des discours en panjabi. Nous avons adopté comme principe de base, de nous adresser au peuple seulement en panjabi. Je ne sais pas si cela a été aussi le cas dans les autres partis. Mazhar Ali Khan, qui était avant tout un journaliste anglophone et connaissait peu l'ourdou, s'est révélé être un formidable orateur en panjabi »<sup>300</sup>.

En fait tous les candidats utilisent le panjabi pendant leur campagne, car il s'avère un moyen de communication efficace: Mumtaz Daultana et Mian Iftikharuddin font des discours en panjabi et même une organisation comme *Jamā'at-e islamī*, pourtant réticente à utiliser les langues régionales et grand supporter de l'ourdou, est contrainte de s'exprimer en panjabi pour mobiliser les électeurs potentiels ; elle publie une brochure de 16 pages contenant 5 poèmes en panjabi écrits par le poète Abdullah Shakir<sup>301</sup>.

Le 16 décembre 1937 une branche d'All India radio s'était ouverte à Lahore. Cette station retransmettait depuis ses débuts une émission quotidienne de 30 minutes en panjabi, destiné aux populations rurales et appelé *Dehātī bhāyoṃ ke liye* « Pour nos frères des campagnes ». Au cours de ce programme, on entendait deux présentateurs échanger des remarques d'ordre moral et civique<sup>302</sup>. De courtes pièces en panjabi de 15 minutes étaient intercalées dans l'émission *Dehātī bhāyoṃ ke liye* une fois par semaine. Parmi elles la pièce *Akhyāṃ* « Les yeux » de l'homme de théâtre Rafi Pirzada écrite en 1938 avait été un tel succès qu'elle avait du être retransmise à plusieurs reprises<sup>303</sup>.

Ce programme quotidien en panjabi continue après la partition. Il est rebaptisé *Jamhūr dī āvāz* « La voix du peuple », et dure maintenant entre 45 minutes et une heure. Son contenu est le même. Ce programme devient extrêmement populaire grâce au présentateur Mirza Sultan Baig, un acteur qui prend le nom de Nizam Din (et dialogue avec un autre acteur Rashid Jebi, renommé Qaym Din)<sup>304</sup>. Il incarne de façon un peu caricaturale le bon sens rural. Sa parole est si appréciée, et sa popularité telle qu'en mai 1955 le très sérieux journal *Imroz* l'invite à collaborer à sa page en panjabi, et publie ses commentaires humoristiques sous le titre de *Xabrāṃ dyāṃ gallāṃ* « Quelques mots à propos de l'actualité » puis *Haḥte dyāṃ xabrāṃ* « L'actualité de la semaine. » Après la partition, il devient habituel de présenter une fois par mois une pièce radiophonique en panjabi (d'une durée de 30 minutes)<sup>305</sup>. Il existe une trace tangible de ces pièces, car en 1952 la revue *Panjābī* publie chaque mois la pièce en panjabi diffusée le mois précédent.

<sup>299</sup>Kamran 2009 : 264-265.

<sup>300</sup>Entretien avec Abid Hassan Minto, Lahore, 14 mars 2018.

<sup>301</sup>Mushtaq 1997c : 11-12.

<sup>302</sup>Jebi 1966 : 33-34

<sup>303</sup>Mehmoud 2003 : 18-20.

<sup>304</sup>Jebi 1966 : 34-35.

<sup>305</sup>Mehmoud 2003 : 20-21.

Il s'agit généralement de thèmes ruraux, à portée morale ou patriotique. L'écrivain Sajjad Haïder (qui travaillait depuis 1944 à la branche de Lahore d'*All India radio*) est en charge des programmes en panjabi.

L'industrie du cinéma avait démarré à Lahore dès 1929, avec la création par Abdul Rashid Kardar d'un studio et d'une compagnie de production sous le nom de *United players corporation* ; elle s'était vite développée, produisant plusieurs films par an<sup>306</sup>. La majorité des films est en ourdou, mais des films panjabis sont produits à intervalle régulier : le premier film panjabi est *Hir Rāmjhā* (réalisé en 1932 par Kardar), que suivront en 1933 *Rājā Gopī Cānd*, en 1937 *Sohṇī Mahīmṽāl*, et en 1938 *Sassī Punnūṃ*. Au total, 31 films en panjabi seront réalisés entre 1932 et 1947 à Lahore. La partition et le départ des artistes hindous et sikhs, ainsi que celui d'Abdul Rashid Kardar pour Bombay affectera l'industrie du cinéma de Lahore. Les premiers films en panjabi après la partition seront réalisés dans les studios de Lahore en 1949 (*Phere* « Les ronds » et *Mundrī* « La bague »). En 1950, 3 films panjabis sont réalisés dans les mêmes studios *Lāre* « Les nouveaux maris », *Šammī, Gabhrū* « Le jeune homme », en 1951 3 autres *Cānve* « Ma lune », *Dilbar* « Le bien aimé », *Billo* « La bien aimée ». Jusqu'en 1960 44 films panjabis seront réalisés dans les studios de Lahore<sup>307</sup>, films narrant des intrigues romantiques conventionnelles, sur fond de rivalités villageoises. L'industrie du film panjabi est rentable et a du succès. Un certain nombre de poètes connus seront sollicités pour écrire des paroles de chansons pour les films panjabis, comme Firozuddin Sharf, Baba Alam Siahposh, Tanvir Naqvi, Saghar Siddiqui ou même Ahmad Rahi.

Le succès grandissant de l'industrie cinématographique panjabe présente un contraste saisissant avec la place limitée du panjabi dans l'espace public.

### 2.2.2.2 Le schéma triglossique

Un schéma triglossique s'était mis en place au Panjab après l'arrivée des anglais, schéma que l'indépendance du Pakistan et la promotion de l'ourdou avait peu affecté (et qui continue à l'heure actuelle) :

L'anglais est la langue 'haute', celle qui donne accès aux hautes études, à la haute fonction publique, à la magistrature, aux écoles d'officiers. Il continue à être enseigné dans des écoles prestigieuses issues du modèle anglais.

L'ourdou reste la langue de l'instruction primaire et secondaire, de la basse administration et des bas tribunaux. Son prestige, dû à son introduction à l'université et son utilisation au parlement, a quelque peu augmenté mais cette langue n'est pas l'outil d'une ascension sociale très élevée.

Le panjabi est la langue basse. Il n'est utilisé ni à l'école ni dans l'administration, n'est doté d'aucun capital symbolique ou matériel et reste relégué au bas de la pyramide.

Néanmoins, pendant les années qui suivent la partition le panjabi se maintient comme la langue de communication orale des panjabis de tous milieux ; elle leur vient si spontanément qu'ils l'introduisent involontairement dans des contextes formels, dans lesquels le schéma triglossique recommanderait l'utilisation de l'anglais ou de l'ourdou :

*Maim schoolām collegeām vic vekhdā sām ki master te professor parhānde te angrezī fārsī te urdu ne par ṭālib-e 'ilmām nūṃ samjhānde panjābī vic ne. Magistrate te vakīl 'adālatām vic angrezī bolde bolde panjābī bolāṅ lag painde ne. Collegeām te universityām de munḍe*

---

<sup>306</sup>Gazdar 1997 : 6-10.

<sup>307</sup>Shahzad 2017 : 1-21.

*kuṛyāṃ classāṃ toṃ nīkalke urdu līkhde paṛhde te bolde axīr pañjābī nāl ī zubānāṃ dī ulī lāhnde ne jīṛ onāṃ nūṃ dūjyāṃ zubānāṃ dī gill nāl lag jāndī ai.*

« Je voyais dans les écoles et *colleges* les maîtres et professeurs enseigner l'anglais, le persan et l'ourdou, mais pourtant fournir des explications aux étudiants en panjabi. Dans les tribunaux, les magistrats et avocats commençaient leurs plaidoyers en anglais et passaient au panjabi. Les garçons et les filles qui sortaient des college et universités savaient lire, écrire et parler l'ourdou mais utilisaient le panjabi pour nettoyer la moisissure que l'humidité des autres langues avaient communiqué à la leur »<sup>308</sup>.

Le panjabi est utilisé à l'oral par tout le monde, les plus pauvres comme les plus riches et les plus cultivés, à chaque rang de l'échelle sociale. Il s'agrémente d'anglais et d'ourdou lorsqu'il est parlé par l'élite. Mais le schéma triglossique dominant crée des situations paradoxales relevées par K.K. Azeez: Les intellectuels qui fréquentent le coffee house de Lahore parlent un panjabi anglicisé (nommé *Punjlish* par K.K. Azeez), mais dans certains contextes ils doivent parler ourdou devant le même auditoire que celui avec lequel ils conversent habituellement en panjabi au coffee house. Bien que leur communication orale s'effectue la plupart du temps en panjabi ils consacrent tous leurs efforts littéraires à l'ourdou :

*The coffee house talked for 14 hours a day, in what we may call Punjlish, a unique mixture of two tongues which gave everyone the ability to express his thoughts and feelings with enviable precision. Beyond that there were exasperating contradictions and fallacies. The Punjabi spoke punjlish with his family and friends and teachers. But the arrival or presence of a single Urdu made him and his circle switch immediately to Urdu. He also wrote his literature in Urdu, and discussed its finer points also in Urdu, but only in the halqa<sup>309</sup> or other formal causeries. The post-halqa meetings in the Coffee house and Tea House were conducted in punjlish<sup>310</sup>.*

Néanmoins, on peut noter une tendance grandissante à parler aux enfants en ourdou dans les milieux éduqués, comme en témoigne Raja Risalu en 1957 :

*Cange bhale gharām vic vekhaṅ vic āyā ai ki jadom myām bivī gall karaṅ te pañjābī bolāṅ te budḡhā pyo te javān putr gall karaṅ te pañjābī vic bāhar sajnām belyām nāl gall karaṅ te pañjābī vic par jadom ghar vic nikke nikke bālām nāl gall karaṅ te urdu vic !.*

« Nous avons remarqué que dans les familles « bien comme il faut » lorsque le père et la mère conversent ensemble ils utilisent le panjabi, lorsque un vieux père parle à son fils il parle panjabi, ils parlent panjabi avec leurs amis en dehors de la maison, mais lorsqu'ils s'adressent, à la maison, à de jeunes enfants, ils emploient l'ourdou »<sup>311</sup>.

Cette pratique est liée à une perception négative de la langue panjabe : on la parle avec les personnes de sa génération (ou plus âgées), par habitude, mais elle n'est pas digne d'être transmise aux enfants.

La nouvelle du caricaturiste Anvar Ali parue dans *Imroz* le 10 juillet 1955 *Vāris Šāh dī zubān kauṅ samjhe ?* « Qui pourrait bien comprendre la langue de Varis Shah ? » dresse un portrait satirique de la situation triglossique que nous avons tenté de décrire. Cette nouvelle se présente comme le monologue d'un fonctionnaire panjabi anglophone dans lequel celui-ci décrit ses habitus linguistiques et le champ linguistique dans lequel ils se sont développés. Nous présentons ici quelques paragraphes de ce précieux témoignage

<sup>308</sup> Faqir 2000b : 39.

<sup>309</sup> *Halqa-e arbāb-e Žauq*

<sup>310</sup> Azeez, K.K. 2007 : 266-267.

<sup>311</sup> Khammi (éd.). 1958 : 7.

(nous avons conservé dans notre traduction les mots anglais utilisés dans le panjabi du texte pour faire sentir leur fréquence) :

*'Ai matter aiṅṅā complicate ho gayā ai paṭ maim koī way out hī naṭm find kar sakṅā'. Ai kehke bābū tuhādḍe muṅh vall takdā ai. Baṛe ghamanḍ nāl. Jai tusim odī vadhyāṭ te paṛhāṭ na maṅo te o kehndā ai : 'I told him so' (...) Odī merī barādāṭ sāmjhī. Maim āpom jadom telefon cukdā ām te pehlī gall ai ākhdā ām : 'So and so speaking'. Bhāveṅ dūje pāse koī becāra anpaṛh caprāsī hī gall kardā hove. Aide vic sādḍā dohām dā koī quṣūr naṭm. O becāra anpaṛh kī kare ? Te maim paṛhyā likhyā angrezī na bolām te lokām te r'ob kiveṅ pove ? Ai hor gall ai paṭ baṛe baṛe velyām ais firangī dī zubān ne maimnūm dhokhā dittā ai (...)*

*Āxir maim bhī lokām te r'ob pānā hoyā nān ? Phīr ai bhī gall ai paṭ bohutī vāṭ r'ob pai bhī jāndā ai. Ḍāk-xāne dī tākī te jadom maim bābū nūm akhdā ām 'Two mini order forms, six acknowledgement letters' te bābū sab nūm chaḍke merā kamm pehle kardā. Maimnūm b'ad bāṛī odī āndī ai jine kahyā sī 'Do lifāfe aur ek javābī karḍ dijiye'. Sāryām tom b'ad bābū os tehmad vāle nūm puchdā ai 'Hām oe tūm kī kahiyā sī ?'. Tehmad vālā phir akhdā 'Bābū jī maimnūm tin panj panj rūpe vāle ṭikeṭ te ikk havāṭ jahāz vālā lifāfā cāhīdā' te bābū javāb dendā ai : 'Oe tainūm dikhdā naṭm ? Maim hisāb kitāb kardā piyā. Żara tākī tom pare hoke kharā ho lo !'. Vāre nyāre jā'ie firangī dī zubān tom kiḍḍe kamm dī ciz ai ! (...)*

*Phīr maimnūm kadī kadī o vaqt bhī yād ā jāndā ai jadom muṅh anhere merī ākh khul jāndī sī. Te merā bāp harmonium te gā rihā hondā sī 'Uṭh jāg Farīdā ciryām boldyām !' Os vele maimnūm rabb yād ā jāndā sī. Saccī gall ai maim apne kinne gavānḍhyām nūm aisī āvāz te kalme paṛhdyām suṅyā. Pata naṭm kī jādū sī Farīd dī gall de vic. Te maim Allah Baxše apne dāde nūm vekhyā ai. Tī cālī bande āle duwāle te adh vicāle baiṭhā Bulle Šāh dyām kāfyām sunā rihā hondā sī. Sāre lokī adab de nāl baiṭhe kann lāṭ sunde honde san. Sārā moḥalla 'izzat kardā sī mere dāde dī.(....)*

*Mere palle na Bulle Šāh te na maim paṛhyā Farīd nām hī Vāriš Šāh dī bolī kadī merī samajh āī. Huṅ maim 'izzat karāvām te kis gallom ? Dūje 'izzat karaṅ vāle bhī uṭh ga'e. Rabb bhalā kare thoṛī bohutī angrezī paṛhā gayā ai. Jadom tāṭ sāh āndā ai lokām te r'ob pāndā rahwāmgā. koī jhalle koī na jhalle. 'You may swallow it you may not'.*

« Cette *matter* est si *complicated* que je ne peux pas *find* de *way out*. Une fois que tu as dit ça, ton interlocuteur te regarde fixement. Avec une certaine arrogance. Si tu ne sembles pas reconnaître sa supériorité et son éducation il te dit : *I told him so* (...) Nous appartenons à la même confrérie. Lorsque je réponds au téléphone je me présente toujours ainsi : *So and so speaking*. Même si la personne au bout du fil est un simple employé illettré. Ce n'est ni sa faute ni la mienne. S'il est illettré que puis je y faire ? Et si moi, personne éduquée, je ne parle pas anglais alors comment vais-je inspirer du respect ? C'est néanmoins un fait que cette langue de blancs m'a trompé à maintes reprises (...)

Car je dois impressionner mes interlocuteurs, n'est ce pas ? Et souvent ça marche. Lorsque, au guichet de la poste je dis : *Two mini order forms six acknowledgement letters* l'employé délaisse tout le monde et me sert en premier. Après vient le tour de celui qui dit (en ourdou) : 'Donnez moi s'il vous plaît deux enveloppes et une carte'. Et une fois qu'il nous a servis l'employé demande à un homme en dhotī : 'Oui, qu'est ce que tu m'disais là ?'. L'homme en dhotī répond (en panjabi) : 'Monsieur, j'ai besoin de trois timbres de cinq roupies et d'une enveloppe pour envoyer le courrier par avion'. Et l'employé lui répond : 'Tu n'vois donc pas qu'je suis en train d'faire les comptes. Pousse-toi du guichet et attend'.

C'est un vrai miracle. La langue des blancs est vraiment une chose utile ! (...)

Je me souviens parfois du temps où je me réveillais tôt le matin au son de la voix de mon père, qui me chantait 'Lève toi Farid, les oiseaux ont commencé à chanter 'en s'accompagnant à l'harmonium. A ce moment là je pensais à Dieu. Et en fait je n'étais pas le seul : J'ai entendu beaucoup de voisins faire leur prière lorsqu'ils entendaient mon père chanter ces vers. Je ne sais pas quelle magie contenaient les mots de Baba Farid. Et j'ai aussi vu mon regretté grand père. Trente ou quarante personnes étaient assises autour de lui et lui , au milieu récitait les poèmes de Baba Bullhe Shah. Toutes les personnes étaient

respectueusement assises et écoutaient avec grande attention. Tout le quartier respectait mon grand père. (...)

Je n'ai jamais rien compris à Bulleh Shah ni lu Baba Farid, et je n'ai jamais compris la langue de Varis Shah. Alors comment inspirerai-je du respect autour de moi ? De toute façon ceux qui inspiraient du respect ne sont plus de ce monde. Grâce à Dieu j'ai appris un peu d'anglais. Alors tant que je respirerai j'inspirerai du respect. Que cela plaise ou non. *You may swallow it you may not.*

Quatre remarques s'imposent, à la lecture de ce texte :

1 L'utilisation du *Punjlish* (code switching et code mixing systématique entre le panjabi et l'anglais) entre panjabis éduqués répond aux nécessités du marché linguistique<sup>312</sup>. En truffant ses phrases de mots anglais même lorsque leur équivalent panjabi existe (code mixing) le narrateur montre son niveau social et scolaire. Son interlocuteur, pour démontrer qu'il possède un niveau similaire, a recours à une phrase anglaise toute entière (code switching). L'anglais n'est pas ici un outil de communication mais d'affirmation.

2 La scène de la poste présente de façon succincte le marché linguistique trilingue de Lahore, et la valeur accordée à chacune des trois langues qui y sont utilisées. L'anglais y a la plus grande valeur (le narrateur est servi en premier lorsqu'il s'adresse à l'employé de poste en anglais – la compétence linguistique en anglais donne du pouvoir), suivi par l'ourdou qui a une valeur inférieure, mais supérieure au panjabi. Le panjabi, quand à lui, inspire seulement du mépris. Le locuteur de panjabi est servi en dernier, et l'employé se comporte impoliment avec lui (le tutoyant et le faisant attendre).

3 Le panjabi, langue dominée et méprisée, n'est valorisée (sur un plan tout à fait symbolique) que dans les situations où elle se présente comme langue-patrimoine, véhicule de l'héritage littéraire et religieux soufi. Mais ce sont les personnes âgées, d'une génération disparue ou en voie de disparaître qui détiennent des compétences dans cette langue-patrimoine.

4 Le narrateur, qui ne peut pas tirer de bénéfice de cette langue-patrimoine car il ne la connaît pas (ou –par snobisme – refuse d'avouer qu'il la connaît), doit se plier aux lois du marché linguistique et continuer à utiliser l'anglais pour profiter d'avantages sociaux et s'élever dans l'échelle sociale.

### 2.2.2.3 Une perception négative du panjabi

Les textes que nous avons analysés au cours de ce chapitre nous montrent que le panjabi est perçu aussi négativement dans le Pakistan indépendant, qu'il l'était sous le régime colonial. Et dans une certaine mesure cette perception s'est dégradée car maintenant le panjabi n'est plus seulement considérée comme une langue arriérée mais systématiquement comme la langue des sikhs. Ce dont témoignent Ain-ul haq Faridkoti :

*Agast 1947 vic jadom āzādī dā sūraj carhyā tām Pākistān de lokām zindagī dā ikk navām safar šurū' kar dittā ate zindagī de har pakh vic agge vadhañ de jatan kīte jāñ lag pa'e par panjābī zubān dī badqismaṭī sī pa'ṭ šurū' vic jadom vī panjābī zubān de vādhe dī gall kīṭī jāndī tām ainūm ai kehke ṭāl dittā jāndā pa'ṭ 'Chadḍo jī panjābī tām sikhām dī zubān ai !'.*

« En août 1947, lorsque le soleil de l'indépendance s'est levé, les gens du Pakistan ont entamé un nouveau voyage et ont tenté de progresser dans tous les domaines de l'existence, mais le panjabi n'a pas eu de chance car dès qu'on parlait de sa promotion on

<sup>312</sup> Nous empruntons ce concept à Pierre Bourdieu (Bourdieu 1982 : 14-15).

n'était jamais pris au sérieux et on s'entendait dire : 'Laissez tomber, après tout le panjabi est la langue des sikhs »<sup>313</sup>.

Et Rashid Jebi :

*Dunyā dā sabh toṃ vaḍḍā islāmi mulk Pākistān 1947 vic jadoṃ dunyā de naqše te ughryā te os vele panjābī zubān nūṃ koī xātīr vic na'īm sī lyāndā. Sabh lok ainūṃ ujaḍ te janglī zubān ākhde san (...) B'aḷ lok te ai ākhaṅ lag pa'e ki panjābī zubān te sikhām dī zubān ai te sikh huṅ Hindūstān cale ga'e ne.*

« Lorsque le plus grand pays musulman de la planète – le Pakistan – est apparu sur la carte du monde, personne ne se souciait du panjabi. Tout le monde le qualifiait de langue grossière et sauvage (...) Certaines personnes ont même commencé à dire que le panjabi était la langue des sikhs et que les sikhs étaient partis en Inde »<sup>314</sup>.

Et c'est à ce type de perception que vont devoir s'attaquer –on le verra- les activistes du panjabi.

Il est à noter également que les préjugés par rapport au panjabi ne sont pas seulement courants parmi les musulmans panjabis éduqués mais aussi dans une communauté nouvellement arrivée au Panjab : celle des *mohajirs* ourdouphones. L'arrogance culturelle des *mohajirs* qu'évoquent Tariq Rehman dans son analyse du comportement des mohajirs de Karachi<sup>315</sup>, ainsi que Rashid Abbas et Farida Shahid<sup>316</sup> est visible chez les communautés *mohajirs* installées au Punjab. Un complexe de supériorité est discernable, renforcé par le fait que les membres de cette communauté ont pour langue maternelle une langue prestigieuse qui est la langue nationale du pays.

L'étudiant Qamar-uz zaman donne un exemple de cette arrogance culturelle dans une lettre publiée dans le numéro de février-mars 1952 de la revue *Panjābī* (p.86) :

*Sādde bhrā jīre UP valloṃ āe ne jhaḷ ākhde ne : 'Panjābī zubān vī koī zubān ai ? Jīṛī likhaṅ te paṛhaṅ vic na āve o zubān ī na'īm hondī'. Nāl ī o ai ākhde ne sivā'e do tināṃ purānyām kitābām toṃ koī panjābī dī kitāb ī na'īm. Na ī koī risāla nikaldā ai.*

« Nos frères qui sont venus de UP demandent si l'on peut vraiment considérer ce panjabi comme une langue, qui n'est ni écrit ni lu, et ils ajoutent que seuls deux ou trois vieux livres ont été écrits en panjabi, et qu'il n'y a même pas de revue publiée en panjabi. »

Le refus des *mohajirs* d'apprendre la langue panjabi, considéré comme langue inférieure (tout comme la communauté *mohajir* de Karachi avait refusé d'apprendre le sindhi) est la conséquence de ce mépris; il est attesté par le poète Nur Bijnauri, lui-même *mohajir*, dans une lettre parue le 6 Octobre 1951 dans le quotidien *Imroz* :

*Maimnūṃ ai vekhke baṛā dukh hoyā ki sāḍḍe jitne ḡair panjābī adīb šā'ir bāharoṃ āe ne onām de vicoṃ ghaḷ toṃ ghaḷ navve fi šadī panjābī zubān nūṃ samjhaṅ dī košīš na'īm karde. Ai kiḍḍī qābil-e afsos gall ai ki bandā jitthe rahve othoṃ dī bolī na cangī ṭarah samajh sake na cangī ṭarah bol sake. Ḡaur nāl vekhyā jāve to eho jīhe lokī vaḍḍī tangnāzrī te kundžehnī dā šubūt dende ne. Maim vaḍḍe adab nāl UP de sāryām adībām šā'irām nūṃ*

<sup>313</sup>Faridkoti 1985 : 16.

<sup>314</sup>Jebi 1966 : 34.

<sup>315</sup>Rahman 1996 : 112.

<sup>316</sup> *The urdu-speaking mohajir elite was perceived as having a cultural and ideological arrogance that further aggravated the issue. It believed its own language to be far superior to the regional languages spoken in the areas that now constituted Pakistan* (Abbas & Shahid 1993 : 14)

*darxwāst karāṅgā ki vadh toṃ vadh panjābī zubān nāl t'āvun karaṅ. Ais ṭaraḥ cultural liḥāz nāl asīm ikk dūje de zyāda qarīb ā sakde āṃ te hor vī kāī masle ḥal ho sakde ne.*

« J'éprouve beaucoup de peine lorsque je vois que parmi nos poètes et écrivains non-panjabi au moins 90 % n'essaient même pas de comprendre le panjabi. Il est vraiment dommage qu'un individu ne puisse ni comprendre ni bien parler la langue de l'endroit dans lequel il vit. En les observant, on distingue chez ces gens une certaine étroitesse d'esprit et une certaine ignorance. Je m'adresse donc à tous les écrivains et poètes venus de UP et leur demande de coopérer autant que possible avec la langue panjabi. De cette façon nous pourrions nous rapprocher sur le plan culturel et un certain nombre de problèmes seront résolus. »

## **DEUXIEME PARTIE**

### **LES MOUVEMENTS EN FAVEUR DU PANJABI**



### Chapitre III : Le champ intellectuel Lahori

Nous avons, dans la partie précédente, analysé le paysage linguistique du Pakistan, et celui du Panjab. Il nous faudra maintenant, pour mieux contextualiser et comprendre les dynamiques et discours à l'oeuvre dans les différents groupes impliqués en faveur du panjabi, analyser le champ intellectuel lahori tel qu'il se présentait dans les années 1947-1960.

En effet, les écrivains qui s'engageront, après 1947 pour promouvoir le panjabi, seront en majorité des écrivains déjà positionnés dans ce champ intellectuel qui s'était polarisé dans les années 30, avec l'émergence d'un pôle marxiste; ils sont affiliés à l'un des pôles et des groupes qui le composent et opèrent à partir de leurs plate-formes spécifiques (revues, organisations, réunions et conférences). Des intellectuels marxistes comme Ahmad Nadim Qasmi et Ahmad Rahi ou conservateurs comme Abdul Majid Salik et Hamid Nizami vont s'engager en faveur du panjabi ; ils le feront en fonction des idéologies auxquelles ils adhèrent, et à partir des plate-formes des groupes dont ils sont issus. Le mouvement panjabi ne sera pas autonome, mais une sorte d'excroissance du champ intellectuel lahori. Et il sera lui aussi polarisé.

Le champ intellectuel lahori a peu d'autonomie par rapport au champ politique. Les pôles qui le constituent ont des bases politiques, partis ou organisations politisées auxquels ils sont affiliés. Autre conséquence de cette dépendance du champ intellectuel par rapport au champ politique : l'état influe énormément sur ce champ, qui a du mal à tolérer la contestation politique et y répond par des stratégies de censure et de répression.

Nous pouvons voir dans le champ intellectuel lahori deux pôles coexister et se livrer à une lutte concurrentielle : le pôle marxiste et le pôle conservateur.

#### 3.1 Le pôle marxiste

Le pôle marxiste est formé de trois groupes, qui collaborent étroitement.

1 Le groupe des progressistes (*Taraqqī-pasand*), réunis sous l'égide de l'*All Pakistan Progressive writers association (APPWA)* (ou *Anjuman-e taraqqī-pasand muṣannifin, Pākistān*). Il est fondé en décembre 1947 à Lahore, son secrétaire général est l'écrivain Ahmad Nadim Qasmi. Ce groupe est issu de la division de la *All India Progressive Writers Association (AIPWA)* qui avait eu lieu dans le sillage de la Partition.

La *All India Progressive Writers Association (AIPWA)* avait été créée dans les années trente en Angleterre par un groupe d'étudiants indiens comme Mulk Raj Anand, M.D.Taseer et Sajjad Zahir, qui avait rédigé un manifeste appelant à une nouvelle littérature centrée sur les problèmes de pauvreté, de privation et de servitude des masses indiennes et à lutter contre les forces réactionnaires qui dominaient la société. Dès ses débuts l'association avait été de tendance socialiste et marxiste, et s'était rapprochée rapidement des communistes. Le mouvement avait attiré des écrivains et des intellectuels de toutes les régions d'Inde et sa première conférence avait eu lieu à Lucknow en 1936<sup>317</sup>.

Au Panjab, l'organisation s'était d'abord implantée à Amritsar grâce aux efforts d'un groupe d'intellectuels enthousiastes (Faiz Ahmad Faiz, Mehmod-ul Zafar, Rashid Jahan, Bari Alaig), puis à Lahore au début des années 40, sous l'égide d'Abdullah Malik, mais

---

<sup>317</sup>Ansari 2015 : 204-213

cette branche était considérée comme plus ou moins dormante au moment de la partition<sup>318</sup>.

La migration d'intellectuels progressistes du Panjab oriental et des régions ourdouphones va donner un second souffle au mouvement progressiste, et la *All Pakistan Progressive writers association (APPWA)* s'impose bientôt comme l'organisation intellectuelle et littéraire la plus influente du pays : dans les années qui suivent la partition elle compte 217 membres, répartis en 17 branches présentes dans tout le pays (Peshawar, Rawalpindi, Quetta, Karachi etc). Sa branche la plus importante est celle de Lahore, qui compte 60 membres<sup>319</sup>. Elle organise une *All Pakistan Literary Conference* à Lahore (au théâtre en plein air de Lawrence garden), du 11 au 13 novembre 1949 ; c'est un événement intellectuel de grande envergure, 100 délégués y assistent<sup>320</sup>, ainsi que 4 écrivains venus spécialement d'union soviétique pour l'occasion<sup>321</sup>.

La branche progressiste de Lahore organise en outre des réunions hebdomadaires au cours desquelles des écrivains présentent leurs œuvres récentes, qui sont commentées par l'assistance et les critiques . C'est l'occasion, pour les critiques progressistes de rappeler les principes de réalisme social soutenus par l'organisation<sup>322</sup> . Trois revues littéraires de Lahore, *Saverā*, *Adab-e latif* et *Nuqūš* sont liées aux progressistes<sup>323</sup>, mais aussi la maison d'édition *Nayā idāra* nouvelle institution de Chaudhry Barkat Ali qui publie en majorité des livres d'écrivains progressistes, ainsi que la revue *Saverā*.

On peut compter dans les rangs des progressistes une pléthore de jeunes écrivains et journalistes (qui ont en général moins de trente ans), tels que Zahir Kashmiri, Ahmad Rahi, Hajira Masrur, Khadija Mastur, Sahir Ludhianwi, Arif Abdul Matin, Abdullah Malik, Hamid Akhtar, Safdar Mir, Zahir Babar, Qatil Shifai, et aussi quelques vétérans dont la carrière avait commencée bien avant la partition : Ahmad Nadim Qasmi, Faiz Ahmad Faiz et Abdul Majid Bhatti.

## 2 Les communistes.

Le *Communist Party of Pakistan (CPP)* est fondé en février-mars 1948 au congrès du CPI de Calcutta, son secrétaire général est Sajjad Zahir et son équipe dirigeante (*Politburo* et *Central Secretariat*) compte Sajjad Zahir, Sayed Sibte Hassan, Mirza Ashfaq Baig et Shaukat Ali<sup>324</sup>. Les vétérans syndicalistes Mirza Ibrahim (président du *Pakistan Trade Union Federation* ou PTUF), Dada Mir Haider et Firozuddin Mansur étaient associés à cette équipe<sup>325</sup>.

Le parti opère dans la semi-clandestinité, Sajjad Zahir et Sibte Hassan étant sous le coup d'un mandat d'arrêt (et vivant clandestinement à Lahore). Le parti communiste dispose d'une imprimerie et d'une maison d'édition (*People's Publishing House* ou PPH) gérées par Abdul Rauf Malik<sup>326</sup>. Le parti publie un magazine en 1949, lui aussi clandestin nommé

---

<sup>318</sup>Zahir 1956 : 205-206.

<sup>319</sup>Usmani 2016 : 253.

<sup>320</sup>Malik, Abdullah. 1950 : 52.

<sup>321</sup>Malik, Abdullah. 1950 : 98-101.

<sup>322</sup>Usmani 2016 : 253. Kamran Asdar Ali a reproduit les délibérations d'une de ces réunions dans son livre *Surkh salam* (Ali, Kamran Asdar 2015 : 137-140)

<sup>323</sup>Usmani 2016 : 255. C'est dans *Saverā* que paraissent des textes lus pendant les réunions hebdomadaires de la branche progressiste de Lahore. *Adab-e latif* et *Nuqūš* publient régulièrement des textes d'écrivains progressistes

<sup>324</sup>Ali, Kamran Asdar 2015 : 93.

<sup>325</sup>Ali, Kamran Asdar 2015 : 93 et 100.

<sup>326</sup>Malik, Rauf 2017 : 275

*Nayā zamāna* « La nouvelle époque »<sup>327</sup>. Le CPP présente 11 candidats aux élections parlementaires du Panjab de 1951, dont aucun n'est élu<sup>328</sup>.

Le groupe progressiste et le groupe communiste sont indissociables : les membres des deux groupes sont pour ainsi dire interchangeables. Le groupe progressiste est une sorte de façade élaborée du groupe communiste.

3 Le groupe de Mian Iftikharuddin.

Issu d'une vieille famille de propriétaires terriens de Lahore, Mian Iftikharuddin – d'abord affilié à la ligue musulmane, fonde en 1951 son propre parti le *Azad Pakistan Party* parti du Pakistan libre (APP), d'inspiration marxiste, qui revendique la démocratie et la justice sociale, le rejet du Commonwealth et de la présence britannique dans le pays, et critique l'ingérence anglo-américaine dans les politiques nationales et internationales<sup>329</sup>.

Mian Iftikharuddin avait créé en 1948 deux quotidiens, l'un en ourdou *Imroz* (dont le rédacteur en chef était Chiragh Hassan Hasrat puis Ahmad Nadim Qasmi) et l'autre en anglais *Pakistan Times* (dont le rédacteur en chef était Faiz Ahmad Faiz puis Mazhar Ali Khan). Ces journaux s'étaient imposés comme la voix des intellectuels du pôle marxiste, critiquant de façon virulente le gouvernement et les politiciens de la ligue musulmane<sup>330</sup>.

Le pôle marxiste domine la scène intellectuelle durant les années 50, mais il disparaîtra peu à peu sous le coup du harcèlement de l'état. Le pôle marxiste – considéré comme suspect – est l'objet d'interdictions et de persécutions : les revues progressistes *Nuqūsh*, *Adab-e latīf* et *Saverā* seront interdites pendant 5 mois entre 1948 et 1949<sup>331</sup>, et les activités du *All Pakistan Progressive writers association* seront suspendues pendant quelques mois en 1951. Les vagues d'arrestations des membres de ce pôle se succéderont. En février-mars 1951, le gouvernement pakistanais accusera certains dirigeants de l'armée (comme le général Akbar Khan) ainsi que Sajjad Zahir et Faiz Ahmad Faiz d'avoir voulu fomenter un coup d'état (*La Rawalpindi conspiracy*). Tous seront arrêtés pour sédition, ainsi que 20 intellectuels du pôle marxiste : les communistes Sibte Hassan, Ferozuddin Mansur et Shaukat Ali, les progressistes Ahmad Nadim Qasmi, Zahir Kashmiri, Hamid Akhtar, et quatre journalistes de *Imroz* (dont Zahir Babar)<sup>332</sup>. Une nouvelle vague de répression en 1954 verra l'arrestation de 11 intellectuels du pôle marxiste<sup>333</sup>; cette vague se conclura le 24 juillet 1954 par l'interdiction du parti communiste pakistanais, de son organe de publication le *People's publishing house* ainsi que du *All Pakistan progressive writers association*.

Les journaux lancés par Mian Iftikharuddin *Imroz* et *Pakistan Times* continueront d'être publiés, mais en 1958, après l'arrivée au pouvoir d'Ayub Khan, Faiz Ahmad Faiz et A.N.Qasmi (rédacteurs en chef de *Pakistan Times* et *Imroz*) seront arrêtés et ces deux journaux finalement nationalisés en 1959. La nationalisation mettra fin à ces deux derniers bastions du pôle marxiste, qui avaient survécu à la censure et aux interdictions<sup>334</sup>.

Le pôle marxiste produira une littérature abondante en ourdou, partagée entre fiction (A.N.Qasmi, Hajra Masrur, Khadija Mastur), poésie (Faiz Ahmad Faiz, Zahir Kashmiri, Ahmad Rahi, Sahir Ludhyanvi, Arif Abdul Matin, Qatil Shifai, Sayed Mutalibi Faridabadi),

---

<sup>327</sup>Ali, Kamran Asdar.. 2015 : 100-103.

<sup>328</sup>Ali, Kamran Asdar.. 2015 : 184.

<sup>329</sup>Ali, Kamran Asdar.. 2015 : 185-186.

<sup>330</sup>Usmani 2016 : 62-63.

<sup>331</sup>Usmani 2016 : 146 et 459.

<sup>332</sup>Usmani 2016 : 266 et 463.

<sup>333</sup>Malik, Rauf 2017 : 288.

<sup>334</sup>Usmani 2016 : 189-191.

et essai politique (Sibt-e Hassan, Sajjad Zahir, Abdullah Malik, Hamid Akhtar, Abid Hassan Manto)<sup>335</sup>.

### 3.2 Le pôle conservateur

Face à ce pôle marxiste puissant et solidaire, mais qui s'effrite peu à peu sous le coup des attaques de l'état, on trouve un ensemble composite d'intellectuels, venus d'horizons assez divers, qui ont en commun leur nationalisme, leur anti-marxisme et leur passion pour l'Islam. Ils constituent le pôle conservateur. On peut distinguer 6 groupes :

1 Le groupe des vétérans nationalistes. Il s'agit de disciples directs d'Allama Iqbal, tels Zafar Ali Khan et son fils Akhtar Ali Khan (éditeurs de *Zamīndār*, un journal anti-britannique fondé en 1903, et dirigé par Zafar Ali Khan depuis 1911<sup>336</sup>), Abdul Majid Salik et son compère Ghulam Rasul Mehr (éditeurs de *Inqilāb*, un journal fondé en 1927) et Vaqar Ambalvi, vétéran journaliste qui a travaillé pendant sa carrière pour une vingtaine de journaux.

2 Le groupe de Shorish Kashmiri, éditeur du magazine *Caṭṭān*, groupe nationaliste, adversaire virulent du groupe marxiste et proche du parti anti-ahmadi *Majlis-e eḥrār-e islām*<sup>337</sup>.

3 Le groupe de *Navā-e vaqt*. Hamid Nizami, rédacteur en chef de *Navā-e vaqt* est à sa tête. *Navā-e vaqt* avait été fondé en 1940, et soutenait à ses débuts la ligue musulmane, mais, après la partition, le journal rejoint peu à peu l'opposition, supportant Iftikhar Hussain Khan Mamdot, renégat de la Ligue musulmane contre son rival, Mumtaz Daultana ; conséquence de ce soutien, *Navā-e vaqt* est interdit par le gouvernement formé par Mumtaz Daultana entre 1951 et 1952<sup>338</sup>. Chiragh Hassan Hasrat, premier rédacteur en chef d'*Imroz*, avait rejoint ce groupe en 1952 après avoir quitté *Imroz*.

4 Le groupe du *Jamā'at-e islāmī*<sup>339</sup>. L'un des intellectuels qui représente ce groupe est Nasim Hijazi, qui travaille à *Tasnīm* journal officiel du *Jamā'at-e islāmī*.

5 Le groupe du *Ḥalqa-e arbāb-e ẓauq*. Qayum Nazar, Yussuf Zafar et Maulana Salahuddin Ahmad dominent cette organisation fondée en 1939 qui prône l'art pour l'art et s'oppose à la politisation de la littérature affirmée par le groupe progressiste<sup>340</sup>. La revue de Maulana Salahuddin Ahmad *Adabī dunyā* représente ce groupe, et publie régulièrement des textes lus pendant les réunions hebdomadaires du *Ḥalqa-e arbāb-e ẓauq* ou écrits par ses membres<sup>341</sup>.

6 Les 'francs tireurs'.

Il s'agit de deux figures intellectuelles importantes de l'après-partition : M.D.Taseer et H.Askari. M.D.Taseer avait été un des fondateurs du mouvement progressiste mais avait

---

<sup>335</sup>Il n'est pas possible ici d'entrer dans les détails de ce mouvement et de sa littérature. Nous renvoyons ici aux livres de Rakhshanda Jalil (Jalil 2014) Khizr Humayun, Ansari (Ansari 2015) et à la courte synthèse d'Hafeez Malik (Malik, Hafeez. 1967).

<sup>336</sup>Journal auquel par ailleurs Allama Iqbal a beaucoup contribué

<sup>337</sup> Le *Majlis-e eḥrār-e islām* est un parti politique fondé en 1929 et dirigé par Ataulah Shah Bukhari. Le parti avait été dès 1933 un ennemi déclaré de la secte Ahmadi, et avait lancé un mouvement anti-ahmadi en 1953 qui avait culminé dans des émeutes meurtrières à Lahore.

<sup>338</sup>Nizami, Majid 1958 : 7.

<sup>339</sup> La *Jamā'at-e islāmī* est un parti fondamentaliste musulman fondé par Abu'l Ala Maududi (1903-1979) en 1941, qui fut le premier à réclamer que le Pakistan devienne un véritable pays islamique en appliquant intégralement la *chari'a*.

<sup>340</sup>Sadid 1996 : 545.

<sup>341</sup>Sadid 1996 : 543.

changé de cap en 1947. H.Askari, lui, était un indépendant depuis les débuts de sa carrière. Ces deux intellectuels s'unissent pour combattre les marxistes<sup>342</sup>, et profitent des réunions du *Halqa-e arbāb-e žauq* ou utilisent les journaux conservateurs (notamment *Caṭṭān*) pour attaquer les intellectuels du pôle marxiste.

Alors que le pôle marxiste est composé en majorité d'intellectuels qui ont émergé juste avant ou juste après la partition, le pôle conservateur comprend un grand nombre de vétérans, qui ont entamé leur carrière bien avant, au début du siècle (Zafar Ali Khan), pendant les années 20 (Abdul Majid Salik, Ghulam Rasul Mehr, Vaqar Ambalvi, Akhtar Ali Khan), ou au début des années 30 (Nasim Hijazi, Shorish Kashmiri, M.D.Taseer). Certains se sont illustrés dans la lutte contre le pouvoir colonial, et ont été emprisonnés par les britanniques (c'est le cas de Zafar Ali Khan, Abdul Majid Salik et Shorish Kashmiri). Hamid Nizami et H.Askari, dont les activités ont débuté dans les années 40, sont les plus jeunes membres du pôle.

D'autre part, alors que le pôle marxiste fait preuve d'une remarquable cohésion, les intellectuels du pôle conservateur sont divisés. La question ahmadi les divise notamment, surtout à partir de 1953 et du lancement d'un mouvement anti-ahmadi à Lahore<sup>343</sup>. Alors que Abdul Majid Salik soutient l'ahmadisme, Zafar Ali Khan, Akhtar Ali Khan et les sympathisants du *Jamā'at-e islāmī* s'y opposent, Hamid Nizami lui, ne se prononce pas.

Les écrivains de ce mouvement subiront des emprisonnements et interdictions : Akhtar Ali Khan et Shorish Kashmiri seront emprisonnés en 1953 pendant le mouvement anti-ahmadi. Les journaux *Zamīndār* et *Tasnīm* seront interdits la même année<sup>344</sup>. Mais ces emprisonnements et interdictions, auxquels s'ajouteront les décès de membres influents (Zafar Ali Khan décède en 1956, son fils Akhtar Ali Khan et Abdul Majid Salik en 1959) ne viendront pas à bout de ce pôle dont l'influence ira en augmentant, et qui occupera peu à peu l'espace laissé vacant par la disparition progressive du pôle marxiste.

Le pôle conservateur produit une littérature en ourdou qui reflète son idéologie et ses engagements : il compte dans ses rangs des poètes (M.D.Taseer, Asar Sehbaï, Hafiz Jalandhari, Yussuf Zafar, Vaqar Ambalvi) qui publient des poèmes patriotiques (*Qaumī šā'irī*), célébrant la création du Pakistan et l'invasion du Cachemire<sup>345</sup>. En matière de fiction, les écrivains du pôle conservateur s'illustrent dans le genre romantique condamné par les progressistes (Mirza Adib, Ashfaq Ahmad, Shafiq-ur Rehman, A.Hamid) et dans le genre historique (Nasim Hijazi, M.Aslam) célébrant les héros de l'Islam<sup>346</sup>. Ils s'illustrent également dans la fiction inspiré par les événements de la partition, y apportant une touche islamo-nationaliste : dans un roman tel *Raqṣ-e iblīs* « La danse d'Iblis » de M.Aslam, paru peu après la partition les personnages négatifs de sikhs et d'hindous abondent et, les horreurs commises par ces deux communautés sont dépeintes en détail<sup>347</sup>.

Sur le plan critique, ce pôle produit deux idéologies en réaction au pôle marxiste et à sa littérature : l'idéologie du *Pakistānī adab* « Littérature pakistanaise » de H.Askari<sup>348</sup>, et

---

<sup>342</sup>Hussain, Intezar 2012 : 47.

<sup>343</sup>Kashmiri, Shorish 1974 : 131-145. Les activistes anti-ahmadi demandaient que les Ahmadis soient déclarés non-musulmans et que le ministre des affaires étrangères Zafarullah Khan, qui s'avérait être ahmadi, soit remplacé.

<sup>344</sup>Nizami, Majid 1958 : 59.

<sup>345</sup>Siddiqui. 1966

<sup>346</sup>Raza, Vasi. 1966 : 368-369.

<sup>347</sup>Raza, Vasi. 1966 : 369.

<sup>348</sup>Sadid 1996 : 612.

celle du *Adab-e islāmī* « Littérature islamique »<sup>349</sup>, issue de l'idéologie du *Jamā'at-e islāmī*, que popularisent le poète Mahir-ul qadri et l'idéologue Naim Siddiqui, qui prône l'expression de valeurs purement islamiques. Ces deux courants – ainsi que celui que représente le *Halqa-e arbāb-e zāuq* et qui prône l'art pour l'art - avaient été vivement critiqués par les marxistes lors de la conférence organisée en novembre 1949 à Lahore par l'association progressiste<sup>350</sup>.

### 3.3 Un groupe non-aligné : Les modernistes

Une évocation du champ intellectuel lahori serait incomplète si l'on ne mentionnait pas le groupe moderniste, qui se forme au milieu des années 50, groupe apolitique à vocation purement littéraire, et qui par conséquent n'est lié à aucun pôle. Ce groupe se forme autour du critique, dramaturge et poète Safdar Mir, professeur d'anglais au Government College de Lahore, et qui avait été dans le passé un membre imminent du pôle marxiste<sup>351</sup>. Des étudiants de Government College (Zahid Dar, Anis Nagi, Iftikhar Jalib, Shehzad Ahmad, Zafar Iqbal, Abdul Haq Khammi), ainsi qu'un enseignant (Jilani Kamran) et des étudiants en médecine (Anver Sajjad et Salim-ur Rehman) s'engagent auprès de cette personnalité. D'autres écrivains rejoignent un peu plus tard le cercle : Abbas Athar, Munir Niazi et Akhtar Ehsan<sup>352</sup>.

Ce groupe, actif avant tout sur la scène poétique (mais dans les rangs duquel on compte aussi l'auteur de fiction et dramaturge Anver Sajjad), prend ses distances avec la littérature à thèse diffusée par le pôle marxiste, tout autant qu'avec l'esthétique nationaliste et islamiste promue par le pôle conservateur ; il s'investit dans la création d'une nouvelle littérature expérimentale, influencée par le mouvement imagiste (dont Ezra Pound était le plus illustre représentant) et les existentialistes français. Dans les textes produits par le groupe les relations sociales ne sont pas abordées sous l'angle de l'inégalité et de l'exploitation (approche des écrivains marxistes) mais sous celui de l'aliénation. L'influence de ce groupe émergent dans la vie intellectuelle de Lahore reste limitée (il n'anime aucune revue, journal ou organisation littéraire), mais sa contribution dans le champ panjabi est importante, nous le verrons plus loin.

### Conclusion : Un mouvement panjabi unifié ?

Les marxistes, conservateurs et modernistes, s'intéresseront au panjabi et tenteront de lui donner un certain essor, en utilisant les ressources et les plateformes dont ils disposent et en développant un discours et une production écrite reflétant leur idéologie et leur esthétique. Le panjabi deviendra ainsi véhicule d'un discours politique marxiste ou conservateur.

Comme les individus impliqués dans des activités en faveur du panjabi appartiennent à des pôles et milieux différents, leurs plateformes sont distinctes et leurs idéologies antagonistes. Il est impossible de voir dans ce faisceau d'activités, de revendications, de discours et de productions littéraires qui ont si peu en commun la manifestation d'un mouvement unifié. Il conviendrait mieux, sans doute, pour décrire cette situation de parler de trois petits mouvements lancés par des groupes d'intellectuels et écrivains de bords

---

<sup>349</sup>Sadid 1996 : 600-610.

<sup>350</sup>Malik, Abdullah 1950 : 76-77.

<sup>351</sup>Nagi 2008 : 115-116.

<sup>352</sup>Nagi : 1969 et Akhtar, Salim. 2005 : 608-613.

différents mais actifs simultanément dans le même champ, et ouvrant chacun un sous-champ.

Même si ces groupes sont en concurrence il serait néanmoins exagéré de voir dans le champ panjabi qu'ils partagent une zone d'affrontement. Si les inimitiés et divisions subsistent, une sorte de consensus demeure. On verra donc des membres de ces pôles collaborer dans cette zone de consensus qu'est le panjabi, sans toutefois oublier leurs différends intellectuels et politiques.

Nous nous efforcerons dans les trois chapitres qui suivront de décrire les activités en faveur du panjabi émanant des deux pôles que nous venons d'évoquer, ainsi que du groupe moderniste (qui ne constitue pas à proprement parler un pôle) entre 1947 et 1960. Nous étudierons tout d'abord les initiatives et activités des membres du pôle marxiste, puis celles des membres du pôle conservateur, et, enfin nous étudierons celles du groupe moderniste.

## **Chapitre IV : Les activités des marxistes (1947-1959)**

Le pôle marxiste existait au Panjab depuis les années 30. Les progressistes et communistes étaient implantés dans des villes panjabiphones comme Amritsar, Lahore et Rawalpindi mais jusqu'en 1947 c'étaient essentiellement des progressistes sikhs (comme Kartar Singh Duggal, Amrita Pritam) qui écrivaient en panjabi. Les progressistes musulmans, eux, s'exprimaient essentiellement en ourdou. Sharif Kunjahi, qui écrivait des poèmes en panjabi depuis 1938 constituait une exception.

Après l'exode des populations sikhs en 1947, les écrivains pakistanais marxistes ne comptent dans leurs rangs qu'un seul écrivain du panjabi – Sharif Kunjahi- ce qui est surprenant si l'on considère que les panjabiphones étaient très nombreux parmi les marxistes.

Mais ce vide va être vite rempli : dès 1948-49 des écrivains comme Afzal Parvez, Ahmad Rahi et Abdul Majid Bhatti vont commencer à écrire en panjabi, et un sous-champ littéraire panjabi marxiste va peu à peu se créer. Les maisons des publications (PPH et *Nayā idāra*) et la revue littéraire officielle du pôle marxiste (*Saverā*) vont les aider dans cet effort. D'autre part, Mian Iftikharuddin 'accueillera' le panjabi dans son prestigieux quotidien *Imroz*, ce qui augmentera la visibilité de la langue, le nombre de lecteurs et encouragera les écrivains marxistes.

Parallèlement, un discours en faveur du panjabi prendra naissance et se développera : des auteurs tels que Sharif Kunjahi, Ahmad Rahi, Shaukat Ali et Zahir Babar écriront des essais pour défendre le panjabi, réagissant ainsi à l'ourdouisation forcée qui ne laisse aucune place aux langues régionales.

Ainsi, entre 1948 et 1959 les marxistes pakistanais produiront en panjabi un grand corpus d'essais, de poèmes et de nouvelles, qui portent leur marque et expriment leur idéologie. Et il semble que de toutes les langues régionales du Pakistan occidental, le panjabi est celle qui a reçu le plus d'attention de leur part, celle dans laquelle ils ont le plus produit de littérature et celle qu'ils ont le plus systématiquement défendue.

Nous présenterons ici chronologiquement les activités du pôle marxiste. Nous pouvons identifier deux périodes : une première, de 1947 à 1955, pendant laquelle les trois groupes qui constituent le pôle marxiste (Les progressistes, les communistes du CPP, et les membres du journal *Imroz*) se sont mobilisés en faveur du panjabi. Puis une deuxième de 1955 à 1959, pendant laquelle le quotidien *Imroz* a été la principale plate-forme du groupe panjabi marxiste. Nous étudierons ensuite la structure du groupe et pour conclure, la production littéraire en panjabi du groupe marxiste.

### **4.1 Les activités du pôle marxiste en faveur du panjabi entre 1947 et 1955**

#### **4.1.1 Activités du groupe progressiste**

##### **4.1.1.1 La première conférence des progressistes (1947)**

La question du panjabi sera abordée dans un forum public, lors de la première conférence des progressistes en 1947. Elle se tient au hall du YMCA de Lahore les 5 et 6 décembre 1947, et est présidée par Abdul Majid Salik. Tous les écrivains, poètes, artistes et musiciens de Lahore y sont invités, quel que soit leur bord. Parmi les participants on trouve aux côtés des marxistes Faiz Ahmad Faiz, Zahir Kashmiri, Qatil Shifai, Ibrahim



Jalis, Sahir Ludhyanvi et Arif Abdul Matin, des conservateurs comme Hafiz Jalandhari Dr M.D.Taseer, Maulana Salahuddin Ahmad et Shorish Kashmiri<sup>353</sup>.

Six résolutions sont adoptées au terme de cette conférence, et l'une d'entre elles, prise au terme d'un débat houleux, recommande l'emploi de l'ourdou comme langue d'instruction au Pakistan<sup>354</sup>. En effet, les organisateurs marxistes de la conférence avaient d'abord proposé que soit votée une résolution accordant une place aux langues régionales comme moyen d'instruction, ce qui avait provoqué la fureur de M.D.Taseer, qui s'y était violemment opposé ; cette résolution avait été retirée, et remplacée par une résolution en faveur de l'ourdou<sup>355</sup>. M.D.Taseer quelques mois plus tard dans un article paru le 15 août 1948 dans *Imroz* clarifie sa position :

*Panjābī urdu hī kī ek bolī hai, aur comḳi muxtalif zī'om kī panjābī meḳ xāṣā ixtilāf pāyā jātā hai isliye urdu hī tamām ṣūbe kī zubān rahī hai (...) Taraqqī-pasand muṣannifīn kī conference meḳ jab zubānoḳ ke mut'aliq qarārdād peṣ huī aur kahā gayā kī har ṣūbe kī bolī ko t'alīm-o tadrīs meḳ ehm jaga dī jā'e to maiḳ ne Panjāb ko isse mustaṣna qarār diyē jāne par isliye iṣrār kiyā thā. Panjābī aur urdu kī ḥaiṣyat vo nahīḳ jo bangalī aur urdu kī hai. Cunāmce is conference meḳ ṣūbātī zubānoḳ vāli qarārdād manzūr na huī.*

« Le panjabi n'est qu'un dialecte de l'ourdou, et comme le panjabi est différent dans chaque district, l'ourdou a été utilisé dans toute la province (...) Pendant la première conférence des progressistes une résolution a été proposée, demandant que l'on donne une grande place aux langues des provinces dans les système éducatif ; j'ai insisté pour que le panjabi ne soit pas parmi ces langues, car le panjabi n'est pas, par rapport à l'ourdou ce que le bengali est par rapport à l'ourdou. En conséquence cette résolution concernant les langues des provinces n'a pas été adoptée »<sup>356</sup>.

Dix mois plus tard, le 27 juin 1949 M.D.Taseer reviendra dans un article de *Cattān* sur cette résolution qui n' a pas pu être adoptée. Et cette fois-ci il dénoncera les marxistes qui suivent aveuglément Staline et ont voulu remplacer l'ourdou par le panjabi :

*Unke nazdīk Pākistān ḡalaṭ hai. Ismeḳ urdu ko zarī'a-e t'alīm honā ḡalaṭ hai. Ṣṭalin kī t'arīf-e qaumīyat ke mutābiq mazhab kā ek honā vaja-e ittīḥād nahīḳ honā cāhiye, mādrī zubān meḳ t'alīm honī cāhiye aur urdu hamārī mādrī zubān nahīḳ, isliye unhoḳne apne pehle jalse meḳ (...) Panjāb meḳ urdu ko zarī'a-e t'alīm banāne kī muxālīfat kī. Unke hām panjābī adab kī ḥimāyat is zāvya-e nigāh se hotī hai.*

« D'après eux le Pakistan est une aberration. Faire de l'ourdou un medium d'instruction est une aberration. D'après la définition de la nation énoncée par Staline<sup>357</sup> la religion ne peut pas être le fondement d'une unité, et l'instruction doit être dispensée dans la langue maternelle, et comme l'ourdou n'est pas notre langue maternelle, pendant leur première réunion (...) ils se sont opposés à ce que l'ourdou devienne medium d'instruction au Panjab. Leur soutien à la littérature Panjabe se fait dans cette perspective »<sup>358</sup>.

La position de M.D.Taseer avait quelque peu changé : si dans son article d'août 1948 il s'opposait à l'utilisation du panjabi dans l'instruction pour des raisons avant tout pratiques

---

<sup>353</sup>Salim 2010 : 115.

<sup>354</sup>Salim 2010 : 116.

<sup>355</sup>Salim 2010 : 119-120. L'événement a été également narré par Aftab Ahmed dans son recueil de portraits *Ba-yād-e ṣoḥbat-e nāzuk xyālām* « En souvenir des rencontres avec des hommes aux idées sophistiquées » (Aftab 1997 : 82).

<sup>356</sup>Taseer, M.D. 1948 : 266

<sup>357</sup>M.D.Taseer fait sans doute référence au texte de Staline 'Le marxisme et la question nationale' (1913), texte de référence qui mentionnait aussi le droit à l'éducation dans les langues maternelles. Voir au sujet de ce texte Carrère D'encausse Hélène. 1971 : 227-229. Une traduction ourdou de ce texte avait été publiée par le PPH (Malik Abdullah 1950 : 112)

<sup>358</sup>Taseer, M.D. 1949 : 293.

et linguistiques, dans cet article de 1949 il s'y opposait pour des raisons idéologiques : soutenir le panjabi, c'est promouvoir une identité régionale contre une identité religieuse unificatrice. Soutenir le panjabi, c'est en fin de compte s'opposer au Pakistan.

Cet argument lui avait sans doute été inspiré par la lecture d'un article de son comparse H.Askari, qui, réagissant à même résolution amendée lors de la conférence de décembre 1947, avait écrit dans un article d'octobre 1948 :

*Urdu Pakistan ke kisī 'ilāqē kī maqāmī zubān na sahī, lekin musulmānoṃ meṃ ye irāda to maujūd hai ki urdu ko apnī qaumī vaḥadat kā āla-e kār banāyā jā'e. Communist party ye cāhtī hai ki musulmān apnī vaḥadat ko mustaḥkam na banā sakeṃ aur musulmān communist usī kām ke liye ist'emāl kiye jā rahe haiṃ.*

« L'ourdou n'est la langue vernaculaire d'aucune région du Pakistan mais les musulmans ont l'intention d'en faire l'instrument de leur unité. Le parti communiste ne veut pas que les musulmans puissent renforcer leur unité, et les musulmans communistes sont manipulés »<sup>359</sup>.

La partie était loin d'être gagnée pour les marxistes. Mais ceux-ci, après avoir retiré sous la pression la résolution mentionnant les langues régionales comme moyen d'instruction, et fait face à des attaques violentes des deux francs tireurs qu'étaient M.D.Taseer et H.Askari, répondent, dès leur deuxième conférence, en réitérant leur soutien aux langues régionales, et en particulier au panjabi.

#### 4.1.1.2. La deuxième conférence des progressistes (1949)

Les objections de M.D.Taseer et les attaques de H.Askari n'ont pas dissuadé les progressistes d'exprimer leur soutien aux langues et cultures régionales, et ne les a pas empêché d'affirmer la nécessité d'en faire un véhicule pour leur propres idées ; la conférence qu'ils organisent à Lahore les 11, 12 et 13 novembre 1949 en est la manifestation.

Nous pouvons suivre le déroulement de chaque session et de chaque débat, grâce au compte-rendu détaillé qu'en a fait Abdullah Malik de la conférence dans son pamphlet *Mustaqbil hamārā hai* « L'avenir est à nous »<sup>360</sup>, et grâce également au numéro 7/8 de la revue *Saverā* (1950), qui reproduit un certain nombre de textes lus pendant la conférence (p.10-61).

Le manifeste (*Manšūr*) des progressistes pakistanais est lu et adopté au cours du deuxième jour de la conférence (12 novembre)<sup>361</sup>, il rappelle la nécessité de préserver les langues régionales et aussi de les utiliser comme véhicules d'idées progressistes. Quand à les choisir comme medium d'instruction, les progressistes n'y font pas même allusion, de peur sans doute de causer un scandale similaire à celui de la conférence de 1947. Les progressistes déclarent ainsi que :

*Ab tak hamne muxtalif qaumīyatoṃ ke adab y'anī sindhī, pašto, bangālī aur panjābī vaḡaira se baṛī ḡaflat bartī hai. Hamārā farz hai ki ham in zubānoṃ ke qadīm aur jadīd adab ko ḡaur se parheṃ. Aur isse faiz ḡāsil kareṃ. Ham a'ilān karte haiṃ ki ham un zubānoṃ ke adībnoṃ ko apnī teḡrīk meṃ bulā'eṃge aur un zubānoṃ ko bhī apne xiyālāt kā žarī'a banā'eṃge. Is tarāḡ ham na širf un zubānoṃ kī baqā aur taraqqī meṃ ḡiṣṣa leṃge balki 'ām loḡoṃ ke*

<sup>359</sup>Askari 1948 : 1132.

<sup>360</sup>Malik, Abdullah. 1950.

<sup>361</sup>Malik, Abdullah. 1950 : 70.

*jażbāt aur xiyālāt ko aur unkī zindagī ke masā'il ko zyāda behtar tarīqe par samajh sakemge aur apnī teħrīrom mem peś kar sakemge*

« Jusqu'à maintenant nous avons grandement négligé les littératures des peuples du Pakistan, soit celle du sindhi, du pachto, du bengali, du panjabi. Notre devoir est de lire avec attention la littérature ancienne et moderne de ces langues. Et d'en tirer profit. Nous déclarons que nous inviterons des écrivains de ces langues dans notre mouvement, et adopterons ces langues comme moyen d'expression. Ainsi, non seulement nous contribuerons à la préservation et au progrès de ces langues, mais nous pourrons mieux comprendre les sentiments et idées des gens ordinaires et les problèmes auxquels ils font face dans leurs existence, et pourrons mieux les dépeindre dans nos écrits »<sup>362</sup>.

La conférence applique à la lettre ce programme. Comme cette conférence se déroule à Lahore, en terre panjabe, des poètes panjabis sont invités par les progressistes à présenter leurs textes sur la scène du théâtre en plein air de Lawrence Garden où se déroule la conférence. Le 11 novembre le poète paysan Allah Rākhā Sājīd lira sur la scène un poème :

*Āzādī vāṃḍ la'ī amīrām  
Hiṣṣa pāke nāl vazīrām  
Gall tere hor zanjīrām  
Uṭh eke dā n'ara lāke*

« Les riches se sont partagés l'indépendance  
Ils en ont réservé une part aux ministres  
Et plus de chaînes sont venues t'enchaîner  
Lève toi et et crie 'égalité »<sup>363</sup>.

Puis le 12 novembre ce sera au tour d'un poète progressiste, Ahmad Rahi, de réciter un poème en panjabi. S'adressant aux paysans et travailleurs présents dans l'audience il les assure que :

*Mil mazdūro ate kisāno dukhlaḍe mere vīro (...)  
Maim vī ikk mazdūr hām, sāthi maim rāje ghar jamyā na'īm  
Kāl te bhukh dā jhagrā mere la'ī vī hone thamyā na'īm  
Sāḍḍyām nazmām sāḍḍyām faṣlām sāḍḍī mehnat kakhom sasti  
Sāḍḍe xūn de bāl ke dīve mehlām vic hove xarmastī*

« Travailleurs et paysans, mes frères malheureux (...)  
Je suis moi aussi un travailleur je ne suis pas né dans un palais  
Nos poèmes et nos moissons sont moins chers qu'une poignée de poussière  
Dans les palais on s'amuse en allumant des bougies moulées dans notre sang »<sup>364</sup>.

Ce poème – le premier poème panjabi écrit par Ahmad Rahi- sera acclamé par l'assistance<sup>365</sup>.

Le panjabi devient véhicule d'idéologie révolutionnaire et marxiste, et par ce biais un dialogue se crée entre le poète paysan et le poète progressiste citadin, puis entre le poète progressiste et les prolétaires du public.

Mais les progressistes ne se contentent pas de réciter et faire réciter sur la scène des poèmes en panjabi. Ils vont aussi, au cours de cette conférence, se pencher sur le statut

<sup>362</sup>Malik, Abdullah. 1950 : 82-83

<sup>363</sup>Malik, Abdullah. 1950 : 65.

<sup>364</sup>Saverā 7/8 (1950) : 47-48.

<sup>365</sup>Malik, Abdullah. 1950 : 84.

de cette langue, se demander quels sont les obstacles à son développement, et quel sera son avenir.

L'écrivain Sharif Kunjahi va répondre à quelques unes de ces questions pendant la séance du 13 novembre 1949, au cours de laquelle il lit un essai en panjabi<sup>366</sup>. Cet essai est *Ūmṭ te baddū* « Le chameau et le bédouin », texte important, premier manifeste en faveur du panjabi après la création du Pakistan<sup>367</sup>.

Dans son essai, Sharif Kunjahi commente certaines positions récentes des défenseurs de l'ourdou, répond aux arguments fréquemment utilisés par les adversaires du panjabi et analyse les raisons historiques qui ont conduit les musulmans panjabis à avoir une perception négative de leur langue. Et certaines des stratégies de défense utilisées dans cet essai (dissocier le panjabi des sikhs, ou faire appel au principe d'antériorité) apparaîtront fréquemment dans le discours des activistes panjabis.

Il nous semble nécessaire de présenter ici de larges extraits de ce texte fondateur<sup>368</sup> :

*Ikk sī baddū te ikk sī ūmṭ, te syālām dī ṭhandī ṭhār rāt. Baddū apṇe tambū vic varke suttā hoyā sī. Jadom rāt dūnghī hoṭ ūmṭ ne apṇī būthī andar varke akhyā : 'Māimnūm pālā pyā lagdā ai žara dhoṇ andarvār kar leṇ de'. Baddū nūm os te taras ā gayā, te ūmṭ horām jhaṭ apṇī daiṛh do gaz lammī dhoṇ tambū vic vār ditti. Jhaṭ pichom baddū de pairām nūm ūmṭ ne fir ṭohyā. One puchyā : 'Oe huṇ kī āhnā ai ?'. Ūmṭ akhyā : 'Jai ākhīm tāṃ thorā jihā khisak ke hor aggām ho jāṃ ? Guṭṭ baṛī paṭ ṭhardī ai'. Baddū maṇ gayā te āxir ḥisāb ai hoyā je ūmṭ horī andar te baddū horī bāhar.*

*Bilkul eho jehī kahāṇī aṅg Panjāb vic duhrāṭ jā rahī ai. Te o din dūr naṭm jadom ūmṭ horī andar honge te baddū horī bāhar til pa'e cabange. 'Aṅg gall ai ve je Sarḥad vic paṣto te a'itrāz naṭm, Bangāl vic bangālī te a'itrāz naṭm, Sindh vic sindhī te a'itrāz naṭm. Othe dyām madarsyām vic jai bāl kuryām onām zubānām vic paṛhaṇ likhaṇ tāṃ te urdu dā bannā naṭm māryā jāndā. Par jai koī kahe 'Panjāb de schoolām vic vī panjābī nūm dasaṇ deyo !' tāṃ inṅ rolā pai jāndā ai. (...) Jai Pākistān dī aṣal zubān urdu ai (gālṭī nāl b'az thām vām de lok hor hor bolyām bolaṇ lag pa'e te sānūm o gālṭī naṭm karṇī cāhīdī) sānūm urdu ī likhṇī bolṇī cāhīdī ai.*

« Il était une fois un bédouin et son chameau dans une froide nuit d'hiver. Le bédouin dormait dans sa tente et lorsque la nuit était bien avancée le chameau a passé sa tête dans la tente et a dit : 'Il fait froid, puis-je rentrer mon cou dans ta tente ? Le bédouin a eu pitié de lui et le chameau a introduit son long cou dans la tente. Un peu plus tard le chameau a remué les pieds du bédouin et lui a dit 'pourrais tu te pousser un peu, j'ai froid aux pattes. Le bédouin accepta, et finalement, le chameau resta dans la tente et le bédouin se retrouva dehors .

La même histoire se répète au Panjab en ce moment : bientôt monsieur le chameau sera à l'intérieur (de la tente) et monsieur le bédouin rongera son frein dehors. Il est étrange que l'on ne s'oppose pas à l'utilisation du pachto au NWFP, ni à celle du bengali au Bengale, ni à celle du sindhi au Sindh ; si les enfants des écoles de ces régions étudient, apprennent à lire et écrire dans leurs propres langues, cela ne porte pas tort à l'ourdou, mais si l'on dit que l'on doit enseigner le panjabi dans les écoles du Panjab alors cela déclenche un tollé général ! Si la véritable langue du Pakistan est l'ourdou (les habitants

<sup>366</sup>Malik, Abdullah. 1950 : 92.

<sup>367</sup>Il nous a fallu identifier ce texte car l'on sait seulement, d'après le rapport d'Abdullah Malik que Sharif Kunjahi a lu un essai "en panjabi en faveur de la langue panjabe". Néanmoins, des recoupements ainsi que le témoignage d'Abdul Rauf Malik nous ont permis d'établir que l'essai en question est *Ūnt te baddu*, dont une version a été publiée dans la page panjabe d'*Imroz* le 13 mars 1955, et repris avec quelques modifications dans le volume d'essai *Jhātyām* « Aperçus » publié en 1960 (Kunjahi 1960 : 19-22).

<sup>368</sup>La version de que nous citons ici est la version qui avait été publiée dans la page panjabe d'*Imroz* le 13 mars 1955.

d'autres régions ont par erreur commencé à parler d'autre langues, et c'est une erreur que nous ne devons pas répéter !) alors nous devons lire et écrire seulement l'ourdou ».

La parabole du bédouin et du chameau ,qui occupe le premier paragraphe est une réponse humoristique à des militants tels que Maulvi Abdul Haq et Maulana Salahuddin Ahmad qui demandent que le Panjab devienne une terre d'accueil pour l'ourdou. Sharif Kunjahi prédit que l'ourdou (le chameau) abusera de l'hospitalité du panjabi (le bédouin), et le panjabi se retrouvera ostracisé et dépossédé de son propre territoire (sa tente).

Le paragraphe suivant, est une réponse aux déclarations récentes de M.D.Taseer qui refusait que le panjabi soit utilisé comme medium d'instruction au Panjab. Il va exprimer encore une fois sa perplexité par rapport à l'idée que le Panjab est un sanctuaire de l'ourdou, et répondre à deux arguments des adversaires du panjabi : le panjabi n'est pas une langue originale (son lexique – ses « ailes » – vient d'autres langues), et le panjabi est la langue des sikhs

*Āsīm urdu de xilāf na'īm, par ais gall dī samajh na'īm āndī je bāqī thām̄vām̄ te 'ilāqyām̄ nūm̄ chaḍke urdu dā ḥaq nirā panjāb kolom̄ kyom̄ maṇvāyā jāndā ai ? O Pākistān dī sarkārī zubān ai, te sāre Pākistān la'ī ikko jehī rehṇī cāhīdī ai. Dasaṇ vāle ai bhī dasde ne je panjābī zubān koī zubānām̄ vicom̄ zubān ai ī na'īm. (...) Ais de sāre khamb mangvīm̄ ne. Ikk o bhī ne jīre ais nūm̄ sikhām̄ dī zubān samajhde ne. Te ainām̄ thūthyām̄ gallām̄ nāl sābit karnā cāhnde ne je panjābī nāl jo kujh ho rihā ai o aise vāhe jogī ai. Zubānām̄ de bāre gaver lāṇ vāle te onām̄ dā muṭāl'a karaṇ vāle jānde ne je jis ṭarām̄ koī insān te koī mulk yā qaum̄ ais duniyā vic vakhrī bālki sek na'īm sakdī, aise ṭarām̄ koī zubān ai d'ava na'īm kar sakdī je osdī khamb mangvīm̄ na'īm te na ai koī faxr vālī gall ai. Daraxt ovā ī havā kolom̄ te zavīm̄ kolom̄ kujh na'īm le sakdā jisnūm̄ vadhaṇ dī te phalaṇ phulaṇ dī ās na rahī hove. Aise ṭarām̄ zubānām̄ dā t'alluq maḥzabām̄ nāl na'īm hondā, thānvām̄ te 'ilāqyām̄ nāl hondā ai. Maḥzab te osnūm̄ lokām̄ tā'īm apraṇ dā vasīla banānde ne. Zubān kise 'ilāqe vic itnī ī āp muḥārī paidā hondī ai jītnī koī hor šai (...) Panjābī ais 'ilāqe dī zubān onām̄ vaqtām̄ tom̄ ai jadom̄ urdu ajjai jamī vī na'īm sī. Sikhām̄ dā kade nām̄ nišān vī na'īm sī. Gurū Nānak de janam̄ tom̄ pehlām̄ vī lok panjābī bolde san.*

« Nous n'avons rien contre l'ourdou, mais nous avons de la peine à comprendre pourquoi, dans toutes les provinces et régions du Pakistan, c'est seulement le panjabi qui doit payer un tribut à l'ourdou. C est la langue officielle du Pakistan et son statut devrait être le même dans tout le pays. Certaines personnes disent que le panjabi ne peut pas être considérée comme une langue au même titre que les autres (...) Ses ailes sont empruntées. Certains même considèrent que c'est la langue des sikhs. Ils utilisent ces arguments creux pour prouver que le panjabi mérite le sort qui lui est réservé à notre époque. Les connaisseurs des langues et ceux qui les ont étudiées savent qu'aucun individu, pays ou peuple ne peut s'épanouir sans l'aide des autres ; de la même façon aucune langue ne peut s'enorgueillir de n'avoir pas emprunté ses ailes à d'autres. Seul l'arbre qui n'est pas destiné à pousser et à s'épanouir ne prend rien au sol et à l'air. De cette façon, les langues ne sont pas liées à des religions mais à des lieux et des régions. Les religions utilisent une langue avant tout pour transmettre leur message au gens, une langue naît dans une région aussi naturellement que n'importe quelle autre chose (...) Le panjabi est parlé ici depuis une époque ou l'ourdou n'existait pas encore. Et à cette époque les sikhs n'existaient pas non plus. Les gens parlaient panjabi avant la naissance de guru Nanak. »

Cette dernière affirmation d'antériorité renvoie dos à dos ceux qui considèrent le panjabi comme un dialecte de l'ourdou et ceux qui le considèrent comme la langue des sikhs.

Dans le paragraphe suivant Sharif Kunjahi examine l'origine des préjugés qu'ont les musulmans panjabis à l'encontre de leur langue : ces préjugés sont nés de la politique des colonisateurs anglais, qui n'ont pas cessé d'appliquer la tactique du 'diviser pour mieux régner'.

*Maimnūṃ kaī vārī xiyāl āndā ai je jis tarām angrez ne ithe āke ithe dyām qaumām vic phūṭ dā dāna suṭṭ dittā sī ose tarām osne zubānām de bāre vī lokām nūṃ ikk dūje de xilāf kītā sī (...) Onām angrezām ī musulmānām de xilāf sikhām nūṃ te sikhām de xilāf musulmānām nūṃ bharkāyā. Te os dā aśar ai we je aji panjābī musulmān panjābī zubān nūṃ aṇṇī zubān naīm giṇde*

« Il me semble parfois que comme les anglais cherchaient à semer la discorde entre les peuples, ils ont utilisé les langues pour dresser les gens les uns contre les autres (...) Ils ont dressé les sikhs contre les musulmans et les musulmans contre les sikhs ; résultat : les musulmans panjabis ne considèrent pas le panjabi comme leur langue. »

Enfin, pour conclure Sharif Kunjahi s'attaquera à un troisième argument des adversaires du panjabi : celui de la faiblesse du corpus littéraire de la langue. Il l'admettra en faisant une concession aux adversaires . Mais partant de cette constatation, il appellera à « nourrir » la langue.

*Ai kahyā jā sakdā ai je panjābī vic bahutā kujh naīm likhyā gayā. Par ais dā sabab te ai ve je osnūṃ mauq'a naīm dittā gayā (gūrmukhī vic sikhām batherā kujh likhyā ai). Kise zubān vic ghaṭṭ likhyā hoṇ toṃ ai faisla kar leṇā je os dā phakkā ī mār dittā jā'e ainām ī 'ajīb ai jinām ai šalāḥ karṇā je bhukhe marde nūṃ rotī deṇ dī thām odā sangh ghuṭṭ dittā jā'e. Eho ḥāl bhukhyām zubānām dā ai. Onām de diḍh rotī mangde ne. Tusīm gall vāhte phāyām pa'e vaṭde o.*

« On ne peut pas dire qu'il a beaucoup été écrit en panjabi. Mais la raison est que le panjabi n'en a pas eu l'opportunité (les sikhs en revanche ont beaucoup écrit en *gurmukhī*) ; et décider qu'une langue doit disparaître parce qu'on a peu écrit dans cette langue est aussi aberrant que de tordre le coup à un homme affamé au lieu de lui donner à manger. C'est ce qui se passe avec les langues affamées. Leurs ventres demandent à manger. Et tu prépares la corde que tu glisseras à leur cou. »

Dans cet essai, tout entier consacré à répondre aux défenseurs de l'ourdou et adversaires du panjabi, Sharif Kunjahi ne formule aucune demande concrète et ne propose aucun programme linguistique, mais trois messages clés apparaissent :

- 1-Le progrès de l'ourdou ne doit pas se faire au détriment du panjabi.
- 2-Aucune raison ne justifie la non utilisation du panjabi comme moyen d'instruction à l'école.
- 3- Les générations présentes ont le devoir de nourrir et d'enrichir le panjabi.

Il ne semble pas que cet essai ait fait l'unanimité chez les progressistes. Il n'a pas été publié dans le numéro 7-8 (1950) de *Saverā* aux côtés des essais des autres auteurs lus et « approuvés » pendant la conférence ; Abdullah Malik s'est contenté de le mentionner en quelques lignes - et avec certaines réserves - dans son compte-rendu. Sharif Kunjahi, dans sa condamnation de l'ourdouisation systématique du Panjab était clairement allé trop loin<sup>369</sup>. Abdullah Malik écrit ainsi :

---

<sup>369</sup>L'idée d'un rejet de l'ourdou déplaisait fortement à certains marxistes. Sajjad Zahir, dans son livre *Rūšnāī* « L'encre » paru en 1956, mettra en garde les défenseurs du panjabi contre ce rejet :

*Ismem koī šak nahīm hai ki jab Panjāb mem fil-ḥaqīqat 'avām kā iqtidār hogā to panjābī kā aur bhī furūḡ hogā. Lekin Panjāb mein urdu ki taxlīq bhī bahut gehrī hai. Aur ye bhī gālaṭ hai ki urdu Panjāb ke liye ek gair yā bīrūnī zubān hai. Urdu aur panjābī kī bunyādī neḥvī*

*Šarīf kunjahī ne panjābī zubān kī ḥimāyat meṃ panjābī meṃ hī ek mazmūn parhā. Bahut dīnoṃ ke b'ad panjābī meṃ koī acchā mazmūn sunā thā (...) Zāhir hai aisī ḥālat meṃ jab ḥukmarān zabardastī urdu ko ṭhoṃs rahe haiṃ aur muxtalif qaumoṃ kī zubānoṃ ko kuclā jā rahā hai to zāhir hai muxtalif qaumīyatoṃ meṃ bhī urdu ke xilāf ek gūna nafrat ubharnā lāzim hai aur badqismatī se Šarīf Kunjahī ke mazmūn se bhī kisī ḥad tak ye nafrat jhalak rahī thī. Lekin taraqqī-pasand dānišvaroṃ ko zubānoṃ ke masle meṃ bhī jamhūrī ṭarīq ixtiyār karnā cāhiye aur tamām zubānoṃ ko pūrī ṭarah phalne phūlne kā mauq'ā denā cāhiye. Ham kisī zubān ko sarkārī zubān kā laqab dekar dūsarī zubānoṃ par ḥamla karne kī rāheṃ kholne kī ijāzat na'īm de sakte. Ham tamām zubānoṃ ko barābarī kā darja dete haiṃ. Albatta ham taslīm karte haiṃ kī b'az zubāneṃ zyāda taraqqī-yāfta haiṃ, b'az kam haiṃ iskā ye maṭlab bilkul na'īm ki kam taraqqī-yāfta zubānoṃ ko šīrf isliye kucal ḍālā jā'e ki vo pehle hī kuclī huī haiṃ.*

« Sharif Kunjahi a lu un essai en panjabi écrit en soutien à cette langue. Cela faisait longtemps que nous n'avions pas entendu de bon essai en panjabi (...) Il est clair que lorsque les dirigeants imposent de force l'ourdou et que les langues de différents peuples sont écrasées de la sorte l'on voit apparaître chez certains peuples une sorte de haine pour l'ourdou, et malheureusement cette haine est apparente dans l'essai de Sharif Kunjahi. Les intellectuels progressistes devraient adopter une approche démocratique en matière de langue, et donner à toutes les langues l'opportunité de s'épanouir. Nous ne pouvons pas, en désignant une langue comme langue officielle, ouvrir la voie à une série d'attaques contre les autres langues. Pour nous toutes les langues sont égales. Nous reconnaissons que certaines langues sont plus évoluées que d'autres, mais cela n'est pas une raison pour continuer à écraser les langues qui sont elles mêmes déjà écrasées »<sup>370</sup>.

Cette dernière phrase - qui paraphrase les dernières phrases de l'essai lu par Sharif Kunjahi - montre bien que pour l'auteur de ces lignes le panjabi figure parmi les langues non-évoluées.

#### **4.1.1.3. Les activités littéraires du groupe progressiste (Les réunions des progressistes et la revue Saverā) (1950-51)**

La recommandation d'écrire dans les langues régionales et de s'adresser au peuple dans sa langue, qui figurait dans le manifeste des progressistes lu pendant la conférence, est réitérée un mois après la conférence dans un communiqué publié à la page 245 du numéro 7/8 (1950) de *Saverā* :

*Badqismatī se taraqqī-pasand adab kī teḥrīk abhī tak zyādatar urdu likhne vāloṃ tak meḥdūd rahī hai. Go Pākistān ke taraqqī-pasand adībōṃ kī bahut baṭī aksariyat kī*

*sāxt aur uske qavā'id meṃ bāhamī munāsbat aur qarībī t'alluq hai, unke alfāz kā ḥaxīra bahut ḥad tak muštarak hai aur Panjāb meṃ urdu kī rivāyat ṣadyoṃ se vahām kī teḥzībī zīndagī kā ek juz ban cukī hai. Isliye Panjāb mein panjābī ke furūg ke m'anī urdu ke xātme ke hargiz nahīṃ haiṃ.*

« Il n'y a pas de doute que lorsque le peuple sera au pouvoir le Panjabi recevra davantage de promotion. Et il serait faux de dire que l'ourdou est au Panjab une langue étrangère ou extérieure. Des similitudes au niveau de la syntaxe de base et de la grammaire rapprochent l'ourdou et le panjabi, leur vocabulaire est jusqu'à un certain point voisin et la tradition de l'ourdou fait partie depuis des siècles de la vie culturelle du Panjab. C'est la raison pour laquelle la promotion du panjabi au Panjab ne devrait pas signifier la fin de l'ourdou (Zahir 1956 : 303-304). »

Le soutien de Sajjad Zahir au Panjabi a donc des limites : Si le rôle du Panjabi va naturellement s'accroître, il n'est pas question que son progrès entraîne l'abandon de l'ourdou. Encore moins qu'il vienne à le remplacer.

<sup>370</sup>Malik, Abdullah 1950 : 93.

*mādrī zubān panjābī, pašto, bangalī yā sindhī hai, lekin vo un zubānoṃ meṃ likhnā 'ār samajhte haiṃ (...) Urdu meṃ xūb likhiye, isko furūg dene kī pūrī kośīś kijiye lekin sāth hī ye samajh lijiye kī jab tak āp apnī qaumī zubānoṃ meṃ na likheṃge āpkī tehrīk šehrī ḥalqoṃ tak meḥdūd rahegī. 'Avām meṃ jar nahīṃ pakaṛ sakegī (...) Apnī qaumī zubān meṃ na likhkar āp apne 'avām ko inqilābī xiyālāt se meḥrūm hī nahīṃ karte, unkī apnī adabī šalāhyatoṃ ko ubharne aur camakne kā mauq'a baham nahīṃ pahūṃcāte (...) Agar qaumī zubān meṃ likhne kī muhim calā't jā'e to bahut se kisān aur mazdūr likhne vāle hamārī šaf meṃ šāmil hoṃge. Jab tak āp is tajvīz par 'amal nahīṃ karte āpkī tehrīk mutavassīf ṭabq'e tak meḥdūd rahegī. Āpkī bahut si mufīd bātoṃ ko bhī 'avām samajhne se qāšīr raheṃge aur āp apnī tehrīk ko 'avāmī jadd-o-jehd kā juz banāne meṃ pūrī ṭaraḥ kāmyāb na hoṃge.*

« Malheureusement le mouvement progressiste a été jusque là avant tout limité à des écrivains d'ourdou. Alors que la grande majorité des langues maternelles des écrivains progressistes sont le panjabi, le pachto, le bengali ou le sindhi, ils hésitent à écrire dans ces langues (...) Ecrivez en ourdou autant que vous voulez, essayez de donner à l'ourdou autant d'essor que vous pouvez, mais rappelez vous que tant que vous n'écrivez pas dans les langues des peuples du Pakistan votre mouvement restera limité aux villes. Il ne pourra pas s'implanter dans le peuple. En n'écrivant pas dans les langues des peuples (langues nationales) vous ne privez pas seulement le peuple d'idées révolutionnaires, vous ne lui permettez pas de développer ses dons (talents) littéraires. (...) Si nous lançons un mouvement en faveur de l'écriture dans les langues des peuples alors nous pourrons être rejoints par un grand nombre d'écrivains paysans et ouvriers. Tant que vous ne suivrez pas ces directives votre mouvement restera limité à la classe moyenne. Le peuple ne pourra pas comprendre nombre de vos idées qui pourraient lui être utiles et vous ne réussirez pas à faire de votre mouvement un élément de la lutte des classes. »

Ce programme sera immédiatement appliqué par les progressistes de Lahore.

Après la conférence, chaque mois un texte panjabi sera lu et commenté pendant la réunion hebdomadaire de la branche lahorie du mouvement progressiste. Ces réunions avaient lieu régulièrement depuis 1948 au hall du YMCA, au Dyal Singh College, puis à la résidence de Tahira Mazhar Ali Khan<sup>371</sup>.

Pendant ces réunions des œuvres littéraires étaient présentées et critiquées, suivant un format que le *Ḥalqa-e arbāb-e žauq* – première organisation de ce type à Lahore – avait popularisé : habituellement, les poètes récitaient un poème, suivi de la lecture d'une nouvelle ou d'un essai critique. Puis les participants commentaient les textes présentés. Une personnalité intellectuelle (écrivain, journaliste etc) présidait ces réunions<sup>372</sup>.

Abid Hassan Minto raconte cette introduction du panjabi dans les réunions :

*Ye mujhe yād hai ki kuch 'arše ke liye hamārī anjuman-e taraqqī-pasand mušannifin ne...anjuman kī jo weekly meeting hotī thī (...) usmeṃ ye faīsla bhī hu'ā ki mahīne meṃ ek martaba panjābī kī koī cīz parhī jā'egī. Lekin mujhe yād nahīṃ hai ki vo kitne din calā kitne din nahīṃ calā. Panjābī likhne vāle itne available nahīṃ hote the jo panjābī meṃ likhte the aur progressive the (...) Anjuman kī jo hamārī weekly meeting thī ismeṃ Aḥmad Rāhī bare baqā'ida āte the, aur urdu aur panjabi donoṃ meṃ apnī nazmeṃ peš karte the. Ek mauq'e ke ūpar Aḥmad Rāhī kī ek nazm panjābī kī unhoṃne peš karnī thī (...) pehlī martaba Rāhī šāḥab se dūbadū mulāqāt huī. Unhoṃne apnī nazm parhī, maim ne sunī, uspar jo behś huī vo sārī panjābī meṃ huī.*

« Je me souviens que lors de notre réunion hebdomadaire des écrivains progressistes (...) eh bien nous avons décidé que chaque mois on lirait quelque

<sup>371</sup>Usmani 2016 : 253.

<sup>372</sup>Usmani 2016 : 253.



chose en panjabi. Mais je ne me souviens pas combien de temps cette pratique a duré. Il n'y avait pas tant d'écrivains qui écrivaient en panjabi et qui étaient progressistes (...) Ahmad Rahi venait avec régularité à notre réunion hebdomadaire de l'association des écrivains progressistes, et présentait ses poèmes en ourdou et en panjabi. Je me souviens d'une fois où il devait présenter un poème en panjabi (...) c'était la première fois que je le rencontrais en personne, il avait lu son poème, j'avais écouté et la discussion qui avait suivi s'était déroulée en panjabi »<sup>373</sup>.

Abdul Rauf Malik, autre vétéran marxiste, se souvient lui aussi parfaitement de ces réunions en panjabi, et déclare qu'il avait lui aussi entendu Ahmad Rahi pour la première fois dans une de ces réunions<sup>374</sup>.

Présenter un texte en panjabi et le commenter dans cette langue au cours d'une réunion, est une véritable révolution dans le milieu littéraire de Lahore. En effet, aucune des organisations littéraires de Lahore telles que le *Halqa-e arbāb-e žauq* ne permettait qu'on y lise des textes en panjabi. Les discussions critiques avaient lieu toujours en ourdou, même si les personnes qui prenaient part à la discussion étaient panjabiphones et avaient l'habitude, en dehors des réunions, de se parler en Panjabi<sup>375</sup>.

Mais contrairement au *Halqa-e arbāb-e žauq*, dont le secrétaire consigne les discussions qui ont lieu pendant les réunions, les progressistes n'ont rien consigné<sup>376</sup>. Nous ne savons donc pas quels textes ont été lus pendant ces réunions (ni quels ont été les commentaires des participants), mais Abdul Rauf Malik a indiqué que les textes lus pendant ces réunions ont été plus tard publiés dans les numéros de la revue *Saverā*, revue officielle du mouvement progressiste, qui, pour les accueillir, a créé une chronique spéciale en panjabi appelée *Panjāb rang* « Couleur du Panjab »<sup>377</sup>.

Les progressistes mettent ainsi au service du panjabi non seulement leur organisation mais aussi leur revue officielle. Le numéro 9 (1951) de *Saverā* contient dont 5 poèmes panjabis écrits par les poètes Amrita Pritam, Sharif Kunjahi, Tanvir Naqvi, Afzal Parvez et Ahmad Rahi<sup>378</sup>, le Numéro 10/11 (1951) 4 poèmes panjabis par Amrita Pritam, Abdul Majid Bhatti, Sharif Kunjahi et Ahmad Rahi<sup>379</sup> et le numéro 12 (1952) 5 poèmes panjabis par Amrita Pritam Abdul Majid Bhatti, Sharif Kunjahi, Tanvir Naqvi et Ahmad Rahi<sup>380</sup>. La publication de textes en panjabi dans *Saverā* cessera après le numéro 12. En tout 11 poèmes d'auteurs progressistes pakistanais ont été publiés dans *Saverā* entre 1951 et

---

<sup>373</sup>Entretien avec Abid Hassan Minto, Lahore, 14 mars 2018.

<sup>374</sup>Entretien avec Abdul Rauf Malik, Lahore 16 mars 2018.

<sup>375</sup>*Everyone spoke in Punjabi but wrote in Urdu. To take this irrationality one step further, he spoke Urdu at the halqa, though he continued the discussion on the same subject in the coffee house or tea house in punjlish* (Azeez, K.K. 2007 : 266)

<sup>376</sup>Fait confirmé par Abdul Rauf Malik (Entretien avec Abdul Rauf Malik, Lahore 27 juillet 2018). Dans le cours de notre recherche nous avons trouvé seulement un témoignage détaillé sur les discussions qui avaient lieu pendant les réunions de l'association des progressistes : Il s'agit de la réunion du 11 décembre 1948 (citée dans Ali Kamran Asdar 2015 : 137-140) qui avait été reproduite dans un numéro de *Nuqūš* de janvier 1949 (p.179-185).

<sup>377</sup>Entretien avec Abdul Rauf Malik, Lahore, 27 juillet 2018.

<sup>378</sup>*Kaṅkām de gīt* « Chansons des blés » d'Amrita Pritam, *Idhar odhar* « Ici et là » de Tanvir Naqvi, *Sac ka'o pare be'o* « Dis la vérité et écarte toi ! » de Sharif Kunjahi, *Jaṭṭā pagrī sambhāl* « Paysan, ne laisse pas tomber ton turban » d'Azal Parvez, *Canān ve terī cannī* « Mon amour je suis ton clair de lune » d'Ahmad Rahi

<sup>379</sup>*Iqrārām vālī rāt* « La nuit des aveux » d'Amrita Pritam, *Kaṅkām te chankām* « Blés et tintements » d'Abdul Majid Bhatti, *Lamyām syālī rātām* « Les longues nuits d'hiver » de Sharif Kunjahi et *Navām navām bor* « Les nouveaux bourgeons » d'Ahmad Rahi

<sup>380</sup>*Akhyām* « Les yeux » d'Amrita Pritam, *Lehriye dūpaṭṭe* « Echarpe ondulée » d'Abdul Majid Bhatti mahīt de Sharif Kunjahi *Gīt* « Chanson » de Tanvir Naqvi, *Dilām de saude* « Les ventes des cœurs » d'Ahmad Rahi

1952. On peut donc penser qu'une grande partie des textes lus lors de la réunion mensuelle des progressistes consacrée au panjabi en 1951 et 1952 ont paru dans cette revue.

#### 4.1.1.4 L'intervention d'Ahmad Rahi au séminaire Varis Shah (1953)

Les progressistes auront l'occasion de renouveler publiquement leur soutien au panjabi un peu plus de trois ans après leur conférence. Ce sera à l'occasion d'un séminaire qui se tiendra le 26 février 1953 au hall du YMCA, organisé par le *Pak Punjabi League* d'Abdul Majid Salik (organisation dont nous parlerons dans notre prochain chapitre) pour célébrer l'importance de l'héritage du poète Varis Shah (1722-1798), auteur de la plus célèbre épopée panjabe *Hir Vāris Šāh* (1766). Le gotha littéraire et artistique de Lahore avait pris part à ce séminaire.

Ahmad Rahi, seul écrivain officiellement affilié au groupe progressiste à y avoir été invité, fait une intervention (publiée dans *Imroz* le 28 Février 1953 sous le titre *Panjāb ke 'avāmī adab aur saqāfat kā ṣaḥīḥ tarjumān Vāris Šāh* « Un vrai porte parole de la littérature et culture populaire du Panjab : Varis Shah ») ; il parle du statut présent de la langue panjabe, dénonçant la négligence des musulmans panjabis à l'égard de leur langue, et explique cette négligence par la popularité du cliché sociolinguistique associant le panjabi aux sikhs :

*Panjāb ke 'alāva šāyad hī koī ṣūba barr-e saḡīr-e pāk-o hind meḡ aisā nahīḡ hai jisne apnī ṣūbā'ī zubān kī tarvij-o išā'at se ḡaflat bartī ho...Uskā bunyādī sabab to ye hai ki angrez ḡākimomḡ ne is 'ilāqe ke 'avām ko dabākar rakhā aur unko meḡz jang meḡ indhan ke ṡaur par ist'emāl kiyā. Lekin ek sabab ye bhī hai ki apne logomḡ ne bhī ḡaflat kā subūt diyā...Zubān ke m'āmle meḡ Panjāb kā ṣūba hameṡa se beparvā rahā hai. Panjābī zubān jis meḡ yahām ke naujavān larke aur larḡyām apnī mohabbat kā izhār kar rahe haiḡ, baḡe buḡḡhe pancāyatomḡ meḡ baithkar rozmarra ke baḡe baḡe mas'āl suljhāte rahe haiḡ, is panjābī zubān ko unhomne kabhī apnī zubān nahīḡ samjhā. Syāsī ṡ'obda-bāzomḡ ne is m'āmle ko aur zyāda uljhākar Panjāb ke musulmānomḡ ke dilomḡ meḡ is xiyāl ko bhī jaga dī ki panjābī musulmānomḡ kī nahīḡ sikhomḡ kī zubān hai.*

*Panjābī panjābyomḡ kī zubān hai, musulmān, hindū, sikh, 'īsā'ī aur bhangī kī taxṡīṡ se bālā – har vo ṡaxṡ jo panjābī hai ye uskī zubān hai. Ye durust hai ki pichle kuch 'arṡe se sikhomḡ ne panjābī kī ṡaraf xāṡ ṡaur par tavajju dī aur panjābī ko apnī zubān ke ṡaur par apnāyā...Panjābī zubān aur sikhomḡ ke mut'aliq mujhe muxṡaṡar ye kehnā hai ki sikhomḡ kī mazhabī rivāyāt Panjāb se vābasta thīḡ. Ye firqa yehīḡ paidā hu'ā aur parvān charḡhā. Unke tamāmṡar muḡaddas maḡāmāt yahām the. Hindūṡtān ke dūstre 'ilāqomḡ se unheḡ 'aqīdan ko 'ilāqā na thā, isliye unhomne is zubān ko apnī zubān kahā jo unke ṡūbe kī zubān thī – ye bāt ṡāyad koī gardanzadnī nahīḡ. Panjāb ke dūstre bāṡīndomḡ ne urdu aur hindī ko apnāne kī koṡīṡ kī. Agar unheḡ mujrim kehnā zyādātī hai to phir sikhomḡ ne aisā kaun sā quṡūr kiyā hai ki unheḡ panjābī zubān kī xidmat karne kī binā par mujrim gardānā jā'e?...Maimḡ phir kahūḡḡā kī panjābī Panjāb kī zubān hai, sikhomḡ kī nahīḡ. Aur agar uske bāvḡūd b'āz dostomḡ ko is par iṡrār hai to maimḡ kahūḡḡā kī panjābī Sulṡān Bāhū kī zubān hai, ḡazrat Xwāja Farīd kī zubān hai, ḡazrat Bulle Šāh aur maulvī ḡulām Rasūl kī zubān hai.*

« Il n'y a pas de régions du sous-continent qui ait autant négligé de diffuser sa langue que le Panjab. La raison fondamentale en est que les maîtres anglais ont opprimé le peuple de cette région et l'ont utilisé comme simple chair à canon. Mais une autre raison est que nos gens ont eux même ignoré leur langue. Le Panjab a toujours fait preuve de négligence par rapport à sa langue. Cette langue panjabi dans laquelle les jeunes gens d'ici expriment leur amour, les vieillards résolvent les problèmes de tous les jours au sein des panchayats, cette langue les Panjabis ne l'ont jamais considéré comme la leur. Les politiciens manipulateurs ont embrouillés davantage l'affaire, et

ont fini par introduire dans l'esprit des musulmans l'idée que le panjabi n'est pas la langue des musulmans mais celle des sikhs.

Le panjabi est la langue des Panjabis, qu'ils soient musulmans, hindous, sikhs, chrétiens ou intouchables. C'est la langue de chaque personne panjabe, mais il est vrai que depuis un certain temps les sikhs ont accordé beaucoup d'attention au panjabi et en ont fait complètement leur langue. En ce qui concerne la relation du panjabi et des sikhs je dois rappeler que les traditions religieuses des sikhs étaient aussi liées au Panjab. Cette secte est née ici et a grandi ici. Les lieux de pèlerinage des sikhs sont tous ici. Ils n'ont donc de ce point de vue aucune connexion avec les autres régions de l'Inde. C'est la raison pour laquelle ils ont fait de la langue de leur région leur langue religieuse. Et on ne doit pas les condamner pour ça. Les autres habitants du Panjab ont tenté d'adopter l'ourdou et l'hindi. On ne les blâme pas pour cela, alors pourquoi en vouloir aux sikhs pour avoir servi la langue panjabe. *Je répéterai* donc que le panjabi est la langue du Panjab, pas des sikhs. Et si des amis continuent à l'appeler langue des sikhs alors je dirai que le panjabi est la langue de Sultān Bahu, Khwaja Farid, Bulleh Shah et Maulvi Ghulam Rasul. »

Ces déclarations, qui sont loin d'être aussi structurées ou controversées que celles que Sharif Kunjahi avaient été faites pendant la conférence de 1949. Le rôle de l'ourdou n'y est pas abordé, et elles n'aboutissent à aucun type de revendications. Rahi ne cherche ici qu'à lutter contre certaines idées reçues.

Mais ce qui constitue l'originalité de ses déclarations, c'est la stratégie de défense du panjabi adoptée par l'auteur : au lieu de renier le lien qui unit les sikhs au panjabi, et de les dissocier (stratégie qui prévaut chez les défenseurs pakistanais du panjabi de cette époque), Rahi l'accepte et rend hommage avec un certain courage, aux services rendus par les sikhs à la langue. Et d'une certaine façon, ce texte est autant une défense des sikhs – fils du sol - qu'une défense du panjabi.

Ce sera là la dernière fois – avant l'interdiction de l'association des écrivains progressistes, qu'un membre officiel de l'association progressiste s'exprimera dans un forum public sur la question du panjabi.

#### 4.1.1.5 La publication de *Dil daryā* (1955)

L'édifice progressiste est détruit au fil des années : l'association est interdite en 1954, ses cadres sont en prison ou sous surveillance, et aucune revue n'affiche plus de sympathie pour le mouvement. La revue *Saverā*, qui avait été l'organe officiel du mouvement, s'en est elle-même dissociée<sup>381</sup>. Un dernier vestige de l'organisation subsiste encore : la maison d'édition *Nayā idāra* « La nouvelle institution », dirigée à présent par Chaudhry Nazir Ahmad. *Nayā idāra* avait publié dans les années précédentes un grand nombre de livres d'auteurs progressistes, dont les recueils poétiques d'Ahmad Nadim Qasmi *Jalāl-o jamāl* « Beauté et grandeur » et de Zahir Kashmiri *'Azmat-e ādam* « La grandeur de l'homme. »

En octobre 1955 *Nayā idāra* publie pour la première fois un livre en panjabi. Il s'agit de *Dil daryā* « Les rivières du cœur »<sup>382</sup> d'Abdul Majid Bhatti, membre du groupe progressiste et collaborateur régulier à la revue *Saverā* et au quotidien *Imroz*. *Dil daryā*, qui compte 62 poèmes est tiré à 1200 exemplaires. Mais ce recueil ne bénéficie pas du succès phénoménal du recueil d'Ahmad Rahi *Tirinjan* « L'assemblée des femmes » publié deux ans plus tôt (dont nous allons parler dans la section suivante). Pas de cérémonie de lancement, ni la presse, ni les revues n'en parlent, pas de publicités, et les exemplaires

<sup>381</sup>Usmani 2016 : 269.

<sup>382</sup>Ce titre, difficilement traduisible, fait référence au vers du poète soufi Sultan Bahu *Dil daryā samundron dūnghe* « Les rivières du cœur sont plus profondes encore que l'océan ».

invendus sont encore disponibles de nos jours au marché aux livres (*Urdu bāzār*) de Lahore. Cet échec dissuadera *Nayā idāra* de publier d'autres livres en panjabi, et les activités éditoriales des progressistes s'arrêteront là.

#### 4.1.2 Les initiatives des communistes

##### 4.1.2.1 Le programme d'Abid Hassan Minto (1951)

En octobre 1951 paraît dans la revue *Adab-e laṭīf* de Lahore un premier programme du CCP concernant la politique linguistique du Pakistan. Il s'agit de *Pakistān meṃ zubān kā masla* « La question de la langue au Pakistan », écrit par Abid Hassan Minto à la demande de Dada Amir Haïder pour clarifier la position du parti en matière de politique linguistique au Pakistan<sup>383</sup>. Et même si cet essai n'est pas dédié uniquement au panjabi (le panjabi n'y est que mentionné), il détaille une politique générale qui le concerne directement. Ce programme, avait été lu de façon 'informelle' par Abid Hassan Minto en novembre 1949 pendant la conférence de progressistes<sup>384</sup> avant d'être publié dans la revue *Adab-e laṭīf*. Au début de son programme, Abid Hassan Minto constate :

*Hukūmat-e pakistan urdu ko qaumī zubān banāne kā a'īlān is vāja se kar rahī hai ki isse ek ṭaraf to vo parhe likhe mutavassīṭ ṭabqē kī hamdardiyāṃ ḥāṣil kar letī hai aur dūsre ṭaraf urdu se vohī kām lyā jā saktā hai jo angrez sāmraj angrezī se lyā kartā thā. Y'anī mulk ke navve fī ṣad logon ko jāhil aur anparh rakhnā.*

« Le gouvernement du Pakistan annonce que l'ourdou sera langue nationale parce que, d'une part en faisant cela il s'attire la sympathie des personnes éduquées de la classe moyenne, et d'autre part l'ourdou pourra être utilisé de la même manière que le gouvernement impérialiste anglais utilisait l'anglais, c'est-à-dire pour maintenir 90 % de la population dans l'illettrisme et l'ignorance »<sup>385</sup>.

Puis Abid Hassan Minto explique que s'opposer à l'ourdou serait une mauvaise manœuvre, qui mènerait le parti à s'attirer les foudres du gouvernement, et de la classe moyenne. Abid Hassan Minto ajoute néanmoins que si l'ourdou est nécessaire au niveau national, il ne l'est pas toujours sur le plan régional, car sa sphère d'utilisation varie en fonction des provinces et du degré d'avancement des langues vernaculaires qui y sont parlées :

*Bangāl aur Sindh meṃ mere nazdik urdu kī koī xāṣ ṣarūrat nahīṃ hai, aur un ṣūboṃ ke 'avām ne urdu ke xilāf eḥtijāj bhī kiyā hai. Bangāli urdu se kā darje taraqqī-yāfta zubān hai, aur Sindh meṃ āpko tamām dīvāreṃ, iṣtīhār, sign board angrezī yā sindhī hī meṃ likhe hue mileṃge. Sindhī meṃ kā rozāna axbārāt nikāle jāte haiṃ. Liḥāzā Sindh aur Bangal meṃ urdu ko ṭhomsne ke xilāf jadd-o jehd āj bhī durust hai. Jahāṃ tak Panjāb Balocistān aur Sarḥad kā savāl hai ek to yahāṃ kī zubāneṃ bahut zyāda taraqqī-yāfta nahīṃ haiṃ, dūsre yahāṃ kā parhā likhā ṭabqa urdu hī jāntā hai. Jabki Bangāl meṃ log bangālī se zyāda mānūs haiṃ. Yahāṃ par abhī tak kisī qaumī teḥrīk kā āgāz bhī nahīṃ hu'ā, aur abhī iskā imkān bhī zyāda nahīṃ hai. Cunāmce mere xiyāl meṃ un ṣūboṃ meṃ urdu ko sarkārī zubān taslīm karne kī muxālifāt nahīṃ karnī chāhiye. Balki hamārā muṭālba kuch is qism kā honā cāhiye ki angrezī kī jaga urdu aur primary t'alīm ke liye maqāmī zubāneṃ ist'emāl kī jā'eṃ (...) Bangāl aur Sindh ke 'alāva dūsre ṣūboṃ meṃ urdu ko sarkārī zubān banāne ke xilāf jadd-o jehd nahīṃ karnī cāhiye lekin qaumī zubānoṃ kī taraqqī ke liye jadd-o jehd bhī tez karnī cāhiye (...) Panjāb, Balocistān aur Sarḥad meṃ inqilāb ke b'ad bhī kuch 'arṣe tak bāvjud iske vahāṃ kī zubāneṃ faurī ṭaur par taraqqī kareṃgī, urdu kā vahāṃ par rehnā ṣarūrī hai, kyomki vahāṃ kī zubānoṃ meṃ urdu jaisī vus'at itnī jaldī paidā nahīṃ ho saktī. Islīye bhī urdu kī muxālifāt nahīṃ karnī cāhiye.*

<sup>383</sup>Entretien avec Abid Hassan Minto, Lahore, 14 mars 2018.

<sup>384</sup>Entretien avec Abid Hassan Minto, Lahore 14 mars 2018

<sup>385</sup>Minto 1951 : 285.

« Au Bengale et au Sindh , à mon sens, l'ourdou n'est pas vraiment nécessaire, et le peuple de ces provinces a déjà protesté contre l'ourdou. Le bengali est bien plus évolué que l'ourdou, et au Sindh la totalité de ce qui est écrit sur les murs, dans les publicités et sur les panneaux est en anglais ou sindhi. Quelques quotidiens sont publiés en sindhi. Donc au Sindh et au Bengale le mouvement qui s'est développé contre l'imposition de l'ourdou est juste. En ce qui concerne le Panjab, le Baloutchistan et NWFP on peut dire que, d'une part les langues de ces provinces ne sont pas très évoluées, d'autre part la classe éduquée connaît seulement l'ourdou. Alors que cette même classe au Bengale connaît avant tout le bengali. Dans ces provinces, jusqu'à maintenant, nous n'avons pas vu le début d'un mouvement populaire, et il est pratiquement impossible qu'il s'en développe un. Donc, à mon sens, il ne faudrait pas s'opposer à ce que l'ourdou soit adopté dans ces états comme langue officielle. Et notre revendication devrait être que l'ourdou soit utilisé à la place de l'anglais et que l'instruction primaire soit dispensée dans les langues locales.

Il ne faudrait pas lutter contre l'adoption de l'ourdou comme langue officielle dans les provinces autres que le Sindh et le Bengale, mais lutter pour le progrès des langues locales de ces provinces (...) Après la révolution, au Panjab, Baloutchistan et NWFP les langues locales progresseront immédiatement ; mais l'ourdou devra être maintenu pendant un certain temps, car les langues locales ne peuvent pas acquérir aussi vite la même ampleur que l'ourdou. Pour cette autre raison il ne faudra pas s'opposer à l'ourdou »<sup>386</sup>.

La position d'Abid Hassan Minto fait écho à celle d'Abdullah Malik (exposée dans son commentaire de l'essai de Sharif Kunjahi<sup>387</sup>), en ce qu'il ne considère pas le panjabi comme une langue évoluée (*Taraqqi-yāfta*) ; il le place aux côtés du baloutchi et du pachto dans une catégorie de langues encore tributaires de l'ourdou. Ces réserves, par rapport à l'état d'avancement des langues de ce groupe, poussent Abid Hassan Minto à présenter pour le panjabi un programme d'action minimal, qui se résume en deux points : il faudrait demander que l'instruction au niveau primaire soit en panjabi, et développer davantage cette langue (les modalités de ce développement ne sont pas précisées).

L'on est en droit de se demander si cette notion de langue panjabe pas évoluée, que nous trouvons déjà chez deux intellectuels marxistes (Abdullah Malik et Abid Hassan Minto) n'est pas elle-même le résultat d'un complexe diglossique. Ces deux intellectuels, de langue maternelle Panjabe mais appartenant à la classe éduquée et parfaitement anglophones et ourdouphones, en dépit de leur adhésion au marxisme, auraient pu, en matière de langue, avoir intériorisé les schémas sociolinguistiques dominants, et considéreraient le panjabi comme une langue inférieure. Mais, forcés d'utiliser un langage sophistiqué et diplomatique, ils utiliseraient un terme comme 'non évolué' au lieu d' 'inférieur'.

#### 4.1.2.2 Le programme de Firozuddin Mansur et Sibte Hassan (1953)

La situation va évoluer dans les années qui suivent la parution du programme d'Abid Hassan Minto. Le mouvement linguistique du Bengale oriental va réactualiser le débat sur la langue nationale, et le CPP sera obligé de clarifier sa position par rapport aux demandes des bengalis, à la question de la langue nationale. Firozuddin Mansur et Sibte Hassan, membres importants du parti communiste pakistanais<sup>388</sup>, incarcérés ensemble en 1951-52, ont, en prison des discussions sur la question bengalie et celle de la langue nationale ; ils rédigent un pamphlet *Pākistān meṃ qaumī zubān kā masla* « La question de la langue nationale au Pakistan » publié par le PPH en 1953. Seul le nom de Firozuddin Mansur

---

<sup>386</sup>Minto 1951 : 285-287.

<sup>387</sup>Malik, Abdullah 1950 : 93.

<sup>388</sup>Sibte Hassan était membre du politburo du parti (Ali Kamran Asdar 2015 : 93) et Firozuddin Mansur avait été en charge du parti pour un moment après la Rawalpindi conspiracy en 1951 (Ali Kamran Asdar 2015 : 331) et secrétaire du comité régional entre 1952 et 1954 (Ali, Kamran Asdar 2015 : 202).

apparaît sur la couverture, mais comme nous l'a certifié Abdul Rauf Malik<sup>389</sup> qui était en charge du PPH pendant cette période ce pamphlet avait été écrit en majeure partie par Sibte Hassan et comme Firozuddin Mansur était sorti de prison avant lui, il l'avait fait publier sous son nom.

La majeure partie du pamphlet est consacrée à une analyse du mouvement bengali (au cours de laquelle les auteurs expriment leur soutien au mouvement et condamnent les attaques des défenseurs de l'ourdou - dont le Maulvi Abdul Haq – contre la langue bengalie).

Les dernières pages du pamphlet proposent un programme pour les langues régionales (que les auteurs refusent d'appeler 'régionales' – *ilāqā'ī* ou *Ṣūbā'ī* - mais appellent 'nationales' - *Qaumī*).

Et si ce texte n'est pas - comme celui d'Abid Hassan – spécifiquement consacré au panjabi, le programme général qu'il présente le concerne directement, et son application pourrait radicalement modifier le statut de la langue.

Ce pamphlet va beaucoup plus loin que la position prudente et diplomatique prise par Abid Hassan Minto.

Le programme est le suivant :

*Pakistān kī tamām qaumī zubānoṃ ko sindhī, panjābī bangālī, balocī aur pašto ko urdu ke pehlū ba pehlū Pākistān kī sarkārī zubāneṃ taslīm karne meṃ koī qayāmat nahīṃ. Āxir Ṣūba Sarhad meṃ tamām sarkārī aur daftarī kārobār aur zarī'a-e t'alīm pašto kyom na ho jo paṭhānoṃ kī mādrī zubān hai, Sindh meṃ sindhī kyom na ho, Balocistān meṃ balocī kyom na ho, Bangāl meṃ bangālī aur Panjāb meṃ panjābī kyom na ho ?*

*Zindagī ke tamām ś'oboṃ meṃ hamāre 'avām ke pasmānda rehne kā bahut barā sabab ye hai kī unheṃ us zubān meṃ likhne parhne socne aur kām karne ke liye majbūr kyā jātā hai jo unkī mādrī zubān nahīṃ hai. Natīja uskā ye hai kī 'ilm-o faẓal ṣadyoṃ se ūṃce ṭabqoṃ kī ijāradārī hai aur 'avām hameṣa se bexabar aur jāhil haiṃ.*

*Qaumī zubānoṃ ko 'ilm o adab se meḥrūm rakhnā aur zarī'a-e t'alīm aur daftarī kārobār na banne denā 'avām ko jāhil aur bexabar rakhne kā bahut purānā ṭarīqa hai.*

*'Avām ko 'ilm-o faẓal kī daulat se mālāmāl karne ke liye zarūrī hai kī angrezī zubān ko zarī'a-e t'alīm aur sarkārī zubān kī ḥaiṣyat se xatm kyā jā'e, ṣūboṃ meṃ zarī'a-e t'alīm aur daftarī kārobār 'avām kī mādrī zubāneṃ hoṃ, Panjāb meṃ panjābī, Sindh meṃ sindhī, Bangāl meṃ bangālī, Sarhad meṃ pašto aur Balocistān meṃ balocī zubān zarī'a-e t'alīm aur sarkārī kārobār ho. Ṣūbā'ī ḥukūmateṃ apne apne ṣūbe kī qaumī zubānoṃ ko taraqqī deṃ.*

*Urdu Pākistān meṃ ābād qaumoṃ ke bāhamī mel milāp aur guft-o ṣunīd kā zarī'a hai. Aur UP, Bihār, Ambalā division aur Rājputāna se āne vāle mohājīroṃ kī mādrī zubān hai. Use śānvī zubān kī ḥaiṣyat se schooloṃ aur collegeoṃ meṃ parhāyā jā'e aur use taraqqī dī jā'e. Mohājīroṃ kī saḥūlat ke liye unheṃ t'alīm urdu meṃ dī jā'e.*

*Ṣūbā'ī ḥukūmateṃ apnā sārā daftarī kām apne apne ṣūbe kī qaumī zubān meṃ kareṃ. Ṣūboṃ ke sarkārī aur nīm-sarkārī meḥkmoṃ meṃ mulāzimateṃ un logoṃ ko dī jā'eṃ jo mut'aliqā ṣūbe kī qaumī aur sarkārī zubān meṃ likh parh aur guftagū kar sakte haiṃ. Sarkārī mulāzimoṃ ko ṣūbā'ī zubāneṃ sikhāne ke liye xāṣ school aur college jā'rī kiye jā'eṃ.*

*Pākistān meṃ qaumī zubān ke masle kā ṣaḥīṭ ḥal yehī hai.*

« Nous ne vivrons pas un désastre si nous adoptons toutes les langues nationales du Pakistan comme le sindhi, bengali, baloutchi et pachto aux côtés de l'ourdou comme langues officielles. Après tout, en NWFP, pourquoi ne pas utiliser le pachto qui est la langue maternelle des pachtones dans toutes les affaires gouvernementales et

<sup>389</sup>Entretien avec Abdul Rauf Malik, Lahore 27 juillet 2018.

administratives et comme medium d'instruction ? Pourquoi ne pas faire de même avec le sindhi au Sindh, le baloutchi au Baloutchistan, le bengali au Bengale et le panjabi au Panjab ?

La raison principale pour laquelle notre peuple est resté arriéré dans tous les domaines est qu'il est obligé de lire, écrire, penser et travailler dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle. Depuis des siècles la connaissance est le monopole des classes élevées et le peuple est maintenu dans l'ignorance.

Priver les langues nationales de la possibilité de véhiculer la connaissance et ne pas leur permettre de devenir medium d'instruction ou langue administrative est une vieille tactique utilisée pour maintenir le peuple dans l'ignorance

Pour doter notre peuple des trésors de la connaissance il est nécessaire que l'anglais ne soit plus utilisé ni comme medium d'instruction ni comme langue administrative, que dans les provinces on utilise dans les domaines de l'instruction et de l'administration les langues maternelles du peuple, et que le panjabi, sindhi, bengali, pachto et baloutchi soient langues d'instruction et langues administratives au Panjab, Sindh, Bengale, NWFP et Baloutchistan. Il faut aussi que les gouvernements des provinces promeuvent les langues de leurs provinces

L'ourdou est la langue qu'utilisent les communautés habitant au Pakistan pour communiquer entre elles. Et la langue maternelle des réfugiés qui viennent de UP, Bihar, Ambala et du Rajasthan. Il faudrait donc qu'on l'enseigne comme deuxième langue dans les écoles et collège. Et que pour des raisons pratiques on en fasse un medium d'instruction pour les mohajirs.

Les gouvernements provinciaux devraient effectuer leurs tâches administratives dans la langue de leur province, on devrait donner des emplois dans les organismes gouvernementaux et semi-gouvernementaux aux individus qui savent écrire, lire et parler la langue de leur province ; enfin il faut que des écoles et collège soient mis en place pour enseigner les langues des provinces aux fonctionnaires de l'état

Voilà la vraie solution à la question de la langue nationale au Pakistan<sup>390</sup> ».

Ce programme maximaliste est sans doute le plus radical qui ait été présenté pendant la période que nous considérons. Il ne pouvait évidemment pas faire l'unanimité dans le champ intellectuel de l'époque. Faisait-il au moins l'unanimité au sein des marxistes ? Nous en doutons. Il semble que les intellectuels marxistes aient choisi tout simplement d'ignorer ce programme trop radical à leurs yeux, car nous n'en trouvons aucune référence dans les écrits marxistes de l'époque.

En tout cas cela n'a pas pu provoquer de polémique car la circulation du pamphlet est restée confidentielle et limitée (et les exemplaires ont vite disparu, car tout le stock du PPH a été saisi au moment de son interdiction).

Ce pamphlet est également une des dernières manifestations écrite du CPP qui sera interdit l'année suivante, et une des dernières publications du PPH.

#### **4.1.2.3 Les activités éditoriales du PPH (1953)**

Le parti communiste met sa maison d'édition, le PPH, au service du panjabi à deux reprises en 1953. Cela débutera avec la parution en février/mars 1953 de *Tirinjan* « La réunion des femmes » d'Ahmad Rahi, et se poursuivra par la publication de *Navī rut* « La nouvelle saison », sélection de poèmes d'Amrita Pritam.

---

<sup>390</sup>Mansur & Sibt-e Hassan 1953 : 50-52.

Fondé par le CPI quelques années avant la partition pour publier de la littérature marxiste léniniste, la branche du PPH de Lahore<sup>391</sup> était gérée par Abdul Rauf Malik (membre du parti depuis 1945 et frère cadet d'Abdullah Malik)<sup>392</sup>.

Le PPH avait d'abord publié des textes d'analyse marxistes tels que *Marxī falsafa* « Philosophie marxiste » de Zafarullah Poshni<sup>393</sup>, *Daulat-e muštarika aur Pākistān* « Le Commonwealth et le Pakistan » de Shaukat Ali<sup>394</sup>, ainsi que des traductions de Marx, Engels, Lenine, Staline, Mao Tse Tung, et Gorki<sup>395</sup>.

Puis, fin 1952 le PPH amorce un virage majeur et publie pour la première fois un livre de poésie : le recueil *Dast-e šabā* « La main du zéphyr » de Faiz Ahmad Faiz qui était alors en prison<sup>396</sup>.

En 1951 ou 1952, Rauf Malik avait été impressionné par un poème lu par Ahmad Rahi pendant une des réunions de l'association des écrivains progressistes, et il l'avait encouragé à continuer à écrire en panjabi, lui promettant qu'il le publierait :

*Rāhī ne ek nazm progressive writers kī meeting meṃ sunāī panjābī kī. Us nazm ne mujhe baṛā fascinate kiyā, maim ne use kahā : 'Tūṃ panjābī vic šā'irī kītā kar !'. Kehne lagā : 'Maim panjābī nazmāṃ likhāṃgā tūṃ chāpeṃgā ?' Maimne kahā : 'Maim chāpāṃgā'. Onūṃ paise dī lor sī, one thore dināṃ b'ad kahyā : 'Maim majmūā banā littā'.*

« Rahi avait récité un poème en panjabi pendant un meeting des écrivains progressistes. Ce poème m'avait fasciné et je lui avais dit 'Continue à écrire en Panjabi'. Il m'avait demandé : 'si j'écris des poèmes en panjabi, tu les publieras ?'. J'ai dit 'je les publierai'. Il avait besoin d'argent, et il m'a dit quelques jours plus tard 'J'ai écrit tout un recueil' »<sup>397</sup>.

En réalité, il faudra quelques 6 ou 7 mois à Ahmad Rahi pour écrire assez de poèmes pour que la publication d'un recueil soit envisageable<sup>398</sup>.

Le recueil est publié sous le nom de *Tirinjan* « La réunion des femmes » en février/mars 1953. Il est dédié à Amrita Pritam et composé de 43 poèmes. 1100 exemplaires sont imprimés. *Tirinjan* bénéficie d'une véritable opération de marketing : pour rendre le livre attrayant sa calligraphie est confiée à Mohammad Hussain, un des grands calligraphes de Lahore, et sa couverture est conçue par Abdul Rehman Chughtai, un des peintres les plus illustres de son temps<sup>399</sup>.

---

<sup>391</sup>Malik, Rauf 2017 : 273-274.

<sup>392</sup>Abdul Rauf Malik est né en 1926 dans une famille respectable et religieuse de la vieille ville de Lahore. Il embrasse le communisme en 1942 sous l'influence de son frère et d'un vétéran communiste Fazal Ilahi Qurban (Malik Rauf 2017 : 75). En 1944 il devient membre du CPI, et continue parallèlement des études (FA, BA) au Islamia college de Lahore, et à partir du début des années 50 s'engage en faveur du panjabi pour 'honorer sa langue maternelle' (Entretien avec Rauf Malik, Lahore 16 mars 2018), mais aussi parce qu'il voit apparaître avec intérêt une génération montante d'écrivains panjabis (dont Ahmad Rahi). Il passe le Fāzil Panjābī au début des années 1950. Il écrit des essais dans *Imroz* pour présenter la littérature panjabi, mais sa plus grande contribution à la littérature panjabie sera de prendre l'initiative de publier *Tirinjan* et *Navī rut* sous l'égide du PPH. Arrêté en 1954 et libéré en 1955, il reprend des activités éditoriales au début des années 60, et publie quelques livres importants : *Theṭṭā* « Le coup » d'Abdul Majid Bhatti, premier roman panjabi écrit après la partition et *Jhātyām* « Aperçus », recueil d'essais de Sharif Kunjahi.

<sup>393</sup>Malik Abdullah 1950 : 110.

<sup>394</sup>Mansur & Sibte Hassan 1953 : 56.

<sup>395</sup>Mansur & Sibte Hassan 1953 : 58.

<sup>396</sup>Malik, Rauf 2017 : 283-285.

<sup>397</sup>Entretien avec Rauf Malik, Lahore 16 mars 2018.

<sup>398</sup>Entretien avec Rauf Malik, Lahore 16 mars 2018.

<sup>399</sup>Entretien avec Rauf Malik, Lahore 16 mars 2018.



Et afin de le rendre encore plus 'vendeur', Rauf Malik y inclut deux textes écrits directement en panjabi par deux écrivains illustres de l'ourdou : une préface d'Ahmad Nadim Qasmi, et un texte de présentation de Sa'adat Hassan Manto (c'est là le seul texte connu de Manto en panjabi)<sup>400</sup>.

Puis il organise une cérémonie de lancement au Dyal Singh college, présidée par Maulana Abdul Majid Sālik, au cours de laquelle Z.A.Bukhari, directeur de la station de radio de Lahore et Dr Faqir analysent le livre. L'événement avait même attiré des partisans de l'ourdou comme Ibadat Barelvi, chef du département d'ourdou de l'université du Panjab<sup>401</sup>.

*Tirinjan* sera un succès, ses 1100 exemplaires seront écoulés en un an et le livre sera inclus dans le programme du *Fāzil* de Panjabi<sup>402</sup>. Quelques mois seulement après sa parution *Tirinjan* sera déjà devenu un classique.

Encouragé par ce succès, Rauf Malik publiera *Navī rut* « La nouvelle saison », une sélection de poèmes d'Amrita Pritam, qui rencontrera un vif succès (mais ne sera pas inclus dans le programme du *Fāzil* malgré sa qualité littéraire, car écrit par un auteur indien<sup>403</sup>), mais l'arrestation de Rauf Malik le 24 juillet 1954 en compagnie de dix autres membres du parti communiste, ainsi que l'interdiction du PPH mettront fin aux activités éditoriales débutées en 1953.

#### 4.1.3 Mian Iftikharuddin et *Imroz*

##### 4.1.3.1 Mian Iftikharuddin

Mian Iftikharuddin va à partir de 1951 mettre son journal *Imroz* au service du panjabi. Né en 1907 à Lahore, dans une famille de propriétaires terriens, Mian Iftikharuddin avait étudié à Oxford (ou il avait été le condisciple de Sajjad Zahir) et avait adopté pendant cette époque des idées marxistes. De retour en Inde, il avait embrassé une carrière politique, et s'était d'abord associé au congrès, puis, en 1945, à la ligue islamique de Mohammad Ali Jinnah, et avait été élu à l'assemblée provinciale du Panjab cette année là, rejoignant le groupe de députés de la Ligue musulmane<sup>404</sup>. Il avait fondé tour à tour le quotidien anglais *Pakistan Times* en 1947 (dont Faiz Ahmad Faiz était devenu le rédacteur en chef), et le quotidien ourdou *Imroz* en 1948, avec pour but d'en faire des organes de soutien à la ligue musulmane.

Mais ces deux journaux étaient bien vite devenus des journaux d'opposition, car après la mort de Mohammad Ali Jinnah, Mian Iftikharuddin avait commencé à prendre ses distances avec la ligue musulmane.

Mian Iftikharuddin, après la partition, devient membre de l'assemblée constituante, puis ministre des réfugiés dans le gouvernement provincial du Panjab. Des différends l'opposent au nouveau leadership de la Ligue musulmane, entraînant son expulsion de la ligue en 1951<sup>405</sup>.

Il fonde alors son propre parti, le āzād Pakistan party, dont le programme est ainsi résumé par Kamran Asdar Ali : *Similar to the communist party's manifesto Iftikharuddin's Azad Pakistan Party called for real freedom, democracy and social justice along with the rejection of the commonwealth and British presence in the country*<sup>406</sup>.

---

<sup>400</sup>Malik, Rauf 2017 : 287.

<sup>401</sup>Entretien avec Rauf Malik, Lahore 27 juillet 2018.

<sup>402</sup>Entretien avec Rauf Malik, Lahore 3 août 2018.

<sup>403</sup>Entretien avec Rauf Malik Lahore 3 août 2018.

<sup>404</sup>Iftikharuddin 1971 : xv.

<sup>405</sup>Iftikharuddin 1971 : xv.

<sup>406</sup>Ali Kamran Asdar 2015 : 185.

Mian Iftikharuddin rejoint l'opposition, il est élu à la seconde assemblée constituante en 1955, et siège à l'assemblée du Panjab entre 1956 et 1958<sup>407</sup>.

Mian Iftikharuddin est un défenseur des langues régionales, et sa position concernant les droits des langues est similaire à celle des progressistes et des communistes. Son discours 'A democratic constitution for Pakistan', fait à l'assemblée constituante du Pakistan le 22 octobre 22 1953 en est la démonstration :

*We the people of West Pakistan want to speak Punjabi, Sindhi, Kashmiri, Baluchi, Pushto in our provinces, and when we meet each other across the provincial borders, and in the central government where we have to say something, there is a mixture of our languages. We are pleased to learn and speak Urdu simply because we want to have Urdu as our inter-provincial language in the west, and our main language which had been developing so beautifully for the last two hundred years. Shah Abdul Latif, Sayed Waris Shah, Khūshhal Khan Khattak were the poets, writers and philosophers before the British colonisation whose languages would be equal to any other of their time. But after that, knowing it because it was not in their interest and knowing that there was no need to have more than one working language in India, the British wanted to have Hindustani as our language, which is being developed. Let our language in each Province be developed. Let us have inter-provincial language as Urdu in the west and if Bengal wants to have Bengali as their provincial language, let them stick to it. After all Pakistan has been created for the progress and the prosperity of the people of these areas. It is not a modern language institute in which Urdu must be taught<sup>408</sup>.*

Mian Iftikharuddin utilisera les éditoriaux d'*Imroz* pour propager sa vision égalitariste des langues régionales. Et il ira même un peu plus loin : comme il avait de l'affection pour le panjabi, sa langue maternelle<sup>409</sup>, il lui accordera une place dans *Imroz*, et ce journal ne sera plus seulement un défenseur des langues régionales, mais se fera l'agent actif de la promotion de l'une d'entre elles.

#### 4.1.3.2 Profil du quotidien *Imroz* et sa position sur la question linguistique

Le quotidien *Imroz* est lancé le 4 mars 1948 à Lahore, en parallèle au *Pakistan Times*. Faiz Ahmed Faiz rédige son premier éditorial, et Chiragh Hassan Hasrat est son premier rédacteur en chef. Son tirage est assez limité au début (8000 exemplaires en 1949), mais il augmente au fil des années pour atteindre entre 25000 et 30000 exemplaires en 1958. Et il dépasse donc en tirage son concurrent conservateur, le quotidien *Navā-e vaqt*<sup>410</sup> (dont le tirage se limite à 19000 exemplaires). Il est donc le journal le plus lus de la province du Panjab.

Chiragh Hassan Hasrat, qui a des sympathies pour les progressistes, mais n'est pas lui-même progressiste quitte *Imroz* en juillet 1951, avec 8 autres journalistes<sup>411</sup>. La nouvelle équipe venue les remplacer est essentiellement marxiste : elle comprend A.N.Qasmi (qui

---

<sup>407</sup>Iftikharuddin 1971 : xv.

<sup>408</sup>Iftikharuddin 1971 : 391-392.

<sup>409</sup>Rauf Malik déclarait lors d'un entretien à Lahore le 27 juillet 2018 :

*Vo panjābī ke bahut acche muqarrir the, dehātom meṃ panjābī kisānoṃ meṃ panjābī ki taqīreṃ karte the aur even assembly meṃ angrezī bolte bolte panjābī meṃ šurū' ho jāte the.*

« C'était un très bon orateur du panjabi, dans les campagnes, parmi les paysans, il faisait des discours en panjabi, et, même à l'assemblée, pendant un discours en anglais, commençait à parler panjabi. »

<sup>410</sup>Usmani 2016 : 243.

<sup>411</sup>Usmani 2016 : 113.

sera le rédacteur en chef d'Imroz jusqu'en 1959), Abdullah Malik, Hamid Akhtar, Hamid Hashmi, Zahir Babar<sup>412</sup>. Et le journal s'impose vite comme un bastion marxiste.

L'orientation politique d'Imroz reflète celle de Mian Iftikharuddin et de son parti : Imroz critique l'ingérence impérialiste anglo-américaine dans la politique nationale et internationale, ainsi que le rôle intrusif du bloc occidental dans les pays nouvellement indépendants au Moyen-Orient et en Asie<sup>413</sup>.

En outre, journal d'opposition, il s'attaque aux riches propriétaires terriens (et autres privilégiés) qui se sont immiscés au sein de la Ligue musulmane et la manipulent de l'intérieur, tentant de maintenir les classes laborieuses et leurs représentants loin du pouvoir.

En ce qui concerne la question linguistique, les positions d'Imroz (exprimées à maintes reprises dans des éditoriaux de 1948 et 1953) évoluent en fonction du parcours politique de Mian Iftikharuddin : tant que Mohammad Ali Jinnah est vivant, Imroz soutient sa décision de n'accorder le statut de langue nationale qu'à l'ourdou<sup>414</sup>. Ce soutien à l'ourdou va de pair avec les positions anti-coloniales du journal. L'adoption de l'ourdou est souhaitable pour Imroz car elle signifie un rejet de l'anglais, vestige de la période coloniale qui n'a plus lieu d'être. On lit ainsi dans un éditorial du 15 Avril 1948 :

*Is zamāne meṃ har qaum jo ḡairoṃ kī ḡulāmī se āzādi ḡāṣil karti hai uskā sabse pehlā ye kām hotā hai kī vo apne hām se ḡair qaum kī zubān kī syādat aur bartārī ko xatam kartī hai. 1924 ke b'ad Turkī aur Irān ne yehī kiyā. Aur un logoṃ ko jo ḡair zubān meṃ bolnā aur ismeṃ ḡisāb rakhnā ek imtyāzī cīz samajhte the. Aisā karne se ḡukmā ne man'a kar dyā. Aur unheṃ majbūr kiyā ki vo qaumī zubānoṃ ko apne liye vājā-e imtyāz samjheṃ. Afsos se kehnā partā hai ki Pākistān meṃ ab tak aisā nahīṃ hu'ā aur badastūr angrēzī ko sarkārī daftaroṃ aur ḡair-sarkārī ḡalqoṃ meṃ vohī bartārī ḡāṣil hai jo bartānvī 'ehd meṃ thī aur angrēzoṃ ke jāne kā uspar koī āsar nahīṃ hu'ā*

« En cette époque qui est la nôtre, où chaque peuple se libère de l'esclavage dans lequel les puissances étrangères les ont maintenu, la première initiative est toujours d'annihiler la domination et la suprématie des langues de ces peuples étrangers. C'est ce que les turcs et iraniens ont fait après 1924. Ces peuples considéraient auparavant que savoir parler et compter dans cette langue étrangère était un signe de distinction. Mais leurs nouveaux gouvernants leur ont interdit cette pratique. Et les ont forcé à voir dans la connaissance de leur langue nationale une marque de distinction. Il est à déplorer que cela ne s'est pas passé ainsi au Pakistan, et que l'anglais jouit encore dans les milieux gouvernementaux et non gouvernementaux de la même supériorité que celle dont il jouissait du temps des anglais, et que le départ des anglais n'a rien changé. »

---

<sup>412</sup>Usmani 2016 : 114-119.

<sup>413</sup>Usmani 2016 : 139.

<sup>414</sup>On lit ainsi dans un éditorial paru le 27 mars 1948 dans Imroz :

*Hameṃ xūṣī hai ki Qā'id-e 'āzam ne sarkārī zubān ke bāre mein vāzeḡ taur par urdu kī bartārī kā iqrār kyā hai aur ye bāt hai bhī ṣaḡīḡ ki urdu ke sivā aur kisī zubān ko Pākistān kī sarkārī zubān qarār nahīṃ diyā jā saktā. Albatta ṣūboṃ ki sarkārī zubān ke bāre mein Qā'id-e 'āzam ne ṣūbā'ī zubānoṃ ke intixāb kī jo āzādi 'aṡā farmā'ī hai vo 'ain munāsib hai aur mauq'a hai ki ab maṣ'rīqī Pākistān mein urdu bangālī jhagrā hameṣā ke liye xatam ho jā'egā.*

« Nous sommes heureux que Mohammed Ali Jinnah ait en matière de langue officielle rappelé la suprématie de l'ourdou et il est tout à fait juste de dire qu'il n'y a pas de langue à part l'ourdou qui puisse être déclarée langue officielle du Pakistan. En même temps la liberté que Mohammed Ali Jinnah a donnée aux provinces dans le choix de leur langue officielle, est parfaitement acceptable et il est temps que la querelle entre l'ourdou et le bengali qui a vu le jour au Pakistan oriental soit définitivement enterrée ».

Pendant cette période initiale, les droits du panjabi et des autres langues régionales ne sont pas mentionnés. Pour *Imroz*, La priorité n'est pas de donner des droits à ces langues mais de remplacer l'anglais au plus vite, et l'ourdou est le meilleur candidat pour cela.

Les événements du 21 février 1952 à Dhaka vont entraîner un revirement. L'attitude du gouvernement est dénoncée en termes clairs dans l'éditorial du 25 février 1952, et cette dénonciation est suivie le 1<sup>er</sup> mars 1952 par un éditorial intitulé *Zubān kā masla* « La question de la langue » clarifiant la position du journal sur le statut du bengali et des autres langues régionales:

*Urdu Pākistān ke kisī ūbe ke mādrī zubān nahīm lekin ye ek ḥaqīqat hai ki urdu ko hamāre mulk meṃ lingua franca kī ḥaiśyat ḥāṣil hai.*

*Dūsī ūraf Pākistān kī mut'adad ūbā'ī zubāneṃ haiṃ jinmeṃ bangālī sabse zyāda taraqqī-yāfta hai balki b'az pehlūme se to bangālī adab urdu adab se bhī kuch āge hai. Ḥaqīqatpasandāna nuqta-e nazar se dekhye to ye amr vāzeḥ hai ki Bangāl meṃ urdu ko is ḥad tak parhā likhā yā samjhā nahīm jātā jis ḥad tak maḡrībī Pākistān meṃ. Balki maṣrīqī Bangāl meṃ urdu kā kam-o beś vohī 'ālam hai jo maḡrībī Pākistān meṃ bangālī kā hai (...)*

*Jo ḥazrāt urdu ke sāth sāth bangālī zubān ko sarkārī ḥaiśyat dene ke muxālīf haiṃ aur is nazārye ke 'alambardārom ko fifth columnist kehne se bhī gurez nahīm karte unheṃ nihāyat ḥande dil se socnā cāhiye ki urdu ke sāth bangālī ko bhī sarkārī ḥaiśyat dene se Pākistān ke donom ḥiṣṣom meṃ ittiḥād-o ittifāq kī fizā qā'im hogī. Aur tamaddun-o ṣaqāfat kī vahadat ke taṣavvur meṃ izāfa nahīm hogā ?*

*Aur kyā is ūrah panjābī, pašto, sindhī, balochī aur kaṣmīrī zubānom ko bhī ye ḥaq ḥāṣil nahīm ho jā'egā kī unheṃ bhī sarkārī ḥaiśyat ḥāṣil ho ? Aur kyā ba-yak-vaqt sāt zubānom ko sarkārī ḥaiśyat dī jā saktī hai ? Is zimn meṃ hamem Bangāl aur bangālī kī munfarid ḥaiśyat ko dekhnā aur samajhnā hogā.*

« L'ourdou n'est la langue vernaculaire d'aucune province du Pakistan, mais elle jouit d'un statut de langue véhiculaire dans notre pays.

D'un autre côté il y a les nombreuses langues provinciales du Pakistan, parmi lesquelles le bengali est la plus évoluée, et même, d'un certain point de vue, on peut dire que la littérature bengalie est plus avancée que la littérature ourdoue. Si nous sommes réalistes, il nous est évident que l'ourdou n'est pas autant lu, écrit et compris au Bengale qu'au Pakistan occidental. En réalité l'ourdou est au Bengale oriental aussi important que le bengali l'est au Pakistan occidental(...).

Les personnes qui refusent de donner au bengali le statut de langue officielle au même titre qu'à l'ourdou et considèrent ceux qui font cette demande comme des agents de l'étranger, devraient calmement penser que si le bengali recevait le statut de langue officielle au côté de l'ourdou, un climat d'harmonie se développerait entre les deux parties du pays. L'idée d'une unité culturelle n'en sortirait elle pas renforcée ?

Cela signifierait il également que les langues panjabi, pachto, sindhi, baloutchi et cachemiri auraient elles aussi droit à un statut officiel ? Peut-on d'ailleurs donner un statut officiel à sept langues en même temps ? Nous devons tenir compte ici de la situation complètement unique du bengali. »

Cette position est prudente. Accorder un statut officiel au bengali ne signifie pas qu'un statut similaire devrait être accordé aux autres langues régionales, car la situation linguistique du Bengale oriental (où l'ourdou est pratiquement inconnu) ainsi que le statut du bengali (qui a une vieille littérature et a été utilisé pendant des siècles dans tous les domaines) sont spécifiques. Quant aux autres langues vernaculaires, elles ne peuvent pas prétendre à la même reconnaissance.

Mais si *Imroz* ne soutient pas leur droit à être langues nationales ou officielles du Pakistan, il souhaite que leur soit accordé un statut administratif, ou qu'elles deviennent langues d'instruction à l'intérieur des provinces respectives. On lit ainsi dans un éditorial paru le 31 Janvier 1953 les recommandations suivantes:

*Qaumī aur bain-al-šubā'ī zubān urdu ke 'alāva muxtalif šūboṃ aur 'ilāqoṃ kī bolcāl kī zubān ko taraqqī aur našv-o numā kā pūrā mauq'a diye baḡair Pākistān ke šaqāfatī aur tehzībī irtiḡā' kā tašavvur nahīṃ kyā jā saktā. Lisāniyat kā ye vo ḡaḡīḡat-āmez nazāriya hai jispar ham šurū' hī se zor dete rahe haiṃ.*

*Nīz hamne batāyā thā ki urdu kā Pākistān kī kisī bhī šubā'ī yā 'ilāqā'ī zubān se koī tašādum nahīṃ hai, albatta urdu aur tamām šubā'ī zubānoṃ ko bartānvī commonwealth kī mādrī zubān angrezī kī bālādistī aur tasalluṡ se zarūr xaṡra lāḡīḡ hai cunāmche ḡukūmat kī policy ye honī cāhiye kī sarkārī dafātīr se angrezī ko ruxṡat kare aur us vaḡt jo zubāneṃ is qābil haiṃ kī āsānī se zarī'a-e izhār ban sakeṃ unheṃ rāsīx kar le, nīz pasmānda šubā'ī aur 'ilāqā'ī zubānoṃ kī taraqqī ke sāmān mohayyā kare tāki vo bhī āḡe calkar sarkārī dafātīr meṃ rāsīx ho sakeṃ. Is ḡimn meṃ urdu ko to mulḡḡīr tarīḡe se rā'ij kiyā jā'e lekin šubā'ī zubānoṃ ko šūboṃ kī ḡudūd meṃ munāsib jaga dī jā'e.*

« Si on ne donne pas l'occasion de progresser aux langues vernaculaires des diverses provinces et régions qui existent aux côtés de cette langue officielle et de communication entre provinces qu'est l'ourdou alors on ne peut pas imaginer que le Pakistan puisse progresser culturellement et se civiliser. Voilà la vision réaliste de la situation linguistique sur laquelle nous mettons l'accent.

Même si, comme nous l'avons déjà dit, l'ourdou n'entre en conflit avec aucune langue provinciale ou régionale on peut reconnaître que l'ourdou et toutes les langues provinciales mettent sûrement en danger la domination par la langue maternelle du commonwealth, l'anglais, et le gouvernement devrait donc adopter une politique en vertu de laquelle il chasserait l'anglais des administrations et emploierait les langues qui peuvent facilement devenir des véhicules d'expression ; il ferait donc en sorte que les langues provinciales et régionales se développent, afin qu'elles puissent à l'avenir être utilisées dans les administrations. Ainsi, il convient de diffuser l'ourdou dans tout le pays, mais aussi de donner à l'intérieur de chaque province, une bonne place à sa langue vernaculaire ».

Mais les mêmes recommandations ne s'appliquent pas au panjabi. Le même éditorial contient la mise en garde suivante :

*Vāzeḡ rahe ki yahām par panjābī ko sarkārī dafātīr aur t'alīm-ḡāhoṃ meṃ zarī'a-e izhār banāne kā muṡālba nahīṃ kiyā jā rahā hai kyonki ye zubān abhī taraqqī kī us manzil par nahīṃ pahūṃc saktī hai ki use ye darja dyā jā'e.*

« Qu'une chose soit claire : nous ne demandons pas ici que le panjabi soit utilisé comme langue administrative ou comme langue d'instruction, parce que cette langue n'a pas encore atteint le stade de son développement qui pourrait lui donner ce statut ».

La distinction entre langues évoluées et non-évoluées que nous avons vue dans le programme d'Abid Hassan Minto est une nouvelle fois utilisée contre le panjabi. *Imroz* ne lui concède aucun rôle, en tant que langue officielle, ou langue d'instruction, du fait qu'elle n'est pas suffisamment développée.

Pourquoi une telle discrimination ? Nous sommes ici une nouvelle fois face à un discours sur le panjabi qui reproduit la pratique diglossique, un discours perpétuant les mêmes préjugés d'arriération du panjabi qui ont cours dans la société.

Cet éditorial montre néanmoins les limites qu'*Imroz* s'étaient fixées à cette époque en matière de soutien au panjabi : aucune revendication officielle ou concernant l'éducation. une seule exception à cette stricte ligne idéologique : *Imroz* demandera dans le même numéro du 31 janvier 1953 la réouverture de classes optionnelles de panjabi<sup>415</sup> :

*Hamēṃ ye m'alūm karke dukh hu'ā ki Punjab University ke Oriental College meṃ panjābī ke dars-o tadrīs kā koī ehtimām nahīṃ. ḡālāmki panjābī zubān-o adab ke imtiḡānāt meṃ har sāl ṡulbā kī ek m'aḡūl t'adād šarīk hotī hai (...) ḡālāmki jab panjābī ke imtiḡānāt meṃ šīrkat karne vāle ṡulbā mauḡūd haiṃ to phir university kā farḡ thā ki un ṡulbā kī saḡūlat ke*

<sup>415</sup> Sans doute par solidarité avec Faqir Mohammad Faqir qui avait entamé un mouvement pour la réouverture de ce département, comme nous le verrons dans le chapitre suivant

*liye is zubān ke paṛhne paṛhāne kā bhī inteẓām kartī (...)* *Ḥairat hai ki university meṃ rūṣī aur frāṃsīsī zubānoṃ kī t'ālīm kā inteẓām hai lekin panjābī zubān-o adab is 'ināyat se meḥrūm hai.*

« Nous avons eu la tristesse d'apprendre que le panjabi n'est pas enseigné à l'*Oriental College* de Lahore, alors que chaque année un nombre important d'étudiants se présente aux examens de langue et littérature panjabe. (...) Puisqu'un certain nombre d'étudiants se présentent aux examens de panjabi, il est du devoir de l'université d'organiser pour eux des cours et de leur donner des enseignants (...) Il est étonnant que le russe et le français soient enseignés à l'université, mais que la langue et la littérature panjabe n'aient pas ce privilège. »

#### 4.1.3.3 La présence du panjabi dans *Imroz*

La présence du panjabi n'a cessé de croître dans *Imroz*. Sa place augmente au fil des années.

Le panjabi est apparu sous forme de poèmes dans les pages littéraires du journal, à peu près au même moment où la revue *Saverā* consacrait une section au panjabi. C'est un des auteurs progressistes de *Saverā* – Ahmad Rahi – qui est tout d'abord publié dans *Imroz* : le 8 octobre 1951 son poème *Na ro aṛiye* « Ne pleure pas ma douce » et le 22 Octobre 1951 son poème *Maiṃnūṃ yād rakhī* « Souviens toi de moi ! ».

Puis *Imroz* publie d'autres poètes : le 19 Novembre 1951 paraît *Vicoṛe* « Les séparations », poème de Hassan Shah, et le 24 Novembre 1951 *D'uā* « Une prière », poème pour enfants du syndicaliste Qamar Yurish. Certains poèmes qui semblent purement sentimentaux revêtent une signification politique lorsque les circonstances dans lesquelles ils ont été écrits sont mises en évidence : ainsi, le 17 Novembre 1951 *Imroz* publie *Terī yād* « Ton souvenir » un poème du membre du parti communiste Shaukat Ali.

*Terī yād, šehd toṃ miṭhṛī, reṣm toṃ kaulī, man mohnī yād*  
*Kuwāre bullām vicom nikle pyāre pehle bol toṃ sohṇī yād*  
*Haneryām rātām de xamoš sannāṭe vic*  
*Soc de prāṇ nāl ūḍārī lāndī*  
*Qil'e dyām uccyām dīvārām nūṃ pār kardī*  
*Cup capeṭī mere dil vic dāxil ho jāndī*

« Ton souvenir plus sucré que le miel, plus doux que la soie, ton adorable souvenir  
 Plus beau que les premières paroles d'amour sorti de lèvres virginales  
 Dans le silence vide des nuits obscures  
 S'envole avec la force de la pensée  
 Traverse les hauts murs du fort<sup>416</sup>  
 Et pénètre dans mon cœur silencieusement »

Le contenu paraît inoffensif, mais la note suivante, qui accompagne le poème lui confère une nouvelle dimension :

*Tusām axbārām vic Šaukat 'Alī BA LLB dī giraftārī te rihā'ī dī xabar paṛhī hovegī. Šaukat Šāḥab syāsī leader toṃ 'alāva panjābī de acche šā'ir haṇ. Onām dī mundaraja-e žail nazṃ šāhī qil'e vic nazārbandī de dinām dī yādgār ai.*

« Vous avez sans doute lu dans les journaux l'arrestation et la libération de Shaukat Ali BA LLB. Monsieur Shaukat n'est pas seulement un leader politique mais un bon poète du panjabi. Le poème qui suit est écrit en souvenir des jours qu'il a passés dans le fort de Lahore. »

<sup>416</sup>Il s'agit du fort de Lahore, qui servait de prison-centre d'interrogation

*Imroz*, tout, en contournant la censure, attire ainsi l'attention des lecteurs sur la vague d'arrestation et d'incarcérations de communistes et progressiste qui a suivi la découverte par le gouvernement de la conspiration de Rawalpindi.

Parallèlement à ces poèmes en principe purement littéraires *Imroz* publie aussi des poèmes en panjabi qui brossent un tableau de la condition des démunis et des classes laborieuses, ignorés par le gouvernement. Ainsi le 15 septembre 1951, quelques mois après les élections provinciales du Panjab, remportées par la Ligue musulmane, et la nomination comme ministre en chef du riche propriétaire terrien Navab Mumtaz Daultana, *Imroz* publie un poème de Rahat Gujrati, sorte de commentaire sur la fracture sociale qui s'est creusée :

*Vāh vāh teṛī śān dātā  
Vāh vāh teṛī śān  
Ikk pāse bijlī dyāṁ lāṭāṁ  
Dūjī taraf andherā  
Ikk ḍare rāt ajjai hai bāqī  
Ikk ḍare hoyā saverā  
Ikk pāse na'e mehl māryāṁ  
Jaham jaham kardā ḍerā  
Iknāṁ nūṁ dar dar de dhakke  
Koi na'īṁ raiṅ baserā*

« Regarde les miracles que tu as produit ô tout puissant !  
Regarde les miracles !  
D'un côté les lampes électriques  
De l'autre côté il y a l'obscurité  
D'un côté on a peur de la nuit  
De l'autre côté du matin  
D'un côté les palais  
Et une demeure étincelante  
De l'autre une poignée d'êtres qui vont de porte en porte  
Et n'ont pour se réfugier aucun toit »

Cette pratique distingue *Imroz* des autres journaux de l'époque. Alors que ceux-ci, pour commenter l'actualité, publient des quatrains (*qate'i*) satiriques dans un ourdou persianisé, *Imroz* préfère la commenter par le biais de poèmes panjabis basés sur des formes populaires, d'une langue simple et facile à mémoriser. Leur impact est très fort, le lecteur a le sentiment que le peuple lui-même parle dans ces poèmes.

#### 4.1.3.4 La chronique en panjabi *Gall bāt*

Mais la présence du panjabi dans *Imroz* ne s'est pas limitée à des poèmes. Entre 1951 et 1953 *Imroz* a publié une chronique hebdomadaire en panjabi intitulée *Gall bāt* « Discussion », donnant ainsi le coup d'envoi au journalisme en panjabi au Pakistan.

L'idée de Mian Iftikharuddin, qui avait des ambitions toujours plus grandes pour le panjabi – était de lancer un journal en panjabi, mais Rauf Malik lui avait conseillé de consacrer plutôt une page au panjabi (en raison sans doute de la difficulté de trouver des écrivains maniant la prose panjabie). Il raconte ainsi la création de la chronique *gall bāt* :

*Ek din sab log aise baiṭhe hue the, gappem lagā rahe the, Qāsmi śāḥab bhī baiṭhe hue the.  
Myām iftixāruddin ne kahā : 'Yār, panjābī dā axbār kaḍhiye !'. Maim kahyā : 'Myām śāḥab  
panjābī dā axbār dair nāl niklegā, tusim imroz vic ikk śafḥa panjābī dā śurū' kar deo' – 'Hām  
yār gall baṛī cangī kīṭī tūṁ'. Kehne lagā 'Qāsmi śāḥab panjābī dā śafḥa śurū' karo !'. O*

*panjābī dā ṣafḥa ṣurū' kartā, onāmne Zahir Bābar nūm kahyā jirā ki onām dā bhāmjā vī sī cunāmce panjābī dā ṣafḥa pehlī da'ā ṣurū' hoyā*

« Un jour nous étions tous assis au bureau d'Imroz et discussions le coup, Ahmad Nadim Qasmi était assis avec nous, et Mian Iftikharuddin a déclaré : 'Il faudrait publier un journal en panjabi', j'ai dit alors : 'Myan ṣāḥab, publier un journal en panjabi prendra du temps, publions d'abord une page en panjabi dans *Imroz*. Il a répondu : 'Ah tu as bien parlé !' et s'adressant à Ahmad Nadim Qasmi lui a dit 'Qasmi ṣāḥab, commencez à publier cette page. Ahmad Nadim Qasmi a commencé à publier cette page, il s'était adressé pour cela à Zahir Babar son neveu... C'est comme ça que la page panjabi a commencé »<sup>417</sup>.

En fin de compte, ce ne sera pas une page qui sera publiée mais une chronique étalée sur deux colonnes (soit une moitié de page). Et Zahir Babar, écrivain progressiste (il sera d'ailleurs arrêté en 1951 pour une courte période pendant les purges anti-marxistes) la prend en charge<sup>418</sup>. Cette chronique paraît avec plus ou moins de régularité chaque vendredi jusqu'au 3 Juillet 1953. Rédigée d'abord par Zahir Babar, elle est ultérieurement déléguée à différents collaborateurs comme Abdullah Malik, Faqir Mohammad Faqir et Ahmad Rahi. Elle disparaîtra en juillet 1953. *Imroz* était le seul journal pakistanais de son temps à éditer une chronique en panjabi.

Le 18 aout 1951 est publiée pour la première fois la chronique *Gall bāt*. Cette première chronique est signée par un certain *Šerā* (abréviation populaire de Sher Dil), pseudonyme derrière lequel se cache un auteur dont l'identité n'a pu être révélée jusqu'à ce jour. La chronique commence de façon anodine par la description d'un dimanche :

*Itvār dā din sī. Āsmān te cārom pāse badlyām murḡābyām vāṅgoṃ tairdyām payām san te din de bārah vaje inj lagdā pyā si ki bas rāt paikē pa'ī te meṃh vasyā ki vasyā. Eho jihe vele mauj melā karaṅ de utte kisdā jī na'īm cāhvegā ? Aise la'ī te maiṃ vī uṭhke ikk dost de ghar vall ṭur pyā*

« C'était un dimanche. Les nuages nageaient de chaque côté dans le ciel comme des canards et alors qu'il n'était que midi on avait le sentiment qu'il allait bientôt faire nuit et que la pluie était imminente. Dans ces moments là qui ne voudrait pas s'amuser ? Je me suis donc levé et je suis allé voir un ami. »

Suit alors la discussion entre le narrateur et son ami, qui porte sur l'actualité et les tensions récentes entre l'Inde et le Pakistan. La narrateur déclare :

*Ai Nehrū jī vī vaḍḍe bhole bādśāh haṅ. Yā fir o sārī duniyā nūm bholā samajhde ne. Ikk pāse tāṃ o aman aman dyām duhā'ī dende ne. Te dūje pāse Pākistān dī sarḥadām utte apnī sārī fauj jam'ā kar la'ī ai. Onām toṃ koī puche : 'Bholyo, jai tusīm apne nūm aman dā niśān kehnde o tāṃ fir bhalā ai. Faujām dī kī loṃ sī ? Siddhī gall tāṃ ai ve ki aman de cakkar vikhāṅ nāl yā aman dī gall karaṅ nāl kujh na'īm bandā. Apnyām faujām sarḥadām toṃ haṭā lo tad tuhānūṃ aman dā nām leṅā bhī sajdā ai'*

<sup>417</sup>Entretien avec Rauf Malik, Lahore 16 mars 2018.

<sup>418</sup> Zahir Babar (1928-1998), originaire d'Angah, district Khushab, était bien le neveu d'Ahmad Nadim Qasmi. Ce dernier s'était chargé de son éducation et de sa carrière. Il l'avait fait venir à Lahore, l'avait aidé à finir ses études (Zahir Babar avait passé un MA), et l'avait fait engager à *Imroz*. Zahir Babar gravit rapidement les échelons, devenant assistant rédacteur, puis rédacteur, et enfin rédacteur en chef. Il s'était fait connaître pour ses éditoriaux sans concession. Il publie quelques essais de critique littéraire et écrit quelques nouvelles, mais il reste avant tout un journaliste. Il est à noter que sa carrière avait commencé avec la rédaction de la chronique en panjabi *Gall bāt*, et qu'il reste si engagé pour le panjabi que même après la saisie d'Imroz par le gouvernement en 1959 il a fait en sorte que *Gall bāt* (qui avait fini par s'étendre sur une page entière) ne disparaisse pas. (Qasmi 2007 : 38-47 et Akhtar, Hamid. 1999 : 66-68).



« Ce Nehru, c'est vraiment un grand roi naïf. Ou bien il pense que le monde entier est naïf. D'un côté il parle de paix, et de l'autre il place toute son armée aux frontières du Pakistan. Que quelqu'un lui demande donc : éh, bêta, si tu te dis vraiment un symbole de paix, alors quel besoin avais-tu de placer tes armées ici ? En vérité, cela ne sert à rien de montrer que l'on est pour la paix ou de seulement en parler. Si tu retires tes armées de la frontière alors on pourra considérer que tu parles de paix... »

L'emploi de ce style oralisé, qui contraste avec le style élevé et formel caractéristique des autres articles d'*Imroz*, produit un effet comparable au poème social de Rahat Gujrati présenté plus haut : c'est le peuple qui s'exprime ici, avec sa faconde et son bon sens.

Les chroniques qui suivront seront signées par Zahir Babar, et adopteront un ton plus formel. Zahir Babar commente l'actualité dans sa chronique, et ses commentaires reflètent parfaitement l'orientation politique anti-impérialiste du journal. Il écrit ainsi le 25 août 1951 :

*Ais hafte de bāre vic aḡar mausam vāle daftar dī iṣṭilāḥ vic gall kariye tāḡ mausam vaḡḡā xarāb rahyā. Hindūstān te Pākistān de utte pehle varge badal cha'e ho'e ne. Asiā de dūje mulkāḡ dā bhī ai ḡāl ai. Korea vic badal chuttaḡ dī ummīd xatm hondī nazar āundī ai. Irān dā masla ose taraḡ aṡkyā hoyā ai. Vietnam vic jang jāī ai. Miṣr de bāre vic anglo amrīkī samrājyāḡ dā ḡāḡhoṡ kāmyāb hondā nazar āndā ai. Dūje 'arab mulkāḡ de lokī bhī aināḡ sāmrajyāḡ dī sāzišāḡ dā šikār haḡ.*

« Cette semaine, si l'on parle comme le bureau de météorologie nationale, on dira alors que le temps n'a pas été clément du tout. Des nuages ont continué de recouvrir l'Inde et le Pakistan. Et ça a été la même chose dans les autres pays d'Asie. Il n'y a plus d'espoir que les nuages quittent la Corée. Le problème d'Iran n'est toujours pas résolu. La guerre continue au Vietnam. La coalition anglo américaine impérialiste semble gagner en Egypte. Les autres pays arabes sont victimes de complots ourdis par ces impérialistes. »

Puis, le 1<sup>er</sup> septembre 1951, en accord avec la ligne idéologique du journal, il s'en prend à la Ligue musulmane :

*Ai muslim league vī hikk opr jamā'at ai. Pākistān de vujūd vic āvaḡ toḡ pehle tāḡ ai ikk saccī te succī syāsī jamā'at sī. Lekin jad toḡ Pākistān banyā ai ai jamā'at vazāratāḡ te ṣadāratāḡ de cakkar vic pai ga'ī ai...Muslim league dī ai ḡālat vekhke b'āz purāḡe te muxliṣ leagui ais jamā'at nūḡ chaḡ ga'e. Jiṡe piche reh ga'e onāḡ dī huḡ burī ḡālat ai.*

« La Ligue musulmane est vraiment un drôle de parti. Avant la création du Pakistan c'était un parti politique dans le vrai sens du terme. Mais depuis que le pays a été créé il ne se soucie que de placer ses membres dans les ministères et à la présidence...En voyant ce qu'était devenu la Ligue musulmane, un certain nombre de vieux membres sincères de ce parti l'ont abandonné<sup>419</sup>. Et ceux qui sont restés ne sont pas en bonne posture. »

Zahir Babar donne aussi dans ses chroniques la parole aux lecteurs. Il reproduit en intégralité des lettres de lecteurs qui protestent contre l'introduction d'une chronique en panjabi dans un journal prestigieux comme *Imroz*, ou saluent cette initiative. Et le débat se déplace petit à petit vers un débat ourdou/panjabi qui prend de l'ampleur au fil des lettres, fidèlement reproduites dans chaque chronique. Parmi les défenseurs de l'ourdou figure Asghar Ali, résident de Gujrat, qui déclare, dans une lettre citée par Zahir Babar dans sa chronique du 8 septembre 1951 :

*Panjābī vic aiḡḡī jān na'īm ai ki asīm ais la'ī pūrā column vaḡf kariye. Sāḡḡā farṡ ai ki asīm panjābī dī thāḡ te urdu nūḡ taraqqī diye. Ai košīš kariye kī sāḡḡe bacce panjābī nūḡ bhulaḡ te urdu nūḡ apḡī zubān samjhaḡ.*

<sup>419</sup>L'auteur fait sans doute là référence à Mian Iftikharuddin, 'membre sincère' de la ligue musulmane, qui venait de la quitter.

« Le panjabi n'a en lui rien qui justifie qu'on lui consacre toute une chronique. Notre devoir est de développer l'ourdou à sa place. Et de faire en sorte que nos enfants oublient le panjabi et considèrent l'ourdou comme leur propre langue. »

Amanullah, résident de Rawalpindi, écrit une lettre de soutien à Asghar Ali, publiée dans la chronique du 22 Septembre 1951 :

*Asghar 'Alī ṣāḥab kā ye xiyāl ki hamārī qaum ke bacce ek urdu jaisī ṣā'ista zubān ko apnā leṃ bahut hī mutabarak aur qābil-e teḥsīn hai (...). Is zubān kā koī muqarrara rasm-ul xaṭ nahīṃ hai. Musulmān isko fārsī rasm-ul xaṭ meṃ, hindū devnāgrī meṃ aur sikh gūrmukhī rasm-ul xaṭ meṃ likhte haiṃ, na hī is zubān kī koī jām'e grammar hai, balki sire se mafqūd hai. Jahāṃ tak Vāris Ṣāh kī Hīr kā t'alluq hai ye meḥz ek 'āṣiq-o m'aṣūq kā qīṣṣa hai, jo kī bigre hue purāne daqyānūsī sanskrit ke alfāz meṃ likhā hu'ā hai.*

« La suggestion de monsieur Asghar Ali, les enfants de notre peuple devraient adopter une langue sophistiquée comme l'ourdou, est tout à fait louable (...). L'alphabet de cette langue (le panjabi) n'a pas encore été fixé. Les musulmans l'écrivent en alphabet persan, les hindous en devanagari, et les sikhs en *gurumukhi*. Et cette langue n'a aucune grammaire significative, elle en est totalement dépourvue. Et en ce qui concerne une œuvre comme Hīr de Varis Shah c'est une simple histoire d'amour, écrite dans une langue corrompue avec des mots vieillots dérivés du sanskrit. »

Ces lettres montrent à quel point le discours de défenseurs de l'ourdou comme Maulana Salahuddin Ahmad s'était propagé dans les classes éduquées. L'idée formulée par Asghar Ali que les enfants devraient seulement connaître l'ourdou, et que l'ourdou devrait remplacer le panjabi semble directement provenir des écrits de Maulana Salahuddin Ahmad.

Zahir Babar, en réponse à ces critiques, reproduit dans sa chronique des lettres de lecteurs favorables au panjabi. Et certaines lettres sont de mini-essais ou mini-manifestes, comme cette lettre de Mohammad Tufail, résident de Lahore, reproduite dans la chronique du 8 septembre 1951 :

*Kise zubān dī sabb toṃ vaḍḍī xidmat os zubān dī pālnā hondī ai. Ate ai pālnā ai ho sakdī ai ki ais zubān de vaḍḍe vaḍḍe ṣā'irām ate likhāryām nūṃ manzar-e 'ām te lyānde jāve. Onām de kamm utte soc vicār kīti jāve. Ais toṃ sānūṃ ai pata lagegā kī ai lok ais kamm vic kitthom tīk pahūṃce hone ate onām dā maḥṣad kī sī. 'ām taur te jitthom tīk nazar dauṛāṭ gaṭ ai panjābī de literature toṃ ai pata caldā ai ki sāre de sāre vaḍḍe vaḍḍe panjābī ṣā'irām te likhāryām ne apne vele dī society nūṃ sudhāraṅ te adab de kamm toṃ toṃ pahūṃchān dā kamm ṣurū' kītā hoyā sī. Miṣāl de taur te sa'īm Madho Lāl Hussain, sa'īm Bulle Ṣāh, Bābā Farīd jihe ṣā'irām dyām likhyām sānūṃ ikk ajehe ūcce pahār dī tāsī te pahūṃcāndyām haṅ ki othe pahūṃcke sādḍā thalle lehṅā bahut muṣkil ho jāndā ai, ate onām dā character dunyāvī ate samājī zindagī utte ajeḥā aṣar pāwndā ai kī asīm badobadī aide vall khimche ture ānde āṃ (...). Maiṃ panjābī urdu angrezī ate fārsī de literature dā cangī tarām nāl muṭāl'a kītā ai, phir jirī xūbī maiṃnūṃ panjābī literature vic labhī ai o ikk xāṣ xūbī ai jirī ṣirf ais zubān vic ī pāṭ gaṭ ai ate dūjyām zubānām vic bahut ī ghaṭṭ ai. Miṣāl de taur te panjābī ṣā'irām ne ṣ'erām vic ḍrāme nibhān dā kamm baṛī ḥikmat te xūbī nāl kītā hoyā ai. Ate ai xūbī angrezī de Shakespeare vic bhī na'īm mildī (...). Sānūṃ cāhidā ai ki pehlām apnī zubān de cange cange likhāryām ate ṣā'irām de kamm peṣ kariye te onām dyām xūbyām bayān kariye, fir onām de kamm nūṃ sāmne rakhke onām de magar lagaṅ dī koṣīṣ kariye.*

« Le plus grand service que l'on puisse rendre à une langue c'est de l'élever. Et on ne peut l'élever qu'en promouvant les grands poètes et écrivains de cette langue. Et en se penchant sur leurs écrits. On saura alors à quel point ils ont progressé dans leur tâche, et quel était leur but. En général, lorsqu'on jette un large regard sur la littérature panjabe, on se rend compte que les grands poètes et écrivains du panjabi ont tenté de réformer la société de leur temps et amené la littérature aussi loin que possible. Par exemple, les écrits de poètes comme Madho Lal Hussain, Bulleh Shah et Baba Farid nous font grimper au sommet d'une montagne si haute qu'une fois qu'on l'a gravie il est difficile d'en

redescendre, et leur tempérament exerce sur notre vie matérielle et sociale une influence telle que nous nous ressentons pour eux une attirance contre laquelle nous sommes incapables de lutter. (...) J'ai étudié en détail les littératures panjabis, ourdou, anglaise et persane, et j'ai trouvé dans la littérature panjabis une qualité qui lui est spécifique, et est rare chez les autres. Par exemple, les poètes panjabis ont écrit des drames en vers avec une grande maîtrise et sagesse. Et cette qualité que l'on trouve en eux, elle n'existe même pas en anglais chez Shakespeare (...) Nous nous devons tout d'abord de partager le travail des meilleurs écrivains et poètes, de mettre en valeur leurs qualités, et une fois que nous aurons leur travail devant nous, de nous engager sur la voie qu'ils nous montrent. »

Nous sommes ici en présence d'une défense non de la langue panjabis mais des poètes panjabis, qui sont des réformateurs (des progressistes avant l'heure), et dont les œuvres dépassent en qualité celles du meilleur auteur dramatique anglais.

L'auteur de cette lettre utilise ici des dispositifs de défense qui présentent des similitudes étonnantes avec ceux que Jean François Courouau a relevés dans les textes des apologistes du français de la Renaissance<sup>420</sup>. Il invoque d'abord ce que J.F.Courouau appelle 'Le droit de chef d'œuvre'<sup>421</sup>, soit la présence d'un corpus littéraire qui octroie une autorité à la langue, et lui permet d'être comparée à d'autres langues à patrimoine littéraire/corpus littéraire constitué tels que l'anglais, l'ourdou ou le persan<sup>422</sup>. Et d'autre part il pratique une confusion entre langue et littérature ('Le plus grand service que l'on puisse rendre à une langue c'est de l'élever. Et on ne peut l'élever qu'en promouvant les grands poètes et écrivains de cette langue). Il semble convaincu que les écrivains représentent la langue, et diffuser leur littérature équivaut à la diffuser. Cet amalgame langue-littérature<sup>423</sup> a pour conséquence que le programme proposé par Tufail Ahmad est avant tout un programme de promotion de la littérature. Aucune mesure d'aménagement linguistique n'est envisagée.

Il arrive aussi que Zahir Babar réponde lui-même aux critiques du panjabi. Il fait alors généralement appel à ce que l'on pourrait appeler l'argument populaire, qui consiste à rappeler que le panjabi mérite attention car il est avant tout la langue quotidienne du peuple. Cet argument apparaît ainsi dans sa chronique du 29 septembre 1951 :

*Do karor panjābī har thām te ai zubān ist'emāl karde. Ghar hove yā bazār, derā hove yā masīt, sajan hovan yā vairī panjābī panjābī de nāl panjābī vic ī gall karegā. Ais tom ai gall sujhdī ai ki dilī jazbe de izhār laī hameša mādrī zubān nūm tarjī diti jāndī ai. Tām fir ais zubān nūm taraqqī kyom na diti jā'e ?*

« Vingt millions de panjabis utilisent cette langue dans chaque lieu, que ce soit à la maison ou au marché, à la ferme, ou à la mosquée, avec leurs amis ou ennemis. Un panjabi conversera avec un autre panjabi seulement en panjabi. Nous en déduisons donc que pour exprimer les sentiments personnels on préfère toujours sa langue maternelle. Alors pourquoi ne pas développer cette langue ? »

---

<sup>420</sup>Courouau 2003 et 2004.

<sup>421</sup>Courouau 2003 : 48-51.

<sup>422</sup>Nous trouverons d'autres exemples de l'emploi du 'droit de chef d'œuvre' dans notre chapitre suivant, sous la plume de membres du groupe conservateur tels que Abdul Majid Salik (Salik, Abdul Majid. 1951b : 38) et Shorish Kashmiri (Kashmiri, Shorish. 1951 : 45-46).

<sup>423</sup>J.F.Courouau analyse ce type d'amalgame chez les apologistes du français de la Renaissance dans son article de 2003 "Les apologues de la langue française XVIe siècle et de la langue occitane XVIe-XVIIe siècles naissance d'une double mythographie". (Courouau 2003 : 46). Son analyse doit beaucoup au chapitre 'On croit qu'on parle de la langue, mais on parle de la littérature' du livre d'Henri Meschonnic 'De la langue française' (Meschonnic 1997 : 89-110), dans lequel celui-ci présente de nombreux exemples d'amalgame langue-littérature chez les critiques français (Meschonnic 1997 : 96-97).

Et le même argument fera également son apparition dans sa chronique du 1er décembre 1951 :

*Vaise ai ḥaqīqat ai ki koī qaum is vele tak agge na'īm vadh sakdī jad tīkar o apñī qaumī zubān te maqāmī bolyām nūḡ taraqqī na deve. Is vāste sādḡe vāste ai zarūrī ai ki urdu de nāl maqāmī bolyām nūḡ qat'an nazar-andāz na'īm karnā cāhīdā ai. Zubān dā maqām paḥe likhe ṭabqe toḡ na'īm nāpā jāndā balki mulk bhar de 'avām toḡ andāza karnā cāhīdā ai.*

« En vérité, c'est un fait qu'une nation ne peut pas progresser tant qu'elle ne développe pas sa langue nationale ainsi que ses langues locales. Il ne faudrait donc pas que, à cause de l'ourdou, nous ignorions les langues locales. La place d'une langue ne doit pas être jugée par le nombre de gens éduqués qui l'utilisent mais par le volume du peuple ('Avām) qui la parle dans tout le pays. »

On retrouve ici le lexème 'Avām « Le peuple », pierre de touche du discours des marxistes. Il reste néanmoins que si la nécessité de 'développer' (*taraqqī denā*) le panjabi est soulignée, le mode par lequel cette démarche sera accomplie n'est jamais précisé.

La seule proposition concrète de Zahir Babar en matière de développement du panjabi est la fondation d'une organisation (*Anjuman*) aux multiples branches, projet qui n'est pas sans rappeler l'*Anjuman-e taraqqī-e urdu* : cette proposition est présentée dans la chronique du 8 décembre 1951 :

*Gall bāt dī maqbūliyat vekhke andāza hondā ai ki panjābī de premī ais bolī nūḡ taraqqī deḡ dā barā cāh rakhde ne par ai kamm ainnā sukhilā na'īm ki gall bāt de column de zarī'e pūrā ho jāve. Ais la'ī zarūrī ai ki panjābī de sāre premī mil julke hikk majlis yā anjuman dī bunyād rakhaḡ. Ais anjuman dyām šāxām har vaḡḡe šehr qaṣbe ate pinḡ vic hovaḡ. Lahore šehr vic ais anjuman nūḡ qā'im karaḡ dī košīš ho rahī ai. Merā xiyāl ai ki dūjyām šehrām de lokī vī ais bāre vic socaḡge te anjumanām qā'im karaḡ dī košīš šurū' karaḡge. Anjuman dā maqṣad ai na'īm ki urdu dī muxālifāt kīti jāve balki ai anjuman košīš karedī ki urdu de nāl nāl panjābī nūḡ vī taraqqī dīttī jāve.*

« En voyant la popularité de notre chronique en panjabi, nous nous sommes rendu compte que les amoureux du panjabi ont le fort désir de développer cette langue, mais cette tâche n'est pas simple et une chronique ne parviendrait pas à en venir à bout. Il est donc nécessaire que tous les amoureux du panjabi s'unissent et créent une société ou une association. Et que cette association ait des branches dans toutes les grandes et petites villes ainsi que les villages. Des efforts sont à présent en cours pour créer une association de ce type dans la ville de Lahore. Je pense que les habitants des autres villes penseront à faire la même chose et tenteront de créer des associations. Le but de cette association ne sera pas de lutter contre l'ourdou mais de développer le panjabi aux côtés de l'ourdou. »

Quelles seront les fonctions de cette organisation ? Normativiser la langue ? Promouvoir son utilisation dans certains domaines ? Ou seulement sa littérature ? Zahir Babar laisse le lecteur –volontairement –dans le flou. Et en cela Zahir Babar reste dans les limites qu'*Imroz* s'était fixé en matière de revendications pour le panjabi (et que l'éditorial du 31 janvier 1953 étudié plus haut nous a révélé) : il ne revendique rien en ce qui concerne l'éducation ou en vue de l'acquisition d'un statut de langue officielle.

La chronique *Gall bāt* change à partir de février 1952. Le 2 février, la dernière chronique signée par Zahir Babar paraît, et à partir du 9 février la chronique passe entre les mains de différents intervenants. Elle ne paraît plus hebdomadairement mais à plusieurs semaines (voire parfois plusieurs mois) d'intervalle. Les lettres des lecteurs n'y sont plus reproduites, et les intervenants ne parlent pas du statut des langue et littérature panjabis. Ils préfèrent aborder des sujets de société : la chronique du 9 Février 1952 est signée par Abdullah Malik et dépeint la situation de pénurie à laquelle le Panjab fait face. La

chronique du 7 janvier est signée par Faqir Mohammad Faqir et couvre le même sujet. Puis Ahmad Rahi succède à Faqir Mohammad Faqir, et les chroniques des 5, 12 et 19 juin et du 3 Juillet 1953 sont de sa plume. Le thème favori d'Ahmad Rahi est la corruption généralisée de la société, et chaque chronique met en lumière un aspect différent de cette corruption. La chronique du 5 Juin a pour sujet le milieu corrompu du cinéma, celle du 12 juin celui de la politique, celle du 19 Juin traite des mœurs corrompues du peuple, et celle du 3 Juillet 1953 du milieu littéraire. Après cette dernière chronique, *Gall bāt* disparaît. Cette chronique ne reparaitra pas avant Mars 1955. Et le panjabi disparaît par la même occasion d'*Imroz*, pour des raisons que nous n'avons toujours pas pu élucider.

#### 4.1.3.5 Les essais en ourdou sur la langue et littérature panjabi publiés dans *Imroz*

Une série d'essais en ourdou sur la littérature classique et folklorique du panjabi paraissent également dans *Imroz*: 21 essais sont publiés entre 1951 et 1955. Cette série débute avec la publication de *Dholak gīt* « Les chansons chantées avec l'accompagnement du tambourin », un essai d'Abdul Qadir Rashk, publié le 2 juillet 1951. Ces essais, même si ils sont écrits en ourdou, sont rattachables au petit mouvement pour le panjabi qu'a lancé le pôle marxiste. Ils sont écrits par des écrivains connus par ailleurs pour leur contribution poétique en panjabi (Ahmad Rahi, Abdul Majid Bhatti, Afzal Parvez, Ghulam Mustafa Tabassum, Rahat Gujrati, Jamil Malik etc), et complètent leur travail d'activisme littéraire. Leur but est de revaloriser la littérature et le folklore panjabi.

On peut diviser thématiquement ces essais en deux classes : les essais sur la littérature et ceux sur le folklore.

-Les essais sur la littérature sont au nombre de 15. 13 sont consacrés à la littérature classique et 2 à la littérature contemporaine <sup>424</sup>. A ce stade, les auteurs indiens ou l'héritage littéraire sikh ne font l'objet d'aucun essai. En matière de littérature classique, Vāris Shah est l'auteur le plus étudié : 9 essais lui sont consacrés entre 1951 et 1955 <sup>425</sup>. Les autres poètes étudiés sont Ghulam Rasul Alampuri <sup>426</sup>, Mian Mohammad Bakhsh<sup>427</sup> et Hashim Shah<sup>428</sup>. Ces essais sont purement informatifs. Ils suivent à peu près le même format, débutant par un aperçu biographique puis recensant les thèmes et figures de style qu'affectionne l'auteur traité. Le ton est souvent celui de la célébration ou du panégyrique,

<sup>424</sup>Il s'agit d'un essai sur Afzal Parvez de Jamil Malik : *Afzal Parvez kī panjābī šā'ir ke sehtmand pehlū* « Les aspects sains de la poésie panjabie d'Afzal Parvez » (*Imroz* 10/17 Mai 1954) et d'un essai sur 3 poètes populaires contemporains de Faqir Mohammad Faqir : *Šumālī mağrībī Pākistān ke tīn panjābī šā'ir* « Trois poètes populaires du panjabi du nord du Pakistan occidental » (*Imroz* 15 aout 1954).

<sup>425</sup>Abdul Majid Bhatti *Panjāb kā ek munfarid šā'ir Vāris Šāh* « Un poète unique du Panjab, Varis Shah » (*Imroz* 20/27 aout 1951), Afzal Parvez *Rāmjhā aur Vāris Šāh* « Ranjha et Varis shah » (*Imroz* 17 septembre 1951), A. Hamid *Vāris Šāh kā ek kirdār* « Un personnage de Varis Shah » (*Imroz* 25 février 1952), Afzal Parvez *Hīr Vāris Šāh aur kahāvaṭem* « Hīr Varis Shah et les proverbes » (*Imroz* 3 mars 1952), Ahmad Rahi *Panjāb ke avāmi adab aur saqāfat kā šaḥīḥ tarjumān Vāris Šāh* « Un vrai représentant de la littérature populaire et de la culture du Panjab Varis Shah » (*Imroz* 28 février 1953), Ghulam Mustafa Sufi Tabassum *Vāris kī Hīr* « Le poème Hīr de Varis Shah » (*Imroz* 28 février 1953), Abdul Majid Bhatti *Vāris Šāh aur bhāg bhārī* « Varis shah et 'la chanceuse' » (*Imroz* 31 aout 1953).

<sup>426</sup>Arshi *Panjāb kā ek ātišbayām šā'ir Ġulam Rasūl* « Un poète flamboyant du Panjab Ghulam Rasul » (*Imroz* 19 avril, 17-24 mai, 12 juillet 1954).

<sup>427</sup>Afzal Parvez *Qīṣṣa Saif ul Mulūk* « L'épopée de Saif ul muluk » (*Imroz* 8 octobre 1951).

<sup>428</sup>Abdul Salam Khurshid *Sassī Punnū* (*Imroz* 21 juillet 1952).

et parfois même de la surestimation. En témoigne l'essai de Ghulam Mustafa Sufi Tabassum paru le 28 février 1953 *Vāris kī Hīr* «Le poème *Hīr* de Varis Shah » :

*Xiyāl kijiye ki aṣal vāq'e se koī do sau baras b'ad ek ṣā'ir is bhūle bisre afsāne ko az sar-e nau tāza kartā hai. Aur ismeṃ na'ī zindagī ke rang bhartā hai, bilkul isī tarah jaise Firdausī ne Ṣāhnāme meṃ aivān kī qadīm tāriḫ kī bosīda haḍḍyom meṃ az sar-e nau jān ḍāl dī thī – yā Nizāmī ne Xusrau Ṣirīṃ aur Laila Majnūṃ ke vaqt ke āgoṣ meṃ soe hue kirdārom ko bedār kiyā thā....Hīr aur Rāmjhā ke kirdār hamāre sāmne ab isī tarah zinda ḥarkat karte hue naẓar āte haiṃ. Aur dunyā-e adab ke ek vasī ufaq par calte dikhā'ī dete haiṃ. Aur unke qadam Romeo Juliet, Ṣirīn Farhād aur Vāmiq-o 'Azrā ke sāth uṭhte haiṃ. Ab Kīdo kā kirdār hamēṃ Muxtār aur Yago kī yād dilātā hai, aur Saheṭī zanān-e Miṣr kī ham-āhang dikhā'ī detī hai...Ġaraz Vāris Ṣāh ne apne fanī kamāl se un kirdārom ko ek mehdūd dā'ire se nikālkar ek hamāgīr ḥaiṣyat 'atā kī hai. Aur ab vo ṣirf panjābī ṣā'irī yā panjābī rūmān'ī adab hī ke 'anāṣir nahīṃ balki 'ālamgīr adabī 'alāmāt ban ga'e.*

« Imaginez donc que quelques deux cents ans après que cet événement ait eu lieu un poète fasse à nouveau revivre cette histoire oubliée. Et lui insuffle une nouvelle vie, de la même manière que Firdausi avait insufflé une nouvelle vie dans l'histoire ancienne de la cour – ou de la même manière que Nizami avait redonné vie aux personnages de Khusrau et Shirin et de Laila et Majnūn qui dormaient dans le giron du temps...Les personnages de *Hīr Ranjha* évoluent maintenant devant nos yeux, vivants. Et se déplacent sur le vaste horizon du monde des lettres. Ils avancent en compagnie de Romeo et Juliette, Shirīn Farhad et Vamiq et Azra. Le personnage de Kīdo nous rappelle ceux de Mukhtar et Yago, et Saheṭi ressemble aux femmes d'Egypte. Varis Shah a donc, par la grâce de son talent, extirpé ces personnages de l'espace limité où ils évoluaient et leur a donné une dimension universelle. Ils ne sont plus à présent seulement des éléments de la poésie panjabe ou de la littérature romantique panjabe mais des symboles universels. »

Il s'agit ici, à l'aide de comparaisons avec des œuvres classiques consacrées (de Firdausi, Nizami et Shakespeare), de revaloriser une œuvre issue d'une littérature souvent victime d'une dépréciation socio-culturelle.

Une autre stratégie de revalorisation consiste à montrer à quel point la démarche d'un auteur classique est restée actuelle, et à mettre en valeur son message social, toujours pertinent dans la société contemporaine. L'essai *Panjāb ke 'avāmī adab aur ṣaqāfat kā ṣaḥīḥ tarjumān Vāris Ṣāh* « Un vrai porte parole de la littérature et culture populaire du Panjab : Varis Shah » d'Ahmad Rahi, publié le 28 février 1953 donne le sentiment que Varis Shah était un écrivain progressiste avant l'heure, concerné par les problèmes du peuple et qui a démontré dans son épopée le poids des inégalités sociales sur les individus :

*Vāris Ṣāh ne Panjāb ke logom ko bahut qarīb se dekhā, aur unke masā'il ko suljhāne kī koṣiṣ kī. Ṣāyad b'az dost kahem kī vo ek rūmānī ṣā'ir thā, uskā 'avām se koī t'alluq na thā, usne Hīr aur Rāmjhā kī 'iṣqya dāstān ko ṣā'irī ke qālib meṃ ḍhāl diyā, aur bas ! Hīr aur Rāmjhā vāq'e'ī ek 'iṣqya dāstān hai. Magar Vāris Ṣāh ne is dāstān ko jis andāz se bayān kiyā hai is bayān ke liye usne jis juzviyāt ko farāham kiyā hai vo use meḥz ek 'iṣqya dāstān se buland kar detī hai. Vāris Ṣāh ne baṛe fankārāna andāz meṃ ye vāzeḥ kar dyā hai ki amīr kī beṭī kī ṣādī ḡarīb se nahīṃ ho saktī.*

« Varis Shah a observé le peuple du Panjab de très près, il a tenté de résoudre leurs problèmes. Des amis diront peut-être qu'il était avant tout un poète romantique, et n'avait aucun lien avec le peuple, qu'il s'est contenté de mettre en poésie l'histoire d'amour de *Hīr* et *Ranjha*, et c'est tout ! Il est vrai que '*Hīr* et *Ranjha*' est une histoire d'amour. Mais le style que Varis Shah a adopté pour narrer cette histoire, et les détails qu'il a fournis en font plus qu'une simple histoire d'amour. Varis Shah a – de manière très artistique – montré que la fille d'un riche ne peut pas se marier avec un pauvre. »

-Les essais sur le folklore sont au nombre de 6 et portent sur le folklore des régions centrales de Majh et Doab <sup>429</sup>. Comme le manifeste de la conférence de 1949 l'avait montré les marxistes prôtaient une attention particulière aux littératures dans les langues régionales, car elles pouvaient aider à comprendre les sentiments et problèmes du peuple. Cette démarche les a tout naturellement orientés vers l'étude du folklore, littérature qui émane directement des masses. Abdul Qadir Rashk, Abdul Majid Bhatti et Rahat Gujrati ont donc rédigé en ourdou des essais sur les chants folkloriques de leur région, publiés dans *Imroz*. Quelques travaux existaient déjà en ourdou sur les chants folkloriques du Panjab : il s'agit des recueils de Devinder Satyarthi *Maim hūm xāna-ba doš* « Je suis un nomade » (1941) et de *Gāe jā Hindūstān* « Inde, continue de chanter ! » (1946), ainsi que de deux essais de Sa'adat Hassan Manto (*Dehātī bolyām* « Les couplets campagnards »<sup>430</sup>), inclus dans son recueil d'essais publié en 1944. Si Satyarthi adopte dans son analyse une approche relativement rigoureuse, mettant en évidence les contextes de performance et décryptant les commentaires sociaux que contiennent certains chants, Manto adopte une approche résolument romantique et idéalisante : il voit dans les chants folkloriques avant tout l'expression de sentiments amoureux, et imagine à partir de ces chants la vie sentimentale des personnes qui les chantent. Et il loue abondamment leur fraîcheur et leur inventivité.

Les essais d'Abdul Qadir Rashk, Abdul Majid Bhatti et Rahat Gujrati se rattachent à la tendance Manto. Ces auteurs ont un penchant pour l'idéalisation, et propagent dans leurs essais le stéréotype (qui domine les écrits de Manto sur le folklore) de la riante campagne, dans laquelle les sentiments et émotions sont purs et l'expression naturelle et spontanée. Quelques lignes extraites de l'essai d'Abdul Qadir Rashk *ḍholak gīt* « Les chansons chantées avec l'accompagnement du tambourin » (publié le 2 juillet 1951) le montreront :

*Hamāre gīt jazbāt aur vāridāt kī aisī taṣvīreṃ haiṃ jinke xad-o xāl meṃ jins aur jins ke šaux rang bhī haiṃ, jinkā t'alluq akhar aur bharpūr javānī se hai, ārmān bharī nazroṃ se hai, hastī bharī fiṣāoṃ se hai, jinkī ba-daulat zindagī aisī 'ašva-ṭarāz ḥasīnā ban jātī hai jiskī seḥr-afṛīnoṃ se ek pal kabhī najāt mumkin na'īṃ.*

« Nos chansons présentent une image des sentiments et des accidents de la vie dans laquelle on peut voir apparaître les couleurs brillantes de la sensualité ; et cette sensualité est celle de l'orgueilleuse et généreuse jeunesse, celle des regards pleins de désir, des atmosphères pleines de vie, grâce auxquelles l'existence devient une belle coquette, dont le charme ne cesse de vous poursuivre. »

Les auteurs d'essais sur le folklore s'opposent aux préjugés qu'ont généralement les classes éduquées, qui voient dans les chansons folkloriques des séries de paroles vulgaires et sans sophistication. Pour eux, ces chansons relèvent de la littérature. Et ils

<sup>429</sup>Abdul Qadir Rashk *Ḍholak gīt* « Les chansons chantées avec l'accompagnement du tambourin » (*Imroz* 2 juillet 1951), Rāhat Gujrātī *Māhyā* (*Imroz* 22 octobre 1951), Afzal Parvez *Māhyā ke rūp* « Les formes du māhyā » (*Imroz* 12,19, 26 novembre 1951), Abdul Majid Bhatti *Panjābī gīt jo pāmc daryāoṃ kī zamīn par basne vāli behneṃ gātī haiṃ* « Les chansons panjabies que les sœurs qui habitent dans le pays des cinq rivières chantent » (*Imroz* 1er octobre 1952), Abdul Qadir Rashk *Panjāb ke lok gīton meṃ 'auratoṃ kā ḥiṣṣa* « Le rôle de la femme dans les chansons folkloriques du Panjab » (*Imroz* 3 mai 1954), Abdul Qadir Rashk *Panjāb meṃ behnoṃ ke gīt* « Les chansons des sœurs au Panjab » (*Imroz* 18, 25 janvier 1954).

<sup>430</sup>Manto 1942 : 51-58 et 59-66.

ne ratent pas une occasion de louer leurs qualités. Le 22 Octobre 1951 Rahat Gujrati déclare dans un essai sur le genre du *Māhyā*<sup>431</sup> :

*Māhyā panjābī ke lok gītoṃ meṃ ek hamā-gīr šohrat kā ḥāmil hai (...) Xiyālāt aur zubān ke a'itbār se panjābī adab meṃ iskā koī ḥarīf nahīṃ hai. Māhyā ke bolōṃ meṃ jāṃ'eyat, m'anvyat, aśar, rif'at-e taxayyul aur nazākāt-e xiyāl badarja-e attam maujūd hotī hai. Aur ye vohī šinf hai jiske zarī'e insānī jazbāt ke har pehlū kā izhār nihāyat laṭīf pairāye meṃ kyā jā saktā hai.*

« Parmi les chansons folkloriques du panjabi le *māhyā* jouit d'une immense popularité (...) Dans la littérature panjabe sa langue et ses idées n'ont pas été surpassés. Les paroles des *māhye* sont compactes, pleines de sens, d'effet, d'imagination et de nuances. Et c'est un genre dans lequel on peut de façon extrêmement délicate exprimer toutes les facettes des sentiments humains. »

Il s'agit ici d'une démarche parallèle à celle que nous avons vue à l'œuvre dans le domaine littéraire, de revalorisation de ce corpus folklorique trop souvent déprécié. La revalorisation passe ici par l'attribution aux chants folkloriques des mêmes qualités que les critiques attribuent aux *gaza/s* ou aux poèmes en ourdou, textes dont la littéralité est incontestée.

## 4 2. *Imroz*, fer de lance du mouvement panjabi marxiste entre 1955 et 1959

Après l'interdiction du parti communiste et de l'association des écrivains progressistes en 1954, le journal *Imroz* sera le dernier bastion du pôle marxiste. Mais sa survie sera de courte durée : en avril 1959 *Imroz*, ainsi que le quotidien anglais *Pakistan Times* et la revue ourdou *Lail-o Nahār* « Les jours et les nuits » – tous les trois propriétés de Mian Iftikharuddin seront nationalisés<sup>432</sup>. On peut considérer qu'à partir de cette date ces journaux – directement placés sous le contrôle du gouvernement – cessent d'être les porte-paroles du pôle marxiste. Mais avant cela, *Imroz* avait pendant quatre ans (1955-1959) poursuivi la tâche de promotion du panjabi débutée en 1951, et publié une page hebdomadaire en panjabi ainsi qu'un certain nombre d'essais en ourdou sur le panjabi, son folklore et sa littérature.

### 4.2.1 La page panjabe

Le panjabi réapparaîtra le 13 mars 1955 dans *Imroz* après une éclipse de deux ans. Mais cette fois ci non sous la forme d'une chronique mais d'une page hebdomadaire qui s'intitule elle aussi *Gall bāt*. Ahmad Nadim Qasmi est directement en charge de cette page<sup>433</sup>. Celui-ci, pour rappeler l'engagement initial des marxistes au panjabi, publie le 13 mars 1955 dans la première page panjabe l'essai *Ūṃṭ te baddū* que Sharif Kunjahi avait

---

<sup>431</sup> Poème d'amour qui se compose de trois vers. Le premier vers rime avec le troisième. Les deux vers qui riment sont de même longueur, tandis que le second vers est généralement plus court. En voici un exemple :

*Ikk gabhrū madānām dā*  
*Ikk can merā māhī*  
*Dūjā can asmānām dā*

Un jeune homme des plaines  
Une lune est ma bien-aimée  
Et la deuxième lune est dans le ciel (Cité dans Schreffler 2011 : 81).

<sup>432</sup>Usmani 2016 : 189-191.

<sup>433</sup>Qasmi 2000.



lu pendant la conférence de 1949. Et il transforme la page panjabe en une mini revue littéraire, miroir de la production littéraire en panjabi des marxistes. Cette page comprend en général quatre textes : un essai (humoristique ou sérieux), deux pièces poétiques (en général une chanson et un poème) et un billet d'humeur. Le billet d'humeur (*Hafte dyāṁ xabrām* « Nouvelles de la semaine ») est tenu par Mirza Sultan Beg, présentateur vedette de l'émission de radio *Dehātī bhāyoṁ ke liye*. C'est une simple succession de plaisanteries sans grand intérêt, dont la seule raison d'être est d'attirer le public populaire qui écoute avec ferveur l'émission *Dehātī bhāyoṁ ke liye* et s'attardera peut être à lire les autres textes figurant dans la même page.

La poésie occupe une place importante dans la production qui paraît dans la page panjabi : à raison de deux poèmes chaque semaine, la page panjabi d'*Imroz* publiera quatre cents poèmes entre 1955 et 1959. Et si nombre de poèmes sont dus à des poètes connus de la génération d'avant la partition (comme Amrita Pritam) ou de la génération émergente d'après 1947 (Qatil Shifai et Afzal Parvez), beaucoup sont sortis de la plume de tout nouveaux poètes progressistes comme Munnu Bhai, Ahmad Zafar, Mohammad Azam Bhatti, Jamil Malik, Ahmad Ryaz et Salim Kashir.

Sont également publiés dans cette page des poèmes de poètes populaires comme Sain Firoz ou Ismail Matvala, ou des poèmes en hindko et pothohari écrits par Muzmir Tatari et Salim Rafiqi. Leur parution témoigne d'un intérêt grandissant de l'équipe de rédaction d'*Imroz* pour les parlers périphériques du panjabi (ainsi que d'une affirmation croissante de ces parlers).

*Imroz* contribue également au développement de la prose marxiste : la fiction apparaît dans la page panjabe dès 1958 sous la forme de nouvelles, comme celles de Navaz : *Šeryā ve šeryā !* « Lion, eh lion ! » est publié le 22 juillet 1958, *Pinḍ dā bāo* « Le monsieur du village » le 25 octobre 1958, *Dil dā parchavāṁ* « Le reflet du cœur » le 4 avril 1959, *Sadā suhāgan* « Celle qui sera toujours mariée » le 6 juin 1959 et *Ikk sī rāni te ikk sī bādšāh* « Il était une fois un roi et une reine » le 25 juillet 1959.

Le format large adopté à présent par *Imroz* (une page entière) encourage les auteurs à écrire des essais en panjabi. Des essais sérieux paraîtront donc concernant la littérature ou le folklore, essais qui n'auraient pas eu de chance d'être publiés quelques années plus tôt dans *Imroz* car le journal n'accordait au panjabi que les deux colonnes sur lesquelles se serrait la chronique *Gall bāt*. La prose d'idées en panjabi accroît donc son corpus de façon remarquable grâce à la parution de cette nouvelle page. Y paraissent ainsi entre 1955 et 1959 38 essais sérieux en panjabi, soit 9 essais sur la langue panjabe<sup>434</sup> et 21 essais sur la littérature panjabe : 9 sont consacrés à Varis Shah<sup>435</sup>, 6 à divers aspects de

<sup>434</sup>Sharif Kunjahi *Ūmt te baddū* « Le chameau et le bédouin » (*Imroz*, 13 mars 1955), Shaukat Ali *Sāḍḍī panjābī zubān* « Notre langue panjabe » (*Imroz*, 29 mai 1955), Agha Sādiq *Panjābī dī taraqqī dā masla* « La question du développement du panjabi » (*Imroz*, 21 août 1955), Mohammad ud Din Dilgir *Adabī panjābī dī zarūrat* « La nécessité d'une littérature panjabe » (*Imroz*, 13 novembre 1955), Nasim Akhtar Kyani *Adabī panjābī dī zarūrat* « La nécessité d'un Panjabi littéraire » (*Imroz*, 6 novembre 1955) Ahmad Nisar *Adabī panjābī dī zarūrat* « La nécessité d'un Panjabi littéraire » (*Imroz*, 8 janvier 1956), Sādiq Ali Ājiz *Sāḍḍī bolī* « Notre langue » (*Imroz*, 10 juin 1958), Akmal Alimi *M'eyārī panjābī dā masla* « La question du panjabi standard » (*Imroz*, 23-30 août 1958), Mohammad Alam Kapurthalvi *Panjābī likhaṅ dā navāṁ tarīqa* « Une nouvelle façon d'écrire le panjabi » (*Imroz*, 1<sup>er</sup> février 1958)

<sup>435</sup>Sharif Kunjahi *Rāmjhā ikk vigryā hoyā bāl* « Ranjha, un enfant gâté » (*Imroz*, 27 mars 1955), Faqir Mohammad Faqir *Hīr Vāris Šāh vic taṣavvuf te jog mat* « La spiritualité et la secte des yogis dans Hīr de Varis Shah » (*Imroz*, 28 août 1955, 4 septembre 1955), Abdullah Asri *Hīr Rāmjhe dā qīṣṣa* « L'épopée Hīr Ranjha » (*Imroz*, 25 décembre 1955, 1<sup>st</sup> janvier 1956), Rafiq Chaudhry *Vāris de miṣr'e dī taṣrīḥ* « Analyse d'un vers de Varis Shah » (*Imroz*, 3 août 1957), Mohammad Alam Kapurthalvi *Vāris Šāh dā 'išq* « L'amour de Varis Shah » (*Imroz*, 5 octobre 1957), Ahmad Nisar

la littérature classique<sup>436</sup>, 6 à des poètes contemporains comme Firoz Din Sharf, Firoz Sain et Maula Bakhsh Kushta<sup>437</sup>, et 8 aux chants folkloriques de la province du Panjab. Il est d'ailleurs à noter que sur ces 8 essais sur le folklore seuls 2 traitent des chants folkloriques des régions centrales du Panjab<sup>438</sup> et 6 des chants folkloriques du Pothohar<sup>439</sup>. Nous voyons ici les folkloristes prendre une nouvelle direction, qui les amène vers les régions limitrophes du Panjab. On peut considérer ces essais comme le résultat des encouragements du responsable de la page panjabe, Ahmad Nadim Qasmi, lui-même originaire d'un village (Angah) à la limite du plateau du Pothohar.

Il serait impossible d'analyser toute la production en essais d'Imroz entre 1955 et 1959. Nous nous contenterons de présenter ici deux essais importants:

#### 4.2.1.1 Un essai sur la langue : Le programme de Shaukat Ali

A notre avis l'essai sur la langue qui mérite le plus d'attention est *Sāḍḍī panjābī zubān* « Notre langue panjabe », essai de Shaukat Ali paru dans la page panjabe le 29 mai 1955, essai important car il est l'aboutissement d'une série de programmes et manifestes marxistes qui avait débutée en 1949 avec la présentation de l'essai *Ūmt te baddū* de Sharif Kunjahi à la conférence des progressistes. Shaukat Ali, membre éminent du parti communiste, analyse ici la perception générale du panjabi, résume les efforts faits depuis la partition pour le développer et propose un programme de promotion en 7 points. Nous présenterons ici de larges extraits de cet essai :

##### *Sāḍḍī panjābī zubān*

*Panj daryāvām dī dhartī dī zubān panjābī ai. Par kujh ais qism dā propaganda kitā gayā, kujh ajeḥī havā calāṭ gaṭki panjābī zubān tāḥ sikhām dī zubān ai, te musulmānām nāl odā koī sambandh naṭm, te sikhām de jāḥ toḥ b'ad huḥ Panjāb vic aid ī koī loḥ naṭm. Balki*

*Vāris Šāh dī ikk talmīḥ* « Une allusion mythologique de Varis Shah » (*Imroz*, 8 juin 1957), Rafiq Chaudhry *Vāris Šāh de miṣ'ra dī taṣīḥ* « Analyse d'un vers de Varis Shah » (*Imroz*, 3 août 1957), Faqir Mohammad Faqir *Rāḥjā te Mirzā* « Ranjha et Mirza » (*Imroz*, 14 juillet 1956).

<sup>436</sup>Sharif Kunjahi *Šūfyām dī šā'irī* « La poésie des soufis » (*Imroz*, 1<sup>er</sup> mai 1955), Afzal Parvez *Myām Moḥammad šāḥab dī Mirzā Šāhibām* « Le poème Mirza Sāhibān de Miān Mohammad Bakhsh » (*Imroz*, 12 juin 1955), Afzal Parvez *Panjābī beḥrām* « Les mètres utilisés en poésie panjabe » (*Imroz*, 22, 29 janvier 5 février 1956), Rafiq Chaudhry *Panjābī qīṣṣyām dā sabb toḥ vaḍḍā kirdār Mirzā* « Mirza, le plus grand personnage des épopées panjabies » (*Imroz*, 26 Mai, 2 juin, 7-14 juillet 1956), Faqir Mohammad Faqir *Panjābī qīṣṣyām dā sabb toḥ vaḍḍā kirdār Mirzā ai ki naṭm ?* « Le plus grand personnage des épopées panjabies serait-t-il Mirza ? » (*Imroz*, 16-23 juin 1956). Sādiq Ali Ājiz Sayed *Fazal Šāh Navāmkoṭī* (*Imroz*, 18 avril 1959).

<sup>437</sup>Ahmad Rahi *Ustad Firoz Din Šarf Marḥūm* « Le poète décédé Firoz Din Sharf » (*Imroz*, 27 mars 1955), Arshi *Firoz Saṭm* (*Imroz*, 2-22 octobre 1955), Arshi *Firoz Saṭm dī āṣiqāna šā'irī* « Les poèmes d'amour de Firoz Sain » (*Imroz*, 20 novembre 1955), Majid Siddiqi *Šāh Šarf Marḥūm* « Le souverain décédé Sharf » (*Imroz*, 20 décembre 1958), *Myām Maula Baxš Kuštā Amritsarī* (*Imroz*, 4 juin 1959), Raja Risalu *Maulā Baxš Kuštā Amritsarī* (*Imroz*, 7 juillet 1959).

<sup>438</sup>Nasim Akhtar *Panjāb de lok gīt* « Les chansons folkloriques du Panjab » (*Imroz*, 24 avril 1955), Saif Anjum Dar *Lok gīt te sāḍḍā m'oāšra* « les chansons folkloriques et notre société » (*Imroz*, 24 août 1957).

<sup>439</sup>Afzal Parvez *Šāhlā musāfir koī na thīve* « Que Dieu ne laisse personne devenir voyageur » (*Imroz*, 21 juillet 1957), Zya Rizvi *Chabbe lok gītān dī ikk šāx* « Chabbe, un type de chants folkloriques » (*Imroz*, 21 février 1959), Majid Siddiqi *Lok gītām vic muzāḥ* « L'humour dans les chants folkloriques » (*Imroz*, 2 mai 1959), Zya Rizvi *Challe, lok gītām dī ikk šāx* « Challe, un type de chants folkloriques » (*Imroz*, 16 Mai 1959) Zya Rizvi *Ilāqā Dhanī de lok gīt* « Les chants folkloriques de la région de Dhani » (*Imroz*, 29 août 1959), Zya Rizvi *Māhyā lok gītān dī šāx* « *Māhyā*, un type de chants folkloriques » (*Imroz*, 24 décembre 1959).

*itthom takk akhyā gayā ki panjābī zubān koī zubān ī na'īm. Panjābī zubān nāl agar kise ne duśmanī kamā'ī ai tāṃ o Panjāb dī dharti de paṛhe likhe ṭabqe ne kamā'ī ai. Hairānī dī gall ai ki onāmnūṃ aṇṇī mādrī zubān nāl khijī ai, nafrat ai. Jad kadī zubānāṃ dī gall hove te onāṃ de sāmne koī mancalā panjābī panjābī nūṃ vī zubān ākhaṇ dī galtī kar bahe tāṃ onāṃ de mathyāṃ te teoryāṃ pai jāndyāṃ ne te maxolāṃ bharyā hāsā phail jāndā ai, te gall karaṇ vāle nūṃ inj jāpdā ai jaikar os toṃ koī gunāḥ ho gayā hove (...) Pakistan vic muxtalif 'ilāqyāṃ dī vakhryāṃ vakhryāṃ zubānāṃ ne te sab 'ilāqyāṃ vic ibtidā'ī t'alīm onāṃ dī aṇṇī zubān vic ī ditti jāndī ai – širf Panjāb ī ajeḥā 'ilāqā ve jithe panjābī nūṃ t'alīm dā žarī'a na'īm banāyā gayā. Sab toṃ dukh vālī gall ai ve ki Pākistān banaṇ de āṭh sāl b'ad vī sādḍe t'alīm de māhir te lokāṃ de numā'inde panjābī zubān nūṃ koī vaq'at na'īm de rahe te na ī ajjai tak panjābī vic t'alīm deṇ la'ī koī scheme banā'ī ga'ī ai. Sagom inj jāpdā ai jaikar panjābī zubān nūṃ desnikālā ditti jā rihā hove.*

*Par ḥākimāṃ dyāṃ ai košišāṃ kāmyāb na'īm hoṇ lagyāṃ...Panjābī zubān nūṃ gītāṃ dī ais dharti toṃ miṭāyā na'īm jā sakdā (...) Panjābī zubān kujh dair okhe sāḥ lendī rahī ai te šehrāṃ vic faqīrāṃ vāṃḡ phirdī rahī ai, te onūṃ anpaṛh pinḍuāṃ ne panāḥ ditti ai. Par axīr aine phir aṇṇe Rāmijhe nūṃ rijhā lyā ai. Te maḡrībī Panjāb de paṛhe likhe ṭabqe de kujh lokāṃ vic phīr odyāṃ gallāṃ hoṇ lag pāyāṃ ne.*

*Panjābī dī taraqqī la'ī 'Panjābī' nāṃ dā ikk risāla kaḍhyā gayā. 'Imroz' axbār te kujh cir hafte vic ikk din kujh column vī panjābī la'ī vaqf kar ditte ga'e. Te phir urdu ḥarfāṃ vic 'Tirinjan' nāṃ dī ikk sohnī jehī gītāṃ dī kitāb vī chap ga'ī. Panjābī de kujh lok gīt vī ikaṭṭhe karke chāpe ga'e ne. Huṇ fir 'Imroz' har hafte panjābī de lekh chāp rihā ai. Te panjābī de kujh sajan aṇṇiyāṃ māīl kamzoryāṃ te hornāṃ muškilāṃ de bāvjud panjābī zubān nūṃ taraqqī deṇ xāṭir navyāṃ kitābāṃ te risāle chāpan dā programme banā rihē ne. Panjābī zubān de šidāyāṃ dī ikk choṭī jehī majlis vī Lahore andar baṇī ho'ī ai jidyāṃ kadī kadī meetingāṃ hondyāṃ rehndyāṃ ne.*

*Par ai sabb kujh nākāfī ai. (...)*

*Sab toṃ pehlāṃ sānūṃ cāhīdā ai ki panjābī de 'āšiqāṃ nūṃ ikaṭṭhā kariye te ikk vaḍḍī te mazbūṭ majlis banāye te ai majlis baṛe gambhīr ṭarīqe nāl haiṭh dase kammāṃ nūṃ aṇṇe hath vic love :*

*-Panjābī de purāṇe adab nūṃ sohnī ṭaraḥ chāpṇā*

*-Panjābī vic māhvār risāla chāpṇā*

*-Panjābī de nave adab nūṃ ikaṭṭhā karke kitābi šakal deṇī*

*-Panjābī vic dūsī zubān vic tarjume karṇā*

*-Panjābī dictionary te ḡrammar chāpṇī*

*-Panjābī nūṃ Panjāb vic ibtidā'ī t'alīm dā žarī'a banāvaṇ vaste košīš karṇī*

*-Panjābī de šā'irāṃ dā prabandh*

*Maimnūṃ ummīd ai ki panjābī šā'ir te likhārī aināṃ gallāṃ te ḡaur karaṅge te ikk majlis vic ikaṭṭhe hoṅge. Aise ṭarāṃ ī asīṃ sabb milke aṇṇī zubān nūṃ taraqqī de sakāṅge tāki sādḍī qaum jirī ais vele jahālat de haneryāṃ vic ḍubī ho'ī ai 'ilm dī raušni ḥāšil kar sake te zindagī nūṃ māṅ sake.*

#### « Notre langue panjabe

Le panjabi est la langue du pays des cinq fleuves. Mais la propagande et les rumeurs en ont fait la langue des sikhs, avec laquelle les musulmans n'ont rien à voir, et qui, depuis le départ des sikhs n'a plus aucune utilité. On a même été jusqu'à dire que la langue panjabe n'était pas une langue. Ceux qui s'en sont le plus pris au panjabi sont les gens de la classe éduquée du Panjab. Et il est étonnant de voir à quel point ces gens sont allergiques à leur propre langue. Ils la haïssent. Lorsque la question des langues est discutée, et qu'un 'fantaisiste' s'aventure à dire que le panjabi est une langue alors on voit les personnes éduquées à la fois froncer les sourcils et sourire de façon narquoise, et le 'fantaisiste' a le

sentiment d'avoir commis une faute (...) Des langues différentes sont parlées dans les diverses régions du Pakistan, et dans toutes ces régions l'instruction est donnée à l'école dans la langue locale, mais le Panjab est la seule région dans laquelle la langue locale n'a pas été utilisée comme medium d'instruction. La chose la plus triste est que 8 ans après la création du Pakistan nos experts en matière d'éducation et les représentants du peuple ne veulent toujours accorder aucune importance au panjabi et n'ont toujours pas conçu le projet de faire du panjabi un medium d'instruction. Il semblerait que le panjabi ait été est banni du Panjab.

Mais ces tentatives initiées par nos dirigeants n'ont pas été couronnées de succès. La langue panjabe ne peut pas être éliminée de cette contrée des chansons (...) Pendant quelques temps elle a eu du mal à respirer et a parcouru les villes à la façon d'un mendiant, et ce sont les paysans illettrés qui lui ont donné refuge. Et après cela elle a conquis le cœur de son Ranjha. Et a commencé à être mentionnée par quelques personnes éduquées du Panjab occidental.

Afin de développer le panjabi une revue - *Panjābī* - a été publiée<sup>440</sup>, une chronique hebdomadaire en panjabi a paru pendant quelque temps dans le quotidien *Imroz*, un beau livre de chansons intitulé *Tirinjan* a été publié en caractères ourdou, des chansons traditionnelles du Panjab ont été également publiées et maintenant chaque semaine le quotidien *Imroz* publie des textes en panjabi. Et quelques amis du panjabi en dépit de leurs difficultés matérielles ont le projet de publier de nouvelles revues et nouveaux livres pour développer le panjabi. Une petite association composée de passionnés du panjabi a été fondée à Lahore qui organise des réunions de temps à autre<sup>441</sup>.

Mais cela n'est pas suffisant (...)

Tout d'abord il nous faudrait rassembler les amoureux du panjabi et fonder une association solide qui accomplirait de façon sérieuse les travaux suivants

- Publier la littérature classique du panjabi de façon attrayante
- Publier une revue mensuelle en panjabi
- Réunir la nouvelle littérature en panjabi et la publier sous forme de livre
- Traduire en panjabi à partir de langues étrangères
- Publier une grammaire et un dictionnaire du panjabi
- Tenter de faire en sorte que le panjabi soit utilisé comme medium d'instruction au niveau primaire
- Soutenir les poètes panjabis

J'espère que les poètes et écrivains du panjabi se pencheront sur ces propositions et se réuniront dans une association, et de cette façon nous pourrons tous ensemble développer notre langue, et faire ainsi en sorte que notre peuple, qui est noyé dans l'obscurité de l'ignorance, bénéficie de la lumière du savoir et embrasse la vie. »

Cet essai présente tout d'abord trois obstacles auxquels le panjabi doit faire face : il est assimilé aux sikhs, méprisé par la classe éduquée et n'est pas utilisé à l'école. Mais pour l'auteur – marxiste convaincu- la question du panjabi est avant tout une question de classe. Les classes éduquées rejettent le panjabi à cause de leurs préjugés, et le petit peuple des campagnes s'identifie à lui et s'en fait le gardien. C'est une intervention des intellectuels qui permettra au panjabi de se développer et d'acquérir sa place et son

---

<sup>440</sup>*Panjābī* était la première revue en panjabi publiée au Pakistan après la partition. Ses rédacteurs en chef étaient Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik. Sa publication a commencé en septembre 1951. Voir le chapitre suivant à ce sujet.

<sup>441</sup>Il s'agit sans doute de la *Punjabi Cultural Society* d'Abdul Majid Salik, dont nous parlerons dans le chapitre suivant

développement permettra au peuple d'avoir accès à l'éducation et au savoir. L'enrichissement du corpus écrit (publication de livres, traductions) ainsi que l'utilisation du panjabi à l'école sont les deux mesures recommandées par l'auteur pour faciliter ce développement.

Ce programme se lit comme une continuation du programme minimal d'Abid Hassan Minto (et ignore complètement le programme maximal de Firozuddin Mansur/Sibt-e Hassan). Faire du panjabi le médium de l'instruction primaire était le seul point concret du programme de ce dernier. Quant à l'insistance sur l'enrichissement du corpus écrit, on peut l'attribuer au sentiment partagé avec Abid Hassan Minto que le panjabi n'est pas une langue suffisamment développée, et ne dispose pas du matériel qui assurerait sa légitimité et rendrait possible sa diffusion (dictionnaires, grammaires, collections de littérature classique et contemporaine). Une fois que sa forme écrite serait développée et ce matériel disponible, le panjabi pourrait jouer un plus grand rôle.

#### 4.2.1.2 Un essai littéraire : *Ṣūfyāṃ dī ṣā'irī* « La poésie des soufis » de Sharif Kunjahi

Sharif Kunjahi s'impose dans le domaine de l'essai littéraire panjabi comme l'auteur le plus innovateur et le plus pénétré d'idéaux marxistes. Un de ses essais publiés dans la page panjabe fera date : il s'agit de *Ṣūfyāṃ dī ṣā'irī* « La poésie des soufis » (paru le 1<sup>er</sup> mai 1955). Dans cet essai pour la première fois un critique applique à la littérature classique panjabe la nouvelle approche des critiques marxistes qui considèrent chaque texte comme le produit des conditions politiques et sociales et le reflet des mentalités de son époque<sup>442</sup> :

##### *Ṣūfyāṃ dī ṣā'irī*

*'Nānak dukhyā sab sansār'. Ais bol vic Panjāb de ais baṛe gurū ṣūfī te ṣā'ir ne ṣūfyāna ṣā'irī dā sārā nichor rakh dittā hoyā ai. Kyomjai ṣūfyāṃ dī ṣā'irī cokhī aise gall dā izhār ai je ai duniyā dukhām dā ghar ai. Ittifāq nāl rehṇ sehṇ dā rolā vī eho sābit kardā ā rihā ai te jire ṣūfī na'īm onām nūṃ vī ais gall nūṃ jhuṭhlāvaṇ dī himmat na'īm paindī.*

*Āp muhāre bādśāhvām te rājyām de āp muhāre qānūnām de kāraṇ ais dukhyā sansār nūṃ sukhyā banāvaṇ dī jurāt kis nūṃ ho sakdī sī ? Te lokām nūṃ cangī tarām ai vī pata na'īm sī je sansār vic sukh dī lehr kis tarāḥ dauṛ sakdī ai. Dukh sukh cange mande nizām toṃ janm lende ne, te agle vaqtām vic lokām dā aidhar muhār na'īm sī hondā. O bādśāhvām nūṃ xudā dā sāya samajhke qabūl karde te satkārde san. Ainām ī na'īm. O lok dukhām te sukhām nūṃ vī 'codhrī' te 'kammī' vāṃg aisī ciz samajhde san jirī vas toṃ bāhar ai te xudā dī apṇī deṇ ai. Ai osdyām hikmatām ne je o kise nūṃ rāṭhām de ghar paidā kardā ai, kise nūṃ kamyām de ghar, kise nūṃ phulām dyām sejām mildyām ne te kise nūṃ kandyām te soṇā paindā ai. Bande nūṃ cāhīdā ai je o har ḥāl vic os dī razā te rāzī rahve. Aisnūṃ taqdīrparastī kehnde ne te ṣūfyāṃ dī ṣā'irī vic sānūṃ ais taqdīrparastī dā khurā vī labhdā ai.*

*Apni taqdīrparastī nūṃ thīk sābit karaṇ la'ī apṇe nālon pehle vaqtām de lokām dyām sarbītyām nūṃ miśāl de taur te peš kītā gayā. Jai Ḥazrat Ibrāhīm nūṃ os cixā vic pāyā, Imām Ḥussain nūṃ Karbalā vic kahāyā, Zakryā nūṃ āre haīṭh caṛhāyā te cūṃki ai nek te cange lok san ais karke ai gaver lāyā je dukhām vic suṭke rabb apṇe bandyām dā imtiḥān lendā ai. Ais xiyāl ne dukhām dā hor koī sabab m'alūm karke os nūṃ dūr karaṇ dī gall ī guvā dittī. Huṇ har dukhyā apṇe āpnūṃ xudā dā maqbūl ginaṇ lag pyā te sī te ais imtiḥān*

<sup>442</sup>Le livre de Zahir Kashmiri *Adab ke māḍī nazariye* « Les conceptions matérialistes de la littérature » (Kashmiri, Zahir 1946) et tout particulièrement l'essai inclus dans ce livre *Urdu ṣā'irī kā samājī pasmanzar* « Le contexte social de la poésie ourdou » (Kashmiri, Zahir 1946 : 35-58) ainsi que l'essai *Ġalīb kā tafakkur aur uskā pasmanzar* « La pensée de Ghalib et son contexte » d'Ehtishām Hussain (Hussain, Ehtisham. 1951) sont des exemples de cette approche.

*vic kāmyāb hoṅ de chāre karaṅ lag pyā. Ais taqdīrparastī ne dunyā nūṃ caldī sarām banā dittā te ais toṃ bezārī dā izhār kitā jāṅ lag pyā. (...) Āspās dī dunyā nāl dilcaspī na rehṅ de b'ad dūjī rāh ai reh jāndī ai je insān apṅe andar jhātī māraṅ lag pove te ilahī pyār de gīt gāndā rahve. Unj ais ilahī pyār te āke šūfyām de rāh pāt jānde ne. Ikk šar'a de pāband rehke jīvan bitānā cāhnde ne (...) Dūje o ne jīre šar'a dyām jhamelyām toṃ ikk pāse ne. Onām vicom ikk adh ne jīre onām cīzām te kammām de nere na'īm jānde jinām nūṃ šar'a toṃ haṅke vī koī cangā na'īm giṅdā. Sultān Bāhū, Šāh 'Ināyat te Bulle Šāh ais laṛī de motī ne te os maṅhabī tafriṅ de zehr de 'attār ne jīrā onām dinām vic Panjāb de rehṅ vālyām de xūn vic racdā jā riyā si (...) Ainām šūfyām vic ikk o ne jinām nūṃ rind kehnā zyāda ṭhīk rehndā ai. ai lok našā karde te har vele guṭṭ rehṅā pasand karde ne. Šāh Ḥussain ais ṭole vic pardhān ne.*

*Par apṅe ṭaur ṭarīqyām vic ikk dūje nālon navekle hondyām hoyām vī ai sāre lok b'az gallām vic ikk ne. Sāre dunyā nūṃ dukhām dā ghar samajhde ne te sāre taqdīrparast ne. Onām dā kalām parhyā vī dil te ainām do cīzām dā ī ašar paindā ai, te aise karke 'Allama Iqbāl ne apṅī 'umr de ikk daur vic Xwāja Ḥafīz de xilāf š'er likhe san. Kyonje šūfyām dā kalām parhke bandā 'ām ṭaur te dunyā de kamm savāraṅ jogā na'īm rehndā. Onām dī šā'irī ikk gujhe rog dā pata ṣarūr dendī ai jīrā insānī samāj nūṃ baṅe cir toṃ lagā hoyā ai. O rog dunyā toṃ bezārī dā rog ai, te sādḡī ai košīs honī cāhīdī ai je kise taramh ai dukhyā sansār sukhayā sansār ban jā'e. Jīvan dā rolā ajehā kar dittā jā'e je lokī dunyā toṃ dūr dūr nasaṅ dī thām is vic dilcaspī laiṅ.*

#### « La poésie des soufis

'Nanak, le monde entier est malheureux' : Ce grand gourou, soufi et poète du Panjab a résumé dans ce vers toute la poésie soufie, parce que la poésie des soufis est fondée sur la notion que le monde est la maison des chagrins. Cette notion semblait acceptée par tous, et même ceux qui n'étaient pas soufis n'ont pas osé la remettre en cause.

En présence des lois arbitraires de rois et empereurs auto-déclarés, qui aurait le courage de transformer ce monde malheureux en monde heureux ? Les gens ne savaient pas s'il était même possible que le bonheur se propage dans ce monde. Les bons et mauvais systèmes sont assurément la cause des bonheurs et malheurs des individus, mais dans ces temps anciens les individus n'étaient pas enclins à l'accepter. Ils considéraient les rois comme l'ombre de Dieu et les acceptaient et leur obéissaient. Mais ce n'était pas tout. Ils considéraient que le bonheur revenait au propriétaire terrien (*chaudhry*) et le malheur à son serf (*kammi*), et que l'on ne pouvait rien y changer, c'était là un legs de Dieu. C'était sa décision de faire naître un individu dans une famille de rois ou dans une famille de serfs. Quelqu'un dormira donc sur un lit de fleurs et quelqu'un d'autre sur un lit d'épines. L'individu devait à chaque instant accepter la volonté de Dieu. On pourrait appeler cela fatalisme (*taqdīrparastī*), et nous en trouvons des traces dans la poésie des soufis.

Pour justifier leur fatalisme les soufis donnaient souvent en exemple les vies des anciens : Ibrahim a été jeté dans un bûcher, Imam Hussain piétiné à Karbala, Zacharie est passé sous la hache. Et puisque c'étaient tous des hommes bons et pieux ils en déduisaient que Dieu testait ses créatures en les confrontant aux malheurs. Cette notion a eu raison de la démarche qui consistait à tenter d'identifier la raison des malheurs et y remédier. De cette façon chaque malheureux a commencé à se considérer comme choisi par Dieu et tenté de réussir le test que ce dernier lui imposait. Ce fatalisme voyait dans le monde un simple caravansérail où l'on vient pour repartir, et une déception par rapport au monde a commencé à s'exprimer (...) Après avoir perdu tout intérêt pour le monde la voie généralement empruntée était celle de l'introspection et de la célébration de l'amour divin. Et une fois arrivés à cet amour divin les chemins des soufis se sont séparés. Certains voulaient vivre leur vie en accord avec la chariah. Et d'autres allaient au-delà de ses limites. Certains évitaient de se livrer à des actes généralement réprouvés – que ce soit au nom de la chariah ou non. Sultan Bahu, Shah Inayat et Bulleh Shah faisaient partie de cette tradition, et ils sont les propagateurs du poison des divisions religieuses qui s'est peu à peu introduit dans les veines des habitants du Panjab. (...) Parmi les soufis il y en avait que l'on pourrait qualifier d'amis de la boisson (*rind*). Ils aimaient vivre dans l'intoxication. Shah Hussain est leur chef de file.

Mais même si ces soufis se distinguaient les uns des autres par leurs manières et pratiques, ils étaient unis sur un point : ils considéraient tous ce monde comme la demeure des chagrins. Et ils s'en remettaient tous au destin. Et lorsqu'on les lit ces deux notions vous marquent. C'est pourquoi Allama Iqbal avait à une certaine période de sa vie écrit des vers contre Hafiz. Après avoir lu la poésie des soufis l'individu n'est plus capable de réformer le monde. Leur poésie est la manifestation d'une maladie cachée qui atteint la société des hommes depuis bien longtemps : celle qui consiste à être blasé du monde. Alors que nous devrions tenter de transformer ce monde malheureux en monde heureux. Et d'organiser notre existence de telle façon que les individus au lieu de fuir le monde s'y intéressent. »

Partant d'une analyse du système politico-social et de la mentalité qui prévalait à l'époque ou les poètes soufis étaient actifs, Sharif Kunjahi en vient à condamner leur rôle nocif dans la société et à critiquer leur littérature. Leur rôle et leurs écrits sont complètement démystifiés. La condamnation et critique auxquelles se livre Sharif Kunjahi sont faites au nom d'une conception de l'écrivain et de la littérature comme agents de réformation de la société qui était en vogue dans le pôle marxiste<sup>443</sup>. L'attaque contre leur pessimisme à laquelle se livre Sharif Kunjahi était elle aussi en phase avec l'idéologie littéraire marxiste. Abid Hassan Minto, dans un essai publié peu après *Şūfyān dī šā'irī* décrivait le pessimisme comme une des tendances décadentes de la littérature, héritée du passé<sup>444</sup>. L'approche iconoclaste de Sharif Kunjahi, qui considère les textes des soufis non sous l'angle religieux mais sous l'angle social, et leur retire donc leur dimension sacrée, restera à cette époque assez marginale.

#### 4.2.2 Les essais en ourdou sur la langue et littérature panjabe dans *Imroz*

Même si un grand nombre d'essais sont à présent écrits directement en panjabi et apparaissent dans la page panjabe, des essais en ourdou consacrés à la langue, littérature et au folklore panjabi continuent de paraître dans les pages générales d'*Imroz*. Au total 33 essais en ourdou sont publiés entre 1955 et 1959, parmi lesquels un tiers est écrit par des auteurs confirmés du panjabi (Afzal Parvez, Faqir Mohammad Faqir, Sharif

<sup>443</sup> Le manifeste de 1949 des progressistes déclare que :

*Uske bar-'aks ham taraqqīpasand jadīd adab ko zindagī kā ā'īna hī nahīm samajhte balki zindagī ko badalne aur behtar banāne kā zarī'a aur vasīla bhī taşavvur karte haiṃ. Ham adab barā-e zindagī, adab barā-e jad-o jehd aur adab barā-e inqilāb ke nazariye ko apnī teḥrīk kā sang-e mīl xiyāl karte haiṃ*

« Au contraire, nous autres écrivains progressifs ne considérons pas la littérature comme seulement le miroir de la vie, mais comme un moyen de changer et d'améliorer la vie. Nous considérons comme fondements de notre mouvement la notion que la littérature doit changer la vie, contribuer à la lutte des classes et préparer à la révolution » (Malik, Abdullah 1950 : 79).

<sup>444</sup> Il déclarait ainsi dans son essai *Jadīd urdu adab mein inḥetā'ī rūjḥānāt* « Les tendances décadentes de la littérature ourdou moderne » :

*Ek āxir rūjḥān qunūṭiyat kā hai (...) Šā'irī meṃ to zyādatar ye rūjḥān hamem virse mein milā hai. Lekin hamārī klasīkī šā'irī kā zamāna to vo thā jab samāj ki behtarī kā koī rāsta nazar nahīm ātā thā, zindagī rukī rukī sī thī aur isliye qunūṭiyat kī chāp samajh mein ātī hai.*

« Une dernière tendance est celle du pessimisme (...) en poésie cette tendance est largement héritée des anciens. Mais à l'époque où notre poésie classique était produite on ne voyait pas de possibilité d'amélioration de la société, la vie stagnait et c'est la raison pour laquelle on voit à cette époque une telle emprise du pessimisme » (Minto 1956 : 211-212).

Kunjahi, Abdul Rauf Malik, Asif Khan, Arshad Multani). On peut les diviser thématiquement en trois groupes :

-Un premier groupe est formé par les essais sur la littérature panjabie, au nombre de 12. La littérature classique occupe une part importante dans ce groupe : 6 essais sont consacrés aux poètes soufis<sup>445</sup>. Et la littérature panjabie indienne n'est plus ignorée : 4 essais de ce groupe lui sont consacrés (dont deux à Amrita Pritam)<sup>446</sup>. La littérature contemporaine pakistanaise reçoit elle aussi une certaine attention : deux essais y sont consacrés<sup>447</sup>.

-Une deuxième groupe est formé par les essais sur la littérature folklorique, au nombre de 12. La tendance à étudier le folklore des régions limitrophes du Panjab que l'on observait dans les essais en panjabi sur le folklore publiés à la même époque se précise ici : 7 essais sont consacrés aux chants folkloriques siraikī<sup>448</sup> et 5 aux chants folkloriques du Pothohar<sup>449</sup>. Ces essais marquent par ailleurs une progression vers une analyse plus méthodique et scientifique du folklore, délivrée du sentimentalisme et du romantisme des précédents auteurs (Abdul Qadir Rashk, Rahat Gujrati et Abdul Majid Bhatti). Ils sont en majorité écrits par docteur Mehr Abdul Haq et Afzal Parvez, et présentent sur un ton neutre des spécimens de chants folkloriques classés par thème, en mettant l'accent sur leur contexte de performance, ainsi que sur leur lien avec la structure économique et sociale des campagnes<sup>450</sup>.

---

<sup>445</sup>Arshi Panjābī ke 'azīm šā'ir Gulām Rasūl ke kalām meim hajv-o žam « La satire dans la poésie de grand poète du panjabi Ghulam Rasul » (*Imroz*, 17-24 janvier 1955), Maulana Mohammad Afzal Qadir *Hazrat Sultān Bāhū* (*Imroz*, 26 juin, 2 juillet 1955), Faqir Mohammad Faqir Panjābī kā š'olānavā šā'ir Gulām Rasūl « Un flamboyant poète du panjabi : Ghulam Rasul » (*Imroz*, 8 juillet 1956), Arshad Multani Panjābī zubān ke 'azīm šā'ir Xwāja Gulām Farīd « Un grand poète de la langue panjabie : Khwaja Ghulam Farid » (*Imroz*, 7 juillet 1957), Pir Ghulam Dastgir Sayed Bulle Šāh (*Imroz*, 15-22 décembre 1957), Arshi Vāriš, *ek muballiġ-e islām* « Un prédicateur de l'islam : Varis Shah » (*Imroz*, 31 Mai 1959), Abu Yahya Imam Khan Sayed 'Alī Haidar kā kalām « La poésie de Sayed Ali Haider » (*Imroz*, 26 juillet 1959).

<sup>446</sup>Abdul Rauf Malik *Mašriqī Panjāb kā nayā panjābī adab* « la nouvelle littérature panjabie du Panjab oriental » (*Imroz*, 21 aout 1955), Somar Anand Panjābī kī nāmvar šā'irā Amritā Pritam « Une poétesse illustre du panjabi : Amrita Pritam » (*Imroz*, 2 septembre 1956), Sharif Kunjahi *Amritā Pritam ke na'e š'erī majmū'e par ek nazar : 'Sunehre'* « Un regard sur le nouveau recueil poétique d'Amrita Pritam : 'Les messages' » (*Imroz*, 17 mars 1957), Sharif Kunjahi *Jagtār Papihā, panjābī kā ek nauhez gīt kār* « Un tout nouvel auteur de chansons panjabies : Jagtar Papiha » (*Imroz*, 4 aout 1957).

<sup>447</sup>Faqir Mohammad Faqir Panjābī ġazal kā ek jā'izā « Une étude du ġazal panjabi » (*Imroz*, 4 novembre 1956), Ahmad Sharif *Ahmad Zafar ki panjābī šā'irī* « La poésie panjabie d'Ahmad Zafar » (*Imroz*, 23-30 juin 1957).

<sup>448</sup>Les 7 articles ont été écrits par le docteur Mehr Abdul Haque : *Fašlom ke gīt multānī zubān meṃ* « Les chansons des récoltes en langue multanie » (*Imroz*, 22 février 1959), Loryān « Les berceuses » (*Imroz*, 1<sup>st</sup> mars 1959), *Mail gīt aur jhumreṃ multānī zubān meṃ* « Les chansons des retrouvailles et les chansons d'Holi en langue multanie » (*Imroz*, 8 mars 1959), *Baccom ke khel ke gīt aur bol multānī zubān meṃ* « Les chansons chantées pendant les jeux par les enfants en langue multanie » (*Imroz*, 15 mars 1959), *Muzāhya gīt multānī zubān meṃ* « Les chansons humoristiques en langue multani » (*Imroz*, 12 avril 1959), *Jagrāte ke gīt multānī zubān meṃ* « Les chansons des veillées en langue multani » (*Imroz*, 26 avril 1959), *Māhye aur dhole multānī zubān meṃ* « Māhye et dhole en langue multanie » (*Imroz*, 17 Mai 1959).

<sup>449</sup>Aziz Ibn Kamil *Poṭhohār ke nāc gāne* « Les danses et chants de la région du Pothohar » (*Imroz*, 14 novembre 1955), Afzal Parvez *Thāl aur kīlī* (*Imroz*, 14 octobre 1956), Afzal Parvez *Gandum ke gīt* « Les chansons du blé » (*Imroz*, 2 juin 1957), Afzal Parvez *Ek poṭhohārī gīt : 'Sāwnī'* « Une chanson pothoharie : Sāwnī » (*Imroz*, 1er Mai 1958), Afzal Parvez *Poṭhohār kā lok nāc : Sammī* « *Sammī* : une danse folklorique du Pothohar » (*Imroz*, 14 aout 1959).

<sup>450</sup>Les essais du docteur Mehr Abdul Haque parus dans *Imroz* seront réunis et paraîtront en 1964 sous forme de livre : *Siraikī lok gīt* « Les chants folkloriques en siraiki » (Abdul Haque 1964). Il est aussi intéressant de remarquer que cette entreprise systématique de collecte folklorique débutée



-Un troisième groupe est formé par les essais sur la langue, qui sont au nombre de 9. 6 traitent du panjabi <sup>451</sup>, et 3 du siraikī <sup>452</sup>. Les questions concernant le statut de la langue et sa diffusion ne sont pas traitées dans ces essais, qui sont en général purement informatifs. Mais deux d'entre eux affichent des positions originales et inédites, et leur parution est le point de départ de débats qui se prolongeront pendant les années qui suivront. Il s'agit de l'essai de Sayed Ali Shah Multani *Multānī, vādī - e Sindh kī muštarika zubān* « Le multani, langue commune de la vallée de l'Indus » paru en feuilleton les 4 Septembre, 12 Octobre et 7 décembre 1958, et de l'essai *Panjābī zubān ke ajzā-e tarkībī* « Les éléments constitutifs de la langue panjabie » de Mohammad Asif Khan, paru le 27 Septembre 1959. Nous présenterons ici brièvement ces positions.

#### 4.2.2.1 Sayed Ali Shah et l'affirmation du siraiki

L'affirmation d'une identité séparée pour le siraikī (appelé 'Multani' jusqu'en 1964) est faite par Sayed Ali Shah Multani dans son essai. L'auteur<sup>453</sup>, un des précurseurs du mouvement siraikī y affirme la place centrale du siraiki, langue héritière du sanskrit védique, et descendant d'une langue ancienne qui unifiait toutes les provinces de l'aire géographique connue dans l'antiquité comme *Sapta Sindhu* (Le pays des sept rivières). Le hindko, le sindhi et même le kutchi seraient dérivés de cette langue. Le siraikī n'est donc en rien un dialecte du panjabi, mais le descendant direct d'une langue ancienne qui s'étendait des confins du Kutch jusqu'à Attock, et son ancienneté dépasse donc celle du panjabi. L'argumentation de Sayed Ali Shah est essentiellement fondée sur des similitudes entre mots de sanskrit védique et mots siraikī contemporains. Il s'agit là d'une sorte de déclaration d'autonomie du siraiki.

Il est à noter que deux ans avant la publication de cet essai le Dr Mehr Abdul Haq – dont les essais sur le folklore siraikī apparaissent avec régularité dans *Imroz* et était un des fondateurs de la linguistique siraikī et inspirateur du mouvement siraiki<sup>454</sup> - avait soutenu à l'université du Panjab en 1957 une thèse intitulée *Multānī zubān aur uskā urdu se t'alluq* « La langue multani et son lien avec l'ourdou »<sup>455</sup>, dans laquelle il avait remis en question la théorie de Mehmud Shirani selon laquelle l'ourdou était né au Panjab, et affirmé que

---

par Mehr Abdul Haque et Afzal Parvez est contemporaine de celle des folkloristes bengalis et sindhis : Le projet de collection de matériel folklorique de l'académie bengalie débute en 1955, et le projet de collecte folklorique de Nabi Bakhsh Baloch se concrétise à partir de 1957.

<sup>451</sup>Joginder Shamshir *Panjābī zubān kī tāriḫ* « Histoire de la langue panjabie » (*Imroz*, 18 avril, 20 avril 1955), Joginder Shamshir *Panjābī zubān kā irtiqā'* « L'évolution de la langue panjabie » (*Imroz*, 30 mai 1955), Joginder Shamshir *Panjābī zubān kā rasm-ul xaṭ* « L'alphabet du panjabi » (*Imroz*, 30-31 juillet 1955), Vahid Hussain *Panjābī zubān aur uskā rasm-ul xaṭ* « La langue panjabie et son alphabet » (*Imroz*, 7-8 novembre 1955), Joginder Shamshir *Panjābī zubān par fārsī kā aṣar* « L'influence du persan sur la langue panjabie » (*Imroz*, 9 septembre/16 septembre 1956), Mohammad Asif Khan *Panjābī zubān kī maṣṣūṣ āvāzom kā imlā* « La notation écrite des sons spécifiques de la langue panjabie » (*Imroz*, 21-28 décembre 1958), Mohammad Asif Khan *Panjābī zubān ke ajzā-e tarkībī* « Les éléments constitutifs de la langue panjabie » (*Imroz*, 27 septembre 1959).

<sup>452</sup>Sayed Ali Shah Multani *Multānī, vādī - e Sindh kī muštarika zubān* « Le multani, langue commune de la vallée de l'Indus » (*Imroz*, 4 septembre, 12 octobre, 7 décembre 1958), Khalil Jalandhari (pseudonyme de Sardar Khan) *Multānī, zubān yā bolī ?* « Le multani, langue ou dialecte ? » (*Imroz*, 9 novembre 1958), Sufi Abdul Majid *Multānī zubān ke javāhir reze* « Les joyaux de la langue multanie » (*Imroz*, 10 Mai 1959).

<sup>453</sup>Sayed Ali Shah 1909-1960, originaire de Taunsa, Muzaffargarh, était bibliothécaire à l'université du Panjab, Lahore. Expert en sanskrit (Faqr 2002 : 370), et le rédacteur en chef de la première revue en siraiki, *Panjnad*, publiée depuis Karachi à partir de 1950 (Al-Haïderi. 2015 : 26, Shackle 1977: 392).

<sup>454</sup>Il deviendra le secrétaire du 'Siraiki adabi Board' après sa création (Shackle 1977 : 396).

<sup>455</sup>Mahar Ibn-e Akbar. 2012 : 129.

l'ourdou était en fait né à Multan du siraikī et avait migré à Lahore, et de là à Delhi<sup>456</sup>. Les deux recherches parallèles de Shah Multani et Mehr Abdul Haq, débouchant sur des affirmations d'antériorité, ont en quelque sorte légitimé l'idéologie sur la base de laquelle s'est développé le mouvement siraiki.

Cet essai déclenche une réponse virulente du linguiste Sardar Khan : *Multāni, zubān yā bolī ?* « Le multani, langue ou dialecte ? » signé du pseudonyme 'Khalil Jalandhari' (9 Novembre 1958) dans lequel celui-ci reprend un à un les rapprochements faits par Sayed Ali Shah Multani entre mots de sanskrit védique et mots siraiki, et montre d'une part que certaines des étymologies sanskrits proposées pour des mots siraikis sont erronées, et d'autre part qu'en utilisant le même système de rapprochement on peut aussi prouver que le panjabi est l'héritier direct du sanskrit védique. Il réaffirme alors que le siraikī n'est qu'un dialecte du panjabi

#### 4.2.2.2 Asif Khan : Le panjabi, langue dravidienne ?

Asif Khan, dans son essai *Panjābī zubān ke ajzā-e tarkībī* « Les éléments constitutifs de la langue panjabe » publié le 27 Septembre 1959, utilise la même méthode de comparaison lexicale que celle utilisée par Sayed Ali Shah pour remettre en question la notion selon laquelle la langue panjabe est une langue indo-aryenne. Il part du constat que le panjabi a été jusqu'à maintenant déclarée langue indo-aryenne sur la base de son vocabulaire, que l'on dit dérivé du sanskrit, mais s'il y a d'incontestables similarités entre mots sanskrits et mots panjabis, le vocabulaire panjabi présente d'étonnantes similarités avec des mots dravidiens cités par Robert Caldwell dans son livre *A comparative grammar of the Dravidian or South Indian family of Languages*<sup>457</sup> (il cite 13 mots similaires), et avec les mots d'une langue dravidienne isolée : le brahoui (il en cite 9). Ces similarités poussent Asif Khan à se demander si le panjabi appartient réellement à la famille linguistique indo-aryenne.

Cet article pose la première pierre d'une théorie dravidienne que Ain-ul Haque Farīdkoti reprendra et développera dans son essai *Panjābī zubān dyām jāram* « Les racines de la langue panjabe »<sup>458</sup>. Elle séduira nombre d'activistes du panjabi tels Shafqat Tanvir Mirza, qui dans son livre *Adab rāhīm Panjāb dī tāriḫ* « L'histoire du Panjab à travers sa littérature » se livrera à des recoupements entre pothohari et langues dravidiennes et aussi Ahmad Salim<sup>459</sup>.

Ces débats montrent bien qu'*Imroz* continue la tradition instaurée par la chronique *Gall bāt* à ses débuts en 1951 : il est un forum, accueillant des avis divergents et parfois inédits sur la question panjabe.

#### 4.2.3 Fin d'une époque et contribution d'*Imroz*

Une époque se termine avec la nationalisation d'*Imroz* en avril 1959. Son rédacteur en chef Ahmad Nadim Qasmi démissionnera de ses fonctions pour protester contre cette mesure prise par le gouvernement d'Ayub Khan<sup>460</sup>. Et avec cette nationalisation d'*Imroz* ce n'est pas seulement une phase du mouvement marxiste au Pakistan qui prend fin, mais également le petit mouvement marxiste pour le panjabi. En effet, même si elle continue

---

<sup>456</sup>Haq, Mehr Abdul. 1967 : 679-691.

<sup>457</sup> Caldwell 1856.

<sup>458</sup>Faridkoti, Ain ul-Haq. 1960.

<sup>459</sup>Celui-ci lors d'un entretien à Islamabad le 23 février 2016 déclarait : 'Si certaines personnes ont le droit de déclarer le panjabi langue indo-aryenne c'est mon droit de le déclarer langue dravidienne'.

<sup>460</sup>Salim 2010 : 253-254.

d'être publiée (grâce aux efforts de Zahir Babar), la page panjabie sera profondément affectée par le départ d'Ahmad Nadim Qasmi – qui la tenait directement sous son contrôle. Après son départ, trois collaborateurs importants de cette page - Afzal Parvez, Abdul Rauf Malik et Abdul Majid Bhatti - cesseront d'y contribuer. Quant aux essais polémiques et poèmes à thèse qui étaient sa marque, ils disparaîtront en l'espace de quelques mois, laissant la place à des essais purement informatifs ou à des poèmes dénués de message. La page panjabie aura donc cessé d'être le miroir de la littérature panjabie marxiste.

*Imroz* aura joué un rôle important en matière de production de prose panjabie (C'est par exemple *Imroz* qui a publié les premiers essais en panjabi écrits après la partition dès août 1951, soit un mois avant que la revue *Panjābī* de Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik ne publie ses premiers essais<sup>461</sup>) ainsi que de poésie et de fiction panjabies. Il aura également joué un rôle important dans l'élaboration d'un discours de défense et de revalorisation de la langue et littérature panjabie, ainsi que dans le développement des études folkloriques panjabies. Et sa contribution aura été également très importante en matière de diffusion du panjabi : en accueillant des textes panjabies dans *Imroz* - dont le tirage variait entre 8000 et 30000 exemplaires – Zahir Babar et Ahmed Nadim Qasmi leur assuraient un lectorat potentiel 8 à 30 fois supérieur à celui qu'un livre ou une revue pouvait attirer (les revues et livres étaient tirés en général à 1000 ou 1100 exemplaires).

#### **4.3 Les membres du groupe pro-panjabi marxiste et le sous-champ littéraire panjabi marxiste**

Parmi les membres du pôle marxiste Lahori un petit groupe va s'engager en faveur du panjabi dès 1949-50 : Mian Iftikharuddin, Ahmad Nadim Qasmi, Abdul Rauf Malik, Ahmad Rahi, Abdul Majid Bhatti, Qatil Shifai, Tanvir Naqvi, Zahir Babar, Qamar Yurish, Chaudhry Nazir (de la maison d'édition *Nayā idāra*) et Ustad Daman. Ils seront rejoints par des sympathisants venus d'autres villes comme Kunjahi (basé à Gujrat) ou Afzal Parvez (basé à Rawalpindi). Deux membres du groupe s'engageront pour le panjabi sur le tard (Arif Abdul Matin et Safdar Mir), et lorsqu'ils le feront n'utiliseront pas la plate-forme marxiste mais la plate-forme moderniste du *Panjābī Majlis* « Société panjabie » (à laquelle nous consacreront notre dernier chapitre. Enfin, des membres de ce petit groupe (en particulier Ahmad Nadim Qasmi et Ahmad Rahi) motiveront une nouvelle génération d'écrivains (Munnu Bhai, Shafqat Tanvir Mirza, Salim Kashir, Ahmad Zafar, Jamil Malik, Azim Bhatti, Ahmad Ryaz et Navaz) qui s'engageront pour le panjabi en 1953-54, assurant la relève du premier groupe.

Les membres assument des rôles différents au sein de ce groupe, et se répartissent donc en sous-groupes en fonction de leur rôle. On pourrait distinguer trois sous-groupes :

1 Les mentors : Mian Iftikharuddin et Ahmad Nadim Qasmi s'imposent comme les mentors du groupe. Ce sont eux qui procurent une armature et une plate-forme au groupe : Mian Iftikharuddin en accordant une place au panjabi dans son quotidien *Imroz*, Ahmad Nadim Qasmi en donnant une place au panjabi pendant la conférence de 1949 et dans les réunions des progressistes, et en dirigeant la page panjabie qui avait redémarré en 1955. Enfin, il promeut un certain nombre d'auteurs comme Sharif Kunjahi et Ahmad Rahi. Il écrit d'ailleurs une préface élogieuse au recueil *Tirinjan* d'Ahmad Rahi.

2 Les diffuseurs : Zahir Babar, Abdul Rauf Malik et Chaudhry Nazir constituent ce sous-groupe. Ils facilitent la diffusion de textes en panjabi, soit en les incluant dans leur

---

<sup>461</sup>*Panjābī* était la première revue en panjabi publiée au Pakistan après la partition. Sa publication a commencé en septembre 1951. Voir le chapitre suivant à ce sujet.

chronique (Zahir Babar) soit en les publiant sous forme de livres (Rauf Malik et Chaudhry Nazir).

3 Les créateurs : ce sous-groupe est constitué par Ahmad Rahi, Abdul Majid Bhatti, Qatil Shifai, Tanvir Naqvi, Qamar Yurish, Sharif Kunjahi, Munnu Bhai, Shafqat Tanvir Mirza, Salim Kashir, Ahmad Zafar, Jamil Malik, Azim Bhatti, Ahmad Ryaz, Ustad Daman et Navaz. Il s'agit d'écrivains qui enrichissent le capital littéraire panjabi par la production de poésie et de prose.

Les créateurs ont, grâce à l'aide des mentors et diffuseurs, ouvert et développé un sous-champ littéraire spécifique à l'intérieur du champ panjabi, le champ littéraire marxiste panjabi.

Il s'agit d'un sous-champ à 'production restreinte' car les productions ne s'inscrivent dans aucun marché pré-existant et ont un lectorat extrêmement limité (ce sous-champ s'apparente à ce que Pierre Bourdieu nomme le 'sous-champ des producteurs pour producteurs' car les lecteurs sont avant tout des hommes de lettres)<sup>462</sup>. Pour limité qu'il soit, on distingue néanmoins dans ce sous-champ un pôle dominant et un pôle dominé. Le pôle dominant est formé par les écrivains Ahmad Rahi, Abdul Majid Bhatti, Sharif Kunjahi, et Afzal Parvez, qui ont obtenu la reconnaissance de leurs pairs et quelques profits symboliques (leurs écrits apparaissent dans les meilleures revues et journaux du pays, ils sont invités à des symposiums poétiques et conférences). Le pôle dominé est principalement constitué par de jeunes prétendants en ascension sociale qui s'orientent vers la même reconnaissance des pairs et les mêmes profits symboliques que les dominants ont acquis. Nous pouvons ranger parmi eux des écrivains débutants comme Munnu Bhai, Salim Kashir, Ahmad Zafar, Shafqat Tanvir Mirza, Jamil Malik, Azim Bhatti, Ahmad Ryaz, Qamar Yurish, Navaz, ainsi que Qatil Shifai et Tanvir Naqvi, paroliers de chansons de films qui tentent également de s'imposer dans le champ de la littérature 'sérieuse' (non commerciale). S'inscrit aussi dans ce pôle le poète populaire Ustad Daman, dont la situation est paradoxale : il jouit d'une notoriété supérieure à celle d'Ahmad Rahi, Abdul Majid Bhatti, Sharif Kunjahi, et Afzal Parvez, mais reste exclu du système de consécration littéraire.

Il sera utile d'examiner ces différents pôles, ainsi que les trajectoires des membres du pôle dominant.

#### **4.3.1 Les écrivains du pôle dominant du groupe marxiste**

##### **4.3.1.1 Ahmad Rahi. (1923-2002).**

Né à Amritsar sous le nom de Ghulam Ahmad dans une famille de commerçants de châles, il commence à écrire de la poésie en ourdou à un très jeune âge, sous la tutelle de son oncle maternel Sadiq Amritsari, lui aussi poète<sup>463</sup>. Après avoir passé son *matriculation* il s'inscrit au Mayo College d'Amritsar, mais en est renvoyé pour activités politiques<sup>464</sup>. Il était en effet rentré en contact avec l'idéologue marxiste Bari Aleg et avait développé des sympathies pour le communisme et les idées des auteurs progressistes. Sous l'influence d'auteurs progressistes tels Krishan Chander, Ismat Chughtai et Manto (qui n'avait pas encore été excommunié du groupe) il écrit des nouvelles en ourdou<sup>465</sup>. Il devient secrétaire de la branche d'Amritsar de l'association des écrivains progressistes<sup>466</sup> et adhère au parti communiste indien en 1946<sup>467</sup>. Il est témoin des horreurs de la partition,

---

<sup>462</sup>Bourdieu 1977 : 10.

<sup>463</sup>Risalu 2002 : 13.

<sup>464</sup>Risalu 2002 : 13.

<sup>465</sup>Salim 1999 : 17.

<sup>466</sup>Salim 1999 : 18.

<sup>467</sup>Salim 2005 : 60-61.

et travaille comme volontaire dans des camps de réfugiés<sup>468</sup>. Il se fixe à Lahore en septembre 1947 ou il continue d'être associé au parti communiste, percevant un salaire du parti et gérant la publication du journal communiste *Nayā zamāna* « La nouvelle époque » dont le rédacteur en chef est Sibte Hassan puis d'*Apnā vaṭan* « Notre patrie » qui lui succède après son interdiction<sup>469</sup>. Il devient en même temps co-éditeur (avec Zahir Kashmiri) de la revue progressiste *Saverā*<sup>470</sup>. Après avoir émigré à Lahore il devient un membre à part entière du cercle littéraire marxiste, et une figure de proue de la bohème littéraire (fréquentant assidûment les cafés littéraires)<sup>471</sup>.

Ahmad Rahi commencera à écrire de la poésie en panjabi peu après la partition, des poèmes circonstancés écrits en panjabi avant tout pour communiquer avec le public populaire dans les réunions et événements régulièrement organisés par les marxistes:

*Maiṃ conferencāṃ la'ī cār panj nazmāṃ likhyāṃ (...) Ai n'arebāzī jihī sī par fir vī sunaṃ vāle tālyāṃ mārde sī, xūš honde sī. 'Ye dāg dāg ujālā' onāṃnūṃ na'īm sī samajh āndā. Asīm āp vī urdu likhde rihe san. Ai gall vekhke maiṃ socyā ki ithe tāṃ panjābī likhnī cāhīdī ai.*

« J'ai écrit quatre ou cinq poèmes pour des conférences (...) c'était des slogans mais les auditeurs applaudissaient quand même, il étaient contents. Ils ne pouvaient pas comprendre *Ye dāg dāg ujālā* « Ce matin souillé »<sup>472</sup>. J'écrivais moi-même bien sûr en ourdou. Mais je me suis dit en voyant ça qu'il faudrait écrire en panjabi ».<sup>473</sup>

C'est surtout sa poésie féminine en panjabi qui le fait connaître, réunie dans *Tirinjan* (il choisira de ne pas y inclure les poèmes de circonstances écrits pour les réunions). Il a déclaré à Ahmad Salim qu'il avait tenté d'exorciser en poésie le traumatisme de sa rencontre avec des femmes 'deshonorées' (kidnappées, violées) dans les camps de réfugiés (traumatisme d'autant plus fort que sa propre sœur avait été elle-même enlevée et n'était revenue au Pakistan qu'en 1952<sup>474</sup>) :

*Fir jadoṃ muṛke hindūstānī campāṃ vic ga'e jo kujh vekhyā - kuṛyāṃ apṇe gharāṃ nūṃ vāpas na'īm san ānā cāhndyāṃ - ai sabb kujh mere andar pyā hondā sī. Fir jadoṃ itthe ā ga'e tāṃ os talxī vicoṃ maiṃ nazm 'Tirinjan' likhī. Ais toṃ kā mahīne pehlāṃ toṃ maiṃ ikk 'āzāb vicoṃ lāṃgh rihā sām. Urdu vic maiṃ 'Farhād' te kujh hor nazmāṃ likhyāṃ par ai gall urdu vic na'īm sī ā sakdī*

« Puis lorsque je suis allé dans les camps des réfugiés, ce que j'ai vu là bas, ces filles qui ne voulaient pas retourner chez elles, tout ça m'a hanté. Lorsque je suis venu ici ce chagrin m'a fait écrire mon poème, *Tirinjan*. Quelques mois auparavant alors que je vivais ces choses horribles j'avais écrit mon poème *Farhād* et quelques autres poèmes en ourdou, mais ce que je voulais exprimer ne pouvait pas l'être en ourdou »<sup>475</sup>.

L'ourdou s'avérait inadéquat. Sans doute parce que Ahmad Rahi avait fait le choix de laisser les victimes – jeunes filles panjabiphones des villages - s'exprimer directement à la première personne dans ses poèmes.

La publication de *Tirinjan* en 1953 procurera à Ahmad Rahi une grande célébrité comme écrivain de 'poèmes féminins'. Il sera sollicité par le cinéma pour écrire des chansons, et

<sup>468</sup>Salim 2005 : 67-72.

<sup>469</sup>Salim 1999 : 19.

<sup>470</sup>Salim 2005 : 66.

<sup>471</sup>Salim 1999 : 19.

<sup>472</sup>Première ligne du poème célèbre de Faiz Ahmad Faiz *Subah-e āzādī* « L'aube de la liberté », inclu dans son recueil *Dast-e šabā* « La main du zéphyr ».

<sup>473</sup>Salim 2005 : 66-67.

<sup>474</sup>Salim 2005 : 70.

<sup>475</sup>Salim 2005 : 67-68.

y entamera une seconde carrière dès 1953<sup>476</sup>, tout en restant engagé dans le mouvement panjabi (il sera le secrétaire général du *Panjabī adabī sangat* à sa création en 1963<sup>477</sup>)

#### 4.3.1.1 Sharif Kunjahi (1914-2007)

Né dans une famille de lettrés de Kunjah (près de Gujrat), fils de maître d'école, il passe son immatriculation en 1930, et son examen intermédiaire en 1933, mais ne peut pas continuer ses études pour raisons financières. Il travaille alors comme clerc dans l'armée<sup>478</sup>. Il commence à écrire des poèmes en ourdou, qui établissent sa réputation dans les milieux littéraires. Ses poèmes sont publiés dans la section ourdou de la revue *Prītlāī* de Gurbaksh Singh<sup>479</sup>. En 1941 son poème pacifiste *Paspāī* « Le repli » est inclus par le poète Miraji dans son anthologie des meilleurs poèmes de l'année<sup>480</sup>. Sharif Kunjahi décide alors d'entrer dans le corps enseignant, et passe un BA à l'université du Panjab en 1943. Puis il suit une formation de maître d'école. Il enseigne dans diverses écoles, puis après avoir obtenu deux MA (l'un en ourdou en 1954 et l'autre en persan en 1956) il est nommé professeur de persan au College d'Attock en 1959. Il est ensuite muté au Government College de Jhelum, d'où il prend sa retraite en 1973. De 1973 à 1980 il enseigne au département de panjabi nouvellement ouvert de l'université du Panjab à Lahore.

Sharif Kunjahi s'est décrit dans ses entretiens avec Khalid Humayun comme un *outsider*, un habitant de petite ville qui a toujours vécu loin des cercles littéraires influents<sup>481</sup>. Cela n'est pas tout à fait vrai, car ces mêmes entretiens nous révèlent que Sharif Kunjahi a été lié à plusieurs cercles importants pendant sa carrière : il a d'abord été lié à celui de Gurbaksh Singh<sup>482</sup>, puis au *Halqa-e arbāb-e zauq* de Miraji<sup>483</sup>, et enfin, il a rejoint les écrivains progressistes peu après la partition<sup>484</sup>. C'est Ahmad Nadim Qasmi –avec lequel il entretiendra des rapports d'amitiés jusqu'à la fin de sa vie – qui l'a recruté<sup>485</sup>. Les textes de Kunjahi seront publiés dans les meilleures revues, mais ce n'est qu'en 1960 que paraîtra son premier livre : il s'agit d'un recueil de ses essais intitulé *Jhātyām* « Aperçus », *Jagrāte* « Les veillées », son premier recueil poétique, qui avait d'abord été publié en *gurumukhi* à Ludhiana en 1958, sera publié en caractère ourdou au Pakistan seulement en 1965<sup>486</sup>.

Sharif Kunjahi écrivait en panjabi depuis 1938 (15 des poèmes de son recueil *Jagrāte* avaient été écrits entre 1938 et 1947). Lecteur de *gurumukhi*, il avait lu à sa parution le recueil du Dr Mohan Singh *Sāve pattar* « Les feuilles vertes », et s'était essayé sous son influence à écrire en vers libres<sup>487</sup>. Sharif Kunjahi explique ainsi à Intezar Hussain les raisons pour lesquelles il a, à un moment de sa carrière, choisi d'écrire en panjabi :

*Rafta rafta mujhe ye mehsūs hu'ā ki jis 'ilāqe kī mehk mujhmeṃ hai vo mehk merī urdu šā'irī meṃ nahīm ā pātī. Is ehsās ke sāth maiṃ urdu se dūr hotā gayā aur panjābī kī taraf mā'il zyāda hotā calā gayā. Har zubān kī apnī ek fikrī aur jazbātī fīzā hotī hai. Vo likhne vāle par aśar-andāz hotī hai aur use apne rang meṃ rang letī hai. Urdu šā'irī kī jazbātī aur fikrī*

<sup>476</sup>Risalu. 2002 : 13.

<sup>477</sup>Risalu. 2002 : 11-12.

<sup>478</sup>Humayun (éd.). 1999 : 29-30.

<sup>479</sup>Humayun (éd.). 1999 : 37.

<sup>480</sup>Humayun (éd.). 1999 : 37 et 100.

<sup>481</sup>Humayun (éd.). 1999 : 37, 88 et 126.

<sup>482</sup>Humayun (éd.). 1999 : 37.

<sup>483</sup>Humayun (éd.). 1999 : 30 et 100

<sup>484</sup>Humayun (éd.). 1999 : 36-37.

<sup>485</sup>Humayun (éd.). 1999 : 126.

<sup>486</sup>Humayun (éd.). 1999 : 63.

<sup>487</sup>Entretien avec Rauf Malik, Lahore le 27 juillet 2018.

*fizā panjābī kī jazbāti fizā se muxtalif hai. Panjābī kī fizā na širf urdu se balki fārsī kī fikri fizā se bhī muxtalif hai.*

« J'ai senti petit à petit que le parfum de l'endroit d'où je viens, qui était en moi, ce parfum on ne pouvait pas le retrouver dans ma poésie en ourdou. Et ce sentiment m'a fait prendre mes distances avec l'ourdou et m'a rapproché du panjabi. Chaque langue a un certain climat intellectuel et émotionnel. Elle influence l'écrivain et le façonne. Le climat intellectuel et émotionnel du panjabi est différent de celui de l'ourdou. Et le climat du panjabi n'est pas seulement différent de celui de l'ourdou mais aussi de celui du persan »<sup>488</sup>.

Sharif Kunjahi, comme Ahmad Rahi, était arrivé à un moment où l'ourdou était devenu une sorte de langue étrangère, qui lui faisait écran et limitait son expression. Peut être aussi sans doute parce que Sharif Kunjahi avait lui aussi choisi – comme Ahmad Rahi – d'écrire avec la voix des victimes : on entend ainsi dans des poèmes comme *Lamyām syālī rātām* « Les longues nuits d'hiver »<sup>489</sup>, *Uḍḍīk* « L'attente »<sup>490</sup> et *Vīr tūm Kunjāh dā ai ?* « Eh frère, tu es de Kunjah ? »<sup>491</sup> une voix féminine qui s'exprime à la première personne et conte ses malheurs.

#### 4.3.1.3 Abdul Majid Bhatti (1902- 1974)

Né dans un village près de Wazirabad, fils de petit magistrat il abandonne ses études à l'âge de 17 ans et travaille comme maître d'école à Wazirabad, Sheikhpura, Kohat et Lahore<sup>492</sup>. Il abandonne l'enseignement et s'installe à Lahore. Il travaille quelque temps comme calligraphe pour le prestigieux journal de Lahore *Maxzan* « Le trésor », et fait la rencontre du poète nationaliste Hafiz Jalandhari, qui deviendra son mentor<sup>493</sup>. Bhatti publie une revue en ourdou pour enfants intitulée *Hūnhār* « Le dégourdi » à partir de 1930, qui fera faillite au milieu des années 40. Après la faillite de *Hūnhār* Abdul Majid Bhatti se livrera à des travaux purement matériels, il sera rédacteur de petites revues telles *Kisān* « Le fermier » ou *Rehbar* « Le guide », et écrira pour la radio et le cinéma<sup>494</sup>. En 1946 il publie son premier recueil de poésie, *Nām-o nang* « Honneur et réputation », préfacé par Hafiz Jalandhari.

Le positionnement d'Abdul Majid Bhatti dans le champ littéraire est ambigu. Même si il est lié au poète nationaliste Hafiz Jalandhari, il n'en rejoint pas moins les progressistes (et est mentionné par Sajjad Zahir dans son livre *Rūšnāī* comme un des participants aux réunions des progressistes de Lahore dans les années 40<sup>495</sup>). Il prendra ses distances avec eux après la partition, ne participant pas à la conférence de 1949 (son absence est constatée ironiquement par Safdar Mir), mais ses poèmes panjabis seront publiés dans *Saverā* et son premier recueil panjabi – *Dil daryā* – par l'éditeur progressiste Chaudry Nazir (quant à Abdul Rauf Malik il le compte comme membre des progressistes même après 1949<sup>496</sup>). Poète et essayiste, il se tournera peu à peu vers la fiction (Ses premières nouvelles en panjabi seront publiées dans la revue 'panjabi' en 1951, 55 et 58), et écrira un long roman panjabi – *Theḍḍā* « Le coup » – qui sera publié en 1960.

<sup>488</sup>Cité dans Rana, Aslam. 1991 : 32.

<sup>489</sup>Kunjahi 1965 : 46-48.

<sup>490</sup>Kunjahi 1965 : 58-59.

<sup>491</sup>Kunjahi 1965 : 107-110.

<sup>492</sup>Bhatti 1960 : 2-3.

<sup>493</sup>Bhatti 1960 : 4-5.

<sup>494</sup>Bhatti : 7-9.

<sup>495</sup>Zahir 1956 : 303.

<sup>496</sup>Entretien avec Rauf Malik 27 juillet 2018.

Concernant son choix du panjabi, Abdul Majid Bhatti écrit dans la préface de *Theḡḡā* qu'après la partition :

*Panjābī dā koī zikr azkār na'īm sī. Nāle sikhām ne panjābī nūḡ kujh vakhrā rūp de lyā sī. Ais la'ī musulmān panjābī dā pinḡā ī chaḡ ga'e san (...) Pākistān banyā te maiḡnūḡ xiyāl āyā : 'Huḡ sāḡḡī sarkārī te qaumī zubān urdu ai. Te qaumī zubān dā fā'idā ai ve pa'ī maiḡ apḡe mulk dī kise ghuḡhe oprā na hovām. Maiḡ urdu binām adhyām āḡ. Te panjābī merī ratt patt ai. Ratt patt mar jā'e te maiḡ mar jānā. Te jai maiḡ mar jāḡ te muḡ urdu kaḡ bolegā ? Maiḡ faisla kītā ratt patt kise qīmat te na'īm marnī cāhīdī. Te urdu de nāl nāl maiḡ panjābī vī likhaḡ lag pyā.*

« Le panjabi n'était mentionné nulle part, et, en plus, les sikhs lui avaient donné une forme différente. C'est la raison pour laquelle les musulmans l'avaient abandonné (...) Lorsque le Pakistan a été créé je me suis dit : 'Maintenant notre langue officielle et nationale est l'ourdou. Grâce à l'ourdou je ne serai étranger dans aucun coin du pays, sans l'ourdou je suis diminué. Et le panjabi est ma substance. S'il meurt je mourrai. Et si je meurs qui parlera ourdou ? J'ai décidé de ne le laisser mourir à aucun prix. Et j'ai commencé à écrire en panjabi en même temps qu'en ourdou »<sup>497</sup>.

Abdul Majid Bhatti aurait donc adopté le panjabi pour raisons éthiques, afin de sauvegarder sa langue.

#### 4.3.1.4 Afzal Parvez (1917-2001).

Né dans une famille de lettré à Rawalpindi, frère d'un poète renommé (Anjum Rizvani), il côtoie dès ses plus jeunes années grâce à son frère les grands poètes de son époque, comme Abdul Hamid Adam<sup>498</sup>. Sa jeunesse est mouvementée, itinérante et ballottée entre différents emplois : il sera ouvrier, peintre, restaurateur, activiste politique du mouvement *Xāksār*<sup>499</sup>, puis soldat (mobilisé en 1940, il sera en poste à Calcutta, Pune et Delhi et se battra sur le front birman). Une fois démobilisé, il trouvera un emploi au bureau des rations<sup>500</sup>. C'est pendant ces années qu'il trouve enfin sa voie : il se lie au cercle des écrivains progressistes de Rawalpindi, et compose comme eux de la poésie 'engagée'. Sajjad Zahir, qui assiste à une réunion de la branche de Rawalpindi pendant les années quarante écoute sa poésie en ourdou, et même s'il apprécie la fidélité de Parvez aux principes de l'organisation, lui réserve un jugement sévère et quelque peu condescendant<sup>501</sup>. C'est l'idéologie des progressistes qui pousse Afzal Parvez à adopter le panjabi, et il motive d'autres écrivains du groupe progressiste à l'imiter :

<sup>497</sup>Bhatti 1960 : 10.

<sup>498</sup>Parvez 1971 11.

<sup>499</sup> Mouvement initié par Allama Mashriqi à Lahore en 1931, et dont le but était de délivrer l'Inde de l'emprise des anglais et d'établir un gouvernement unifié hindou et musulman.

<sup>500</sup>Parvez 1971 : 17.

<sup>501</sup> Sajjad Zahir écrit :

*Rawalpindī meḡ taraqqīpasandī kā ḡalqa vahām ke muxtalif sarkārī dafātir meḡ mulāzim naujavān clerkoḡ, college ke cand lectureroḡ aur tulbā par muhstamil thā (...) Clerkoḡ ke giroh meḡ se mujhe ek naujavān šā'ir milā (ḡālīban uskā taxalluḡ Parvez thā) jismem 'avāmī rang kī inqilābī tarāp thī aur uskī šā'irī kā āḡāz yehī thā, aur uske kalām mein nāpuxtagī thī.*

« Le cercle des écrivains progressistes de Rawalpindi est composé de quelques jeunes employés des bureaux du gouvernement, de quelques enseignants de *colleges* et de quelques étudiants (...) Parmi les employés j'ai rencontré un jeune poète (son nom de



*Anjuman-e taraqqī-pasand muṣannifīn vic šāmil hoke jad ai gyān hoyā ki adab barā-e zindagī honā cāhīdā ai te ais d'ave ne ai dīvā vī bāl dittā ki adab barā-e 'avām te 'avām dī zubān vic honā cāhīdā ai. Ais karke maim Pindī dī adabī fīzā vic tehrīk calā'ī ki panjābī zubān jānaṅ te bolāṅ vāle adībāṅ nūṅ panjābī vic 'avāmī adab paidā karṅā cāhīdā ai.*

« Lorsque j'ai rejoint l'association des écrivains progressistes et ai réalisé que la littérature avait pour but de changer la vie, alors cette notion m'a fait penser que la littérature était destinée au peuple et devait être écrite dans la langue du peuple. Ainsi j'ai lancé un mouvement dans le milieu littéraire de Rawalpindi pour inciter les écrivains qui connaissaient et parlaient le panjabi à produire en panjabi une littérature du peuple »<sup>502</sup>.

En conséquence il écrit son premier poème en panjabi *Ulāhmām* « La plainte » en 1948 et commence à rédiger de façon régulière en panjabi<sup>503</sup>.

Renvoyé de son emploi à cause de son lien avec les progressistes, il trouve un nouvel emploi à la radio en 1952, et anime des programmes pothoharis tels *Pindī des* « Le pays de Rawalpindi » et *Jamhūr nā programme* « L'émission du peuple » jusqu'en 1970<sup>504</sup>. Parallèlement à ces activités il recueillera pendant une partie de sa vie des chants folkloriques du plateau de Pothohar, activité qui l'amènera à être associé à *Lok Virsa* après sa création en 1974<sup>505</sup>.

Voilà un groupe dominant plutôt éclectique : les quatre écrivains qui le composent ont des âges différents, viennent de régions différentes, ont des trajectoires différentes et leur degré d'appartenance aux progressistes est aussi différent : si Ahmad Rahi et Afzal Parvez sont formellement affiliés au groupe, Sharif Kunjahi est un sympathisant non-affilié, et Abdul Majid Bhatti un électron libre, passant par des phases de rapprochement et d'éloignement. Leur rapport au panjabi et les motivations qui les ont poussés à écrire en panjabi diffèrent également. Parmi les quatre seul Sharif Kunjahi écrivait en panjabi avant la partition. Si ce dernier l'adopte pour des raisons esthétiques, Abdul Majid Bhatti lui l'adopte par choix éthique, Afzal Parvez opte pour le panjabi par solidarité avec le peuple, et Ahmad Rahi choisit le panjabi pour des raisons avant tout sentimentales<sup>506</sup>.

Ce choix du panjabi ne signifie pas chez ces quatre écrivains un renoncement à l'ourdou. Même après avoir opté pour le panjabi ils continuent à écrire en ourdou. On voit par exemple Ahmad Rahi publier dans le même numéro de *Saverā* (numéro 9, 1951) un poème en ourdou (*Yehī vo sarzamīn hai ?* « Est ce bien le même pays ? »<sup>507</sup>) et un en panjabi *Canām ve terī cannī* « Ma bien aimée vois la pleine lune »<sup>508</sup>. La pratique du bilinguisme se maintient chez eux même après leur adoption du panjabi. Mais si on analyse la place de ces quatre écrivains dans le champ littéraire ourdou de leur temps, on voit que ces quatre poètes appartiennent très nettement à son pôle dominé. Même si leurs œuvres en ourdou ont été remarquées et publiées dans des revues connues et incluses

---

plume était si je me souviens bien 'Parvez') chez qui l'on sentait une ardeur révolutionnaire et populaire. Il venait juste de commencer à écrire, sa poésie était encore immature » (Zahir 1956 : 309).

<sup>502</sup>Parvez 1971 : 12.

<sup>503</sup>Parvez 1971 : 12.

<sup>504</sup>Parvez 1971 : 16-17.

<sup>505</sup> *Lok wirsa* « Héritage populaire » est une institution gouvernementale fondée par Uxi Mufti et basée à Islamabad dont le but est la préservation du folklore et de l'artisanat pakistanais.

<sup>506</sup>Nous empruntons cette classification des motivations présidant aux choix linguistiques à Jean-François Courouau (Courouau 2006).

<sup>507</sup>P.95

<sup>508</sup>P.101.

dans des anthologies<sup>509</sup>, ils restent dans l'ombre des écrivains du pôle dominant, et avant tout des 'gatekeepers'/transmetteurs de capital symbolique qui les ont lancés : Miraji pour Sharif Kunjahi, Hafiz Jalandhari pour Abdul Majid Bhatti, Ahmad Nadim Qasmi pour Ahmad Rahi, son propre frère Anjum Rizvani pour Afzal Parvez. Ils demeurent donc des poètes mineurs de l'ourdou, dont la renommée n'a rien à voir avec celle de Faiz Ahmad Faiz, Josh Malihabadi, N.M.Rashid, Hafiz Jalandhari ou A.N.Qasmi. L'on peut se demander si l'adoption du panjabi ne représente pas une stratégie. Car en quittant le champ littéraire ourdou pour celui du panjabi, espace pratiquement vierge, ils savent qu'ils entrent dans un espace où ils rencontreront bien moins de concurrence et où il sera plus aisé d'obtenir des profits symboliques. Ils échangeront ainsi une position de dominés contre une position de dominants. Ainsi, alors qu'en apparence en abandonnant l'ourdou ils font un sacrifice, laissant de côté la langue qui a été l'outil de leur ascension sociale, en réalité ils réalisent un gain.

#### 4.3.2 Le pôle dominé

La majeure partie des écrivains du pôle dominé a commencé à écrire en panjabi dans le sillage des auteurs du pôle dominant : Qamar Yurish, Shafqat Tanvir Mirza et Jamil Malik ont adopté le panjabi en 1952, Ahmad Zafar en 1954 et Munnu Bhai, Salim Kashir et Navaz en 1955. Ces derniers sont encore au début de leur carrière littéraire, et elle dépend encore de la reconnaissance leurs aînés. On remarque que le capital social et scolaire de cette nouvelle génération est généralement élevé : Qamar Yurish et Navaz sont des autodidactes et vivent de travaux alimentaires, mais Jamil Malik, Ahmad Zafar et Shafqat Tanvir Mirza sont tous les trois détenteurs de MA. Les deux premiers sont enseignants et le troisième journaliste. Quand à Munnu Bhai et Salim Kashir ils ont tous les deux un BA et sont tous les deux journalistes. Cette présence de détenteurs de capital scolaire et social dans le sous-champ littéraire panjabi marxiste est le signe que le panjabi a commencé à intéresser des intellectuels des classes favorisées. On note aussi que ces écrivains ont une activité littéraire bilingue (ourdou et panjabi), à l'exception de Salim Kashir, qui se consacrera entièrement – sur les conseils d'A.N.Qasmi – au panjabi<sup>510</sup>.

Ustad Daman (1911-1984) occupe une place spéciale dans ce pôle dominé. Tailleur de profession, disciple du poète Hamdam, il participe régulièrement à des réunions publiques du *Congress party* (parfois en présence de Jawaharlal Nehru lui-même), capable de galvaniser les foules avec des poèmes anti-britanniques. Après la partition il se rallie aux marxistes. Son association avec eux avait commencé le premier mai 1949, lorsque les progressistes avaient organisé – sous la présidence de Faiz- un symposium poétique. Daman sortit du mutisme dans lequel il était resté depuis la partition (qui avait entraîné avec elle son lot de traumatismes : sa maison avait été brûlée et sa femme enlevée) et récita un poème – *Inqilāb* - dans lequel on peut sentir l'influence des progressistes<sup>511</sup>. Et Daman était vite devenu un habitué des réunions publiques organisées par les marxistes<sup>512</sup>. Il avait ainsi accompagné Abid Hassan Manto et Mazhar Ali Khan lors de la campagne menée en faveur de Mirza Ibrahim en 1950-51, et Abid Hassan Manto rapporte que :

*Dāman bhī hamāre ijlasom meṃ āte the. Aṣal meṃ log unhīm ko sunne ke liye āte the.  
Ham istihārom meṃ unkā nām baṛe ḥurūf meṃ likhte the.*

<sup>509</sup>On trouve par exemple des poèmes en ourdou de Sharif Kunjahi, Ahmad Rahi, Abdul Majid Bhatti et Afzal Parvez dans les anthologies de référence *Behtarin adab* « Le meilleur de la littérature » publiées sous l'égide de la revue *Adab-e latif* de 1947, 48, 49, 51 et 52).

<sup>510</sup>Malik, Aysha Nyaz. 2012 : 24.

<sup>511</sup>Pritam. 1993.

<sup>512</sup>Akhtar, Hamid. 1999 : 72.

« Daman prenait lui aussi part à nos réunions. En fait les gens venaient avant tout pour l'écouter. Nous écrivions donc son nom en gros sur nos affiches »<sup>513</sup>.

Les intellectuels marxistes tirent profit de la popularité d'Ustad Daman, mais une certaine fracture sociale les empêche de lui donner plus d'espace dans leur sous-champ : c'est par exemple Sharif Kunjahi et non Ustad Daman qui est choisi à la conférence de novembre 1949 pour parler du statut du panjabi, en raison sans doute de sa sophistication. Quant aux poèmes d'Ustad Daman, ils ne sont pas considérés assez sophistiqués eux aussi pour figurer dans les pages de *Saverā* ou d'*Imroz*, ou pour être publiés sous forme de livres. On considère que leur impact est différent à l'écrit. L'opinion des milieux littéraires est résumée ainsi par Amrita Pritam :

*Ai thīk ai Dāman dyāṁ likhatāṁ dī camak te jalva kāgāz utte āke maṭhā pai jāndā ai.*

« Il est vrai que les textes de Daman perdent pas mal de leur brillance et de leur lustre une fois qu'ils sont sur papier »<sup>514</sup>.

Ustad Daman continue donc à occuper dans le sous-champ littéraire panjabi marxiste une position de dominé, car il ne reçoit pas la reconnaissance de ses pairs.

### 4.3.3 Les écrivains ourdou et le panjabi : Les attitudes divergentes de Faiz Ahmad Faiz et de Sa'adat Hassan Manto

Cette nouvelle vague panjabie n'a pas tardé à toucher les grands auteurs panjabiphones de l'ourdou dont Lahore regorgeait. Mais leur attitude face au panjabi est restée ambivalente. Si certains (Ibn-e Insha, N.M.Rashid, Hafiz Jalandhari) ont complètement ignoré le panjabi, Faiz Ahmad Faiz, alors en prison, lui a montré un certain intérêt. Faiz Ahmad Faiz avait reçu en prison la visite d'Abdul Rauf Malik (qui préparait la publication de son recueil *Dast-e ṣabā* « La main du zéphyr ») et celui-ci l'avait informé sur la récente ouverture d'un sous-champ littéraire panjabi marxiste<sup>515</sup>. Faiz avait été tenté de se joindre au mouvement, et avait écrit à son épouse le 9 juillet 1952 de la prison d'Hyderabad:

*Maiṁ bahut dinom se soc rahā hūṁ ki kyom na panjābī meṁ likhnā ṣurū' kar dom aur dekhom ki apnī zubān meṁ kaisā likhā jātā hai ? Urdu aisī muraṣṣ'a zubān hai ki kuch samajh hī nahīṁ ātā kī use apne 'avām tak pahūṁcāne ke liye kis ḍhab se likheṁ.*

« Je pense depuis plusieurs jours que je devrais peut-être écrire en panjabi et voir un peu comment j'écris dans ma langue. L'ourdou est une langue tellement ornée que j'ai du mal à comprendre de quelle façon je dois l'écrire pour le mettre à la portée du peuple »<sup>516</sup>.

Mais Faiz Ahmad Faiz n'avait finalement rien écrit en panjabi, et il avait fallu attendre 1971 pour qu'il écrive son premier poème en panjabi (suivi par 6 autres). A.Rehman dans une interview parue dans *Herald*, Karachi en mars 1984 lui avait demandé pourquoi :

*Q : Why have you not written poetry – except for a few poems- in the language of your folk tradition –panjabi ?*

*A : Partly because the classical panjabi poets – Baba Farid, Waris Shah, Bulleh Shah, Sultan Bahu, set up such high standards that one finds the task of picking up were they left extremely difficult. Then, knowledge of a language is not enough to be able to write poetry in it. It demands command over nuances of expression, which require a great deal of*

<sup>513</sup>Entretien avec Abid Hassan Minto, Lahore, 14 mars 2018.

<sup>514</sup>Pritam. 1993 : 17.

<sup>515</sup>Entretien avec Abdul Rauf Malik, Lahore 27 juillet 2018.

<sup>516</sup>Faiz 1976 : 103. Abdul Rauf Malik déclarait au cours d'un entretien le 27 juillet 2018 à Lahore : 'Cet intérêt de Faiz pour le panjabi, c'est le résultat de nos efforts pour promouvoir notre langue'.

*apprenticeship to craft. We did not have any academic training in Punjabi, no opportunity of developing a discipline to express in Punjabi verse.*

Cette réponse n'avait pas convaincu Shafqat Tanvir Mirza. Celui-ci remarquait que dans la situation diglossique du Panjab l'utilisation du panjabi équivalait à un déclassement, un abandon de la position de supériorité donnée par l'ourdou à laquelle les écrivains reconnus de l'ourdou n'étaient pas prêts :

*Jai tusīm lokāṭ de adab dī te lokāṭ dī zubān dī gall karṇī ai te phīr tusīm lisānī taur utte apṇe āp nūṃ declass karo. Par ainām dī urdu vic position aisī sī ki āsānī nāl apṇā rasta chaḍḍī nāṭīṃ san sakde.*

« Si vous voulez parler de la littérature du peuple et de la langue du peuple vous aurez à vous déclasser linguistiquement. Mais leur position dans la littérature ourdoue était telle qu'ils ne pouvaient pas abandonner le chemin sur lequel il s'étaient engagés »<sup>517</sup>.

Safdar Mir considère aussi que les grands écrivains ourdou n'ont pas adopté le panjabi par peur du déclassement :

*Jire adīb te dāniṣvar te 'ālim aij panjābī zubān vic likhaṇ toṃ ghabrānde ne (...) Onām de zehṇ ṭaṭolke vekhyā jāve te eho ī gall niklegī ki onām nūṃ panjābī zubān de lafz nāṭīṃ khānde sagom o ṣaqāfat khāndī ai jirī o piche chaḍḍ ā'e ne. Te jirī huṇ ṣirf 'avām dī ṣaqāfat banke reh gaṭ ai.*

« Si l'on examinait la mentalité des écrivains, intellectuels et érudits qui ont peur d'écrire en panjabi, on s'apercevrait que ce qui les tracasse ce ne sont pas les mots panjabis mais cette culture qu'ils ont laissé derrière eux. Et qui est à présent uniquement la culture du peuple »<sup>518</sup>.

Le cas de Sa'adat Hassan Manto est bien différent de celui de Faiz Ahmad Faiz. Figure anti-conformiste de la littérature, vivant dans les marges du milieu littéraire, celui-ci n'avait certainement pas peur de se déclasser. Il s'intéressait au panjabi depuis des années (comme en témoigne la parution de deux essais sur les *Bolīyān* panjabis dans son recueil d'essais paru en 1942<sup>519</sup>). Et cet intérêt s'était accru après sa rencontre avec Ahmad Rahi<sup>520</sup>. Il aurait, après avoir écrit le texte de présentation de *Tirinjan* directement en panjabi écrit également une nouvelle qu'il voulait faire publier dans *Imroz*. L'évènement est narré ainsi par Ahmad Nadim Qasmi :

*Manṭo ek roz Imroz ke daftar meṃ āyā aur bolā 'Maiṃ ne zindagī meṃ pehlī bār panjābī meṃ kahānī likhī hai. Tum apne axbār meṃ panjābī ṣafḥa chāpte ho. Isliye ye kahānī ismeṃ darj karo !' Maiṃ ne nihāyat musarrat kā izhār kiyā aur musavvada usse le lyā. Pencil se likhā hu'ā ye afsāna maiṃ ne parhā to ismeṃ Manṭo mujhe fan ke us 'auj par nazar āyā jispar vo barsom pehle pahūnc cukā thā. Maiṃ ne daftar se use afsāne kā peṣgī mo'āvza dilvā diyā aur programme ye banāyā ki ye afsāna chāpne se pehle 'Panjābī zubān meṃ Manṭo kī pehlī kahānī' ke 'unvān se uskī xūb taṣhīr karūṃgā. Magar cand roz b'ad hī police mere daftar kī talāṣī lene ā dhamkī aur usne musavvadāt itnī berehmī se ulṭe palṭe ki Manṭo kī kahānī kahīṃ gā'ib ho gaṭ. Maiṃ jab tak 'Imroz' meṃ rahā purānī filom meṃ usko talāṣ kartā rahā magar vo ṣāyad police ke hatthe chaḥke pār ho gaṭ thī.*

<sup>517</sup>Mirza. 2013 : 194.

<sup>518</sup>Mir, Safdar. 1963b : 8.

<sup>519</sup>Manto 1942 : 51-58 et 59-66.

<sup>520</sup>Entretien avec Rauf Malik, Lahore 27 juillet 2018. Une preuve de l'intérêt de Manto est sa participation à une séance mémorable d'une organisation pour la promotion du panjabi, la *Punjabi Cultural Society* en 1954, dont on lira les détails au chapitre suivant.

« Un jour Manto est venu au bureau d'Imroz et il a dit : 'j'ai pour la première fois de ma vie écrit une nouvelle en panjabi. Tu publies une page panjabi dans ton journal, inclus y cette nouvelle ! J'ai exprimé mon plus grand contentement, et ai pris son manuscrit. Lorsque j'ai lu cette nouvelle, qui était écrite au crayon, j'ai trouvé que Manto était au niveau qu'il avait atteint quelques années plus tôt. Je lui ai fait donner une avance et prévu qu'avant de publier cette nouvelle je ferai d'abord sa publicité en annonçant : la première nouvelle de Manto en panjabi'. Mais quelques jours plus tard la police a débarqué et perquisitionné mon bureau, et manipulé les manuscrits avec tant de brutalité que la nouvelle de Manto a disparu quelque part. Tant que j'ai travaillé à Imroz je l'ai cherchée dans mes vieux dossiers mais il est possible que la police s'en soit emparé et qu'elle soit allée 'de l'autre côté'<sup>521</sup>.

Sa'adat Hassan Manto n'a pas pu écrire d'autres nouvelles en panjabi car il est décédé en 1955. L'implication régulière d'un écrivain de la stature de Manto dans le mouvement panjabi aurait pu avoir un grand impact.

#### 4.4 La production littéraire du groupe marxiste

Les écrivains se sont surtout concentrés sur la poésie. La fiction est restée chez eux embryonnaire (ils ont produit seulement une poignée de nouvelles, que nous analyserons plus loin, et aucun roman), et en matière de critique littéraire seule la contribution de Sharif Kunjahi est notable. Le théâtre est totalement absent de leur production. Cela est sans doute dû au fait que les marxistes n'avaient pas accès à cette plate-forme génératrice de pièces de théâtre qu'était la radio, fermement contrôlée par l'état. Il faudra attendre 1957 pour qu'une pièce radiophonique écrite par un marxiste – Safdar Mir – soit présentée à la radio. Mais à cette époque, Safdar Mir avait déjà quitté le groupe marxiste et était passé du côté des modernistes (nous étudierons sa contribution théâtrale dans le chapitre que nous leur consacrons).

##### 4.4.1 La production poétique

En examinant le corpus poétique produit par les poètes marxistes nous observons l'absence du genre du *ġaza*<sup>522</sup> – forme classique rejetée par principe par les marxistes, considérée comme vestige d'une époque féodale révolue<sup>523</sup>. Les poètes marxistes lui préfèrent le poème à thèse<sup>524</sup> ou la chanson inspirée du folklore. On peut diviser la production poétique marxiste en deux groupes : les cycles poétiques (il s'agit des recueils poétiques *Tirinjan* d'Ahmad Rahi et *Dil daryā* d'Abdul Majid Bhatti) et les poèmes isolés, parus dans *Saverā* et *Imroz*. Nous allons examiner ces deux types de production.

###### 4.4.1.1 Les cycles poétiques : *Tirinjan* et *dil daryā*

*Tirinjan*, publié en 1953, et qui est considéré comme le premier recueil poétique panjabi paru au Pakistan après la partition, se présente comme un cycle poétique de 42 poèmes. On entend dans chaque poème la voix d'un personnage féminin habitant dans un village, et qui conte sa propre histoire à la première personne. Cette unité de voix, est le résultat

---

<sup>521</sup>Cité dans Malik Rauf 2017 : 232.

<sup>522</sup> Un *ġaza* est un poème lyrique à rime unique idéalement composé de cinq à douze couplets, avec les deux premiers hémistiches rimants entre eux.

<sup>523</sup>Ansari 2015 : 245.

<sup>524</sup>Poème que le critique Navid Shahzad désigne par les termes de *Maqṣadī* « A but » et *Tašhīrī* « A programme » (Shahzad 2015 : 61).

d'un travail strict de sélection : Rahi avait exclu de son recueil tous les poèmes 'non-féminins'. Ahmad Rahi s'était expliqué sur cette démarche dans un entretien avec Ahmad Salim:

*Tirinjan vic ikk kirdār boldā turyā jāndā ai. Šā'irī mairī kise maṣūba-bandī nāl na'īm sī kīrī par jadoṃ kitāb murattab karaṃ baithā os vele editing dī maṣūba-bandī šāmil ho gayi. Mere zehṇ vic āyā ki mairī ais kitāb nūṃ sirf 'aurat dī kitāb banāvām. Dhartī dī kitāb. Širf ikko andāz hove. Meryām conferenceāṃ dyām nazmām vakh vakh andāz dyām san so mairī o nazmām kaḥ dittyām tartīb vic (...) Ai kitāb ikk kahānī vāṃgar baṃ ga'ī.*

« Dans *Tirinjan* on peut entendre le même personnage parler constamment. Je n'ai jamais écrit de poésie en fonction d'un projet précis mais lorsque j'ai compilé ce livre alors j'ai dû faire un choix. J'ai pensé que je devrais faire de ce livre seulement un livre de la femme. Un livre de la terre. Et qu'il fallait que l'on n'y trouve qu'un seul style. Les poèmes que j'avais écrits pour des conférences étaient de styles différents, donc je les ai exclus pendant la compilation (...) ce livre est donc devenu une sorte d'histoire »<sup>525</sup>

*Tirinjan* a donc été conçu comme un cycle poétique. Et les poèmes qui le composent, joints bout à bout, forment une intrigue. Les critiques qui ont écrit sur *Tirinjan*<sup>526</sup> s'accordent à diviser ce cycle en deux parties distinctes.

La première partie du cycle contient 31 poèmes et son intrigue est résumée ainsi par Sharif Kunjahi :

*Inhām nazmām vic zāhirā sānūṃ ikk 'aurat de dil dyām gallām labhdyām ne jirī kade kuṛī sī te vehndyām vehndyām javān hondī ai, pyār pāndī ai te nākām rehke hāre kardī ai.*

« Dans ces poèmes on trouvera exprimées les émotions d'une femme qui était auparavant une petite fille et peu à peu devient une jeune fille, tombe amoureuse, et, ayant aimé, en vain, se lamente »<sup>527</sup>.

La progression que décrit Sharif Kunjahi est parfaitement observable : le premier poème de cette partie *Nave nave bor* « Les nouveaux bourgeons »<sup>528</sup> décrit le passage de l'héroïne à l'âge adulte, et les poèmes qui suivent (*Kikīrī*<sup>529</sup>, *Narm kāljā ḍol gayā* « Mon cœur tendre a basculé »<sup>530</sup> et *Vanjārā* « Le nomade »<sup>531</sup>) décrivent ses premiers émois ; mais le ton devient plus amer, et les premiers chagrins apparaissent avec le poème *Vanj karaṃ vanjāre* « Les nomades font leur commerce »<sup>532</sup>. Le poème *Jāṇ vālyā* « Toi qui pars »<sup>533</sup> décrit le départ du bien-aimé. L'héroïne reste alors seule (*Kallī* « Seule »<sup>534</sup>) et son bien aimé ne subsiste auprès d'elle qu'à l'état de souvenir *Terī yād* « Ton souvenir »<sup>535</sup>. Dans les poèmes qui suivent l'héroïne adopte un ton agressif, maudissant le bien aimé de l'avoir trompé (*Farebyā* « Tricheur ! »<sup>536</sup>) ou se repent d'avoir aimé (*Pyār na karṇā* « Il ne faut pas aimer »<sup>537</sup>).

---

<sup>525</sup>Salim 2005 : 69-70.

<sup>526</sup>Javed 2004, Kunjahi 1960, Matin 1988, Rana, Aslam 1991.

<sup>527</sup>Kunjahi 1960 : 86.

<sup>528</sup>Rahi 1953 : 25.

<sup>529</sup>Rahi 1953 : 27.

<sup>530</sup>Rahi 1953 : 30.

<sup>531</sup>Rahi 1953 : 33.

<sup>532</sup>Rahi 1953 : 35.

<sup>533</sup>Rahi 1953 : 70.

<sup>534</sup>Rahi 1953 : 72.

<sup>535</sup>Rahi 1953 : 83.

<sup>536</sup>Rahi 1953 : 96.

<sup>537</sup>Rahi 1953 : 98.

La deuxième partie du cycle (qui contient 11 poèmes) débute avec le poème *Tirinjan* « La veillée des femmes »<sup>538</sup>. Ce poème marque un passage du personnel au collectif. Il dénonce l'oppression dont sont généralement victimes les femmes, prises entre les factions sikhs et musulmanes (*Kedo* et *Khere*) convoitées par les propriétaires terriens (*Jāgīrāṃ vāle* « Les possesseurs de terres ») et par les hommes de pouvoir (*Meḥl māryāṃ vāle* « Les chatelains et habitants des palais »). Les poèmes qui suivent thématisent chacun à leur façon les violences dont ont été victimes les femmes à la partition : le poème *Behnāṃ dyo vīro* « Frère de tes sœurs » est une plainte auprès de frères qui n'ont pas su protéger leurs sœurs et dans *Būhe khulī rakhī!* « Garde la porte ouverte ! »<sup>539</sup>, *Tere būhe āyāṃ* « Je suis venue à ta porte »<sup>540</sup> et *Būhe ho ga'e bhere* « Les portes sont fermées »<sup>541</sup> une fille déshonorée s'adresse à sa famille et la supplie de l'accepter à nouveau. Le poème *Merā koī na dardī* « Personne ne compatit avec moi »<sup>542</sup> fait directement référence à l'exclusion dont sont victimes les femmes déshonorées. Le dernier poème du cycle *Jai tūṃ Mirzā hundeo* « Si tu avais été Mirza »<sup>543</sup> dénonce la lâcheté des hommes.

Ahmad Rahi, en écrivant ces poèmes, cherchait à attirer l'attention du public sur le sort des femmes déshonorées au moment de la partition :

*Os vele merā tāśur ai sī ki aināṃ kuṛyāṃ dā ai anjām hoyā ai. Kujh gā'ib ho gayāṃ. Asīṃ labhke lyānde tām o apṇe māpyāṃ de gharīṃ na pahūṃcdyāṃ. Jīryāṃ pahūṃc jāndyāṃ onāṃnūṃ qabūl na kītā jāndā. Kujh jāke bazārāṃ vic beh gayāṃ.*

« A cette époque j'avais l'impression que c'était là le sort qui attendait ces filles. Certaines ont disparu. Lorsqu'on les retrouvait elles ne retournaient pas à la maison de leurs parents. Celles qui retournaient étaient rejetées. Certaines se sont prostitué »<sup>544</sup>.

*Tirinjan* a influencé toute une génération de poètes. Profondément influencé par Amrita Pritam, Ahmad Rahi s'est inspiré du langage poétique de cette dernière pour créer le sien. Il a eu recours comme elle à des formes courantes dans le folklore (comme des *ṭappe*<sup>545</sup> ou des *bolyāṃ*<sup>546</sup>) et a comme elle truffé ses poèmes de références aux personnages des épopées panjabies (*Hīr*, *Mirzā*, *Ṣāhibāṃ*). Et il a également traité certains de ses thèmes de prédilection, comme le tragique de la condition féminine ou les violences de la partition.

*Dil daryā* « Les rivières du cœur », recueil de 62 poèmes d'Abdul Majid Bhatti publié en octobre 1955, partage nombre de points communs avec *Tirinjan* : les poèmes qu'il contient empruntent aussi aux chansons folkloriques du Panjab, et sont aussi truffés de référence aux personnages des épopées panjabies. On peut également entendre dans

<sup>538</sup>Rahi 1953 : 109.

<sup>539</sup>Rahi 1953 : 126.

<sup>540</sup> Rahi 1953 : 130.

<sup>541</sup> Rahi 1953 : 133.

<sup>542</sup> Rahi 1953 : 136.

<sup>543</sup>Rahi 1953 : 141.

<sup>544</sup>Salim 2005 : 70.

<sup>545</sup>Rahi 1953 : 61. Un *ṭappā* est une forme poétique composée de deux vers. En voici un exemple tiré de *Tirinjan* :

*Bārīṃ barsīṃ khaṭaṅ gayā te khaṭ ke lyā yā gajre*  
*Soṅ mairūṃ akhyāṃ dī mere horṃṭh ajjai tāṛīṃ sajre*

Tu es parti douze ans gagner ta vie et as ramené des guirlandes de fleurs

Je jure sur mes yeux que mes lèvres n'ont pas perdu leur fraîcheur (Rahi 1953 : 61).

<sup>546</sup>Rahi 1953 : 88. Les *bolyāṃ* sont des séries de *ṭappe*. La pratique la plus courante consiste à agencer les *ṭappe* de façon telle que le dernier mot de chaque *ṭappā* rime avec celui de tous les autres.

chaque poème du recueil une voix féminine narrer ses malheurs à la première personne, mais – et cela représente une innovation notable – une deuxième voix vient parfois lui répondre : celle de la mère dans *Kaṅkām te chaṅkām* « Les blés et les tintements »<sup>547</sup>, de la belle sœur dans *Vag vag ni chaitr diye vā'e* « Souffle ô vent d'avril »<sup>548</sup> ou de l'amoureux dans *Dogānā* « Duo »<sup>549</sup>. Tout comme *Tirinjan*, *Dil daryā* est un cycle poétique dans lequel une femme raconte poème après poème ses épreuves : elle entre dans la vie adulte et est en âge de se marier, ce qui provoque une appréhension chez elle (*Kaṅkām te chaṅkām*<sup>550</sup>), et elle devient consciente de sa beauté, qu'elle peut être un objet d'attirance (*Maiṃ kallī hondī jāṇī āṃ* « Je suis de plus en plus seule »<sup>551</sup>). Elle vit ses premiers émois et ses premières idylles, très chastes, qui se limitent à des échanges de regards (*Kamlī maiṃnūṃ ākho na* « Ne dis pas que je suis folle »<sup>552</sup>, *Rāhe rāhe jā* « Poursuis ton chemin »<sup>553</sup>, *koī takdā rahve koī jhkdā rahve* « Quelqu'un regarde et quelqu'un prend peur »<sup>554</sup>), puis elle est mariée (*Mere hath pīle* « Mes mains sont jaunes »<sup>555</sup>), et sa nouvelle vie apporte un nouveau lot d'épreuves, car son mari part à l'armée et ne donne plus de nouvelles (*Das kāṃvām karmām-vālyā* « Dis moi corbeau bienfaiteur »<sup>556</sup>). Elle donne naissance à un enfant mais en l'absence de son mari doit subvenir à ses besoins elle-même (*Maiṃ kisdā khaṭyā khāṃ* « De qui pourrais-je donc dépendre »<sup>557</sup>), et à partir de ce point les poèmes alternent entre réminiscence du mari parti au front (*Ve sipāhyā dhol māhyā* « o mon soldat bien aimé »<sup>558</sup>), et poèmes sur la séparation (*Paṭkūnj vāṃgoṃ kurlāvām* « Devrais je hurler comme une grue »<sup>559</sup>, *Bol mere man dyā panchyā* « Dis moi oiseau de mon esprit »<sup>560</sup>).

*Dil daryā* est à bien des égards une version édulcorée de *Tirinjan*, qui en reprend la langue et les procédés sans en avoir la résonance tragique : la seule tragédie évoquée dans le cycle est le départ du mari à l'armée. Quant aux violences de la partition, à l'exploitation de la femme et à la lâcheté des hommes, motifs récurrents de *Tirinjan*, ils sont absents de *Dil daryā*, qui présente une image d'un monde rural immuable et innocent, qui ne connaît pas les inégalités, l'exploitation, et est immunisé contre les bouleversements sociopolitiques.

#### 4 4.1.2 Les poèmes publiés dans *Saverā*

Les poèmes publiés dans la revue *Saverā* entre 1950 et 1952 sont sans doute les premiers spécimens de poèmes panjabis d'inspiration progressiste écrits après la partition. Ils sont l'œuvre du groupe d'écrivains qui présentaient leurs œuvres en panjabi dans les réunions de l'association progressiste (Ahmad Rahi, Abdul Majid Bhatti, Sharif Kunjahi, Tanvir Naqvi et Afzal Parvez). Ils s'agit en général de poèmes à thèse, dont les thèmes reflètent les préoccupations politico-sociales du groupe marxiste. Chacun contient un message, une condamnation, une dénonciation : *Idhar odhar* « Ici et là » de Tanvir

<sup>547</sup>Bhatti 1955 : 11-12

<sup>548</sup>Bhatti 1955 : 43.

<sup>549</sup>Bhatti 1955 : 129.

<sup>550</sup>Bhatti 1955 : 11-12.

<sup>551</sup>Bhatti 1955 : 13-14.

<sup>552</sup>Bhatti 1955 : 19.

<sup>553</sup>Bhatti 1955 : 21.

<sup>554</sup>Bhatti 1955 : 25.

<sup>555</sup>Bhatti 1955 : 49.

<sup>556</sup>Bhatti 1955 : 73.

<sup>557</sup>Bhatti 1955 : 103.

<sup>558</sup>Bhatti 1955 : 111.

<sup>559</sup>Bhatti 1955 : 119.

<sup>560</sup>Bhatti 1955 : 121.



Naqvi<sup>561</sup> dénonce le cynisme des leaders capitalistes, *Jaṭṭā pagrī sambhāl* « Paysan, ne laisse pas tomber ton turban » d’Afzal Parvez<sup>562</sup> dénonce les abus du système féodal (*Caudhrāhaṭ*) encore en vigueur dans les campagnes, *Maheṭ* de Sharif Kunjahi<sup>563</sup> dénonce l’indifférence de la classe bourgeoise au sort des démunis sous-alimentés. Dans *Lammyām syālī rātām* « Les longues nuits d’hiver »<sup>564</sup> Sharif Kunjahi dénonce la condition pathétique des femmes de soldats etc. On peut classer ces poèmes en deux genres : les poèmes féminins et les poèmes révolutionnaires. Il ne sera sans doute pas nécessaire de revenir sur les poèmes féminins : nous en avons rencontré maints spécimens dans *Tirinjan et Dil daryā*. Quand aux poèmes révolutionnaires, on pourrait aussi les appeler ‘poèmes apostrophants’, car on y voit un poète apostropher les masses ou les puissants de ce monde. Ainsi dans le poème de Tanvir Naqvi *Idhar odhar* « Ici et là » le poète – fondu dans la masse des paysans - apostrophe les riches en ces termes :

*Diḍḍhām vālyom sādḍī tuhāḍḍī vakhī vakhī rāh*  
*Tuhāḍḍe dil vic nafrat kīnā sādḍe dil vic cāh*  
*Asīm aman de āṃ rākhvāle tusīm larāyām pāl*  
*Asīm vasāyie khet zamīnām tusīm puwānde kāl*

« O vous, les bedonnants, nos chemins sont bien différents  
 Vos cœurs sont pleins de haine et de rancœur, nos cœurs pleins d’aspirations  
 Nous sommes les gardiens de la paix vous êtes les gardiens de la guerre  
 Nous couvrons les sols de champs et vous créez les famines »

Quand à Afzal Parvez, dans *Jaṭṭā pagrī sambhāl!* « Paysan, ne laisse pas tomber ton turban », il reprend le cri de révolte des paysans panjabis<sup>565</sup> et apostrophe les masses, les exhortant à se soulever contre les propriétaires terriens qui les exploitent.

#### 4.4.1.3 Les poèmes publiés dans *Imroz*

Une nouvelle génération d’écrivains panjabis marxistes commence à s’imposer à partir de 1955 leurs textes sont publiés dans la page panjabis d’*Imroz* (Munnu Bhai, Ahmad Zafar, Jamil Malik, Salim Kashir, Shafqat Tanvir Mirza). Un regard sur les poèmes de ces nouveaux auteurs nous montre que leur poésie s’inscrit en parfaite continuité avec celle de leurs prédécesseurs dont les œuvres étaient publiées dans *Saverā*. On trouve chez eux un intérêt pour les mêmes formes (le poème à thèse, les chansons inspirées de chants folkloriques), ainsi que les mêmes préoccupations sociales et politiques. La majorité de leurs poèmes ont donc un message. On peut répartir les poèmes de cette nouvelle génération en trois genres : les poèmes révolutionnaires, les poèmes sociaux et les poèmes féminins.

<sup>561</sup> *Saverā*, numéro 9 (1951) p.99.

<sup>562</sup> *Saverā*, numéro 9 (1951) p.100.

<sup>563</sup> *Saverā*, numéro 12 (1952) p.260.

<sup>564</sup> *Saverā*, numéro 10/11 (1951) p.396.

<sup>565</sup> Kamran Tahir, dans un article paru dans le quotidien de Lahore ‘The news’ le 12 mars 2017 explique que *The poem entitled Pagri Sambhal O Jatta (O Jat, take care of thy turban) was recited by Prabh Dayal, a local editor, in front of 9,000 colonists (agriculturists) in Lyallpur in mars 1907. That poem came to symbolise the resistance of Panjabi peasantry against the stringent measures of the British officials, enforced in the Chenab Colony. Pagri (turban) was the key symbol in that poem which reflected self-respect for the war-like zamindars. After that meeting, the zamindars embarked on a collision course against the British administration, which had nursed the idea of disciplining its subjects (zamindars/peasants) from Chenab Colony*. Afzal Parvez détourne ici quelque peu le sens de cette chanson : Il en fait un cri de révolte contre les propriétaires terriens, alors que la chanson originale était dirigée contre les anglais.

Le poème de Munnu Bhai *Sāḍḍe gīt fajr dyām bāngām* « Nos chansons sont les appels du matin »<sup>566</sup> reprend le genre du poème révolutionnaire interpellant les puissants. Le groupe progressiste tout entier semble parler dans ces vers, groupe uni qui défie les puissants, et rappelle sa détermination à continuer la lutte, malgré les persécutions et les condamnations :

*Asīm mohnyām kolom na'īm darde asīm t'ane sunke na'īm sarde  
 Ai mohne sāḍḍyām khatyām ne ai t'ane 'umar kamāyām ne  
 Kujh ās ummīd dittyām ne asām āvaṅ vālyām rāhyām nūṃ  
 Kujh navyām rāhvām disyām ne sānūṃ jāṅ vālyām rāhyām nūṃ (...)  
 Tū rākhā kacciām kandhām dā asīm dil vagde daryāvām de  
 Kai kandhām asām iṣāre vic muṃh bharne ḍeg vikhāyām ne.*

« Nous n'avons pas peur des réprimandes, les reproches ne nous plongent jamais dans la colère  
 Ces réprimandes nous les avons acquises, ces reproches nous les avons gagnés  
 Nous avons rendu espoir aux voyageurs de demain  
 Et de jeunes voyageurs nous ont montré de nouveaux chemins (...)  
 Toi, tu gardes des murs de terre, et nous nous sommes les cœurs des fleuves qui coulent  
 Et d'un seul signe nous avons déjà fait tomber la tête la première quelques murs. »

D'autres poèmes révolutionnaires interpellent le peuple, et l'appellent à se regrouper et à protester, comme le poème *Succā gīt* « Une chanson franche » d'Ahmad Ryaz<sup>567</sup>, dans lequel le poète apostrophe le peuple, et l'appelle à protester contre le 'atoms for peace program' annoncé par le président américain Dwight Eisenhower en décembre 1953 à l'ONU :

*Ā aman de bol sunāye nī  
 Ā dasye maṅṣabdārām nūṃ  
 Ainām rāhbarām muxtarām nūṃ  
 Ai jaṅg usāḍḍī rīt na'īm  
 Sānūṃ aṭom nāl prīt na'īm*

« Viens, et parlons de paix  
 Viens, et disons à ces hauts fonctionnaires  
 A ces leaders et à ces gardiens  
 La guerre n'est pas dans nos coutumes  
 Nous n'aimons pas l'arme atomique. »

Des poèmes sociaux apparaissent régulièrement sous la plume des nouveaux écrivains, qui dépeignent la condition des personnes vulnérables de la société. Le poème *Šā'ir te laṛkā* « Le poète et le récolteur de bois » de Mohammad Azim Bhatti<sup>568</sup>, dans lequel un poète décrit la vie des malheureux qui transportent du bois sur leur dos pendant des kilomètres pour quelques sous, appartient à ce genre:

*Aṭhām annyām c gaḍḍā šehr vec ānde ne  
 Ainām pairām dī kamā'ī kā' lok khānde ne  
 Kadī kadī harjāne vī tāṃ bhare jānde ne  
 Sāre sāl dī kamā'ī vaḍḍe cāṭ jānde ne (...)*

« Ils vendent leur tas de bois à la ville pour 8 sous  
 Quelques personnes gagnent de l'argent grâce à leurs pieds  
 Personnes qui parfois leur imposent une amende  
 Et leur usurpent le revenu de toute une année. »

<sup>566</sup> Imroz, 19 juin 1955.

<sup>567</sup> Imroz, 29 mai 1955.

<sup>568</sup> Imroz, 17 juillet.1955.

Et le poème se termine par une plainte désespérée du récolteur de bois :

*Kadoṃ phuṭegā ujālā jadoṃ sukh pāvāṃge ?  
Aināṃ paisāṃ dī kamāṭ asīṃ āp khāvāṃge ?*

« Quand viendra le jour ou nous pourrons enfin être heureux  
Et profiter nous-mêmes de l'argent que nous avons gagné ? »

Les écrivains de la nouvelle génération continuent à écrire des poèmes féminins, utilisant le même décor rural, et la même voix féminine désespérée que l'on pouvait entendre dans les poèmes d'Ahmad Rahi, Bhatti et Kunjahi. Le poème de Salim Kashir *Maiṃ ḡārāṃ de vic kalyāṃ* « Je suis seule dans la nuée »<sup>569</sup>, ou la chanson d'Ahmad Zafar *Buk buk hānjhū kerāṃ* « Je pleure à chaudes larmes »<sup>570</sup> perpétuent la tradition des poèmes féminins.

#### 4.4.2 La production fictionnelle

La fiction apparaît comme un genre encore hésitant chez les progressistes, qui se concentrent avant tout sur la poésie. Néanmoins quelques uns produisent en 1951-1952 des nouvelles en panjabi qui suivent le canon progressiste.

Abdul Majid Bhatti écrit en 1951 la première nouvelle progressiste en panjabi : il s'agit de *Bholī* « La naive »<sup>571</sup>, qui reprend un thème déjà abordé par les marxistes en poésie, celui de la condition féminine dans les campagnes. Cette nouvelle narre l'histoire d'une femme devenue veuve et convoitée par un homme puissant de son village. Le syndicaliste Qamar Yorish écrit lui aussi en 1952 une nouvelle progressiste : *Āṭe dā sair* « Un kilo de farine »<sup>572</sup>. Cette nouvelle dépeint un épisode de la vie d'un ouvrier : Rahim arrive en retard à l'usine, et est réprimandé et injurié par son contremaître, mais doit accepter l'humiliation car il ne peut pas perdre son emploi. Il doit nourrir sa famille.

Une longue interruption suivra, pendant laquelle aucune nouvelle de facture progressiste ne verra le jour, et il faudra attendre que la page panjabi d'Imroz redémarre pour que des nouvelles de facture progressiste fassent à nouveau leur apparition : ce seront les nouvelles de Navaz *Šeryā ve šeryā* « Lion, eh lion »<sup>573</sup> et *Pinḡ dā bāo* « Le monsieur du village »<sup>574</sup>. Ces deux nouvelles se placent dans la continuité de *Tirinjan* et de *Dil daryā*, car elles traitent de femmes seules en contexte rural. *Šeryā ve šeryā* conte l'histoire de Taji, une femme qui a été abandonnée par son mari, parti à la ville et dont elle n'a plus de nouvelles. Elle élève seule sa fille, mais les villageois tentent de la chasser du village car ils ont le sentiment qu'elle est une femme de mauvaise vie. Le chef du village prend contre toutes attentes sa défense, mais une nuit il s'introduit chez elle, et, sous l'effet de l'alcool, tente de la violer. Elle résiste, tombe à terre et meurt. Le chef s'enfuit, et donne le lendemain aux villageois l'autorisation de chasser Taji, mais lorsque ceux-ci entrent dans sa maison ils trouvent seulement son cadavre, qu'ils considèrent comme impur et qu'ils n'osent pas toucher. Le balayeur (*Jamādār*) du village sera chargé de traîner le cadavre de Taji au cimetière, et élèvera sa fille.

La nouvelle *Pinḡ dā bāo* narre l'histoire d'une orpheline qui à force de travail est devenue maîtresse d'école – phénomène rarissime dans les campagnes où cette position est généralement occupée par des hommes - mais elle est sans cesse raillée par les villageois (on la nomme *Bāo* « Monsieur »). Ces deux nouvelles abordent les mêmes thèmes : ceux

---

<sup>569</sup> *Imroz*, 22 mai 1955.

<sup>570</sup> *Imroz*, 24 juillet 1955.

<sup>571</sup> *Panjābī*, Septembre 1951 p.36-39.

<sup>572</sup> *Panjābī*, Juin 1952 p.29-30.

<sup>573</sup> *Imroz*, 22 juillet 1958.

<sup>574</sup> *Imroz*, 25 octobre 1958.

de la vulnérabilité des femmes dans les communautés villageoises et de l'hypocrisie de ces communautés.

### **Conclusion:**

Les circonstances dans lesquelles les marxistes ont lancé leur mouvement en faveur du panjabi n'étaient pas favorables, et les pressions et interdictions ont vite eu raison du groupe marxiste, et privé le panjabi de son soutien continu. Ce mouvement a donc été étouffé sans avoir pu donner sa pleine mesure.

La position précaire des marxistes a constitué un handicap important pour leur mouvement en faveur du panjabi, mais ils ont subi un deuxième désavantage, l'absence de position claire et unifiée chez les marxistes en ce qui concerne le panjabi. Chez les progressistes, la position de Sharif Kunjahi (présentée pendant la conférence de 1949) ne faisait pas l'unanimité, et chez les communistes la position maximaliste de Firozuddin Mansur et Sayed Sibte Hassan n'était pas partagée. Les marxistes ne s'accordaient donc pas sur la place à accorder au panjabi. Et pour un grand nombre d'entre eux sans doute il n'était pas question que le panjabi assume le rôle qui était dévolu à l'ourdou depuis un siècle.

Il existait néanmoins un consensus sur la nécessité de 'développer' le panjabi, et d'enrichir son capital littéraire. La production d'une littérature marxiste en panjabi a donc été un objectif pour le mouvement. Et ce but a été atteint : la poésie, la fiction, l'essai, ces trois genres ont été substantiellement enrichis. Un sous-champ littéraire panjabi marxiste s'est petit à petit ouvert à partir de 1949. Et de toutes les langues régionales le panjabi est sans doute celle dans laquelle les marxistes ont le plus écrit à cette époque.

Le troisième handicap a été le choix d'une stratégie discrète (stratégie qui diffère énormément des stratégies adoptées par les autres mouvements pour les langues régionales). Les marxistes n'ont tenté de mobiliser ni les masses ni les hommes politiques en faveur du panjabi. Ni réunions publiques, ni manifestations, ni pétitions, ni projets de loi proposés à l'assemblée. Mian Iftikharuddin, proche des marxistes et défenseur du panjabi, siégeait à l'assemblée du Panjab, mais il n'y a pas joué le rôle de défenseur de la langue vernaculaire que GM Sayed a exercé à l'assemblée du Sindh pendant ces années là.

Pourquoi les marxistes ont-ils choisi une stratégie si discrète ? Nous ne pouvons malheureusement qu'avoir recours à des hypothèses pour l'expliquer. Nous supposons ainsi que :

1 Le panjabi n'était pas une priorité dans l'agenda des marxistes. La majorité d'entre eux considérait même les questions de langue comme secondaires ('des diversions')<sup>575</sup>.

2 Comme le mouvement bengali avait été critiqué par une grande partie de la société, et que l'accusation d'être anti-ourdou (*Urdu-dušmanī*) pesait sur toutes les initiatives de soutien aux langues régionales, les marxistes avaient adopté une certaine prudence et limité leur mouvement à des activités éditoriales et littéraires

---

<sup>575</sup>Raza Kazim - membre du parti communiste pakistanais entre 1948 et 1950 - était de ceux-là, qui a déclaré dans un entretien qu'il nous a accordé à Lahore le 31 mars 2019 qu'il considérait à l'époque que les questions de langues ne devraient être étudiées qu'une fois que les conditions de vie des masses seraient améliorées et que les garanties de base d'un système démocratique seraient obtenues (droit de former un parti politique ou un syndicat), et qu'un grand nombre de marxiste de Lahore partageaient avec lui cette conviction.

3 Le schéma diglossique avait été intégré à un tel point par les intellectuels marxistes que ceux-ci ne trouvaient pas le panjabi 'assez développé' pour assumer le rôle de langue administrative et de langue d'instruction. Ils considéraient donc que cette langue ne méritait pas qu'un mouvement d'ampleur lui soit consacré.

## **Chapitre V Le mouvement conservateur (1950-60)**

Les initiatives des marxistes en faveur du panjabi avaient été lancées dès novembre 1949 et avaient pris de l'ampleur dans les premiers mois de 1950. Elles allaient bientôt être suivies par celles des membres du pôle conservateur.

Dès 1950 Faqir Mohammed Faqir, un vétéran du panjabi associé au pôle conservateur, va donc mobiliser le doyen des lettres panjabies (Karam Amritsari), quelques journalistes ourdou qui avaient des sympathies pour le panjabi (Abdul Majid Salik et Vaqar Ambalvi) ainsi que quelques universitaires (Mohammad Baqir, Abid Ali Abid) et lancer un mouvement conservateur en faveur du panjabi. Une première réunion de ce groupe débouchera sur le lancement de la revue *Panjābī* qui recevra le soutien de tous les grands intellectuels conservateurs. Ce groupe fondera également deux organisations pour la promotion du panjabi (la *Pak Punjabi League* et la *Punjabi Cultural Society*), participera à la première conférence panjabie du Pakistan à Faisalabad en 1956, et parviendra même à recevoir le soutien du gouvernement, créant en 1957 une académie panjabie sur le modèle des académies bengalies et pachto. Mais le décès d'Abdul Majid Salik en 1959 (qui s'était imposé comme un des principaux mentors du groupe), ainsi que l'arrêt de la revue *Panjābī* en 1960 mettront un terme au petit mouvement qu'ils avaient initié.

Les numéros de la revue *Panjābī* (publiée entre 1951 et 1960) nous donnent un parfait aperçu des activités du groupe conservateur, de son programme, de son discours ainsi que de sa production littéraire.

D'autre part Junaid Akram, petit fils de Faqir Mohammad Faqir, qui tente de perpétuer depuis des années la mémoire de son grand-père et sa contribution au mouvement a publié plusieurs recueils d'essais consacrés à Faqir Mohammad Faqir<sup>576</sup>, à sa personnalité, son rôle et sa contribution. Certains essais inclus dans ces recueils ont été écrits par des membres du groupe (Shafi Aqil, Mohammad Baqir) et constituent des témoignages crédibles sur les activités des conservateurs à cette époque. Ces sources nous aident à retracer l'histoire du mouvement conservateur année après année.

Nous présenterons ici chronologiquement les activités du groupe conservateur entre 1950 et 1960. Nous examinerons ensuite les divers aspects de la contribution de la revue *Panjābī*, porte-parole du groupe conservateur. Puis nous analyserons la composition du groupe conservateur, ainsi que les trajectoires de deux de ses membres. Et enfin, nous examinerons la production littéraire du groupe.

### **5.1. Activités, programmes et idéologie des conservateurs entre 1950 et 1960.**

#### **5.1.1 Le début des activités et la réunion de 1950**

*Panjābī...merī mādrī zubān...Huñ aidā kī banegā ? Aide jame jāyām aide valloṃ muṃh partā lyā ai. Aide apṇe ṭikāne vī ainūn javāb de ga'e ne. Kal ai Oriental College Lahore vic paṛhāṭ jāndī sī par aij aidā paṛhañ paṛhāñ te kidhre rahyā, university de 'dāte' aide nām toṃ hasde te gehkde ne te ḥujjatām karde ne. Ainām paṛhe likhyām dī mūrkhṭā dā kīse kol 'ilāj na'īm ai. Kī kariye te kiveṃ kariye ? (...) Kujh eho jihe xiyāl mere dil vic āñ jāñ lag pa'e. Aidhar odhar de mohājir te panāhgīr ho'e ī san. Maimnūṃ panjābī vicārī panāhgīrām toṃ vadh be āsrī te beṭikānī nazar āñ lag pa'ī.*

<sup>576</sup> Akram (éd.) 1992, 2000 et 2011.

« Panjabi, ma langue maternelle, que deviendra t elle ? Ses fils s'en sont détournés. Les lieux qui l'accueillaient l'ont abandonnée. Jusqu'à maintenant elle était enseignée à l' Oriental College mais elle n'est plus étudiée ou enseignée du tout et les bienfaiteurs de l'université s'en rient, se gaussent et discutent son statut. Il semble n'exister aucun remède à la stupidité de ces gens éduqués. Que faire et comment faire ? (...) Ce sont là les pensées qui traversaient mon esprit. Les réfugiés continuaient d'affluer mais le panjabi me paraissait encore plus qu'eux privé de refuge et de lieu »<sup>577</sup>.

Telles sont les pensées qui habitent Faqir Mohammad Faqir quelques mois après la partition. Celui-ci réagit avec émotion à la disparition du panjabi de l'espace public, son absence à l'université étant une des manifestations. Il est par ailleurs remarquable que les mots qu'il utilise pour décrire la situation du panjabi –langue sans toit – sont absolument similaires à ceux que Maulvi Abdul Haq utilise dans ces années là pour décrire le sort de l'ourdou. Pour Faqir la vraie victime du remodelage du paysage linguistique lors de la partition n'est pas l'ourdou, mais le panjabi.

Faqir Mohammad Faqir décide alors de lancer des initiatives en faveur du panjabi, et cherche tout d'abord à s'assurer du soutien de d'un des plus anciens et plus puissants défenseurs du panjabi : Sir Shahabuddin. Mais celui-ci le décourage de commencer quoi que ce soit, lui déclarant :

*Doctor terā irāda barā cangā ai, par ais vele ai kamm karnā barā xaṭre vālā ai. Ajjai lokāṃ de dilāṃ vic barā krodh ai. O na hove kujh bheṛ-niyate gall dā galīṃ banāke koī jhagrā fasād khalā kar deṅ. Bhāṭ maim tainūṃ ajjai ais kamm dī ṣalāḥ na'īm dendā, na maim āp ī ajjai ais kamm vic koī daxal dyāṃgā.*

« Docteur, ton intention est louable mais en ce moment faire quelque chose serait dangereux. Les cœurs des gens sont remplis de colère. Il ne faudrait pas que des personnes mal intentionnées n'exagèrent les choses et provoquent des émeutes. Donc je ne te conseille pas de commencer quoi que ce soit, et je ne veux pas moi-même être impliqué là dedans »<sup>578</sup>.

Sans doute Sir Shahabuddin signifie t-il que le panjabi est encore associé aux sikhs, et craint par conséquent que la colère populaire soit dirigée contre ceux qui cherchent à promouvoir cette langue.

On peut dater cette conversation entre Faqir Mohammad Faqir et Sir Shahabuddin de 1948 ou 1949. Il faudra un an à Faqir Mohammad Faqir pour s'en remettre et trouver la force de chercher de nouveaux alliés. Il décide alors de réunir des intellectuels pour parler du statut du panjabi et de possibles initiatives en sa faveur, et obtient de Abid Ali Abid – directeur du Dyal Singh College – d'utiliser les locaux de cette institution pour y organiser une réunion La réunion a lieu dans la première semaine de juillet 1950<sup>579</sup>. Participent à cette réunion Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik (qui la préside), Abid Ali Abid,

---

<sup>577</sup> Faqir 2000b : 36.

<sup>578</sup> Faqir 2000b : 36.

<sup>579</sup>Faqir Mohammad Faqir a écrit que cette réunion a eu lieu pendant la première semaine de juillet 1951 (Faqir 2000a : 35 et 2000b : 37), et cette information a été reproduite par Dr Tariq Rehman (Rahman 2008 : 231), mais la date de 1951 est erronée car selon le témoignage de Faqir Mohammad Faqir, M.D.Taseer avait participé à cette réunion (sa présence est également attestée par Abdul Majid Salik dans Salik 1956a : 4-5), qui est décédé en décembre 1950. 1950 nous paraît plus vraisemblable, car M.D.Taseer était encore vivant en juillet 1950. Lors d'un entretien avec Junaid Akram (Lahore le 26 juillet 2018), ce dernier a confirmé que l'année 1950 lui paraissait la plus probable.

Mohammad Baqir, Professeur Firozuddin, M.D.Taseer<sup>580</sup>, Ustad Karam Amritsari, Sufi Tabassum et Abdul Majid Bhatti. On peut remarquer que même si Abdul Majid Bhatti, Abdul Majid Salik et Sufi Tabassum ont eu des sympathies pour le mouvement progressiste, aucun n'est formellement affilié ce groupe. Les autres participants sont connus pour leurs tendances anti-marxistes (M.D.Taseer), ou conservatrices-nationalistes (Abid Ali Abid, Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik, Mohammad Baqir, Ustad Karam Amritsari).

Comment expliquer l'absence de progressistes tels que A.N.Qasmi, Ahmad Rahi, Sharif Kunjahi (ces trois écrivains étaient déjà connus pour leurs activités en faveur du panjabi) dans une réunion sur la langue panjabe en 1950 ? Il est possible que la présence de M.D.Taseer, leur ennemi juré, ait joué un rôle dissuasif et qu'ils aient refusé de venir. Il est néanmoins plus probable qu'ils n'y ont pas été invités, car cette réunion aurait pu être organisée en opposition aux activités de ces derniers en faveur du panjabi, afin de mettre en place les grandes lignes d'un mouvement panjabi nationaliste et conservateur qui perpétuerait le monopole du groupe conservateur sur le champ Panjābī.

Abdul Rauf Malik, témoin clef de ces années-là, est enclin à favoriser cette hypothèse. Dans un entretien du 27 juillet 2018 il qualifie Faqir Mohammad Faqir et les membres de son groupe d'«égoïstes» (*selfish*) et déclare :

*Vo bartarī cāhte the. Vo cāhte the ki sab unke hāth meṃ rahe.*

« Ces gens voulaient continuer à dominer (le champ panjabi) et que tout reste entre leurs mains ».

Les délibérations qui ont eu lieu pendant cette réunion sont résumées ainsi par Abdul Majid Salik :

*Sab dā ai xiyāl si ki Pākistān banaṅ toṃ pehlām gall hor sī, huṅ m'āmla hor ai. Hindūām te sikhām ne zubān de m'āmla nūṃ firqavār m'āmla banāyā hoyā sī. Te urdu de muqāble vic hindī te gūrmukhī dī ḥimāyat karde san. Maṭlab onām dā ai sī ki urdu kamzor ho jā'e. Musulmān ais gall de ravādār na'īm san. Kyonjo urdu zubān Hindūstān bhar vic qaumī zubān hoṅ dī d'avedār sī...Panjāb urdu dā sab toṃ vaḍḍā garh samjhyā jāndā sī. Ais la'ī Panjāb de musulmān hindī te gūrmukhī dī taraqqī na'īm cāhnde san. Huṅ Pākistān ban gayā ai. Urdu te panjābī ikk dūsre dyām ḥarīf na'īm rihyām. Ikk sādḍī qaumī zubān ai te dūjī sādḍī ṣūbā'ī te mādrī zubān ai. Doveṃ ikk dūsre de nalo nāl vadh phul sakdyām ne te ikk dūsre dī quvvat dā bā'īs ho sakdyām ne.*

« Tous pensaient que la situation était différente avant la création du Pakistan, et que maintenant nous étions face à un autre type de situation. Les hindous et les sikhs avaient 'communalisé' la question de la langue. Et soutenaient le hindi et *gurumukhi* contre l'ourdou. Ils voulaient affaiblir l'ourdou. Les musulmans ne pouvaient pas accepter ça. Parce que la langue ourdoue s'était imposée comme langue nationale de toute l'Inde. Le Panjab était considéré comme le plus grand bastion de l'ourdou. Voilà pourquoi les musulmans du Panjab ne souhaitaient pas la diffusion de l'hindi et du *gurumukhi*. Mais maintenant que le Pakistan avait été créé, l'ourdou et le panjabi n'étaient plus des

---

<sup>580</sup>La présence de M.D.Taseer à cette réunion deux ans après que celui-ci ait dans la presse fait état du peu de cas qu'il faisait du Panjabi (Taseer 1948 : 266) est pour le moins surprenante, mais il semble que sa position ait changé à la fin de sa vie. Arshad Mir - un des proches des dernières années de Faqir Mohammad Faqir - relate dans un essai qu'une rencontre avait eu lieu entre Faqir Mohammad Faqir et M.D.Taseer dans les mois précédant la mort de M.D.Taseer, au cours de laquelle M.D.Taseer aurait mis au défi Faqir de traduire un *gazel* de Ghalib en panjabi ; Faqir s'était acquitté sur le champ de la tâche, et avait ainsi convaincu M.D.Taseer que le panjabi n'était pas une langue inférieure et était apte à exprimer des idées poétiques complexes (Mir, Arshad 1976 : 160). M.D.Taseer aurait donc participé à cette réunion pour le panjabi après cette rencontre.



adversaires. L'une était langue nationale et l'autre était la langue de notre province, et notre langue maternelle. Les deux pouvaient s'épanouir en même temps et se soutenir mutuellement »<sup>581</sup>.

Ce discours – dans lequel on peut sentir de forts préjugés anti-sikhs et anti-hindous – se situe absolument aux antipodes du discours des progressistes qui défendaient le panjabi dans le cadre d'une défense globale de toutes les langues régionales (parce qu'elles sont les langues du peuple), et en particulier à l'opposé du discours de Sharif Kunjahi ou d'Ahmad Rahi. Ces derniers soulignaient le rôle positif des sikhs dans le développement du panjabi, et trouvaient injustifiée la querelle sikh-musulman qui avait pris un tour linguistique, car orchestrée par l'administration coloniale pour maintenir les divisions.

Deux importantes résolutions sont adoptées au terme de cette réunion : la fondation d'une organisation pour la défense et le développement du panjabi, le *Pak Punjabi League*, dont Abdul Majid Salik est nommé directeur et Faqir Mohammad Faqir secrétaire et la création d'une revue mensuelle en panjabi. La revue sera nommée *Panjābī*, et Abdul Majid Salik accepte d'en être le rédacteur en chef. Le premier numéro de *Panjābī* sortira un an plus tard, en septembre 1951.

Mais avant d'analyser le premier numéro de *Panjābī* et de relater les circonstances qui ont suivi son lancement il sera utile d'examiner la trajectoire des trois chefs de file du mouvement qui venait de s'amorcer pendant cette première réunion : Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik et Mohammad Baqir.

## 5.1.2 Les fondateurs du mouvement conservateur

### 5.1.2.1 Faqir Mohammad Faqir (1900-1974)

Le principal architecte du mouvement panjabi conservateur est Faqir Mohammad Faqir. Il est né à Gujranwala dans une famille qui avait émigré du Kashmir au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. La profession ancestrale de sa famille est l'*Hikmat*, ou médecine traditionnelle arabe. Faqir Mohammad Faqir reçoit une éducation traditionnelle, fondée sur l'apprentissage du Coran et de l'arabe en plus de l'apprentissage de la science ancestrale de *Hikmat*. Il aurait aussi été initié au soufisme très jeune, et à la confrérie *Qadiriyya*, et aurait prêté serment auprès de Khwaja Mohammad Karimullah, célèbre soufi et autorité religieuse de Gujranwala, et lui-même poète de l'ourdou, du panjabi et du persan<sup>582</sup>. Il avait d'ailleurs préfacé le *Divān* de Khwaja Mohammad Karīmullah – qui était mort en 1942<sup>583</sup>. Cette proximité avec le soufisme le marquera : il consacra la majeure partie de ses essais critiques à des poètes soufis.

Faqir Mohammad Faqir interrompt ses études en 1915 et entame une formation de laborantin au *Lahore Medical College*. Il travaille quelque temps à Lahore puis retourne à Gujranwala où il pratique la médecine traditionnelle et ouvre sa propre clinique (c'est la raison pour laquelle le titre 'docteur' précède généralement son nom). Puis il déménage quelques années plus tard à Lahore et devient fournisseur du gouvernement (en objets en fer, armoires et coffres<sup>584</sup>) et s'enrichit jusqu'à posséder une voiture dans ces temps où elles sont extrêmement rares, voiture donc il fera don à Mohammad Ali Jinnah en visite à Lahore. Il avait en effet accueilli avec enthousiasme la déclaration de Lahore en 1940,

---

<sup>581</sup> Salik 1956a : 4.

<sup>582</sup> Jafri. 1991 :44.

<sup>583</sup> Entretien avec Junaid Akram à Lahore le 29 juillet 2018.

<sup>584</sup> Jafri. 1991 : 23.

et s'était engagé dans ces années là auprès de la Ligue musulmane<sup>585</sup>. Néanmoins, après la création du Pakistan ses affaires périclitent et en 1950 il sera un homme ruiné survivant de menus travaux alimentaires<sup>586</sup>.

Faqir Mohammad Faqir mène une carrière littéraire parallèlement à ses affaires. Il est devenu en 1914 l'élève du poète d'expression panjabie Ibrahim Adil et, à cette époque, écrit ses premiers poèmes (en panjabi), qu'il récite dans des symposiums poétiques à Gujranwala. Puis il commence à déclamer des poèmes pan-islamiques en panjabi dans les réunions du prestigieux *Anjuman-e himāyat-e islām* « Association pour le soutien de l'islam » de Lahore<sup>587</sup>. Ces poèmes seront réunis dans un premier recueil poétique publié en 1924 sous le nom de *Ṣadā-e Faqir* « La voix du fakir ».

Au *Anjuman-e himāyat-e islām* il rencontre Allama Iqbal, Zafar Ali Khan, Sir Shahabuddin, Hafiz Jalandhari<sup>588</sup>. Il rend visite régulièrement à Allama Iqbal qui appréciait sa poésie<sup>589</sup>. Il aurait même tenté de convaincre Allama Iqbal d'écrire en panjabi<sup>590</sup>. Faqir Mohammad Faqir participe également aux symposiums poétiques populaires qui se tiennent dans les parcs de Lahore<sup>591</sup>, et y fait la connaissance des grands poètes populaires panjabi de son temps : Kushta, Lal Din Qaisar, Babu Firoz Din Shraf, Karam Amritsari. Son deuxième recueil, *Nīle tāre* « Les étoiles bleues » est publié en 1939. Mais la consécration vient avec la rédaction de *Sangī* « Le camarade » en 1939, un long recueil de poèmes moraux dont il présentera le manuscrit au maharaja de Patiala (celui-ci ordonnera qu'il soit publié et récompensera Faqir Mohammad Faqir d'une importante somme d'argent<sup>592</sup>). Faqir Mohammad Faqir a fait preuve dans sa pratique d'écriture d'une constance remarquable, sa poésie étant toujours en panjabi.

Traumatisé par la partition, il conserve une vision très négative de la communauté sikhe, au point que pendant le régime d'Ayub Khan, lorsque le gouvernement lui offrira de traduire une histoire des sikhs<sup>593</sup>, il refusera<sup>594</sup>, invoquant les menaces proférées par master Tara Singh à l'extérieur de l'assemblée du Panjab, qui le hantaient encore<sup>595</sup>.

### 5.1.2.2 Abdul Majid Salik (1895-1959).

---

<sup>585</sup> Akram (éd.) 1992 : 114.

<sup>586</sup> Entretien avec Junaid Akram à Lahore le 29 juillet 2018.

<sup>587</sup> Le *Anjuman-e himāyat-e islām* avait été établi à Lahore en 1884 par Qazi Hamid ud Din pour éduquer les jeunes musulmans, défendre l'Islam contre les attaques des missionnaires et revivalistes hindous de l'*Arya Samaj* et du *Brahmo Samaj*, ainsi que pour contrer toute propagande contre l'Islam. Ses réunions avaient fournies une plateforme aux politiciens musulmans indiens ainsi qu'aux poètes porteurs d'un message aux musulmans du pays (Allama Iqbal, Zafar Ali Khan, Hafiz Jalandhari etc).

<sup>588</sup> Jafri 1991 : 126.

<sup>589</sup> Faqir 2000a : 35.

<sup>590</sup> Mir, Arshad 2011 : 55-56.

<sup>591</sup> Akram (éd.) 1992 : 52.

<sup>592</sup> Akram 2000 : 10, Jafri 1991 : 131.

<sup>593</sup> Il pourrait s'agir de 'A Short History of the Sikhs' de Teja Singh and Ganda Singh, paru en 1950.

<sup>594</sup> Mir, Arshad 2011 : 57.

<sup>595</sup> Cet évènement – qui marquera profondément les consciences – est narré ainsi par Subhash Chander Arora : *On 23 Mars 1947 a reunion of Panthic Assembly Party was held in the Assembly hall. Master Tara Singh after the brief reunion asked the non-muslim members to follow him outside the assembly hall. Mian Iftikharuddin and other muslim leaders were getting ready to hoist the Muslim League flag over the assembly building proving thereby their power of holding supremacy in Punjab. Master Tara Singh drew the sword and boldly shouted that nobody could install the Muslim League flag as long as the Punjab was not divided. He tore the Muslim League flag into pieces. He declared that nobody could be permitted to instal the Muslim League flag by force* (Arora 1990 : 22).

Faqir Mohammad Faqir obtient très vite le soutien de Maulana Abdul Majid Salik qui devient le mentor du groupe conservateur panjabi formé en 1950.

Abdul Majid Salik est né à Batala (district Gurdaspur). Il se lance dans le journalisme très tôt, fondant en 1914 la revue *Fānūs* « Le candélabre » à Pathankot. En 1920, il devient membre du comité de rédaction de *Zamīndār* « Le propriétaire terrien », journal anti-colonial de Zafar Ali Khan publié à Lahore, et purge en 1921 une peine d'un an de prison pour avoir écrit un essai considéré par les autorités anglaises comme séditionnel<sup>596</sup>. Il rencontre dans ces années là Ghulam Rasul Mehr, un autre journaliste de *Zamīndār*, avec lequel il entame une collaboration qui durera toute sa vie. Des différends les opposent à Zafar Ali Khan, et tous les deux démissionnent du comité de rédaction de *Zamīndār* en mars 1927 et créent en avril 1927 à Lahore un journal rival : *Inqilāb* « La révolution »<sup>597</sup>. *Inqilāb* soutient le *Unionist party*<sup>598</sup>, qui en échange le finance<sup>599</sup>. Dès 1931, *Inqilāb* avait soutenu l'idée d'un état séparé pour les musulmans de l'Inde : la traduction en ourdou du discours d'Allahabad d'Allama Iqbal y avait été publiée et commenté avec enthousiasme<sup>600</sup>. Et Abdul Majid Salik, était dans ces années là devenu avec son alter ego Ghulam Rasul Mehr un disciple et visiteur régulier d'Allama Iqbal.

Après la partition, le Unionist Party disparaît et avec lui le journal *Inqilāb* qui n'est plus publié à partir de décembre 1949. Abdul Majid Salik se déplace alors à Karachi, où il travaille pour le gouvernement (écrivant sous un faux nom des essais de propagande louant le gouvernement et rédigeant des discours pour Khwaja Nizamuddin, gouverneur général puis premier ministre du Pakistan<sup>601</sup>).

Abdul Majid Salik est une figure conciliatrice. Il est proche d'éléments ultra-nationalistes tels que Shorish Kashmiri et de défenseurs radicaux de l'ourdou tels Maulvi Abdul Haq, mais il est aussi lié à certains progressistes (on compte A.N.Qasmi parmi ses disciples<sup>602</sup>), et participe à certaines de leurs activités (il préside leur première conférence de 1947). Il apprécie leur projet social mais n'approuve pas leur position laïque, car il reste profondément religieux<sup>603</sup>.

L'engagement d'Abdul Majid Salik auprès du panjabi a débuté en 1930, avec la publication d'un essai intitulé *Panjābī zubān dā ṣaḥīḥ m'eyār* « La bonne norme de la langue panjabe » dans la revue *Panjābī darbār*. Il exprime dans cet essai des idées sur le lien existant entre l'ourdou et le panjabi clairement influencées par celles de Shirani :

*Mere xiyāl maujib urdu panjābī dī irtiqā'i ḥaiśyat dā nām ai. Ḥaḳīqat aṣal vic ikko ī ai. Jide vicom̄ kāī šāxām̄ niklyām̄ te ikk šāx bahut vadhī phalī te parvān ho'ī. Moḥaḳīqām̄ dī rā'ī ai ai ki urdu panjābī vicom̄ ī nikli ai, 'ain ose tarah̄ jiveṃ rail dā ajkal vālā engine George Stefanson de rocket vicom̄ niklyā ai. Panjābī ikk daraxt ai te urdu odī ikk ṭehnī.*

« D'après moi 'ourdou' est le nom que l'on a donné à une forme évoluée de panjabi. La réalité est qu'il n'y a eu au départ qu'une langue originelle. De là sont sorties quelques branches, et une branche s'est beaucoup épanouie, et a grandi. C'est comme le moteur

<sup>596</sup> Kashmiri, Shorish. 1967 : 36.

<sup>597</sup> Sur la rivalité entre *Zamīndār* et *Inqilāb* voir Jalal 2001 : 287-288.

<sup>598</sup> Parti laïque fondé en 1923 par Sir Sikandar Hayat, Sir Fazli Hussain, Sir Shahabuddin et Sir Chotu Ram pour représenter les intérêts des grands propriétaires terriens du Panjab. Allama Iqbal y avait été affilié dans les années 20. Ce parti s'était auto-dissout en août 1947.

<sup>599</sup> Farooqi 2013 : 94.

<sup>600</sup> Farooqi 2013 : 93.

<sup>601</sup> Kashmiri, Shorish 1967 : 37.

<sup>602</sup> Kashmiri, Shorish 1967 : 20.

<sup>603</sup> Kashmiri, Shorish 1967 : 39.

des locomotives d'aujourd'hui qui a évolué à partir de la *Rocket* de George Stefanson. Le panjabi est un arbre et l'ourdou une de ses branches »<sup>604</sup>.

Abdul Majid Salik cesse de soutenir le panjabi après cet article, par esprit de résistance aux sikhs, dont il est la langue sacrée. Il fait référence à cette période dans son essai *Sānūṃ panjābī bolī te faxr ai* « Nous sommes fier de notre langue panjabe » paru en Octobre 1951 dans *Panjābī* :

*Pākistān banaṅ toṃ pehlām hindūām te sikhām ne panjābī nūṃ urdu de muqāble vic kharā kītā hoyā si. Ais vāṣṭe asīm panjābī dā nām vī na'īm lende sām. Te Urdu dī taraqqī vāṣṭe din rāt ikk kar rihe sām. Sikhām ne theṭh sikhāśāhī vic nazm naśr likhke te gūrmukhī lipī utte zor deke musulmānām nūṃ panjābī toṃ hor vī āvāzār kītā hoyā sī. Par huṅ Pākistān qā'im ho gayā ai. Panjābī te urdu ikk dūsre dī dušman na'īm rahyām. Sagom ikk dūsre dī sajan te ḥimāyatī ho gayām ne.*

« Avant que le Pakistan ne soit créé, les hindous et sikhs avaient joué la carte du panjabi contre l'ourdou. C'est la raison pour laquelle nous ne parlions même pas du panjabi. Et travaillions nuit et jour pour le développement de l'ourdou. Les sikhs avaient dégoûté encore d'avantage les musulmans du panjabi en écrivant de la poésie et de la prose panjabi dans leur style purement sikh et en mettant l'accent sur l'alphabet *gurumukhī*. Mais maintenant le Pakistan a été créé. Le panjabi et l'ourdou ne sont plus des adversaires. Mais sont devenus des amis et des partisans »<sup>605</sup>.

Ainsi, après l'exode des communautés sikhes, Abdul Majid Salik s'est à nouveau engagé pour le panjabi, qui n'était plus le symbole de l'identité sikhe. Mais on peut considérer cet engagement comme un nouvel acte de résistance : comme les ourdouphones nouvellement immigrés à Lahore regardent le panjabi avec mépris, Abdul Majid Salik embrasse sa cause. Le panjabi est pour lui le symbole de l'indépendance et de l'autonomie culturelle du peuple panjabi<sup>606</sup>. Son fils, Abdul Salam Khurshid, rejoindra lui aussi le groupe panjabi conservateur

### 5.1.2.3 Mohammad Baqir (1910-1990).

Le troisième chef de file du groupe conservateur est le professeur Mohammad Baqir, qui, face à Faqir Mohammad Faqir et Abdul Salik Majid fait plutôt figure de nouvel arrivé, nouvellement acquis à la cause du panjabi. Celui-ci, comme on le verra sera amené à jouer un rôle de plus en plus important dans le mouvement.

Mohammad Baqir est né à Faisalabad (village Bangla) dans une famille originaire de Gujranwala. Fils d'ingénieur, il a d'abord étudié à la *Mission School* de Wazirabad, où enseignait le révérend Graham Bailey (qui allait devenir plus tard professeur de panjabi, ourdou et hindi à l'université de Londres) Il fera plus tard un MA persan à l'Oriental College (il sera l'élève de Hafiz Mehmud Shirani), et, après avoir enseigné à Dehradun (*Doon School*) part, en 1937, faire un PHD à Londres, sous la direction de Graham Bailey. Il rentre en Inde en 1939, et enseigne à l'université du Panjab. Pendant la guerre, il rejoint la British Royal Air Force, et en 1946, de retour en Inde passe les examens de la fonction publique. En poste à Delhi, il supervise l'éducation des musulmans à Delhi, Ajmer, Marwar, Madhya Pradesh, Bengale et également au NWFP et au Baloutchistan<sup>607</sup>. Au moment de la partition, il opte pour le Pakistan et devient professeur de persan à l'Oriental College, Lahore.

---

<sup>604</sup> Zahid 2001 : 247.

<sup>605</sup> Salik 1951b : 9.

<sup>606</sup> Comme on peut le constater dans l'essai *Urdu dā navām daur* (Salik 1951a).

<sup>607</sup> Baqir 2013 : 206-207.

Mohammad Baqir s'engage en faveur du panjabi, dans un premier temps, comme spécialiste de l'éducation. L'exemple de l'école des missionnaires de Wazirabad, dans laquelle l'anglais et la Bible étaient enseignés directement en panjabi l'a beaucoup marqué et lui prouve que le panjabi peut être utilisé à l'école<sup>608</sup>. Il est depuis sa jeunesse convaincu que l'utilisation du panjabi comme moyen d'instruction est un remède à l'illettrisme<sup>609</sup>. Les essais qu'il écrira dans *Panjābī* exposeront cette position.

### 5.1.3 La publication de la revue *Panjābī* et son succès (1951)

Un an s'écoulera entre la réunion fondatrice du Dayal Singh College et la publication du premier numéro de *Panjābī*. Pendant cette année, Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik vont recueillir les fonds nécessaires au lancement de la revue.

Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik vont à Karachi, et, par l'entremise du journaliste Majid Lahori (rédacteur en chef de la revue *Namakdān* et disciple journalistique d'Abdul Majid Salik) rencontrent un certain nombre d'hommes d'affaires panjabis influents de Karachi, et récoltent des fonds auprès d'eux<sup>610</sup>. La collecte s'avère satisfaisante, et la revue *Panjābī* commencera sa publication en septembre 1951. Et sera tirée à 1000 exemplaires<sup>611</sup>.

Le premier numéro de *Panjābī* est très patriotique, il contient trois longs essais (*Kašmīr dī mālikī* « La possession du cachemire » de Faqir Mohammad Faqir<sup>612</sup>, *Jaṭkyāṃ gallāṃ* « Quelques paroles paysannes » de Sain Sachyar<sup>613</sup> et *Qaumī quvvat* « La force de la nation » d'Ibrahim Adil<sup>614</sup>, trois poèmes patriotiques (*Pāk faujāṃ* « Les armées pakistanaïses » de Mir Mohammad Ali Shamim<sup>615</sup>, *Jihād* et *Bālāṃ laṭ* « Pour les enfants » de Faqir Mohammad Faqir<sup>616</sup>), une nouvelle patriotique (*Daulat zindabād* « Vive la fortune ! » de Vaqar Ambalvi<sup>617</sup>), ainsi qu'un article s'adressant particulièrement aux femmes du pays, dans lequel Faqir Mohammad Faqir fait l'appel suivant :

*Pākistān dyāṃ pāk bībyāṃ toṃ asīm ai ummīd karne āṃ kī o apṇī ān ābrū apṇe māṃ pyo te apṇī qaum dī 'izzat bachāṃ laṭ apṇī jān māl te aulād nūṃ vī qurbān karaṃ toṃ dareg na karaṅyāṃ.*

« Nous attendons des vertueuses femmes panjabies que pour défendre leur honneur, celui de leurs parents et de leur nation elles n'hésitent pas à sacrifier leur vie, leurs possessions, ainsi que leurs fils »<sup>618</sup>.

Cette surenchère dans le patriotisme avait sans doute pour but d'éviter l'amalgame avec la communauté sikhe (par conséquent le voisin indien) dont une revue promouvant la langue panjabe aurait pu être l'objet, et de montrer que le panjabi pouvait être le véhicule d'une idéologie nationaliste (ripostant ainsi aux marxistes qui l'utilisaient pour une idéologie marxiste). *Panjābī* se place d'emblée, grâce à cette ligne idéologique, dans la ligue des imprimés conservateurs (dont *Caṭṭān* et *Navā-e vaqt* sont les plus célèbres représentants). Aux côtés des essais des trois chefs de file du groupe (Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik et Mohammad Baqir) ce premier numéro contient des productions

<sup>608</sup> Baqir 2013 : 213.

<sup>609</sup> Baqir 2013 : 212.

<sup>610</sup> Aqil 2000 : 85-86.

<sup>611</sup> Entretien avec Junaid Akram, Lahore 29 juillet 2018.

<sup>612</sup> Faqir 1951b.

<sup>613</sup> Sachyar 1951.

<sup>614</sup> Adil 1951.

<sup>615</sup> *Panjābī*, septembre 1951 p.32

<sup>616</sup> *Panjābī*, septembre 1951 p.43-44 et p.54.

<sup>617</sup> Ambalvi 1951.

<sup>618</sup> *Savāṅyāṃ laṭ* « Pour les femmes » *Panjābī*, septembre 1951 p.54.

de quelques vétérans du panjabi comme Maula Bakhsh Kushta<sup>619</sup>, Joshua Fazal Din<sup>620</sup> Lal Din Qaisar<sup>621</sup> et Pir Fazal Gujrati<sup>622</sup>, mais également les tout premiers textes en panjabi d'auteurs ourdou bien connus comme Abid Ali Abid<sup>623</sup>, Sufi Tabassum<sup>624</sup> et Vaqar Ambalvi<sup>625</sup>.

Les rédacteurs de la revue ont sans aucun doute eu recours à ces grands noms – qui sont des gages de qualité – pour attirer le respect et l'attention des milieux littéraires. Et cette stratégie marchera : 3 articles seront publiés dans des journaux en vue (*Navā-e vaqt*, *Eh̄sān* et *Imroz*) pour saluer la parution de *Panjābī* et faire son éloge. L'article de *Navā-e vaqt* (du 28 septembre 1951) mentionne :

*Panjābī zubān kā ye risāla janāb 'Abdul Majīd Sālik aur doctor Faqīr Mohammad Faqīr kī idārat meṃ šā'ie hu'ā hai. Is risāle ko urdu zubān ke ṣaf-e avval ke adībom̄ aur š'orā kā t'āvun ḥāṣil hai. M'eyār ke liḥāz se ye risāla urdu ke acche acche risālom̄ ke muqāble meṃ peś kiyā jā saktā hai.*

« Cette revue en panjabi a été publiée par Abdul Majid Salik et le docteur Faqir Mohammad Faqir. Et des écrivains et poètes de premier ordre de l'ourdou y ont collaboré. Du point de vue de sa qualité elle peut être comparée aux meilleures revues en ourdou »<sup>626</sup>.

Et l'article d'*Eh̄sān* (paru le 23 Septembre 1951) ajoute :

*Qayām-e Pākistān ke b'ad gāliban panjābī zubān kā pehlā parca šā'ie hu'ā hai aur ḥaq ye hai kī us parce ke ijrā ne us zubān kī lāj rakh lī hai... Title ke madham nuqūš se lekar xātme tak har cīz xiyāl-angez hai. Likhne vālom̄ meṃ un logom̄ ke nām bhī naḥāz āte haiṃ jinom̄ne 'umr bhar meṃ šāyad pehlī martaba panjābī zubān meṃ kuch likhā ho, aur ye Faqīr ke kaškol kī vus'at samjhye. Unke 'alāva vo log bhī pehlī ṣaf meṃ šāmil haiṃ jo panjābī zubān ke asātaḥa meṃ šumār hote haiṃ, maslan Lāl Dīn Qaiṣar, Kuṣṭa aur Pīr Faḥal Gujrātī.*

« C'est peut être la première revue en panjabi qui a été publiée après la création du Pakistan et pour dire la vérité la publication de cette revue a fait honneur à cette langue... Des motifs délicats qui s'affichent sur la couverture jusqu'à la page de fin tout ravit le lecteur. Parmi les collaborateurs, des noms d'écrivains, qui s'expriment sans doute pour la première fois en panjabi, apparaissent, et l'on peut penser que c'est grâce aux sollicitations du docteur Faqir. On note aussi que sont également bien représentés des maîtres reconnus de la langue panjabie comme Lal Din Qaisar, Kushta, Pir Fazal Gujrati »<sup>627</sup>.

La presse de tous bords est élogieuse. *Panjābī* fait l'unanimité. C'est là un début très encourageant.

Pour consacrer ce succès, et récolter des fonds supplémentaires Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik entameront à la mi-janvier 1952 une tournée promotionnelle qui les mènera à Karachi<sup>628</sup>. Afin d'attirer l'attention d'hommes d'affaires panjabis de Karachi susceptibles d'accorder des fonds à la revue *Panjābī*, le businessman sialkoti Malik Bagh (rencontré par l'entremise de Majid Lahori), organise une réunion à laquelle 124 notables

<sup>619</sup> *Hīr Vāris Šāh vic milāvaṭī š'er* « Les vers non-originiaux incorporés dans Hīr de Varis Shah » *Panjābī*, septembre 1951 p.48-51.

<sup>620</sup> *Behišt dī taṣvīr* « Une image du paradis » *Panjābī*, septembre 1951 p.45-46.

<sup>621</sup> *Pāk panjābī doḥre* « Distiques en panjabi pakistanais » *Panjābī*, septembre 1951 p.27.

<sup>622</sup> *Gazal, Panjābī*, septembre 1951 p.16.

<sup>623</sup> Abid 1951.

<sup>624</sup> *Nazm* « Poème » *Panjābī*, septembre 1951 p.21.

<sup>625</sup> Ambalvi 1951.

<sup>626</sup> Faqir 2000 b: 37.

<sup>627</sup> Faqir 2000b : 37-38.

<sup>628</sup> Le récit triomphal de ce séjour parait dans le numéro de février-mars 1952 de *Panjābī* sous le titre de *Karācī vic panjābī dī āvāz* « La voix du Panjabi à Karachi » (Faqir 1952a).

panjabis de Karachi assisteront. Cette réunion, présidée par Abdul Majid Salik commencera par un discours de ce dernier incitant les personnes présentes à soutenir la revue nouvellement fondée. Plus tard, Majid Lahori récitera un *ġazal* bilingue (panjabi-ourdou), Abdul Majid Salik lira un essai et Faqir Mohammad Faqir récitera quelques uns de ses poèmes<sup>629</sup>.

Les notables présents, impressionnés par la qualité des textes présentés feront de généreux dons, et les deux compères repartiront satisfaits de leur collecte. *Panjābī* grâce à ces dons, sera publié mensuellement jusqu'en 1954. Puis après une longue interruption – pour raisons financières - sa publication reprendra en octobre 1955 et continuera jusqu'à mars 1960. Ces dons aideront sans doute à publier en 1953 une anthologie des meilleures oeuvres en prose parues dans *Panjābī* entre 1951 et 1953 sous le titre de *Lehrām* « Les vagues ». Ce livre compte 41 essais, 25 nouvelles et deux pièces de théâtre écrits par des vétérans aussi célèbres que Abdul Majid Salik, Ghulam Rasul Mehr, Vaqar Ambalvi, Zafar Ali Khan, Abid Ali Abid, Hamid Nizami, et des nouveaux venus comme Sajjad Haider, Shafi Aqil ou Akbar Lahori ; c'est le premier ouvrage panjabi en prose publié au Pakistan après la partition, et il sera, dès sa parution, au programme des examens de panjabi (*Fāzil*) de l'université du Panjab<sup>630</sup> (aux côtés de *Tirinjan* d'Ahmad Rahi).

#### 5.1.4 L'expansion du groupe :1951-1953

La parution régulière de *Panjābī* marque l'entrée en scène du groupe conservateur, entrée en scène remarquée qui est aussitôt suivie d'une phase d'extension.

Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik et Mohammad Baqir vont recruter des sympathisants à la cause du panjabi en utilisant leur propre réseau de contacts : dans les milieux littéraires pour Faqir Mohammad Faqir, dans les milieux journalistiques pour Abdul Majid Salik, et dans les milieux universitaires pour Mohammad Baqir. Chaque sympathisant nouvellement recruté va annoncer son adhésion dans une déclaration en panjabi, publiée dans la revue. Les déclarations les plus remarquées sont celles de Shorish Kashmiri (qui paraît en octobre 1951<sup>631</sup>), de Hamid Nizami (novembre 1951<sup>632</sup>), d'Akhtar Ali Khan (novembre 1951<sup>633</sup>), et celle de Zafar Ali Khan (décembre 1951<sup>634</sup>). Ghulam Rasul Mehr, le vieux compagnon de route d'Abdul Majid Salik, publiera sa déclaration (intitulée *Bolī dī taraqqī* « Le progrès de la langue ») avec un certain retard, en octobre 1955<sup>635</sup>, mais ses essais en panjabi seront publiés dans la revue dès mars 1952<sup>636</sup>, et cette parution est en soi un signe d'adhésion.

Les directeurs de tous les grands journaux et revues importants du pôle conservateur (*Navā-e vaqt*, *Caṭṭān*, *Zamīndār*) vont donc ainsi proclamer leur adhésion et leur soutien à la cause du panjabi.

Les universitaires les imitent : la déclaration d'Abid Ali Abid paraît en Septembre 1951<sup>637</sup>, celle du professeur de psychologie Taj Mohammad Khiyal en Aout 1952<sup>638</sup>, et celle de

---

<sup>629</sup> Faqir 1952a : 22-23.

<sup>630</sup> Entretien avec Junaid Akram, Lahore 29 juillet 2018.

<sup>631</sup> Kashmiri, Shorish 1951.

<sup>632</sup> Nizami, Hamid. 1951.

<sup>633</sup> Khan, Akhtar Ali. 1951

<sup>634</sup> Khan, Zafar Ali. 1951.

<sup>635</sup> Mehr 1955.

<sup>636</sup> Mehr 1952a.

<sup>637</sup> Abid 1951.

<sup>638</sup> Khyāl 1952.

Mian Bashir Ahmad Vice chancellor de l'université du Panjab en novembre-décembre 1953<sup>639</sup>, vient clore une longue série.

Le mouvement qui se développe alors et dont la revue *Panjābī* est le porte parole reçoit ainsi la caution intellectuelle de toutes ces personnalités qui jouent le rôle de 'banquiers symboliques'<sup>640</sup>; ils engagent ici leur renommée pour la cause du panjabi, et offrent en garantie le capital symbolique qu'ils ont accumulé.

Dans leurs déclarations ces personnalités, connues avant tout pour leurs écrits et interventions en ourdou, s'expriment pour la première fois en panjabi et rappellent l'importance de la langue panjabie. Le journaliste Shorish Kashmiri, tout en faisant part, avec regrets, de sa difficulté à écrire en panjabi et de sa mauvaise connaissance de cette langue dit à quel point le panjabi compte pour lui:

*Ai xiyāl sādde paṛhe likhyām vic 'ādat dī taraḥ rac mac gayā ai ki panjābī bolī dī jholī khulī dhulī na'īm. Maim samajhñā ki ai xiyāl meḥz sādde dimāg dī paidāvār ai. Panjābī nāl sādḍī tārīx dā t'alluq ai. Jirā rasilāpan te jindrī dī ūmc nīmc ais bolī vic ai o šāyad ī kise hor bolī nūm qudrat ne dittī hove (...) Panjābī dī taraqqī maim apñī zindagī dā baṛā zarūrī ḥiṣṣa samajhñā vām. Ai merī badqismatī ai ki maim panjābī hondyām hoyām panjābī vic likhañ paṛhañ dā moḥāvra na'īm rakhdā.*

« Chez les personnes éduquées une idée s'est propagée : le panjabi est une langue quelque peu limitée. Je considère cette idée comme infondée. Notre histoire nous relie au panjabi. La nature n'a fait cadeau d'une telle saveur et de fluctuations si pleines de vie à aucune autre langue qu'au panjabi (...) Je considère le progrès du panjabi comme une part importante de ma vie. Malheureusement, bien que panjabi, je ne sais pas écrire et lire cette langue »<sup>641</sup>.

D'autres personnalités se contentent de déclarations plus générales et plus neutres. Mian Bashir écrit ainsi en décembre 1953 :

*Merā xiyāl ai ki panjābī hoñ dī ḥaiśyat nāl sādḍā sāryām dā sāmjhā farz ai ki asīm apñī mādrī bolī de adab te 'ilm dī taraqqī la'ī ral mil košīš kariye te ode xazāne nūm adab dyām daultām nāl mālāmāl kar diye.*

« Je pense que en tant que panjabis notre devoir commun est de développer ensemble la littérature et les sciences dans notre langue maternelle, et de remplir les réserves du panjabi des richesses de la littérature »<sup>642</sup>.

Ce ralliement au panjabi d'un certain nombre d'intellectuels et d'écrivains qui s'étaient illustrés dans le champ ourdou n'a pas été au goût de tous. Il sera critiqué par Maulana Salahuddin, chef de file des partisans de l'ourdou. Celui-ci verra dans ce ralliement un acte de trahison par rapport à l'ourdou et exprimera ainsi son opinion dans un éditorial d'*Adabī dunyā* en 1954:

*Kaun jāntā thā ki vo zubān jiskī baqā aur jiskā istehkām qayām-e Pākistān ke maqāsid meḥ se ek ehm maqṣad kī ḥaiśyat rakhtā thā is daulat-e xudādād ke vujūd meḥ āte hī m'arīz-e xaṭar meḥ paṛ jā'egī aur vohī log jinkī zubāneḥ iske gun gāte nahīm thaktī thīm uskī ḥaiśyat se munkir aur uske mafād se begāna ho jā'emge ?*

« Qui aurait pu imaginer que cette langue (l'ourdou) - dont la survie et la consolidation étaient un des objectifs fondamentaux de la création du Pakistan - serait menacée dès que ce pays serait créé, et que ceux là même qui à une certaine époque ne se lassaient pas de chanter ses louanges refuseraient un jour de reconnaître sa place et ignoreraient ses avantages ? »<sup>643</sup>.

<sup>639</sup> Bashir 1953.

<sup>640</sup> L'expression est de Pierre Bourdieu (Bourdieu 1977 : 6).

<sup>641</sup> Kashmiri, Shorish 1951 : 46.

<sup>642</sup> Bashir 1953 : 8.

<sup>643</sup> Cité dans Sadid 2004 : 211.



Un groupe de conservateurs partisans du panjabi s'est rapidement formé, dominé par des journalistes vétérans de l'ourdou, certains dont les liens remontent à bien avant la partition (Zafar Ali Khan, Shorish Kashmiri, Abdul Majid Salik, Ghulam Rasul Mehr et Akhtar Ali Khan entretiennent des relations depuis les années 20-30). Font aussi partie de ce mouvement, des universitaires qui ont déjà plus ou moins complété leur trajectoire intellectuelle et professionnelle, et qui cumulent capital symbolique et scolaire.

Hormis Abdul Majid Salik aucun des membres de ce groupe n'a été proche des progressistes. Et même si leur affiliation politique diffère, leur opposition au marxisme et leur foi dans l'Islam comme vecteur d'identité les réunissent.

On remarquera à quel point le profil de ce groupe tranche avec celui du groupe marxiste. Le groupe marxiste, même si il comprend un vétéran - Sharif Kunjahi - est dominé par des débutants (Zahir Babar, Shaukat Ali, Ahmad Rahi, Afzal Parvez), en phase d'ascension, qui appartiennent à la génération qui s'illustre après la partition. Et certains vivent dans des conditions très précaires<sup>644</sup>. Entre les deux groupes existe un écart idéologique, social et générationnel.

Cette phase de recrutement et d'expansion du groupe conservateur se terminera en 1953, avec l'organisation par la *Pak Punjabi League* les 26 et 27 février 1953 d'un séminaire consacré à Varis Shah et d'un symposium poétique à sa mémoire. Il s'agit là d'un événement d'ampleur, qui a lieu dans le hall du YMCA, et auquel assiste et prend part l'élite littéraire et artistique de Lahore<sup>645</sup>. Un certain nombre de personnalités s'expriment pendant le séminaire du 26 février, présidé par Myan Bashir (vice chancellor de l'université du Panjab) : le peintre Abdul Rehman Chughtai, Ghulam Mustafa Sufi Tabassum, Mohammad Baqir, Abdul Majid Bhatti et Ahmad Rahi (nous avons analysé la communication de ce dernier dans le chapitre précédent)<sup>646</sup>.

Le séminaire est suivi d'un symposium poétique en panjabi auquel ont participé Maula Bakhsh Kushta, Ustad Daman, Firozuddin Sharf, Ahmad Rahi, Sharif kunjahi, Abdul Majid Bhatti, Hafiz Hoshiarpuri, Shad Amritsari, Ghulam Hairat et Hakim Nasir<sup>647</sup>.

### 5.1.5 Un discours nouveau et un programme (1951-1953)

Un discours concernant la défense du panjabi et un programme vont être élaborés peu à peu au fil des numéros de *Panjābī* entre 1951-1953. Ils sont clairs et précis, et évitent les ambiguïtés ou les sous-entendus que l'on trouve dans nombre de textes émanant du groupe marxiste.

#### 5.1.5.1 Un discours de défense du panjabi

---

<sup>644</sup> Quelques exemples de la précarité des conditions de vie des jeunes marxistes nous sont fournies par Ahmad Salim dans sa biographie d'Hamid Akhtar (Salim 2010 : 107).

<sup>645</sup> 'Tributes paid to Warris Shah' (*Pakistan Times*, 27 février 1953) et Khan, Mohammad Afzal. 1960 : 54.

<sup>646</sup> La communication d'Ahmad Rahi, qui s'intitule *Panjāb ke 'avāmī adab aur saqāfat kā ṣaḥīḥ tarjumān Vāriś Śāh* « Un vrai porte parole de la littérature et culture populaire du Panjab : Varis Shah » a été publié dans Imroz le 28 Février 1953, et la communication de Ghulam Mustafa Sufi Tabassum (*Vāriś kī Hīr* « Le poème Hīr de Varis Shah ») sera elle aussi publiée dans Imroz le 28 Février 1953.

<sup>647</sup> 'Punjabi mushaira in YMCA hall' (*Pakistan Times* 28 février 1953).

Les membres du groupe conservateur ont hérité d'une tâche délicate : il s'agit pour eux de créer et de formuler un discours de soutien au panjabi et un ensemble de revendications qui ne remettent en question ni le rôle de l'ourdou, ni le scénario idéologique de l'état (théorie des deux nations) et les empêchent d'être associés à la communauté sikhe ou à d'autres mouvements linguistiques (bengali, sindhi etc), mouvements qui sont généralement accusés d'être anti-nationaux ou anti-ourdou.

Les premiers manifestes parus dans *Panjābī* (L'éditorial de septembre 1951 de Faqir Mohammad Faqir<sup>648</sup> et l'essai d'Abdul Majid Salik *Sānūṃ panjābī bolī te faxr ai* « Nous sommes fiers de notre langue panjabe »<sup>649</sup>) s'attachent à désamorcer les accusations que le groupe conservateur pourrait subir, et à offrir un certain nombre de garanties.

L'une des accusations pourrait être l'opposition à l'ourdou (*Urdu-dušmanī*) – accusation qui pesait généralement sur les partisans du bengali). Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik rappellent que le mouvement panjabi ne remet pas en question l'ourdou et reconnaît son importance :

Faqir Mohammad Faqir écrit ainsi :

*Likhṇā onām ai šurū' kītā ai ki ai risāla urdu dī muxālifāt karaṇ la'ī kaḍhyā jā rihyā ai. Kujh sajnām ne ithom tīkar ai likh māryā ai ki panjābī la'ī 'ilmī košīšām da savāl sire toṃ ai ī ḡalt.*

*Kamm de maqṣad nūṃ dūjī vār dohrāndyām hoyām maim khullam khullā ākh deṇām ki 'Panjābī' risāle de kamm dā maqṣad širf panjābī bolī dī taraqqī te odī 'ilmī imdād toṃ sivā hor kujh na'īm. Urdu sāre Pākistān dī sāmjhī zubān ai. Sāḍḍe 'ilm adab te maḏhab dā bahut sārā sarmāya urdu dī khaṭālī vic dhal cukyā ai. Jinūṃ fir apṇī vaḏ'e qaṭ'e te lyāṇā sokhā kamm na'īm.*

« On a commencé à écrire que nous publions cette revue pour nous opposer à l'ourdou. Des amis sont allés jusqu'à écrire qu'il est complètement insensé de vouloir élever le panjabi au statut d'une langue savante.

Je dois donc leur rappeler le but de notre travail, et déclarer sincèrement que la revue *Panjābī* n'a d'autre but que de développer la langue panjabe et l'aider à devenir une langue savante. L'ourdou est la langue commune de tout le Pakistan. Une grande partie de notre capital intellectuel, littéraire et religieux est déjà présent en ourdou. Et le transférer dans notre propre langue ne sera pas une tâche facile »<sup>650</sup>.

Et Abdul Majid Salik rappelle lui-aussi le rôle de l'ourdou et assure les lecteurs qu'il ne remet nullement en question sa légitimité :

*Urdu sāḍḍī qaumī bolī ai. Te Pākistān dī 'imārat dā vaḍḍā tham ai. Bangāli, panjābī, sindhī sarḥadī, balocī āp vic gall kath karde ne te urdu vic ī karde ne. Sāḍḍe sarkārī daftar, sāḍḍe axbār, sāḍḍe radio station, sāḍḍyām filmām, sabb urdu dī sevā vic lagyām hoyām ne. Jis tarah angrez angrezī nūṃ chaḍke zinda na'īm reh sakde ose tarah pākistānī urdu nūṃ chaḍke pākistānī na'īm reh sakde.*

« L'ourdou est notre langue nationale. Et un grand pilier de l'édifice du Pakistan. Lorsque les bengalis, panjabis, sindhis, pachtounes et baloutches se parlent ils le font en ourdou. Nos bureaux, journaux, stations de radios, films sont au service de l'ourdou. On peut dire que de la même façon qu'un anglais ne peut pas survivre sans la langue anglaise, un pakistanais ne peut pas rester pakistanais s'il abandonne l'ourdou »<sup>651</sup>.

---

<sup>648</sup> Faqir 1951a.

<sup>649</sup> Salik 1951b

<sup>650</sup> Faqir 1951a : 2.

<sup>651</sup> Salik 1951b : 9.

Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik rappellent également que l'importance des langues régionales a été reconnue et confirmée par les fondateurs du Pakistan. Faqir Mohammad Faqir déclare :

*Sādde bangāli bhrāvām dī tasalli la'ī ḥazrat Qā'id-e 'azam nūḡ Bangāl vic āp tašrif le jāke ai gall ākhī pa'ī ki bangālyām dī zubān bangāli ī rahegī. Bābā-e urdu maulvī 'Abd-ul Ḥaq de har xutbe vic do cār saṭrām ais mazmūn dyām zarūr mildyām ne jinām vic o šūbā'ī zubānām de ḥaq nūḡ maṇde hoṅ, te ai hove vī kyom na ?'*

« Notre guide suprême s'est lui-même déplacé au Bengale et a dû déclarer – pour la satisfaction des bengalis – que leur langue resterait le bengali, et dans chacun des discours du père de l'ourdou Maulvi Abdul Haq on trouve 4 ou 5 lignes dans lesquelles il rappelle qu'il reconnaît les droits des langues régionales »<sup>652</sup>

Abdul Majid Salik lui fait écho :

*Yād rakho, ai bilkul galī ai pa'ī Pākistān de vaḡde leader yā Pākistān dī ḥukūmat de tham panjābī bolī nūḡ taraqqī deṅ dī košīš nūḡ burā samjhāṅge. O āp sau da'ā keh cuke ne pa'ī šūbyām dyām bolyām dī taraqqī Pākistān de adab dī taraqqī ai, te ais taraqqī tom urdu zubān nūḡ koī nuqṣān na'īm pahūḡc sakdā.*

« Souvenez vous ! Il est complètement faux de penser que les grands leaders du Pakistan ou les piliers du gouvernement pakistanais verraient d'un mauvais œil toute initiative visant à développer la langue panjabe. Ils ont eux même dit cent fois que le progrès des langues des provinces va avec le progrès de la littérature du Pakistan et que ce progrès ne nuira pas à la langue ourdoue<sup>653</sup> ».

Enfin, tous les deux offrent une garantie : le mouvement qu'ils viennent de lancer n'empruntera pas une voie similaire à celle qu'ont emprunté les partisans du bengali et ils ne demanderont pas un statut de langue officielle pour le panjabi, aux côtés de l'ourdou. Faqir Mohammad Faqir assure les lecteurs que les demandes de son groupe ne concerneront que le Panjab :

*Panjāb dyām juḡrāfyā'ī ḥaddām tīkar asīm panjābī bolī dā qudratī ḥaq maṇde ho'e onūḡ hor taraqqī deṅā te ode la'ī 'ilmī rivāj nūḡ vadhānā zarūr cāhṅe ān. Sāḡdā xiyāl ai ki ai koī 'aib dī gall vī na'īm.*

« Nous reconnaissons les droits naturels du panjabi et voulons le développer et élargir son utilisation dans la sphère intellectuelle, seulement à l'intérieur des limites géographiques du Panjab. Et nous pensons qu'il n'y a pas de mal à ça »<sup>654</sup>.

Et Abdul Majid Salik déclare catégoriquement :

*Pākistān vic vifāqī saṭaḡ utte urdu dī jaga panjābī na'īm le sakdī.*

« Le panjabi ne peut pas remplacer l'ourdou au niveau fédéral »<sup>655</sup>.

### 5.1.5.2 Une réponse à Maulana Salahuddin Ahmad.

<sup>652</sup>Faqir 1951a : 3. Faqir Mohammad Faqir fait ici sans doute référence à une résolution adoptée pendant la deuxième conférence ourdou de Karachi qui s'était tenue les 14 et 15 avril 1951, selon laquelle le progrès de l'ourdou ne nuirait pas aux langues régionales. (Salik 1964 : 39-40). Cette position conciliatrice tranchait avec celle de la conférence qui s'était tenue à Lahore en mars 1948, pendant laquelle Maulvi Abdul Haque avait appelé au sacrifice des langues régionales au profit de l'ourdou.

<sup>653</sup> Salik 1951b : 9.

<sup>654</sup> Faqir 1951a : 2.

<sup>655</sup> Salik 1951b : 9.

Le discours développé dans les premiers numéros de *Panjābī* apparaît à bien des égards comme une réponse aux positions de maulana Salahuddin Ahmad (dont nous avons examiné les positions dans notre deuxième chapitre). Sans citer néanmoins le nom de ce dernier (mais ses positions sont bien connues) Abdul Majid Salik et Hamid Nizami dans leurs essais prennent le contre-pied de ses positions : Maulana Salahuddin souhaitait que l'ourdou vienne remplacer le panjabi, et Abdul Majid Salik lui répond :

*Sāḍḍe ṣūbe dī bolī, sāḍḍī mādrī zubān jide vic asīm rāt din apṇe gharām vic te apṇe dostām yārām nāl gallām karṇe āṃ panjābī ai. Te qayāmat tak panjābī ī rahegī. Ais dī jaga urdu na īṃ le sakdī. Lokām dī mādrī zubān badal deṅ dī koṣīṣ fītrat de xilāf ai.*

« La langue de notre province, notre langue maternelle que nous parlons nuits et jours dans nos maisons et avec nos amis est le panjabi. Et restera le panjabi jusqu'à la fin du monde. L'ourdou ne peut pas la remplacer. Tenter de remplacer la langue maternelle des gens c'est aller contre la nature »<sup>656</sup>

Hamid Nizami lui fait écho :

*Urdu te panjābī ais ṣūbe vic kyom nāl nāl na īṃ cal sakdyān ? Urdu dī apṇī thām ai, o sāḍḍī qaumī te mulkī zubān ai te koī ṣak na īṃ ki odā rutba ais liḥāz nāl panjābī tom ūmcā ai. Par panjābī dī vī apṇī thām ai te o thām ode kolom khohṇī na īṃ cāhīdī.*

« Pourquoi l'ourdou et le panjabi ne pourraient pas être utilisés côte à côte ? L'ourdou a sa propre place. C'est notre langue nationale et officielle, et il n'y a donc pas l'ombre d'un doute que son rang est supérieur à celui du panjabi. Mais le panjabi a aussi sa place et on ne peut pas la lui enlever »<sup>657</sup>.

Maulana Salahuddin mettait également l'accent sur la nécessité de parler ourdou aux enfants, pour leur permettre de mieux s'adapter à l'école. Et cette nécessité est remise en question par Hamid Nizami dans un essai de novembre 1951 intitulé *Panjābī dī ibtidā'ī t'alīm* « L'instruction primaire en panjabi ». Il raconte l'expérience qu'il a faite auprès de ses enfants en leur parlant en panjabi et non en ourdou :

*Asīm ghar vic urdu ī bolṇe āṃ. Te mere dost 'azīz vī baccyām nāl urdu ī bolde ne. Bacce vī urdu ī bolde ne par jadoṃ tom maim tajurba kītā te ai 'ajīb gall note kītī pa'ī baccā baṛī ravānī nāl gall kardā kardā kadī kadī aṭak jāndā ai. Vaja ai ki koī xāṣ lafz hondā ai odī urdu onūṃ na īṃ āndī te o gall kardā kardā socīm pai jāndā ai. Par jadoṃ vī ode nāl panjābī vic gall bāt kītī te o kade na īṃ aṭakdā te farfaṛ boldā jāndā ai.*

« Nous parlons seulement ourdou à la maison. Mes amis et proches parlent seulement ourdou avec mes enfants. Mes enfants parlent seulement l'ourdou mais depuis que j'ai fait cette expérience j'ai observé ce fait étrange qu'un de mes enfants parle ourdou avec un grand débit mais s'arrête soudain. Parce qu'il pense soudain à un mot dont il ne connaît pas l'équivalent en ourdou. Et lorsque j'ai parlé avec lui en panjabi il ne s'arrêtait pas et son débit était rapide »<sup>658</sup>.

Et il en tire la conclusion suivante :

*Baccyām dī ibtidā'ī t'alīm te zarūr mādrī zubān vic hoṇī cāhīdī ai. Ais vāṣte ki dūjī zubān bacce de zehṇ te baṛā bojḥ pāndī ai te jai t'alīm dā zarī'a koī dūjī zubān hove te bacce dā zehṇ ikk thām te āke ruk jāndā ai.*

---

<sup>656</sup> Salik 1951b : 10.

<sup>657</sup> Nizami, Hamid 1951 : 11.

<sup>658</sup> Nizami, Hamid 1951 : 12.

« L’instruction des enfants doit se faire dans la langue maternelle. Car une deuxième langue place un poids sur son esprit. Et si l’instruction est donnée dans une deuxième langue à un certain moment l’esprit de l’enfant cesse de progresser »<sup>659</sup>.

La position de Hamid Nizami est aux antipodes de celle de Maulana Salahuddin Ahmad : il n’est plus question d’adapter les enfants à l’école en leur parlant en ourdou, mais à l’école de s’adapter aux enfants, en utilisant le panjabi comme moyen d’instruction.

### 5.1.5.3 Un programme

Les membres du groupe conservateur présentent peu à peu un programme, au fil des essais qu’ils font paraître dans *Panjābī*. La reconnaissance du panjabi comme langue officielle en est bien entendu absente. Les objectifs de ce programme sont répartis en trois domaines : le domaine littéraire, le domaine éducatif, et l’aménagement du corpus.

#### 5.1.5.3.1 Le domaine littéraire

Un renouvellement de la littérature panjabe et le développement de sa prose sont les deux objectifs à atteindre.

Faqir Mohammad Faqir appelle à un renouvellement de la littérature panjabe, de ses formes et de ses thèmes, et prône une littérature dénuée de sentimentalisme et de pathos, véhiculant un message dynamique et positif qui servira la nation<sup>660</sup> Son essai *Panjābī vic inqilāb dī lor* « La littérature panjabe a besoin d’une révolution » paru en Septembre 1951 est un manifeste en faveur de cette nouvelle littérature. Faqir Mohammad Faqir y interpelle les écrivains panjabis, fustige la littérature ‘pleurnicharde’ qu’ils ont produite jusqu’à maintenant et fait l’apologie d’une littérature inspirée qui motivera la nation :

*Meryām akhām vic akhām pāke javāb deo ki ais samai asīm ais randyām vāṅgar vaiṅ kardī sogvār ranām vāṅgoṃ rondī paṭdī te jhūṭhe athrūām vic tardī šā’irī nāl samundarām de mace ho’e xūnī ṭūfānām de sinyān te jahāz calā sakṇe āṃ ? (...) Koī āzād qaum eho jihī dilām de lak taroraṅ vāī šā’irī dā kiṅṅām ko cir sāth de sakdī ai ? Asīm apṇe āle duwāle de adab vall nazar mārde ho’e khule dil kyom na ākh diye ki sādḍā adab mārā te rogī ai, besurt suttā pyā behrūpyā ai, banāvaṭī te bejān ai ? (...) Apṇe adab te šā’irī de juśse vic zindagī dī ratt paidā karaṅ dā jatan karo ! Apṇe pyāre vaṭan laṭ āzād dilām vāṅgoṃ dhaṛakde ho’e lafz jorke zindagī de ajehe sabaq likho jinānūṃ qaum kadī na bhull sake !*

« Regardez moi dans les yeux et répondez moi : pouvons nous faire voguer notre barque sur la poitrine des tempêtes meurtrières de la mer à l’aide d’une poésie qui gémit comme une veuve, pleurniche comme une femme triste et nage dans les fausses larmes ? (...) Jusqu’à quand une nation libre peut-elle accompagner une poésie qui brise les cœurs comme la notre ? Après avoir examiné la littérature produite autour de nous pourquoi ne pas reconnaître qu’elle est faible et malade, artificielle et sans énergie, comme un saltimbanque qui a perdu conscience et dort ? (...) Essayez de faire couler dans les veines de votre poésie le sang de la vie. Agencez ensemble pour votre patrie aimée des mots qui palpitent comme des cœurs libres, donnez une leçon de vie que votre nation sera incapable d’oublier ! »<sup>661</sup>.

<sup>659</sup> Nizami, Hamid 1951 : 12.

<sup>660</sup>Ce n’est sans doute pas une coïncidence si cette description s’adapte parfaitement à la poésie de Faqir lui-même, poésie nationaliste et poésie de l’action.

<sup>661</sup> Faqir 1951c : 18.

Dans *Bolī dī taraqqī* « Le progrès de la langue », un essai paru dans le numéro de septembre-octobre 1955 de *Panjābī* Maulana Ghulam Rasul Mehr propose un programme qui permettrait au panjabi de devenir une langue savante (*ilmī zubān*), et met l'accent sur le rôle que peut jouer la prose dans le développement et la diffusion du panjabi:

*Jitthom tīkar sādḡī mādrī bolī panjābī dā t'alluq ai ode māzī vic odī nazm dā hiṣṣa jinnām rauṣan ai naṣr dā pehlū onām ī kamzor te holā ai (...) Ajj asīm vī apnī bolī dī naṣr vall tavajju diye te aide vic maḡhab tārx cange cange novel te ḡrāme likhiye te dūjyām zubānām dyām cangyām cangyām kitābām de vī tarjume kariye, te mairnūm yaqīn ai paṭ asīm aide laṭ sattām aḡhām varhyām vic baṛā kamm kar lāmge, te jad sādḡī imī loṛ gharom pūrī ho jā'egī asīm apnī ai pyās bujhān laṭ bāhar kyom jāmge ?*

« En ce qui concerne notre langue maternelle, le panjabi, on peut dire que dans le passé sa poésie était « riche » mais sa prose faible et limitée (...) maintenant si nous nous concentrons sur la prose de notre langue et écrivons en panjabi à propos de la religion et de l'histoire, produisons de bons romans et de bonnes pièces de théâtre et traduisons des livres écrits dans des langues étrangères alors je suis certain qu' en l'espace de sept ou huit ans nous pourrons faire de gros progrès et lorsque nos besoins intellectuels seront satisfaits par notre propre langue nous n'aurons pas à aller voir ailleurs pour épancher notre soif<sup>662</sup> ».

### 5.1.5.3.2 Le domaine éducatif

Dans ce domaine, *Panjābī* veut atteindre deux objectifs : l'emploi du panjabi comme medium d'instruction à l'école primaire et la réouverture du département de panjabi de l'Oriental College fermé depuis la partition.

La position des conservateurs concernant l'emploi du panjabi à l'école est précisée dès septembre 1951 par Mohammad Baqir dans son essai *Panjāb te panjābī* « Le Panjab et le panjabi » :

*Ai maṇī hoṭ gall ai ki ajkal kaī panjābī bacce hazārām te lakhām dī t'adād vic primary schoolām vicom paṛhke nikalde ne par jīre bacce school chaḡ dende ne o sāre de sāre kujh sālām b'ad fir anpaṛh ban jānde ne. Kyomki schoolom bāhar nikalke zindagī de kārobār vāṣṭe onām dā urdu nāl koī vāh naṭīm paindā. Orhak o holī holī likhṇā paṛhṇā bhull jānde ne. Jai primary takk onānūm panjābī paṛhāṭ jāve te o school chaḡke vī kadī na zubān nūm bhullaṇ, sagom jai onām vāṣṭe mulk vic axbār risāle te kitābām panjābī vic chapde rehṇ te o āp ī hor zyāda paṛhaṇ lag pain. Bhāvem o school na ī jāṇ sagom ai vī ho sakdā ai ki o hoṣ sambhālke fir urdu paṛhṇī vī āp ī sikh lain. Merā apṇā xiyāl ai ki primary tak Pākistān de panjābī bolāṇ samjhaṇ vālyām 'ilāqyām vic panjābī ḡarūr paṛhāṭ jāṇī cāhīdī ai. Jai ai ho jā'e te lok baṛī jaldī paṛhaṇ likhaṇ sikh jāṅge te paṛhaṇ likhaṇ ais tarāḡ sikh jāṅge ki fir kadī bhullaṇ naṭīm lage.*

« C'est une réalité que de nos jours des milliers et centaines de milliers d'enfants panjabis passent par l'école, mais ceux qui la quittent deviennent illettrés après quelques années. Car après avoir quitté l'école ils n'ont plus jamais affaire à l'ourdou. Et à la fin ils ne savent plus lire ni écrire. Si le panjabi leur était enseigné à l'école primaire ils n'oublieraient pas la langue une fois qu'ils auraient quitté l'école, et si des journaux, revues et livres étaient publiés pour eux en panjabi alors ils liraient encore plus. Même si ils ne vont pas à l'école il est possible qu'une fois adultes ils apprennent également à lire l'ourdou. Je pense que dans les régions panjabiphones l'instruction à l'école primaire devrait être en panjabi. Si cette mesure est adoptée les individus apprendront vite à lire et écrire et l'apprendront de telle façon qu'ils ne l'oublieront jamais »<sup>663</sup>.

<sup>662</sup> Mehr 1955 : 10.

<sup>663</sup> Baqir 1951 : 15-16.

Faqir Mohammad Faqir poursuit parallèlement un combat pour que le panjabi soit réintroduit à l'université, et cette cause lui tient tant à cœur que pour faire entendre sa voix il utilise les colonnes d'un des journaux les plus populaire de cette époque (mais dont il ne partage pas la ligne idéologique) : *Imroz*. La large diffusion de ce journal garantit que sa voix sera entendue par le plus grand nombre. Le 1<sup>er</sup> février 1953 il lance dans *Imroz* un appel à réintroduire les cours de panjabi :

*Des dī vanḍ vele jinne panjābī nāl hor kaī apṇe te opre ghāṭe ho'e othe sab toṃ vaḍḍā ikk zūlm Punjab University ai kītā ki cup capetyām ī ose vele Oriental College dyām panjābī jamā'atām Honors in Punjabi, High proficiency te Proficiency in Punjabi trīve band kar dittyām. University de ais zūlm nūṃ sab toṃ vaḍḍā zūlm maiṃ ais karke akhyā ai ki ikk 'ilmī idāre valloṃ 'ilm dā sangh ghutyā gayā ai. Ai o ṭikāne ne jinām nūṃ asām 'ilm 'ām karaṅ la'ī qā'im kītā sī. Na širf apṇe šūbe dī zubān nūṃ ainām band karaṅ dī košiš kīti sagom ode 'ilmī vaqar nūṃ ikk ajeḥā dhakkā lāyā ai jide nāl o ajj panj varhyām toṃ ṭhiṭhambornā ho'ī beh rahī ai. Punjab university dā panjābī nāl ajeḥā sulūk matra'ī māṃ vālā sulūk ai, jinūṃ ḡairatmand panjābī xabre bahutā cir na sahār sakaṅ (...) Aidom vadh šarm dī gall sādḍe la'ī hor kī ho sakdī ai ki sādḍī university vic spanish te german zubān vargyām opryām zubānām de paṛhaṅ paṛhāṅ dā intezām te hove par apṇe šūbe dī zubān de honde intezām nūṃ vī band kar dittyā jā'e. Pata na'īm ḡulāmī de ai purāne chāle hor kadam tīkar aise ṭarām calaṅge ?*

« Au moment de la partition, alors que panjabis et non-panjabis ont porté préjudice à cette langue , la plus grande injustice a été causée par l'université du Panjab, qui sans avertir personne a arrêté les cours de panjabi qui se tenaient à l' Oriental College, soit les cours de *Honors (BA)*, *High proficiency ('Ālim)* et *Proficiency (Fāzil)*. C'est la plus grande injustice de toutes parce qu'un établissement d'enseignement a tordu le cou au savoir. Et ce même établissement avait été fondé pour propager l'éducation ! On n'a pas seulement arrêté les cours mais porté un tel coup au statut du panjabi que cette langue n'a pas pu s'en remettre pendant ces 5 dernières années. Ce comportement est discriminatoire et nos fiers panjabis ne pourront pas le supporter plus longtemps (...) Le plus honteux c'est que des langues étrangères comme l'espagnol et l'allemand sont enseignées alors que l'enseignement de la langue de notre province a été arrêté. Dieu sait jusqu'à quand les stigmates de notre esclavage subsisteront ? ».

### 5.1.5.3.3 L'aménagement du corpus

Deux objectifs sont fixés en matière d'aménagement du corpus : la sélection d'un parler sur lequel se fondera la norme écrite du panjabi et la rédaction d'un dictionnaire

Faqir Mohammad Faqir souligne dès décembre 1951 dans un éditorial de *Panjābī* la nécessité d'identifier un parler qui deviendra le fondement de la norme écrite panjabe, et propose de choisir le parler du district de Gujranwala, pour des raisons de prestige et de centralité :

*Ajj sādḍī pun cām dā ṭorā irāde nāl ai ī ai pa'ī asīm panjābī dī nīmḥ ais bolī te rakhye. Gujrānvāle nāl Vāris Šāh te Ḥāfiz Barxurdār horām dā qudratī te purānā t'alluq jītthe sādḍe ais irāde dā imdādī ai ai othe sādḍe Panjāb dī markazī ḥaiśyat vī aise zil'e nūṃ ḥāšil ai. Te Lahore, Sialkot, Gujrat, Sargodhā, Lyallpur, Šaixupurā sāre aidā ālā duwālā ne.*

« Nous nous sommes livrés à une recherche au terme de laquelle nous avons décidé de fonder notre norme sur ce parler. La relation naturelle ancienne que Gujranwala entretient avec Varis Shah et Hafiz Barkhordar, ainsi que la place centrale de ce district au sein du Panjab nous ont fait prendre cette décision. Car il est entouré par les districts de Lahore, Sialkot, Gujrat, Sargodha, Lyallpur et Sheikhpura »<sup>664</sup>.

<sup>664</sup> Faqir 1951f : 5.

La nécessité de rédiger un dictionnaire panjabi est indiquée par Sardar Khan dans un essai intitulé *Panjābī luḡat* « Le dictionnaire panjabi » publié dans le numéro de Janvier février 1953 de *Panjābī*<sup>665</sup>.

Première raison indiquée : un dictionnaire contribuera à la normativisation de la langue, et à l'intercompréhension entre locuteurs de différents parlers :

*Panjābī luḡat dī tāṃ ais laṭ vī zyāda ṣarūrat meḥsūs hondī ai ki ainām panjābī dyām van savanyām bolyām nūṃ mel jūl karke ik saḯ dhaj dī utalle darje dī bolī ban jāve jīṭ tamām panjābī bolaṃ vālyām dī sāmjhī likhat dī bolī kahāve, naṭṭam tāṃ ḥāl ais velām ai ai paṭ ikk 'ilāqe dā admī dūje 'ilāqe dī bolī nūṃ pūrī ṭarām naṭṭam samajhdā ai.*

« La nécessité d'un dictionnaire panjabi se fait ressentir. Grâce à lui on créera une langue de prestige qui intégrera les différents parlers et deviendra la norme écrite commune aux locuteurs de panjabi ; car à l'heure actuelle un individu d'une région ne comprend pas complètement le parler d'une autre région »<sup>666</sup>.

Deuxième raison : un dictionnaire proposera des alternatives lexicales aux mots ourdou couramment employés en panjabi. Il permettra donc au panjabi de garder une identité distincte, et le protégera contre l'assimilation à l'ourdou :

*Jis ṭarām urdu vic 'arabī te fārsī dā bharmār karke 'afardū ban gaṭ ai ais ṭarām kite huṃ panjābī dā xaṭ maṭṭ hoke pardū na ban jāve. Merā maṭṭab ai ve paṭ panjābī dā vujūd xāliṣ rave te kite o na hove ki panjābī nūṃ urdu dī gām vārī te hazārī yā anpaṛhyām dī bolī samajh littā jāve.*

« En surchargeant l'ourdou de mots arabes et persans une langue a été créée qui répond au nom de *afardou*<sup>667</sup>, et il ne faudrait pas qu'en mélangeant le vocabulaire ourdou au panjabi on obtienne une langue que l'on nommera *pourdou*. Ce que je veux dire c'est que le panjabi devrait demeurer une langue distincte et ne devrait pas finir par être vu comme une version paysanne et vulgaire de l'ourdou, comme le parler des illettrés »<sup>668</sup>.

L'importance symbolique du dictionnaire ne peut pas non plus être niée : à cette époque, alors que les mouvements linguistiques prennent de l'ampleur au Pakistan, rédiger un dictionnaire aide à affirmer l'existence séparée et la richesse d'une langue. Voilà sans doute la raison pour laquelle la rédaction d'un dictionnaire était aussi une des priorités du *Sindhī Adabī Board* nouvellement fondé (et allait être une des priorités de l'académie bengalie).

## 5.1.6 La *Panjabi cultural society* (1954)

### 5.1.6.1 Le lancement controversé de la *Punjabi Cultural Society*

La *Pak Punjabi League*, qui avait été fondée lors de la réunion du Dyal Singh College de 1950 n'avait pas été très active depuis sa création. En fait, on ne lui connaît qu'une activité, l'organisation du séminaire et du symposium poétiques dédiés à Varis Shah en février 1953.

En juin 1954, Abdul Majid Salik décide de la remplacer par une nouvelle organisation, la *Punjabi Cultural Society*. Son président est Abdul Majid Salik lui-même, et son secrétaire général Mohammad Afzal (secrétaire du conseil de l'enseignement secondaire, sur l'intervention duquel *Tirinjan* avait été mis au programme des examens de panjabi de l'université du Panjab<sup>669</sup>). Son trésorier est l'avocat Chaudhry Mohammad Ismail Bhatti,

<sup>665</sup> Khan, Sardar. 1953.

<sup>666</sup> Khan, Sardar. 1953 : 26.

<sup>667</sup> Néologisme créé en joignant les mots *arabi* « arabe » *fārsi* « persan » et *urdu*.

<sup>668</sup> Khan, Sardar. 1953 : 26-27.

<sup>669</sup> Malik, Rauf 2017 : 252.



et son comité exécutif comprend Massud Khaddarposh (secrétaire à l'agriculture auprès du gouvernement provincial du panjab), Sufi Tabassum, Safdar Mir, Aziz Ahmad Bhatti, l'avocat Khizr Taimiti, Abdul Majid Bhatti, Faqir Mohammad Faqir, Hakim Nasir, Joshua Fazal Din et Chaudhry Afzal Khan (fils du poète Maula Bakhsh Kushta)<sup>670</sup>. Les éléments conservateurs dominant dans ce groupe: Sur les 13 membres cités Safdar Mir et l'ambivalent Abdul Majid Bhatti sont les seuls individus associés au pôle marxiste. Sharif Kunjahi, Ahmad Rahi, Afzal Parvez et Ustad Daman n'en sont pas membres. La *Punjabi Cultural Society* est donc avant tout porte-parole du groupe conservateur.

A l'occasion de la fondation de cette organisation Abdul Majid Salik avait donné une conférence de presse dans laquelle les objectifs de l'organisation et la liste de ses membres avaient été révélés. La présence parmi les membres de Safdar Mir, intellectuel connu pour son affiliation au pôle marxiste, avait suscité une vive réaction dans le pôle conservateur, qui s'était manifestée par la publication d'un article incendiaire dans le quotidien *Jang* « Combat » le 13 juin 1954, accusant Abdul Majid Salik de diriger l'organisation avec le concours des communistes et de vouloir promouvoir une forme de régionalisme agressif (*Ṣūba-parastī*)<sup>671</sup>.

Abdul Majid Salik prend la plume pour répondre à cet article, et écrit une lettre adressée au rédacteur en chef de *Jang*, lettre publiée dans *Jang* le 26 juin 1954. Dans cette lettre il rejette ces accusations de collusion avec les communistes, et explique que la *Punjabi Cultural Society* est une organisation apolitique, et que ses membres sont de tous bords:

*Jang ne bār bār likhā hai ki maim ne communiston ko lekar ye tehrīk jāri kī. Hālāṃki ab tak 'Cultural society' meṃ ek bhī communist member nahīm hu'ā. Mere xiyālāt sāre mulk ko m'alūm haiṃ. Maim adab-o zubān ke m'āmlē meṃ camp qā'im karne aur firqē banāne kā saxt muxālif hūṃ. Mere nazdīk Jamā'at-e islāmī, Islām league, 'Avāmī muslim league, Communist party, Taraqqī-pasand anjuman, ġaraz tamām partyon ke š'orā-o adbā hamāre adab-o š'er kī xidmat ke yaksām ḥaqdār haiṃ. Aur mere nazdīk yaksām moḥtaram haiṃ (...) Ab tak kōi ištirākī is society meṃ šāmil nahīm hu'ā, balki ye sarkārī aur nīm-sarkārī mulāzimon, vakīlon aur ḥukūmat se t'āvun karne vālon par muštamil hai. Go uskī memberī kā darvāza har us šaxṣ par khulā hu'ā hai jis kī tā'id society ke do member kar deṃ.*

« Le journal *Jang* a répété à plusieurs reprises que j'ai créé ce mouvement avec l'aide des communistes. Même si jusqu'à maintenant il n'y a pas eu un seul membre communiste au sein de la *Punjabi Cultural Society*<sup>672</sup>. Le pays tout entier connaît mes idées. Je suis opposé à la création de camps et de sectes dans la sphère littéraire. Je pense que les poètes et écrivains de tous les partis – qu'ils soient affiliés au *Jamā'at-e islāmī*, à la *Islam League*<sup>673</sup>, à la *Awami Muslim League*, au parti communiste ou à l'association progressiste ont le droit de servir la littérature. Et ils sont tous à mes yeux dignes de respect (...) Jusqu'à maintenant il n'y a pas eu un seul communiste dans cette organisation. Elle est constituée de fonctionnaires de l'état et d'institutions semi-étatiques, d'avocats et d'individus qui collaborent avec le gouvernement. Tout individu dont l'adhésion est soutenue par deux autres membres peut y adhérer. »<sup>674</sup>

Ce type de défense est plus que nécessaire, car la situation est délicate. Le mois suivant – en juillet 1954 – le parti communiste, l'organisation progressiste et le PPH vont être

<sup>670</sup>Khan, Mohammad Afzal. 1960 : 54.

<sup>671</sup>Nous n'avons malheureusement pas pu trouver les numéros de *Jang* de cette époque, et nous ne **les** connaissons donc que par le résumé qu'en fait Abdul Majid Salik dans sa réponse (Salik 1964 : 38-39).

<sup>672</sup>Ce qui est techniquement vrai : Safdar Mir n'était pas un membre du parti communiste.

<sup>673</sup> Parti fondé à Lahore en octobre 1947 par Allama Mashriqi, pour continuer l'action politique du mouvement *Khaksar* qui avait été dissout par son fondateur en juillet 1947.

<sup>674</sup>Salik 1964 : 41-42.

interdits. Dans ce climat, même un soupçon d'affiliation ou de soutien au pôle marxiste était suffisant pour faire interdire une organisation. Quant à l'accusation de régionalisme formulée dans l'article de *Jang* Abdul Majid Salik y répond ainsi :

*Maiṃ ṣūbā'ī zubānoṃ ke adab ko taraqqī dene kā hameṣā ḥāmī rahā hūṃ. Lekin merā 'aqīda hai ki urdu ke sivā koī dūsrī zubān Pākistān kī qaumī aur sarkārī zubān taslīm nahīṃ kī jā saktī. Bangālī, paṣṭo, sindhī, balocī, gujrātī, kaṣmīrī zubāneṃ hamāre ṣūboṃ aur b'āz barādāryoṃ kī mādrī zubāneṃ haiṃ. Aur unmeṃ adab-o ṣ'er kā xāṣā ḥaxīra maujūd hai. Ye ḥaxīra Pākistān kī daulat hai. Usko meḥfūz rakhnā aur taraqqī denā Pākistān kī xidmat hai. Lekin agar unmeṃ se kisī zubān ke ḥāmyoṃ ne bhī ye irāda kiyā kī vo apnī zubān ko Pākistān kī qaumī o sarkārī zubān banā'eṃge yā apne hī ṣūboṃ meṃ sarkārī aur t'alīmī zubān qarār deṃge to maiṃ unkī saxt muxālifat karūṃgā...Islīye agar panjābī adab kī is teḥrīk ko xālīṣ adabī teḥrīk kī ḥaiṣyat se calānā maqsūd hai aur ismeṃ kisī qism kī syāsat ko dāxil karnā manzūr nahīṃ to merī xidmat ḥāzīr hai (...) Ṣūba-parastī mere ḥehn se nihāyat b'ā'īd hai. Maiṃ Pākistān kī ṣīrf sālimiyat hī kā nahīṃ balki ṣaqāfatī sālimiyat kā bhī dil-o jāṃ se ḥāmī hūṃ.*

« J'ai toujours été en faveur du développement des littératures des langues régionales. Mais je suis également convaincu qu'aucune langue hormis l'ourdou ne peut être reconnue comme langue nationale et officielle du Pakistan. Le bengali, le pachto, le sindhi, le balotchi, le goujrati et le cachemiri sont les langues vernaculaires de nos provinces et langues maternelles de quelques communautés. Et elles disposent d'un corpus littéraire assez étendu. Ce corpus est le trésor du Pakistan. Le sauvegarder et le développer revient à servir le Pakistan.

Si les partisans d'une de ces langues décident de faire de leur langue une langue nationale et officielle du pays, ou décident de la déclarer langue d'instruction et langue officielle de leur province alors je m'opposerai à eux...En revanche si ce mouvement en faveur de la littérature panjabe reste purement littéraire et si l'on n'y laisse s'introduire aucun type de politique je suis à son service (...) Le régionalisme est une chose bien éloignée de mes préoccupations. Je suis en faveur de l'unité du pays, et du fond du cœur pour son unité culturelle »<sup>675</sup>.

Puis Abdul Majid Salik rappelle les circonstances dans lesquelles la *Punjabi Cultural Society* a vu le jour, et son projet initial : encourager l'écriture de prose en panjabi.

*Bāt ṣīf itnī hai ki ek daf'a maiṃ ne apne dostoṃ ke sāmne is amr kā izḥār kiyā ki panjābī zubān meṃ ṣ'er kā ḥaxīra to kāfī hai lekin naṣr bahut kam hai. Panjābīyoṃ ko apnī mādrī zubān kī naṣr kī ṭaraf tavajju mabzūl karnī cāhīye (...) Mere nazdīk panjābī zubān meṃ naṣr likhne kī xwāḥiṣ kisī a'itbār se qābil-e a'itrāz nahīṃ hai. Xwā zakī-ul ḥis ḥazrāt ko ismeṃ baṛe baṛe qaumī xaṭre poṣīda nazar āte haiṃ.*

« Ce qui c'est passé c'est qu'un jour j'ai mentionné à mes amis que beaucoup de poésie a été écrite en panjabi mais peu de prose. Et que les panjabis devraient se tourner vers la production de prose dans leur langue maternelle (...) A mon sens, le désir d'écrire de la prose en panjabi n'est pas répréhensible. Même si quelques personnes remarquablement intelligentes ont vu là de grands dangers pour notre nation »<sup>676</sup>.

Enfin, Abdul Majid Salik contre-attaque, attirant l'attention du rédacteur en chef de *jang* sur une discrimination dont est victime la langue panjabe : le gouvernement publie une revue officielle dans chaque langue, sauf en panjabi :

*Mudīr-e jang ne mulāḥiza farmāyā hogā ki ḥukūmat-e Pākistān ke ṣīga-e matbū'āt ne urdu ke 'Māh-e nau' ke sāth sāth 'Nanprūn' (paṣṭo), aur 'Nāī zindagī' (sindhī) aur bangālī risāle bhī jāī kar rakhe haiṃ, balki panjābīyoṃ ko ṣīkāyat hai ki is m'āmle meṃ unke sāth saxt*

<sup>675</sup> Salik 1964 : 37-39.

<sup>676</sup> Salik 1964 : 39-43.

*nā-inṣāfī ho rahi hai ki panjābī zubān kā koī risāla ḥukūmat-e Pākistān ke zair-e ehtimām jāri nahīm kiyā gayā.*

« Le rédacteur en chef de *Jang* aura remarqué que le département des publications du gouvernement du Pakistan a commencé à publier aux côtés de la revue en ourdou 'māh-e nau' le revue en pachto *Nanprūn* « De nos jours », la revue en sindhi *Naī zindagī* « Nouvelle vie » ainsi qu'une revue en bengali. Mais les panjabis se plaignent qu'une injustice a été commise à leur égard, car jusqu'à maintenant aucune revue en panjabi n'a paru sous l'égide du gouvernement du Pakistan »<sup>677</sup>.

### 5.1.6.2 Les activités de la *Punjabi Cultural Society*

La *Punjabi Cultural Society* a à son actif l'organisation de deux événements un symposium poétique le 16 juin 1954 et des réunions littéraires hebdomadaires.

-Pour se faire connaître, la *Punjabi Cultural Society* organise un grand symposium poétique panjabi, le 16 juin 1954 au théâtre en plein air de Lawrence garden, au cours duquel les poètes du panjabi Ustad Hamdam, Ustad hamdam, Firoz Din Sharf, Maulana Bakhsh Kushta, Faqir Mohammad Faqir, Joshua Fazal Din et les poètes de l'ourdou Ahmad Nadim Qasmi, Sufi Tabassum, Hafiz Jalandhari, Qayum Nazar et Abdul Majid Salik récitent leurs poèmes<sup>678</sup>. Le ministre en chef du Panjab Feroz Khan Noon assiste à ce symposium et d'après Chaudhry Afzal Khan :

*Onām ais muṣā'ire nūm barā ṣalāḥyā te panjābī adab dī taraqqī la'ī har koṣiṣ vic sarkārī madad dā v'ada kītā.*

« Il a loué ce symposium et promis l'aide du gouvernement pour chaque initiative visant au développement de la littérature panjabe »<sup>679</sup>.

La participation du ministre en chef est un événement considérable, et montre l'importance que le gouvernement accordait aux initiatives lancées par la personnalité du monde littéraire et journalistique qu'était Abdul Majid Salik.

Quant aux déclarations faites par Feroz Khan Noon, elles restent prudentes : il se prononce sur le développement de la littérature panjabe, non sur une possible expansion de son champ d'utilisation ou une possible amélioration de son statut. Ces déclarations sont néanmoins historiques : pour la première fois un homme politique aussi important (qui est à la tête du gouvernement de la province) exprime une forme de soutien à un mouvement en faveur du panjabi. Même si aucune initiative du gouvernement n'a suivi, cette participation et ces déclarations sont un succès en soi.

-La *Punjabi Cultural Society* organise des réunions chaque vendredi au YMCA de Lahore, comparables à celles de l'association des écrivains progressifs ou du *Halqa-e arbāb-e žauq* (une ou deux pièces en prose et une pièce poétique sont lues et commentées lors d'une séance présidée par une personnalité littéraire). Deux nouveaux écrivains qui vont jouer plus tard un rôle important dans le champ panjabi ont rejoint en cours de route la *Punjabi Cultural Society* : Asif Khan et Raja Risalu. Ces derniers ont eux-même organisé certaines séances, comme le rappelle Raja Risalu dans ses mémoires:

*Punjabi Cultural Society nāl jure ho'e hor buzurgām vicom caudhrī Moḥammad Afzal, Professor Ṣafdar Mīr, Joṣuā Faḥal Dīn šāmil san. Joṣuā Faḥal Dīn horī sabb toṃ pehlām tašrīf lyānde te farmānde : 'Calo bhāī, kārvā'ī šurū' karo !' Ikk velā ajehā āyā ki sāre buzurg*

<sup>677</sup> Salik 1964 : 40-41.

<sup>678</sup> Khan, Mohammad Afzal. 1960 : 54.

<sup>679</sup> Khan, Mohammad Afzal. 1960 : 54-55.

*apne apne kammām vic rujh ga'e, kōī Lāhoron bāhar calā gayā vaḡaira. 'Punjabi Cultural Society' dā kamm Moḡammad Aṣif Xān te mere supurd ho gayā. Asīm kāfī 'arṣe takk Society de jalse karvānde rihe.*

« Parmi les vétérans affiliés à la *Punjabi Cultural Society* figuraient Chaudhry Mohammad Afzal, le professeur Safdar Mir et Joshua Fazal Din. Joshua Fazal Din arrivait toujours le premier et disait : 'allons-y commençons la séance'. Il fut un temps où tous ces vétérans étaient occupés, l'un s'était éclipsé de Lahore, l'autre était ailleurs et la gestion de la *Punjabi Cultural Society* m'a été confiée ainsi qu'à Asif Khan. Nous avons ainsi organisé des réunions pendant un certain temps »<sup>680</sup>.

Combien de temps ces réunions ont-elles duré ? Au dire de Chaudhry Fazal entre 6 mois et 1 an<sup>681</sup>. D'après Safdar Mir un an. Celui-ci écrit dans son essai *Daggā te agg* « La petite marmite et le feu » :

*Punjabi Cultural Society ikk sāl tā'im panjābī de classical te ajoke adab bāre haftvār tanqīdī ikāth kardī rahī. Kujh nave paḡhe likhe likhārī sāmne ā'e jīre lokām dī zubān vic gall karaḡ vic ghān na'im san samajhde. Ai society agge kyom na cal sakī ? Ai ikk vakhrā qīṣṣa ai.*

« La *Punjabi Cultural Society* a organisé pendant un an des réunions autour de la littérature classique et de la littérature contemporaine. Quelques nouveaux écrivains éduqués y ont participé, qui considéraient qu'il n'y avait rien de mal à s'exprimer dans la langue du peuple. Pourquoi cette société a-t-elle du s'arrêter ? C'est là une autre histoire »<sup>682</sup>.

Safdar Mir s'est bien gardé de narrer cette autre histoire. Pourquoi la *Punjabi Cultural Society* a-t-elle cessé ses activités ? Le désintérêt et le manque de soutien des vétérans (mentionné par Raja Risalu), absents ou trop 'occupés' pourrait être l'une des raisons. Un écart idéologique et générationnel entre les nouveaux arrivants dans le champ panjabi (Safdar Mir, Asif Khan, Raja Risalu), et la vieille garde (représentée par Abdul Majid Salik, Faqir Mohammad Faqir et Joshua Fazal Din) pourrait être une deuxième raison (Safdar Mir préférerait sans doute ne pas le mentionner). Cet écart avait finalement poussé les nouveaux arrivés à désertir cette organisation et à créer la leur, le *Panjābī Majlis* « Société panjabe » à laquelle nous consacrerons notre quatrième chapitre.

L'absentéisme des aînés et le mécontentement des nouveaux arrivants n'ont pas donné de grandes chances de survie à la *Punjabi Cultural Society*, dont les débuts avaient pourtant été si encourageants.

Documenter les réunions de la *Punjabi cultural society* est pratiquement impossible. Aucun membre n'a rédigé de compte rendu des séances et les textes lus pendant les séances n'ont pas été publiés, car la période d'activité correspond à un moment creux en matière de publication en panjabi : la revue *Panjābī* est interrompue momentanément, et la page panjabe d'*Imroz* n'existe pas encore.

Il reste néanmoins un témoignage d'une réunion mémorable, qui avait eu lieu dans les derniers mois de 1954, séance organisée par Raja Risalu et Asif Khan et présidée par Abdul Majid Salik. Le poète populaire Ustad Daman et l'écrivain ourdou Sa'adat Hassan Manto y avaient été invités. Manto était censé y lire sa première nouvelle panjabe. Cette réunion a tellement marqué les esprits que l'on en trouve 3 récits (Par Amrita pritam, Raja Risalu et Akmal Alimi), et qu'elle figure également dans le film 'Manto' du réalisateur pakistanais Sarmad Khoosat (2015).

---

<sup>680</sup> Risalu 2008 : 60.

<sup>681</sup> Khan, Mohammad Afzal. 1960 : 55.

<sup>682</sup> Mir, Safdar 1966a : 32.

Nous présentons ici la version d'Akmal Alimi. Elle donne une idée assez exacte de l'atmosphère de ces réunions littéraires en panjabi au caractère informel et convivial:

*Ham log board room pahūmce to sāre cār baj cuke the. Kamrā logom se bharā hu'ā thā. Log Manṭo kī ṣūrāt dekhkar lehlehā uṭhe (...) Mere sāthyom ne mujhe qehr-ālūd nigāhom se dekhā aur mehfīl ke ṣadar Maulana 'Abdul Majīd Sālik ne mujhe dāmṭ pilā'ī : 'Bhā'ī kārkunom ko to vaqt par ā jānā cāhiye !' (...) Ustād Dāman nazm parh rahā thā 'Kāle bādāl'. Manṭo ne Dāman ko majbūr karke mazīd tīn cār nazmeṃ sunīṃ.*

*Ab Manṭo kī bārī thī, usne pehle to apne afsāna na likh sakne kī m'azrat kī aur phir apnī taqrīr kā 'unvān batāyā : 'Panjābī bolyām'. Log caukanne ho ga'e. Manṭo ne panjābī bolyom kī t'arīf meṃ zamīn-o āsmān ke qallābe milāne ṣurū' kar diye. Vo apnī tehrīrom meṃ kabhī is jurm kā murtakab nahīm hu'ā thā magar āj vo panjābī adab se apnī bepanā 'aqīdat kī binā par ye sab kuch keh rahā thā. Usne bolyām parhnī ṣurū' kar dīm, bolyām jinmeṃ ḥusn thā, jin meṃ javānī thī, 'īshq thā, aur 'aurat kā vo jāndār taṣavvur thā jo dunyā bhar ke kisī adab ko naṣīb nahīm hu'ā. Manṭo har bolī par muxtaṣar tabṣira kartā thā aur phir us ke liye koī 'unvān tajvīz karke bolī sunātā thā (...).*

*Cand aur bolyām sunāne ke b'ad Manṭo ne ṣadar ko multajī nigāhom se dekhā aur ek ek lafz meṃ ye darxwāst kī 'Ṣāḥab-e ṣadar, maim ikk gandī bolī parh sakdā āṃ ?'. Maulanā 'Abdul Majīd ne (dāem bāem jhānkkar) farāxdīlī se uskī ijāzat de dī. Āj unkī sārī ṣaqāfat, tamām gambhīrtā Manṭo ke sīl-e taqrīr meṃ beh ga'ī thī. Manṭo ne ek bolī parhi. Log saṭpaṭā ga'e, lekin Manṭo goyā ek rūḥānī taskīn meḥsūs kar rahā thā. Usne gumnām panjābī ṣā'ir kī ḥaqīqat-byānī aur jurāt-e izhār kā izhār karke goyā xūd iskā maqām pā liyā thā.*

*Manṭo kī bolyām sunkar ustād Dāman kī rag-e ṣ'eriyat parhī aur ān-e vāḥid meṃ YMCA kā board room Sālīmār Bāg kā Melā-e cirāgām hokar reh gayā.*

*Manṭo aur Dāman meṃ muqābla ṣadīd hotā jā rahā thā. Manto kā ḥāfīza āj ḡair-māmūlī quvvat kā ṣubūt de rahā thā aur Dāman to xūd ṣā'ir thā. Bil-āxir ye m'āmla xatm hu'ā aur maidān Manṭo ke ḥāth rahā kyomki Manṭo kī bolyām Dāman se zyāda tund-o tez balki tezābi thīṃ.*

« Lorsque nous sommes entrés dans la salle du comité il était déjà quatre heures et demie. La pièce était remplie de monde. En voyant Manto les visages des gens se sont éclairés (...) Mes compagnons m'ont regardé avec colère et le président de la séance Abdul Majid Salik m'a réprimandé 'Mon ami, les membres doivent venir à l'heure' (...) Ustād Dāman récitait son poème 'Kāle badal' (les nuages noirs) et Manto a obligé Daman à réciter trois ou quatre poèmes supplémentaires.

Maintenant c'était le tour de Manto. Il s'est d'abord excusé de ne pas avoir pu écrire sa nouvelle, puis il a annoncé le titre de son intervention : 'Les couplets (*Bolīyām*) panjabis'. L'audience écoutait avec attention. Manto a commencé à faire un éloge dithyrambique des couplets panjabis. Il n'avait jamais encore commis ce crime dans ses écrits mais aujourd'hui il déclarait son admiration absolue pour la littérature panjabe. Il a commencé à réciter des couplets. Des couplets sur la beauté, la jeunesse, l'amour, et les femmes, couplets qui, d'après lui, présentaient une vision si vivante de la femme que l'on ne pouvait en trouver l'équivalent dans aucune autre littérature au monde. Manto faisait un commentaire court sur chaque couplet, en proposait un titre, puis le récitait.

Après avoir récité quelques autres couplets Manto a regardé le président de la session d'un air suppliant et lui a demandé : 'Puis je réciter un couplet grivois ?' Maulana Abdul Majid a regardé autour de lui, et lui a généreusement accordé son autorisation. Aujourd'hui, toute sa sophistication et tout son sérieux avaient été vaincus par l'éloquence de Manto. Manto a récité un couplet. L'audience s'est indignée mais Manto ressentait une satisfaction presque mystique. En parlant du goût pour le réalisme et de l'audace du poète panjabi anonyme qui avait écrit ces lignes, Manto avait pour ainsi dire pris sa place.

En entendant les couplets que Manto récitait, la fibre poétique d'Ustad Daman s'est réveillée et en un instant la salle du comité s'est transformé en fête des torches (*Melā-e cirāgām*) du parc de Shalimar.

Une compétition faisait maintenant rage entre Manto et Daman. Manto faisait aujourd'hui preuve d'une mémoire extraordinaire, et Daman qui était lui-même un poète n'était pas en reste. A la fin la compétition a été remportée par Manto, car celui-ci récitait des couplets qui étaient plus hardis voire même plus vitriolés que ceux de Daman »<sup>683</sup>.

<sup>683</sup>Alimi 2014 : 31-32.

### 5.1.7 La première conférence panjabe de Lyallpur (1956)

Le mouvement panjabi conservateur franchit une nouvelle étape en mars 1956. Il organise le 9 mars 1956, avec l'aide d'une organisation culturelle de Faisalabad (la *Panjābī bazm-e adab* « Association panjabe pour la littérature »<sup>684</sup>) la première conférence panjabe du Pakistan. Elle se tient au stade du *Dhobī ghāṭ* de Faisalabad. Une conférence avait un rôle symbolique, c'était un moyen d'affirmer la force d'un mouvement linguistique : les partisans de l'ourdou avaient organisé deux conférences en 1948 et 1951, ceux du sindhi deux en 1956 (à Mirpur Bathoro en janvier 1956 et Larkana en 1956), et les partisans du bengali deux également (à Dhaka en 1954 et Mymensingh en 1956). La conférence panjabe s'inscrivait donc dans leur sillage.

Cette conférence panjabe dure toute la journée du 9 mars 1956, et s'achève avec un symposium poétique pendant lequel des poètes ont récité des poèmes en panjabi sur le thème de l'humanité (*Insāniyat*)<sup>685</sup>. Des poètes venus de l'Inde participent au symposium, ainsi que des poètes pakistanais. Abdul Majid Salik, qui préside la conférence, y fait une allocution<sup>686</sup>, et Faqir Mohammad Faqir y fait lui aussi une allocution<sup>687</sup>, et y présente également un essai (*Panjābī adab* « La littérature panjabe »<sup>688</sup>). Un troisième membre éminent du groupe conservateur, Abid Ali Abid, était venu avec eux pour assister à la conférence. Au terme de la conférence trois résolutions sont adoptées à l'unanimité par les participants.

Cette conférence est pour la première fois depuis 1947 l'occasion pour des écrivains pakistanais et indiens (sikhs, musulmans et hindous) de se réunir, alors que la partition les avait séparés. Restent de cette conférence les allocutions d'Abdul Majid Salik et de Faqir Mohammad Faqir, l'essai de Faqir Mohammad Faqir sur la littérature panjabe, ainsi que la liste des résolutions adoptées à la fin<sup>689</sup> (tous ces textes ont été publiés dans le numéro d'avril-mai 1956 de *Panjābī*). Il existe également une description du symposium poétique par le poète Sadaf Jalandhari qui y avait assisté<sup>690</sup>.

Sadaf Jalandhari atteste que le symposium poétique a remporté un grand succès. Il avait commencé à 20h30 et s'était terminé à 2 h30, devant un stade rempli de spectateurs. Il mentionne parmi les participants indiens Ustad Khudmukhtar, Jalandhari Ram Daman, Harbans Lal Mujrim, Kans Ram Gauhar, Hari Ram Gustakh, Gordari Lāl Khudsar, Inderjit Singh Tulsi, Anant Ram Bhor et Barkat Ram Barkat, et parmi les participants pakistanais

---

<sup>684</sup> On lit dans le numéro d'avril-mai 1956 de *Panjābī* (p.3) que le *Panjābī bazm-e adab* de Faisalabad avait été fondé par le poète Umar Din Ulfat. Celui-ci avait créé en 1931 à Jalandhar une organisation, le Doābā Kavi Sabhā « Association des poètes de Doab ». Umar Din Ulfat avait émigré à Faisalabad après la partition, et avait recréé cette organisation dont il était le président sous le nom de *Panjābī bazm-e adab*. Le secrétaire général était Agha Mohammad Siddiq Saqi, et comprenait dans son comité exécutif Sayed Fazal Hussain Pasha et Lal Din Asir.

<sup>685</sup> Jalandhari 2000 : 131.

<sup>686</sup> Salik 1956a

<sup>687</sup> Faqir 1956d

<sup>688</sup> Faqir 1956d

<sup>689</sup> Salik 1956b

<sup>690</sup> Jalandhari 2000.

Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik, Hakim Nasir, Ustad Daman, Pir Fazal Gujrati, Ulfat Varsi, Agha Rafiq Saqi, Fazal Hussain Pasha, Asir Sohlvi, Aziz Fidai, Khaliq Qureishi, Ismail Safari et Said Ulfat<sup>691</sup>.

On remarque que parmi les participants indiens ne figurent que des poètes mineurs. Des poètes majeurs comme Amrita Pritam, Mohan Singh ou Pritam Singh Safir ne s'étaient pas déplacés. Chez les participants pakistanais, hormis Ustad Daman, aucun poète progressiste (Ahmad Rahi, Abdul Majid Bhatti, Sharif Kunjahi, Afzal Parvez) n'y participe.

Dans son allocution Abdul Majid Salik retrace les progrès faits par le mouvement panjabi conservateur depuis ses débuts en 1950, et suggère une recommandation directement inspirée semble-t-il par les remarques faites par Mohammad Baqir dans son essai *Panjāb te panjābī*<sup>692</sup> : il préconise l'utilisation du panjabi pour l'alphabétisation des adultes et pour l'instruction des enfants dans les écoles, utilisation qui devrait, à terme, faciliter leur apprentissage de l'ourdou (car enseigner le panjabi n'est pas une fin en soi):

*Žara tajurba karke vekho, t'alīm-e bāliḡāḡ vic ikk do qā'ide dyāḡ kitābāḡ panjābī vic parhā deo fir vekho ! Bāliḡ urdu kiḡḡ cheti parh lendā ai. Eho ḡāl baccyāḡ dā ai. Pehlī dūsri jamā'at vic panjābī parhāo ! Aide b'ad urdu šurū' karāo ! Nikke ayāne faḡafaḡ urdu parhde jāḡe.*

« Faites vous-même l'expérience : dans le cadre d'un programme d'alphabétisation des adultes, enseignez avec un ou deux manuels en panjabi et voyez à quelle vitesse un adulte apprendra plus tard à lire l'ourdou...C'est ce qui se passe aussi avec les enfants. Enseignez donc en panjabi le programme des première et deuxième classe. Et après, introduisez l'ourdou, les jeunes enfants apprendront à le lire en un tournemain »<sup>693</sup>.

Faqir Mohammad Faqir rappelle dans son allocution que le panjabi, afin de devenir une langue savante, doit produire de la prose, et encourage les écrivains présents à écrire en panjabi tous types de prose (fiction, critique, philosophie etc) :

*Sāḡḡī zubān ne jinnī taraqqī š'er-o fan vic kīī ai onnī našr de fan vic na'īm kīī (...) Par nirā šā'irī vic kamāl kar dikhāḡā kise zubān dī taraqqī la'ī kāfī na'īm. Ais karke zarūrī ai ki našr vic vī asīm oho ūḡcā darja ḡāšil kariye jirā asām šā'irī vic ḡāšil kītā ai. Šā'irī vāḡḡar ī našr dyāḡ vī vakh o-vakh šinfāḡ ne. Jiveḡ falsafa, science, tāriḡ, juḡrāfyā, tanqīd, novel te choḡe choḡe afsāne yā kahāḡyāḡ (...) Apḡe zamāne de sāre muḡīd 'ilm apḡī zubān dī khaḡāli vic ḡhālyāḡ baḡair asīm onūḡ jyondī jāḡḡī te lammi 'umar vāli bolī na'īm baḡā sakde.*

« Notre langue n'a pas progressé autant en prose qu'en poésie (...) exceller en poésie n'est pas suffisant pour l'amener sur la voie du progrès, et c'est la raison pour laquelle il nous faudrait maintenant atteindre en prose un niveau comparable à celui que nous avons atteint en poésie. La prose, comme la poésie, se répartit en différents genres, comme par exemple la philosophie, la science, l'histoire, la géographie, la critique, le roman et les courtes nouvelles ou histoires (...) Si nous ne déplaçons pas le savoir utile de notre époque jusqu'à notre propre langue nous ne pourrons jamais faire d'elle une langue vivante qui vivra longtemps »<sup>694</sup>.

Puis Faqir Mohammad Faqir évoque un autre moyen d'enrichir le corpus en prose du panjabi : la transcription en caractère ourdou de livres écrits en *gurumukhi* :

<sup>691</sup> Jalandhari 2000 : 130-131.

<sup>692</sup> Baqir 1951.

<sup>693</sup> Salik 1956a : 7.

<sup>694</sup> Faqir 1956d : 12.

*Asīm ai gall sarsarī te jānde āṃ ki os pāse de panjābī bhravāṃ bolī laṭ kiṅṅāṃ ko kamm kītā ai. Par jadd tīkar onām dyām muḥīd ‘ilmī kitābām urdu rasm-ul xaṭ vic na chapaṅ sādḍe vaṭnī onām toṃ pūrā fā’idā kiveṃ ḥāṣil kar sakde ne ? (...) Zārūr ai ki gūrmukhī akharām vic chapyām cangyām kitābām urdu rasm-ul xaṭ vic te urdu rasm-ul xaṭ dyām cangyām kitābām gūrmukhī akharām vic chāpyām jān. Ais tarah asīm onām dī te o sādḍī madad karke apnī mādrī bolī laṭ dūnā kamm kar sakāṃge.*

« Nous sommes censé savoir que nos frères panjabis qui vivent de l'autre côté de la frontière ont beaucoup œuvré pour notre langue. Mais tant que leurs livres utiles et savants ne paraîtront pas dans l'alphabet ourdou, nous autres gens d'ici ne pourrons pas en profiter (...) Il est donc nécessaire que des livres de qualités écrits en *gurumukhi* paraissent également en caractères ourdou, et que des livres de qualité écrits en caractère ourdou soient publiés en caractères *gurumukhi*. De cette façon nous pourrons aider nos frères et ils pourront nous aider, et nous offrirons une double contribution à notre langue maternelle »<sup>695</sup>.

Ainsi, pour la première fois depuis le début du mouvement conservateur Faqir Mohammad Faqir mentionne une possible collaboration avec les écrivains indiens ; mais ce sera aussi la dernière fois, car ses écrits ultérieurs ne contiennent aucune suggestion de ce type. Peut être Faqir Mohammad Faqir, en présence d'un grand nombre d'écrivains indiens s'était-il senti obligé de faire ces déclarations.

Au terme de cette conférence historique les participants ont adopté les trois résolutions suivantes :

*1 Panjābī bazm-e adab Lyallpur dī ai conference meḥkmā-e t'ālīm Panjāb nūṃ baṛe zor nāl appeal kardī ai ki o Panjāb de schoolām dyām ibtidāṭ jamā'atām vic panjābī nūṃ t'ālīm dā zarī'a baṅāke sādḍe cār panj kroṛ panjābyām de ais jā'iz ḥaq dī ḥifāzat kare.*

*2 Panjābī bazm-e adab Lyallpur dī ai conference Punjab university nūṃ baṛe zor nāl appeal kardī ai ki o fir onān panjābī bolī dyām jamā'atām nūṃ jāṛ karaṅ dā inteẓām kare jīryām Pākistān banaṅ toṃ pehlām Oriental College vic jāṛ san.*

*3 Panjābī bazm-e adab Lyallpur dī ai panjābī conference markazī ḥukūmat Pākistān dī xidmat vic baṛe zor nāl appeal kardī ai ki jithe o bangālī, sindhī te pašto jehyām 'ilāqāṭ zubānām de risāle kaḥdī ai othe o sādḍe cār panj kroṛ panjābyām dī zubān panjābī vic vī ikk risāla jāri kare.*

« 1 La conférence du cercle littéraire panjabi de Lyallpur fait appel au département de l'éducation du Panjab et lui demande de faire du panjabi le medium d'instruction des classes primaires de l'école afin de donner à 40 ou 50 millions de panjabis le droit qu'ils méritent.

2 La conférence du cercle littéraire panjabi de Lyallpur s'adresse à l'université du Panjab et lui demande de reprendre les cours de panjabi qui étaient organisés à l'*Oriental College* avant la création du Pakistan.

3 La conférence du cercle littéraire panjabi de Lyallpur fait appel au gouvernement central du Pakistan et lui demande de publier, comme il le fait déjà pour des langues régionales telles que le bengali, le sindhi et le pachto, une revue en panjabi, qui est la langue de 40 ou 50 millions d'individus »<sup>696</sup>.

Les deux premières résolutions sont –on le voit – issues du programme du mouvement conservateur en matière d'éducation. Quand à la troisième, elle semble découler directement de la lettre d'Abdul Majid Salik au rédacteur en chef de *Jang*, parue en juin 1954<sup>697</sup>. Et l'on peut également remarquer que le groupe conservateur reste dans les limites qu'il s'était fixées dès la parution des premiers articles de Faqir Mohammad Faqir

<sup>695</sup> Faqir 1956d : 12.

<sup>696</sup> Salik 1956b : 9-10.

<sup>697</sup> Salik 1964 : 35-43.



et Abdul Majid Salik en septembre et octobre 1951 : aucune résolution ne porte sur le statut officiel du panjabi.

### 5.1.8 La création de l'académie panjabe (1957) et la fin du mouvement conservateur (1960).

Le mouvement panjabi conservateur avait franchi les unes après les autres les étapes du parcours de légitimation des mouvements linguistiques contemporains : il avait mobilisé une équipe de sympathisants, avait produit un discours et un programme, fondé une revue et deux organisations, et organisé une conférence. Il ne lui restait maintenant plus, pour compléter son parcours de légitimation, qu'à franchir une dernière étape : l'étape de la reconnaissance officielle, marquée par la création d'une académie.

Cette étape avait été déjà franchie par trois mouvements : le *Sindhī Adabī Board* (qui faisait office d'académie sindhie) avait été fondé en 1951, l'académie bengalie (bangla akademi) en 1955, et l'académie pachto en 1955. Ces institutions étaient, nous l'avons vu, non seulement chargées du développement et de la diffusion des langues régionales, mais également destinées à assurer un contrôle de l'état sur la production écrite dans ces langues, à éviter les dérives nationalistes, et à produire une littérature conforme à l'idéologie officielle.

Le panjabi en faveur duquel des activités étaient menées depuis 1949/50, pouvait prétendre de façon crédible à avoir une académie, et la fidélité du groupe conservateur aux valeurs de l'état n'était plus à prouver. Une académie panjabe pouvait donc leur être confiée. Mohammad Baqir, après un voyage à Karachi, avait annoncé en juillet 1957 dans un essai de *Panjābī* intitulé *Ikk ṣalāḥ* « Une suggestion », que des pourparlers étaient en cours avec le gouvernement central au sujet de la création d'une académie panjabe :

*Sindhī Adabī Board Karācī vic kamm pyā kardā ai, pašto akādemī vāle šāyad kujh aise tarah dā kamm karaḥ dā irāda pa'e karde ne. Sāḡḡā vī ai farz ai ki asīm vī 'Panjābī adabī board' banāke onām cizām nūm agge lyāye jiryām Pākistān dī šān nūm vadhāwaḥ (...) Maim ṣāḡab-e iqtidār lokām nāl gall kī ai. O kehnde ne : 'Tusīm ai kamm zarūr karo, te Pākistān de ais ḥiṣṣe dyām xūbyām nūm zarūr lokām nūm daso, te asīm tuhāḡḡī madad karāmge'.*

« A Karachi le *Sindhī Adabī Board* est actif, et les membres de l'académie pachto ont sans doute l'intention de les imiter. Nous avons le devoir de créer un *Panjabi Adabī Board* comité littéraire panjabi afin de rendre visible les éléments qui contribuent au rayonnement du Pakistan (...) j'ai déjà parlé à quelques hommes de pouvoir et ils disent : créez cette institution, montrez aux gens les qualités de cette région du Pakistan, et nous vous aiderons »<sup>698</sup>.

On le voit, ainsi, le gouvernement pose déjà une condition à l'établissement de l'académie panjabe : elle ne sera approuvée que si elle projette une image positive (et non critique ou politique – voire nationaliste) du Panjab.

Le processus de fondation de l'académie panjabe est ainsi décrit par Mohammad Baqir dans un entretien avec Maqsd Sāqib :

---

<sup>698</sup> Baqir 1957 : 8.

*Mere grām̄ Šaix Mumtāz Ḥasan marḥūm sābiq finance secretary ḥukūmat-e Pākistān mere vaḍḍe pur-xulūṣ te āzād xiyāl sajan san. Ikk din Karācī vic ministry vic baithyām̄ hoyām̄ kehṇ lage : 'Yār sindhī akādemī vī banī ho'ī ai, paṣto akādemī vī hai, panjābī dī koī gall na'īm. Tusīm̄ 'Panjābī adabī akādemī' banāo maiṁ tuhānūṁ vī dūjyām̄ akādemiyām̄ vāmgar grant dyām̄gā'.*

*T'alīm de secretary Šaix Šarīf vī sādḍe grām̄ y'anī Gujrānvāle de san. Dūe din 'arzī likhī ga'ī te ikk hazār grant dā check vī mil gayā. Akādemī dā nām̄ y'anī 'Panjābī adabī akādemī' onām̄ vī Mumtāz ṣāḥab ne rakhyā. Šarṭ ai sī ki ais grant nāl panjābī dī koī kitāb na'īm chāpī jā'egī. 'Kyonjai ai portfolio Panjāb dī sarkār dā ai. Par tusīm̄ Panjāb, panjābī tārix te Panjāb de art te hor gallām̄ de bāre kitābām̄ chāp sakde o'.*

« Mon voisin de village Sheikh Mumtaz Hassan, ancien secrétaire des finances du gouvernement du Pakistan, était un ami, un ami sincère et aux idées libres. Un jour, alors que nous étions assis ensemble au ministère, il m'a dit : 'Une académie sindhie a été fondée, et une académie pachto aussi. Ce ne sera donc pas un problème de fonder une académie panjabe. Si tu la mets en place je te donnerai des subventions comme je l'ai fait pour les autres académies'.

Le secrétaire à l'éducation Sheikh Sharif était lui aussi un voisin de Gujranwala. J'ai écrit une requête le jour suivant, et reçu un chèque de mille roupies. Le nom *Panjābī adabī akādemī* a aussi été choisi par Mumtaz Hassan. Et une des conditions imposée par le gouvernement était que l'académie ne publie pas de livres en panjabi. Car seul le gouvernement du Panjab pouvait subventionner des publications en panjabi. Mais on m'a dit que je pouvais publier des livres à propos du Panjab, de son histoire, de ses arts et d'autres choses de cette sorte »<sup>699</sup>.

Une académie panjabe est donc fondée à condition qu'elle ne publie pas d'ouvrages en panjabi. La stratégie des représentants de l'état qui l'approuvent et la subventionnent semble claire : il s'agit de conserver un contrôle maximal sur cette institution et d'éviter une dérive vers un discours régionaliste ou nationaliste que l'utilisation d'une langue vernaculaire rendrait plus aisée.

En bref, il s'agit d'éviter que cette nouvelle académie emprunte la voie du *Sindhī Adabī Board*, qui, avec les fonds de l'état, avait publié, à sa création, un livre comme le *Paigām-e laṭīf* « Le message de Shah Abdul Latif Bhittai » de G.M.Sayed (qui contenait une glorification de la culture sindhie et une critique de la philosophie du poète Iqbal), avait contribué à produire un discours nationaliste<sup>700</sup>. Cet aspect avait du être évoqué au cours de discussions entre Mohammad Baqir et Mumtaz Hassan et Sheikh Sharif, car, à son retour à Lahore, devant faire face à la colère de Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik à qui il avait du expliquer que l'académie panjabe qui leur était confiée ne publierait pas de livres en panjabi, Mohammad Baqir leur avait déclaré :

*Akādemī kā maqṣad tang-nazrī par mabnī ṣūbā'ī 'alāḥdagī-pasandī ke jazbāt ko havā denā nahīm̄ balki Panjāb kī 'iṣmat ujāgar karke Pākistān ke ittihād ko aur mazbūt karnā hai. Doctor ṣāḥab aur Sālik ṣāḥab is vazāḥat se mutma'īn ho ga'e.*

« Le but de l'académie n'est pas d'encourager des sentiments séparatistes fondés sur des préjugés régionaux mais en mettant en avant la pureté du Panjab afin de renforcer l'unité du Pakistan. Cette explication a satisfait Le docteur Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik »<sup>701</sup>.

---

<sup>699</sup> Baqir 2013 : 208.

<sup>700</sup> Levesque 2016 : 321.

<sup>701</sup>.Baqir 2011 : 60.

L'académie panjabe est donc fondée fin 1957, son bureau est installé près du musée de Lahore puis il déménage au 12 G Model town. Son directeur est Mohammad Baqir et Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Bhatti sont membres du conseil d'administration<sup>702</sup>.

La promesse faite aux représentants de l'état est tenue : l'académie publiera 4 livres entre 1958 et 1960 et ces quatre premiers livres ne seront pas en panjabi mais en persan<sup>703</sup>. Les deux premiers livres publiés sont deux volumes intitulés *Panjābī qīṣṣe farsī meṃ* « Histoires panjabies en persan », dont Maulana Abdul Majid Salik écrit la préface. Cette publication sera suivie du *Tārīx-e Koh e Nūr* « Histoire du diamant *Koh-e Nūr* » de Faqir Sayed Nur-ud Din et du *Dīvān* de Ghanimat Kunjahi<sup>704</sup>.

En 1958, le gouvernement du Panjab accorde une donation à l'académie, qui devrait permettre à l'académie de publier des livres en panjabi<sup>705</sup>. Mais ce ne sera qu'en 1960, soit trois ans après sa création, que l'académie publiera son premier livre en panjabi : une édition complète de *Hīr Vārīs Šāh*, dont le texte est établi par Sheikh Abdul Aziz, père de l'historien K.K. Aziz.

L'académie panjabe financera à partir de l'automne 1959 la revue *Panjābī* : dans une lettre à Shafi Aqil Faqir Mohammad Faqir lui annonce que l'académie a pris en charge la revue et que le numéro de septembre-octobre 1959 sera publié avec son concours<sup>706</sup>. Mais on ne sait pas si c'est le cas des 3 numéros suivants, jusqu'à ce qu'elle cesse d'être publiée (en mars 1960).

La création de l'académie panjabe est le dernier coup d'éclat du groupe conservateur. Le groupe sera en effet dans les années qui suivent fortement affecté par deux événements : le décès d'Abdul Majid Salik en 1959, et la cessation de *Panjābī* en mars 1960.

Le manque d'argent sera une des raisons invoquées pour l'arrêt de *Panjābī* par Shafi Aqil<sup>707</sup> et Junaid Akram<sup>708</sup>, mais nous entrevoyons une autre raison : *Panjābī* devait faire face à une sérieuse concurrence. *Panjābī* n'est plus la seule revue panjabe publiée au Pakistan car deux autres ont été lancées en janvier 1958 et janvier 1960 : *Panj daryā* et *Panjābī adab*. Le style de ces revues est nouveau et original, et elles attirent les nouvelles voix de la littérature panjabe (Munir Niazi, Afzal Randhava, Anis Nagi, Safdar Mir). La revue *Panjābī* se trouvait donc dans une certaine mesure démodée et dépassée, et n'obtenait peut être pas assez d'abonnements.

Mohammad Baqir et Faqir Mohammad Faqir continueront après 1960 leurs activités en faveur du panjabi à partir de deux plate-formes différentes : Mohammad Baqir perpétuera les activités de l'académie panjabe jusque dans les années 1980, et Faqir Mohammad Faqir deviendra le rédacteur en chef de la revue *Ḥaḡullah* (fondée par Masud Khaddarposh en 1963) et de la revue *Lehrām* (fondée par Akhtar Hussain Akhtar en 1965).

---

<sup>702</sup> Faqir 1959a : 393.

<sup>703</sup> Junaid Akram nous a averti qu'une raison pour le choix du persan est que Mohammad Baqir avait aussi reçu des subventions du centre culturel iranien de Lahore (Entretien avec Junaid Akram, Lahore 29 juillet 2018).

<sup>704</sup> Liste des publications de la *Panjābī adabī akādemi* dans *Panjābī* février-mars 1960 p.56).

<sup>705</sup> Baqir 2013 : 209.

<sup>706</sup> Faqir 1959a : 394.

<sup>707</sup> Aqil 2000 : 89.

<sup>708</sup> Entretien avec Junaid Akram, 29 juillet 2018.

Néanmoins, avec l'arrêt de la revue *Panjābī*, le mouvement conservateur – dont elle était le fer de lance et le porte-parole - qui avait commencé en 1950, prend fin.

## 5.2 La revue *Panjābī* (1951-1960)

La contribution la plus importante du mouvement panjabi conservateur est sans aucun doute la revue *Panjābī*. Son rédacteur en chef officiel est Abdul Majid Salik, mais son véritable rédacteur en chef était Faqir Mohammad Faqir : le nom d'Abdul Majid Salik était utilisé pour attirer les lecteurs et donner du prestige à la revue<sup>709</sup>. *Panjābī* a commencé à être publié en septembre 1951 et le sera mensuellement jusqu'en mars 1960 (avec une interruption entre décembre 1953 et septembre 1955). Elle ouvre et développe un sous-champ littéraire panjabi parallèle à celui des marxistes. Et la production littéraire qu'elle a générée est impressionnante : entre septembre 1951 et mars 1960 elle a publié 734 textes, écrits par 284 auteurs. Mais sa contribution n'a pas été seulement littéraire : sa contribution en matière de production d'un discours de défense de la langue et littérature panjabe et en matière d'aménagement du corpus est également importante. Enfin, la revue a participé à la production de textes politiques, faisant du panjabi le véhicule d'une idéologie nationaliste et islamique qui avait été, jusqu'alors, diffusée seulement en ourdou.

Les pages qui suivent seront consacrées à une analyse des divers aspects de sa contribution.

### 5.2.1 Profil et objectifs de *Panjābī*

Le format de *Panjābī* était similaire à celui de la revue *Panjābī darbār* de Joshua Fazal Din, mais aussi à celui des revues littéraires en ourdou de l'époque (*Adab-e latīf*, *Adabī dunyā*, *Saverā*) : chaque numéro comptait 50 à 60 pages, s'ouvrait sur un éditorial et contenait un mélange d'essais, de nouvelles, de pièces de théâtre et de poèmes. Financé par de généreux donateurs, Faqir Mohammad Faqir lui-même et les abonnés, *Panjābī* était tiré à 1000 exemplaires et visait non seulement un lectorat de panjabis cultivés mais aussi d'ourdouphones émigrés d'Inde désireux de se familiariser avec le panjabi, comme en témoigne le glossaire ourdou-panjabi intitulé *Hindūstān tom ā'e paronyām dī xāṭir* « A l'usage de nos invités venus d'Inde » inséré à la page 56 du numéro de novembre 1951, et censé faciliter la tâche des lecteurs non-panjabiphones.

Le premier numéro de *Panjābī*, s'ouvre avec cette déclaration d'intention de Faqir Mohammad Faqir :

*Risāla 'Panjābī' kaḍhaṅ dā xiyāl bahut sāre sajnām de dilām vic ikk muddat tom sī. o jitthe Pākistān de do šubyām nāloṅ aṅṅe šube vic ai ghāṭā mehsūs karde san othe panjābī bolī dī ais bunyādi loṅ dā vī onām nūṅ har vele xiyāl rehndā sī ki jiveṅ hove pūrī kītī jāve. Kise bolī de mohdyām te jadoṅ tīkar 'ilm te faḍal dī cādar na hove o akkhām ucām karke parhyā vic behṅ de qābil nāṭīm hundī (...)*

*Ais karke maim aṅṅe andar vāne dī šafāṭ te dil dī pūrī tasallī nāl ais gall dā a'ilān kar denā cāhṅā ki ais risāle de kaḍhaṅ dā maḡsad širf panjābī zubān te panjābī qaum dī taraqqī te xidmat de sivā hor kujh nāṭīm. Panjābī dā ikk adīb te šā'ir hoṅ dī ḥāisyat nāl panjābī te panjābyām dī xidmat dā farz dūjyām nāloṅ mere zimme bohutā ai (...)*

*Panjāb de 'ilmī ṭabqe nūṅ jirā Panjāb dā dimāḡ ai ikk vāri fir bare adab nāl maim ai 'arḡ kardā āṅ ki o 'Panjābī' risāle de ijrā tom urdu dī muxālifāt dā maḡlab kadī vī na kaḍhaṅ. Ai gall onām dī 'ilmī šān tom ai vī durāḡī. Sagoṅ vele kuvele 'Panjābī' dī madad laṭ aṅṅī koṭ na koṭ dimāḡī paidāvār 'Panjābī' risāle de mazmūnām nāl ralāke panjābī adab vic vāhde dā*

---

<sup>709</sup>Junaid Akram 2000 : 10.

*maujib baṇaṇ jide nāl qudratī taur te onām de desī te qaumī adab vic vāhdā hovegā. Jiveṃ kujh panjābī ‘ālimām ais gall dā irāda kar lyā ai.*

« L'idée de publier la revue *Panjābī* était chère à beaucoup d'amis depuis un long moment. En comparant notre situation à celle des deux autres provinces du Pakistan nous ressentions un manque, et nous sentions également que la langue panjabe avait un besoin qui devrait être satisfait à n'importe quel prix. Car tant que le châte du savoir et de la connaissance ne vient pas orner les épaules d'une langue elle n'ose pas lever les yeux et s'asseoir avec les autres (...)

Pour cette raison, je veux annoncer avec toute ma sincérité et tout mon cœur que le but de cette revue n'est autre que de promouvoir et servir la langue et le peuple panjabi. Et en tant qu'écrivain et poète du panjabi j'ai plus encore qu'un autre le devoir de les servir (...)

Je veux dire encore une fois avec tout mon respect, à la classe éduquée du Panjab qui se soucie du sort de sa province qu'elle ne doit pas imaginer qu'en publiant la revue *Panjābī* mon but est de m'opposer à l'ourdou. De telles pensées ne font pas honneur à leur éducation et à leur rang. Je veux en revanche leur demander de venir en aide à la langue panjabe en ajoutant le produit de leurs réflexions aux essais que notre revue publiera. Ils contribueront ainsi à l'enrichissement de la littérature panjabe ; grâce à cela la littérature de leur pays et la nation s'enrichiront elles aussi. C'est le but que se sont déjà fixés quelques érudits panjabis »<sup>710</sup>.

Il s'agit donc – sans remettre en question le rôle et l'importance de l'ourdou - de développer la langue panjabe en enrichissant son corpus écrit. Cet objectif (qui est également – nous l'avons vu – un des principaux souhaits du mouvement conservateur) est atteint par la revue : entre septembre 1951 et mars 1960 145 nouvelles, 106 essais, 25 courtes pièces de théâtre (radiophoniques), 15 pièces autobiographiques (*Haḍvartī*), 318 poèmes, 77 *gāzals*, 48 chansons sont publiées dans *Panjābī*. Et si la poésie se taille la part du lion dans cette production (443 textes poétiques), la prose y est aussi bien représentée : 291 textes en prose (nouvelles, essais etc) sont publiés entre 1951 et 1960. La revue a donc produit un important corpus en prose.

Faqir Mohammad Faqir n'est pas seulement le rédacteur en chef de facto de la revue, mais son plus grand contributeur. Entre 1951 et 1960, il y publie 49 essais, 42 éditoriaux, 92 poèmes et une nouvelle. Il devance de loin le second plus grand producteur d'essais, Abdul Majid Salik, dont 10 essais sont publiés entre 1951 et 1960, et le second plus grand producteur poétique Pir Fazal Din dont 36 *gāzal* et poèmes sont publiés entre 1951 et 1960.

*Panjābī* a ouvert un sous-champ littéraire parallèle à celui des marxistes. Ce sous-champ est à bien des égards un prolongement du sous-champ littéraire musulman-chrétien de l'avant partition (dont nous avons parlé dans notre première partie), car la revue accueille régulièrement des vétérans qui écrivaient en panjabi avant 1947 comme les poètes Firozuddin Sharf, Pir Fazal Gujrati, Syahposh, Karam Amritsari, Lal Din Qaisar, Maula Bakhsh Kushta, et le nouvelliste et romancier Joshua Fazal Din.

Mais le sous-champ ouvert par *Panjābī* présente une expansion de ce sous-champ initial : *Panjābī* publie aussi un grand nombre d'auteurs qui ont commencé à écrire en panjabi après la partition, ainsi les poètes Bashir Manzar, Ghulam Yaqub Anvar et Ghulam Mustafa Sufi Tabassum, les nouvellistes Shafi Aqil, Qasir amritsari, Akbar Lahori, Nur Kashmiri et Vaqar Ambalvi, les auteurs dramatiques Mirza Zafar Ali, Mehruz ul Hassan

---

<sup>710</sup> Faqir 1951a : 2-3.

Shah Naqvi, Nazar Fatima, et les essayistes Taj Mohammad Khiyal, Abid Ali Abid et Nizamuddin Tavakkuli.

Faqir Mohammad Faqir fait preuve d'une grande ouverture d'esprit : il ne publie pas seulement dans *Panjābī* des auteurs de son groupe mais aussi des auteurs du groupe marxiste tels que Sharif Kunjahi, Ahmad Rahi, Abdul Majid Bhatti, Qatil Shifai, Shafqat Tanvir Mirza, Munnu Bhai, Salim Kashir et Qamar Yorish. Entre 1951 et 1952, 8 poèmes de Sharif Kunjahi, 7 poèmes d'Ahmad Rahi et 3 poèmes de Qatil Shifai paraissent dans *Panjābī*.

Néanmoins on peut aussi remarquer qu'une certaine neutralisation est à l'oeuvre. Les poèmes des marxistes publiés dans *Panjābī* n'appartiennent pas à leur production 'engagée' ou 'à message' (ils ne relèvent pas du poème à thèse dont nous avons parlé dans le chapitre précédent). Et si les poèmes de Kunjahi et Rahi paraissent régulièrement dans les pages de *Panjābī* aucun de leurs essais n'y est publié, sans doute afin d'éviter que des conceptions marxistes ne soient exprimées dans les pages de la revue. Faqir Mohammad Faqir semble vouloir garder un contrôle absolu sur la ligne idéologique de la revue et ne publie pas d'articles qui s'en écartent.

*Panjābī* ne néglige pas non plus les auteurs indiens : la revue publie entre 1951 et 1960 44 textes (9 essais, 6 nouvelles et 29 poèmes) d'auteurs indiens tels que Dhani Ram Chatrik, Darshan Singh Avara, Amrita Pritam, Gurcharan Singh Tej, Man Mohan Singh Divana et Hira Singh Dard. Ils ont une part limitée à la contribution totale de *Panjābī*, mais qui démontre qu'en dépit des différences religieuses et idéologiques les ponts n'ont pas été tout à fait coupés entre Faqir Mohammad Faqir et les écrivains indiens. Mais une neutralisation s'opère ici aussi : les productions poétiques de non-musulmans sont publiées avec régularité, mais leur contribution est à peine ou pas du tout mentionnée dans les essais consacrés à l'histoire de la littérature panjabe<sup>711</sup>, et pendant les 9 années de publication de la revue *Panjābī* seuls deux essais consacrés à la contribution des sikhs au panjabi paraissent<sup>712</sup>.

---

<sup>711</sup>L'essai *Panjāb dī tāriḫ te adab* « L'histoire et la littérature du Panjab » d'Abdul Salām Khurshid (Khurshid 1951) et l'essai de Faqir Mohammad Faqir *Panjābī adab* « La littérature panjabe » (Faqir 1956d) ne mentionnent pas la contribution des non-musulmans à la littérature panjabe. La description la plus 'détaillée' de la contribution des non-musulmans à la littérature Panjabe est due à Maula Bakhsh Kushta (Kushta 1951), et elle tient en 3 lignes :

*Hindū'ām ne Pūraṅ Bhāgat, Rūp Basant, Gopī Cānd, Rājā Bhartrihārī te rāje mahārājyām de qīṣṣe likhe. 'Isayām ne injīl te hor apne maḏhabī qīṣṣe kahānyām nūṃ panjābī rang dā colā puwāyā, ikk luḡat vī likhī te kujh tabliḡī kavītāvām likhyām. Sikkhām ne kujh dharmik te ṣūfyā'ī kalām racāyā.*

« Les hindous ont écrit l'histoire de Puran Bhagat, de Rup Basant, de Gopi Chand, du roi Bhartrihari et des histoires de rois et de maharajas. Les chrétiens ont transcrit en panjabi la bible et certaines de leurs histoires religieuses, ils ont rédigé un dictionnaire et composé quelques poésies à des fins prédicatrices. Les sikhs ont composé quelques œuvres religieuses et spirituelles »

<sup>712</sup> Il s'agit d'un essai de Gyani Pakistani intitulé : *Vāhgā pār dī panjābī kavītā* « La poésie panjabe de l'autre côté de la frontière de Wahga » paru en juin 1952 (p.17-24), et d'un bref essai de Faqir Mohammad Faqir consacré à Guru Nanak (*Panjābī*, aout 1957 p.30-32) et donnant quelques informations de base sur sa vie et son rôle.

Au-delà de cet apport important sur le plan littéraire, *Panjābī* offre une grande contribution sur le plan de la défense de la langue et de la littérature (14 essais faisant l'apologie de la langue et littérature panjabi sont publiés entre 1951 et 1960) ainsi que sur le plan linguistique : c'est dans *Panjābī* que paraît une série d'essais du linguiste Sardar Khan présentant des propositions en vue d'une normativisation du panjabi pakistanais, et que Vaqar Ambalvi lance le concept de *Pāk panjābī*, ou version ourdouisée pakistanaise du panjabi. C'est aussi dans *Panjābī* qu'apparaissent les premières tentatives lexicographiques de Sardar Khan (auteur du premier dictionnaire panjabi publié au Pakistan après la partition).

Mais une comparaison avec le corpus d'essais sur la langue et littérature panjabe publiés dans *Imroz* nous révèle deux omissions : d'une part *Panjābī* ignore le folklore panjabi (En 9 ans de publication, seul un essai paraît concernant les chants folkloriques<sup>713</sup>), et dédaignant la culture populaire, préfère traiter de questions linguistiques ou de la littérature classique, (entre 1951 et 1960 7 essais sont publiés sur Varis Shah et 5 sur Sultan Bahu, Maqbal Shah, Myan Mohammad Bakhsh, Hafiz Barkhurdar et Hashim Shah). Il était difficile de penser que les conservateurs allaient partager l'intérêt des marxistes pour les productions linguistiques populaires, car cet intérêt avait des racines idéologiques : les marxistes s'intéressent au folklore avant tout parce qu'il est une manifestation de la culture du peuple.

Une deuxième omission à remarquer est celle des parlers limitrophes (siraiqi, pothohari), au folklore desquels *Imroz* consacre un nombre important d'articles. En 9 ans *Panjābī* ne leur consacra que deux essais : dans le numéro de septembre-octobre 1959 sera publiée une traduction en panjabi de l'essai controversé de Sayed Ali Shāh paru dans *Imroz* entre Septembre et décembre 1958 sous le titre de *Multānī, vādī-e Sindh kī muštarika zubān* « La langue commune de la vallée de l'Indus » (que nous avons déjà mentionné dans notre chapitre précédent) ; dans le même numéro de la revue paraîtra aussi un essai de Faqir Mohammad Faqir sur les chants folkloriques pothoharis<sup>714</sup>, dans lequel Faqir Mohammad Faqir déclare que les différences entre le pothohari et le panjabi standard sont superficielles, et n'affectent pas la structure du pothohari, semblable à celle des parlers présents dans un continuum dialectal qui s'étend de Lahore à Peshawar<sup>715</sup>. Les parlers limitrophes ont sans doute été ignorés par Faqir Mohammad Faqir par souci de présenter un aspect normativisé et homogène du panjabi.

### 5.2.2 *Panjābī*, une revue politique conservatrice

*Panjābī*, n'est pas une revue strictement littéraire mais aussi une revue politique qui affiche une ligne idéologique qui la rapproche de journaux et revues du pôle conservateur comme *Navā-e vaqt* et *Caṭṭān*. Car voilà sans doute une des buts de Faqir Mohammad Faqir : *Panjābī* doit transmettre en panjabi une idéologie conservatrice qui a jusqu'à maintenant été surtout véhiculée en ourdou. *Panjābī* produit une prose politique conservatrice en panjabi qui est une alternative à la prose politique marxiste en panjabi de la chronique *Gall-bāt* d'*Imroz*.

Cette idéologie s'exprime dans deux types de textes : les éditoriaux politiques de Faqir Mohammad Faqir et des essais patriotiques et islamiques qui sont l'oeuvre de différents collaborateurs (Mohammad Ibrahim Adil, Ghulam Rasul Mehr, Hamid Nizami).

#### 5.2.2.1 Les éditoriaux de Faqir Mohammad Faqir.

---

<sup>713</sup>Faqir 1959c.

<sup>714</sup>Faqir 1959c.

<sup>715</sup>Faqir 1959c : 3.

Jusqu'à 1953 les éditoriaux de Faqir Mohammad Faqir sont surtout consacrés à la question de la langue et littérature panjabe : l'éditorial de décembre 1951 traite de la normativisation du panjabi, celui de juin 1952 appelle à la création d'une nouvelle littérature en panjabi, celui de novembre 1952 analyse l'attitude des classes anglicisées par rapport au panjabi etc.

Mais à partir du numéro de janvier-février 1953 les éditoriaux de Faqir Mohammad Faqir se politisent et adoptent un format très proche de celui adopté par Zahir Babbar dans ses chroniques de *Gall bāt* : ils se présentent comme une série de commentaires en quelques lignes sur l'actualité politique nationale et internationale. Les éditoriaux qui paraissent à partir de ce numéro reflètent la pensée politique de Faqir Mohammad Faqir, dont nous allons retracer les grandes lignes.

L'Islam et la notion de *Qaum* (nation de musulmans) sont pour Faqir Mohammad Faqir des notions fondamentales. Il approuve donc toutes les initiatives du gouvernement réaffirmant l'identité islamique du pays, comme l'adoption d'une constitution proclamant un état islamique ; il la salue dans son éditorial de février 1956<sup>716</sup>, et il soutient également la création de 'One unit', qui sanctionne l'unité religieuse et culturelle des peuples qui forment le Pakistan occidental :

*Sindh, Panjāb, Sarhad, tīne ṣūbe culture de ikko rang vic range ho'e nazar ānde ne. Mazhab ikk, rehṇ sehṇ ikk, khāṇ pīṇ ikko, 'ilm te rasm-o rivāj dā vartārā bilkul ikko jihā. Jad asīm vasebe valloṃ sacmuc ikko ī āṃ te fir kujh sarphire bhāī ais ekte nūṃ burā kyom samajhde ne jinūṃ government qānūnī šakal deke pakkā karnā cāhndī ai ?*

« Le Sindh, le Panjab, le NWFP, ces trois provinces partagent le même type de culture. Elles partagent la même religion, le même style de vie, le même genre de nourriture, et le même type de littérature et de traditions. Si nous sommes, du point de vue de notre style de vie, les mêmes, alors pourquoi certains de nos frères capricieux voient quelque chose de mauvais dans cette unité que le gouvernement veut seulement renforcer par une mesure légale ? »<sup>717</sup>.

Néanmoins, même si il applaudit et approuve les initiatives des gouvernements civils qui se sont succédé au Pakistan, Faqir Mohammad Faqir ressent une certaine désillusion par rapport à eux, et salue la venue au pouvoir d'Ayub Khan, dans lequel il voit l'artisan d'une révolution qui purgera le pays de la corruption et de l'exploitation. On peut lire dans son éditorial de novembre-décembre 1958 les lignes suivantes :

*Aj jad Pāk vaṭan de kujh dilī hamdardām ikk hafte de thoṛe jihe same vic ī ikk yādgār tārixī inqilāb dā kamm sire chāṛh dittā ai te vekhke nazar ḥairān paī hondī ai ki ainām qaumī sajnām ne apnī qaum nūṃ luṭ mār de kiḍde cīṛe cikkar vicom kaḍhke pyār mohabbat de ṣāf rāh te pā dittā ai (...) Xudā dā šukar ai aj har pāsyom xūšī dyām xabrām ā rihām ne.*

« Des personnes qui ont une vraie empathie pour notre patrie ont en l'espace de seulement une semaine amené une révolution historique, et nous sommes surpris de voir que ces amis de la nation ont tiré leur nation du marais si profond de l'exploitation et l'ont mis sur le chemin absolument propre de l'amour (...) Dieu merci nous entendons des gens des quatre coins du pays exprimer leur contentement »<sup>718</sup>.

Faqir Mohammad Faqir dénonce avec vigueur dans ses éditoriaux les ennemis de la nation : figurent en première ligne Jawaharlal Nehru qui ne veut pas céder le Cachemire

---

<sup>716</sup> Faqir 1956b.

<sup>717</sup> Faqir 1955 : 5.

<sup>718</sup> Faqir 1958b : 2.



et y maintient un gouvernement fantoche<sup>719</sup>, le nationaliste pachtoune Abdul Ghaffar Khan (qu'il accuse d'être un agent indien et de vouloir diviser les musulmans<sup>720</sup>) et les intellectuels du pôle marxiste. Dans son éditorial d'août 1959 il rapporte ainsi la discussion qu'il a eue avec un *Lāl dallāl* « Agent rouge » à l'occasion de la formation d'une branche du *Writers guild* (association gouvernementale des écrivains) à Lahore:

*Pichle dinām vic writers guild dā jalsa jad Lahore vic hoyā te odī kāmyābi te kujh lāl 'arzī-navīs jīre apne āpnūm bare vaḍḍe writer samajhde ne dor bor ghaṭe. Sacyār ne ikk lāl dallāl nūm akhyā : 'Tusīm guild de aiḍḍe muxālif kyom o ?'. Lālū akhaṇ lagā : 'Ais karke ki aide member sāre ḥukūmat de parvarde ne'. Sacyār akhaṇ laggā : 'Tuhāḍḍā K'aba Moscow vic vī te rūṣī ḥukūmat apne writerām dī sarparastī kardī ai te apne maṭlab dā onām kolom likhvāke chāpdī ai'. Lāl dallāl ai sunke kujh ghabrā ga'e te ākhaṇ lage : 'O gall hor ai'. Sacyār ākhaṇ lagā : 'Hor gal ai ve ki othom kujh jūṭhā miṭhā khāṇ pīṇ laṭ mil jāndā ai'.*

« Les jours précédents, une réunion de l'association gouvernementale des écrivains a été organisée à Lahore, et en voyant son succès quelques écrivains de gauche qui se considèrent comme de grands écrivains se sont insurgés. L'homme de vérité<sup>721</sup> a demandé à un agent rouge : 'Pourquoi êtes vous contre l'association ?'. Et le rouge a dit : 'parce que tous ses membres sont des agents du gouvernement'. L'homme de vérité a rétorqué : 'Et alors ? Votre Ka'aba est à Moscou, le gouvernement russe soutient les écrivains qui lui sont favorables, leur fait écrire ce qu'il veut et les publie'. L'agent rouge a pris peur, et a dit : 'C'est là une autre affaire'. Et l'homme de vérité lui a dit : 'c'est peut être une autre affaire mais vous recevez vos sucreries souillées de là bas' »<sup>722</sup>.

Faqir Mohammad Faqir commente régulièrement l'actualité mais ignore les autres mouvements linguistiques du pays, sujet qui devrait pourtant en théorie l'intéresser et le concerner (il est lui-même engagé dans un mouvement linguistique). En neuf ans d'éditoriaux il ne mentionne qu'un seul mouvement linguistique, le mouvement linguistique bengali<sup>723</sup>. Et ce sera pour réagir à l'introduction du bengali dans la constitution et se plaindre amèrement que les panjabi n'aient pas obtenu de reconnaissance similaire : en faisant de l'ourdou la deuxième langue administrative, le gouvernement est il juste envers le peuple panjabi ? Considère t-il que leur vraie langue est l'ourdou ?

*Pākistān ne kīḍḍā inṣāf kītā ai ! Bangāli hove vī cār kroṛ te ainyām bandyām dī bolī nūm kiverm sarkārī bolī na banāyā jāndā ? Ai vakhṛī gall ai ki panjābī huṇ tinn kroṛ ādmyām dī bolī ai, par o koī bolde te naṭīm na ? Onām dī bolāṇ vālī zubān te urdu ai, te urdu vī sarkārī zubān ai. Fīr panjābī dā kī ḥaq ai ki o urdu de hondyām koī gall kare ? Nāl oho ī gall paṭ panjābī huṇ boldā vī kauṇ ai ? O Vāriś Šāh yām Bulle Šāh horām de vele bolī jāndī sī. Ajjkal na onūm koī bol sakdā ai, na samajh sakdā ai.*

« Voyez comme le Pakistan a rendu la justice ! Les bengalis sont au nombre de quarante millions, comment ne pas faire d'une langue parlée par tant d'individus une langue officielle ? Mais que le panjabi soit parlé par 30 millions de personnes est sans doute une affaire différente aux yeux du gouvernement, car ces personnes en réalité ne le parlent pas, n'est-ce pas ? Ce qu'ils parlent c'est l'ourdou qui est aussi une langue officielle. Alors comment avoir le droit de parler le panjabi si l'ourdou est déjà là, et puis d'abord qui le parle ? Il était parlé à l'époque de Varis Shah et Baba Bulleh Shah. Maintenant, n'est-ce pas, personne ne le parle et ne le comprend »<sup>724</sup>.

<sup>719</sup> Faqir 1957 : 6.

<sup>720</sup> Faqir 1958a : 7.

<sup>721</sup> C'est le nom que Faqir s'est lui-même donné.

<sup>722</sup> Faqir 1959b : 3.

<sup>723</sup> 1956b : 2.

<sup>724</sup> 1956b : 2. Cette indignation de Faqir Mohammad Faqir montre néanmoins une certaine inconsistance, car elle émane d'un membre d'un groupe qui s'est toujours défendu de vouloir demander un statut national pour le panjabi. Pourquoi s'indigner que le panjabi n'ait pas reçu un statut national comparable à celui qu'a obtenu bengali lorsqu'on s'est soi-même bien gardé de le demander ?

Les mouvements sindhi, bengali, pachto et baloutchi ont donc été systématiquement ignorés par Faqir Mohammad Faqir (ainsi que par les autres collaborateurs de *Panjābī* - il n'en est fait mention dans aucun essai<sup>725</sup>). Ce silence persistant pourrait relever du boycott (les conservateurs préfèrent éviter de mentionner ces mouvements qui ont une dimension nationaliste qu'ils désapprouvent), mais nous pensons qu'il témoigne plutôt d'une indifférence au sort des autres langues régionales. Les conservateurs se concentrent seulement sur le panjabi, position radicalement différente de celle des marxistes qui conçoivent les activités en faveur du panjabi comme faisant partie d'une initiative générale en faveur de toutes les langues régionales.

### 5.2.2.2 Les essais patriotiques et islamiques

Dans *Panjābī*, des essais patriotiques ou islamiques qui véhiculent de façon plus subtile l'idéologie que Faqir Mohammad Faqir énonce de façon souvent brutale dans ses éditoriaux, sont publiés régulièrement. Ces articles paraissent dès le premier numéro. Un de ces essais est l'essai de Mohammad Ibrahim Adil *Qaumī quvvat* « La force de la nation », une sorte de manifeste qui énumère les valeurs que le peuple pakistanais devrait respecter : *Sāda zindagī* « Vivre simplement », *Axlāq* « Moralité », *Qānūnī pābandī* « Obéissance à la loi », *Vaṭanparastī* « Patriotisme »<sup>726</sup>. Cet essai se termine par les vers suivants :

*Des la'ī jyoṇā ḥayātī ai  
Des dī xāṭir ai marṇā zindagī*

« La vraie vie consiste à vivre pour le pays  
Mourir pour son pays c'est rester vivant »<sup>727</sup>.

Des essais patriotiques continuent à ponctuer les numéros de *Panjābī* bien après le premier numéro de *Panjābī*, essais qui frôlent la propagande et dans lesquels on décèle l'intention d'inculquer un sens patriotique au peuple panjabi dans sa langue. C'est, par exemple, l'objectif de Hamid Nizami qui dans son essai *Jamhūrī mulk* « Un pays démocratique » (paru en Aout 1952) chante les louanges du Pakistan et défend Mohammed Ali Jinnah contre ses éventuels détracteurs.

*Pākistān dī ḥukūmat sac pucho te ais barr-e 'azīm de vic pehlī musulmānām dī ḥukūmat ai jirī ghaṭo ghaṭ ais lihāz nāl islāmī ai ki ai śāhī na'īm, na kise dā śaxṣī rāj ai. Ai 'ām lokām dī apṇī ḥukūmat ai, te 'amal bhāve kujh hove qā'im ais uṣūl te ho'ī ai ki ḥukūmat de sāre faiṣle r'īāyā karegī te aṣal ixtyār vī r'īāyā dā ṭhovegā (...) Qā'id-e 'azam zāhīran te baṭī saxt tabiyat de leader m'alūm honde san, te dūrom vekhaṇ vālyām nūṃ inj jāpdā si jiverṃ o dictator ne, par jire lokām nūṃ žara neryom onām de nāl kamm karaṇ dā yā onām dī sīrat dā muṭāl'a karaṇ dā ittifaq hoyā ai o jāṇde hoṅge ki o sacī jamhūrī rūḥ de vic race ho'e san.*

« En vérité le gouvernement du Pakistan est dans notre continent le premier gouvernement constitué par des musulmans qui aura été vraiment islamique, en ce sens qu'il n'est ni une monarchie ni une autocratie. Les gens ordinaires l'ont mis en place et quelles que soient ses actions présentes il s'incline devant ce principe : les sujets prendront toutes les

<sup>725</sup>Ce silence interpelle aussi Ahmad Salim qui écrit :

*Māhnāmā 'Panjābī' de varqe thalde jāyie te sānūṃ kidhre vī dūje ṣūbyān dyām jā'iz mangām dā koī ḥavāla nahīm mildā, na ohnān dī ḥimāyat labhdī ai.*

Si l'on parcourt les pages de la revue *Panjābī* on ne trouve aucune référence aux demandes linguistiques justes des autres provinces, et on ne trouve non plus de trace d'aucun soutien (Salim 2000 : 216).

<sup>726</sup> Adil 1951.

<sup>727</sup> Adil 1951 : 32.

décisions du gouvernement et le vrai pouvoir sera avec eux (...) Mohammad Ali Jinnah semblait être un leader dur et apparaissait de loin comme un dictateur, mais ceux qui l'ont vu de près, qui ont eu l'occasion de travailler avec lui et d'observer sa conduite savent qu'un vrai esprit démocratique l'habitait »<sup>728</sup>.

Le discours patriotique-politique des collaborateurs de *Panjābī* ne se démarque pas seulement du discours des progressistes sur un plan idéologique, mais aussi sur un plan lexical : les auteurs évitent systématiquement d'utiliser les termes qu'affectionnent les progressistes, comme '*Avām* « Le peuple » (pierre de touche du discours marxiste). Ce terme est systématiquement et consciemment évité : Hamid Nizami dans l'essai cité plus haut choisit '*R'īyā* « Les sujets ». Faqir Mohammad Faqir lui préfère le mot *Qaum*.

*Panjābī* publie aussi avec une grande régularité des essais 'islamiques', qui narrent les exploits des premiers héros de l'islam et louent leur esprit de sacrifice et de justice. Le but est ici de dépeindre la grandeur de l'islam et donner aux lecteurs des exemples à suivre. Appartiennent à ce genre Ghulam Jilani Barq *Futūḥāt-e islām* « Les conquêtes de l'islam »<sup>729</sup> et les essais de Ghulam Rasul Mehr *Islāmī ḥukūmat dā pehlā naqṣā* « La première incarnation d'un gouvernement islamique »<sup>730</sup> et *Islāmī ḥukūmat dā dūjā naqṣā* « La deuxième incarnation d'un gouvernement islamique »<sup>731</sup> qui glorifient les premiers califes de l'islam.

### 5.2.3 Défense et illustration de la langue panjabe

Des apologies de la langue panjabe qui viennent répondre au discours dévalorisant dont le panjabi est souvent victime, paraissent avec régularité dans *Panjābī*.

On en compte 16, écrites par Faqir Mohammad Faqir<sup>732</sup>, Abdul Majid Salik<sup>733</sup>, Mohammad Baqir<sup>734</sup>, Akhtar Ali Khan<sup>735</sup>, Shorish Kashmiri<sup>736</sup>, Sardar Khan<sup>737</sup>, Professeur Mohammad Yussuf<sup>738</sup>, Professeur Taj Mohammad Khiyal<sup>739</sup> et Dr Aziz ul Hassan Abbasi<sup>740</sup>. Les défenseurs du panjabi utilisent de façon récurrente une série de dispositifs défensifs que nous allons présenter ici. Le discours apologiste des collaborateurs de *Panjābī* présente d'étonnantes et larges similarités avec le discours des apologistes du français de la Renaissance analysé par Jean François Courouau<sup>741</sup> à tel point qu'une partie de sa grille d'analyse sera utilisée ici. On notera cependant que parmi les arguments standards que nous allons énumérer ici, un fait défaut : l'argument 'populaire', cher aux marxistes.

Le 'principe d'antériorité'<sup>742</sup> a un rôle important dans les dispositifs défensifs. Avoir recours au principe d'antériorité consiste à rappeler, en se référant aux thèses d'Hafiz Mehmud Shirani<sup>743</sup> que l'ourdou est né du panjabi.

---

<sup>728</sup> Nizami, Hamid 1952 : 68.

<sup>729</sup> Barq 1952.

<sup>730</sup> Mehr 1952a.

<sup>731</sup> Mehr 1952c.

<sup>732</sup> Faqir 1951 e, 1952b, 1956 e.

<sup>733</sup> Salik 1951a, 1951b.

<sup>734</sup> Baqir 1951.

<sup>735</sup> Khan, Akhtar Ali 1952.

<sup>736</sup> Kashmiri, Shorish 1951.

<sup>737</sup> Khan, Sardar 1955, 1956b, 1956c, 1956d, 1957a.

<sup>738</sup> Yussuf 1958.

<sup>739</sup> Khyāl 1952.

<sup>740</sup> Abbasi 1953.

<sup>741</sup> Courouau 2003-2004.

<sup>742</sup> Terme emprunté à J.F.Courouau (Courouau 2003 : 46).

<sup>743</sup> Shirani Hafiz Mehmoud 1928.

Akhtar Ali Khan l'utilise dans son essai *Urdu dī māṃ panjābī* « La mère de l'ourdou est le Panjabi », déclarant :

*Risāla 'Panjābī' ne ais daur vic jīri panjābī bolī de vādhe te taraqqī la'ī košīš kīti ai o aṣal vic urdu dā vāhdā sāmajhṇā cāhīdā. Kyonjai panjābī bolī hī aṣal vic urdu dī māṃ ai. Ais karke ajj vī aidā vāhdā urdu dā ī vāhdā ai.*

« Les efforts entrepris par la revue *Panjābī* pour l'enrichissement et le développement du panjabi doivent être considérés comme visant en définitive l'enrichissement de l'ourdou. Car la langue panjabi est après tout la mère de l'ourdou. C'est pourquoi son enrichissement est celui de l'ourdou »<sup>744</sup>

Et Faqir Mohammad Faqir dans son essai *Āvaṇ vālā moṛ* « Une étape à venir »<sup>745</sup> ne manque pas de rappeler que :

*Urdu zubān aide vicom janam leke te taraqqī kardī ho'ī ajj 'ilmī zubān banī ho'ī ai.*

« La langue ourdoue est née du panjabi et, après avoir progressé est maintenant devenue une langue savante »<sup>746</sup>.

Dans un essai sur la poésie en panjabi du poète ourdou Sauda paru en juillet 1956<sup>747</sup>, Faqir Mohammad Faqir applique à l'histoire littéraire le principe d'antériorité et démontre que la littérature du panjabi était déjà développée et reconnue lorsque celle de l'ourdou en était à ses premiers balbutiements :

*Urdu vicārī vī ajai apṇe rāh dyām pehlyām morām vic ī ghar kardī phirdī sī. Na cangā sāth na rāh dā thoh pata. Pešāwar toṃ Hyderabad dakkhan tīkar panjābī rānī dā sikka caldā sī, te aise dī ṭīksāl sucī ṭīksāl sī.*

« La pauvre langue ourdoue en ce temps là avait juste entamé son itinéraire, et négociait ses premiers virages. Mais elle n'avait pas de bon compagnon, et ne connaissait pas son chemin. De Peshawar à Hyderabad c'est la reine panjabi qui régnait, et seule sa norme était considérée »<sup>748</sup>.

Le 'droit de chef d'œuvre'<sup>749</sup> est régulièrement invoqué par les apologistes du panjabi. Il s'agit de mettre en valeur un patrimoine littéraire dont la présence octroie une autorité à la langue et lui permet d'être ainsi comparée à d'autres langues à patrimoine littéraire.

Le 'droit de chef d'œuvre' apparaît tout d'abord sous la plume d'Abdul Majid Salik dans son essai *Sānūṃ panjābī bolī te faxr ai*<sup>750</sup> :

*Jai bangālī (...) Naẓr-ul Islām dā nām le le jyonde ne, jai sarḥadī paṭhān Xūshāl Xān Xaṭṭak te 'Abdul Rehman Bābā dī pašto šā'irī utte dīn rāt maẓmūn likhde rehnde ne, jai sindhī Šāh 'Abdul Laṭīf Bhiṭā' ī de š'er paṛh paṛhke mast ho jānde ne, te ainām maṇṇe parmaṇṇe šā'irām utte sāre Pākistān nūṃ faxar ai, phir kī vāja ai ki panjābī apṇe Vāris Šāh, Faẓal Šāh, Sultān Bāhū, Bulle Šāh te saiṃkṛe hor šā'irām nūṃ bhul deṇ (...) Jai Naẓr-ul Islām Pākistān dā vaḍḍā šā'ir ai, tāṃ Vāris Šāh sādḍe xiyāl vic Pākistān dā os toṃ vaḍḍā šā'ir ai.*

<sup>744</sup> Khan Akhtar Ali 1952 : 16.

<sup>745</sup> Faqir 1951e.

<sup>746</sup> Faqir 1951 e : 2.

<sup>747</sup> Faqir 1956 e.

<sup>748</sup> Faqir 1956 e : 5.

<sup>749</sup> Terme emprunté à J.F.Courouau (2003 : 48).

<sup>750</sup> Salik 1951b

« Si les bengalis (...) n'ont de cesse de répéter le nom de Nazrul Islam, si les pachtones de NWFP écrivent nuit et jour des essais sur la poésie en pachto de Khūshal Khan Khattak et Abdul Rehman Baba, si les sindhis entrent en extase en lisant les poèmes de Shah Abdul Latif Bhitai et si le Pakistan est fier de ces poètes illustres, alors pour quelle raison les panjabis oublient-ils Varis Shah, Fazal Shah Sultan Bahu, Bullhe Shah et des centaines d'autres poètes (...) Nazrul Islam est un grand poète du Pakistan mais Varis Shah est à mon sens un plus grand poète »<sup>751</sup>.

Le 'droit de chef d'œuvre' apparaît aussi chez Shorish Kashmiri sur le mode du dithyrambe dans son apologie d'octobre 1951:

*Sānūṃ ai cīz kadī na'īm bhulnī cāhīdī ki panjābī ne apṇe pehle daur vic Sayed Vāris Šāh, Sayed Fazal Šāh, Hāšim Šāh, Bulle Šāh, Maulvī Ġulām Rasul 'Ālampūri te Myām Moḥammad jihe vaḍḍe vaḍḍe šā'ir paidā kīte ne, jinām ne ais bolī dī laṛī vic aise aise sohṇe moṭī paro'e ki jad tīk zamīn utte ai nīlā āsmān ai os vaqṭ tīkar insān ainām dī vaḍyāṭ toṃ inkār na'īm kar sakdā.*

« Nous ne devrions jamais oublier que le panjabi a produit dans sa première époque de grands poètes comme Sayed Varis Shah, Sayed Fazal Shah, Hashim Shah, Bullhe Shah, Maulvi Ghulam Rasul Alampuri et Myan Mohammad qui ont enfilé dans le collier de cette langue des perles si belles que tant que le ciel bleu recouvrira la terre leur grandeur s'imposera aux hommes »<sup>752</sup>.

L'argument lexical est utilisé à profusion par Faqir Mohammad Faqir. Il vient répondre au discours dévalorisant dont est victime le panjabi selon lequel la langue est pauvre car son lexique est limité et en grande partie emprunté à l'arabe et au persan.

La première objection – sur la pauvreté lexicale du panjabi - repose sur la 'croyance qu'une langue représente une simple addition de mots et qu'à ce titre, certaines sont mieux loties que d'autres'<sup>753</sup>.

Faqir Mohammad Faqir pour montrer que la langue panjabe est bien lotie (et donc remettre en question la hiérarchie langue pauvre/langue riche dont le panjabi a souffert) énumère dans son essai *Āvaṇ vālā moṭ*<sup>754</sup> 43 mots courants du panjabi utilisés pour désigner la vache (*Gā'ī, Jhūtī, Bhabaṇ, Pehlaṇ, Vikvī dī, Sajar sū* etc) et conclut :

*Ā jāndī panjābī vic eho jīhyām mišālām ikk adh na'īm, anginat ne. Bas tusīm aise gall toṃ andāza kar lo pa'ī ai kiḍḍī khulī ḍhulī zubān ai.*

« En panjabi on ne trouve pas une poignée mais un nombre incalculable d'exemples de ce type. Vous pouvez en déduire combien le panjabi est riche »<sup>755</sup>.

Quant à la deuxième objection – concernant le fait que le panjabi a emprunté une partie de son vocabulaire à d'autres langues, Faqir Mohammad Faqir y répond ainsi dans son essai *Qalmām sidhyām kar lo !* « Présentez vos plumes ! »<sup>756</sup>:

*Maiṃ hameša ī ai socdā rahyā pa'ī des Panjāb vic panjābī vasde ne te ainām dī bolī kyom panjābī na'īm ? Na mānaṇ vālyām vic bohutī gintī onām panjābyām dī sī jinām vic kujh te yurpānyām zubānām de 'āšiq te kujh neṭovānyām bolyām de premī san (...) Ainām buzurgām dā a'itrāz hameša aiho hondā sī ki panjābī kol ai kī ? Os jai kujh leṇā ai te kise dūjī bolī kolom ī leṇā ai. Maiṃ onām dī be-'ilmī toṃ hameša vāmgoṃ onām nūṃ bequṣūr*

<sup>751</sup> Salik 1951b : 9.

<sup>752</sup> Kashmiri, Shorish 1951 : 46.

<sup>753</sup> J.F.Courouau 2004 : 25.

<sup>754</sup> Faqir 1951e.

<sup>755</sup> Faqir 1951 e : 3.

<sup>756</sup> Faqir 1952b.

*samajhke onām dī dildār angrezī rānī dyām misālām deke dasṇā ki angrezī dā vī ai ṭ ḥāl ai, jivem ainām kujh misālām toṃ vāzeh ho rihyā ai...*

« Je me suis toujours dit : ces panjabis qui habitent au Panjab, pourquoi ne parlent-ils pas panjabi ? Parmi les panjabis qui ne reconnaissent pas la langue panjabe certains sont des amoureux des langues européennes et certains des langues des pays adhérents à l'OTAN (...) L'argument de ces aînés consiste à dire que le panjabi ne possède rien, il a tout emprunté aux autres langues. Au vu de leur ignorance je les ai toujours absous, et leur ai toujours expliqué à l'aide d'exemples empruntés à leur bien aimée la reine anglaise que c'est le cas aussi de l'anglais, comme ces quelques exemples le montrent... »<sup>757</sup>.

Faqir Mohammad Faqir énumère alors une liste de 11 mots que l'anglais a emprunté au grec, et conclut :

*Te xudā jāne hor kinyām ko vingyām de deke maiṃ hameša onām vīrām nūṃ āhndā rahyā ki zubānām choṭyām kī te vaddiyām kī aise tarah ikk dūjī kolom lafz lendiyām yām dendiyām rehndiyām ne.*

« Et Dieu sait combien d'autres exemples je pourrais donner pour convaincre nos frères que les langues, qu'elles soient petites ou grandes empruntent sans cesse les unes aux autres »<sup>758</sup>.

Parmi ces apologistes qui utilisent des dispositifs défensifs similaires, se distinguent trois auteurs, qui avancent dans leur apologie des arguments originaux et assez radicaux. Il s'agit du linguiste Sardar Khan, qui à l'aide d'arguments historiques et linguistiques démolit la notion selon laquelle le panjabi est un dialecte de l'ourdou<sup>759</sup>, Dr Aziz ul Hassan Abbasi, qui montre que le maintien de la langue panjabe est nécessaire à la survie du peuple panjabi<sup>760</sup>, et Abdul Majid Salik, qui montre à quel point les nouvelles circonstances historiques et géographiques contribuent à favoriser le panjabi et à affaiblir l'ourdou<sup>761</sup>.

### 5.2.3.1 L'apologie de Sardar Khan

Sardār Khan réfute en historien et linguiste la position de M.D.Taseer et des autres partisans de l'ourdou qui considèrent le panjabi comme un simple dialecte de l'ourdou et démontre que le panjabi est une langue distincte. Dans son essai *Panjābī luḡat* « Le lexique panjabi »<sup>762</sup> il compare les trajectoires du panjabi et de l'ourdou et énumère leurs similarités et différences, pour conclure – sur la base des différences lexicales - que le panjabi est une langue à part entière :

*Panjābī te urdu do behṇām samjhyām jā sakdyām ne. Panjābī nūṃ urdu zubān dī ikk bolī kehṇā galṭ ai. Agar urdu kharī bolī apabhramṣā vicom nikalke brij bhāṣā nāl milke taraqqī karke baṇī ai tāṃ panjābī vī lahndā apbhramṣā vicom aise hī tarah taraqqī diyām manzilām ṭai karke baṇī ai. Ai 'alāḥda gall ai ki panjābī dī sarparastī naṭṭ hoī, par aidā maṭlab ai naṭṭ ki ainūṃ nīchā karke urdu dī ikk bolī baṇā dittā jā'e. Panjābī dī grammar jai urdu nāl mildi ai tāṃ panjābī de lafzām dā zaxīra farq kar jāndā hai. Zubān ai ki bolī ai ? aide farq karan de tarīqyām vicom ai vī ikk tarīqa hai.*

« Le panjabi et l'ourdou doivent être regardés comme deux sœurs, et il est donc faux de considérer le panjabi comme un dialecte de l'ourdou. L'ourdou, en évoluant à partir du apabhramsh qui a donné naissance au *Kharī bolī* s'est constitué en se mélangeant au braj

<sup>757</sup> Faqir 1952b : 4.

<sup>758</sup> Faqir 1952b : 5.

<sup>759</sup> Khan, Sardar 1955, 1956b.

<sup>760</sup> Abbasi 1953.

<sup>761</sup> Salik 1951a.

<sup>762</sup> Khan, Sardar 1955.

et le panjabi, évoluant à partir du apabhransha qui a donné naissance au lahnda, a franchi différents stades de développement et s'est constitué. Il est à remarquer d'ailleurs que le panjabi n'a pas reçu de parrainage mais cela ne veut pas dire qu'il faut le rabaisser et en faire un simple dialecte de l'ourdou. La grammaire du panjabi est similaire à celle de l'ourdou mais son vocabulaire l'en distingue. C'est là un critère qui permet de juger si c'est une langue ou un dialecte »<sup>763</sup>.

Dans son essai *Zubān te bolī* « Langue et dialecte » Sardar Khan<sup>764</sup> reprend et développe la démonstration entamée dans *Panjābī luḡat* et réaffirme que les similarités grammaticales entre le panjabi et l'ourdou ne doivent pas inciter à conclure que le panjabi est un dialecte de l'ourdou. Leurs différences sur le plan lexical suffisent à les distinguer:

*Panjābī te urdu ikko ī xāndān dyām zubānām hoṅ karke qavā'idī uṣūlām de nāl taqrībān bikkul mildyām haṅ, par panjābī de lafzām dā ḡaxīra urdu toṅ aiṅṅā farq kar jāndā ai ki panjābī nūṅ lāziman zubān kehṅā paindā. Ai ḡaxīra-e alfāz urdu toṅ mangke na'īm lyāndā gayā, balki siddhā ikko ī thām toṅ. Jis ṡarām urdu ne aṅṅe lafz kaḡhe aise ī ṡarām panjābī ne kaḡhe ne.*

« L'ourdou et le panjabi, puisqu'ils appartiennent à une même famille, sont pratiquement similaires du point de vue grammatical, mais le lexique du panjabi est si différent de celui de l'ourdou que nous devons sur cette base considérer le panjabi comme une langue. Ce vocabulaire n'a pas été emprunté à l'ourdou. Mais il dérive de la source dans laquelle l'ourdou a tiré son propre vocabulaire »<sup>765</sup>.

### 5.2.3.2 L'apologie de Dr Aziz-ul Hassan Abbasi

Dr Aziz ul Hassan Abbasi déclare dans son apologie (*Āsīm te Sāḡḡī bolī* « Nous et notre langue »<sup>766</sup>) que la langue panjabe est un bouclier qui protège les panjabis contre une acculturation qui les mènerait à la décadence et les ferait disparaître en tant que peuple. L'adoption de l'anglais ou de l'ourdou risque d'entraîner cette acculturation. Sauvegarder le panjabi permettra d'y résister.

Cet argument avait été esquissé par Faqir Mohammad Faqir dans son essai *Nīm firangī* « Un être à moitié blanc »<sup>767</sup>, dans lequel celui-ci avait ridiculisé les panjabis anglicisés qui ne savent plus parler leur langue et conclu que :

*Jirā bandā aṅṅī zubān toṅ dūr hondā ai, o aṣal vic aṅṅe aṣle toṅ dūr hondā jāndā ai, te jinūṅ aṅṅā aṣlā visar jā'e o dīn duniyā jogā na'īm reh jāndā.*

« L'individu qui s'écarte de sa langue s'écarte de ses racines, et celui qui s'écarte de ses racines n'a plus aucune place dans ce monde »<sup>768</sup>.

Cet argument est développé et amplifié par Dr Aziz ul Hassan Abbasi. Faqir Mohammad Faqir avait décrit le péril que représente l'anglicisation. Dr Aziz ul Hassan Abbasi mentionne également ce péril, mais il en pointe un deuxième : l'ourdouisation.

Dr Aziz ul Hassan commence son essai en décrivant le complexe diglossique qui affecte les classes panjabies éduquées et les pousse à utiliser l'ourdou ou l'anglais avec leurs enfants. Puis il expose sa thèse : l'adoption d'une langue conduit à l'adoption d'une culture, et à la disparition de sa propre culture.

<sup>763</sup> Khan, Sardar 1955 : 31.

<sup>764</sup> Khan, Sardar 1956b.

<sup>765</sup> Khan, Sardar 1956b : 8.

<sup>766</sup> Abbasi 1953.

<sup>767</sup> Faqir 1952c.

<sup>768</sup> Faqir 1952c : 4.

*Ais Pākistān vic panjābī bhrāvām te behnām (xāṣkar angrezī paṛhe hoyān) nūṃ koī Rabb vāṣṭe dā aṇṇī bolī nāl vair ai. Āp te āp onām ne ai vair aṇṇyām aulādām nūṃ vī sikhā dittā ai. Onām de gharām vic panjābī dī thām yā te urdu bolī jāndī ai yā angrezī. Ai bhole lok ais gall nūṃ naṭṭī samajhde ki har qaum dī bolī os qaum de culture dā žarī'a ai. Har qaum dā culture os qaum de maraṇ jyoṇ dā sabab ai. Jis qaum ne aṇṇī bolī chaḍke dūsryām dī bolī bolṇi šurū' kar ditti te samajh lo kī o qaum huṇ thore dinām dī paroṇī ai. koī aqalmand insān ais gall toṃ inkār naṭṭī karegā ki dūsī parāṭ zubān dā sikhṇā te bolṇā os zubān de bolāṇ vālyām dyām dūsryām gallām vī lāzim te žarūrī karegā*

« Au Pakistan nos frères et sœurs panjabis (et surtout ceux qui ont appris l'anglais) sont les ennemis de leur propre langue. Et le pire est qu'ils ont transmis ce sentiment d'hostilité à leurs enfants. Dans leurs maisons on parle ourdou ou anglais à la place du panjabi. Ces simplets ne comprennent pas que la langue d'un peuple est le véhicule de sa culture. La culture d'un peuple est ce qui le maintient en vie. Un peuple qui a abandonné sa langue et commencé à parler d'autres langues est condamné à court terme. Aucun être sensé ne refusera de reconnaître qu'apprendre une langue et la parler a des implications inévitables pour un individu »<sup>769</sup>.

Puis il décrit les conséquences de l'adoption de l'anglais en ayant recours à l'ethnotype du pakistanais occidentalisé aux mœurs libres:

*Asīm jamāndrū gulāmām ne angrezī ḍiḍh bharaṇ de kāraṇ sikhī sī te odā jo kujh phal milyā o sādḍe sāmne ai. Pehlām te angrezī dī bimārī mardām vic ī rahī, fir jadoṃ ai bimārī ranām nūṃ vī lag gaṭ te sādḍī qaum dā beṛā ī ḡarq ho gayā. Oho bešarmī te be- ḥayāṭ, oho lālyām te powder, oho nange sar te bheṛe ḥāl bāzārām vic dhakke khāndyām phirdyām ne. Ranām nālom pehlām qušūrvār mard nikle, jinām pajāme yā šalvār dī thām patlūn, ṭopī yā pagṛī dī thām hat, te chūḡe dī thām coat pānā šurū' kar dittā. Natīja ai hoyā ki o āp te onām dyām ranām šāḥab te mīmām baṇ ga'e.*

« Nous autres ,esclaves de naissance, avons appris l'anglais pour subsister et devons maintenant faire face aux conséquences. La maladie de l'anglais a d'abord été limitée aux hommes, mais lorsqu'elle a atteint les femmes le retentissement a été terrible pour notre peuple : indécence et vulgarité, rouge à lèvres et maquillage. Les femmes ont commencé à sortir au marché sans se couvrir la tête, avec des vêtements moulants. Mais avant les femmes, les coupables ont été les hommes, quand ils ont commencé à porter des pantalons à la place des pajama et shalwar, des couvres chefs anglais à la place des chapeaux traditionnels et des turbans, et des manteaux à la place des robes. Le résultat est que les hommes sont devenus des šāḥab et leurs femmes des madames »<sup>770</sup>.

Puis Dr Aziz ul Hassan Abbasi en vient à décrire les conséquences de l'adoption de l'ourdou, arme utilisée par les mohajirs venus d'Inde pour asservir et acculturer le peuple panjabi. Il introduit alors un second ethnotype : celui du mohajir mangeur de feuilles de bétel (*pān*) et efféminé. Et il met en garde les lecteurs : en adoptant l'ourdou le peuple martial panjabi (un peuple de lions et lionnes) se transformera en peuple efféminé :

*Panjāb de dušman Jamunā pār toṃ āke ainūṃ ṭarām ṭarām de lālac dhoke deke barbād karaṇ dī koṣīš kar rihe ne, jidā vaḍḍā hathyār onām dī bolī ai. Ais hathyār nāl o do šikār mārṇā cāhnde ne. Pehlā ai ki sādḍī bolī ī koī na rahe. Dūjā ai ki jadoṃ sādḍī bolī ī koī na rahegī te fir sādḍā culture vī na rahegā. Jadoṃ asīm aṇṇī bolī te culture bhulāṇe gāṃvā baiṭhe te dūsryām de gulām baṇāṃge. Os gulāmī vic Panjāb de šer te šernyām kī hoṅge ? Žara mulāḥiza hove ! Mard mohḍe te ḍāṅg dī thām hath vic pānām dī ḍabbī te chālyām dī poṭlī, pag dī thām sir te do palī ṭopī, pinḍe te vel yā bārīk malmal dā pheṭyām vālā kurtā, te ṭāṅgām te cūrī dā xwāja sarāvām vālā pajāmā (...) Hir Rāmjhā Sassī Punnum te Mahivāl dī thām pūrab de šā'irām de urdu divān paṛhe jāṅge.*

<sup>769</sup> Abbasi 1953 : 50.

<sup>770</sup> Abbasi 1953 : 50.



« Les ennemis du Panjab sont venus de l'autre côté de la rivière Yamuna et tentent de le détruire par la tentation et l'entourloupe, et leur arme principale est leur langue. Ils veulent abattre deux gibiers avec la même arme: d'abord ils vont tenter de faire disparaître notre langue. Car lorsque notre langue sera effacée notre culture elle aussi le sera. Et lorsque nous auront oublié et perdu notre langue et notre culture nous serons les esclaves des autres. Que deviendront les lions et lionnes du Panjab sous l'effet de cet esclavage ? Voyez par vous-même : Les hommes ne porteront pas un bâton sur l'épaule mais auront dans la main une boîte pleine de pān et une petite boîte remplie de noix de bétel, et à la place du turban un chapeau avec des pans qui se rabattent, et sur le corps une kurta en fils de soie ou de vel et aux jambes un pajama étroit à la façon de ceux que portent les eunuques (...) Et ils liront à la place des épopées de Hir Ranjhan, Sassi Punnun et Sohni Mahival les recueils poétiques des poètes de l'est »<sup>771</sup>.

Dr Aziz ul Hassan Abbasi en vient alors à citer en exemple un peuple qui a perdu sa culture et sa langue : les *Camyār* ou sindhis, ancien marchands, ancien bâtisseurs des civilisations de Mohenjodaro et Harappa, qui n'ont pas su résister aux aryens hindous et ont été réduit par eux au rôle de parias :

*Dunyā dī ikk hor qaum vī ai, jinām nūm asīm chūhre te camyār kehne ām. Ai numāne badqismat apne vele dī ikk barī hukūmat te tehzīb de bhere lekḥ te badqismatī dī muḥh boldī taṣvīr haṇ, jinām vaḍde okhe vele apne culture nūm sambhāl na sake. ai chūhre te camyār (Jinūm maim agge tom sindhī kahāmgā) jisdī vaḍyāṭ Mohenjodāro Harappā te dūsyām thāvām ne śābit kīti onām dī aulād haṇ. Ai sindhī tehzīb aṭhāṭ sau varhe Hazrat 'Īsā de vele tom pehlām hindūstān vic apnī vaḍyāṭ vikhā gaṭ (...) Vastī Asia vicom hindūām de vaḍde veḥṣī āryā Afgānistān de rāste Hindūstān vic āe te holī holī o aidhar odhar vadhaṇ lage. O jadom junūb vall utre te Harappe te Mohenjodāro vālyām nāl ṭakkar hoi. Ai sindhī saudāgar-peṣa ārām te 'aiś de 'ādī jangal de nange veḥṣyām nāl laṛāṭ vic hār ga'e. Natīja ai hoyā ki onām dī hukūmat te tehzīb barbād kar ditti gaṭ (...) Ajj os qaum dī ḥālat ai ve ki o apne āp nūm insāniyat de utte ikk barā vaḍdā dāg samajhdī ai. Ajj odā parchāvām ī ikk hindū nūm palīt karaṇ vāṣte kāfī ai.*

« Il existe un autre peuple que nous connaissons sous le nom de *chūhre* ou *chamyār* (intouchables). Ces pauvres êtres damnés sont une image parlante de la triste destinée d'un grand empire et d'une civilisation, qui n'a pas su préserver sa culture dans des temps difficiles. Ces intouchables (qu'à partir de maintenant j'appellerai sindhis) sont les descendants de ces individus dont des lieux comme Mohenjodaro et Harappa prouvent la grandeur. Cette culture sindhie avait atteint son apogée 800 ans avant la naissance du christ (...) Les sauvages hindous sont venus plus tard de l'Asie centrale, après avoir traversé l'Afghanistan sont arrivés en Inde, et se sont propagés dans tout le pays. Lorsqu'ils sont descendus dans le sud ils sont entrés en contact avec les habitants de Harappa et Mohenjodaro. Les marchands sindhis, habitués au confort et aux plaisirs ont dû affronter ces sauvages nus et ils ont perdu, résultat leur empire et leur culture ont été détruits (...) Et maintenant l'état de ce peuple est tel qu'il se considère une simple tâche sur la face de l'humanité. Et son ombre suffit à souiller un hindou »<sup>772</sup>.

Et Dr Aziz ul Hassan conclut :

*Eho ḥāl panjābyām dā ho'egā jai onām ne apnī panjābī dī thām urdu bolnī śurū' kīti (...) Jis śaxṣ yā qaum de vic ai xiyāl paidā ho gayā ki dūsyām dī bolī yā ṭarīqa hacchā ai o qaum kadī taraqqī na'īm kar sakdī kyomki o dūsyām dī zehntī gulām ai.*

« Voilà ce qui se passera si les panjabis commencent à parler ourdou à la place de leur propre langue (...) L'individu ou le peuple qui pense que la langue ou les manières des autres sont meilleures que les siennes ne peut pas progresser parce qu'il reste mentalement l'esclave des autres »<sup>773</sup>.

Cet essai présente, comme on le voit, une vision stéréotypée et xénophobe des peuples, présentant les hindoustanis et sindhis comme des peuples ramollis et décadents, alors

<sup>771</sup> Abbasi 1953 : 50-51.

<sup>772</sup> Abbasi 1953 : 53.

<sup>773</sup> Abbasi 1953 : 53.

que les panjabis apparaissent comme un peuple supérieur de lions et lionnes, un peuple martial encore libre de toute dégénérescence. Quant à l'arrivée des mohajirs, elle est comparée à celle des aryens contre lesquels les habitants de Mohenjodaro et Harappa ont dû lutter : leur migration est considérée comme une invasion.

Cette position anti-urdu est assez atypique, et il est difficile de savoir jusqu'à quel point elle était partagée par les membres du groupe conservateur. La publication de cet essai dans *Panjābī* prouve néanmoins que ces positions rencontraient une forme d'approbation.

### 5.2.3.3 L'apologie d'Abdul Majid Salik

Les sentiments anti-mohajirs (ou anti-hindoustanis) de Dr Aziz Abbasi étaient partagés par un membre éminent du groupe conservateur Abdul Majid Salik, sentiments nourris par l'arrogance et le complexe de supériorité des *mohajirs* (et cette arrogance a sans aucun doute joué un grand rôle dans son ralliement au panjabi après la partition). Dans *Urdu dā navām daur* « La nouvelle époque de l'ourdou »<sup>774</sup> Abdul Majid Salik se met lui-même en scène, faisant l'apologie de la langue panjabe face à un *mohajir* arrogant qui considère l'ourdou comme une langue supérieure et le panjabi comme une langue ridicule. Ainsi, lorsque le *mohajir* lui demande :

*Ai te tusīm mande o ki urdu panjābī bolī nāloṃ behtar zubān ai ?*

« Mais vous reconnaissez que l'ourdou est une meilleure langue que le panjabi n'est ce pas ? ».

Abdul Majid Salik lui répond :

*Maiṃnūṃ te ais d'ave dī dalīl na'īm mil rahī ai ki urdu panjābī toṃ cangī ai, na maiṃ ai d'ava karṇā ki panjābī urdu toṃ acchī ai. Har šaxṣ apṇī zubān nūṃ sārī dunyā dyām zubānāṃ toṃ cangā te behtar samajhdā ai, te ḥaqīqat ai ve ki sāryām zubānāṃ cangyām ne. Kise zubān vic koī burā'ī na'īm, mere la'ī panjābī de cangyām hoṇ dī ikko dalīl ī kāfī ai ki o merī mādrī zubān ai (...) Tuhāḍḍe kol urdu dī pasandīdagī dī koī dalīl na'īm sivā aide ki urdu tuhāḍḍī mādrī zubān ai. Jai tusīm urdu dyām das xūbyām šumār karā'oge te maiṃ panjābī dyām panjī xubyām ginvā dyāṃgā.*

« Je ne suis pas en mesure de prouver que l'ourdou est une meilleure langue que le panjabi, et je ne prétends pas non plus que le panjabi est meilleur que l'ourdou. Chaque individu considère sa propre langue comme la meilleure au monde, et toutes les langues sont bonnes. Il n'y a rien de mauvais dans aucune langue, et je peux prouver que le panjabi est une bonne langue grâce à ce seul argument que c'est ma langue maternelle (...) La seule chose qui justifie votre préférence pour l'ourdou c'est qu'elle est votre langue maternelle. Et si vous énumérez dix qualités de l'ourdou, j'en trouverai vingt-cinq au panjabi. »<sup>775</sup>

Ce postulat de supériorité de l'ourdou se trouve remis en question (ainsi que, dans une certaine mesure, la fondation même de l'idée de hiérarchie diglossique puisque toutes les langues se valent), par un locuteur de panjabi, qui en fin de compte, ne laissera pas l'ourdou remplacer sa langue. La langue panjabe n'est pas seulement ici un bouclier qui permet de se protéger contre l'acculturation mais une arme à part entière : un outil d'affirmation face à une communauté ourdouphone aux ambitions dominatrices.

---

<sup>774</sup>Salik 1951a.

<sup>775</sup> Salik 1951a : 9-10.

Mais Abdul Majid Salik a surtout senti que le panjabi et de l'ourdou sont si inextricablement liés que l'émergence du panjabi n'est possible qu'à partir du déclin de l'ourdou. Et ce déclin, les nouvelles conditions historiques et géographiques (la partition, l'immigration en masse de locuteurs d'ourdou au Panjab pakistanais et de locuteurs de panjabi à Delhi) en ont créés les conditions : l'ourdou des mohajirs immigrés au Panjab, déconnecté des centres culturels que sont Lucknow et Delhi, est sur le point de perdre la pureté dont ses locuteurs sont si fiers, et sera de plus en plus influencé par le panjabi.

Abdul Majid Salik s'adresse ainsi au même mohajir qui avait essayé de lui faire dire un peu plus tôt que l'ourdou est une meilleure langue que le panjabi (ce mohajir avait ri en entendant le mot panjabi *Pacvinjā* « Cinquante-cinq », trouvant sa sonorité vulgaire et cocasse) :

*Urdu zubān bešak tuhāḍḍī mādrī zubān ai, par urdu dī māṃ dyām do chātyām san : Lakhnau te Dillī. Mulk dī vand de b'ad ainām donām chātyām dā dudh suk gayā ai. Huṅ asīm Dillī dī zubān nūṃ kiveṃ sanad maṅ sakṇe āṃ, jis ḥālat vic Dillī dī panjī lakh ābādī vicom pandrā lakh panjābī ne ? Te Dillī de schoolām dī muḍhlyām jamā'atām vic sau vicom traihām dī zubān urdu ai. Aise tarah Panjāb de schoolām vic navve fī ṣadī bacce panjābī te das fī ṣadī ehl-e zubān ne. Huṅ daso panjābī zubān urdu dā ašar qabūl karegī ki urdu panjābī dā ? Ajj pacvinjā te hasde o. Inšallah kal tuhāḍḍe bacce pacvinjā akhaṅge te tuṣiṃ ro'oge !*

« L'ourdou est sans aucun doute votre langue maternelle, mais la mère de l'ourdou avait deux mamelles : Lucknow et Delhi. Après la partition le lait de ces deux mamelles a séché. Comment pouvons-nous considérer la langue de Delhi comme la norme maintenant que sur 2500000 habitants de Delhi 1500000 sont panjabis ? A présent dans les écoles de Delhi sur 100 élèves seuls 30 parlent ourdou. Ainsi dans les écoles du Panjab 90 % des écoliers sont panjabis et 10% des locuteurs natifs d'ourdou. Alors dites moi, le panjabi sera-t-il influencé par l'ourdou ou l'ourdou par le panjabi ? Aujourd'hui le mot *pacvinja* vous faire rire, demain, grâce à Dieu vous entendrez vos enfants utiliser ce même *pacvinja* et vous vous arracherez les cheveux ! »<sup>776</sup>

#### 5.2.4 Une valorisation de la littérature panjabe

La confusion entre langue et littérature est générale chez les apologistes du panjabi : la langue panjabe est généralement identifiée à son corpus littéraire. Cette confusion est le fondement même du si populaire 'argument de chef d'œuvre', ce qui explique qu'aux côtés des apologies de la langue panjabe on trouvera aussi un certain nombre d'apologies de sa littérature<sup>777</sup>. Car dans l'esprit des apologistes revaloriser la littérature panjabe, c'est revaloriser la langue panjabe elle-même.

Trois stratégies de revalorisation dominent le discours des apologistes de la littérature panjabe: La revalorisation par la dévalorisation de la littérature ourdoue, la comparaison avec les chefs d'œuvres occidentaux et l'établissement de l'antériorité de la littérature panjabe.

La dévalorisation de la littérature ourdoue est la principale stratégie utilisée par Taj Mohammad Khyal dans son essai *Panjābī dī benašībī* « La mauvaise fortune du panjabi »<sup>778</sup>: Celui-ci écrit :

<sup>776</sup> Salik 1951a : 10.

<sup>777</sup> Khyāl 1953, Khan, Navabzada Mehdi Ali. 1951, Khurshid 1951, Faqir 1956d.

<sup>778</sup>Khyāl 1953.

*Maim̄ bare Һausle nāl keh saknā vām̄ ki panjābī zubān dā adab kise Һāl vic vī kam az kam urdu zubān de adab nāloṃ ghaṭṭ pākīza na'īm̄. Sagom̄ īmāndārī nāl vekhyā jā'e te ode toṃ zyāda pākīza ai. Jinām̄ lokām̄ ne do'ām̄ zubānām̄ dī šā'irī dā cangi Һarah̄ muṭāl'a kītā ai o ais gall toṃ inkār na'īm̄ kar sakde ki unnivīm̄ ṣadī de āxir tak balki vihvim̄ ṣadī de šurū' tīkar vī urdu š'er dyām̄ bunyādī cīzām̄ vicom̄ fārsī š'er dī ikk l'anat jirī mohabbat de izhār vic kuṛī te munde vic koī farq vervā na'īm̄ kar sakdī 'ām̄ rahī ai. Te ais xāsiyat dā lāzimī natīja ai sī ki urdu dī purānī šā'irī vic saim̄kre na'īm̄ balki hazārām̄ š'er ajehe ne jinām̄ nūṃ koī šarīf ādmī ucī āvāz nāl na'īm̄ paṛh sakdā. Aide muqāble te panjābī zubān dyām̄ maš'hūr kītābām̄ sāryām̄ paṛh jā'o te gintī de kujh š'erām̄ nūṃ chaḍke bāqī sāryām̄ dī bunyād tasavvuf nazar āndī ai. Te bohutām̄ kītābām̄ de vic Allah te Rasul de 'išq dī jhalak po'e po'e te pai jāndī ai. (...) Panjābī š'er te adab sar toṃ pairām̄ tak axlāq te rūḥāniyat nāl ī bharyā pyā ai. Ais adab nūṃ kise dūsri zubān de adab nāloṃ ghaṭṭyā te bhom̄dā kehṇā aṇe muṃh te chappar māraṃ nāloṃ ghaṭṭ na'īm̄.*

« J'oserais déclarer ici que la littérature panjabie n'est pas moins chaste que celle de l'ourdou. Et en fait, si on la considère avec honnêteté, elle est plus chaste que celle de l'ourdou. Les individus qui ont étudié la poésie des deux langues ne peuvent que reconnaître qu' à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, et jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> cette pratique maudite de la poésie persane qui consiste à ne pas préciser si une déclaration d'amour s'adresse à un homme ou une femme, est restée populaire en ourdou. Le résultat de cette pratique singulière est que des centaines, voire des milliers de vers ourdou ne peuvent pas être lus par un homme respectable à haute voix et en public. Au contraire, si vous lisez tous les livres classiques du panjabi vous remarquerez qu'hormis quelques uns la majorité des vers est imprégnée de soufisme. Dans beaucoup de livres l'amour pour Allah et son prophète est visible à chaque page (...) La littérature et la poésie panjabie sont remplies de valeurs morales et de spiritualité. Et dire que cette littérature est inférieure et maladroite, comparée à la littérature d'autres langues revient à se gifler soi-même. » <sup>779</sup>

Obscénité et pédérastie dans la poésie ourdou, pureté de la littérature panjabi, dominée par la spiritualité. La supériorité de la littérature panjabie est avant tout de nature éthique. Mais on doit remarquer que la vision que présente Taj Mohammad Khyal est réductrice et stéréotypée, et que pour les besoins de sa démonstration l'auteur met en avant un aspect spécifique de la poésie urdu<sup>780</sup>, et le confronte à un genre lui aussi spécifique de la poésie panjabie (la poésie soufie, qui est loin de représenter toute la poésie).

Une autre stratégie de revalorisation consiste à comparer un texte panjabi à un texte de la littérature classique 'mondiale', qui permet au texte panjabi de sortir renforcé. Cette stratégie est adoptée par Navabzada Mehdi Ali Khan dans son essai *Shakespeare dī angrezi te sādḍī panjābī* l'anglais de Shakespeare et notre panjabi<sup>781</sup> dans lequel il compare des vers de Shakespeare tirés de Romeo et Juliette à quelques vers d'un poète populaire et trouve des ressemblances dans les images prouvant ainsi que même la poésie panjabie populaire est d'un très haut niveau. Il écrit :

*Romeo bārī de thalle jāke khalo gayā te hūke bharaṃ lag pyā. Ai nazāra jirā hath dī tīk dā sī onūṃ Shakespeare ne Romeo dī zubān vic ainām̄ lafzām̄ nāl adā kītā ai : 'Had I been the gloves of your hands I would have touched your cheeks'. Huṃ tusīm̄ xiyāl karo jai vilāyat de vaḍḍe šā'ir ne gal nūṃ hath lāṇ dī xwāhiš nūṃ ainām̄ lafzām̄ vic adā kītā ai, te sādḍā koī anpaṛh te sāda murād šā'ir jirā paṛhyām̄ likhyān vic baiḥṇ khaloṃ vālā na'īm̄ ai aim̄vī māhye dyām̄ ṭāhrām̄ mārḍā hoyā kī ākhdā ai : 'Sādḍe naloṃ button cange jire sine nāl lāe ho'e nī'...Zara soco vilāyat de vaḍḍe šā'ir te sādḍe anpaṛh galī de 'ām̄ bande de bait de mazmūn vic koī vith ai ve ?*

<sup>779</sup> Khyāl 1953 : 15-16.

<sup>780</sup> A propos de l'ambiguïté concernant le genre du bien-aimé en poésie ourdou classique, voir Pritchett 1979.

<sup>781</sup> Khan, Navabzada Mehdi Ali. 1951.

« Romeo, debout sous la fenêtre, commença à soupirer. Et ce spectacle de la main de Juliette qui soutenait son visage, Shakespeare l'a dépeint avec ces mots, sortis de la bouche de Romeo : *Had I been the gloves of your hands I would have touched your cheeks*. Maintenant, voyez que ce grand poète anglais a exprimé le désir de caresser une joue , et que notre poète illettré et simplet qui n'est pas digne de fréquenter les gens éduqués a lancé un *māhyā* de façon impromptue et dit : *Ces boutons ont plus de chance que moi, car ils peuvent toucher ta poitrine...réfléchissez, y a-t-il une différence entre le sujet du vers du grand poète anglais et celui de cet homme illettré que nous rencontrons tous les jours dans nos ruelles ?* »<sup>782</sup>

Une autre stratégie de revalorisation de la littérature panjabe consiste à appliquer également le principe d'antériorité au champ littéraire.

Certains apologistes vont ainsi montrer que la littérature panjabe est née bien avant la littérature ourdoue. Abdul Salam Khurshid, dans son essai *Panjāb dī tārix te adab* « L'histoire du Panjab et la littérature »<sup>783</sup> fait remonter les débuts de la littérature panjabe à la période d'avant l'islamisation du Punjab, car les légendes panjabies narrées plus tard par les poètes épiques circulaient bien avant la propagation de l'Islam au Panjab. Et Faqir Mohammad Faqir dans son essai *Panjābī adab*<sup>784</sup> la fait naître à l'époque de Mahmoud de Ghazni. L'antériorité de la littérature panjabe par rapport à la littérature ourdoue est démontrée ainsi.

Les essais d'Abdul Salam Khurshid et de Faqir Mohammad Faqir sur l'histoire de la littérature panjabe ont un point commun : par souci de donner une nouvelle identité irréprochable et complètement islamique au panjabi (et peut être aussi du fait de préjugés par rapport aux non-musulmans), ces deux auteurs ont mis l'accent sur le rôle des soufis et de la communauté musulmane dans le développement de la littérature panjabe, et ont ignoré la contribution des non-musulmans, à commencer par celle des sikhs. Le rôle des communautés non-musulmanes n'est pas du tout mentionné par Abdul Salam Khurshid, et Faqir Mohammad Faqir, même si il rend hommage à la contribution d'Amrita Pritam, Darshan Singh Avara, Dr Mohan Singh Divana et Balgan Ray à la littérature panjabe du XXème siècle, mentionne un seul auteur non-musulman antérieur au XXème siècle : l'hindou Damodar Das, auteur de la première version connue de l'histoire de *Hīr Rāmjhā*<sup>785</sup>. C'est donc une version 'épurée' de la littérature panjabe qui est présentée ici.

### 5.2.5 Naissance d'un normativisme : La contribution de Sardar Khan

La normativisation du panjabi pakistanais est loin d'être achevée en 1951 lorsque le premier numéro de *Panjābī* paraît. *Panjābī* suit une norme linguistique héritée de *Panjābī darbār* et de *Sārang*, qui reflète les propositions faites par Miran Bakhsh Minhas dans *Panjābī nūm vādhā kiveṃ hove ?* « Comment améliorer le sort du panjabi ? »<sup>786</sup> en matière d'aménagement du corpus : les contributeurs de *Panjābī* écrivent le panjabi en caractères ourdou, et utilisent le dialecte parlé dans une zone comprise entre Sialkot-Lahore, Gujrat et Faisalabad. Ce dialecte est privilégié parce que la grande partie des écrivains du groupe conservateur sont originaires de ces régions. Enfin, la tendance est d'utiliser en panjabi des mots arabo-persans courants.

Il restait à justifier ces pratiques sur une base historique ou linguistique et de les normaliser.

---

<sup>782</sup> Khan, Navabzada Mehdi Ali. 1951 : 26.

<sup>783</sup> Khurshid 1951.

<sup>784</sup> Faqir 1956d.

<sup>785</sup> Faqir 1956d : 16-17.

<sup>786</sup> Minhas 1928.

C'est la tâche à laquelle s'attelle Sardar Khan. Celui-ci dans une série d'essais écrits sous son nom ou sous des pseudonymes divers (Kardar, S.Khanum ) fait des propositions en vue d'une normativisation et même en vue d'une sorte de 'pakistanisation' de la langue panjabie<sup>787</sup>. Il publie, en outre dans *Panjābī* quelques pages de son dictionnaire qui est en cours de rédaction<sup>788</sup> (dont la première lettre, la lettre *Alif* sera publiée en 1964).

Une question nouvelle était apparue depuis la partition : le panjabi écrit indien se dissociait peu à peu à du panjabi écrit pakistanais sur le plan lexical, car un grand nombre de néologismes empruntés à l'hindi y avaient été incorporés. Leur usage grandissant menaçait l'inter-compréhension entre les auteurs panjabis des deux côtés de la frontière. Sardar Khan s'oppose à l'incorporation de ce type de néologismes et appelle à la création de néologismes pakistanais. L'élaboration d'un dictionnaire devrait aider ce processus.

Sardar Khan, dans ses essais, rejette fréquemment la contribution linguistique des auteurs sikhs (rejet qui n'est pas sans rappeler celui de la contribution littéraire sikh par Abdul Salam Khurshid et Faqir Mohammad Faqir évoqué précédemment).

Certaines des positions linguistiques de Sardar Khan apparaissent motivées avant tout idéologiquement, en réaction à ce qu'il perçoit comme la volonté hégémonique des sikhs. Le panjabi dont il se fait l'avocat est donc un panjabi épuré des éléments considérés comme spécifiques à la communauté sikh (écriture *gurumukhi*, vocabulaire dérivé de l'hindi etc).

Nous allons examiner ici les positions linguistiques de Sardar Khan.

### 5.2.5.1 La question de l'alphabet

Au début du processus de normativisation du panjabi pakistanais Sardar Khan doit d'abord résoudre la question de l'alphabet dans lequel cette langue devrait être écrite. Il y avait encore au Pakistan après la partition des auteurs qui pensaient que l'alphabet *gurumukhi* était le mieux adapté au panjabi, ainsi P.D. Rafael, dans son essai *Panjābī 'ilm* « La science panjabie »<sup>789</sup> donne deux raisons à l'adoption de l'alphabet *gurumukhi* : il est plus phonétique que l'alphabet arabo-persan et son utilisation permettra de maintenir un échange avec les panjabiphones de l'autre côté de la frontière :

*Panjābī la'ī kyom̄ gūrmukhī na vartī jā'e ? Panjābī likhaṅ parhaṅ vic gūrmukhī ḥarf kise nūṃ socaṅ dā samāṃ na'īm̄ dende, jide tom̄ lagdā ai pa'ī kise panjābī 'ālim ne panjābī bolī la'ī hī ai 'ilm kaḍhyā sī. Nāle asīm̄ sokhī ḥarām̄ nāl apṇe panjābī bhrāvām̄ nāl jire sarḥadom̄ pārlē pāse vasde ne apṇā 'ilmī mel milāp qā'im̄ rakh sakde āṃ.*

« Pourquoi ne pas utiliser l'alphabet *gurumukhi* pour écrire le panjabi ? En matière de lecture et d'écriture les lettres de l'alphabet *gurumukhi* ne nous font pas hésiter une seconde. Ce qui nous laisserait croire qu'un savant panjabi a inventé cette science. Et si nous adoptons le *gurumukhi* nous pourrions continuer des échanges intellectuels avec nos frères qui vivent de l'autre côté de la frontière. »<sup>790</sup>

Sardar Khan répond à cet essai dans son essai *Panjābī luḡat* « Le dictionnaire panjabi »<sup>791</sup> – son premier article paru dans *Panjābī*. Sardar Khan y énumère les faiblesses de

<sup>787</sup> Khan, Sardar : 1953, 1955, 1956a, 1956b, 1956c, 1956d, 1957a.

<sup>788</sup> Khan, Sardar : 1956 e, 1957b.

<sup>789</sup> Rafael 1952.

<sup>790</sup> Rafael 1952 : 75.

<sup>791</sup> Khan, Sardar 1953.

l'alphabet *gurumukhi* : il est phonétique, mais ce phonétisme est une entrave à la fixation d'une norme orthographique unifiée (chacun écrit comme il prononce), et en fin de compte, ce sera la prononciation du plus grand nombre (soit des 'illettrés') qui sera adoptée. D'autre part Sardar Khan voit en *gurumukhi* l'absence de lettres spécifiques pour transcrire les sons de l'arabe et du persan comme une faiblesse<sup>792</sup> :

*Gūrmukhī xaṭ nūṃ pañjābī vāṣṭe kaḍhyā gayā, par aidī sārī likhāṭ aīs ai ki jīḍāṃ tuṣīṃ urdu nūṃ roman angrezī xaṭ vic likh deo (...) Jīs ṭarāṃ suṇyā ose ī ṭarāṃ likh dittā (...) Gūrmukhī likhāṭ dī ai ḥālat hoṇ dī vaja nāl pañjābī dā koī vī lafz jīrā thoṛe thoṛe āvāz de her pher nāl apṇe apṇe 'ilāqe vic bolyā jāndā ai os ikk lafz de vī kaī kaī hijje baṇ ga'e (...) Kisī zubān de akharāṃ nūṃ aīs ṭarāṃ ṣautī rang vic likhke hameṣā anpaṛhyāṃ de kirdārāṃ nūṃ zāhir kītā jāndā ai, jide m'anī ai hove kī āsāṃ gūrmukhī likhāṭ vic pehle ī apṇī pañjābī nūṃ anpaṛhyāṃ dī bolī farz kar lende āṃ. Har ikk zubān vic jadom kise bāharlī zubān dā akhar apnāyā jāndā ai tāṃ os bāharlī zubān de hijje dā kuch na kuch aṣar rehndā ai. Par gūrmukhī vic te ط, ع te غ vaḡaira dī binā ī miṭ jāndī ai. Kyomjai gūrmukhī vic aināṃ ḥarfāṃ vāṣṭe koī ḥarf ī naṭī ai.*

« L'alphabet *gurumukhi* a été inventé pour écrire le panjabi, mais utiliser cette écriture donne la sensation d'écrire l'ourdou en caractères latins (...) On écrit exactement ce qu'on entend (...) Et si l'on utilise l'alphabet *gurumukhi* n'importe quel mot, s' il est prononcé de façon légèrement différente dans une région, sera écrit de façon différente (...) Lorsqu'on écrit ainsi une langue dans un alphabet phonétique on privilégie les illettrés, ce qui signifie que si l'on adopte le *gurumukhi* on définit d'abord le panjabi comme la langue des illettrés. Lorsqu'on introduit dans une langue des mots d'une langue étrangère ils affectent votre système de notation. Mais les sons représentés en ourdou par les lettres ط, ع et غ<sup>793</sup> disparaissent purement et simplement en *gurumukhi*. Car le *gurumukhi* n'a pas de lettre spécifique pour ces sons. »<sup>794</sup>

Puis Sardar Khan défend l'alphabet ourdou, invoquant son antériorité, et l'idée que son adoption facilitera l'intégration nationale :

*Jai urdu dā aṣlī ghar Pañjāb yā Sindh samjhyā jāve tāṃ jis ṭaraḥ sindhī nūṃ 'arabī xaṭ vic likhde ne aise ī ṭarāṃ pañjābī nūṃ vī urdu xaṭ vic likhnā cāhidā tāṃjai pañjābī nūṃ sādḍī qaumī zubān urdu de nere lāke rakh dittā jāve.*

« S'il est vrai que le lieu d'origine de l'ourdou est le Panjab ou le Sindh alors il nous faudra écrire le panjabi en alphabet ourdou, à la manière du sindhi qui est écrit en lettres arabes, et ainsi le panjabi restera proche de notre langue nationale, l'ourdou. »<sup>795</sup>

Sardar Khan écrira en 1956 un second essai pour défendre l'alphabet arabo-persan : il s'agit de *Pañjābī de ḥurūf* « Les lettres du panjabi »<sup>796</sup>; il continue à se faire l'avocat de l'alphabet ourdou, développant l'argument d'antériorité esquissé dans son précédent essai : le système d'écriture utilisé pour s'exprimer en ourdou est purement indigène car, il a d'abord été utilisé pour noter le panjabi (avant que l'alphabet *gurumukhi* ne soit inventé). Et l'ourdou est né du panjabi.

*Banda puche paṭ urdu ne apṇā rasm-ul xaṭ kithom lyā ? Ainūṃ yād naṭī ki aine janam kīhdī godī vic lyā. O din bhull ga'e jadom aise ī Pañjāb dī sarzamīn vic aināṃ pañjābī hathāṃ vic ī aidā jampal ṣurū' hoyā sī. Os vaqt tom b'ad ai tāṃ Dillī jāke nikhrī hoṭ urdu kehnavāṇ lag paṭ te pañjābyāṃ ne apṇī aīs nave jampal dī bolī nūṃ ode tom zyāda vadhaṇ na dittā (...) Dasṇā itthe aīs gall dā ai paṭ Pañjāb de vic ai pañjābyāṃ ne ī tāṃ fārsī rasm-ul xaṭ vic tinn ḥarf ث, ڈ, ڙ zyāda karke navāṃ rasm-ul xaṭ banāyā sī, jīrā ki ajjkal urdu rasm-ul xaṭ*

<sup>792</sup>Car c'est la capacité des locuteurs à prononcer ces sons qui les distingue comme 'éduqués'

<sup>793</sup> Lettres qui correspondent aux sons [tʰ], [ʃ] et [y]

<sup>794</sup> Khan, Sardar 1953 : 26.

<sup>795</sup> Khan, Sardar 1953 : 31.

<sup>796</sup>Khan, Sardar 1956a.

*kehvāndā ai. ai ajab loṛ ai paṭ Panjāb ne ai rasm-ul xaṭ kaḍhyā hove te Panjāb ī aij apṇī panjābī laṭ navām rasm-ul xaṭ labhaṇ laṭ nikle (...) Eho ī rasm-ul xaṭ jinūṃ 'ām ṭaur te urdu rasm-ul xaṭ kahyā jāndā ai aṣal vic panjābī rasm-ul xaṭ ai. Ai dūjī gall ai ki urdu ne ais xaṭ nūṃ kis ṭaraḥ apṇā banā lyā.*

« Si l'on demande à l'ourdou où il a trouvé son alphabet il ne saura pas car il ne se souvient plus de quel ventre il est sorti. Il a oublié les jours pendant lesquels il a été élevé par le panjabi sur le sol du Panjab. Après cela il est parti à Delhi et s'est raffiné, s'est fait appeler l'ourdou et les panjabis ont promu davantage que la leur cette nouvelle langue qu'ils avaient élevé eux-même (...) Ce que je veux dire c'est que c'est au Panjab que les panjabis ont créé un alphabet, en rajoutant au persan trois lettres : ٹ, ڈ et ڙ<sup>797</sup>. Et de nos jours cet alphabet est appelé alphabet ourdou. Il est bien étrange que ce soit le Panjab qui ait créé cet alphabet et qu'à présent ce même Panjab soit à la recherche d'un alphabet pour son panjabi (...) Cet alphabet que l'on appelle communément alphabet ourdou est en fait l'alphabet panjabi. Mais le fait que l'ourdou s'en soit emparé est une autre histoire. »<sup>798</sup>

### 5.2.5.2 Le choix du dialecte standard

La deuxième question à laquelle s'attaque Sardar Khan est celle du choix du dialecte qui deviendra la base du panjabi standard pakistanais. Comme nous l'avons vu précédemment, Faqir Mohammad Faqir avait dès décembre 1951 décidé en chef de file du mouvement conservateur que le panjabi standard devrait être établi à partir du dialecte du district de Gujranwala, du fait de sa position géographique et de l'existence d'un corpus littéraire dans ce dialecte.

Sardar Khan approuve cette décision et présente des arguments la justifiant dans son essai *Standard Panjābī*<sup>799</sup>.

Sardar Khan commence son essai par un long exposé sur la situation linguistique du Panjab, distinguant deux branches du panjabi : une branche occidentale (celle que Grierson appelle le 'Lahnda'), qui comprend le siraiki, le pothohari et le hindko, et une branche orientale, dont le représentant est la *Sant bhāṣā* ou *Sikhī*, et qui comprend le *Mājhī* « Langue du milieu » parlé à Lahore et Amritsar.

Sardar Khan explique que la rivière Chenab marque la frontière entre ces deux branches, et qu'une zone tampon existe, dans laquelle le *Panjābī lahndā* - mélange de *Mājhī* et de *Lahndā* - est parlé. Cette zone s'étend de Sialkot jusqu'au nord de la principauté de Bahawalpur en passant par Wazirabad, Gujranwala, Sheikhpura, Okara et Pak Pattan. Le dialecte qui servira de base au panjabi standard peut donc potentiellement appartenir à un de ces trois groupes : *Lahndā*, *Mājhī* ou *Panjābī lahndā*.

Sardar Khan élimine d'office le *Mājhī*, qui est à la fois la langue favorite des sikhs (liée à leur *Sant bhāṣā*) et des missionnaires installés à Ludhiana qui l'ont utilisé comme base de leur dictionnaire et de leurs écrits et ont voulu en faire une langue standard. Mais, comme le note Sardar Khan :

*Aṣal vic panjābī dī rūḥ ais angrezām de parcār nūṃ gavārā na kar sakī, te kujh dair de b'ad xūd hī ai m'eyār xatam kar dittā gayā.*

« En réalité l'âme du panjabi n'a pas pu tolérer le prêche des anglais et après quelque temps cette norme a été abolie. »<sup>800</sup>.

<sup>797</sup> Lettres qui correspondent aux sons /t/ /d/ /t/

<sup>798</sup> Khan, Sardar 1956a : 6-7.

<sup>799</sup> Khan, Sardar 1956d.

<sup>800</sup> Khan, Sardar 1956d : 43.



A ce stade de la démonstration, une fois éliminé le *Mājhi* Sardar Khan doit choisir entre le *Lahndā* et le *Panjābī lahndā*. Il écrit alors :

*Ajj toṛī vekhaṅ vic vī eho hī āyā hai ki har panjābī likhārī ne apṇe adab vic lahndā dā rang zarūr chokhā vikhāyā ai te aiḍḍām hove vī kyom na ? Lahorī zubān ne ajj toṛī lahndā dī rūḥ na chaḍī, te panjābī likhārī ai rūḥ kiḍḍām chaḍ sakdā hai ? Panjābī lahndā toṛī vakhrī zubān thorā hī ai. Ais cāšnī dī miṭhās širf ose hī velā nikharke sāmne ā sakdī ai jadoṅ asīm panjābī lahndā nūṅ xāliṣ adab dī m'eyārī zubān mith liye. Ais m'āmle vic Graham Bailey jihe ustād ne xūb kahyā hai ki ainām ḥālatām vic jai panjābī dī koī xāliṣ adabī m'eyārī zubān ho sakdī hai te eho hī panjābī lahndā ho sakdī hai, xāṣ karke o jīṛī Vazīrābād de 'ilāqe vic bolī jāndī hai.*

« Jusqu'à maintenant on peut observer que chaque écrivain panjabi a utilisé abondamment le *Lahnda* dans ses écrits<sup>801</sup>, et pourquoi ne le ferait-il pas ? La langue de Lahore ne s'est pas débarrassée de l'âme du lahnda, alors comment un écrivain s'en débarrasserait-il ? Le panjabi n'est pas une langue différente du lahnda. Et toute la douceur de sa saveur ne pourra se manifester que si nous décidons d'en faire une norme littéraire. De ce point de vue un maître comme Graham Bailey a eu raison de dire que dans ces conditions si une langue peut prétendre à devenir norme littéraire c'est bien le lahnda, en particulier celui qui est parlé dans la région de Wazirabad. »<sup>802</sup>.

Sardar Khan choisit donc le *Lahndā* de Wazirabad – variante qui d'après la classification présentée en début d'essai, figure dans la catégorie du *Panjābī lahndā*. Et comme Wazirabad fait partie du district de Gujranwala, voilà que la boucle est bouclée : le raisonnement de Sardar Khan l'a amené tout naturellement à soutenir la décision de Faqir Mohammad Faqir en faveur de la 'langue du district de Gujranwala'.

### 5.2.5.3 La question des néologismes

Le processus de normativisation d'une langue implique aussi la création de néologismes. Sardar Khan, dans son essai *Standard panjābī*<sup>803</sup> s'oppose d'emblée aux lexicographes sikhs qui empruntent des mots hindi. Il écrit ainsi – égratignant au passage Dr Mohan Singh :

*Aise hī tarah ajkal dī mašrīqī Panjāb dī hindū sikhām dī adabī panjābī apṇe āpnūṅ buri tarah jadīd hindī de rang vic dhāl rahī hai. Ikk zamāna sī ki sardār Mohan Singh ne Government College lahore dī Punjābi Society vic 1930 vic kahyā sī ki musulmānām ne xwāmaxwā urdu vic 'arabī fārsī milāke 'afardū' banā dittā (...) Par ajj vekhyā jāve te mašrīqī Panjāb vic panjābī dā koī ašar numāyām na'īm ki hindī nūṅ 'phindī' banā deve balki ulṭā panjābī nūṅ 'Hanūmān panjābī' banāyā jā rihā ai.*

« De nos jours le panjabi littéraire des hindous et sikhs utilisé au Panjab oriental se coule dangereusement dans le moule de l'hindi moderne. Il fût une époque où Mohan Singh lors d'une séance de la *Punjabi society* du Government College de Lahore en 1930 avait déclaré que les musulmans, en mélangeant l'arabe et le farsi à l'ourdou ont créé une langue qu'il vaudrait mieux appeler *afardou*<sup>804</sup> (...) mais si l'on regarde la situation au Panjab oriental il ne semble pas que l'hindi soit influencé par le panjabi au point qu'on ait fini par l'appeler *phindī*<sup>805</sup>, au contraire on assiste à la transformation progressive du panjabi en *hanūman panjābī*. »<sup>806</sup>.

<sup>801</sup>Sardar Khan se réfère ici certainement aux auteurs soufis classiques voir à ce sujet Matringe 1989.

<sup>802</sup> Khan, Sardar 1956d : 44.

<sup>803</sup> Khan, Sardar 1956d.

<sup>804</sup>Néologisme créé en joignant les mots *arabi* « arabe »-*fārsi* « persan » et *urdu*

<sup>805</sup>Néologisme créé en joignant les mots *Panjābī* et *hindi*

<sup>806</sup> Khan, Sardar 1956d : 41.

Sardar Khan s'insurge également contre la tendance inverse à l'hindi-isation, celle qu'ont les auteurs pakistanais à sur-ourdouiser le panjabi. Cette tendance avait comme défenseur Vaqar Ambalvi, qui, dans son essai intitulé *Pāk panjābī* « Le panjabi pur/pakistanais »<sup>807</sup>, après avoir relevé des ourdouismes dans certains essais en panjabi publiés dans *Panjābī*, écrivait :

*Ainām misālām tom pata lagdā ai jai panjābī dā navām rūp kis tarah nikhardā jāndā ai, te ode palle vic urdu zubān de mohāvire kis tarām khubde jānde ne. Bhāve kise jān bujhke likhyā yām urdu likhan dī ‘ādat karke likh ga’e kise tarām vī hove. Ai gall ai baṛī sohṇī te svādī. Maiṁ ais nave rūp nūṁ aise sohṇpan te svād ṣadqe ‘Pāk panjābī’ dā nām dīttā.*

« Ces exemples permettront de voir comment une nouvelle forme du panjabi est en train de se développer, et que des expressions de la langue ourdoue viennent peu à peu s'y introduire. Ce pourrait être un acte volontaire, comme la conséquence involontaire d'une habitude d'écrire en ourdou. Voilà une belle et savoureuse pratique. Je donnerai à cette nouvelle forme, en raison de sa beauté et de sa saveur, le nom de *pāk panjābī* « Panjabi pur/pakistanais » ».<sup>808</sup>

Le *Pāk panjābī* ne rencontre pas non plus l'assentiment de Sardar Khan (il se gardera d'utiliser ce terme pour désigner la norme pakistanaise du panjabi dont il est le défenseur). Il avait déjà dans son essai *Panjābī luḡat*<sup>809</sup> formulé une mise en garde contre la tendance à la sur-ourdouisation, qui transformerait le panjabi en un simple dialecte paysan et vulgaire (*Gāṁvārī te hazārī*<sup>810</sup>) de l'ourdou.

Sardar Khan déclare dans un deuxième essai consacré à la question des néologismes - *Panjābī dī gatayyā* « Le tressage du panjabi »<sup>811</sup> - que cette tendance est aussi artificielle et nuisible que la tendance à l'hindiisation et conclut que :

*Na tāṁ maṣṛīqī Panjāb dī hindī vārke panjābī banegī, te na hī Pākistān dī urdu vārke panjābī banegī. Varna o tāṁ ‘purdū’ baṅ jāve.*

« Le panjabi ne se constituera pas en y introduisant des mots hindi comme c'est la pratique au Panjab oriental, ni non plus en y introduisant des mots ourdou comme il est de coutume de le faire au Pakistan. Sinon il deviendra *pourdou*. »<sup>812</sup>

Confronté aux deux tendances opposées que représentent l'hindi-isation et l'ourdouisation Sardar Khan recommande dans le même essai de suivre la tendance naturelle qui consiste à introduire des mots arabes, persans et anglais en panjabi – mais en les panjabisant (sans pour autant expliquer en quoi cette panjabisation consiste) :

*‘Arabī fārsī, angrezī de lafz aidī sān te agge hī kāfī caṛh cuke ne. Tām ā’e din hor caṛhde rehṅge. Hām ai zarūr hai ki jīrī zubān de vī ai lafz lovegī ai sukke pukke jadīd hindī dī tarah mangṅe na’īm hoṅge balki aidī aṇṇī sān te pūre caṛhke āṅge. Ais la’ī likhāryām dī koṣīś ai honī cāhīdī ki jīrī zubān dā lafz vī o panjābī vic lyāvaṅ (...). Onūṁ panjābī de kapre pāke lyāvaṅ.*

« Les mots d'arabe, de persan et d'anglais sont déjà passés sur la pierre à aiguiser du panjabi. Et d'autres mots y passeront. Il est sûr que les mots qu'il adoptera il ne les empruntera pas directement à la source comme le fait le hindi moderne, mais dans un

<sup>807</sup> Ambalvi 1955a.

<sup>808</sup> Ambalvi 1955a : 9.

<sup>809</sup> Khan, Sardar 1953.

<sup>810</sup> Khan, Sardar 1953 : 29.

<sup>811</sup> Khan, Sardar 1956c.

<sup>812</sup> Khan, Sardar 1956c : 35.

premier temps il les aiguïsera. C'est pourquoi les écrivains devraient tentent de faire porter des habits panjabis à tous les mots qu'ils importent dans cette langue. »<sup>813</sup>.

Enfin, dans un troisième essai intitulé *Panjābī nāqadrī kyom ?* « Pourquoi le panjabi est-il dévalorisé ? »<sup>814</sup> Sardar Khan rappellera encore une fois la nécessité de créer des néologismes en les panjabisant:

*Žara himmat banho tām tusīm vī apnī panjābī zubān dī sān utte lafzām nūm gharke le ā'o !  
Aide vic afsos karañ dī kī gall ai ? Lafz koī āsmānoñ tām na'īm đigde hunde, ā'e din  
zubānām vic nit nave lafz ghare jānde.*

« Prenez votre courage à deux mains, et créez des mots en les aiguïtant sur la pierre du panjabi ! Vous n'aurez pas à le regretter. Car les mots ne tombent pas du ciel. Les langues s'enrichissent ainsi constamment de nouveaux mots. »<sup>815</sup>.

#### 5 2.5 4 Nécessité d'un dictionnaire et tentatives lexicographiques

L'élaboration d'un dictionnaire semblait être une étape obligée dans le processus de normativisation de la langue. Sardar Khan souligne dès février 1953 dans son essai *Panjābī luğat* que la corruption du panjabi par l'ourdousation et d'hindiisation qui a lieu des deux côtés de la frontière rend la rédaction et la publication d'un dictionnaire (en caractère ourdou) absolument nécessaire :

*Ais luğat nūm lokām dī rāhbarī la'ī te zubān de bigār toñ bacāvañ la'ī pūrā kar denā cāhīdā.*

« Il faudrait mettre au point ce dictionnaire pour guider les gens et éviter que la langue ne se corrompe »<sup>816</sup>.

Sardar Khan montrera lui-même l'exemple, et publiera dans le numéro de juin-juillet 1956 de *Panjābī* trois pages d'un dictionnaire sur lequel il avait commencé à travailler<sup>817</sup>. Ces pages paraîtront avec une introduction de Faqir Mohammad Faqir dans laquelle celui-ci formulera le vœu que quelques pages de ce dictionnaire soient publiées dans chaque numéro de *Panjābī*.

Cette première livraison du dictionnaire de Sardar Khan comprend 66 entrées, depuis *topā* ('une unité de mesure') jusqu'à *ṭomb-ṭākī* ('des chiffons'), avec des gloses en ourdou. Après certaines gloses, l'origine dialectale du mot glosé (Pothohari, Multani) est mentionnée entre parenthèses, ce qui montre une ambition de rédiger un dictionnaire qui couvre tous les dialectes, et de faciliter également l'intercompréhension entre dialectes (but également annoncé par Sardar Khan dans son article *Panjābī luğat*).

Le souhait de Faqir Mohammad Faqir exprimé en juillet 1956 ne sera malheureusement pas exaucé. Les pages du dictionnaire de Sardar Khan ne paraîtront pas avec régularité dans *Panjābī*. Seules cinq pages seront publiées dans le numéro de septembre 1957 avant que *Panjābī* ne cesse d'être publié<sup>818</sup>. Ces 5 pages contiennent 103 entrées, de *khāñḍ* ('expérimenté') à *khittī* ('buisson épineux'), avec gloses en ourdou. Certaines gloses

---

<sup>813</sup> Khan, Sardar 1956c : 40.

<sup>814</sup> Khan, Sardar 1957a.

<sup>815</sup> Khan, Sardar 1957a : 30.

<sup>816</sup> Khan, Sardar 1953 : 26.

<sup>817</sup> Khan, Sardar 1956a.

<sup>818</sup> Khan, Sardar 1957b.

indiquent l'origine dialectale du mot glosé avec plus de détails que dans la livraison précédente (*Jaṭkī, Śāhpurī, Pinḍocī, Multānī, Ludhyānī, Poṭhohārī*).

### 5.3 Les acteurs du mouvement panjabi conservateur et le sous-champ littéraire conservateur panjabi

Le groupe panjabi conservateur se constitue en 1950 et comprend Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik, Abid Ali Abid, Mohammad Baqir, M.D.Taseer, ainsi qu'Ustad Karam Amritsari, Sufi Tabassum et Abdul Majid Bhatti. Dans les mois qui suivent des vétérans du panjabi (Kushta, Pir Fazal Gujrati et Joshua Fazal Din) l'ont rejoint, ainsi que certains des membres les plus éminents du pôle conservateur du champ intellectuel lahori Zafar Ali Khan, Akhtar Ali Khan, Hamid Nizami, Shorish Kashmiri, Ghulam Rasul Mehr. Puis avec la parution régulière de *Panjābī* un groupe important de contributeurs se crée dans lequel figure toute une nouvelle génération d'écrivains qui assurent la relève des vétérans.

Les membres assument des rôles différents à l'intérieur du groupe conservateur ainsi formé, et se répartissent en sous-groupes en fonction de leur rôle. On pourra distinguer ici trois sous-groupes :

1 Les chefs de file : ce groupe est formé par Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik et Mohammad Baqir qui s'imposent comme les chefs de file du mouvement. Si les deux premiers utilisent leur capital économique et social pour la promotion du panjabi, fondant la revue *Panjābī* et les associations *Pak Punjabi League* et *Punjabi Cultural Society*, Mohammad Baqir, lui, utilise son haut capital social et symbolique (il est un éducateur influent, ancien fonctionnaire et professeur à l'Oriental College) au service du panjabi, et ses efforts mèneront à la création de la *Panjābī adabī akādemī*. Ces trois chefs de file sont également des auteurs prolifiques.

2 Les sympathisants prestigieux : ce groupe est formé par les journalistes Zafar Ali Khan, Akhtar Ali Khan, Hamid Nizami, Shorish Kashmiri, Ghulam Rasul Mehr et les universitaires (Abid Ali Abid, Taj Mohammad Khiyal), qui ont chacun signé des déclarations d'adhésion à la cause du panjabi entre 1951 et 1953. Ces membres sont dotés d'un haut capital symbolique et social, leur engagement sera, en général, limité à cette déclaration.

3 Les créateurs : il s'agit d'écrivains qui enrichissent le capital littéraire du panjabi par la production de poésie et de prose. Le groupe des créateurs est constitué d'une cinquantaine de poètes et prosateurs pakistanais non-marxistes qui ont régulièrement collaboré à *Panjābī*<sup>819</sup>. Leur nombre – qui dépasse de loin celui des auteurs du groupe marxistes - montre le niveau de mobilisation atteint par le groupe conservateur.

#### 5.3.1 Le sous-champ littéraire panjabi conservateur

---

<sup>819</sup>Le nombre total d'écrivains pakistanais qui ont contribué à *Panjābī* s'élève à 284, mais l'on compte parmi eux une majorité d'auteurs amateurs, qui n'ont contribué qu'une fois à la revue et n'ont jamais poursuivi de carrière littéraire. Nous ne tenons compte ici que des écrivains qui y ont contribué de façon régulière, et dont les activités littéraires sont attestées par différents livres de référence tels la *Tazkira panjābī šā'irān dā* « Encyclopédie des poètes du panjabi » de Maula Bakhsh Kushta (Kushta 1960) ou la *Panjābī zubān-o adab kī tāriḫ* « Histoire de la langue et littérature panjabie » de Faqir Mohammad Faqir (Faqir 2002), ou qui ont fait l'objet de thèses (Hussain Lyaqat 1983, Ahmad Shahzad 1988, Zafar 1988, Qazi 1988, Mughal 1989, Ehsan 1999, Kausar 2002, Zaidi 2008, Muhibullah 2010).

Nous pouvons observer dans ce sous-champ deux clivages : un clivage générationnel (les membres du groupe appartiennent à 4 générations différentes), et un clivage dominant-dominé.

La présence d'écrivains issus de générations différentes dans le groupe conservateur le distingue du groupe marxiste dont les membres sont en grande partie des écrivains jeunes, dont les carrières ont commencé après la partition ou au milieu des années cinquante, et montre que le mouvement conservateur s'inscrit dans la continuation des initiatives des auteurs musulmans en faveur du panjabi qui avaient débuté au début du siècle. Les générations représentées dans le groupe conservateur sont les suivantes :

La première génération avait participé à l'émergence de la poésie panjabie musulmane 'moderne', indépendante du soufisme, au début du XXème siècle. Maula Bakhsh Kushta et Karam Amritsari en sont les représentants. Cette génération, qui s'était imposée au début du siècle, s'éteint dans les années cinquante : Kushta décède en 1955 et Karam Amritsari en 1959.

La deuxième génération est représentée par des auteurs nés à la fin du XIXème siècle ou début du XXème, tels Abdul Majid Salik (Né en 1895), Pir Fazal Gujrati (Né en 1897), Lal Din Qaisar (né en 1899), Faqir Mohammad Faqir (né en 1900), Firozuddin Sharf (né en 1901) et Joshua Fazal Din (Né en 1903). Ces auteurs commencent à s'affirmer dans les années 20, et certains initient le mouvement en faveur du panjabi qui donne naissance à la revue *Panjābī darbār*.

La troisième génération s'impose dans les années 40 : elle regroupe des écrivains qui ont commencé à écrire en panjabi dans les années qui ont précédé la partition tels que Sajjad Haider ou Agha Ashraf, et dont les activités sont liées à l'essor de la radio.

La quatrième génération est composée d'auteurs qui ont commencé à écrire en panjabi dans les années cinquante, sous l'impulsion de Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik. Il s'agit de Khwaja Nur Kashmiri, Shafi Aqil, Tayeb Rizvi, Saqib Zirvi, Maratib Ali, Nazr Fātima, Akbar Lahori, Ghulam Yaqub Anvar, Sardar Khan, Aslam Rahi, Asi Rizvi, Simin Rashid, Shahbaz Malik etc.

Le clivage dominant-dominé observé dans cette population hétérogène du point de vue des âges est similaire à celui que nous avons observé chez les progressistes : le sous-champ conservateur se divise en un pôle dominant (détenteurs d'un haut capital symbolique) et un pôle dominé (en phase d'accumulation et s'orientant vers la reconnaissance des pairs).

Au pôle dominant nous rencontrons autour des trois chefs de file (Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik et Mohammad Baqir) trois groupes d'individus que le type de capital qu'ils détiennent différencie.

Le premier groupe est celui des détenteurs de capital social : il s'agit de rédacteurs en chef de journaux et d'éditorialistes en vue (Majid Lahori et Vaqar Ambalvi), hauts fonctionnaires (Navabzada Mehdi Ali Khan) ou politiciens (Joshua Fazal Din).

Le deuxième groupe est formé par les détenteurs de capital scolaire : ils sont professeurs d'universités et *principals* de *colleges* (Sufi Tabassum, Abdul Salam Khurshid, Qayum Nazar, Abid Ali Abid).

Le troisième groupe est celui des détenteurs de capital culturel : ce sont des hommes de lettres renommés (Ghulam Rasul Mehr) ou des poètes panjabis vétérans considérés

comme des autorités (Pir Fazal Gujrati, Maula Bakhsh Kushta, Mohammad Ibrahim Adil, Lal Din Qaisar).

On remarque que parmi ces 13 personnes, seules 5 ont produit des œuvres en panjabi avant le début du mouvement (Joshua Fazal Din, Pir Fazal Gujrati, Maula Bakhsh Kushta, Mohammad Ibrahim Adil, Lal Din Qaisar). Les autres (Majid Lahori, Vaqar Ambalvi, Navabzada Mehdi Ali Khan, Sufi Tabassum, Abdul Salam Khurshid, Qayum Nazar, Ghulam Rasul Mehr) n'avaient rien écrit en panjabi avant d'être invités pas Faqir Mohammad Faqir à le faire. Leur médium d'expression était l'ourdou, et, pour la plupart d'entre eux ils sont retournés à l'ourdou après avoir produit quelques écrits en panjabi. Ce n'est néanmoins pas le cas pour Abdul Salam Khurshid et Sufi Tabassum, dont l'engagement pour le panjabi sera durable<sup>820</sup>. Une particularité du sous-champ conservateur est le type de notoriété et de consécration obtenu par les membres de son pôle dominant. Alors que le pôle dominant du sous-champ marxiste se composait de quatre poètes dont la notoriété dépassait à peine les cercles littéraires, le pôle dominant du sous-champ conservateur réunit des personnalités, qui comme l'éditorialiste Majid Lahori sont connues à travers tout le Pakistan, et d'autres qui jouent un grand rôle dans la république des lettres (Sufi Tabassum, Ghulam Rasul Mehr).

Face à ce pôle dominant, on distingue un pôle dominé, constitué d'écrivains en phase d'accumulation, plus ou moins avancés dans le cycle de consécration certains à peine entrés dans ce cycle, d'autres déjà dans la phase ascendante. Ils constituent un groupe de 36 écrivains, et aucun d'entre eux au terme de cette phase d'ascension n'atteindra une notoriété vraiment comparable à celle des membres du pôle dominant. Les propriétés sociales de tous sont connues<sup>821</sup>, et un examen rapide de ces propriétés nous permet de dégager quelques constantes. Sur ces 36 écrivains :

-10 appartiennent aux milieux journalistiques (Nur Kashmiri, Shafi Aqil, Hanif Chaudhry, Bashir Manzar, Saqib Zirvi, Mehruz ul Hassan Shah Naqvi, Nizamuddin Tavakkuli, Malik Mohammad al Din, Fidā Hussain Fida, Vafa Jafri). Leur 'recrutement' s'est opéré à partir des cercles journalistiques bien connus d'Abdul Majid Salik.

-9 sont fonctionnaires (Khalil Atish, Rashida Rashid Simin, Abdul Karim Samar, Bashir Ahmad, Mumtaz Ali Muztar, Sayed Ali Shah, Sardar Khan, Aslam Rahi, Chaudhry Ahmad Din).

-5 exercent la profession d'écrivains commerciaux travaillant en free lance pour la radio ou le cinéma (Agha Ashraf, Sajjad Haider, Nazar Fatima, Saghar Siddiqui, Talib Jalandhari).

-2 sont propriétaires terriens (Zohair Bigi, Suhail Yazdani).

-2 sont enseignants (Hanif Bava, Ahmad Hussain Qaladari).

-2 sont avocats (Akbar Lahori, Ghulam Yaqub Anvar).

---

<sup>820</sup>Abdul Salam Khurshid sera, avec Shafqat Tanvir Mirza, un des animateurs de la branche Panjabi du 'writers guild' de Lahore en 1961, et les essais, poèmes et traductions de Sufi Tabassum seront publiés tout au long des années 60 dans les revues panjabies qui succéderont à *Panjābī* (*Panjabi adab* et *Panjdayā*).

<sup>821</sup> Pour connaître ces propriétés nous avons consulté la *Taẓkirā panjābī šā'irān dā* « Encyclopédie des poètes du panjabi » de Maula Bakhsh Kushta (Kushta 1960), la *Panjābī zubān-o adab kī tāriḫ* « Histoire de la langue et littérature panjabie » de Faqir Mohammad Faqir (Faqir 2002), ainsi que différentes thèses de MA soutenues au Oriental College de Lahore (Haq Anvarul 1974, Hussain Lyaqat 1983, Ahmad Shahzad 1988, Zafar 1988, Qazi 1988, Mughal 1989, Ehsan 1999, Kausar 2002, Zaidi 2008, Muhibullah 2010).

Les autres écrivains sont commerçants (Asi Rizvi), comptables (Shahbaz Malik) ou *hakīms*<sup>822</sup> (Tayyeb Rizvi). Quelques uns vivent dans des conditions précaires (Sehrai Gurdaspuri est maçon, Talib Chishti libraire itinérant et Sain Naqad fakir), mais la grande majorité appartient à la petite bourgeoisie éduquée sortie du peuple, classe qui connaît une stabilité que ne connaissaient pas les écrivains du groupe marxiste, qui en raison de leur réputation et de leurs activités avaient une situation professionnelle instable et des conditions de vie précaires<sup>823</sup>.

L'orientation intellectuelle d'une partie d'entre eux ne fait pas mystère : certains ont des sympathies marquées pour le pôle intellectuel conservateur, comme Shafi Aqil qui travaille pour un journal politique conservateur - *Namakdān* « La salière » – même s'il a des liens avec les milieux progressistes ; d'autres lui apportent un soutien actif, tels Abdul Karim Samar qui est un des représentants du courant du *Adab-e islāmī* « Littérature islamique » promu par *Jamā'at-e islāmī*<sup>824</sup>, Aslam Rahi qui écrit des romans islamiques, Qayum Nazar, Vaqar Ambalvi, Zya Rizvi et Abdul Aziz Fitrat qui se sont fait connaître pour leurs poèmes nationalistes<sup>825</sup>.

### 5.3.2 Deux trajectoires de 'dominés'

Nous avons précédemment examiné la trajectoire de trois dominants (Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik, Mohammad Baqir). Nous allons à présent examiner les trajectoires de deux membres de ce groupe hétérogène de dominés dont venons de parler : il s'agit du poète et traducteur Ghulam Yaqub Anvar et du dramaturge et auteur de nouvelles Sajjad Haider.

Cet examen nous permettra de déterminer les raisons qui les ont conduits à écrire en panjabi et quel rôle l'adoption de cette langue a joué dans leur carrière littéraire ou professionnelle.

#### 5.3.2.1 Ghulam Yaqub Anvar (1915-1974)

Ghulam Yaqub Anvar appartient à la génération montante des poètes affiliés au mouvement conservateur. Originaire de Gujranwala, fils d'un directeur de prison poète panjabi renommé (Abdul Ghani Vafa), il est né à Mianwali, a passé son examen de *matric* à Eminabad en 1930, et un BA au Forman College de Lahore en 1934. Il commence un MA en philosophie au Government College de Lahore, mais ne parvient pas à le terminer. Il travaille dans l'administration coloniale, et est nommé agent des impôts, fonction qui l'amène à travailler à Sialkot, Lahore, Sargodha, Gujrat et Attock. Puis il démissionne et s'établit comme avocat à Gujranwala<sup>826</sup>.

Ghulam Yaqub Anvar explique dans la préface de son recueil *Can dī khāri* « La corbeille de la lune »<sup>827</sup> qu'il a pendant sa carrière en contact avec trois milieux littéraires : tout d'abord, le cercle de poètes panjabis réunis autour de son père à Gujranwala. C'est là

---

<sup>822</sup> Docteurs pratiquant la médecine traditionnelle arabe.

<sup>823</sup> Les portes de la radio et de la fonction publique leur étaient fermées, ils étaient sous surveillance constante et passaient de longues périodes en prison (Salim 2010 : 163). Quand aux salaires octroyés par le parti communiste et les éditeurs/revues ayant des sympathies pour eux étaient trop bas pour leur permettre de vivre dignement (pour une dépeinture de leur vie quotidienne voir Akhtar, Hamid 1999 : 15-17).

<sup>824</sup> Sadid 1996 : 606.

<sup>825</sup> Siddiqui 1966 : 309-310, 314.

<sup>826</sup> Qaladari 1961 : 26.

<sup>827</sup> Anvar 1976 : 10-12.

qu'il fait la connaissance de Ghulam Hassan Khan Gamon, considéré alors comme maître du *ġaza*<sup>828</sup> panjabi, qui aura une profonde influence sur lui.

Puis, à Lahore il entrera en contact avec le milieu des poètes modernistes réunis autour de Miraji (Yussuf Zafar, Qayum Nazar, Mukhtar Siddiqui) et de son organisation, le *Halqa-e arbāb-e žauq* (organisation rivale de celle des progressistes).

Enfin, il découvrira sur le tard la poésie classique des soufis et, après avoir longtemps écrit en ourdou, il se tournera alors vers le panjabi au début des années 50 et s'associera au groupe des conservateurs. Trois de ses poèmes ainsi qu'une traduction de l'anglais et un *ġazal* seront publiés dans *Panjābī* entre 1952 et 1958. Ses poèmes paraîtront dans d'autres revues telles que *Panj daryā* et *Panjābī adab* et un volume appelé *Can dī khārī* « La corbeille de la lune », sera publié juste après sa mort, en 1976.

Sa production littéraire en panjabi naît d'une synthèse de ses différentes influences : il utilise le *ġazal* (forme favorite de son père et de Ghulam Hassan Gamon), mais aussi le poème, forme favorite de Miraji et des modernistes.

Ghulam Yaqub Anvar est un lecteur avide de littérature étrangère, et, dans les années qui suivront son ralliement au groupe panjabi conservateur il traduira en panjabi des poèmes anglais, arabes, français, sanskrit, bengali etc<sup>829</sup>. Ce penchant pour la littérature internationale ainsi que pour la traduction le rapproche de Miraji, traducteur de poètes 'internationaux'<sup>830</sup>. Il compare par ailleurs sa pratique à celle de Dante qui a choisi de s'exprimer dans sa langue maternelle et non en latin, et le considère comme son modèle<sup>831</sup>.

L'écriture en panjabi est loin d'être une anomalie dans son parcours. Il y était en quelque sorte prédisposé par son appartenance familiale (son père est un poète du panjabi) ainsi que sa socialisation littéraire initiale.

Il est également intéressant de noter que contrairement à nombre de poètes venus au panjabi dans les années 50 qui citent l'influence de poètes contemporains comme Amrita Pritam ou Ahmad Rahi, Ghulam Yaqub Anvar mentionne des poètes soufis ou des poètes de la région dont il est originaire qui suivent le canon traditionnel du *ġazal* comme Gamon<sup>832</sup>. L'écriture en panjabi perpétue ici une tradition familiale et la tradition littéraire de sa région.

### 5.3.2.2 Sajjad Haïder (1920-1990)

La trajectoire de Sajjad Haïder, nouvelliste, dramaturge et homme de radio, est plus singulière. L'écriture en panjabi n'est pas chez lui la continuation d'une tradition familiale ou culturelle, mais un accident de parcours.

Né en dans une famille éduquée de Gujrat (son père a fait ses études à l'université d'Aligarh, et est inspecteur des écoles), Sajjad Haïder se tourne d'abord vers le persan (il avait fait un BA puis un MA en persan au Government College de Lahore, où il avait été l'élève de Ghulam Mustafa Sufi Tabassum), et l'ourdou (il avait traduit le 'jardinier d'amour' de Tagore en ourdou).

---

<sup>828</sup> Faqir 2002 : 157-159.

<sup>829</sup> Dont il donne des exemples dans sa préface de *Can dī khārī* (Anvar 1976 : 12-14)

<sup>830</sup> Son livre *Mašīq-o maġrib ke naġme* (1958) comprend des traductions en ourdou de Whitman, Villon, Heine, Mallarmé etc).

<sup>831</sup> Anvar 1976 : 7.

<sup>832</sup> Qaladari 1961 : 27.



Incapable de trouver un travail pendant deux ans après avoir passé son MA, il est finalement engagé en 1944 à la station de radio de Lahore comme 'Senior programme assistant', et est nommé responsable, de l'émission quotidienne en panjabi *Dehāṭī bhāyom ke liye*, ce qui l'oblige à écrire en panjabi des chansons et des petites pièces radiophoniques<sup>833</sup>. C'est donc par obligation professionnelle, non par choix sentimental ou esthétique qu'il va vers le panjabi<sup>834</sup>.

La radio représente à cette époque non seulement un moyen de survie mais aussi une plate-forme de lancement pour de jeunes auteurs. Des écrivains confirmés comme Rafi Pir et Imtyaz Ali Tāj ou en voie d'ascension comme Kartar Singh Duggal, Rajinder Singh Bedi, Abdul Majid Bhatti, Siraj Nizami y collaborent<sup>835</sup>.

Sajjad Haïder lui aussi bénéficie de cette plate-forme : sa pièce radiophonique *Havā de hūke* « Les soupirs du vent », écrite pour le programme panjabi remporte un certain succès, et il est remarqué par Amrita Pritam, qui le lance dans les milieux littéraires. Elle lui fait écrire une nouvelle (*Nacnī* « La danseuse ») qu'elle publie en *gurumukhi* dans une petite revue littéraire locale (*Hitkānī*). Il écrira une ou deux autres nouvelles qui seront publiées dans la même revue<sup>836</sup>.

Son adoption du panjabi comme medium d'expression est donc tout à la fois le résultat d'une obligation professionnelle (il est employé à la radio dans la section panjabi) et l'influence du milieu littéraire (fréquentation d'Amrita Pritam).

Après la partition Sajjad Haïder se rapproche des marxistes et fréquente Abdullah Malik, Sahir Ludhianvi et Bari Alaig<sup>837</sup>. Il participera au 'Ghalib day' organisé par les progressistes le 14 février 1948 au YMCA de Lahore, où il lira un essai sur Ghalib<sup>838</sup>, mais ce rapprochement avec les marxistes n'aura aucune conséquence sur son parcours. Il ne sera jamais un membre du groupe des progressistes, sans doute parce qu'une affiliation à ce mouvement aurait pu mettre son emploi auprès du gouvernement en danger, mais aussi - d'après Rauf Malik<sup>839</sup> – parce que son point de vue est purement littéraire : il ne veut pas confondre littérature et politique.

Sajjad Haïder préférera rejoindre le mouvement conservateur, et sera un collaborateur régulier de *Panjābī* : entre 1951 et 1952 il y publie 5 nouvelles et une pièce radiophonique. Et il bénéficiera également du parrainage direct d'Abdul Majid Salik : en 1957 celui-ci préfacera un recueil de ses pièces radiophoniques (publiées sous le nom de *Havā de hūke*<sup>840</sup>).

Sajjad Haïder poursuivra une brillante carrière à la radio, écrivant une quarantaine de pièces radiophoniques, et sera quelque temps responsable de radio Pakistan à Dhaka, puis terminera sa carrière comme directeur de la station de Lahore. Il produira la majeure partie de son œuvre en panjabi, ce qui fait de lui un des rares écrivains totalement voué au panjabi, un des rares pour qui le panjabi a constitué un levier, déterminant dans sa carrière.

#### 5.4 La production littéraire du groupe conservateur

---

<sup>833</sup> Haïder 2013 : 215-216.

<sup>834</sup> Comme il le précise dans son interview avec Maqsd Saqib : *Panjābī vall mainūm panjābī nāl moḥabbat nahīm leke āṭ* « Ce n'est pas l'amour pour le panjabi qui m'a pas amené vers cette langue » (Haïder 2013 : 234).

<sup>835</sup> Haïder 2013 : 220-221.

<sup>836</sup> Haïder 2013 : 217, 219.

<sup>837</sup> Haïder 2013 : 218-219.

<sup>838</sup> Azeez 2007 : 11.

<sup>839</sup> Entretien avec Rauf Malik, Lahore 27 juillet 2018.

<sup>840</sup> Haïder 1957.

### 5.4.1 Production poétique

Même si Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik avaient fait du développement de la prose un des objectifs de leur mouvement la poésie a continué de dominer la production littéraire du groupe conservateur.

Nous pouvons la diviser en deux parties : une partie est constituée par le recueil de Faqir Mohammad Faqir *Muwāte* « Les étincelles », publié en 1956 (qui comprend 93 poèmes). L'autre partie est constituée par les quelques 318 poèmes, 77 *ġazals* et 48 chansons publiés dans *Panjābī* entre 1951 et 1960. Nous étudierons séparément ces deux parties de la production poétique.

#### 5.4.1.1 *Muwāte* et la poésie de Faqir Mohammad Faqir

*Muwāte* est d'une certaine façon la réponse de Faqir Mohammad Faqir aux deux recueils publiés récemment par les marxistes (*Tirinjan* d'Ahmad Rahi et *Dil daryā* d'Abdul Majid Bhatti), et l'affirmation d'une esthétique et d'une idéologie qui sont à leurs antipodes.

Alors que Ahmad Rahi et Abdul Majid Bhatti utilisent la forme de la chanson inspirée du folklore les poèmes de *Muwāte* se situent dans la lignée des poèmes d'Allama Iqbal, et véhiculent un discours métaphysique et moralisateur (On discerne aussi dans le choix des thèmes abordés dans *Muwāte* l'influence d'Allama Iqbal).

Alors que *Tirinjan* et *Dil daryā* sont des recueils dédiés à la femme dans lesquels elle s'exprime, *Muwāte* est dédié à l'homme, et qui plus est au *Mard-e momin* « L'homme croyant » (concept qui occupe une place centrale dans le discours iqbalien<sup>841</sup>), en réalité surhomme que sa foi (*īmān*) rend invincible et capable de dicter sa volonté au destin. Les poèmes de *Muwāte* s'efforcent de le décrire et de le glorifier, comme par exemple le poème *Momin dī naẓar* « Le regard du croyant » :

*Hai bijlī vāṃḡ aidī ākh mārdī lišak*  
*Zubān aidī dī nok ai dār dī lišak*  
*Aidī gall ašar jādū dā ai sagvāṃ*  
*Nazar momin dī ai talvār dī lišak*

« Le regard du croyant est pareil à l'éclair et son œil lance des étincelles  
Sa langue est comme l'éclat de la pointe de la potence  
Sa parole a un effet magique  
Le regard du croyant est aussi brillant que l'épée »<sup>842</sup>

Les poèmes de *Muwāte* énoncent les principes qui doivent guider l'individu afin qu'il se hisse au niveau d'un *Mard-e momin* : il doit bien sûr avoir une foi à toutes épreuves car :

*Rakhde īmān vāle kund talvārāṃ na'īm*  
*Fataḥ hathīm karaṇ vāle vekhde hārāṃ na'īm*

<sup>841</sup>: On trouve une illustration de ce concept notamment dans les poèmes *Tulū'-e islām* « Le lever de l'Islam » (Iqbal 1905 : 303-315) et *Momin* « Le croyant » (Iqbal 1936 : 45-46). Analysant ce concept Denis Matringe écrit qu'Allama Iqbal propose un idéal qui 'Vise à produire non un surhomme nietzschéen, mais un sujet neuf conscient de ses responsabilités au sein d'une communauté en mouvement, un vrai croyant (mard-i momin) qui, ici encore, retravaille l'Homme parfait du soufisme et dont le modèle est le Prophète avec la première communauté musulmane dynamique rassemblée autour de lui' (Matringe 2011 : 13).

<sup>842</sup> Faqir 1956a : 37.

« Les hommes qui ont la foi ne possèdent pas d'épées émoussées  
Ceux qui tiennent la victoire dans leur main ne voient même pas la défaite »<sup>843</sup>

Et il lui faut également embrasser l'action :

*Tāqat odī dā kardā ai iqrār zamāna  
Dunyā te jidyām bāzū'ām vic ai 'amal dā zor*

« Le monde reconnaît la puissance de celui  
Qui a dans ses bras la force d'agir sur le monde »<sup>844</sup>

Il lui faut également écouter avant tout les élans de sa passion ('*Išq*), et non les élucubrations de son intellect ('*Aqal*) :

*'Išq kartūtām dā pīr ai 'aqal gallām dī murīd (...)  
'Išq faqīr kare kartūtām 'aqal zubānī gallān*

« La passion est la maîtresse des actes et l'intellect celui des paroles (...)  
Ô Faqir, la passion agit lorsque l'intellect se contente de belles paroles »<sup>845</sup>

Les qualités du *Mard-e momin* se cristallisent dans le combat : il est avant tout un combattant, son attribut principal est l'épée.

*Dil vic jide tmān faqīr nāhīr ode hath vic phaṛī talvār kī ai ?*

« Celui qui a la foi dans le coeur s'il n'a pas d'épée dans la main alors à quoi peut-il bien servir ? »<sup>846</sup>

Faqir Mohammad Faqir met également l'accent sur le rôle des femmes dans la création d'un *Mard-e momin*. Celles-ci doivent encourager leurs maris et fils à vaincre leur peur et à se sacrifier, car c'est ce sacrifice ultime qui rendra sa famille fière :

*Momin mām te āp jihād utte putar lāre banāke ṭordī rahī  
Jānde putar te sa'īm nūm ākhdī ai kare pakyām baṛī tākīd dyām  
Hām maiṃ mām ikk ḡāzī dī ākh sakām bīvī maiṃ ikk mard šahīd dī ām.*

« La mère croyante a elle-même envoyé son fils au front en l'habillant en marié  
Et dit avec grande insistance à son fils et son mari au moment du départ  
Illustre toi afin que je puisse dire que suis la mère d'un guerrier la femme d'un martyr »<sup>847</sup>.

Faqir Mohammad Faqir introduit également dans ses poèmes un certain nombre de héros du passé qui actualisent les qualités du *Mard-e momin* : le conquérant de l'Inde du nord Mahmoud de Ghazni (998-1030)<sup>848</sup> et le conquérant de la péninsule ibérique Tariq Ibn Ziyad<sup>849</sup> démontrent ce qu'est la combativité animée par la foi. L'empressement à offrir le

<sup>843</sup> Faqir 1956a : 96.

<sup>844</sup> Faqir 1956a : 14.

<sup>845</sup> Faqir 1956a : 47. Faqir Mohammad Faqir, en valorisant la passion suit là encore Iqbal, dont les poèmes '*Aqal-o dil* « Intellect et cœur » (Iqbal 1905 : 28-29), et '*Ilm-o 'išq* « Connaissance et passion » (Iqbal 1936 : 20-22) vantent eux aussi les mérites de la passion. Denis Matringe, analysant cette dichotomie, écrit : 'Se sacrifier pour la cause librement choisie est encore une forme de la vraie vie, et c'est ce don de soi à l'idéal qu'Iqbal, retravaillant dans un sens nouveau une vieille dyade soufie, appelle « amour » ('*išq*) et oppose souvent à '*aql*, « l'intellect », « la rationalité » liée au calcul et à l'intérêt égoïste' (Matringe 2011 : 13).

<sup>846</sup> Faqir 1956a : 123.

<sup>847</sup> Faqir 1956a : 86.

<sup>848</sup> Faqir 1956a : 118.

<sup>849</sup> Faqir 1956a : 46.

sacrifice ultime pour sa foi, est représenté par Imam Hussain et sa famille<sup>850</sup>, et également Mansur Hallaj<sup>851</sup>.

Faqir Mohammad Faqir distingue les mêmes qualités de combativité et de sacrifice dans les troupes panjabies qui se sont battues sur le front du Cachemire en 1948, et salue leur héroïsme<sup>852</sup>. Et il cite, aux antipodes de cet idéal, les occidentaux ou *firangī* matérialistes qui conquièrent le monde lâchement non par l'épée mais par le commerce<sup>853</sup>. L'idéologie du *Mard-e momin* débouche donc sur le nationalisme et l'anti-colonialisme.

Les poèmes exaltant le momin composent la majorité des poèmes de *Mawāte* mais on trouve également dans ce recueil quelques poèmes d'une autre veine, poèmes de circonstance célébrant la langue panjabi<sup>854</sup> ou le fondateur de la nation<sup>855</sup>, ou des poèmes romantiques<sup>856</sup>.

Ces poèmes romantiques, décrivant des paysages au clair de lune sur fond de séparation amoureuse, sont une sorte de transposition en panjabi des scènes de clair de lune qui avaient rendu célèbre le poète romantique Akhtar Shirani<sup>857</sup>.

#### 5.4.1.2 Poèmes publiés dans *Panjābī*

On peut les classer en quatre genres : les poèmes à thèse, les poèmes romantiques, les *ġazals* et les chansons.

Faqir Mohammad Faqir a sans doute été le dernier représentant du poème moralisant iqbalien en panjabi. Ce genre, à la lourde rhétorique et aux envolées hyperboliques, tombe peu à peu en désuétude<sup>858</sup>, et est maintenant supplanté par le poème à thèse que les progressistes avaient popularisé, et que même des poètes conservateurs adoptent. Les poètes conservateurs abordent dans leurs poèmes à thèse les thèmes socio-politiques que Faqir Mohammad Faqir avait omis d'aborder, comme celui de l'injustice sociale (que les progressistes avaient popularisé). Les poètes qui abordent le thème des inégalités sociales ont recours à un certain pathos (c'est le cas d'Ashfaq Naqvi, qui s'adresse à Dieu dans son poème *D'ūā* « La prière »<sup>859</sup> et le supplie d'accorder de la compassion aux hommes) ou au sarcasme (Dans le poème d'Āsi Rizvi *Nakheṛā* « La distinction »<sup>860</sup> on l'on peut entendre la voix d'un opprimé qui s'adresse au puissant et décrit ironiquement ses 'qualités'). Ils expriment une colère (Aslam Rahi dans *xāṣ vairī* « Nos ennemis spéciaux »<sup>861</sup> dénonce les riches – ces 'ennemis spéciaux' du pays, qui sucent le sang du peuple), ou un certain idéalisme (Talib Jalandhari dans *Rauṣan savere*

<sup>850</sup> Faqir 1956a : 38.

<sup>851</sup> Faqir 1956a : 75. Mansur Hallaj était un soufi qui fut crucifié à Bagdad, en 922, pour s'être exclamé : « Je suis la Vérité ! » Il avait donc atteint le stade suprême du soufisme qui est la fusion avec Dieu.

<sup>852</sup> Faqir 1956a : 30.

<sup>853</sup> Faqir 1956a : 105, 128.

<sup>854</sup> *Panjābī rānī* « La reine panjabi » (Faqir 1956a : 27).

<sup>855</sup> *Bābā* « Papa » (Faqir 1956a : 103).

<sup>856</sup> *Cannī rāt* « Clair de lune » (Faqir 1956a : 34) et *Uḍīk* « L'attente » (Faqir 1956a : 78).

<sup>857</sup> Des poèmes tels *Gujrāt kī rāt* « Une nuit à Gujrat » (Shirani Akhtar 1959 : 10), *Āj kī rāt* « Cette nuit » (Shirani Akhtar 1959 : 20-21), *Šabhā-e rafta* « Les nuits passées » (Shirani Akhtar 1959 : 24-25), *Vādī-e Gangā meṛ ek rāt* « Une nuit dans la vallée du Gange » (Shirani Akhtar 1959 : 55-56) sont des exemples de poèmes nocturnes d'Akhtar Shirani.

<sup>858</sup> Il se démodait également en ourdou et n'était plus pratiqué dans les années 50 que par quelques poètes conservateurs comme Hafiz Jalandhari et Shorish Kashmiri

<sup>859</sup> *Panjabi*, octobre 1957, p.21.

<sup>860</sup> *Panjabi*, novembre 1957, p.48.

<sup>861</sup> *Panjabi*, mars-avril 1953, p.57.

« Des matins qui brillent »<sup>862</sup> préfère imaginer des lendemains meilleurs). Enfin, certains poètes, devant les inégalités dont ils sont témoins, baissent les bras, et renoncent à se battre, et clament leur désir de prendre la fuite, tel Suhail Yazdāni dans son poème *Dosto* «O mes amis »<sup>863</sup>.

On voit ici que même si le thème évoqué – les inégalités qui minent la société - rapproche Suhail Yazdani des progressistes, sa réponse l'éloigne d'eux : les marxistes avaient en effet sévèrement dénoncé le pessimisme et le désir de fuite <sup>864</sup>.

La décadence du système politique est aussi un des thèmes favoris des auteurs de poèmes à thèse : certains le critiquent ouvertement (comme Saqib Zirvi dans son poème *Ithom udd* « Envole toi de là »<sup>865</sup>, qui exprime une désillusion par rapport au Pakistan en tant qu'état), d'autres utilisent un langage plus ou moins métaphorique : Asi Rizvi dans son poème *Rākhe* « Les protecteurs »<sup>866</sup> a recours à la métaphore du jardin pour le pays, et du jardinier pour ses dirigeants (et en cela s'inspire de la langue métaphorique de progressistes comme Faiz Ahmad Faiz<sup>867</sup>).

Un deuxième genre très en vogue chez les poètes conservateurs est celui du poème romantique qu'Akhtar Shirani avait mis à la mode en ourdou<sup>868</sup>, et que ceux-ci transposent au panjabi. Les scènes de clair de lune abondent dans ces poèmes romantiques. On y voit généralement un amoureux en attente de sa bien-aimée contempler un paysage nocturne sans parvenir à trouver le sommeil. Et le paysage ici contemplé, décrit dans toute sa beauté, est clairement un substitut (ou une métaphore) pour la bien aimée absente. (Les poèmes d'Abdul Hamid Amar - *Rāt* « La nuit »<sup>869</sup>, de Suhail Yazdani *Naqš-e nazār* « La trace d'un regard »<sup>870</sup> et *Mehṛām yār* « Mon ami mon confident »<sup>871</sup> et de Talib chishti *Dīp jalāvām* « Que j'allume une lampe »<sup>872</sup> présentent des scènes d'attente nocturnes).

Dans d'autres poèmes, le poète est en présence de sa bien-aimée et lui fait la cour, louant sa beauté dans un *Sarāpā*<sup>873</sup> (le poème de Suhail Yazdāni *Canām can tainūm ghūr ghūr vekhe* « Ma bien aimée la lune te regarde fixement »<sup>874</sup> et d'Asi Rizvi *Mīm̄h dī mutyār* « La bien aimée de la pluie »<sup>875</sup> sont tous les deux basés sur des *Sarāpā*). Dans d'autres poèmes, la bien aimée a cédé aux avances du poète, et il la convainc de s'enfuir avec lui (tel le poète du poème d'Alim *Farār* « La fuite »<sup>876</sup>). Les poèmes romantiques décrivent ainsi les étapes d'une idylle, de l'attente à la rencontre, de la rencontre à la séduction, et de la séduction à la fuite.

---

<sup>862</sup> *Panjabi*, décembre 1955, p.6.

<sup>863</sup> *Panjabi*, décembre 1955, p.19.

<sup>864</sup> Minto 1953b.

<sup>865</sup> *Panjabi*, septembre 1952, p.29

<sup>866</sup> *Panjabi*, octobre 1957, p.6-7.

<sup>867</sup> Usmani 2016 : 346-347.

<sup>868</sup> Le romantisme avait lui aussi été critiqué par les marxistes, dont Abid Hassan Minto. Celui-ci, dans son essai *Nayā manšūr aur uske b'ad* «Le nouveau manifeste et après » (Minto 1953a) mettait spécifiquement en garde les écrivains contre le romantisme, nocif car il ignore systématiquement l'arrière plan social.

<sup>869</sup> *Panjabi*, janvier février 1953, p.23.

<sup>870</sup> *Panjabi*, juin juillet 1956, p.7.

<sup>871</sup> *Panjabi*, juillet 1957, p.33.

<sup>872</sup> *Panjabi*, février mars 1960, p.40.

<sup>873</sup> Description détaillée et métaphorisée de la bien aimée.

<sup>874</sup> *Panjabi*, novembre 1952, p.16.

<sup>875</sup> *Panjabi*, septembre 1957, p.40.

<sup>876</sup> *Panjabi*, mars avril 1953, p.49.

Le *ġazal* - genre condamné par les marxistes<sup>877</sup>- est encore en vogue chez les conservateurs. Pir Fazal Gujrati s'impose comme le maître incontesté du *ġazal* panjabi, c'est un poète prolifique, qui publie un *ġazal* pratiquement dans chaque numéro de *Panjābī*. Mais son *ġazal* n'est qu'une transposition en de son modèle ourdou : les mêmes thèmes et symboles apparaissent, la même métrique et le même vocabulaire arabo-persan, matiné d'*ézafe*s y sont utilisés.

En réaction à cette hyper-ourdouisation pratiquée par Pir Fazal Gujrati le poète de *ġazals* et critique Abid Ali Abid exprime dans son essai *Panjābī ġazal*<sup>878</sup> le vœu que les poètes adaptent le *ġazal* au panjabi, y introduisent sa prosodie, son vocabulaire et ses expressions.

Parmi les poètes du *ġazal* conservateur certains ignorent ses recommandations (le *ġazal* de Sufi Tabassum qui paraît en décembre 1951 ou celui de Talib Chishti qui est publié en mars-avril 1959 sont toujours très proches de leur modèle ourdou), mais d'autres les suivent, ainsi le poète Tariq Suhdarvi, dans le numéro de février-mars 1952 (p.80) publie un *ġazal* allégé des lourdeurs de celui de Pir Fazal Gujrati : un mètre hindi (et non persan) y est utilisé, et l'utilisation de mots ourdou y est minimale :

*Ḍubyā can te chup ga'e tāre*  
*Hijr de sāthi rus ga'e sāre*  
*Jyom na'īm sakde ġam de māre*  
*Chaq de sajnām nit de tāre*

« La lune a disparu les étoiles se sont cachées  
 Les compagnons des jours de séparation sont fâchés  
 Leur peine ne leur permet pas de vivre  
 Abandonne la bien aimée les étoiles seront toujours là ! »

Ghulam Yaqub Anvar applique également les recommandations d'Abid Ali Abid et dans son *ġazal* qui paraît en Février mars 1960 (p.37), utilise un mètre hindi ainsi qu'un lexique hérité du sanskrit (*Tadbhav*). Mais ces tentatives apparaissent encore marginales. L'esthétique du *ġazal* que suit Pir Fazal Gujrati semble encore prévaloir, et le *ġazal* panjabi est un genre qui a du mal à se distancier de son modèle ourdou.

Si les poètes conservateurs se situent aux antipodes des progressistes par leur idéologie, l'utilisation de genres comme le *ġazal* ou leur prédilection pour le romantisme, certains pans de leur production sont néanmoins clairement influencés par l'esthétique des progressistes. Leurs poèmes à thèse sur des thèmes socio-politiques en sont la preuve, mais aussi leurs chansons (*ġīt*) – ou poèmes inspirés par des chants folkloriques – genre qu'Ahmad Rahi et Abdul Majid Bhatti ont popularisé.

Ces chansons font entendre une voix féminine qui est totalement absente des trois genres poétiques que nous venons d'analyser, et mettent en évidence la position vulnérable de la femme dans la société. On trouve des exemples de ce type de chansons sous la plume d'Ashfaq Naqvi (*O din* « ces jours »<sup>879</sup>), d'Anvar Mehmud Khalid (*Avtār* « Avatar »<sup>880</sup>), de Sehrai Gurdaspuri (*Hāse* « Les rires »<sup>881</sup>), d'Abdul Hamid Amar (*Dil dā šīša cūr o sajnām*

<sup>877</sup> Ansari 2015 : 245-246, Minto 1953a : 323. Abid Hassan Minto considère que le récent engouement des poètes pour le *ġazal* est un phénomène négatif.

<sup>878</sup> Abid 1951.

<sup>879</sup> *Panjabi*, aout 1957, p.17

<sup>880</sup> *Panjabi*, juillet 1959, p.34

<sup>881</sup> *Panjabi*, aout 1952, p.87

« Le miroir du cœur est brisé o mon amour »<sup>882</sup>), de Sufi Tabassum (*Phāh* « La corde »<sup>883</sup>), de Fida Hussain Fida (*Ḍhol jānī* « Mon amie ma bien aimée »<sup>884</sup>), de Qasir Amritsari (*Hānjū'ām de hār* « Les colliers de larmes »<sup>885</sup>) ainsi que de Muztar Ali Shah (*Chāḍ ve māhī* « Laisse donc o ma bien aimée »<sup>886</sup>).

## 5.4.2 Production fictionnelle

Le corpus fictionnel produit par les écrivains conservateurs consiste en nouvelles (aucun conservateur n'écrit de roman panjabi pendant ces années là). 145 nouvelles sont publiées dans *Panjābī* entre 1951 et 1960 (20 sont reprises dans l'anthologie *Lehrām* en 1953). Les sujets abordés par ces nouvelles sont généralement contemporains, et quelques sous-genres peuvent être identifiés dans ce corpus : les nouvelles rurales, les nouvelles urbaines et les nouvelles 'de l'après partition'.

### 5.4.2.1 Nouvelles rurales.

Trois thèmes sont récurrent dans les nouvelles rurales : les idylles tragiques, la condition féminine et les conflits villageois.

Une grande partie des nouvelles rurales racontent une histoire d'amour au dénouement souvent tragique et transmettent un message moral. La rigidité des coutumes ainsi que le nombre important de rivalités dans le milieu rural rend impossibles les unions non approuvées par les familles et les clans. Les conséquences sont donc en général tragiques pour les amoureux et leurs familles : les amoureux de la nouvelle de Vaqar Ambalvi *Kūhjā* « Le difforme »<sup>887</sup> sont contraints de s'enfuir, et lorsqu'ils retournent au village dix ans plus tard ils ne retrouvent plus leurs maisons, car leurs familles se sont affrontées et détruites. Les amoureux de la nouvelle de Shafi Aqil *Jhanām dyām rohryām* « Les remous de la Chenab »<sup>888</sup> s'enfuient eux aussi mais la rivière Chenab, qui coule près de leur village est en crue, et ils sont emportés par la rivière alors qu'ils tentent de la traverser.

Néanmoins, certaines nouvelles sentimentales ont aussi un dénouement heureux, comme la nouvelle de Sadiq Qureishi *Jalālpur dā chaudhrī* « Le chef de Jalalpur »<sup>889</sup> qui narre l'idylle d'un amoureux pauvre, fils de simple laboureur et de la fille d'un riche chef de village (*Chaudhrī*). Le fils de laboureur à force de travailler gravit les échelons de la société et finit par obtenir la main de sa bien-aimée.

Un message moral apparaît en filigrane dans ces nouvelles : la fuite égoïste des amoureux de la nouvelle de Vaqar Ambalvi précipite la chute de leurs familles, les amoureux de la nouvelle de Shafi Aqil sont en quelque sorte punis par la nature ; quant au héros de la nouvelle de Sadiq Qureishi, il incarne le paysan travailleur et vertueux, et

---

<sup>882</sup> *Panjabi*, novembre 1952, p.15

<sup>883</sup> *Panjabi*, mars avril 1953, p.4

<sup>884</sup> *Panjabi*, juillet 1959, p.15

<sup>885</sup> *Panjabi*, août 1952, p.55-56

<sup>886</sup> *Panjabi*, décembre 1953, p.24

<sup>887</sup> Ambalvi 1952.

<sup>888</sup> Aqil 1952a.

<sup>889</sup> Qureishi, Sadiq 1952.

sa réussite sociale ainsi que son mariage avec sa bien aimée montrent que la vertu et le travail sont toujours récompensés.

Les diverses facettes de la condition féminine sont dépeintes dans quelques nouvelles rurales. *Kāng* « La crue » de Sajjad Haïder<sup>890</sup> est l'une d'entre elles, qui commence avec la découverte d'un corps décomposé dans une rivière qui coule près du village. Ce corps est identifié comme celui de Bano, une femme auparavant très belle - si belle que Salabat, un jeune propriétaire terrien qu'elle avait éconduit s'était suicidé - mais vieillie avant l'heure car battue par l'homme avec qui elle avait fini par se marier. Nur Kashmiri dans sa nouvelle *Mohabbat* « L'amour »<sup>891</sup> dépeint la vie difficile de Rabia, une femme dont le mari est parti travailler à Karachi et ne donne plus de nouvelles depuis des mois. Shafi Aqil dans *Ṭāhīl de patta* « Les feuilles de sesham »<sup>892</sup> met en scène une veuve, qui élève seule ses trois fils en travaillant comme servante pour une famille aisée.

Le même Shafi Aqil, dans *Kaṇak de siṭṭe* « Les épis de blé »<sup>893</sup> narre l'histoire de Naziran, fille unique d'un couple âgé si attaché à elle qu'il rechigne à la marier. Celle-ci finit par être séduite par un Don Juan de village, et s'enfuit avec lui.

Ces nouvelles sont elles aussi porteuses d'un message moral, qui est d'ailleurs assez rétrograde : Sajjad Haïder suggère que les violences maritales subies par Bano sont un châtement pour avoir rejeté un amoureux sincère et avoir été la cause de sa mort. Quant à Shafi Aqil, la morale de sa nouvelle *Kaṇak de siṭṭe* « Les épis de blé » suggère que les filles doivent être mariées jeunes, sinon elles sont corrompues.

Un nombre important de nouvelles rurales relate des conflits. Et c'est l'occasion pour les nouvellistes de mettre en évidence les mécanismes de justice coutumière à l'œuvre dans les villages : dans la nouvelle de Suhail Yazdani *Muhāne dī dhī* « La fille d'Imran »<sup>894</sup>, une jeune fille est enlevée par le fils d'un propriétaire terrien et cet enlèvement donne un droit de vengeance aux frères de la jeune fille, même si leur position sociale est inférieure à celle du fils de propriétaire terrien. Vaqar Ambalvi dans sa nouvelle *Sāvā līrā* « Le vêtement vert »<sup>895</sup> décrit une séance d'un tribunal de village (*pancāyat*) devant lequel un homme est traduit pour avoir volé de la canne à sucre. Le héros anonyme de la nouvelle d'Akbar Lahori *O kauṇ sī ?* « Qui était t'il ? »<sup>896</sup> est un vieil homme respectable, mais dont les trois fils deviennent des criminels. La coutume du village contraint alors ses habitants à détruire par le feu la maison d'un vieillard pourtant respectable.

#### 5.4.2.2 Nouvelles urbaines

Les nouvelles à caractère sentimental sont aussi nombreuses dans le corpus de nouvelles urbaines que dans le corpus de nouvelles rurales. Et elles comportent en général la même fin mélodramatique et le même type de message moral.

---

<sup>890</sup> Haïder 1951.

<sup>891</sup> Kashmiri, Nūr, 1952.

<sup>892</sup> Aqil 1952b.

<sup>893</sup> Aqil 1952c.

<sup>894</sup> Yazdani 1952.

<sup>895</sup> Ambalvi 1951b.

<sup>896</sup> Lahori 1952.



La nouvelle d'Ahmad Bashir *Gujhyā rog* « Un mal caché »<sup>897</sup> en est un parfait exemple : Nasir, incapable de se marier avec Kulsum, parce que sa mère s'était opposé à cette union et voulait qu'il se marie avec sa cousine, finit par empoisonner sa mère. Mais avant de mourir celle-ci lui redit qu'il devrait se marier à sa cousine et non à Kulsum. Il est accablé de regrets et meurt alors qu'il raconte son histoire au narrateur.

On trouve aussi parmi ces nouvelles urbaines un certain nombre de nouvelles 'prolétariennes', mettant l'accent sur la vie difficile des ouvriers et les humiliations auxquelles ils doivent faire face. La nouvelle de Chaudhry Mohammad Asghar Khan *Ġarīb de bhāg* « Le destin du pauvre »<sup>898</sup> par exemple, relate les tribulations d'un ouvrier qui, ne parvenant pas à payer son loyer, est menacé d'expulsion par son propriétaire. Il parvient néanmoins à éviter l'expulsion, à faire instruire son fils, ce dernier obtient une promesse d'emploi après avoir terminé ses études, mais avant même de commencer son emploi il est fauché par une voiture dans la rue et meurt sur le coup.

### 5.4.2.3 Nouvelles de l'après-partition

C'est là une chose inattendue, mais aucune des nouvelles publiées dans *Panjābī* ne relate directement les violences de la partition (elles sont néanmoins racontées dans les écrits autobiographiques). En revanche, quelques nouvelles traitent des conséquences immédiates de la partition. Une première conséquence de la partition est la division des familles et les conversions. C'est le sujet de la nouvelle de Faqir Mohammad Faqir *O milke na mil sake* « Ils se sont rencontrés sans vraiment se rencontrer »<sup>899</sup>, qui met en scène un couple qui se rend à la frontière après avoir reçu une lettre mystérieuse signée par deux sikhs. Une fois à la frontière, le couple s'aperçoit que ces deux sikhs sont en réalité le frère et la sœur du mari, restés de l'autre côté de la frontière et qui ont changé de nom et de religion. Ils tentent de se rapprocher physiquement d'eux, mais en sont empêchés par les gardes frontières. Les frères et sœurs sont ainsi doublement séparés, par la religion et la frontière.

La nouvelle de Nazr Fatima *Jannat de mehl* « Les palais du paradis »<sup>900</sup>, aborde une autre conséquence de la partition : la répartition des biens et propriétés laissées par les hindous et sikhs (et le comportement corrompu des fonctionnaires chargés de cette répartition). Mansur et sa mère, résidant à Lahore, voient leur maison réduite en cendres accidentellement lorsque la foule incendie une maison de sikhs attenante. Devenu réfugié dans sa propre ville Mansur se rend au bureau des compensations, parle des services qu'il a rendus à la Ligue musulmane avant l'indépendance, mentionne sa maison brûlée et demande un dédommagement (une nouvelle maison). Le fonctionnaire loue ces services rendus (il lui dit : *Tusām apne vāste jannat vic mehl banvā liye ne* « Vous avez bâti pour vous même des palais au paradis ») mais lui déclare qu'il n'obtiendra rien car il ne rentre pas dans les critères (il est résident local). Plus tard, Mansur montre à sa mère la maison que le même fonctionnaire s'est octroyé même s'il n'entre pas non plus dans les critères, et sa mère lui dit qu'il ne faut rien attendre du gouvernement car (elle répète la phrase du fonctionnaire) : *Āsām apne vāste jannat vic mehl banvā liye ne* « Nous avons bâti pour nous même des palais au paradis ».

---

<sup>897</sup> Bashir, Ahmad 1957.

<sup>898</sup> Khan, Chaudhry Mohammad Asghar. 1952

<sup>899</sup> Faqir 1951g.

<sup>900</sup> Nazr Fatima 1951.

Les écrivains conservateurs, bien que transposant en panjabi des thèmes traités par des écrivains ourdou (Ahmad Nadim Qasmi, Balvant Singh, Sa'adat Hassan Manto, Intezar Hussain), ont produit une fiction bien inférieure à celle de leurs modèles, et assez sommaire. Ils ne tentent pas de réactualiser les expérimentations des écrivains ourdou de leur temps<sup>901</sup> : le cadre de ces nouvelles est le même (un village ou une ville, qui sont rarement nommés), elles mettent en scène des personnages stéréotypés qui ressemblent plutôt à des vignettes (Le bon paysan pauvre, le méchant propriétaire terrien, l'épouse vertueuse, le fils pauvre travailleur, le fils riche dissolu, le citoyen corrompu, le vieillard sage), et narrent des péripéties qui souvent n'observent aucune règle de vraisemblance. Le narrateur est en général hétérodiégétique et omniscient. Le récit suit l'ordre chronologique de l'intrigue, à peine constate t-on ici ou là quelques analepses. Enfin, on ne trouve pas dans les dialogues de traces de dialectes ou de sociolectes. Les personnages, quelles que soient leur origine sociale, leur niveau d'instruction ou leur origine géographique, parlent la même langue et utilisent les mêmes expressions.

Ce qui caractérise cette fiction des auteurs conservateurs, c'est qu'elle se situe souvent en parfait contraste avec l'esthétique réaliste formulée par les progressistes-marxistes, tout d'abord par son recours au sentimentalisme : un grand nombre de nouvelles peuvent être rattachées au genre 'romantique' (*rūmānī*), cultivé par certains auteurs de la précédente génération<sup>902</sup> et contre lequel les marxistes s'étaient insurgés. Un autre aspect qui distingue la production fictionnelle conservatrice de la production progressiste marxiste, est l'absence de dénonciation du système social. Ainsi, par exemple, la condition féminine – sujet cher aux progressistes - est abordée dans un certain nombre de nouvelles des conservateurs, mais le système patriarcal et ses abus n'y sont jamais exposés ou dénoncés. Le thème de la pauvreté est aussi abordé par eux, mais les causes de cette pauvreté ne sont jamais évoquées : le 'destin' est généralement évoqué comme cause des malheurs et des inégalités. Et cette idéologie fataliste va bien sûr à l'encontre de la philosophie progressiste/marxiste qui refuse de croire à l'existence d'une force transcendante, et reconnaît seulement des dynamiques sociales.

#### 5.4.3 Production dramatique (pièces radiophoniques)

Un autre genre dans lequel les écrivains conservateurs se sont particulièrement illustré est celui de la pièce radiophonique. 33 pièces ont été produites entre 1951 et 1960 (25 ont paru dans *Panjābī* et 8 dans le recueil de de Sajjad Haïder *Havā de hūke* « Les soupirs du vent »<sup>903</sup>).

Les sujets abordés dans ces pièces sont généralement contemporains. Comme elles doivent être diffusées à la radio, elles sont courtes (leur durée de représentation n'excède

---

<sup>901</sup>Parmi ces expérimentations on peut citer l'utilisation des sociolectes et dialectes (systématique chez Intezar Hussain, Ismat Chughtai et Vajida Tabassum), la présence d'un narrateur autodiégétique (remarquable chez Intezar Hussain et Ismat Chughtai), la technique du flux de conscience/monologue intérieur (récemment introduite en ourdou par Sajjad Zahir, Ahmad Ali et Hassan Askari) et la fin ouverte (dont Sadat Hassan Manto est le spécialiste).

<sup>902</sup> Le mouvement romantique (ou de *Rūmāniyat*) s'était établi dans les années 20. Il promouvait une forme de fiction sentimentale inspirée du modèle romantique anglais (Jane Austin, les sœurs Bronte) et comptait parmi ses représentants illustres Sajjad Haïder Yaldiram, Qazi Abdul ghaffar, Majnūn Gorakhpuri et Nyaz Fatehpuri (Sadid 1996 : 431-443). Ses représentants pakistanais, actifs après la partition étaient Mirza Adib et A Hamid. Joshua Fazal Din avait dès les années 30 écrit en panjabi des nouvelles dans la veine romantique (Zahid 2001 : 370-371).

<sup>903</sup> Haïder 1957.

pas une demi heure en général) et elles contiennent un message moral clair, car il s'agit, par le biais de ces pièces, de sensibiliser les auditeurs à certains problèmes. La pièce *Dilāṃ de rogī* « Les malades du cœur » de Sajjad Haïder<sup>904</sup> (que nous allons examiner un peu plus loin) est ainsi écrite pour sensibiliser les auditeurs au sort des femmes enlevées ramenées au Pakistan<sup>905</sup>.

On trouve dans ces courtes pièces tous les éléments constitutifs du mélodrame, à commencer par le meurtre. Un meurtre a lieu dans la majorité des pièces : un meurtre passionnel (comme dans la pièce de Nazr Fatima *Rāh dā ghaṭṭā* « La poussière du chemin »<sup>906</sup>), un meurtre de vengeance (*Dil daryā* de Sajjad Haïder<sup>907</sup>), un meurtre par méprise (Sajjad Haïder *Jhanjharāṃ de magar magar* « Derrière les bracelets de cheville à grelots »<sup>908</sup>), un homicide accidentel et non-prémédité (Nazr Fatima *Ṭakkar* « La collision »<sup>909</sup>). Il arrive également que le meurtre ait eu lieu longtemps avant que la pièce ne commence, et que le coupable soit démasqué au cours de la pièce (Agha Ashraf *Sa'īm Dino* « Le fakir Dino »<sup>910</sup>).

Mais il n'est pas nécessaire qu'un des protagonistes soit assassiné pour produire une situation mélodramatique, il peut aussi mourir dans des circonstances naturelles, et la pièce commencera au moment où le protagoniste est sur le point de mourir et se terminera par sa mort : ainsi, par exemple la pièce de Sultan Masud Mirza *Ranḡī* « La prostituée »<sup>911</sup> décrit les derniers instants tragiques de la vie d'Anvar, ostracisé par sa famille après son mariage avec une prostituée. La pièce de Sajjad Haïder *Dilāṃ de rogī* « Les malades du cœur »<sup>912</sup> met elle aussi en scène les derniers instants d'un protagoniste. Elle est, de toutes les pièces radiophoniques produites par les conservateurs entre 1951 et 1960 sans doute la seule qui évoque la partition et une de ses conséquences, le retour des femmes enlevées. La pièce débute là où la célèbre nouvelle de Sa'adat Hassan Manto *Khol do* « Ouvre ça ! », se termine, dans un hôpital, où une fille enlevée ramenée au Pakistan est examinée par des médecins. Elle craint de ne pas être acceptée par sa famille après avoir été déshonorée par ses ravisseurs, mais ses craintes s'avèrent infondées. Ses parents sont heureux de l'avoir retrouvée et accourent à son chevet, mais c'est trop tard, leur fille meurt devant eux.

Les éléments constitutifs du mélodrame, les situations pathétiques et souvent invraisemblables, les malentendus et les fins tragiques, l'affrontement manichéen entre le bien et le mal, et la vision d'un monde dominé par les lois du hasard se retrouvent dans ces pièces radiophoniques, qu'elles soient urbaines ou rurales ou traitent de l'après partition. Et ce caractère mélodramatique les rapproche du cinéma de l'époque tant ourdou que panjabi.

#### 5.4.4 Production autobiographique

Un genre nouveau auquel les écrivains conservateurs ont apporté une attention spéciale est celui de l'écrit autobiographique, ou *Haḍvartī*. 15 écrits de ce type sont publiés dans

---

<sup>904</sup> Haïder 1952.

<sup>905</sup> Faqir 2002 : 430.

<sup>906</sup> Nazr Fatima 1952a.

<sup>907</sup> Haïder 1957 : 31-48.

<sup>908</sup> Haïder 1957 : 49-71.

<sup>909</sup> Nazr Fatima 1952b.

<sup>910</sup> Ashraf 1956.

<sup>911</sup> Mirza, Sultan Masud 1959.

<sup>912</sup> Haïder 1952.

*Panjābī* entre 1951 et 1960. Ces écrits se répartissent en trois catégories : Les récits de voyage, les récits d'enfance et les récits de partition.

Les récits de voyage peuvent narrer un voyage à l'étranger, comme *Merā safarnāma* « Mon récit de voyage » de Ghulam Rasul Mehr<sup>913</sup> qui relate un voyage en avion jusqu'au Caire, ou un voyage en zone rurale comme dans le récit de Sadiq Ali Ajiz *Pūraṅ dā khūh* « Le puits de Puran »<sup>914</sup>, racontant un voyage entrepris aux environs de Sialkot pour voir le mythique puits de 'Puran'. Il peut s'agir également d'un voyage court et à priori tout à fait ordinaire que des circonstances spéciales rendent particulièrement mémorable et difficile : le récit de Vaqar Ambalvi *Pāṅī vic panj din* « Cinq jours dans l'eau »<sup>915</sup> rapporte un voyage de Sharaqpur à Lahore (40 km) au moment où les crues de la rivière Ravi ont noyé routes, champs et maisons.

Parmi les récits d'enfance le plus remarquable est sans aucun doute *Merā cuṭpanā* « Mon enfance » de Zafar Ali Khan<sup>916</sup> (seul écrit connu de Zafar Ali Khan en panjabi). Dans ce récit celui-ci revient sur son éducation, dans une école de missionnaires, sur l'influence de Sir Sayed<sup>917</sup> sur son parcours et conclut par une profession de foi patriotique :

*Maiṃ xudāvand t'ālā dā lakh lakh šukr adā karṅāṃ kī ṭālib-e 'ilmī de zamāne vic ī qaum de dil te firangī dī manḥūs gulāmī dā bheṛā ašar pyā hoyā vekhdā sām te maiṃ os ašar de dūr karaṅ vic kujh kamm kar sakyā. Ajj maiṃ āzād Pākistān dā ikk āzād šehrī āṃ. Maiṃ apṅe āp nūṃ te apṅī qaum nūṃ jyondyāṃ vī meḥsūs karṅāṃ te yaqīn karṅāṃ ki maiṃ apṅī zindaḡī dī bhajj daur vic kāmyāb āṃ.*

« Je remercie mille fois Dieu de m'avoir fait voir depuis mes années d'études la mauvaise influence qu'exerçait le sinistre esclavage anglais sur le cœur des gens, et de m'avoir permis de contribuer à la chasser. Maintenant je suis un citoyen libre d'un Pakistan libre. Et maintenant je me sens revivre et je sens ma nation revivre et j'ai la conviction que le combat que j'ai mené toute ma vie a été fécond. »<sup>918</sup>.

Certains écrivains ont choisi de retracer dans leur récit autobiographique les événements dont ils ont été témoins pendant la partition afin de diffuser un message à la fois patriotique et anti-sikh. Nur Kashmiri dans son *Haḡbītī* « Autobiographie »<sup>919</sup> rappelle les circonstances au cours desquelles il avait dû quitter son village en 1947. Les émeutiers criaient des slogans toute la nuit (*Sāddā xalša kadī na ḡole dhartī bešak ḡol jā'e* « Notre *xalša*<sup>920</sup> ne s'inclinera pas même si toute la terre devait s'incliner ») et leur attaque était imminente. Il avait quitté son village avec un ami la nuit pour se rendre à la gare, et ils avaient été interceptés par un groupe de sikhs, auquel Nur Kashmiri avait déclaré *Jad tuhāḡdā xalša kadī na'īm ḡoldā te asīm Moḡammad 'arabī dī ummat hoke kyom ḡoliye ?* « Si ta *xalša* ne s'incline pas, alors moi, qui appartient à la communauté de Mohammed

---

<sup>913</sup> Mehr 1952b.

<sup>914</sup> Ajiz 1952.

<sup>915</sup> Ambalvi 1955b.

<sup>916</sup> Khan Zafar Ali 1951.

<sup>917</sup> Sayyid Ahmad Khān (1817-1898) est un réformateur musulman de l'Inde qui fut le chef de file des modernistes. Loyal envers les Britanniques, il fonda en 1877 un collège anglo-musulman à Aligarh où étaient enseignées les disciplines occidentales en anglais et les matières islamiques traditionnelles. Il fut l'un des premiers à s'inquiéter du sort de la minorité musulmane indienne.

<sup>918</sup> Khan Zafar Ali 1951 : 10.

<sup>919</sup> Kashmiri Nūr 1951.

<sup>920</sup> Communauté sikhe.

l'arabe, pourquoi devrais je m'incliner ? ». Impressionné par son courage, les sikhs les avaient laissé passer.

Saqib Zirvi, dans *Rabb jāne* « Dieu seul le sait »<sup>921</sup>, relate les circonstances qui l'avaient conduit à fuir son village, et souligne le rôle négatif de Baba Amarnath, leader sikh du village. Celui-ci avait été informé par un autre sikh – alcoolique et drogué et peu digne de confiance – qu'un garçon nommé Devinder avait été assassiné par des musulmans, et, sans vérifier l'information, avait donné l'ordre d'attaquer la communauté musulmane du village pour venger sa mort.

## Conclusion

Comparé au mouvement panjabi marxiste, le mouvement conservateur a connu une remarquable progression : entre 1950 et 1960 Faqir Mohammed Faqir et son équipe ont créé une revue mensuelle, deux organisations culturelles, pris part à la première conférence panjabie depuis la création du Pakistan et convaincu le gouvernement de créer une académie sur le modèle sindhi/pachto. Ils ont également mobilisé certaines des plumes conservatrices les plus célèbres et populaires de l'époque (Zafar Ali Khan, Hamid Nizami, Shorish Kashmiri, Vaqar Ambalvi, Majid Lahori), et rallié à leur groupe tous les vétérans des précédentes générations (Karam Amritsari, Maula Bakhsh Kushta, Joshua Fazal Din, Pir Fazal Gujrati). En outre, ils ont inspiré une nouvelle génération d'écrivains, qui ont constitué une relève . Leurs efforts ont produit un corpus littéraire impressionnant (dans tous les genres), et un travail de normativisation du panjabi.

On peut attribuer ce rapide développement et ce succès à plusieurs facteurs : d'une part l'âge et le niveau social des chefs de file, Faqir Mohammad Faqir, Abdul Majid Salik et Mohammad Baqir. Les deux premiers bénéficiaient d'un « carnet d'adresse » impressionnant à cause de l'ancienneté de leurs activités : ils avaient commencé leur carrière dans les années 20. Faqir Mohammad Faqir en tant que poète populaire, avait rencontré les poètes en vue de son époque comme Maula Bakhsh Kushta, Pir Fazal Gujrati et Sir Shahabuddin, et Abdul Majid Salik en tant que journaliste et mentor connaissait tout le gotha littéraire et journalistique. Quant à Mohammad Baqir, ses liens avec les milieux universitaires (notamment avec le Vice Chancellor de l'université du Panjab, Mian Bashir), et ceux qu'il avait avec la haute bureaucratie (dont Mumtaz Hassan et Sheikh Sharif faisaient partie) ont joué un rôle déterminant.

On constate également une remarquable unité idéologique chez ces trois chefs de file : tous les trois ont approuvé et soutenu le même programme, et l'ont présenté à maintes occasions dans divers forums.

Un autre facteur a assuré la survie et le succès du mouvement conservateur : l'idéologie dont il se réclamait, idéologie nationaliste et religieuse, faisait parfaitement écho à l'idéologie de l'état. Les activités du groupe conservateur n'étaient donc pas suspectes aux yeux du gouvernement, qui n'en avait rien à craindre. La venue du ministre en chef du Panjab (Firoz Khan Noon) au symposium poétique organisé par la *Punjabi Cultural Society* en 1954 montre à quel point les activités du groupe conservateur paraissaient acceptables et le groupe fréquentable.

Néanmoins force est de reconnaître que le champ d'action du mouvement a été avant tout littéraire, et qu'aucune de ses principales requêtes (réouverture du département de panjabi et instruction à l'école en panjabi) n'ont été prises en compte par le gouvernement.

---

<sup>921</sup> Zirvi 1952.

De même, la politique de mobilisation des conservateurs a consisté à viser avant tout les écrivains panjabi. Elle a obtenu un grand succès (en témoigne le nombre de contributeurs à la revue *Panjābī*), mais aucune mobilisation populaire n'a été tentée, sans doute par peur d'une réaction négative assimilant le panjabi aux sikhs – réaction contre laquelle Chaudhry Shahabuddin avait mis en garde Faqir Mohammad Faqir. Faqir Mohammad Faqir en avait sans doute tiré la leçon.

En ce qui concerne la mobilisation politique, de même que les marxistes avaient un représentant à l'assemblée (Mian Iftikharuddin), les conservateurs en avaient aussi un, et qui plus est, un vétéran du panjabi : Joshua Fazal Din. Mais, en tant qu'élue chrétien, celui-ci s'est concentré avant tout sur la défense des intérêts de sa communauté.

L'équipe de Faqir Mohammad Faqir s'est attribué un certain monopole sur les activités en faveur du panjabi, qui a été fortement critiqué par les modernistes, dont nous allons parler dans notre prochain chapitre.

## **Chapitre VI : Le mouvement moderniste du *Panjābī Majlis* (1957-1959)**

Deux groupes d'intellectuels engagés en faveur du panjabi s'étaient formés à Lahore entre 1950 et 1957 : un groupe marxiste, qui s'était formé après la conférence des progressistes de 1949 et survivait partiellement grâce à la page panjabie d'*Imroz*, et un groupe conservateur qui s'était formé en 1950 avait accumulé des succès et concentrait ses efforts, depuis 1957, sur l'académie panjabie qui lui avait été confiée.

Un troisième groupe allait se constituer en décembre 1957 avec la création du *Panjābī Majlis* « Société panjabie », une association littéraire qui allait tenter de dépasser le clivage marxiste/conservateur qui divisait le champ intellectuel Lahori et allait s'engager dans une troisième voie : la voie de l'expérimentation et de la modernité. Et ses initiatives resteraient avant tout de nature littéraire.

Après la disparition des réunions en panjabi de l'association progressiste et l'arrêt des activités de la *Punjabi Cultural Society* d'Abdul Majid Salik, certains intellectuels favorables au panjabi ont ressenti le besoin de créer une organisation qui les remplacerait mais ne serait liée à aucun bord politique et sous l'égide de laquelle se tiendraient des séances dans lesquelles des œuvres en panjabi seraient lues.

Des écrivains de toute obédience, certains précédemment affiliés au groupe conservateur, d'autres au pôle marxiste, ainsi qu'une poignée de jeunes écrivains étudiants dans divers *colleges* de Lahore qui cherchaient encore leurs marques se sont ainsi regroupés et ont formé une organisation apolitique et résolument tournée vers la modernisation de la littérature panjabie : le *Panjābī Majlis*. Le mouvement moderniste panjabi va débiter avec sa création.

Mais le *Panjābī Majlis* sera actif seulement un peu plus d'un an. Il sera interdit en 1959 et le mouvement moderniste panjabi, né de ses activités, ne lui survivra pas. Dans ce chapitre nous retracerons l'histoire de ce mouvement, puis analyserons la composition du groupe moderniste ainsi que les parcours de deux de ses membres. Enfin, nous examinerons sa production littéraire.

### **6.1 Activités, programme et positions linguistiques des modernistes entre 1957 et 1959.**

Les activités du *Panjābī Majlis* ont été rapportées par un de ses membres – Raja Risalu – dans ses mémoires - témoignage d'une grande importance<sup>922</sup>. Sur la base de son témoignage nous pouvons distinguer deux périodes dans l'histoire du bref mouvement moderniste : la première période s'étend de la création du *Panjābī Majlis* en décembre 1957 à la promulgation de la loi martiale par Ayub Khan (octobre 1958). La deuxième période s'étend de la promulgation de la loi martiale à l'interdiction du *Majlis* (1959).

#### **6.1.1 La première période : De décembre 1957 à octobre 1958**

##### **6.1.1.1. Les débuts du *Panjābī Majlis***

Le *Panjābī Majlis* est fondé en décembre 1957. Les circonstances de sa création sont décrites ainsi par Raja Risalu :

---

<sup>922</sup> Risalu 2008 : 61-69.

December 1957 vic kujh sajan Chaudhrī Moḥammad Afzal Xān de Anglo-Punjabi College Temple road vic ikaṭhe ho'e. Ais ikaṭh vic panjābī zubān dī taraqqī te vādhe la'ī 'amlī ṭaur utte kamm karan dī loṛ bāre dasyā gayā. Ikk lammī gall bāt toṁ b'ad ikk 'Panjābī Majlis' dī nīmḥ rakhī ga'ī, te faisla kitā gayā ki 'Panjābī Majlis' de har jumme tanqīdī ijlās kīte jān. Ai vī faisla kitā gayā ki ikk mahīnevār panjābī parca jāri kitā jāve tāṁjai haftvār jalsyām dī kārvā'ī ode vic chāpī jāve. Jalsyām vic parhe jān vāle mazmūn, nazmām, ḡazlām, ḡīt te drāme parce vic chāpe jān tāṁjai mehfūz ho jān te nāle likhaṅ vālyām dī ḥausla-afzā'ī hove. Majlis de pehle secretary apnī ṭarz de vakhre šā'ir te column-nigār Zafar Iqbal Okare vale mithe ga'e. O onām dinām vic Law College vic qānūn parḥ rihe san. Os pehle ikaṭh vic dūjyām sajnām toṁ vakh professor Safdar Mir, Akmal 'Alīmī, Moḥammad Āṣif Xān, Rājā Risalū, Chaudhrī Akbar Lahorī, Ḥakīm Nāṣir, Bābā 'Ālam Syāpoš, Aṣī Vāṣifī, Anīs Nāḡī, 'Abdul Ḥaq Khāmmī, Salīm-ul Reḥmān, Sayed Sajjād, Doctor Anvar Sajjād, Siddiq Salīmī, Iqbāl Jāfrī, Iftixār Jālib te hor bahut sāre sajan šāmil san.

« En décembre 1957 quelques amis se sont réunis au Anglo-Punjabi College de Chaudhry Mohammad Afzal, à Temple road. Pendant cette réunion, nous avons pensé qu'il était nécessaire de lancer des initiatives concrètes en vue du progrès et du développement de la langue panjabe. Après une longue discussion, un *Panjābī Majlis* « Société panjabe » a été fondé et il a été décidé qu'il se réunirait chaque vendredi pour une session critique. Il a été également décidé qu'une revue paraîtrait afin que les détails de chaque session y soient publiés. Et que les essais, poèmes, *ḡazals*, chansons et pièces de théâtre qui seront présentés dans les sessions seront préservées dans la revue, qui aura pour mission d'encourager les nouveaux écrivains.

Le premier secrétaire a été le poète et chroniqueur sans pareil Zafar Iqbal d'Okara. Il étudiait le droit à l'époque au Law College. Pendant cette première réunions étaient présents outre quelques amis professor Safdar Mir, Akmal Alimi, Mohammad Asif Khan, Raja Risalu, Chaudhry Akbar Lahori, Hakim Nasir, Bābā Ālam Syāpoš, Asī Vāsifi, Anīs Nāgi, Abdul Haq Khammi, Salim-ul Rehman, Sayed Sajjad, Dr Anver Sajjad, Siddiq Salimi, Iqbal Jafri, Iftikhar Jalib. »<sup>923</sup>

Le *Panjābī Majlis* organise dès sa création des réunions hebdomadaires, au cours desquelles sont lues et commentées des œuvres récemment écrites en panjabi, format emprunté à la *Punjabi Cultural Society*.

La première réunion a lieu le 27 décembre 1957 au Anglo-Punjabi College. L'un des premiers textes lus pendant ces sessions est *Nīle de asvār* « Les cavaliers du ciel » une pièce de Safdar Mir. Puis les sessions cessent d'avoir lieu au *Anglo-Punjabi College* de Chaudhry Afzal (celui-ci se dissocie du *Panjābī Majlis* qu'il a pourtant contribué à créer et accueilli), et se tiennent dans la bibliothèque de la lahore corporation, située au milieu d'un parc à l'extérieur de la porte de Mori<sup>924</sup>.

Akmal Alimi, membre de l'association, décrit avec enthousiasme ces réunions dans le quotidien *Imroz* (et leur fait également de la publicité) :

*Morī darvāze ke bāḡ meṁ Panjābī Majlis ke jalse baṛī kāmyābī ke sāth ho rahe haiṁ. In jalsom meṁ Vāriś Šāh, Šāh Ḥussain aur Bulle Šāh ke sāth sāth Ezra Pound aur Jean Paul Sartre ke nām bhī ā rahe haiṁ.*

« Les réunions du *Panjābī Majlis* se déroulent avec succès dans le parc attenant à la porte de Mori. Pendant ces réunions, les noms de Varis Shah, Shah Hussain et Baba Bullhe Shah sont évoqués, mais aussi ceux d'Ezra Pound et de Jean Paul Sartre. »<sup>925</sup>.

<sup>923</sup> Risalu 2008 : 61.

<sup>924</sup> Risalu 2008 : 62.

<sup>925</sup> Risalu 2008 : 64.



La première année le majlis organisera 51 réunions au cours desquelles 110 œuvres en prose et poésie ont été présentées, écrites par 40 écrivains<sup>926</sup>. Mais nous ne pouvons que nous livrer à des suppositions concernant les œuvres lues et commentées, et seulement imaginer les discussions qui ont suivi leur lecture, car, à l'instar de l'association des écrivains progressistes et de la *Punjabi Cultural Society*, le *Panjābī Majlis* n'a laissé derrière lui aucun rapport d'activité. Aucune liste des œuvres lues n'existe, aucune discussion n'a été consignée. On peut seulement trouver quelques indications sur ces activités dans les mémoires de Raja Risalu. Les chiffres cités plus haut en sont tirés.

En juin 1958, le *Panjābī Majlis* passe par une étape de réorganisation. Zafar Iqbal voulait retourner à sa ville natale d'Okara car ses études se terminaient, et il fallait maintenant choisir un nouveau secrétaire pour le remplacer. Le 6 juin 1958 les membres du *Panjābī Majlis* se réunissent donc pour élire un nouveau secrétaire. Le professeur Safdar Mir se présente à ce poste, mais les jeunes écrivains votent en majorité pour un des leurs, et en fin de compte c'est Abdul Haq Khammi qui sera élu secrétaire, et Anis Nagi qui deviendra secrétaire adjoint<sup>927</sup>. Le *Majlis* élit également un comité central comprenant Mohammad Safdar Mir, Akbar Lahori, Salim-ul Rehman, Mohammad Afzal, Sadiq Ali Ajiz et Akmal Alimi<sup>928</sup>.

### 6.1.1.2 Le lancement de la revue *Panj daryā*

Conformément au programme adopté pendant la réunion fondatrice du *Panjābī Majlis* de décembre 1957 une revue mensuelle sera lancée sous son égide. Le nom de la revue est *Panj daryā* « Les cinq rivières » et son premier numéro paraît en janvier 1958. Raja Risalu décrit ainsi les circonstances qui ont présidé à la fondation de cette revue :

*Mahīnevār parca jāri karaṅ la'ī chauhdri Moḥammad Afzal Xān marḥūm nūṃ kahyā gayā ki o mahīnevār parce dī declaration dī darxwāst deṅ. Parce dā nām 'Panj daryā' mithyā gayā. Declaration leṅ la'ī koī xāṣ okaṅ na'īm sī hondī. Chetī ī 'Panj daryā' dā declaration mil gayā te parca chapṇā šurū' ho gayā. Ais parce nūṃ chalāṅ la'ī Hakīm Nāšir marḥūm dā māli t'āvun vī šāmil sī par o azād ṭabiyat hoṅ pārom chetī ī parce toṃ vakh ho ga'e (...) Pehle parce vic ghaṭṭ vadh sāre ī sajaṅ apṇe apṇe mazmūnām, nazmām, ḡazlām, ḡītām te drāmyām nāl šāmil san.*

« Afin de lancer une revue mensuelle nous avons demandé à feu Chaudhry Mohammad Afzal Khan de déposer une demande d'autorisation officielle de publication. Il a été décidé que la revue s'appellerait *Panj daryā*. Il n'a eu à faire face à aucun obstacle spécial. Il a vite obtenu la permission, et *Panj daryā* a été lancé. Hakim Nasir a contribué financièrement à sa publication, mais comme c'était un homme au tempérament indépendant il s'en est vite dissocié (...) Dans le premier numéro on trouvait des essais, poèmes, *ḡazals*, chansons ou pièces de théâtre écrites par plus ou moins tous nos amis. »<sup>929</sup>.

*Panj daryā* voit donc le jour en janvier 1958, grâce à Hakim Nasir et Chaudhry Mohammad Afzal. Son format s'inspire de celui de la revue *Panjābī*. Le *Panjābī Majlis* jouera dans un premier temps le rôle de réservoir à textes pour *Panj daryā* car des essais, nouvelles et pièces écrits par ses membres seront publiés régulièrement dans cette revue<sup>930</sup>. Mais son

<sup>926</sup> Risalu 2008 : 65.

<sup>927</sup> Risalu 2008 : 63.

<sup>928</sup> Khammi (éd.) 1958 : 76.

<sup>929</sup> Risalu 2008 : 61-62.

<sup>930</sup> La nouvelle *Vohṭī* « L'épouse » d'Akmal Alimi paraît dans le numéro de février 1958 de *Panj daryā*, la pièce de Safdar Mir *Nīle de asvār* « Les cavaliers du ciel » dans le numéro de mars 1958, les nouvelles *Ṭāmke* « Les réparations » et *Moyām dī manḍī* « Le marché des morts » d'Akbar Lahori dans les numéros de mars et décembre 1958, la nouvelle *Daldal* « Le marais » d'Anis Nagi dans le numéro de février 1959.

directeur, Chaudhry Mohammad Afzal, n'a pas l'ambition de faire de sa revue un simple porte parole du *Panjābī Majlis*. Il publie donc également des écrits d'écrivains liés mouvement conservateur<sup>931</sup>.

Très vite Chaudhry Mohammad Afzal se désolidarise complètement du *Panjābī Majlis*. Dans son article de septembre 1960 *Pākistān te Bhārat vic panjābī* « Le panjabi au Pakistan et en Inde », racontant les circonstances de la naissance de la revue *Panj daryā*, il ne mentionne pas le *Panjābī Majlis*, et affirme que la revue a été lancée avant tout pour faciliter la collaboration littéraire entre auteurs panjabis pakistanais et indiens. Il écrit :

*January 1958 vic 'Panj daryā' jāri kītā gayā, jis dā mukh nīṛh ai sī ki dohām Panjābām vic adabī sāmjh paidā kīti jā'e. Te dohām Panjābām de adīb te šā'ir syāsī te mažhabī jazbyām xiyālām toṛ aḍḍ rehke apṇe apṇe mulk dī 'izzat vaqār te moḥabbat barqarār rakhdyām hoyām bolī de platform te kaṭhe rehṇ.*

« En janvier 1958 la revue *Panj daryā* a été lancée. Son but était d'établir une collaboration littéraire entre les deux Panjab, et de faire en sorte que les écrivains et poètes des deux Panjab, laissant de côté toutes considérations politiques et religieuses, et tout en continuant de respecter, d'honorer et d'aimer leurs pays, soient unis sur le front de la langue. »<sup>932</sup>

### 6.1.1.3 La parution de *Panjāb rang*

La parution de la revue *Panj daryā* – qui échappe peu à peu au contrôle du *Panjābī Majlis* - n'a été qu'un demi-succès pour le groupe moderniste. Et le groupe ressent très vite le besoin de lancer sa propre publication<sup>933</sup>. Cette publication paraît en septembre 1958, sous le nom de *Panjāb rang* « Couleur du Panjab », et sur sa couverture, est présentée comme un « Premier bulletin » (*Pehlā bulletin*) du *Panjābī Majlis*. Ce qui indique que les membres du groupe avaient l'intention de publier un bulletin régulier rendant compte de leurs activités. Néanmoins ce bulletin sera le seul à être publié.

*Panjāb rang* compte 79 pages et inclut 18 textes (soit 11 poèmes, 2 essais, 2 nouvelles, une courte pièce de théâtre, un récit de voyage et deux essais) écrits par 15 auteurs affiliés au *Panjābī Majlis* (Raja Risalu, Jilani Kamran, Safdar Mir, Munir Niazi, Arif Abdul Matin, Shahzad Ahmad, Salim ur Rehman, Zafar Iqbal, Salim Kashir, Habib Jalib, Sher Mohammad Nasir, Hassan Erafī, Akbar Lahori, Anver Sajjad et Mohammad Siddiq Salimi). Ces textes sont entrecoupés de citations de Dostoïevsky (p10), et Charles Baudelaire (p74) traduites en panjabi. Les textes inclus dans *Panjāb rang* ont été sélectionnés et réunis par Abdul Haq Khammi, secrétaire du *Panjābī Majlis*.

*Panjāb rang* est un véritable manifeste littéraire, car il montre, par la diversité des textes qu'il réunit, que le modernisme panjabi non seulement existe, mais qu'il est à l'œuvre sous toutes les formes : nouvelle, pièce de théâtre, poésie et même critique littéraire. Nous étudierons cette production dans la dernière partie de notre travail.

Pour l'instant, ce qui retient notre attention, ce sont l'éditorial de *Panjāb rang* (non signé<sup>934</sup>), ainsi que son premier essai, intitulé *Sāḍḍī zubān* « Notre langue » et écrit par

<sup>931</sup> La nouvelle *Vāmjhī* « La flute » d'Abdul Salam Khurshid et la nouvelle *Rondyām akhām* « Les yeux qui pleurent » de Nazr Fatima paraissent dans le numéro d'avril-mai 1958 de *Panj daryā*, et le portrait humoristique *Juttī cor* « Le voleur de chaussures » de Nizam Din Tavakkuli dans le numéro de novembre-décembre 1958.

<sup>932</sup> Khan, Mohammad Afzal. 1960 : 56.

<sup>933</sup> Risalu 2008 : 65.

<sup>934</sup> Khammi (éd.) 1958 : 5-6. Des similarités conceptuelles et stylistiques avec certains articles de Safdar Mir publiés ultérieurement comme *Panjābī kyom ?* « Pourquoi le panjabi ? » (Mir Safdar

Raja Risalu<sup>935</sup>. Car ces deux textes exposent les conceptions linguistiques du groupe moderniste.

#### 6.1.1.4 Les positions linguistiques des modernistes

L'éditorial de *Panjāb rang* rappelle dès le début les progrès faits par les mouvements en faveur des langues régionales pendant les onze dernières années, au Pakistan, et souligne, par contraste le peu d'intérêt des panjabis pour leur propre langue :

*Pākistān bane nūṃ aḡ yārāṃ sāl ho ga'e ne. Par hor maslyāṃ de nāl nāl aḡḡai takk ṣūbāṭ zubānāṃ dā masla vī ṭai na'īm hoyā. Bāqī ṣūbyāṃ ne te apṇī lagātār koṣīṣ nāl apṇī apṇī zubān ḡukūmat kolom manvā laṭ par Panjāb de vasṇīkāṃ ne aḡḡai takk apṇī zubān vall baqā'ida ṭaur te koī dhyān na'īm dittā.*

« Le Pakistan a vu le jour il y a maintenant 11 ans. Mais le problème des langues provinciales n'a pas encore été résolu. Les autres provinces ont par leurs constants efforts obtenu une reconnaissance de leur langue par l'état, mais, jusqu'à maintenant les habitants du Panjab ne se sont pas occupés suffisamment de leur langue. »<sup>936</sup>

Et une raison pour ce désintérêt est présentée : il s'agit du rôle central du Panjab dans l'histoire politique du pays (et dans le mouvement pour la création du Pakistan), du fait duquel les panjabis se sont avant tout souciés d'apprendre une langue véhiculaire comme l'ourdou qui les connecte au reste de la communauté musulmane. L'éditorialiste souligne que comme le sort de l'ourdou a été une bonne fois pour toutes réglé par l'octroi d'un statut officiel, il est temps de développer le panjabi :

*Dūsre ṣūbyāṃ ne te fauran apṇī zubān de vādhe laṭ kamm ṣurū' kar ditte par Panjāb de syāsī teḡrīkāṃ dā garḡ rehṇ dī vaja nāl Panjāb de lok hameṣa ikk markazī zubān vall bahutā dhyān dende rahe (...) Urdu dā masla qaumī zubān banaṇ nāl ṭai ho jāndā ai. Huṇ ai velā ai ki bāqī ṣūbyāṃ dī ṭarāṃ Panjāb de lok apṇī zubān de vādhe dī koṣīṣ karaṇ te ḡukūmat nūṃ vī cāhidā ai ki panjābī zubān nūṃ vī dūsri ṣūbāṭ zubānāṃ vāṃgom maṇe te aide vādhe laṭ cāra kare'.*

« Les autres provinces ont immédiatement lancé des initiatives en faveur du développement de leurs vernaculaires, mais comme le Panjab était le cœur de tous les mouvements politiques les panjabis se sont toujours concentrés sur une langue centrale (...) La question de l'ourdou a été résolue lorsque celui-ci a été déclaré langue nationale. Maintenant il est temps que à l'instar des habitants des autres provinces les panjabis tentent de développer leur langue, et que le gouvernement reconnaisse le panjabi et entreprenne de le développer comme il l'a fait avec les autres vernaculaires des différentes provinces. »<sup>937</sup>

Pour mettre en évidence « l'apathie » des panjabis par rapport à leur propre langue, l'éditorialiste décrit l'attitude des écrivains à l'égard du panjabi, attitude marquée par un complexe diglossique : pour eux utiliser le panjabi revient à être déclassé (Shafqat Tanvir Mirza et Safdar Mir avaient eux aussi attiré l'attention dans leurs écrits et entretiens sur cette attitude).

*Panjābī zubān vic likhaṇ de masle te adībāṃ de do qism de giroh vasde ne. Ikk te o jire ais zubān vic likhṇā maxaul toṃ vadh na'īm samajhde te dūje o jire ais zubān vic likhaṇ dī zarūrat toṃ inkār te na'īm karde par xūd likhaṇ vāṣṭe rāzī vī na'īm honde. Pehlī qism de lok*

---

1963a) et *Panjābī adībāṃ dī zehni fiza* « L'atmosphère intellectuelle des hommes de lettres panjabis » (Mir Safdar 1963b) nous conduiraient à penser néanmoins que cet éditorialiste anonyme est Safdar Mir lui-même.

<sup>935</sup> Khammi (éd.) 1958 : 7-10.

<sup>936</sup> Khammi (éd.) 1958 : 5.

<sup>937</sup> Khammi (éd.) 1958 : 5-6.

*te o ne jīre panjābī kī, urdu dī vī androm̄ muxālifāt karde ne te jai onām̄ dā vas cale te o ap̄ne purāne ḥākīmām̄ (...) dī zubān vic likhaṅ. Te dūje giroh vic o lok ne jinām̄ dī sākh urdu zubān dī vaja nāl ai (...) te onām̄ de xiyāl de muṭābiq̄ jai onām̄ ne panjābī zubān vic likhṅā šūrū' kar dittā te onām̄ dī banī banā'ī sākh ghaṭṭ ho jā'egī.*

« En ce qui concerne l'écriture en panjabi on peut ici distinguer deux groupes d'écrivains. Ceux du premier groupe considèrent l'idée d'écrire dans cette langue comme une véritable plaisanterie. Les écrivains du deuxième groupe ne nient pas la nécessité d'écrire dans cette langue mais cependant ils ne sont pas prêts à écrire en panjabi. Le premier groupe est composé d'individus qui non seulement s'opposent au panjabi mais aussi - intérieurement - à l'ourdou, car si ça ne tenait qu'à eux ils écriraient (...) dans la langue de leurs anciens maîtres. Dans le deuxième groupe nous trouvons des individus qui doivent leur prestige à la langue ourdoue (...) et ils imaginent que s'ils commencent à écrire en panjabi leur prestige diminuera. »<sup>938</sup>

L'article de Raja Risalu qui suit cet éditorial part du même constat : le Panjab a adopté l'ourdou pour des raisons politiques.

*Kujh cir pehloṅ syāsī vajhām̄ de nāl panjābyām̄ nūṅ majbūran urdu dī pakh karnī pa'ī. Te os vele ais cīz dī loṛ vī sī. Agge piche vī Panjāb ikk ajehā šūba sī jinne har same urdu dī vadh vadhāke xidmat kīti.*

« Il y a quelque temps les panjabis ont été forcés, pour des raisons politiques, de soutenir l'ourdou. C'était nécessaire à cette époque et la province du Panjab a servi à chaque moment – et de plus en plus - l'ourdou. »<sup>939</sup>

Mais maintenant que l'indépendance est acquise et que l'ourdou a obtenu un statut officiel la langue panjabi est toujours victime d'une dévalorisation de la part de ses locuteurs :

*Urdu dā qaumī zubān ho jāṅ nāl mere nazdīk̄ baṛā uccā maqām̄ ai, merī sagom̄ xwāhiš ai pa'ī o hor vī vadhe phule te onūṅ chokhe bhāg lagaṅ. Par vekhṅā ai ve pa'ī panjābī zubān ne kī quṣūr̄ kītā ai jai ode ap̄ne bolaṅ vāle vī ode tom̄ nasaṅ lag pa'e ne.*

« Je pense que l'ourdou a maintenant un statut supérieur depuis qu'il a été déclaré langue nationale et mon souhait est qu'il s'épanouisse et ait un grand destin. Mais quelle faute a donc commis la langue panjabe, pour que ses locuteurs la fuient ? »<sup>940</sup>

Raja Risalu estime que cette dévalorisation est liée au fait que le panjabi est identifié comme langue de la communauté sikh ; il combat ce préjugé à l'aide d'un argument classique chez les défenseurs du panjabi (on l'a rencontré dans les interventions de Sharif Kunjahi et Ahmad Rahi) : il rappelle que le panjabi appartient à toutes les communautés :

*Kujh lok ainūṅ ikk xāš maḏhab dī zubān samajhde ne, ḥālām̄ki ai kise maḏhab dī zubān nā'īm̄ balki des Panjāb dī zubān ai. Te itthom̄ dā rehṅ vālā bhāveṅ kise maḏhab nāl t'alluq̄ rakhdā hove odī zubān panjābī ai.*

« Certaines personnes considèrent le panjabi comme la langue d'une religion spécifique, alors qu'elle n'est la langue d'aucune religion mais celle du pays du Panjab. Et elle est la langue de l'habitant de ce pays, quelle que soit sa religion. »<sup>941</sup>

Après avoir exprimé son appréciation du rôle joué par Amrita Pritam et Ahmad Rahi dans le renouvellement de l'intérêt des lecteurs pour la littérature panjabi (notons que la contribution de Faqir Mohammad Faqir et de son groupe est passée sous silence), Raja

<sup>938</sup> Khammi (éd.) 1958 : 6.

<sup>939</sup> Khammi (éd.) 1958 : 7.

<sup>940</sup> Khammi (éd.) 1958 : 7.

<sup>941</sup> Khammi (éd.) 1958 : 7.

Risalu identifie une question à laquelle les écrivains du panjabi, qui ont la responsabilité de développer la langue, devront apporter une solution : celle de la norme écrite, et plus spécialement celle de l'aménagement du lexique.

*Hor maslyām de nāl nāl sādḍā ai vī masla ai ki panjābī keho jihī honī cāhīdī ai ? Ode vic dūjyām zubānām de lafz āṅe cāhīde ne yā na'īm ? Aṣal gall ai ve pa'ī har zubān dyām do qismām hondyām ne. Ikk o jīrī bolāṅ vic āndī ai te har paṛhyā likhyā te anpaṛh ode kolom kamm lendā ai. Dūjī o jīrī likhaṅ vic āndī ai. o pehlī nāloṅ ṣāf suthrī hovegī.*

« Une question subsiste parmi d'autres : à quoi devrait ressembler le panjabi ? Est-ce que des mots d'autres langues devraient y être utilisés ou non ? En réalité chaque langue a deux variantes : une variante parlée, que les gens éduqués tout comme les illettrés utilisent, et une variante écrite. Cette dernière sera plus pure que la première. »<sup>942</sup>

Prenant comme exemple l'ourdou dont la force réside dans sa capacité à adopter des mots d'autres langues, l'auteur suggère que cette pratique devrait être également utilisée en panjabi :

*Maiṅ sagom ai bolī dī xūbī samajhṅā vām pa'ī ode vic dūjyām bolyām de lafzām nūṅ apnāvaṅ dī himmat hove. Urdu zubān de vadhaṅ dī vaḍḍī vaja ai sī pa'ī one har zubān de lafz apṅā lye te aji kidre dī kidre apaṅ ga'ī (...). Sānūṅ vī o lafz jinām nūṅ zubān adā karaṅ lagyām thirke nām te zehṅ nūṅ bhāre na lagaṅ ṣarūr apṅā lene cāhīde. Te nāle jai 'Ṣadar' nāl guzārā ho jāve te phir 'Pardhān' te 'Khirpīnc' nūṅ labhaṅ dī kiṛī loṛ ai ?*

« Je considère que c'est une qualité d'une langue que d'avoir le courage d'adopter des mots venant d'autres langues. Une raison pour le développement de l'ourdou est qu'il a adopté des mots de toutes les langues, et voyez où il en est à présent (...) Nous devrions choisir des mots que notre langue peut prononcer aisément et qui ne soient pas difficiles à assimiler Et si nous pouvons nous accommoder d'un mot comme *ṣadar* (le président) nous n'avons pas besoin de lui trouver des équivalents comme *pardhān* et *khirpīnc*. »<sup>943</sup>

La dernière phrase se réfère à la tendance récente en panjabi indien à remplacer les mots arabo-persans par des mots considérés comme 'indigènes' (souvent empruntés à l'hindi). Raja Risalu suggère que le panjabi pakistanais n'a pas à imiter son voisin indien : il n'est pas nécessaire de remplacer les mots ourdou comme *ṣadar* utilisés fréquemment et entrés dans le vocabulaire courant du panjabi pakistanais.

L'éditorialiste anonyme de *Panjāb rang* et Raja Risalu présentent des positions, mais aucun programme spécifique. Ils mentionnent les obstacles au développement du panjabi mais n'énoncent aucune mesure concrète susceptible de contribuer à son développement. Les questions d'aménagement du statut ne sont pas abordées dans ces deux textes, et si la question de l'aménagement du lexique est abordée par Raja Risalu c'est seulement en connexion avec la pratique scriptique des écrivains. Le point commun de ces deux textes est néanmoins qu'ils évoquent le rôle (et les responsabilités) des écrivains en matière de développement du panjabi. Le mouvement moderniste se présente donc, dans cette première publication, comme un mouvement à visée purement littéraire, ce qui le différencie des mouvements marxistes et conservateurs dont les membres ne s'étaient pas contenté d'enrichir le capital littéraire du panjabi, mais avaient également élaboré un programme (plutôt minimal) d'aménagement de son statut.

#### 6.1.1.5 Un mouvement concurrent du mouvement conservateur

L'éditorialiste de *Panjāb rang* va également utiliser les pages du bulletin pour critiquer les membres du groupe conservateur. A l'époque où *Panjāb rang* est publié ce groupe a

<sup>942</sup> Khammi (éd.) 1958 : 9.

<sup>943</sup> Khammi (éd.) 1958 : 9.

pignon sur rue, et le mouvement qu'il a lancé est à son apogée. Pourquoi les membres du *Panjābī Majlis* ont-ils choisi de ne pas utiliser les plate-formes que le groupe conservateur avait créées (revue *Panjābī*, académie panjabe et *Punjabi Cultural Society* - qui existait encore – même si elle était inactive depuis quelques années). Pourquoi ont-ils décidé de créer une nouvelle plate-forme ? Quelques raisons sont présentées ici par l'éditorialiste :

*Pākistān banaṅ toṅ b'ad Panjāb vic kujh lokāṃ ne panjābī zubān te adab dī sarparastī karaṅ laṭ kujh anjumanāṃ banāyāṃ jiryāṃ baḡair koī kamm kītyāṃ xatm ho gayāṃ. Aināṃ dī nākāmi dī vāja ai sī ki aide vic šāmil hoṅ vāle lok koī kamm karaṅ dī bajāṭ širf ais zubān dī 'sarparastī' karde san. Te aināṃ anjumanāṃ vic koī t'amīrī kamm karaṅ dī bajāṭ aināṃ nūṃ apṇe zāti fā'idyāṃ te jhagryāṃ dā aḡḡā banā littā. Aināṃ vic ai lok vī ne jīre apṇe āp nūṃ panjābī zubān dā xudā samajhde ne. Te onāṃ de xiyāl de muṭābiq jai o mar ga'e te panjābī dā nāṃ leṅ vālā koī na'īm rahegā. Ais karke o apṇe āp nūṃ zinda rakhaṅ laṭ huṅ har os tehrīk toṅ dūr rehnde ne jīrī panjābī zubān te adab de vādhe laṭ āndī ai.*

« Après la création du Pakistan, au Panjab quelques individus ont fondé des associations pour promouvoir la langue et la littérature panjabis mais elles ont disparu sans avoir accompli leur tâche. La raison pour leur échec était que les individus qui étaient impliqués dans ces associations, au lieu de travailler en faveur de cette langue se sont contentés de la 'patronner'. Et au lieu de faire un travail constructif ils ont fait de ces associations des plate-formes à partir desquelles ils poursuivaient leurs intérêts personnels, ou réglèrent leurs comptes. Parmi eux certains se considéraient comme des dieux de la langue panjabe. Ils imaginaient que, s'ils venaient à mourir, personne ne se soucierait plus de la langue. Et pour se maintenir en vie ils se sont dissociés de tout autre mouvement qui travaillait pour la promotion de la langue et la littérature panjabis »<sup>944</sup>

L'allusion est claire : deux organisations ont été créées jusque là en faveur du panjabi à Lahore, le *Pak panjabi league* et la *Punjabi Cultural Society*, et toutes les deux sont dominées par des vétérans du panjabi comme Faqir Mohammad Faqir et Abdul Majid Salik. L'éditorialiste suggère donc que le *Panjābī Majlis* a été fondé en réaction au monopole exercé par ces deux personnalités sur les activités en faveur du panjabi et leur attitude narcissique et paternaliste<sup>945</sup>.

Les remarques finales de l'éditorialiste de *Panjāb rang* viennent éclaircir ces allusions :

*Šurū' šurū' vic jad Panjābī Majlis baṅī oḡom sādḡe nāl bahut sāre lokāṃ ne t'āvun dā v'ada kītā jināṃ vicoṃ ikk society, 'Punjabi Cultural Society' de vī akšar lok san. Par kujh cir b'ad jad onāṃ nūṃ ai eḡsās hoyā ki o ais majlis nūṃ apṇe zāti fā'idyāṃ laṭ ist'emāl na'īm kar sakde oḡom o aide toṅ kaṅṅī charā ga'e.*

« Au début, lorsque le *Panjābī Majlis* a été fondé beaucoup d'individus nous ont assuré de leur coopération, et c'étaient en général des membres de la *Punjabi Cultural Society*. Mais

<sup>944</sup> Khammi (éd.) 1958 : 6.

<sup>945</sup> Rauf Malik, dans son article *Nave punjābi adab dyān lehrān* « Les mouvements dans la nouvelle littérature panjabe » (Malik, Rauf 1961) fait écho à cette critique et décrit cette attitude des vétérans du panjabi dans les termes suivants :

*Ikk giroh ohnāṃ buzurgāṃ dā ai jinhāṃ apnyāṃ zindagyāṃ dā zyāda ḡisša panjābī š'er-o adab dī taxlīq vich bitā dittā ai. Oh apṇe kārnāmyāṃ dī t'arīf karaṅ te sunaṅ vich magan rehnā cāhnde ne. Oh apṇe sivā kise nūṃ panjābī dā saccā šīdāṭ nahīm samajhde, te nave likhāryāṃ dyāṃ košīšāṃ utte teḡqīr-āmez qeḡqāhe lagāke ohnāṃ de ḡausle past karde ne.*

« Il y a un groupe de vieux écrivains qui ont passé la majeure partie de leur vie à produire de la littérature en panjabi. Ils sont maintenant seulement occupés à écouter les gens chanter les louanges de leurs grands travaux. Ils ne considèrent personne d'autre qu'eux-mêmes comme de vrais amoureux du panjabi, rien avec mépris des efforts des nouveaux écrivains, et les découragent » (Malik, Rauf 1961 : 18).

après quelque temps dès qu'ils se sont aperçus qu'ils ne pouvaient pas l'utiliser pour leurs bénéfices personnels ils ont commencé à s'en éloigner »<sup>946</sup>

L'éditorialiste met ainsi en évidence le fait qu'une concurrence s'était installée dans le champ panjabi entre le groupe du *Panjābī Majlis* et le groupe conservateur.

Les critiques formulées par l'éditorialiste de *Panjāb rang* ne vont pas passer inaperçues dans le petit monde des lettres panjabies. Mais ni le Dr Faqir ni Abdul Majid Salik ne prendront la peine d'y répondre (car cela signifierait qu'ils se sont reconnus dans le portrait peu flatteur que l'éditorialiste a fait d'eux).

Ce sont de jeunes recrues de leur groupe qui réagiront, en contre attaquant et en dévaluant ce qui compte le plus pour le groupe du *Panjābī Majlis* : sa production littéraire. En février 1959, *Panjābī* publiera la lettre d'un collaborateur régulier de la revue – Suhail Yazdani – dans laquelle celui-ci fustige le modernisme, l'attrait pour la littérature française et l'obscénité des jeunes membres du *Panjābī Majlis*. Le secrétaire adjoint de l'organisation – Anis Nagi – est tout particulièrement visé par ces attaques :

*Baudelaire, Cocteau te Sartre de cele cāmṭyām ne jirā nangāpan te zehrālūd mavād urdu adab nūṃ 'aṭā farmāyā sī, oho gandagī te galāzat o 'Mall roḍiye' panjābī adab dī jholī vic pān dā cārā karde ne. Panjābī Majlis vālyām ne 'Panjāb rang' de nām nāl pehlā bulletin šāy'e kītā ai jide vic Anīs Nāgī dā afsāna 'Lāl hanerī' šāmil ai. Taraqqī-pasandī de šauq te frānsīsī adībām dī 'uryām-navīsī dī rīs kardiyām hoyām Nāgī šāḥab ne ais afsāne vic aise nange te foḥš fiqre te išāre varte ne jire šāyad Paris de hoṭelām vic te pasand kīte jā sakde ne par sādḍe des de baṇe buntre te šarāfat-pasand adabī 'ilāqyām vic ḍhāḥḍī saxt malāmat de qābil ne. Kyomki ajjai panjābī likhaṇ te panjābī parhaṇ vāle Europe te France de vasnikām vāṅgar beḡhairat nange te axlāqī qadrām tom āzād na'īm ho'e.*

« Ces disciples immatures de Baudelaire, Cocteau et Sartre ont déjà fait cadeau de leur indécence et de leurs oeuvres empoisonnées à la littérature ourdoue, et ces gens « mall-roadeux »<sup>947</sup> tentent maintenant d'apporter leur saleté à la littérature panjabie. Les membres du *Panjābī Majlis* ont publié sous le nom de *Panjāb rang* leur premier bulletin, dans lequel est incluse la nouvelle d'Anis Nagi *Lāl hanerī* « L'obscurité rouge ». L'aspiration à écrire dans le style progressiste ainsi que l'imitation systématique de l'obscénité des auteurs français a fait que Monsieur Nagi a incorporé dans sa nouvelle des phrases et allusions indécentes et pornographiques qui seraient peut être appréciées dans les cafés de Paris mais que les cercles littéraires de notre pays qui privilégient la morale et la décence ne peuvent que réprover. Car jusqu'à maintenant les écrivains et lecteurs de panjabi ne sont pas aussi impudents, indécents et immoraux que les habitants d'Europe et de France. »<sup>948</sup>

Et, dans le numéro de mars-avril 1959 de *Panjābī* un autre collaborateur régulier - Yaqub Anvar – contre-attaquera, dénigrant et rabaissant le genre de littérature que produit le *Panjābī Majlis* :

*Jai eho jihe kūkh šāstr likhṇe šā'irī te adab dā kamāl ai te fir asīm aimvī Vāris Šāh pa'e kūkṇe āṃ. Aṣal ustād te o visākhī te pīke nacaṇ vāle hovaṇ jire nangyām bolyām nāl ghumkāryām dende ne. Ainām dā kalām 'Panjābī Majlis' nūṃ labh labhke peš karnā cāhīdā.*

« Si écrire ce genre de choses qui s'apparentent au Kama Soutra c'est faire de la grande littérature ou de la haute poésie, dans ce cas là nous n'avons certainement aucune raison de faire référence à Varis Shah. Le vrai maître est celui qui boit et danse à l'occasion de la

<sup>946</sup> Khammi (éd.) 1958 : 6.

<sup>947</sup> Référence aux membres de la bohème littéraire qui fréquentait les cafés/salons de thé sur Mall Road)

<sup>948</sup> *Panjābī*, février 1959 p.51.

fête de *Vaisakhi*<sup>949</sup> et chante des couplets obscènes tout en tournant sur lui même. Le *Panjābī Majlis* devrait rechercher sa poésie et la publier »<sup>950</sup>.

### 6.1.2. La deuxième période : d'octobre 1958 à avril 1959

Une deuxième période commence dans l'histoire du *Panjābī Majlis* avec la prise de pouvoir du Field marshal Ayub Khan et la promulgation de la loi martiale en octobre 1958. Comme le rapporte Raja Risalu, dans ce climat d'interdiction et de suppression des libertés civiques les membres de l'organisation ont vite le sentiment que leur organisation peut être visée par le nouveau régime :

*Mulk vic martial law laggā te har pāse afrā-tafrī pai ga'ī. Syāsī jamā'atām te thapyām ī gayām san par ai pata na'īm sī lagdā ki ai 'ilmī adabī mehfīlām kīre khāte vic āndyām ne.*

« Dès que la loi martiale a été promulguée, il y a eu une panique générale. Les partis politiques avaient bien entendu été interdits, mais on ne savait pas si les organisations intellectuelles et littéraires figuraient aux yeux du nouveau régime dans la même catégorie. »<sup>951</sup>

Les membres clés du *Panjābī Majlis* se sont donc réunis dans la chambre qu'occupait Safdar Mir dans un hôtel du quartier d'Anarkali, pour décider de la stratégie à adopter face à ces nouvelles circonstances politiques. Safdar Mir suggère que le *Majlis* adopte une certaine discrétion et que ses réunions n'aient pas lieu en public mais dans sa chambre d'hôtel, mais Raja Risalu et Akbar Lahori recommandent au contraire de rendre encore plus visible le *Majlis* (pour montrer aux autorités que celui-ci n'a rien à se reprocher ni à cacher) et suggèrent que ses prochaines réunions non seulement aient lieu en public mais dans un lieu très fréquenté comme le YMCA. Cette décision est approuvée par les membres, et la réunion du *Panjābī Majlis* qui suit s'est tenue au YMCA, et déroulée sans problème<sup>952</sup>.

#### 6.1.2.1. Le premier anniversaire de la fondation du *Panjābī Majlis* et les premières revendications

Conséquence directe de la stratégie de visibilité préconisée par Raja Risalu et Akbar Lahori, le *Panjābī Majlis* célébrera en fanfare le premier anniversaire de sa création le 26 décembre 1958. Une grande réunion sera organisée à cette occasion dans le hall du Law college, présidée par Sufi Tabassum<sup>953</sup>.

Rajā Risalu décrit ainsi cet événement :

*Majlis de secretary 'Abdul Haq Khammī horām sāl bhar dī report peš kītī te šadar-e majlis Šūfī Tabassum xuṭba-e šadārat peš kītā (...) Mehfīl de šadar Šūfī Gulām Muṣṭafa Tabassum horām apṇī šadāratī taqrīr vic Panjābī Majlis de kārkunām dī t'arīf kītī te onām nūm mubārakbād peš kītī. Onām farmāyā : 'Merī d'uā ai pa'ī tusīm aise tarām mehnat te lagan nāl kamm karo te panjābī zubān nūm odā ṣaḥīḥ maqām duwāo' (...) Jalse vic panjābī zubān dī taraqqī te vādhe bāre maqāle paṛhe ga'e. Lok fankārām te gulūkārām ne kalām-e Šāh Hussain, Kalām-e Bulle Šāh, Kalām-e Vārīs Šāh, Kalām-e Myām Moḥammad Baxš, Kalām-e Xwāja Gulām Farīd te hor šūfyāna kalām sāz te āvāz nāl peš kītā. Ais mauq'e utte Panjāb government kolom kujh muṭālbe kīte ga'e, jinām vic ai xāṣ te qābil-e žīkr ne :  
1 Panjābī zubān bālām nūm primary saṭaḥ tom paṛhā'ī jā'e*

<sup>949</sup>Fête traditionnelle des moissons tout spécialement célébrée par les sikhs.

<sup>950</sup> *Panjābī*, mars-avril 1959 p.56.

<sup>951</sup> Risalu 2008 : 66.

<sup>952</sup> Risalu 2008 : 66-67.

<sup>953</sup> Risalu 2008 : 65.



2 *Kitābām te qā'idā sarkārī taur utte chāpyā jā'e*  
3 *Schoolan vic panjābī parhān vāle ustādām dā sarbandh kītā jāve*

« Le secrétaire du *Majlis* Abdul Haq Khammi a présenté le rapport d'activité de l'année et le président de la séance Sufi Tabassum a lu son allocution présidentielle (...) Dans son discours celui-ci a tout d'abord vanté les efforts des membres du *Panjābī Majlis*, puis il leur a adressé ses félicitations. Il a déclaré : 'Je prie pour que vous puissiez continuer à travailler avec la même application et la même ardeur et donner à la langue panjabe sa vraie place (...) Au cours de la réunion des essais ont été lus au sujet du développement et de la promotion de la langue panjabe. Et des chanteurs et musiciens traditionnels ont chanté des poèmes de Shah Hussain, Bullhe Shah, Varis Shah, Mian Mohammad Bakhsh, Khwaja Ghulam Farid ainsi que d'autres poètes soufis, accompagnés de leurs instruments.

A cette occasion quelques requêtes ont été faites au gouvernement du panjab dont les plus notables sont les suivantes

- 1 Que le panjabi soit enseigné aux enfants dès l'école primaire
- 2 Que le gouvernement imprime des livres d'école et des manuels (en panjabi)
- 3 Que soient recrutés des enseignants de panjabi pour les écoles »<sup>954</sup>

Le *Panjābī Majlis* présente donc ici ses premières demandes (qui seront aussi ses dernières – il sera interdit quelques mois plus tard). On doit reconnaître qu'elles sont peu nombreuses et encore plus minimales que celles adressées par les marxistes et les conservateurs au gouvernement du Panjab. Les marxistes et les conservateurs avaient en effet demandé que le medium d'instruction des classes primaires soit le panjabi, et le *Panjābī Majlis* demande seulement qu'il soit enseigné à l'école.

Le premier anniversaire du *Panjābī Majlis* est célébré dans la liesse, et la cérémonie organisée à cette occasion est un succès, mais le climat de paranoïa qui s'est installé dans les milieux intellectuels de Lahore dans les mois qui ont suivi la promulgation de la loi martiale (et dont Intezar Hussain a dressé un portrait savoureux dans son livre de souvenirs *Cirāgoṃ kā dhu'āṃ* « La fumée des lampes »<sup>955</sup>) incite certains membres du *Panjābī Majlis* à prendre leurs distances, car un risque d'interdiction de l'association existe toujours, et être affilié à une organisation interdite pourrait nuire à leur carrière naissante. Abdul Haq Khammi et Anis Nagi – ambitieux étudiants du Government College – ont donc quitté leurs postes de secrétaire et de secrétaire adjoint. Raja Risalu et Asif Khan les ont remplacés<sup>956</sup>.

### 6.1.2.2 La parution de *Sajre phull*

En avril 1959, le *Panjābī Majlis* fait paraître sa deuxième publication (grâce à l'aide financière de Raja Risalu et Asif Khan) : il s'agit de *Sajre phull* « Les fleurs fraîches », une anthologie réunissant 63 poèmes panjabis de 21 poètes contemporains pakistanais et de 4 poètes indiens, avec un court texte de présentation (figurant au dos du livre) d'Ahmad Nadim Qasmi et une préface d'Anis Nagi<sup>957</sup>. Ce dernier avait choisi les poèmes qui devaient figurer dans cette anthologie.

*Sajre phull* est la première anthologie poétique parue au Pakistan après la partition. Les 63 poèmes sont répartis en trois sections, mettant en valeur la production poétique de trois écoles différentes.

La première section inclut 19 poèmes de 'traditionalistes' (Karam Amritsari, Faqir Mohammad Faqir, Sufi Tabassum, Ustad Daman, Abdul Majid Bhatti, Hakim Nasir, Daym

<sup>954</sup> Risalu 2008 : 65-66.

<sup>955</sup> Hussain Intezar 2012 : 145-148.

<sup>956</sup> Risalu 2008 : 67.

<sup>957</sup> Nagi (éd.) 1959 : 11-16.

Iqbal, Pir Fazal Gujrati)<sup>958</sup>, la deuxième 18 poèmes de progressistes (Ahmad Rahi, Hassan Erafî, Sharif Kunjahi, Arif Abdul Matin, Habib Jalib, Salim Kashir)<sup>959</sup>, et la troisième 26 poèmes de modernistes (Safdar Mir, Munir Niazi, Salim ur Rehman, Zafar Iqbal et Anis Nagi)<sup>960</sup>.

Dans son texte de présentation (figurant au dos du livre) Ahmad Nadim Qasmi apporte en quelque sorte sa bénédiction aux jeunes modernistes dont les textes figurent dans la troisième section, et ne tarit pas d'éloges à leur propos : ils ont élevé, approfondi et développé la poésie panjabe :

*Nave panjābī śā'ir panjābī śā'irī nūṃ kiṇṇā uccā te kiṇṇā dūnghā le ga'e ne ! Onām ne panjābī de mauzū'ām vic kiṇṇā khalār paidā kītā ai !*

« Voyez jusqu' à quelles hauteurs et profondeurs les nouveaux poètes panjabis ont emporté la poésie ! Et à quel point ils ont élargi ses thèmes ! »

Et il loue aussi leur dévotion à la cause du panjabi :

*Ai cand paṛhe likhe te gabhrū likhaṇ vāle jire aṇṇī thakkī tuṭṭī par jyondī jāgdī zubān aṇṇe qadmām te khaṛā karaṇ la'ī mujāhidām vāṃg kamm kar rihe ne o dīve ne jinām dyām lau'ām te lāṭām de laškāre ne aṇ vāle zamāne de sīne vic utardyām hoyām rāhvām nūṃ sindūr bharyām māngām banā dittā ai.*

« Ces quelques jeunes gens éduqués qui avec un zèle de combattants (*mujāhid*) tentent de faire tenir sur ses pieds leur langue épuisée mais bien vivante sont comme des lampes dont la lumière a pénétré la poitrine des temps à venir et décoré les chemins comme le vermillon (*sindūr*) décore les raies des cheveux des épouses. »

Dans sa préface Anis Nagi analyse la production poétique des trois écoles (ou époques) auxquelles se rattachent les poèmes de l'anthologie (traditionaliste, progressiste et moderniste). Il loue de façon modérée la poésie de l'époque progressiste (exprimant quelques réserves sur sa langue et sa diction, qu'il trouve dépassées) et critique la poésie traditionaliste (dont les poètes représentatifs sont tous – sauf Abdul Majid Bhatti et Ustad Daman – membres du conservateur) :

*Pehle daur dī kavītā vic taṣavvuf, 'iṣq, syāsat te hor dūje mauzū' mil jānde ne par aide izhār te soc dā ṭarīqa bilkul rivāyatī ai. Kavī yā likhārī nūṃ aṇṇe sāhit toṃ rivāyat dā virsa mildā ai o yā te rivāyat de virse vic vādhā kardā ai, yā onūṃ ṣaḥīḥ salāmat aglyām tak aprā dendā ai. Is daur de kavyām ne eḥsās yā tajurbe nūṃ cangī ṭarām samjhaṇ la'ī vī rivāyat nūṃ cangī ṭarām na'īm vartyā. O ikk xiyāl yā vāq'e nūṃ sidhe sādhe ṭarīqe nāl paṛhaṇ vālyām tak aprā dende ne te kavītā de uṣūlām dā dhyān na'īm rakhde.*

« Des thèmes comme la spiritualité, l'amour, la politique et autres sont abordés dans la poésie de la première époque, mais l'expression et la pensée sont encore complètement traditionnels. Lorsqu'un poète ou un écrivain reçoit une tradition en héritage il peut ou bien y faire des ajouts ou bien la transmettre telle quelle aux générations suivantes. Les poètes de cette époque n'ont pas utilisé la tradition comme ils le devaient pour aller au bout d'une expérience ou d'un sentiment. Ils présentent tels quels les idées et événements aux lecteurs sans suivre les lois de la poésie »<sup>961</sup>.

Anis Nagi poursuit ensuite la critique du groupe conservateur entamée par l'éditorialiste de *Panjāb rang*. Et cette fois ci, la critique ne porte pas sur l'attitude des chefs de file du

<sup>958</sup> Nagi (éd.) 1959 : 19-43.

<sup>959</sup> Nagi (éd.) 1959 : 44-81.

<sup>960</sup> Nagi (éd.) 1959 : 82-128.

<sup>961</sup> Nagi (éd.) 1959 : 12.

mouvement et le peu d'efficacité des organisations fondées mais leur production littéraire et celle de leur groupe.

Anis Nagi encense en revanche la production poétique des modernistes et lui donne un nom qui la valorise et la place dans le sillage de la littérature européenne : elle est 'imagiste' (terme utilisé en hommage au mouvement imagiste dont le poète Ezra Pound était le plus illustre représentant) :

*Ais daur de kavyām toṃ panjābī zubān vic 'īmā'ī te imagist kavitā šurū' hondi ai. Ainām kavyām ne apṇe izhār la'ī zātī qism de īmā banā lye ne jire onām dī kavitā nūṃ tajrīd te b'āz vele ibhām vall le jānde ne (...) Ainām ne lafz nūṃ nave m'anī deṇ diyām košīšām vī kītyām ne, te van savanyām tašbīhām te tarkībām nūṃ kujh ajehe tarīqe nāl vartyā ki sānūṃ panjābī kavitā vic pehlī vār ainām dī ehmiyat dā ehsās hondā ai. Itthe āzād nazm nūṃ na širf purāne izhār de tarīqe toṃ najāt dilā'ī ga'ī ai balki nazm de internal rythm vall vī tavajju dittī ga'ī.*

« La poésie imagiste est née avec les poètes de l'époque actuelle. Ils ont créé des images personnelles pour s'exprimer, et ces images font aller leur poésie vers l'abstraction ou dans certains cas vers une ambiguïté parfaite (...) Ils ont tenté de donner un nouveau sens aux mots et utilisés des comparaisons et expressions idiomatiques de telle façon que pour la première fois nous avons pris conscience de leur importance en panjabi. Ils n'ont pas seulement délivré le poème libre des vieilles manières de s'exprimer mais ont prêté également attention au rythme intérieur du poème ».<sup>962</sup>

### 6.1.2.3 L'interdiction du *Panjābī Majlis*

Le *Panjābī Majlis* s'est imposé en très peu de temps sur la scène littéraire et a ouvert un nouveau champ. Néanmoins les craintes exprimées par certains membres après la promulgation de la loi martiale se sont révélées parfaitement fondées. Il y avait bel et bien un risque que le *Panjābī Majlis* soit déclaré organisation politique et interdit. Et cela a été le cas. L'organisation a été déclarée organisation politique et interdite par le gouvernement du Panjab. Et les membres de l'organisation ont pris connaissance de cette interdiction en lisant les journaux. Anis Nagi écrit :

*Ham ne ek din axbār meṃ paṛhā ki ḥukūmat-e Panjāb ne 'Panjābī Majlis' ko ek bā'em bāzū kī anjuman qarār dekar ban kar diyā.*

« Nous avons lu un jour que le gouvernement du panjab a déclaré le *Panjābī Majlis* organisation gauchiste et l'a interdite. »<sup>963</sup>

Raja Risalu présente une version légèrement différente de ces événements. Il écrit :

*Majlis bāre jirī xabar axbārām vic chapī sī o kujh inj dī sī 'Panjābī Majlis syāsī jamā'at qarār dittī jāndī ai. Ainūṃ kise bāharle vairī mulk valloṃ imdād mildī sī te 'Panjābī Majlis' de kartiyām de irāde kujh cange na'īm san.*

« Le communiqué qui avait été publié dans les journaux au sujet du *Panjābī Majlis* peut se résumer ainsi : 'Le *Panjābī Majlis* est déclaré organisation politique. Il reçoit l'aide d'un pays étranger ennemi et les intentions des organisateurs du *Panjābī Majlis* ne sont guère louables ».<sup>964</sup>

Quelles sont en fin de compte les raisons officielles pour lesquelles le *Panjābī Majlis* a été interdit ? Nous n'avons pas pu les clarifier car nous n'avons pas eu accès aux numéros

<sup>962</sup> Nagi (éd.) 1959 : 14-15.

<sup>963</sup> Nagi 2008 : 116.

<sup>964</sup> Risalu 2008 : 69.

des journaux de l'année 1959 dans lesquels le communiqué officiel d'interdiction aurait pu apparaître. Quant aux revues panjabies de l'époque (*Panjābī* et *Panj daryā*) elles n'offrent aucune information à ce sujet, car elles se sont bien gardées de mentionner un sujet aussi sensible. Et Raja Risalu et Anis Nagi, on le voit, divergent sur ce point : Raja Risalu indique que le *Panjābī Majlis* a été interdit car il était accusé d'être financé par l'Inde ('pays étranger ennemi'), mais Anis Nagi signale que l'organisation était considérée comme une organisation marxiste.

La version d'Anis Nagi nous semble la plus plausible. Dans les derniers mois de 1958 et les premiers mois de 1959 le nouveau gouvernement s'était attaqué au pôle marxiste, emprisonnant Faiz Ahmad Faiz, Sibte Hassan et Ahmad Nadim Qasmi<sup>965</sup>, nationalisant les quotidiens *Imroz* et *Pakistan Times* et interdisant le *Anjuman-e āzād-xiyāl muṣannifīn* « Association des écrivains aux idées libres » de l'écrivain progressiste Arif Abdul Matin<sup>966</sup>.

Safdar Mir avait été également renvoyé du Government College de Lahore à la même époque en raison de ses sympathies marxistes. Deux persona non-grata – Safdar Mir et Arif Abdul Matin figuraient donc parmi les membres du *Panjābī Majlis*, et une autre - Ahmad Nadim Qasmi – venait de les soutenir dans le texte de présentation de *Sajre phull*. C'était suffisant pour éveiller les soupçons des autorités et donner l'impression que le *Panjābī Majlis* servait de couverture à une organisation de gauche.

La date à laquelle le *Panjābī Majlis* a été interdit reste elle aussi à clarifier : ni Anis Nagi, ni Raja Risalu ne la mentionnent dans leurs mémoires et l'écrivain Anver Sajjad<sup>967</sup> ne s'en souvenait pas. Nous supposons que le *Panjābī Majlis* a été interdit entre avril et juin 1959 : en effet en avril 1959 un éditorial de *Panj daryā* (p.3) mentionne que la revue va publier les détails des réunions du *Panjābī Majlis* à partir du numéro suivant, mais le numéro suivant (mai/juin 1959) n'en contient aucun détail. On peut donc imaginer que l'organisation a été interdite dans l'intervalle qui a séparé la parution de ces deux numéros. En août 1959 Abdul Majid Bhatti, fera très brièvement allusion à cette interdiction dans un éditorial paru dans *Panj daryā* (p.3), engageant la *Punjabi Cultural Society* à reprendre le travail commencé par le *Panjābī Majlis*, interdit pour raisons politiques.

## **6.2 Les acteurs du mouvement panjabi moderniste et le sous-champ littéraire moderniste panjabi**

C'est la rencontre de quatre groupes qui a donné naissance au *Panjābī Majlis*.

Le premier groupe est composé d'anciens membres de la *Punjabi Cultural Society* (Chaudhry Mohammad Afzal, Hakim Nasir, Akbar Lahori, Raja Risalu, Asif Khan) .

Le deuxième comprend des marxistes (Safdar Mir, Hassan Erafī, Arif Abdul Matin, Habib Jalib, Salim Kashir), anciens membres de l'association des écrivains progressistes.

Le troisième est composé de jeunes étudiants du Government College (Anis Nagi, Iftikhar Jalib, Shehzad Ahmad), King Edward Medical College (Anver Sajjad, Salim ur Rehman)

---

<sup>965</sup>Irfan Wahid p301.

<sup>966</sup> Arif Abdul Matīn - ancien membre de l'association progressiste - avait en 1954-55 recréé une association d'obédience marxiste sous le nom d'*Anjuman-e āzād-xiyāl muṣannifīn* « Association des écrivains aux idées libres », interdit en 1958 après l'arrivée au pouvoir d'Ayub Khan et la promulgation de la loi martiale (Matīn 1988 : 398–399). Kanval Firoz avait noté que des vétérans du mouvement progressiste comme Qatil Shifai, Bedil Haideri et Zahir Kashmiri assistaient aux réunions tout comme de jeunes auteurs tels que Azhar Javed, Nasir Zaidi, Khwaja Zakriya, Iqbal Sajid et Javed Shahin (entretien avec Kanval Firoz à Lahore le 11 octobre 2017).

<sup>967</sup> Entretien avec Anver Sajjad, Lahore le 1<sup>er</sup> aout 2018.

et Law College (Zafar Iqbal). Jilani Kamran, jeune professeur du Government College, à peine plus vieux que ces étudiants, fait également partie de ce groupe.

S'était ajouté à ces trois groupes un poète débutant assez marginal : Munir Niazi.

Les motifs qui les conduisent à rejoindre à cette organisation paraissent différents selon les groupes : pour le premier groupe le motif principal semble être un mécontentement par rapport à la stérilité de la *Punjabi Cultural Society* (et au désintérêt de ses pères fondateurs), pour le deuxième il peut s'agir d'un besoin de créer une plate-forme après le démantèlement de l'association des écrivains progressistes. Le troisième groupe s'est mobilisé en faveur du panjabi sous l'influence de Safdar Mir. Celui-ci avait commencé à mobiliser les étudiants et écrivains pour qu'ils écrivent en panjabi. Comme l'écrit Anis Nagi :

*Mīr šāḥab par panjābī zubān aur adab ke furūḡ kā junūn savār thā. Unḥoṃne na'e urdu š'orā se v'ade liye ki vo urdu meṃ šā'irī na'īm kareṃge.*

« Safdar Mir s'était mis en tête de promouvoir la langue et littérature panjabe. Et il avait fait promettre à de nouveaux poètes de l'ourdou d'écrire, de ne plus écrire en ourdou »<sup>968</sup>.

On peut identifier parmi les écrivains affiliés au *Panjābī Majlis* un pôle dominant et un pôle dominé.

Au pôle dominant on trouve des écrivains qui ont accumulé un certain capital symbolique et social, comme Safdar Mir, professeur d'anglais au Government College, Chaudhry Mohammad Afzal, qui avait pris la succession de son père à la direction du Anglo-Punjabi College et directeur de la revue *Panj daryā* et Arif Abdul Matin, qui dirige en parallèle le *Anjuman-e āzād xiyāl muṣannifin* « Association des écrivains aux idées libres ». On peut également inclure dans le groupe Akbar Lahori et Hakim Nasir, tous les deux écrivains établis.

Le pôle dominé est constitué par deux activistes sans projet créateur (Raja Risalu et Asif Khan) qui consacrent leur temps et leurs efforts à la promotion du panjabi, les étudiants-écrivains du troisième groupe, ainsi que les poètes débutants Jilani Kamran, Munir Niazi et Habib Jalib. Ces étudiants-écrivains ainsi que les poètes débutants étaient en phase d'accumulation de capital, et plus ou moins avancés dans leurs carrières.

Les étudiants-écrivains n'avaient à leur actif que quelques publications en revue. Les poètes débutants préparaient la publication de leur premier livre (tous les trois en ourdou) : le premier livre de Jilani Kamran (*Istanzā*) et de Munir Niazi (*Tez havā aur tanhā phūl* « Le vent rapide et la fleur solitaire ») paraissent en 1959. Celui de Habib Jalib (*Barg-e āvāra* « La feuille vagabonde ») en 1960.

L'engagement en faveur du panjabi des écrivains des deux pôles va varier en intensité : certains n'écriront qu'en panjabi (Chaudhry Afzal Khan, Raja Risalu, Asif Khan, Hakim Nasir), d'autres maintiendront une pratique scriptique bilingue (Munir Niazi, Akbar Lahori), et enfin d'autres quitteront complètement ce champ (Safdar Mir, Habib Jalib, Jilani Kamran et les étudiants-écrivains).

Le cas de Jilani Kamran et des étudiants-écrivains – qui se feront bientôt appeler modernistes (*Jiddatpasand*) ou imagistes mérite que l'on s'y attarde. Ceux-ci – en dépit de leur enthousiasme initial – abandonnent tous le champ panjabi après un ou deux ans et choisissent l'ourdou pour le restant de leur carrière (et acquièrent tous reconnaissance

---

<sup>968</sup> Nagi 2008 : 116.

et notoriété, grâce à leur production en ourdou). Ils ont été tout simplement rejetés du champ panjabi par les auteurs qui s'y étaient établis. Car ils ont du faire face à une critique féroce de chaque bord : les écrivains conservateurs leur sont féroceement hostiles, comme en témoignent les lettres de Suhail Yazdani et Yaqub Anvar parues dans *Panjābī* et citées plus haut, et les marxistes, qui jugent leur production à l'aune de leur propre conception de la littérature les prennent aussi pour cible. Le communiste Abdul Rauf Malik, qui les a cotoyés pendant des réunions du *Panjābī Majlis*<sup>969</sup> écrit à leur sujet :

*Dūje giroh vic o naujavān adīb te fankār šāmil ne jinām meḥz jiddatpasandī la ī panjābī nūḡ xiyāl de izhār dā žarī'a banāyā ai. Tāmje o apḡe samkālyām toḡ vakhre jāpaḡ. Ḥaqqi gall ai ai ki na tām o apḡe klasikī te lok adab nūḡ jānde ne, ate na ī panjābī culture dyām rivāyatām toḡ agāh ne. Natīja ai ai kī o b'az vele ajehā muḡaḡka-xez adab taxliḡ karde ne jidā sāḡḡī ḡaḡḡī zindagī nāl dūr dā vī koī rišta na īḡ hondā. Ai naujavān panjābī š'er te adab dyām muxtalif lehrām nūḡ jāne binām Europe te France de ḡhainde ho'e pichāmkiḡhū vicārām de vadh jānū ne. O Bulle Šāh dī sūfyāna šā'irī toḡ vadh Sartre de Existentialism vic zyāda dilcaspī lende ne. O panjābyām de aḡal maslyām nūḡ samjhaḡ dī thām lokām dī jinsī ḡhuḡan te axlāḡī omḡāyām nūḡ citārnā vadh pasand karde ne.*

« Un deuxième groupe est composé d'écrivains et artistes qui utilisent le panjabi seulement comme un outil d'expression de leur modernisme. Et afin de paraître différents de leurs contemporains. En vérité ils ne connaissent ni la littérature classique et folklorique du panjabi, ni les traditions sur lesquelles se fonde sa culture ce qui fait qu'ils produisent parfois des œuvres ridicules qui n'ont rien à voir avec notre vie réelle. Ces jeunes ne connaissent pas les différents mouvements poétiques et littéraires panjabis. Ils connaissent mieux les idées décadentes et régressives qui sont populaires en Europe et en France. Ils s'intéressent plus à l'existentialisme de Sartre qu'à la poésie soufie de Bullhe Shah. Et, au lieu de tenter de comprendre les vrais problèmes des panjabis, ils préfèrent dépeindre leurs frustrations sexuelles et leurs dilemmes moraux »<sup>970</sup>.

Cette critique d'Abdul Rauf Malik est assez similaire à celle des conservateurs, même si elle émane d'un auteur du pôle opposé : il reproche aux jeunes modernistes d'être trop familiers des auteurs français décadents et de ne pas être assez ancrés dans leur culture, leur tradition et leur société. En revanche, sa critique de leur approche 'psychologisante' s'inscrit dans la ligne des progressistes, qui avaient réagi dès leur conférence de 1949 contre la littérature produite sous l'influence de 'Freud et autres psychologues bourgeois'<sup>971</sup>.

L'hostilité des deux pôles a certainement convaincu ces jeunes écrivains qu'il n'y avait pas de place pour leur modernisme dans le champ panjabi. Le champ ourdou, qui avait été le théâtre de nombreuses expérimentations était plus diversifié et plus à même de les accueillir. Et du fait de son expansion, promettait une meilleure rétribution symbolique.

### 6.2.1. Deux trajectoires : Safdar Mir et Anis Nagi

Nous allons à présent examiner les trajectoires de deux écrivains affiliés au *Panjābī Majlis* : le premier est un membre du pôle dominant - Safdar Mir – et le deuxième un membre du pôle dominé : l'étudiant-écrivain Anis Nagi.

#### 6.2.1.1 Safdar Mir (1922-1998)

Safdar Mir est né dans la ville de Gujrat, où il a passé son enfance et sa jeunesse. Etudiant brillant, il est admis au prestigieux Government College de Lahore, où il passe un MA en Anglais. Puis, en 1945 il part à Bombay pour tenter sa chance dans le milieu du cinéma.

<sup>969</sup>Entretien avec Rauf Malik, Lahore 16 octobre 2018.

<sup>970</sup> Malik, Rauf. 1961 : 19.

<sup>971</sup> Malik, Abdullah. 1950 : 78.

Ses tentatives se révèlent infructueuses mais là bas il rencontre des écrivains progressistes (et assiste régulièrement à leurs réunions hebdomadaires), et participe à des représentations théâtrales organisées par IPTA (Indian people's theatre association), groupe de théâtre marxiste. Il émigre au Pakistan après la partition, enseigne l'anglais au Zamindar College de Gujrat, au MAO College de Lahore et enfin au Government College (entre 1951 et 1959)<sup>972</sup>. Il était à présent un membre actif de l'association des progressistes de Lahore, prenant part à la conférence de 1949 (Il lit le rapport annuel), ainsi qu'aux réunions du groupe<sup>973</sup>.

L'engagement de Safdar Mir en faveur du panjabi débute en 1954, date à laquelle il rejoint la *Punjabi Cultural Society* d'Abdul Majid Salik. Safdar Mir, qui écrivait jusque là de la poésie en vers libres en ourdou (sous l'influence du poète Miraji), écrit en panjabi une pièce pour la radio sur un sujet inspiré du folklore panjabi : *Nīle de asvār* « Les cavaliers du ciel », qu'il lira pendant une des premières séances du *Panjābī Majlis* en 1958 et qui a été si populaire qu'elle a été diffusée à la radio à plusieurs reprises<sup>974</sup>. Pilier des cafés littéraires de Lahore<sup>975</sup>, et mentor d'un certain nombre d'étudiants curieux de littérature<sup>976</sup>, il les invite, de façon insistante et parfois même assez brutale à écrire en panjabi<sup>977</sup>.

En 1959, Safdar Mir est renvoyé du Government College de Lahore. La raison de son renvoi était, selon ses propres dires, ses activités en faveur du panjabi qui n'étaient pas appréciées par le nouveau principal Khwaja Manzur Hussain qui était un partisan de l'ourdou. D'après K.K.Azeez, qui avait été son collègue, Safdar Mir avait été renvoyé 'because he was a Communist and president Ayub Khan wanted to cleanse all government institutions of the leftists'<sup>978</sup>. Il trouve un emploi au Government College de Sahiwal, où il passera six mois. Puis il s'orientera vers le journalisme en anglais, écrivant des articles de critique littéraire sous le nom de plume de 'Zeno' pour le *Pakistan Times*. Son engagement auprès du panjabi continuera pendant les années 60. Il écrit quelques articles importants publiés dans la revue *Panjābī adab* au cours de ces années là<sup>979</sup>.

Dans un de ces articles Safdar Mir clarifie les raisons qui l'ont amené à écrire initialement en panjabi. Nous pouvons lire ici quelques uns des arguments utilisés pour convaincre les jeunes écrivains d'écrire en panjabi :

*Maimnūṃ urdu zubān nāl koī dušmanī na'īm. Adabī izhār vāṣṭe ajai tik maim aise zubān nūṃ varatdā rihā ai. Jiveṃ mere hor hazār panjābī adīb rafiq ist'emāl karde rihe ne. Par maim apne moṛā moṭā likhaṃ de tajurbe toṃ do gallām sikhyaṃ ne. Pehlī ai ki maim nazm hove yā naṣr apne dil dī pūrī gall urdu zubān vic na'īm kar sakdā āṃ. Xāṣ taur te o tajurbe jire aṣlom haṅ ī panjābī mahaul de, onām dā urdu vic adā karnā bilkul nāmumkin ai. Aise pārom sādde darmyāne tabqē de adab vic ajai tik sādḍī gharelū zindagī dā naqṣa na'īm peṣ kītā jā sakiā. Urdu vic panjābī de kinṇe vī mohāvve yā lafz banh de' o onām dā mohāndrā ī ajeḥā ai kī o bāqī lafzām toṃ vakhre lagde ne jiveṃ 'āla nasl de pāltū kuttyām vic koī galyām dā āvāra kuttā ā bahve. Dūjī gall maim ai takī ai ki sādḍe adab vic sādḍe apne mazdūrām kisānām dī zindagī dā ṣaḥīḥ naqṣa na'īm khichyā jā sakdā. Kisānām dī zindagī de mut'aliq Aḥmad Nadīm Qāsmī horām ne kinṇe ī afsāne likhe ne. Par onām dī zubān urdu hoṅ karke onām de kirdārām dā rūp ī na'īm nikaldā. Onām dī zarāfat te onām dā gussa te onām dā pyār kise hor zubān vic adā karaṅ nāl ikk tarjume dī fiṣā paidā ho jāndī ai. Jidī vaja nāl Qāsmī ṣāḥab de behtarīn afsāne vī kise opre mulk te maḥaul de afsāne lagde ne.*

<sup>972</sup> Azeez KK 2007 : 30-31, Nagi (éd.) 1959 : 141.

<sup>973</sup> Akhtar, Hamid 2011 : 14

<sup>974</sup> Nasir 2007 : 21.

<sup>975</sup> Azeez KK 2007 : 32-33.

<sup>976</sup> Nagi 2008 : 115.

<sup>977</sup> Entretien avec Zahid Dar, Lahore 6 octobre 2018.

<sup>978</sup> Azeez KK 2007 : 31.

<sup>979</sup> Mir Safdar 1963a, 1963b, 1966a, 1966b.

« Je n'ai rien contre l'ourdou. J'ai jusqu'à maintenant utilisé cette langue comme moyen d'expression. Comme l'on fait des milliers de mes collègues écrivains panjabis. Mais ma pratique d'écriture m'a enseigné deux choses : la première est que, en vers ou en prose, je ne peux exprimer tout ce qui est à l'intérieur de moi-même en ourdou. En particulier les expériences qui sont liées à l'atmosphère panjabie. Les exprimer en ourdou est totalement impossible. C'est la raison pour laquelle notre vie familiale n'a pas pu être décrite dans la littérature produite par nos classes moyennes. Vous pouvez utiliser en ourdou autant d'expressions et de mots panjabis que vous voulez ; leur aspect les distingue des autres mots et on a l'impression lorsqu'on les retrouve dans des textes en ourdou qu'un chien des rues est venu s'asseoir parmi des chiens domestiques de haut pedigree. J'ai noté aussi un deuxième élément : la vie de nos ouvriers et paysans n'a pas été bien décrite dans notre littérature. Ahmad Nadim Qasmi a écrit je ne sais combien de nouvelles sur la vie des paysans. Mais comme il l'a fait en ourdou on ne peut pas bien saisir les personnages qui y apparaissent. Leur ironie, leur colère ou leur affection, exprimées dans une autre langue paraissent traduites. C'est la raison pour laquelle même les meilleures nouvelles de Qasmi semblent parler d'un pays étranger. »<sup>980</sup>

Néanmoins le panjabi n'aura été qu'une parenthèse dans la carrière de Safdar Mir. La majeure partie de sa production est en ourdou<sup>981</sup> et en anglais<sup>982</sup>. Les opportunités offertes par ces deux langues, ainsi que les limites du champ panjabi ont sans doute eu raison de son engagement.

#### 6.2.1.2 Anis Nagi (1938-2010)

Fils d'un magistrat très religieux (avec un fort penchant pour le wahabisme), Anis Nagi naît à Sheikhupura et passe son enfance dans différentes villes (Rohtak, Jalandhar) où les mutations de son père amène la famille à habiter<sup>983</sup>. En 1947, le père d'Anis Nagi décide d'émigrer au Pakistan, et la famille s'installe à Dera Ghazi Khan puis à Lahore<sup>984</sup>. Anis Nagi retirera de ces changements successifs de ville un sentiment d'aliénation et d'isolation dont il trouvera l'écho dans les romans d'Albert Camus<sup>985</sup>. Il commence à étudier au Government College de Lahore, pépinière de jeunes talents, où il aura comme condisciples Zahid Dar, Iftikhar Jalib, Shehzad Ahmad et Zafar Iqbal. Son talent précoce pour la littérature et la critique le distingue de ses condisciples. Il devient l'éditeur de *Rāvi*, la prestigieuse revue du Government College et secrétaire du *Majlis-e Iqbal* « Société iqbalienne », une organisation prestigieuse du Government College<sup>986</sup>.

Anis Nagi rencontre au Government College Safdar Mir qui l'influence. Il fréquente aussi le Pak Tea House, où il rencontre les écrivains en vue de son temps (Intezar Hussain, Nasir Kazmi), et où l'on commence à discuter de Camus et de Sartre<sup>987</sup>. Il lit Dostoïevski

<sup>980</sup> Mir Safdar 1963a : 7-8.

<sup>981</sup> Cette production en ourdou est composée du recueil poétique *Dard ke phūl* « Les fleurs de la souffrance » (1964), du recueil de pièces de théâtre *Āxir-e šab* « La fin de la nuit » (1978) ainsi que des recueils d'essais *Maudūdiyat* « L'idéologie de Maududi » (1970), *Taşavvurāt* « Concepts » et *Adab aur syāsat* « Littérature et politique » (1997).

<sup>982</sup> Il a écrit pour *Dawn* et *Pakistan Times* d'innombrables chroniques (dont certaines ont été publiées sous le titre de 'Modern urdu prose' en 1998) ainsi qu'un livre 'Iqbal the progressive' (1990).

<sup>983</sup> Nagi 2008 : 12-13

<sup>984</sup> Nagi 2008 : 96, 102.

<sup>985</sup> Nagi 2008 : 77.

<sup>986</sup> Nagi 2008 : 112.

<sup>987</sup> Qayum Nazar, un des piliers du Pak tea house, a même rencontré à Sartre à Paris (Hussain, Intezar 2012 : 140-141).



<sup>988</sup>et Baudelaire<sup>989</sup>. Il découvre Rimbaud et commence à traduire ‘une saison en enfer’ en ourdou<sup>990</sup>. Il devient peu à peu un existentialiste/moderniste.

C’est avec quelques condisciples du Government College (Iftikhar Jalib et Jilani Kamran) qu’Anis Nagi lance le mouvement littéraire ourdou de la *Naī šā’irī* « Nouvelle poésie », dont il devient le chef de file. Ces nouveaux poètes tournent le dos à la tradition poétique ourdou en choisissant le vers libre (ou le poème en prose) et des images et symboles personnels (et non conventionnels). Ils tournent également le dos à la poésie progressiste qui contient un message socio-politique ; la leur n’en contient pas et est volontairement obscure et ambiguë<sup>991</sup>.

Leurs œuvres paraissent peu à peu dans des revues, ou sont lues pendant des réunions du *Halqa-e arbāb-e zauq*<sup>992</sup> et sévèrement critiquées<sup>993</sup>. C’est pendant ces années de gestation du mouvement *Naī šā’irī* que dans *Panjāb rang* et *Sajre phull* sont publiés des poèmes en panjabi d’Anis Nagi et des poètes qui vont bientôt se rattacher à *Naī šā’irī*. Ces poèmes sont des adaptations (ou traductions) en panjabi de leurs poèmes ourdou, et ont donc toutes les caractéristiques des poèmes écrits dans l’esprit du nouveau mouvement.

On constate que ces deux premières publications sont les premières incursions du groupe de *Naī šā’irī* dans le champ littéraire panjabi ; et les dernières également du fait du rejet dont ce groupe a été victime.

Anis Nagi se consacre à l’ourdou après 1959, s’imposant comme romancier, critique et poète ourdou dans les années qui suivent.

### 6.3 La production littéraire du groupe moderniste

Cette grande contribution des modernistes est avant tout littéraire : ses membres ont tenté de ‘moderniser’ la littérature panjabe. Et cette modernisation nous la voyons à l’œuvre dans trois genres : la poésie, la nouvelle et le théâtre.

#### 6.3.1 Production poétique

Le corpus poétique produit par les modernistes se compose de 37 poèmes répartis sur deux anthologies : *Panjāb rang*<sup>994</sup> « Couleurs du Panjab » (qui en contient 9) et *Sajre phul* « Les fleurs fraîches »<sup>995</sup> (qui en contient 28). Cette production se caractérise par :

1 Une prédilection pour le poème libre. Praticqué depuis les années 40 en ourdou (par Miraji, Yussuf Zafar et Zya Jalandhari), les modernistes l’appliquent pour la première fois au panjabi. C’est cette forme qu’utilisent exclusivement Safdar Mir (*Nikke nikke sukh* « Des petits bonheurs »<sup>996</sup>, *Jīve lahore šehr* « Vive la ville de Lahore ! »<sup>997</sup>, *Ikk nazm* « Un

---

<sup>988</sup> Nagi 2008 : 143.

<sup>989</sup> Nagi 2008 : 157.

<sup>990</sup> Nagi 2008 : 128.

<sup>991</sup> Anis Nagi a donné une présentation détaillée de la poétique de ce mouvement dans son livre *Nayā š’erī ufaq* « Un nouvel horizon poétique » (Nagi 1969 : 1-70).

<sup>992</sup> Mufti 2009 : 33.

<sup>993</sup> Mufti 2009 : 145.

<sup>994</sup> Khammi (éd.) 1958.

<sup>995</sup> Nagi (éd.) 1959.

<sup>996</sup> Nagi (éd.) 1959 : 94.

<sup>997</sup> Nagi (éd.) 1959 : 99.

poème »<sup>998</sup>), Anis Nagi (*Šehr lahore* « La ville de Lahore »<sup>999</sup>, *Banbās* « L'exil »<sup>1000</sup>, *Navām sāl* « La nouvelle année »<sup>1001</sup>, *Jhūlā* « La balançoire »<sup>1002</sup>), et occasionnellement Salim-ur Rehman (*Ikk xwāb* « Un rêve »<sup>1003</sup>, *Parchāvām* « Une silhouette »<sup>1004</sup>), Zafar Iqbal (*Ikk nazm* « Un poème »<sup>1005</sup>) et Munir Niazi (*Patjhar dī šām* « Un soir d'automne »<sup>1006</sup>)

2 'L'imagisme', soit le recours à des images souvent insolites et en parfaite rupture avec les images conventionnelles que les poètes panjabis avaient utilisées jusque là. Ces images naissent de personnifications inattendues. On en trouve de nombreux exemples dans les poèmes de Munir Niazi :

*Lammyām sunjyām galyām de vic sūraj hūke bhardā ai.*

« Le soleil soupire dans les longues ruelles vides »<sup>1007</sup>

Safdar Mir :

*Te cīyām cīyām yādām khamb khalārke  
Pharphaṛ kardyām  
Nīlī nīlī pavaṇ vic uḍḍ jāndyām ne*

« Et les souvenirs immaculés ouvrent leurs ailes  
Et les agitent  
Et s'envolent dans l'air tout bleu »<sup>1008</sup>

Et Zafar Iqbal :

*Ambar dī nīlī cādar haiṭhām  
Badlām ne pair pasāre.*

« Sous la couverture bleue du ciel  
Les nuages ont étiré leurs jambes »<sup>1009</sup>

3 Un renouvellement thématique : le thème de la ville, récurrent chez les modernistes.

Le cadre de leurs poèmes n'est pas rural comme dans les poèmes d'Ahmad Rahi, Sharif Kunjahi et Abdul Majid Bhatti, mais urbain. La ville apparaît comme un personnage à part entière dans certains de leurs poèmes<sup>1010</sup>, une ville effrayante, hostile et fantasmagorique, dont les murs et les demeures sont vivants. Munir Niazi décrit ainsi son atmosphère :

*Sāre lokī ṭur ga'e le ga'ī nāl qazā  
Galyām hūke bhardyām rondī phire havā  
Kandhām sunj musanjyām koṭhe vāmḡ balā  
Kūkām devaṇ havelyām sādḍe vall na ā*

<sup>998</sup> Nagi (éd.) 1959 : 101.

<sup>999</sup> Nagi (éd.) 1959 : 120.

<sup>1000</sup> Nagi (éd.) 1959 : 124.

<sup>1001</sup> Nagi (éd.) 1959 : 125.

<sup>1002</sup> Nagi (éd.) 1959 : 127.

<sup>1003</sup> Nagi (éd.) 1959 : 111.

<sup>1004</sup> Nagi (éd.) 1959 : 113.

<sup>1005</sup> Nagi (éd.) 1959 : 116 et 118.

<sup>1006</sup> Khammi (éd.) 1958 : 23.

<sup>1007</sup> Khammi (éd.) 1958 : 23.

<sup>1008</sup> Nagi (éd.) 1959 : 94.

<sup>1009</sup> Nagi (éd.) 1959 : 116.

<sup>1010</sup> Elle est pour ainsi dire le personnage principale de *Nikke nikke sukh* « Des petites joies » de Safdar Mir (Nagi (éd.) 1959 : 94), de *Jīve šehr Lahore* « Vive la ville de Lahore ! » de Safdar Mir (Nagi (éd.) 1959 : 99) de *Ikk ujār šehr* « Une ville abandonnée » de Munir Niazi (Nagi (éd.) 1959 : 107) etc

« Tous les habitants sont partis, la mort les a emportés  
Les ruelles soupirent, le vent ne cesse de pleurer  
Les murs sont désolés, les maisons sont semblables à des démons  
Et les grandes demeures hurlent : 'Ne t'approche pas de nous ! »<sup>1011</sup>

L'amour est totalement absent de ces poèmes, le poète y apparaît comme un homme seul, aliéné, sans bien-aimée, comme dans le poème *Šehr Lahore* « La ville de Lahore » d'Anis Nagi :

*Ḍainām de is šehr vic  
Sabb kujh sunghyā  
Sabb kujh phakyā  
Sab thām mathām bhanyā  
Kujh na labhyā (...)  
Kithe jāiye ?  
Kīrī thandī chām nūm apnā hāl sunāiye ?  
Kisdi sunye ?*

« Dans cette ville de sorcières  
J'ai tout humé  
Et tout goûté  
J'ai erré partout  
Je n'ai rien trouvé (...)  
Où devrais-je aller ?  
A quelle ombre fraîche devrais-je me confier ?  
Et qui devrais-je écouter ? »<sup>1012</sup>

Les modernistes voulaient avant tout faire dans leur poésie, un portrait de l'aliénation urbaine

### 6.3.2 Production fictionnelle

Les modernistes se sont avant tout concentrés sur la poésie. Le corpus fictionnel moderniste se compose seulement de deux nouvelles d'Anis Nagi : *Lāl hanerī* « L'obscurité rouge »<sup>1013</sup> et *Gujhyām lāṭām* « Les flammes cachées »<sup>1014</sup>.

Ces deux nouvelles sont en quelque sorte des prolongements des poèmes urbains chers aux modernistes. Anis Nagi y met en scène, dans un décor urbain nocturne, des personnages totalement étrangers à la société, des personnages à la limite de la folie, hantés par l'idée du suicide, en proie à des hallucinations, et qui luttent contre des traumatismes récents. Le personnage principal de *Lāl hanerī* a traversé la frontière pour aller chercher sa sœur en Inde, a été arrêté, mis en prison et molesté par les autres détenus. Le personnage principal de *Gujhyām lāṭām* est marié à une femme malade et l'idée de sa mort imminente le hante.

Ces deux personnages ont peur du monde et s'en retranchent : le personnage de *Gujhyām lāṭām* se réfugie dans ses toilettes et celui de *Lāl hanerī* fume du haschich pour oublier la réalité autour de lui.

---

<sup>1011</sup> Nagi (éd.) 1959 : 107.

<sup>1012</sup> Nagi (éd.) 1959 : 121.

<sup>1013</sup> Khammi (éd.) 1958 : 43-53.

<sup>1014</sup> *Panjdayā*, aout 1959 p.25-38.

Ces deux nouvelles rompent avec les formats employés par les conservateurs comme les progressistes : elles emploient toutes les deux la méthode du flux de conscience (sans toutefois que le narrateur soit autodiégétique), avec maintes analepses, et ne contiennent pas d'intrigue à proprement parler. En cela, elles se situent dans la lignée des nouvelles en ourdou de Sajjad Zahir<sup>1015</sup>, Hassan Askari<sup>1016</sup> ou Intezar Hussain<sup>1017</sup> qui font appel à une technique similaire.

### 6.3.3 Production dramatique

La production dramatique moderniste se réduit à la pièce radiophonique de Safdar Mir *Nīle de asvār* « Les cavaliers du ciel »<sup>1018</sup>. Cette pièce se déroule à Chandan Nadi, une ville mythique dont le roi est devenu fou et où les habitants sont obligés d'abandonner leurs filles dans un mystérieux sous-sol (*Pātāl*). Raja Risalu – personnage légendaire du folklore panjabi - devenu fakir itinérant arrive dans la ville et incite les habitants à se révolter et à briser les murs de la ville, et les habitants suivent ses exhortations.

*Nīle de asvār* est une pièce longue et lente, pratiquement dépourvue d'intrigue. Sa première partie est descriptive<sup>1019</sup>, les habitants de Chandan Nadi évoquant très poétiquement le paysage autour d'eux. La deuxième partie<sup>1020</sup> superpose une voix démente (celle du roi de Chandan Nadi, en proie à des hallucinations, il aperçoit des fantômes et des sorcières) et une voix de sagesse, celle de Raja Risalu qui incite le peuple à lutter contre sa peur. Dépourvu d'élément mélodramatique, empruntant au folklore panjabi, situant l'action dans des temps archaïques et écrite dans une langue sanskritisée censée refléter la langue de ces temps *Nīle de asvār* se distingue complètement des pièces radiophoniques contemporaines (pièces mélodramatiques sur des sujets modernes dont nous avons étudié quelques exemples dans notre section sur la production dramatique des conservateurs).

Cette pièce inaugure un genre poético-mythique dont elle est sans doute le seul exemple au Pakistan (il en existe un autre exemple dans la production panjabe indienne : la pièce poétique *Lūṇām* de Shiv Kumar Batalvi, parue en 1965).

## Conclusion

Le mouvement moderniste est parmi les trois mouvements en faveur du panjabi que nous venons d'étudier le seul qui a dépassé la polarisation du champ intellectuel lahori de l'après-partition et rassemblé des écrivains de différentes tendances. Et cette initiative consistant à réunir différents écrivains sur une même plate-forme apolitique a continué même après l'interdiction du *Panjābī Majlis* : en janvier 1960, Raja Risalu et Asif Khan, deux anciens membres du *Panjābī Majlis* lancent la revue *Panjābī adab* « Littérature panjabe », qui publie des écrivains de toutes tendances, et le 12 juillet 1961, une branche panjabe du syndicat des écrivains est fondée ; elle réunit des écrivains de différents bords et est administrée par deux écrivains de deux pôles différents : le conservateur Abdul Salam Khurshid (fils d'Abdul Majid Salik) et le marxiste Shafqat Tanvir Mirza<sup>1021</sup>. Le *Panjābī Majlis* avait donc créé un précédent.

---

<sup>1015</sup> Zahir, Sajjad 1932.

<sup>1016</sup> Askari 1943.

<sup>1017</sup> Hussain, Intezar. 1957.

<sup>1018</sup> Mir, Safdar 1957.

<sup>1019</sup> Mir, Safdar 1957: 70-86.

<sup>1020</sup> Mir, Safdar 1957 : 86-99.

<sup>1021</sup> *Panjābī adab*, aout 1961 p.59.

Le mouvement moderniste, dans ses publications, n'a pas proposé de programme d'aménagement du statut ou du corpus de la langue panjabe, et les demandes apparues en 1958 lors de la cérémonie qui a marqué le premier anniversaire du *Panjābī Majlis*, semblent avoir été présentées juste pour la forme. Son champ d'action est demeuré la littérature, et c'est en littérature que sa contribution a été importante.

A sa création fin 1957, l'écart entre la production littéraire panjabe et la production en ourdou était immense. Les écrivains conservateurs produisaient une littérature romantique et moraliste désuète, et la littérature engagée que promouvaient les marxistes se démodait rapidement. Les nouvelles approches et techniques qu'adoptaient des écrivains ourdou étaient encore inconnues dans le champ panjabi.

Les écrivains du *Panjābī Majlis* ont tenté de réduire l'écart qui séparait les deux champs, et ont enrichi la littérature panjabe de textes résolument modernes. Mais en connectant le champ panjabi à la modernité, ils ont du faire face à une critique implacable, qui les a découragés de s'investir davantage. Force est de reconnaître que les écrivains du *Panjābī Majlis* ont « brisé le moule » et tracé une voie sur laquelle les écrivains du *Panjābī adabī sangat* (Najam Hossain Sayed, Afzal Randhava, Ahmad Salim, Mushtaq Sufi, Nasrin Anjum Bhatti) – les représentants actuels de la modernité en panjabi – se sont engagés. La modernité que nous voyons apparaître dans le recueil *Kāfyāṁ* de Najam Hossain Sayed (1965)<sup>1022</sup> est le résultat d'un mouvement expérimental initié par les modernistes.

---

<sup>1022</sup> Sayed, Najm Hossain. 1965. Pour une analyse détaillée de *Kāfyāṁ*, de son modernisme et de sa portée littéraire voir Matringe 2006.

## CONCLUSION

Dans ce travail, nous venons de montrer que trois mouvements distincts en faveur du développement du panjabi ont pris naissance à Lahore entre 1947 à 1960, et que ces mouvements émanaient de pôles et groupes différents du champ intellectuel lahori. Nous avons également mis en évidence qu'ils se distinguaient par leurs revendications et leurs stratégies des autres mouvements linguistiques au Pakistan.

Notre travail était divisé en deux parties.

Dans la première partie, nous avons présenté le contexte national et provincial dans lequel les mouvements panjabis ont vu le jour. Et dans la deuxième partie nous avons retracé l'histoire des mouvements panjabis et analysé les sous-champs littéraires qu'ils ont ouverts ainsi que la production littéraire qu'ils ont générée.

Dans le premier chapitre de notre première partie nous avons constaté que l'adoption de l'ourdou comme langue administrative et langue d'instruction a été l'une des premières mesures prises par le gouvernement pakistanais après sa fondation. Une partie de la population du Bengale oriental s'est opposée à cette mesure, forçant Mohammed Ali Jinnah à se rendre à Dhaka en mars 1948 et à y faire deux discours historiques clarifiant la position de son gouvernement sur la question linguistique.

Le *Anjuman-e taraqqī-e urdu* a été un allié du gouvernement dans ses initiatives pour l'adoption de l'ourdou, il a ouvert des branches régionales dans toutes les villes importantes du Pakistan et promu l'utilisation de l'ourdou comme langue d'instruction et langue scientifique. L'exode des mohajirs a joué également un rôle déterminant dans la diffusion de l'ourdou, car ceux-ci ont introduit cette langue dans certaines parties du Pakistan où elle était presque inconnue (NWFP, Sindh, Baloutchistan) et y ont lancé des activités littéraires et journalistiques en ourdou.

Nous avons également constaté que cette ourdouisation progressive a provoqué une réaction sous la forme de mouvements linguistiques dans les différentes provinces du Pakistan : le Bengale a été le premier à réagir et à lancer un mouvement, et a été bientôt imité par le Sindh, le NWFP, le Baloutchistan et le Panjab. Nous avons classé ces mouvements en deux groupes: Le premier groupe comprend les mouvements bengali et sindhi. Le deuxième groupe, les mouvements pachtoune, baloutche et panjabi.

Le sindhi et le bengali étaient utilisés pendant la période coloniale dans les domaines de l'administration et de l'éducation. Par conséquent, les mouvements en leur faveur se sont efforcés avant tout de restaurer leur statut, que l'adoption de l'ourdou menaçait. Les autres visaient à développer et à promouvoir des langues qui n'avaient encore été utilisées ni dans le domaine administratif ni dans celui de l'éducation pendant la période coloniale. Nous avons également noté que tous ces mouvements contenaient une importante composante nationaliste. Ce qui n'a pas été du tout le cas du mouvement panjabi.

Dans le second chapitre de notre première partie nous nous sommes spécifiquement intéressés au contexte linguistique du Panjab. L'ourdou a été adopté au Panjab dès son annexion par les anglais en 1849. Les écoles et les journaux ont joué un rôle très important dans sa diffusion, et un schéma diglossique s'est très vite mis en place comportant l'ourdou comme langue haute et le panjabi comme langue basse. Les fonctionnaires anglais se sont – pour des raisons avant tout politiques - farouchement opposés à l'utilisation du panjabi dans le domaine administratif et le domaine de l'instruction. Et les élites musulmanes éduquées du Panjab les ont imités et ont elles aussi adopté une attitude hostile vis-à-vis du panjabi. Les positions exprimées en 1908 après le discours de convocation de P. C. Chatterjee à l'université du Panjab en sont la preuve, discours

pendant lequel ce dernier avait prôné l'utilisation du panjabi comme medium d'instruction dans la province.

Certains intellectuels ont alors choisi de défendre le panjabi, et des mouvements en sa faveur ont vu le jour dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Les premiers défenseurs du panjabi ont été des écrivains et intellectuels sikhs qui opéraient à partir de la plateforme du *Singh Sabhā*. Puis, dans la deuxième décennie du XX<sup>ème</sup> siècle des intellectuels chrétiens et musulmans se sont unis et ont lancé eux aussi un mouvement pour le panjabi. Leurs efforts se sont cristallisés autour du magazine *Panjābī darbār* de Joshua Fazal Din, fondé en 1928. Miran Bakhsh Minhas a publié dans ce magazine un manifeste - le premier émanant d'un intellectuel musulman panjabi - contenant un programme détaillé d'aménagement linguistique pour le panjabi.

En 1947 le gouvernement de la province du Panjab a de son propre chef décidé de promouvoir l'ourdou dans les domaines administratifs et de l'enseignement supérieur (afin de remplacer l'anglais). Et un mouvement pour l'ourdou a démarré à partir de la conférence ourdou de Lahore de 1948, mouvement dont Maulana Salahuddin Ahmad était un des principaux leaders. L'arrivée d'intellectuels mohajirs ainsi que d'écrivains ourdouisants venus du Panjab indien a très vite transformé la ville de Lahore en un centre de littérature ourdoue.

La situation du panjabi s'était davantage dégradée après le départ des communautés sikhes. Les revues et livres panjabis n'étaient plus publiés, un grand nombre d'auteurs avait émigré. Le panjabi avait disparu des librairies, des écoles et des universités, et s'était maintenu à la radio (partiellement) et au cinéma. Le schéma diglossique mis en place pendant la période anglaise s'était maintenu, et le panjabi avait continué à être perçu négativement par les classes éduquées, car il était maintenant systématiquement associé aux communautés sikhes.

Après avoir présenté au cours de cette première partie le paysage linguistique national et provincial dans lequel se sont développés les mouvements panjabis nous avons entamé dans notre deuxième partie une étude détaillée de ces mouvements.

Comme il était nécessaire de comprendre le champ intellectuel dans lequel ces mouvements ont vu le jour et se sont développés, nous avons tout d'abord brossé un portrait du champ intellectuel lahori dans les années qui ont suivi la partition.

Ce champ était dominé par deux pôles : le pôle marxiste et le pôle conservateur. Ces deux pôles ont chacun lancé un mouvement en faveur du Panjabi. Le pôle marxiste comprenait une association (le *Anjuman-e taraqqī-pasand muṣannifīn*), deux maisons d'éditions (PPH et *Nayā idāra*) des revues et le journal *Imroz*, et cultivait des liens avec le parti communiste pakistanais (ou CPP) et le *Azad Pakistan Party* de Mian Iftikharuddin. Il a été profondément affecté par les interdictions promulguées par le gouvernement central en 1954.

Le pôle conservateur comprenait des journaux (*Zamīndār*, *Cattān*, *Navā-e vaqt*, *Inqilāb*), une organisation littéraire (le *Halqa-e arbāb-e ẓauq*), et cultivait des liens avec des partis politiques comme le *Muslim league*, le *Majlis-e eḥrār* et le *Jamā'at-e islāmī*. Ce pôle s'est renforcé au fil des années, profitant de l'affaiblissement progressif du pôle marxiste.

Nous avons également signalé la présence d'un groupe de modernistes non alignés. Même si son influence était limitée dans le champ intellectuel lahori (il n'avait fondé ni revue, ni organisation), ce groupe a eu une grande importance dans le champ panjabi, car il a lancé un mouvement en sa faveur en 1957.

Nous avons ensuite étudié les trois différents mouvements en faveur du panjabi nés entre 1947 et 1960. Nous avons tout d'abord retracé l'histoire du mouvement marxiste. Les personnes impliquées dans le mouvement marxiste panjabi étaient en majorité de jeunes

écrivains débutants, et leur soutien au panjabi s'inscrivait dans le cadre d'un soutien général des marxistes pakistanais aux langues régionales; l'utilisation de ces langues du peuple permettait de se rapprocher des masses, et leur promotion ainsi que leur 'développement', garantissaient l'éducation du peuple, qui pourrait ainsi avoir accès au monde de la connaissance directement.

Nous avons distingué deux périodes dans l'histoire du mouvement marxiste. Au cours de la première période, qui s'étend de 1947 à 1955, tous les groupes qui composaient le pôle marxiste ont contribué d'une façon ou d'une autre au développement du panjabi: Les progressistes ont manifesté leur soutien au panjabi lors de la conférence de 1949, au cours de laquelle l'écrivain Sharif Kunjahi a présenté un essai.

Entre 1950 et 1951 le panjabi a également fait son apparition dans les réunions littéraires des progressistes, ainsi que dans leur magazine officiel *Saverā*. Le poète progressiste Ahmad Rahi a présenté un essai en faveur du panjabi lors du séminaire Varis Shah en 1953, et la maison d'édition officielle des progressistes (*Nayā idāra*) a publié pour la première fois un recueil de poésie: *Dil daryā* d'Abdul Majid Bhatti en 1955. Les communistes ont exprimé leur soutien aux langues régionales ainsi qu'au panjabi, et l'essai de 1951 d'Abid Hassan Minto sur la question des langues régionales au Pakistan, ainsi que le manifeste de 1953 de Firozuddin Mansur et Sibte Hassan sur la même question en sont la démonstration. D'autre part, le Parti communiste a placé sa propre maison d'édition (PPH) à la disposition de la littérature panjabi, et a, en 1953 publié deux livres d'Ahmad Rahi et d'Amrita Pritam.

Mian Iftikharuddin a mis son quotidien *Imroz* au service du panjabi. Des textes en panjabi y ont parus dès 1951, ainsi qu'une chronique hebdomadaire, qui est devenu un forum de discussion entre défenseurs de l'ourdou et défenseurs du panjabi.

Enfin, des essais en ourdou ont été publiés dans *Imroz* sur la langue et la littérature panjabis. Après l'interdiction de l'association progressiste, du Parti communiste et du PPH en 1954, le quotidien *Imroz* est devenu le fer de lance du mouvement marxiste en faveur du panjabi.

La deuxième période du mouvement marxiste panjabi, qui s'étend entre 1955 et 1959, a été dominée par *Imroz*. Une page entièrement consacrée au panjabi a paru entre 1955 et 1959, dans laquelle figuraient de nombreux textes littéraires mais également des essais importants sur la langue, la littérature et le folklore panjabi. *Imroz* a publié également, parallèlement à cette page, des essais en ourdou sur la langue, le folklore et la littérature panjabe, et un certain nombre de controverses ont fait leur apparition dans ces essais, telles la controverse Siraiki-Panjabi. La position des marxistes par rapport au panjabi n'était pas unifiée, leurs demandes étaient diverses (demande d'introduction du panjabi à l'école chez certains, demande maximale d'utilisation du panjabi dans tous les domaines chez d'autres), mais aucune n'a été concrétisée. Néanmoins, le groupe marxiste a produit un important corpus littéraire (surtout poétique), et a entamé une étude systématique du folklore.

Le mouvement conservateur panjabi est né en 1950 lors d'une réunion historique au Dyal Singh College, qui a vu la fondation de la *Pak Punjabi League* et du magazine *Panjābī*. Ce mouvement est, à bien des égards, une continuation du mouvement initié par Joshua Fazal Din dans les années 20 ; il a cherché, d'une part, à réaffirmer l'importance du panjabi face à aux défenseurs de l'ourdou, et d'autre part, à revendiquer pour cette langue une identité pakistanaise qui la distingue de l'identité sikhe. Les membres du groupe étaient –comme les marxistes - convaincus que le panjabi devait être utilisé dans le domaine de l'instruction. Un grand nombre de vétérans du panjabi et de personnalités du pôle conservateur se sont engagés dans ce mouvement, puis une nouvelle génération d'écrivains (en général issus de la haute ou moyenne bourgeoisie) a assuré la relève.



Le magazine *Panjābī* a été le porte parole du mouvement conservateur, et a commencé à paraître en 1951. Son lancement a été un succès, et entre 1951 et 1953, de nombreux universitaires et personnalités journalistiques du pôle conservateur ont exprimé dans ce magazine, leur soutien à la langue panjabe. C'est également dans *Panjābī* qu'a paru le programme unifié du groupe conservateur, préconisant des mesures d'aménagement du statut (notamment l'utilisation du panjabi à l'école et la réouverture du département de panjabi de l'université du Panjab), ainsi que des mesures d'aménagement du corpus (marquant un début de normativisation du panjabi pakistanais).

En 1954, la *Punjabi Cultural Society* a remplacé la *Pak Punjabi League* et organisé des réunions littéraires auxquelles ont assisté des personnalités telles que Sa'adat Hassan Manto. Le groupe conservateur a également pris part à la première conférence panjabe de Lyallpur en 1956 et s'est vu confier la responsabilité de fonder une académie panjabe en 1957.

Nous avons analysé séparément dans notre chapitre consacré au mouvement conservateur la contribution du magazine *Panjābī* (publié entre 1951 et 1960), son discours politique, le discours en faveur du panjabi qui y est apparu, les stratégies adoptées pour valoriser sa littérature ainsi que les tentatives de normativisation du langage menées par Sardar Khan (sélection d'un alphabet, d'un dialecte standard, développement d'un lexique, tentatives lexicographiques). La contribution du magazine *Panjābī* au domaine des lettres est également indéniable. Ses collaborateurs ont élargi le corpus littéraire panjabi, en produisant essais, nouvelles, pièces de théâtre, œuvres autobiographiques et en utilisant tous les genres poétiques. Le mouvement conservateur a remporté plus de succès que le mouvement marxiste, car les efforts consentis par ses membres ont entraîné l'obtention d'un début de reconnaissance officielle du panjabi (sous la forme d'une académie).

Le groupe moderniste a concentré ses efforts sur le domaine littéraire. Actif entre 1957 et 1959, il a été lancé par le *Panjābī Majlis*, association qui regroupait des écrivains de différents pôles, mais dans laquelle les 'écrivains-étudiants' de la nouvelle génération étaient en grand nombre. Sa courte histoire peut être divisée en deux périodes: la première, de décembre 1957 à octobre 1958 (date de la promulgation de la loi martiale), pendant laquelle a été lancée la revue *Panj Daryā*, deuxième magazine panjabi publié après la fondation du Pakistan. Cette revue devait être le porte-parole du *Panjābī Majlis*, mais s'en est rapidement distancié .

Le *Panjābī Majlis* s'est alors concentré sur ses propres publications, et a lancé une revue intitulée *Panjāb rang*, dans laquelle ont paru certains des premiers textes modernistes en panjabi, et des essais réaffirmant l'importance de la langue. Ce bulletin a également démontré que le mouvement moderniste était une alternative au mouvement conservateur (et dans une certaine mesure un mouvement concurrent).

La seconde période de l'histoire du mouvement moderniste va de la promulgation de la loi martiale à son interdiction en avril 1959. Durant ces quelques mois, les modernistes ont fait pour la première fois des propositions (comme l'introduction du panjabi à l'école), et leur deuxième publication a paru : *Sajre phull*, une anthologie de poèmes panjabis écrits par des poètes de tous les pôles (conservateur, marxiste, moderniste) et dont la préface était un manifeste réaffirmant l'importance de l'esthétique moderniste.

Au terme de ce travail qui nous a mené jusqu'à la date charnière de 1960, nous estimons qu'il est nécessaire de signaler certains développements survenus à partir de cette date, conséquence directe des activités des trois mouvements en faveur du panjabi que nous venons de présenter. Même si ces développements se sont produits après la disparition de ces groupes, ils soulignent leur impact.

Le premier impact est d'ordre littéraire. Les trois mouvements qui se sont succédé entre 1947 et 1960 ont contribué à l'enrichissement du capital littéraire du panjabi. Un nombre important de livres et de revues en panjabi a été publié sous leur patronage. En 1960 la revue *Panjābī adab* est venue s'ajouter à cette série, revue dirigée par Raja Risalu et Asif Khan ; elle publie les premiers écrits de personnalités qui vont dominer le champ panjabi pendant les décennies suivantes : l'activiste Shafqat Tanvir Mirza, le critique, poète et dramaturge Najam Hussain Sayed, et le romancier et poète Afzal Ahsan Randhava.

En 1960 paraissent également un certain nombre de livres pionniers comme la monumentale *Tāzkira panjābī šā'irāṃ dā* « Encyclopédie des poètes du panjabi » de Maula Bakhsh Kushta<sup>1023</sup>, *Theḍḍā* « Le coup » d'Abdul Majid Bhatti - premier roman panjabi paru au Pakistan après la partition - *Dūnghyām šāmām* « Les soirs profonds » de Navaz, premier recueil de nouvelles en panjabi paru au Pakistan après la partition, *Jhātyām* « Aperçus » de Sharif Kunjahi premier recueil d'essais critiques en panjabi paru au Pakistan après la partition - et *Safar dī rāt* « La nuit du voyage » de Munir Niazi, premier recueil poétique moderniste en panjabi. En outre, l'académie panjabe du Dr Baqir publie la même année sa première édition de référence d'un texte classique : une édition de Hir Varis Shah, établie par Shaikh Abdul Azeez.

Un deuxième impact est observable dans les concessions faites par le gouvernement du Panjab et l'université du Panjab à partir de l'année 1960 : en 1960 le conseil pour l'éducation secondaire (secondary board of education) du Panjab accepte que le panjabi soit enseigné comme matière optionnelle entre la sixième et la douzième classe, et l'université du Panjab annonce qu'elle décernera un prix au meilleur livre en panjabi paru l'année précédente<sup>1024</sup>. Troisième concession gouvernementale : en 1960 *Rāvī rang* « Couleur de la rivière Ravi » la première émission culturelle en panjabi est diffusée par la station de radio de Lahore<sup>1025</sup>. Cette émission vient s'ajouter au programme populaire *Dehātī bhāyom ke liye* « Pour nos frères des campagnes » et renforce la place du panjabi à la radio. Elle joue un grand rôle dans la promotion de la littérature panjabe ; des poètes, auteurs de fiction et essayistes y sont régulièrement invités à présenter leurs œuvres.

Les concessions gouvernementales se poursuivent : en 1961 une branche panjabe du syndicat des écrivains est créée, présidée par Shafqat Tanvir Mirza et Abdul Salam Khurshid<sup>1026</sup>, et elle décerne pour la première fois en 1962 un prix à des œuvres en panjabi<sup>1027</sup>. La littérature panjabe a ainsi cessé d'être une littérature marginale, et bénéficie du parrainage du gouvernement. Des initiatives privées en faveur du panjabi se concrétisent aussi dans les années suivantes : en juillet 1963 une nouvelle organisation voit le jour : le *panjābī adabī sangat*<sup>1028</sup>, encore actif maintenant, et auquel nous avons fait référence dans notre introduction.

Cet impact est resté limité, mais on ne pouvait s'attendre à plus, étant donné les priorités fixées par les groupes marxiste, conservateur et moderniste, et la stratégie qu'ils avaient adoptée. Ceux-ci avaient mis l'accent sur la production d'une littérature susceptible de valider symboliquement la langue, et s'étaient contenté de demander l'introduction du panjabi à l'école ainsi que la réouverture du département de panjabi de l'université du Panjab.

L'inclusion du panjabi dans la constitution, ou son emploi dans l'administration et les tribunaux n'ont en revanche jamais été revendiqués par ces groupes. D'autre part, ces groupes ont tenté de mobiliser avant tout les milieux intellectuels (et jusqu'à un certain

---

<sup>1023</sup> Kushta 1960

<sup>1024</sup> *Panjābī adab*, janvier 1961 p.3.

<sup>1025</sup> *Panjābī adab*, janvier 1961 p.3.

<sup>1026</sup> *Panjābī adab*, aout 1961 p.59.

<sup>1027</sup> *Panjābī adab*, janvier 1962 p.43.

<sup>1028</sup> *Panjābī adab*, aout 1963 p.29.

point les milieux universitaires), non les masses. Ils n'ont pas approché le milieu politique (le symposium poétique de 1954 pendant lequel le ministre en chef a été appelé à déclarer son soutien au panjabi a été un épisode isolé), et les partisans du panjabi qui siégeaient à l'assemblée (Mian Iftikharuddin et Joshua Fazal Din), n'ont pas été pour des raisons obscures, à l'origine d'initiatives (projet de loi, memorandum, question au gouvernement) en faveur de leur langue.

Alors que les militants bengalis manifestaient et faisaient entendre leur voix jusqu'à l'assemblée constituante, alors que les activistes sindhis faisaient circuler des pétitions et posaient des questions à l'assemblée, alors que les partisans du pachto tentaient de faire passer des projets de loi à l'assemblée de NWFP, garantissant l'enseignement du pachto et son utilisation dans la sphère administrative, les activistes panjabis se sont contentés de produire de la littérature, de fonder des revues et de créer des associations littéraires.

Pourquoi les activistes du panjabi ont-ils adopté une attitude aussi modérée, pourquoi n'ont-ils pas tenté de mobiliser les masses et ont-ils présenté des revendications aussi limitées ? L.V. Khokhlova dans son article 'The Role of Punjabi Language in Self-identification of Punjabi Community'<sup>1029</sup> nous apporte un élément de réponse :

There were no serious ethnic movements for widening the social functions of the mother tongue of Punjabis who constitute the majority of population. One of possible explanations may be that ethnic movements are usually based on grievances of the disadvantaged groups concerning ethnic disparities, but Punjabi-speaking community is anything but a disadvantaged ethnic group. Influential class of rich Punjabi landlords, the largest in absolute numbers educated middle class, which provides most of the personnel for white-collar professions and the pool for recruitment into civil and military service – all that makes both general public as well as political analysts consider Punjabis as a privileged group.<sup>1030</sup>

Les panjabis, groupe numériquement important, jouant un rôle clé dans le mouvement pour le Pakistan, groupe qui occupait une place prépondérante dans l'armée et l'administration, et dont l'élite éduquée s'accommodait parfaitement de l'ourdou, ne pouvaient pas se considérer comme lésés au même titre que les sindhis ou bengalis par les mesures d'adoption de l'ourdou prises par le gouvernement pakistanais.

Et il était donc improbable qu'ils se mobilisent en grand nombre pour leur identité ou pour leur langue. Cela peut expliquer également que le mouvement panjabi – au contraire des autres mouvements linguistiques nés à la même époque – ne s'est pas métamorphosé en mouvement nationaliste. Comme l'explique Dr Tariq Rahman :

Punjabis already have power which ethnicity would only threaten. This is why the Punjabi movement mobilizes people not for instrumentalist but for sentimental reasons. The pre-modern sentimental attachment to a distinctive way of life, conveniently symbolized by Punjabi, is really what is at stake. The domination of Urdu, no matter how useful for the elite, does take away the language and literature of the Punjab from the Punjabis. The activists feel that this is a price which should not be paid; the others do not take it seriously. Hence, the movement is a weak, middle-class phenomenon, concentrated mainly in Lahore. It is unique among all the language movements of Pakistan because it is the only one which is not motivated by rational, goal-directed, instrumentalist reasons. But for all that, it is a modern phenomenon. Had the use of Urdu and English in the domains of power not alienated the Punjabi intelligentsia from its cultural roots—something which could only have happened under modern conditions of formal schooling, ubiquitous media, and the constant use of other languages—the Punjabi language movement would not have started at all<sup>1031</sup>.

---

<sup>1029</sup> Khokhlova, L.V. 2010.

<sup>1030</sup> Khokhlova, L.V. 2010 : 9.

<sup>1031</sup> Rahman 1996 : 209.

Nous considérons néanmoins que le mouvement général en faveur du panjabi au Pakistan a souffert de quelques handicaps majeurs : le premier handicap est la désunion entre les groupes qui ont défendu le panjabi entre 1947 et 1960 : ils n'ont pas formé – aux contraire des sindhis et bengalis – un front fort qui pouvait faire pression sur l'état.

Au contraire, un examen de l'histoire de ces groupes nous montre qu'ils étaient jusqu'à un certain point en concurrence : le groupe marxiste a pris un certain nombre d'initiatives, et, en réponse, les conservateurs se sont eux aussi mobilisés, leur faisant ainsi concurrence. Les conservateurs, suite à la lente érosion du pôle marxiste, ont par la suite dominé le champ panjabi, mais leur domination a été remise en cause et menacée par l'arrivée du *Panjābī Majlis* et son rejet de la littérature conservatrice et des initiatives des conservateurs. Les différences idéologiques ont empêché ces trois groupes de s'unir.

Deuxième handicap : l'état en intervenant, a empêché les marxistes et modernistes de poursuivre leurs activités. On peut imaginer que si le pôle marxiste n'avait pas été la cible du gouvernement en 1954 et 1959, et si le *Panjābī Majlis* n'avait pas été interdit en 1959 le mouvement général en faveur du panjabi aurait eu une ampleur et un impact différents.

Mais le handicap majeur dont a souffert le mouvement panjabi est le statut que l'histoire a bien voulu léguer à la langue panjabe. Il n'a jamais été utilisé, au cours de l'histoire du Panjab au niveau administratif, judiciaire ou dans l'instruction. Et la polarisation qui avait eu lieu pendant la période coloniale (pendant laquelle les hindous avaient soutenu l'hindi, les musulmans l'ourdou et les sikhs le panjabi) lui a porté préjudice, le marginalisant encore davantage.

On peut aussi remarquer que si le panjabi est resté marginalisé après la fondation du Pakistan – du fait de l'identification des musulmans du Panjab pakistanais à l'ourdou – son statut a été sévèrement contesté au Panjab indien, même s'il avait de meilleures chances de s'y imposer. Les hindous du Panjab indien s'identifiaient fondamentalement à l'hindi, à tel point que leurs représentants se sont opposés à ce que le panjabi obtienne un statut officiel, et que les hindous du Panjab ont, lors des recensements de 1951 et 1961, choisi l'hindi comme langue maternelle (même si ils étaient panjabiphones), faussant ainsi les résultats<sup>1032</sup>. Le panjabi a donc dû partager la scène avec l'hindi au Panjab indien, et ce n'est qu'après une longue lutte, aboutissant au démembrement de l'état du Panjab indien en 1966, qu'il a réussi à se créer un espace<sup>1033</sup>.

Au Panjab pakistanais, force est de constater que cet espace n'est toujours pas créé. La perception globale de la langue n'a pratiquement pas changé depuis 1947<sup>1034</sup>, même si cette perception s'est améliorée dans les milieux intellectuels, et l'attitude des autorités n'a pas non plus bougé : les concessions accordées par le gouvernement du Panjab pakistanais au fil des années se sont cristallisées dans des mesures symboliques encourageant avant tout la littérature et la recherche<sup>1035</sup>, mais qui n'ont pas affecté le statut du panjabi.

A l'heure actuelle le panjabi – langue maternelle de 110 millions de personnes au Pakistan- n'est toujours utilisé ni dans l'administration, ni dans les tribunaux, ni comme medium d'instruction dans la province du Panjab. Et cela a donné naissance à une

---

<sup>1032</sup> Deol 2000 : 94-95.

<sup>1033</sup> Deol 2000 : 96.

<sup>1034</sup> Rahman 1996 : 208-209.

<sup>1035</sup> Un 'Punjab Institute of Language, Art & Culture (PILAC)' a été établi en septembre 2004, une 'Dr Faqir research chair' a été établie au département de Panjabi du Oriental College de Lahore en 2013 (occupée par Junaid Akram, petit fils de Faqir Mohammad Faqir), et en février 2019 une 'Guru Nanak Research Chair' a été créée à l'université du Panjab, Lahore.

situation des plus paradoxales, à propos de laquelle l'écrivain Mohammad Hanif ironisait :  
*This is a language where you can do an MA in but you cannot do high school*<sup>1036</sup>.

---

<sup>1036</sup>Entretien avec Mohammad Hanif, Lahore 3 avril 2019.





Annexe 2 : Couverture et dernière page du numéro de mai- juin 1959 de *Panjābī*



## Bibliographie

Abbas, Rashid & Shahid, Farida. 1993. "Pakistan: Ethno-Politics and Contending Elites". Genève: United Nations Research Institute on Social Development.

Abbasi, Aziz-ul Hassan. 1953. "Asīṃ te Sāḍḍī bolī" « Nous et notre langue ». *Panjābī*, novembre-décembre 1953, p.50-54.

Abdul Haq, Mehr 1964 *Sirā'īkī lok gīt* « Les chants folkloriques siraiki ». Multan, Bazm-e saqafat.

Abid, Abid Ali. 1951. "Panjābī ġazal". *Panjābī*, septembre 1951, p.42-43.

Adil, Ibrahim. 1951. "Qaumī quvvat" « La force de la nation ». *Panjābī*, septembre 1951. p.29-32.

Aftab Ahmed. 1997. *Ba-yād-e soḥbat-e nāzūk xiyālām* « En souvenir des rencontres avec des hommes aux idées sophistiquées », Islamabad: Dost Publications.

Ahmad, Maulana Salahuddin. 1949. "Taqīm-e mulk kā aṣar urdu zubān aur adab par" « L'impact de la partition sur la langue et littérature ourdoue », dans *Idāra-e adab-e laṭīf* (éd) *Behtarīn adab 1948* « Le meilleur de la littérature de 1948 », Lahore, Maktaba-e Urdu p.82-101.

Ahmad, Shahzad. 1988. *Ḥakīm Tayeb Rizvī, ḥayātī te šā'irī* « Vie et poésie du hakim Tayyeb Rizvi ». MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Ajiz, Sadiq Ali. 1952. "Pūran dā khūh" « Le puit de Puran ». *Panjābī* février-mars 1952, p.68-69.

Akhtar, Hamid. 1999. *Pursiṣ-e eḥvāl* « Demande de nouvelles ». Lahore, Afra publications.

-2011. *Rūdād-e anjuman* « Rapports de l'association des écrivains progressistes » Lahore, book home.

Akhtar, Salim. 2005. *Urdu adab kī muxtaṣartarīn tāriḫ* « La plus brève histoire de la littérature ourdoue ». Delhi, Kitābi dunyā.

Akram Junaid. 2000 "Bābā panj daryāvām dā" « Le père des cinq fleuves ». *Saver*, juin 2000 p.10-16.

Akram, Junaid (éd.) 1992 *Bābā-e Panjābī, doctor Faqīr Moḥammad Faqīr*. Lahore, Pakistan Punjabi adabī board.

-2000 Baba-e Panjabi number, *Timāhī Panjābī*, juillet-décembre 2000.

-2011 *Kaccī munḍer par ek cirāḡ, Bābā-e Panjābī doctor Faqīr Moḥammad Faqīr kī zindagī ke aḥvāl-o āšār ham-aṣar šaxṣiyāt ke qalam se* « Une lampe sur un parapet instable, les événements et travaux de la vie de Baba-e panjabi Docteur Faqir Mohammad Faqir narrées par ses contemporains ». Lahore, Bazm-e Faqīr Pakistan.



Al-Haïderi, Mir Hassan. 2015. Interview avec Shumaila Hussain dans *Sirā'ikī dāniš ke sāth mukāilma* « Dialogue avec la classe intellectuelle siraiki », Multan Institute of policy and research 2015, p.25-39.

Ali, Ahmad 1932. "Bādal nahīm āte" « Les nuages ne viennent pas » dans Sajjad Zahir (éd.) *Angāre* « Les braises », Lucknow, Mirza Mohammad Javad Nizami press. p.68-79.

Ali, Kamran Asdar. 2015. *Surkh Salam: Communist Politics and Class Activism in Pakistan 1947-1972*, Karachi: Oxford University Press..

Alimi, Akmal. 2014. *Lahore ke ehl-e qalam* « Les hommes de lettres de Lahore ». Lahore, Sang-e mīl.

Ambalvi, Vaqar. 1951a. "Daulat zindabād" « Vive la fortune ! ». *Panjābī*, septembre 1951, p.11-13.

-1951b. "Sāvā līrā" « Le vêtement vert ! ». *Panjābī*, décembre 1951, p.13-15.

-1952. "Kūhjā" « Le difforme ». *Panjābī*, février-mars 1952, p.33-34.

-1955a. "Pāk panjābī" « Le panjabi soigné/pakistanaï ». *Panjābī*, novembre 1955, p.9.

-1955b. "Pāñī vic panj din" « Cinq jours dans l'eau ». *Panjābī*, novembre 1955, p.11-14.

Amstutz, Andrew. 2013 *Finding a Home for Urdu: The Anjuman-i Taraqqī-yi Urdu, 1903-1971*. AIPS final report.

Ansari, Khizar Humayun. 2015. *The Emergence of Socialist Thought Among North Indian Muslims, 1917 - 1947*. Karachi, Oxford university press.

Anvar, Ghulam Yaqūb. 1976. *Can dī khārī* « La corbeille de la lune ». Gujranwala.

Aqil, Shafi. 1952a "Jhanām dyām rohryām" « Les remous de la rivière chenab ». *Panjābī*, février-mars 1952, p.57-60.

-1952b. "Tāhlī de pattar" « Les feuilles de sesham ». *Panjābī*, juin 1952, p.13-15.

-1952c. "Kaṇak de siṭṭe" « Les épis de blé ». *Panjābī*, décembre 1952, p.18-21.

-2000. "Doctor ṣāḥab, kujh purānyām yādām" « Quelques vieux souvenirs de docteur ṣāḥab » dans Junaid Akram (éd.) *Baba-e Panjabi number, Timāhī Panjābī*, juillet-décembre 2000 p.84-92.

Arora, Subhash Chander. 1990. *Turmoil in Punjab politics*. New Delhi, Mittal publications.

Ashraf, Agha. 1956. "Sa'īm Dino" « Le fakir Dino ». *Panjābī*, janvier 1956, p.41-48.

Askari, Mohammad Hassan. 1943 *Jazīre* « Les îles ». New Delhi, Saqi book depot.

-1948. "Taqṣīm-e hind ke b'ad" «Après la partition de l'Inde » réimprimé dans *Majmū'a-e Ḥasan 'Askarī* « Recueil d'Hassan Askari ». Lahore, Sang-e Mīl 2008, p.1126-1137.

Ayres, Alyssa. 2009. *Speaking like a state : Language and nationalism in Pakistan*, Cambridge University Press.

Azim, Anisa Nargis. 1966. " Anjuman-e taraqqī-e Urdu Pakistan " dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meḥ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.513-518.

Azeez, K.K. 2007. *The coffee houses of Lahore. A memoir 1942-1957*. Lahore, sang-e mīl.

-2013. Entretien avec Maqsūd Saqib dans Maqsūd Saqib (éd.) *Puchām dasām* « Questions-réponses », Lahore, Suchet p.103-143.

Baqir, Mohammad. 1951 “Panjāb te panjābī” « Le Panjab et la langue panjabe ». *Panjābī*. Septembre 1951, p15-16.

-1957. “Ikk šalāḥ” « Une suggestion ». *Panjābī*, juillet 1957, p.7-8.

-2011. “Doctor Faqīr Moḥammad Faqīr” dans Junaid Akram (éd.) *Kaccī mundeḥ par ek cirāḡ, Bābā-e Panjābī doctor Faqīr Moḥammad Faqīr kī zindagī ke aḥvāl-o āśār ham-‘aṣar šaxṣiyāt ke qalam se* « Une lampe sur un parapet instable, les événements et travaux de la vie de Baba-e panjabi Docteur Faqir Mohammad Faqir narrées par ses contemporains ». Lahore, Bazm-e Faqīr Pakistan, p.58-64.

-2013. Entretien avec Maqsūd Saqib dans Maqsūd Saqib (éd.) *Puchām dasām* « Questions-réponses », Lahore, Suchet, p.206-214.

Barq, Ghulam Jilani. 1952. “Futūḥāt-e islām” « Les conquêtes de l’Islam ». *Panjābī*, décembre 1952, p.23-27.

Bashir, Ahmad. 1957. “Gujhyā rog” « Un mal caché ». *Panjābī*, aout 1957, p.12-16.

Bashir, Mian. 1953. “Vice chancellor Punjab University dā paiḡām” «Un message du vice chancellor de l’université du Panjab». *Panjābī*. Novembre-décembre 1953, p.8.

Bausani, Alessandro. 1955a. “Storia e attività della Anguman-I Taraqqī-I Urdu dī Karaci” *Oriente Moderno*, Année 35, no. 7, p. 331-345.

-1955b. “Storia e attività della “Anguman-I Taraqqī-I Urdu dī Karaci” *Oriente Moderno*, Année 35, no. 11, p. 536-548.

-1974. “Recenti notizie dal Pakistan sulle literature bahui e beluci” *Oriente Moderno*, Année 54, no. 4, p.43-52.

Bhatti, Abdul Majid. 1955, *Dil daryā*, Lahore, Nayā idāra.

-1960 *Theḡdā*. Lahore, Hūnhār book depot.

Bourdieu, Pierre. 1977. “*La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques*”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 13 p. 3-44.

- 1982 *Ce que parler veut dire. L’économie des échanges linguistiques*. Paris, Éditions Fayard.

-1991 “Le champ littéraire”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89 p. 3-46

-1992. *Les règles de l’art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.

-2013 *Manet : Une révolution symbolique. Cours au Collège de France (1998-2000), suivis d’un manuscrit inachevé de Pierre et Marie-Claire Bourdieu*, Paris, Seuil/Raison d’agir.

Breeseeg, Taj Mohammad. 2004. *Baloch nationalism : its origin and development*. Karachi, Pakistan : Royal Book Company.

Buzdar, Vahid. 2006. " Balocī šā'irī par taraqqī-pasand tehrīk ke aśrāt" « L'influence du mouvement progressiste sur la poésie Baloutche » dans Fateh Mohammad Malik, Sayed Sardar Ahmad Pirzada, Tajammul Hussain (éd.) *Pākistān meṃ urdu, dūsī jild : Balocistān* « L'ourdou au Pakistan, volume 2 : Baloutchistan ». Islamabad, Muqtadra qaumī zubān p.396-401.

Caldwell, Robert. 1856. *A comparative Grammar of the Dravidian or South-Indian Family of Languages*, réimpr.Londres, Kegan Paul, Trench, Truebner & Co., Ltd 1913.

Carrère D'encausse Hélène. 1971. " Unité prolétarienne et diversité nationale. Lénine et la théorie de l'autodétermination ". *Revue française de science politique*, 21<sup>e</sup> année, n°2. p. 221-255.

Chandan, Amarjit. 2003. . "Devinder Satyarthi : The quest for people's soul", *Journal of Punjab Studies*. Vol 10 Number 1 & 2.

Chattha, Ilyas Ahmad. 2009 *Partition and Its Aftermath: Violence, Migration and the role of Refugees in the Socio-Economic Development of Gujranwala and Sialkot Cities, 1947-1961*. Thèse de doctorat, University of Southampton non-publiée.

-2012 " Economic Change and Community Relations in Lahore before Partition " *Journal of Punjab studies*, 19 2, p.193-214.

Cheema, Sadia Navaz. 1996. *Sajjād Haydar, šaxšiyat fikr te fan* « La personnalité, la pensée et l'art de Sajjad Haïder » MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Choudhry, Kabir. 1970. *Bengali academy : A resume of its achievements and aspiration*. Dacca, Bengali academy.

Commission on national education (Sharif commission). 1959. *Report of the National Education Commission*. Karachi: Government of Pakistan, Ministry of Education.

Courouau, Jean.François. 2003 " Les apologies de la langue française XVI<sup>e</sup> siècle et de la langue occitane XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles naissance d'une double mythographie Première partie ". *Nouvelle Revue du XVI<sup>e</sup> Siècle*, Vol. 21, no. 2, p.35-51.

-2004 " Les apologies de la langue française XVI<sup>e</sup> siècle et de la langue occitane XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles: Naissance d'une double mythographie Deuxième partie " *Nouvelle Revue du XVI<sup>e</sup> Siècle*, Vol. 22, No. 2 2004, p.23-39.

-2006 " La plume et les langues: Réflexions sur le choix linguistique à l'époque moderne " *L'Homme*, No. 177/178, p.251-278.

Daman, Ustad. 1974. Entretien avec Munnu Bhai et Navaz pour Radio Pakistan le 29.06.1974. Consulté sur youtube le 05.05.2019 à l'adresse <https://www.youtube.com/watch?v=ltlXLeSzQGM>

Daudi, Maqbul Anvar. 1966. " Išā'atī idāre « Les maisons d'édition »" dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meṃ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.635-638.

Deol, Harnik 2000. *Religion and Nationalism in India The case of the Punjab*. London, Routledge.

Ehsan, Asya. 1999. *Teḥrīk-e Pākistān te Zāhīr Nyāz Bīgī* « Le mouvement pour le Pakistan et Zahir Nyaz Bigi », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Faiz, Faiz Ahmad. 1976 *Salibem mere darice mem* « Des croix à ma fenêtre » réimpr. Karachi, Danyal 1992.

-1984 “ ‘Going to jail was like falling in love again’- Faiz Ahmad Faiz “ entretien avec I.A.Rehman, Herald, Mars 1984. consulté le 08.05.2019 sur le site de Herald <https://herald.dawn.com/news/1153696>.

Faqir, Faqir Mohammad. 1951a. “Idārya” «Editorial». *Panjābī*, Septembre 1951, p.2-3.

-1951b. “ Kašmīr dī mālikī ” « La possession du Cachemire ». *Panjābī*. Septembre 1951 p.6-7.

-1951c. “ Panjābī adab vic inqilāb dī loṛ ” « La littérature panjabe a besoin d’une révolution ». *Panjābī*. Septembre 1951,p.17-20.

-1951d. “ Savānyāṃ laṭ ” « Pour les femmes ». *Panjābī*, septembre 1951, p.54.

-1951e. “ Āṇ vālā moṛ ” « Une étape à venir ». *Panjābī*, octobre 1951, p.2-3.

-1951f. “Idārya” «Editorial». *Panjābī*. Décembre 1951, p.3-6.

-1951g. “O milke na mil sake” « Ils se sont rencontrés sans vraiment se rencontrer ». *Panjābī*. Décembre 1951, p.20-23.

-1952a. “ Karācī vic panjābī dī āvāz ” « La voix du panjabi à Karachi ». *Panjābī*, février-mars 1952, p.17-23.

-1952b. “ Qalmāṃ sidhyāṃ kar lo ! ” « Présentez vos plumes ! ». *Panjābī*, juin 1952, p.3-5.

-1952c. “ Nīm firangī ” « Un être à moitié blanc ». *Panjābī*, novembre 1952, p.3-4.

-1955 : “Idārya” «Editorial». *Panjābī*, Septembre-octobre 1951, p.3-6.

-1956a. *Muwāte*, réimpr. Lahore, Bazm-e Faqir/Sanjh publisher, 2015.

-1956b : “Idārya” «Editorial». *Panjābī*, février 1956, p.2-3.

-1956c. “ Panjābī mušā’ire dī ṣadāratī taqīr ” « Allocution présidentielle du symposium poétique panjabi ». *Panjābī*, avril-mai 1956, p.11-12.

-1956d. “ Panjābī adab ” « La littérature panjabe ». *Panjābī*, avril-mai 1956, p.13-17.

-1956e. “ Mirzā Moḥammad Rafī’ Saudā dī panjābī šā’irī ” « La poésie panjabe de Mirza Rafi Sauda ». *Panjābī*, Juin-juillet 1956, p.3-6.

-1957. “Idārya” «Editorial». *Panjābī*, aout 1957, p.3-7.

- 1958a. "Idārya" «Editorial». *Panjābī*, juin-juillet 1958, p.3-8.
- 1958b. "Idārya" «Editorial». *Panjābī*, novembre-décembre 1958, p.2-7.
- 1959a. Lettre à Shafi Aqil datée du 11 janvier 1959, dans Junaid Akram (éd.) Baba-e Panjabi number, *Timāhī Panjābī*, juillet-décembre 2000. p.393-394.
- 1959b. "Idārya" «Editorial». *Panjābī*, aout 1959, p.2-3.
- 1959c. "Poṭhohārī gīt" « Les chansons du Pothohar ». *Panjābī* septembre-octobre 1959, p.2-4.
- 2000a. "Merī āpbītī" « Mon autobiographie » dans Junaid Akram (éd.) Baba-e Panjabi number, *Timāhī Panjābī*, juillet-décembre 2000. p.34-35.
- 2000b. "Qayām-e Pākistān toṃ b'ad panjābī bolī la'ī kīte ga'e jatan « Les initiatives en faveur du panjabi après la fondation du Pakistan »" dans Junaid Akram (éd.) Baba-e Panjabi number, *Timāhī Panjābī*, juillet-décembre 2000. p.36-39.
- 2002. *Panjābī zubān-o adab kī tāriḫ* « Histoire de la langue et littérature panjabe ». Lahore, Sang-e mīl.

Faqir, Faqir Mohammad. (éd.). 1953. *Lehrām*, Lahore, Qureishi book agency.

Faridkoti, Ain ul-Haq. 1960. "Panjābī zubān dyām jarām" « Les racines de la langue panjabe », Panjabi adab, No. 10 (Octobre 1960), p.3-15.

-1985. "Khoj « La recherche »" dans Asif Khan (éd.) *Āzādī magroṃ panjābī adab* « La littérature panjabe après l'indépendance ». Lahore, Pakistan panjabi adabī board, p.9-37.

Farooqi, Mohammad Hamza. 2013. "Urdu ṣaḥāfat kā inqilāb-afriṃ numā'inda : Rozmarra 'Inqilāb' aur uskā syāsī kirdār" «Un représentant révolutionnaire du journalisme ourdou : le quotidien 'Révolution' et son rôle politique ». *Bunyād* (LUMS) vol.4. p85-105.

Fazil, Abdul Rashid. 1966. "Urdu college" dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meṃ Urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.591-610.

Gazdar, Mushtaq 1997 *Pakistan Cinema 1947-1997*. Karachi, Oxford University Press

Ghaznavi, Khatir. 1966a. "Dīgar muḥtadar idāre" « Différentes institutions influentes » dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meṃ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.539-554.

-1966b. "Peshawar university aur urdu" « L'ourdou et l'université de Peshawar » dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meṃ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.579-584.

Ghosh, Papiya. 2001. "The Changing Discourse of the Muhajirs ". *India International Centre Quarterly*, Vol. 28, No. 3, p.57-68.

Grierson, George A. 1916. *Linguistic survey of India*, vol VIII, part I, Sindhi and Lahnda, réimpr. Motilal Banarsidass, Delhi 1968.

Grierson, George A. 1919. *Linguistic survey of India*, vol IX, part I, Western Hindi and Panjabi, réimpr. Motilal Banarsidass, Delhi 1968.

Gyanchandani, Subho 1986 Entretien avec Mazhar Jamil, Muslim Shamim et Rahat Said dans Jamil, Mazhar (éd.). *Guffagū. Taraqqī-pasand tehrīk ke nazrī masā'il, asrāt aur muxālifīn ke a'itrāzāt par mašāhīrīn-e adab se bārchī* « Entretiens. Discussions avec des figures littéraires sur les problèmes idéologiques du mouvement progressiste, son impact et les objections de ses détracteurs ». Karachi, maktaba-e danyal p.197-223.

Haider, Sajjad. 1951. "Kāng" « La crue ». *Panjābī*, septembre 1951, p.38-41.

-1952. "Dilāḡ de rogī" « Les malades du cœur ». *Panjābī*, février-mars 1952, p.25-32.

-1957. *Havā de hūke*, Lahore, Qaumī kutub-xāna.

-2013. Entretien avec Maqsūd Saqīb, dans Maqsūd Saqīb (éd.), *Puchāḡ dasāḡ* « Question-réponses », Lahore, Suchet p.215-236.

Hamdani, Raza 1961. *Pašto afsāne*. Peshawar, Naya maktaba.

Haq, Anvar-ul. 1974. *Pākistān vic panjābī adab dā irtiqā'* « L'évolution de la littérature panjabe au Pakistan », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Haq, Mehr Abdul. 1967. *Multānī zubān aur uskā urdu se t'alluq* « La langue multanie et son lien avec l'ourdou ». Bahawalpur urdu akademy.

Hashmi, Tariq. 2011. *Maulānā Šalāḡuddīn Ahmad*. Islamabad, Muqtadra qaumī zubān.

Humayun, Khalid (éd.). 1999. *Vīr tūḡ Kunjāh dā ai ? Professor Šarīf Kunjāhi nāl gall-bāt* « Frère, es-tu de Kunjah ? Entretiens avec professeur Sharif Kunjahi », Lahore, Sangat publishers.

Hussain, Ehtisham. 1951. "Ġālib kā tafakkur aur uskā pasmanzar" « La pensée de Ghalib et son contexte » dans Idāra-e adab-e laṭīf (éd) *Behtarīn adab 1950* « Le meilleur de la littérature de 1950 », Lahore, Maktaba-e Urdu p.11-40.

Hussain, Intezar. 1957. *Dīn* « Le jour », réimpr. dans *Dīn aur dāstān* « Le jour et le conte », New Delhi, Arshia publications, 2013, p.4-94

-2012. *Cirāḡoḡ kā dhu'āḡ* « La fumée des lampes », Lahore, Sang-e mīl.

Hussain, Lyaqat. 1983. *Allama Ġulām Yaqūb Anvar, ḡayātī fikr te fan* « Vie, pensée et art d'Allama Ghulam Yaqub Anvar », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Hussain Shumaila 2015 *Sirā'īkī dāniš ke sāth mukālma* « Dialogue avec la classe intellectuelle siraiki », Multan Institute of policy and research.

Iftikharuddin, Mian. 1971. *Selected speeches and statements*. Lahore, Nigarishat.

Iqbal, Mohammad. 1905. *Bāḡ-e darā* « L'appel de la cloche » réimpr. Lahore Sheikh Mubarak Ali, 1939.

-1936. *Zarb-e kalīm* « Le coup de baton de Moise » réimpr. Aligarh, Aligarh book depot, 1975.

Ishaq, Fauzia. 2006. *Afzal Parvez dyām panjābī zubān o adab laṭ xidmatām* « Les services rendus par Afzal Parvez à la langue et littérature panjabie », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Islahi, Sharfuddin. 1966. "Sindh university aur Urdu" « L'ourdou et l'université du Sindh » dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meṃ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.561-578.

Jabeen, Musarrat, Chandio, Amir Ali, Qasim, Zarina 2010. "Language Controversy: Impacts on National Politics and Secession of East Pakistan". *South Asian Studies. Vol. 25, No. 1. p.99-124*

Jafri, Akhtar Hussain. 1991. *Bābā-e Panjābī, doctor Faqīr Moḥammad Faqīr dī ḥayātī te fan* «La vie et l'art de Baba-e panjabi, docteur Faqir Mohammad Faqir ». Lahore, Azeez publishers.

Jahani Carina 1989. *Standardization and Orthography in the Balochi language*. Uppsala. Acta Universitatis Upsaliensis.

Jalal, Ayesha. 2001. *Self and sovereignty : Individual and Community in south Asian Islam since 1850*. Delhi, Oxford University press.

Jalandhari, Sadaf. 2000. Entretien avec Nadir Jajvi dans Junaim Akram (éd.) *Bābā-e Panjābī number, Timāhī Panjābī*, juillet-décembre 2000. p.130-132.

Jalil, Rakhshanda. 2014. *Liking progress, loving change : A literary history of the progressive writers' movement in Urdu*. New Delhi, Oxford university press.

Jamaldini, Mir Abdullah 1986 Entretien avec Mazhar Jamil et Muslim Shamim dans Jamil, Mazhar (éd.). *Guftagū. Taraqqī-pasand teḥrīk ke nazrī masā'il, aṣrāt aur muxālifīn ke a'itrāzāt par maṣāhīrīn-e adab se bārchī* « Entretiens. Discussions avec des figures littéraires sur les problèmes idéologiques du mouvement progressiste, son impact et les objections de ses détracteurs ». Karachi, maktaba-e danyal p.225-238.

Jamil, Mazhar (éd.). 1986. *Guftagū. Taraqqī-pasand teḥrīk ke nazrī masā'il, aṣrāt aur muxālifīn ke a'itrāzāt par maṣāhīrīn-e adab se bārchī* « Entretiens. Discussions avec des figures littéraires sur les problèmes idéologiques du mouvement progressiste, son impact et les objections de ses détracteurs ». Karachi, maktaba-e danyal.

Jan, Razia Sultan. 2004. "Ṣūbā-e Panjāb meṃ urdu ba-taur-e sarkārī zubān kā jā'iza" « Un aperçu de l'ourdou comme langue administrative au Panjab » dans Fateh Mohammad Malik (éd.) *Panjāb meṃ Urdu* « L'ourdou au Panjab », numéro special de mars/avril 2004 de *Axbār-e urdu*, p.389-394.

Javed, Inam-ul Haque. 2004 *Panjābī adab dā irtiqā' 1947-2003* « L'évolution de la littérature panjabie entre 1947 et 2003 », Lahore, Azeez book depot.

Jebi, Rashid. 1966. "Panjābī zubān te radio Pākistān" « La langue panjabie et radio Pakistan». *Panj daryā* juin 1966 p.33-36.

Kalra Virinder Singh & Butt Waqas Mohammad. 2013. " In one hand a pen in the other a gun, Punjabi language radicalism in Punjab, Pakistan ", *South Asian History and Culture*, Vol 4, no 4, p.538-553.

- Kamran, Tahir. 2009. "Early Phase of Electoral Politics in Pakistan: 1950s", *South Asian Studies* Vol. 24, No.2.p.257-282.
- 2012. "Urdu migrant literati and Lahore's culture", *Journal of Punjab studies*, 19 2, p.173-92.
- Kashmiri, Nur. 1951. "Haḍbītī" « Autobiographie ». *Panjābī*, décembre 1951, p.36-38.
- 1952. "Moḥabbat" « L'amour ». *Panjābī*, février-mars 1952, p.45-48.
- Kashmiri, Shorish. 1951 "Panjābī dī taraqqī" « Le développement du panjabi ». *Panjābī*, octobre 1951, p.45-46
- 1966. *Ḥamīd Nizāmī*, réimpr. Lahore Caṭṭān, 2010.
- 1967. *Nau rattan* « Neuf joyaux », réimpr. Lahore, Caṭṭān, 2010.
- 1974. *Teḥrīk-e xaṭam-e Nubuvvat* « Mouvement pour la finalité du prophète », réimpr. Lahore Caṭṭān, 2011.
- Kashmiri, Zahir. 1945 *Adab ke mādī nazariye* «Les conceptions matérialistes de la littérature». Lahore, Kamal publishers.
- Kaur, Sarabjeet. 2011. Indigenous Education in the Panjab : An analysis of G.W.Leitner's report. Proceedings of the Indian History Congress, Vol. 72, PART-I, p. 913-924.
- Kausar, Arifa. 2002. *Bašīr Manzar dyām Panjābī adab la'ī xidmatām* « Les services rendus par Bashir Manzar à la littérature panjabe », MA dissertation, Oriental College, Lahore.
- Kausar, Inam-ul Haque. 2006. " Balocistān kī adabī anjumanem aur urdu mušā'ire " « Les associations littéraires du Baloutchistan et les symposiums poétiques en ourdou »" dans Fateh Mohammad Malik, Sayed Sardar Ahmad Pirzada, Tajammul Hussain (éd.) *Pakistan meḥ urdu, dūsarī jild : Balocistān* « L'ourdou au Pakistan, volume 2 : Baloutchistan ». Islamabad, Muqtadra qaumī zubān p.350-382.
- Kauppi, Niilo. 1990. *Tel Quel : La constitution sociale d'une avant-garde*. Helsinki, The Finnish Society of Science and Letters.
- Kazmi, Sara. 2017, " The Marxist Punjabi movement : Language and literary radicalism in Pakistan ", *Sudasien chronik-South Asia Chronicle* 7/2017, p.227-250.
- Khammi, Abdul Haq (éd.). 1958. *Panjāb rang*, Lahore, Panjābī Majlis.
- Khan, Akhtar Ali. 1951. " Paigām-e tabarīk " « Message de félicitation ». *Panjābī*, Décembre 1951 p.11.
- 1952. " Urdu dī mām, panjābī " « La mère de l'ourdou est le panjabi ». *Panjābī*, aout 1952 p.16.
- Khan Asif (éd.) 1985. *Āzādī magrom panjābī adab* « La littérature panjabe après l'indépendance », Lahore, Pakistan panjabi adabī board.
- Khan, Chaudhry Mohammad Asghar. 1952. "Ġarīb de bhāg" « Le destin du pauvre ». *Panjābī*, juin 1952 p.47-48.



Khan, Mohammad Afzal. 1960. "Pakistan te bhārat vic panjābī" « Le panjabi au Pakistan et en Inde ». *Panj daryā* septembre 1960 p.52-66.

Khan, Navabzada Mehdi Ali. 1951. "Shakespeare dī angrezī te sādḍī panjābī" « L'anglais de Shakespeare et notre panjabi ». *Panjābī*, décembre 1951, p.25-26.

Khan, Sardar. 1953. "Panjābī luḡat" « Le dictionnaire panjabi ». *Panjābī*. Novembre-décembre 1953, p.25-30.

-1955. "Panjābī luḡat" « Le lexique panjabi ». *Panjābī*, Septembre-octobre 1955, p.25-32.

-1956a. "Panjābī de ḥurūf" « Les lettres du panjabi ». *Panjābī*. Janvier 1956, p.6-13.

-1956b. "Zubān te bolī" « Langue et parler ». *Panjābī*, Février 1956, p.6-9.

-1956c. "Panjābī dī gatayyā" « Le tressage du panjabi ». *Panjābī*, avril-mai 1956, p.34-40.

-1956d. "Standard panjābī". *Panjābī*, juin-juillet 1956, p.41-44.

-1956e. "Panjābī luḡat dā ikk varqā" « Une page du dictionnaire panjabi ». *Panjābī*, juin-juillet 1956, p.46-48.

-1957a. "Panjābī nāqadrī kyom ?" « Pourquoi le panjabi est t'il dévalorisé ? ». *Panjābī*, septembre 1957, p.25-30.

-1957b. "Panjābī luḡat dā ikk varqā" « Une page du dictionnaire panjabi ». *Panjābī*, septembre 1957, p.33-38.

Khan, Zafar Ali. 1951. "Merā chuṭpanā" « Mon enfance ». *Panjābī*. Décembre 1951 p.7-10.

Khan Afridi, Qabil 1998. *Literary Heritage of Khyber; Past and Present*. Peshawar university (UGC paper).

Khokhlova, L.V. 2010. "The Role of Punjabi Language in Self-identification of Punjabi Community" *Journal of Pakistan Vision* Vol 10 no 1 p.1-11.

Khurshid, Abdul Salam. 1951. "Panjāb dī tāriḫ te adab" « L'histoire et la littérature du Panjab ». *Panjābī*, octobre 1951, p.27-29.

Khiyal, Taj Mohammad. 1952 "Ṣūbe dī ṣaḥīḥ xidmat" « Un vrai service rendu à la province ». *Panjābī*. Janvier 1952, p.13-14.

-1953 "Panjābī dī benaṣībī" « La mauvaise fortune du panjabi ». *Panjābī*. Novembre-décembre 1953 p.15-16.

Kunjahi, Sharif. 1960. *Jhātyām* «Aperçus» réimpr. Lahore, Azeez book depot 1994.

-(1965) *Jagrāte* «Les veillées» réimpr. Lahore, Azeez book depot 1984.

Kushta, Maula Baksh. 1951. "Panjābī de pehle āḥ sau sāl" « Les premiers huit siècles du panjabi ». *Panjābī*, novembre 1951, p.35-37.

-1960. *Taḏkīra panjābī šā'irām dā* « Encyclopédie des poètes du panjabi ». Réimpr. Lahore Azeez publishers 1988.

Lahori, Akbar. 1952. "O kauṅ sī?" « Qui était t'il ? ». *Panjābī*, aout 1952, p.22-24.

Leitner, G. W. 1882. *History of Indigenous Education in the Punjab Since Annexation and in 1882*. réimpr. Lahore: Republican Books, 1991.

Levesque, Julien. 2016. *Etre sindhi au Pakistan : Nationalisme, discours identitaire et mobilisation politique 1930-2016*. Thèse de doctorat EHES non-publiée.

Mahar Ibn-e Akbar, Ajmal. 2012. *Ḥāfīz Meḥmūd Šīrānī aur doctor Mehr 'Abdul Ḥaq, lisānī nazāryāt. Taqābulī muṭāl'a*. «Hafiz Mehmud Shirani et docteur Mehr Abdul Haq, étude comparée de leurs conceptions linguistiques». Islamabad, Idāra-e furūḡ-e qaumī zubān.

Malik, Abdullah. 1950. *Mustaqbil hamārā hai* « L'avenir nous appartient », Lahore, PPH.

Malik, Aysha Nyaz. 2012. *Salīm Kašīr dī panjābī ḡazal* « Le ḡazal panjabi de Salim Kashir », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Malik, Fateh Mohammad (éd.) 2004. *Panjāb meṃ urdu* « L'ourdou au Panjab », numéro special de mars/avril 2004 d'*Axbār-e urdu*.

Malik, Hafeez. 1967. "The Marxist Literary Movement in India and Pakistan ". *The Journal of Asian Studies*, Vol. 26, no. 4. p.649-664.

Malik, Muhibullah. 2010. *Hanif Chaudhī ḥayātī te fan* « La vie et l'art d'Hanif Chaudhry », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Malik, Rauf. 1961. "Nave panjābī adab dyām lehrām" « Les mouvements dans la nouvelle littérature panjābie », *Panjābī adab*, décembre 1961, p.9-19.

-2017. *Surx syāsat* « Politique gauchiste ». Lahore, Jamhūri publications.

Malik, Shahin. 1985. "Kahānī" « La nouvelle » dans Asif Khan (éd.) *Āzādī magrom panjābī adab* « La littérature panjābie après l'indépendance », Lahore, Pakistan panjabi adabī board, p.151-187.

Mansur, Firozuddin & Sibte Hassan, Sayed. 1953. *Pākistān meṃ qaumī zubān kā masla* « La question de la langue nationale au Pakistan », Lahore, PPH.

Manto, Sa'adat Hassan. 1942. *Manṭo ke mazāmīn* « Les essais de Manto » réimpr. New Delhi, Saqi book depot 1997.

Marwat, Fazlur Rahim. 2002 "Pashto Literature - A Quest for Identity " Essai présenté pendant une conférence à l'université du Texas, Austin, le 14 novembre 2002, non-publié.

Matin, Arif Abdul. 1988. *Imkānāt* « Possibilités », Lahore, Technical Publishers.

-2000. *Parakh paṛcol* « Analyses et examens ». Lahore, Azeez book depot.

Matringe, Denis. 1985. "L'Apparition de la nouvelle et du roman en panjabi 1930-1947 ". *Journal Asiatique* CCLXXIII.3-4 p.425-454.

-1989. "L'Utilisation littéraire des formes dialectales par les poètes musulmans du Panjab de la fin du XVIe au début du XIXe siècle" dans Colette Caillat (éd.) *Dialectes dans les littératures indo-aryennes*. Publications de l'Institut de Civilisation Indienne, Collège de France. p.527-556.

-2006. "Disguising Political Resistance in the Sufi Idiom : The Kafian of Najm Husain Sayyid of Pakistan", dans Saiyid Zahir Husain Jafri et Helmut Reifeld (éd.), *The Islamic Path. Sufism, Politics and Society in India*, Ahmadabad, The Konrad Adenauer Foundation and Rainbow Publications, p.110-130.

-2011. "L'appel de la cloche : spiritualité, écriture poétique et vision politique chez Muhammad Iqbal (1877-1938)". In Catherine Clémentin (dir.), *Convictions religieuses et engagement en Asie du Sud depuis 1850*. Paris ; École Française d'Extrême-Orient, p. 49-82.

Mehmoud, Bazl-e Haq. 2003. *Panjābī mazmūn* « Essais en panjabi ». Lahore, Sang-e mīl.

Mehr, Ghulam Rasul. 1952a. "Islāmī ḥukūmat dā pehlā naqša" « La première incarnation d'un gouvernement islamique ». *Panjābī*, Février-mars 1952, p.5-8.

-1952b. "Merā safarnāma" « Mon récit de voyage » *Panjābī*, juin 1952, p.7-10.

-1952c. "Islāmī ḥukūmat dā dūjā naqša" « La deuxième incarnation d'un gouvernement islamique ». *Panjābī*, aout 1952, p.10-14.

-1955. "Bolī dī taraqqī" « Le développement de la langue ». *Panjābī*. Octobre 1955, p.9-10.

Meschonnic, Henri. 1997. *De la langue française*, Paris, Hachette.

Minhas, Miran Bakhsh. 1928. "Panjābī nūṃ vādhā kiveṃ hove ?" « Comment promouvoir le panjabi ? ». *Panjābī darbār*, novembre 1928, p.9-17.

Minto, Abid Hassan. 1951 "Pākistān meṃ zubān kā masla" « La question de la langue au Pakistan », Lahore *Adab-e laṭīf* numéro d'octobre 1951, réimprimé dans *Nuqta-e nazar* « Point de vue », Lahore, Multimedia affairs 2003, p.277-289.

-1953a "Nayā manšūr aur uske b'ad" «Le nouveau manifeste et après » Lahore, revue *Saverā* numéro 13-14, réimprimé dans *Nuqta-e nazar* « Point de vue », Lahore, Multimedia affairs 2003, p.301-326.

-1953b "Rūmāniyat, farār aur ḥaqīqat" «Romantisme, fuite et réalité » Lahore, numéro annuel d'*Adab-e laṭīf*, réimprimé dans *Nuqta-e nazar* « Point de vue », Lahore, Multimedia affairs 2003, p.327-359.

-1956. "Jadīd urdu adab meṃ inḥetāṭī rujhānāt" «Les tendances décadentes dans la littérature ourdoue moderne », New Delhi, numéro annuel de *Šāhrāh*, réimprimé dans *Nuqta-e nazar* « Point de vue », Lahore, Multimedia affairs 2003, p.201-215.

Mir, Arshad. 1976. "Bābā-e Panjābī Faqīr Moḥammad Faqīr, kujh yādāṃ kujh gallāṃ" «Le père du panjabi, Faqir Mohammad Faqir, quelques souvenirs, quelques anecdotes », *Kārwān* (Journal du Government Islamia College Gujranwala), Juillet 1976 p.155-167.

-2011. "Bābā-e Panjābī" dans Junaid Akram (éd.) *Kaccī munḍer par ek cirāg, Bābā-e Panjābī doctor Faqīr Moḥammad Faqīr kī zindagī ke aḥvāl-o āsār ham-āṣar šaxṣiyāt ke qalam se* « Une lampe sur un parapet instable, les événements et travaux de

la vie de Baba-e panjabi Docteur Faqir Mohammad Faqir narrées par ses contemporains ». Lahore, Bazm-e Faqir Pakistan, p.53-57.

Mir, Farina. 2010. *The social space of Language : Vernacular culture in British Colonial Punjab*. University of California press.

Mir, Safdar. 1957. *Nīle dā asvār*, Lahore Ravi 1957, réimprimé dans Sheema Majid (éd.) *Şafdar Mīr dyām likhatām* « Les écrits de Safdar Mir », Lahore, Pakistan punjabi adabī board, p.69-99.

-1963a. " Panjābī kyom ? " « Pourquoi le panjabi ? », *Panjābī adab* janvier-février 1963 p7-8.

-1963b. " Panjābī adībām dī zehni fizā " « L'atmosphère intellectuelle des hommes de lettres panjabis », *Panjābī adab* septembre 1963 p.3-8.

-1966a. " Daggā te agg " « La marmite et le feu », *Panjābī adab* avril 1966, réimprimé dans Sheema Majid (éd.) *Şafdar Mīr dyām likhatām* « Les écrits de Safdar Mir », Lahore, Pakistan punjabi adabī board, p.30-34.

-1966b. " Jadīd panjābī šā'irī vic taşvīriyat dī lehr " «Le mouvement imagiste dans la poésie moderne panjabe »" dans Sheema Majid (éd.) *Şafdar Mīr dyām likhatām* « Les écrits de Safdar Mir », Lahore, Pakistan punjabi adabī board, p.25-29.

Mirza, Shafqat Tanvir. 2013. Entretien avec Maqsūd Saqib dans Maqsūd Saqib (éd.) *Puchām dasām* « Questions-réponses », Lahore, Suchet p.189-205.

Mirza, Sultan Masud. 1959. "Randī" « La prostituée ». *Panjābī* mars-avril 1959, p48-52.

Mufti, Shahin. 2009. *Anīs Nāgī, šaxşyat aur fan* « La personnalité et l'art d'Anis Nagi ». Islamabad, Pakistani academy of letters.

Mughal, Nasrullah. 1989. *Ismaīl Matvālā hayātī fikr te fan* « La vie, la pensée et l'art d'Ismail Matvala », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Mushtaq, Kanval. 1997a. " Panjābī dī pehlī conference " « La première conférence panjabe », Lahore, *Saver*, aout 1997, p.12-14.

-1997b. " Panjābī bolcāl te likhnā paṛhnā " «Manuel de conversation panjabe et lire et écrire en panjabi », Lahore, *Saver*, septembre 1997, p.13-16

-1997c. " Panjāb vic 1951 dyām conām te panjābī zubān " «Les élections de 1951 au Panjab et la langue panjabe », Lahore, *Saver*, septembre 1997, p.9-12

-1997d. " Pāk Panjābī league te Punjabi Cultural Society ", Lahore, *Saver*, décembre 1997, p.11-14.

Mushtaq, Kanval. 1998a " Panjābī lehr te tanzīmām " « Le mouvement panjabi et les organisations panjabies », Lahore, *Saver*, mars 1998, p.14-16.

-1998b."Sarkārī tanzīmām te idāre" « Les organisations et institutions gouvernementales », Lahore, *Saver*, Juin 1998, p.14-16.

Nagi, Anis. (éd.) 1959. *Sajre phull*, Lahore, Panjābī Majlis.

- 1969. *Nayā š'ērī ufaq : 1960 kī naī šā'irī kī tehrīk* « Un nouvel horizon poétique : Le mouvement pour la nouvelle poésie de 1960 » réimpr. Lahore, Jamaliyat, 1988.
- 2008. *Ek adhūrī sarguzašt* « Une autobiographie inachevée », Lahore, Jamaliyat.
- Nasir, Noman. 2007. *Moḥammad Šafdar Mīr de panjāb te panjābī bāre chape angrezī columnnām dī bibliography* « Bibliographie des chroniques de Mohammad Safdar Mir sur le Panjab et le panjabi », MA dissertation, Oriental College, Lahore.
- Nazr Fatima. 1951. "Jannat de meḥl" « les palais du paradis ». *Panjābī*, novembre 1951, p.49-50.
- 1952a. "Rāh dā ghaṭṭā" « La poussière du chemin ». *Panjābī*, janvier 1952, p.21-25.
- 1952b. "Takkar" « La collision ». *Panjābī*, février-mars 1952, p.38-40.
- Nizami, Hamid. 1951. " Panjābī dī ibtidāī t'alīm" « L'instruction primaire en panjabi ». *Panjābī* novembre 1951, p.11-12.
- 1952. "Jamhūri mulk" « Un pays démocratique ». *Panjābī* aout 1952, p.67-69.
- Nizami, Majid. 1958 *The press in Pakistan*. Lahore, Department of Political science, University of the Panjab.
- Nomani, Sharar. 1966. "Ilāqā Sarḥad meḥ urdu" « L'ourdou en NWFP » dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meḥ Urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.113-138.
- Ovaisi, Mohammad Arshad. 2004. " Panjāb assembly meḥ urdu" « L'ourdou à l'assemblée du Panjab » dans Fateh Mohammad Malik (éd.) *Panjāb meḥ urdu* « L'ourdou au Panjab », numéro special de mars/avril 2004 d'*Axbār-e urdu*, p.362-384.
- Pal, Jamil Ahmad. 1997. " Panjābī kahānī" « La nouvelle en panjabi », dans Said Bhutta (éd.), *Sanjh surt* « Une conscience commune », Lahore, Izhar sons, p.187-202.
- Parvez, Afzal. 1971 *Kikrām dī chām* « L'ombre des gommiers rouges ». Rawalpindi, maktabā-e xarābāt.
- Pritam, Amrita. 1993. " Ustād Dāman ". Revue *Panjābī adab*, numéro 27, Juillet-Septembre 1993, p.13-18.
- Pritchett, Frances. 1979. " Convention in the Classical Urdu Ghazal: The Case of Mir " *Journal of South Asian and Middle Eastern Studies*, Vol. III, no.1, automne 1979, p.60-77.
- Qadir, Nahid. 1995. *Navāz šaxšiyat fikr te fan* « La personnalité, la pensée et l'art de Navaz », MA dissertation, Oriental College, Lahore.
- Qaisar, Iqbal. 1997. " Sārang, ikk m'eyārī panjābī risāla" « *Sārang*, une revue panjapie de qualité » *Savair* novembre 1997 p.9-11.
- Qaladari, Ahmad Hussain. 1961. "Ġulām Yaqūb Anvar ". Revue *Panjābī adab*, mai 1961, p.26-27.
- Qasmi, Ahmad Nadīm 2000. *Doctor Faqīr Moḥammad Faqīr* dans Junaid Akram (éd.) *Baba-e Panjabi number, Timāhī Panjābī*, juillet-décembre 2000 p.46.
- 2007 *Mere hamqadam* « Mes compagnons de route ». Lahore, Sang-e mīl.

Qazi, Anvar Ahmad. 1988. *Seḥrā'ī Gurdāspūrī, ḥayātī te kalām* « La vie et l'œuvre de Sehrai Gurdaspuri », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Qureishi, Akbar.Hussein. 1966. " Balocistān meḥ urdu" « L'ourdou au Balochistan » dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meḥ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.92-100.

Qureishi, Mohammad.Arif. 1966. " Adabī-o 'ilmī rasā'il" « Revues littéraires et scientifiques » dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meḥ Urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.461-492.

Qureishi, Sadiq. 1952. " Jalālpur dā chaudhrī" « Le chef de Jalalpur ». *Panjābī*, avril 1952, p.17-23.

Rafael, P.D. 1952. " Panjābī 'ilm" « La science panjabie ». *Panjābī*, février/mars 1952, p.74-76.

Rahi, Ahmad. 1953. *Tirinjan*, réimpr. Lahore, Al-Hamd publications, 2005.

Rahman, Tariq. 1996, *Language and politics in Pakistan*, Karachi, Oxford university press.

- 1997, " The Urdu-English controversy in Pakistan ", Modern Asian studies, Vol 31, no 1, p.177-207.

-2001, " The learning of Punjabi by Punjabi Muslims : A historical account ", International Journal of Punjab studies, Vol 8 no 2, p.187-224.

-2008 *Language, ideology and power*. Karachi, Oxford university press.

-2011 *From Hindi to Urdu, a social and political History*. Karachi, Oxford university press.

Rammah, Safir. 2006. " West Punjabi poetry : From Ustad Daman to Najm Hosain Sayed " *Journal of Punjab studies*, 13 1&2, p.215-228.

Rana, Aslam. 1991 *Rang-sang, nave panjābī adab dā tanqīdī jā'iza* « De multiples couleurs, une étude critique de la nouvelle littérature panjabie ». Lahore, Azeez book depot.

Rana, Nasir. 2004. " Panjābī lisāniyāt" « Linguistique du panjabi » *Saver*, septembre 2004, p.14-22.

Raza, Vasi. 1966. " Urdu novel" dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meḥ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.347-376.

Risalu, Raja. 2002. " Rabb kare koī hor rāhī na hove" « Que Dieu ne fasse de personne un voyageur ». *Saver*, octobre 2002 p.11-15.

-2008. *Lā prīt ajeḥī Moḥammad*, Lahore Pakistan Punjabi adabī board.

Sachyar, Sain. 1951. " Jaṭkyāḥ gallāḥ" « Quelques paroles paysannes ». *Panjābī*, septembre 1951. p.25-27.

Sadid, Anvar. 1996. *Urdu adab kī teḥrīkēṃ* « Les mouvements littéraires en ourdou » Karachi, Anjuman-e taraqqī-e Urdu Pakistan.

-2004. “ Maulana Ṣalaḥuddin Aḥmad aur qaumī zubān urdu « Maulana Salahuddin Ahmad et l'ourdou comme langue nationale » ” dans Fateh Mohammad Malik (éd.) *Panjāb meṃ urdu* « L'ourdou au Panjab », numéro special de mars/avril 2004 d'*Axbār-e urdu*, p.198-215.

Salim, Ahmad. 1999. “ Tirinjan dī kuṛī ” « La jeune-fille de *Tirinjan* ». *Saver*, septembre 1999 p.15-20.

-2000. “ Panjābī zubān dī teḥrīk te doctor Faqīr Moḥammad Faqīr « Le mouvement panjabi et docteur Faqir Mohammad Faqir » ” dans Junaid Akram (éd.) *Baba-e Panjabi number*, *Timāhī Panjābī*, juillet-décembre 2000 p.215-222.

-2005. *Aḥmad Rāhī bātāṃ mulāqātāṃ* « Ahmad Rahi, anecdotes et rencontres ». Islamabad, Kūnj publication.

-2010. *Savāneḥ-e 'umrī Ḥamīd Axtar* « Biographie d'Hamid Akhtar », Lahore, Book home.

Salich, Mohammad Munir Ahmad. 2012. *Pīr Faḥal Gujrāti, ḥayātī te bāqī kalām* « Vie et textes inédits de Pir Fazal Gujrati ». Lahore, PILAC.

Salik, Abdul Majid. 1951a. “ Urdu dā navāṃ daur « La nouvelle époque de l'ourdou » ”. *Panjābī*, septembre 1951. p.8-10.

-1951b. “ Sānūṃ panjābī bolī te faxr ai ” « Nous sommes fiers de la langue panjabe ». *Panjābī*, octobre 1951. p.9-10.

-1956a. “ Xuṭba-e ṣadārat, panjābī conference ” « Allocution présidentielle de la conférence panjabe ». *Panjābī*, avril-mai 1956. p.4-8.

-1956b. “ Panjābī conference de resolution ” « Résolutions approuvées pendant la conférence panjabe ». *Panjābī*, avril-mai 1956, p.9-10.

-1964. *Panjābī adab te Sālik* « La littérature panjabe et Abdul Majid Salik ». Lahore, Punjabi academy.

Sapiro, Gisèle. 1999. *La Guerre des écrivains 1940-1953*. Paris, Fayard.

-2001. “ De l'usage des catégories de droite et de gauche dans le champ littéraire ”, *Sociétés et représentations*, p. 19-53.

- 2003. “Forms of Politicization in the French Literary Field” *Theory and Society*, Vol. 32, No. 5/6, Special Issue on The Sociology of Symbolic Power: A Special Issue in Memory of Pierre Bourdieu, p.633-652.

-2009 “Modèles d'intervention politique des intellectuels, le cas français”, *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 176-177 p.8-31.

-2016. “ Le champ littéraire français ” dans Alain Quemin et Glaucia Villas Bôas (éd.) *Art et société, savoirs croisés en sciences humaines et sociales Brésil / France*. Marseille p69-84

Saqib, Maqsūd (éd.). 2003. *Devindar Satyārthī*, numéro spécial de *Pancham*, mars-avril 2003.

-2013. *Puchām dasām* « Questions-réponses », Lahore, Suchet

Sattar, Mohammad Iffat. 1987. *Akbar Lahorī, hayātī fan te fikr* « Vie, art et pensée d'Akbar Lahori », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Sayed.G.M. 1952 *Paigām-e laṭīf* « Le message de Shah Abdul Latif Bhitai » traduction anglaise *Shah Latif and His Message* par Egnert Azariah, Sehwan Sharif, Sain Publishers, 1996.

-1974 *A nation in chains-Sindhudesh*. G. M. Syed Institute of Social Sciences Sindh.

Sayed, Najm Hossain. 1965. *Kāfiyām*. Lahore, Majlis Shah Husain.

Schieffelin, Bambi B., Woolard, Kathryn A., Kroskrity, Paul V (éd.). 1998. *Language ideologies, practice and Theory*, New York, Oxford University press.

Schimmel, Annemarie. 1961. " The Activities of the Sindhī Adabī Board, Karachi ", *Die Welt des Islams*, vol. 6, no 3, p. 223-243.

Schreffler, Gibb. 2011. Western Punjabi Song Forms: *Māhīā* and *Ḍholā*. *Journal of Punjab Studies*. Vol 18 Number 1 & 2 p.75-95.

Sehsarami, Kalim. 1966. " Mašrīqī Pākistān meṃ urdu « L'ourdou au Pakistan oriental»" dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meṃ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.73-91.

Serebryakov, I. 1968. *Punjabi literature*. Moscow, Nauka publishing house, Central department of Oriental Literature.

Shackle, Christopher. 1970. " Punjabi in Lahore ", *Modern Asian studies*, Vol 4, no 3, p.239-267.

-1977 " Siraiki: A Language Movement in Pakistan " *Modern Asian Studies*, Vol. 11, no. 3, pp. 379-403.

Shah, Sayed Ali. 1959. " Panjābī dā multānī rūp " «La branche multanie du panjabi ». *Panjābī*, septembre-octobre 1959 p.9-19.

Shah, Sayed Wiqar Ali. 2007. " Abdul Ghaffar Khan, the Khudai Khidmatgars, Congress and the Partition of India ". *Journal of Pakistan Vision* Vol. 8 No. 2 p.86-115.

Shahzad, Navid. 2015. *Nazm aur naṭī panjābī nazm* « Le poème et le nouveau poème panjabi ». Lahore, faculty of oriental learning, Punjab university.

-2016. *Urdu-hindī tanāz'a aur panjābī zubān* « La controverse ourdou-hindi et la langue panjabis ». Lahore, Sanjh.

-2017. *Išārya pākistāni panjābī filmī gīt* « Index des chansons de film panjabis ». Lahore, Panjāb Institute of Language, Art and Culture PILAC.

Shirani, Akhtar. 1959. *Intixāb-e kalām* « Sélection de poèmes », Aligarh, Anjuman-e taraqqī-e Urdu-e Hind.



Shirani, Hafiz Mehmoud. 1928. *Panjāb meṃ urdu* « L'ourdou au Panjab », réimpr. Islamabad muqtadrā-e qaumī zubān 1998.

Sibt-e Hassan, Sayed. 1945. “ Urdu zubān faqīrom ke takyom aur ġarībom ke jhomrom meṃ palī. Bombay meṃ pehlī urdu conference” « La langue ourdoue a grandi dans les mausolées qu’habitent les fakirs et les huttes qu’habitent les pauvres » ». *Qaumī jang*, 11 mars 1945.

Siddiqui, Shamsuddin. 1966. “ Qaumī Šā’irī” « La poésie patriotique » dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meṃ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.307-319.

Sohail, Mohammad, Ahmad, Sayed Munir, Inamullah, Hafiz Mohammad 2014. “The educational Services and Philosophy of Bacha Khan “. *Journal of Applied Environmental and Biological Sciences*, 4 7S p.157-165.

Soomro, Khadim Hussain. 2004. *The Path Not Taken G.M. Syed, Vision and Valour in Politics*. Sehwan Sharif, Sain Publishers.

Spooner, Brian. 2012. “ Balochi: Towards a Biography of the Language “. dans Schiffman (éd.), *Language Policy and Language Conflict in Afghanistan and Its Neighbors: The Changing Politics of Language Choice*. Leiden, Boston: Brill. p.319-336.

Tahira Khatūn 1987. *Caudhrī Moḥammad Afzal Xān dyām Panjābī zubān o adab la’ xidmatām* « Les services rendus par Chaudhry Mohammad Afzal à la langue et littérature panjabe » MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Talbot, Ian. 1998. *Pakistan: A Modern History*. London, Hurst & Company.

-2007 “A Tale of Two Cities: The Aftermath of Partition for Lahore and Amritsar 1947-1957”. *Modern Asian Studies*, Vol. 41, no. 1. p.151-185

Taseer, M.D. 1948. “ Rūdād-e urdu” «Rapport sur l'ourdou » dans Mumtaz Akhtar Mirza (éd.) *Maqālāt-e Tāsīr* « Les essais de M.D.Taseer », Lahore majlis-e taraqqī-e adab 1978 p.265-272.

-1949. “Ištīrākiyat-pasandom kā nazāriya-e ‘ilm-o adab” « L'idéologie intellectuelle et littéraire des communistes » dans Mumtaz Akhtar Mirza (éd.) *Maqālāt-e Tāsīr* « Les essais de MDTaseer », Lahore majlis-e taraqqī-e adab 1978 p.291-297.

Tūr, Sadia. 2011. *The State of Islam: Culture and Cold War Politics in Pakistan*. London: Pluto Press.

Usmani, Irfan Waheed. 2016. *Print Culture and Left-Wing Radicalism in Lahore, Pakistan, c.1947-1971*. Thèse de doctorat, National university of Singapore non-publiée.

Yazdani, Suhail. 1952. “Muhāṇe dī dhī” « La fille d’Imran ». *Panjābī*, aout 1952, p.41-46.

Yussuf, Mohammad. 1958. “Panjābī dī pukār” « L’appel du Panjābī ». *Panjābī*, octobre 1958, p.12-13.

Zafar, Mohammad.Tariq. 1988. *Xalīl Ātiš dī šā’irī te kalām* « Poésie et œuvre de Khalil Atish ». MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Zafar, Sania. 2010. *Aḥmad Zafar dī panjābī šā'irī* « La poésie panjabe d'Ahmad Zafar », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Zahid, Ismatullah. 2001. *Jošua Fazal Dīn, ḥayātī, fikr te fan* « Joshua Fazal Din, sa vie, sa pensée et son art », Lahore, *khoj* no 45-46.

Zahir, Sajjad 1932. "Nīnd nahīm ātī « Je n'ai pas sommeil » " dans Sajjad Zahir (éd.) *Angāre* « Les braises », Lucknow, Mirza Mohammad Javad Nizami press. p.1-19.

-1956. *Rūšnāī* « L'encre » réimpr. New Delhi, Qaumī council barā-e furūḡ-e urdu, 2006.

Zaidi, Faiza. 2008. *Nizām Dīn Tavakkulī te onām dī inšāya-nigārī* «Nizam Din Tavakkuli et ses billets d'humeur », MA dissertation, Oriental College, Lahore.

Zirvi, Saqib. 1952. "Rabb jāne" « Dieu seul le sait ». *Panjābī*, février-mars 1952, p.62-64.

Zulfiqar, Ghulam Hussain. 1966. " Panjab university aur urdu" « L'ourdou et l'université du Panjab » dans Mohammad Tahir Faruqi et Khatir Ghaznavi (éd.) *Pākistān meḥ urdu* « L'ourdou au Pakistan ». Peshawar, University book agency. p.555-560.

Zulfiqar, Ghulam Hussain (éd.). 1986. *Qaumī zubān ke bāre meḥ ehm dastāvezāt* « D'importants documents sur la question de la langue nationale », vol 2, Première partie. Islamabad, Muqtadra qaumī zubān.